This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

POËME DU CID

TEXTE ESPAGNOL

ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE

DE NOTES, D'UN VOCABULAIRE

ET D'UNE INTRODUCTION

PAR DAMAS HINARD

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVIII

POËME DU CID

SE TROUVE A PARIS

CHEZ PERROTIN, ÉDITEUR,

Rue de la Fontaine-Molière, n° 41.

El Cid Campeador

POËME DU CID

TEXTE ESPAGNOL

5 1 2 3 4

ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE

DE NOTES, D'UN VOCABULAIRE

ET D'UNE INTRODUCTION

PAR DAMAS HINARD

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LVIII

868
C57
D15

INTRODUCTION.

Le Poëme du Cid est le plus ancien monument de la langue et de la littérature espagnoles. Etonné, il y a longtemps déjà, qu'aucun écrivain, soit en Espagne, soit au dehors, n'en eût fait encore le sujet d'une étude approfondie, nous nous sommes mis à l'œuvre. Des occupations plus pressantes, des devoirs impérieux ont retardé l'achèvement de ce travail. Enfin, après plusieurs années de persévérance et d'efforts, le voilà terminé, et nous le donnons au public.

Nous examinerons tout à l'heure le Poëme du Cid sous ses divers aspects, et peut-être aurons-nous à dire des choses qui ne seront ni sans nouveauté ni sans intérêt. Mais, auparavant, nous devons parler du Cid lui-même. Nous le ferons d'ailleurs brièvement : car la biographie du Cid, qui exigerait des connaissances qui nous manquent, celle de la langue arabe, par exemple, a été traitée naguère par un savant étranger avec beaucoup d'autorité et de talent[1]; et puis, comme nous l'avons annoncé, l'objet principal de cette étude, ce n'est pas le héros castillan, c'est le poëme qui le célèbre.

§ I.

L'existence du Cid a été contestée. Déjà au xve siècle, des poëtes et des historiens de la Péninsule avaient révoqué en doute quelques-unes des traditions qui couraient parmi le peuple touchant le héros national[2]. Au début de ce siècle-ci, on est allé plus loin. Dépité des

[1] *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, par R. P. A. Dozy, t. I, Leyde, 1849, in-8°.

[2] C'est, croyons-nous, Fernan Perez de Guzman qui le premier a exprimé des doutes à cet égard dans le poëme intitulé : *Loores de los claros varones de España* (copla ccxix). Chose curieuse à remarquer ! Fernan Perez de Guzman appartenait lui-même à la descendance du Cid. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*, p. 266.)

invraisemblances qu'il rencontrait dans une vieille chronique du Cid, un savant espagnol, Masdeu, en publia la réfutation, et, vers la fin de son volume, il conclut ainsi :

« Il résulte de tout cela, comme conséquence légitime, que nous n'avons sur le fameux Cid aucun renseignement qui soit certain ou fondé, et qui mérite d'occuper une place dans les souvenirs de notre nation. J'ai dit quelque chose de lui dans mon Histoire de l'Espagne arabe, parce que, sur les points généralement acceptés par nos historiens les plus recommandables, je n'osai pas alors, quelque nombreux que fussent mes doutes, me séparer de l'opinion de tous; mais ayant à cette heure examiné la matière avec tant de soin et d'attention, j'estime devoir me rétracter même du peu que j'en ai dit, et confesser avec ma sincérité habituelle, que de Rodrigue Diaz le Campéador (et il y a d'autres Castillans qui ont eu le même nom et le même surnom), nous ne savons absolument rien avec probabilité, pas même sa simple existence[1]. »

On le voit, la négation de Masdeu est absolue : elle ne rejette pas seulement tel ou tel épisode plus ou moins problématique de la vie du Cid; elle rejette l'homme même. Ce scepticisme n'est pas raisonnable. Le savant critique aurait dû se dire que, si dans les anciennes traditions relatives au Cid il y en a d'évidemment fabuleuses, il en est aussi qui réunissent tous les caractères de la vraisemblance; que sur la conquête de Valence, en particulier, la tradition arabe est d'accord avec la tradition espagnole; que les deux peuples rivaux n'ont pas pu s'entendre pour créer un personnage d'invention et lui attribuer un exploit imaginaire, et que, sous cette double garantie, l'existence du Cid devient aussi certaine, aussi positive, aussi incontestable que celle de Masdeu lui-même.

Reste donc à rechercher avec circonspection, mais avec confiance, quelle a été au vrai la vie du Cid; et c'est ce que nous essayerons de faire après avoir dit un mot de l'époque où parut le héros castillan.

Cette époque est une des plus remarquables de l'histoire d'Espagne. Les chrétiens ont reconquis une partie du territoire; ils possèdent la

[1] Masdeu, *Refutacion critica de la historia leonesa del Cid*, p. 370.

Navarre, la Galice, les Asturies, le Léon, la Castille, le comté de Barcelone, une partie de l'Aragon, et bientôt Ferdinand-le-Grand va conquérir le Portugal jusqu'aux Algarves. Du côté des Arabes, voici ce qui se passe. La dynastie des Omayades, après avoir glorieusement régné près de trois siècles sur l'Espagne mahométane, finit : le khalife Hescham-el-Motadd qui négligeait les soins du gouvernement pour s'occuper de poésie et de musique, est déposé. En vain le dernier descendant de cette race illustre réclame la succession d'Hescham; un cri soudain et terrible s'élève parmi le peuple : « Le Tout-Puissant a détourné ses regards de la maison d'Omayah! rejetez ce malheureux! » Dès lors est détruite l'unité de l'ancien empire arabe d'Espagne : il n'y a plus de chef ni de gouvernement central : les villes les plus importantes, Tolède, Saragosse, Valence, Séville, Cordoue, etc., forment autant d'états indépendants, gouvernés par des cheiks, des arraez ou des walis. La situation étant donnée, qu'il paraisse dans l'Espagne chrétienne un homme au cœur vaillant, au génie aventureux, à la lance hardie, et cet homme trouvera les circonstances singulièrement favorables à sa fortune et à sa gloire. C'est alors que parut Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid, le Campéador.

Le lecteur qui ne connaît le Cid que par la poésie trouvera, nous le craignons, l'histoire sèche et décolorée. Qu'il ne s'en prenne pas à nous. Ce sont les détails qui intéressent, et ici le temps les a emportés.

On ne sait pas la date précise de la naissance de Rodrigue; mais la plupart des historiens sont d'accord pour le faire naître un peu avant l'année 1030 [1]. C'est aussi l'opinion que nous a laissée la lecture des plus anciennes chroniques et des plus anciens poëmes qui parlent du Cid.

Nous ne savons pas non plus, précisément, quelle était sa famille. Dans la *Cronica rimada*, Rodrigue, pour s'amuser, se dit fils d'un marchand [2]. Dans le Poëme du Cid, un de ses ennemis, pour lui faire

[1] Berganza dit que le Cid, à sa mort, arrivée en 1099, avait soixante et treize ans; par conséquent, il le fait naître en l'année 1026. (*Antiguedades de España*, lib. V, cap. XXX.)

[2] Vers 879 et suiv.

injure, le traite de meunier [1]. On aurait tort de prendre ces détails au pied de la lettre; mais on peut en induire, ce nous semble, que le Cid n'appartenait pas à l'aristocratie castillane. Nous sommes, quant à nous, disposé à penser qu'il était issu d'une famille bourgeoise depuis longtemps établie à Burgos, et parvenue dans cette ville aux honneurs municipaux [2].

Sur la jeunesse de Rodrigue, nous n'avons que des traditions populaires. Quelques-unes ressemblent fort à des légendes; et, bien que des deux côtés des Pyrénées elles aient été adoptées par de grands poëtes dont elles ont inspiré le génie, nous les passerons sous silence. Mais il ne nous répugne nullement d'admettre qu'après un de ces combats qui étaient la vie normale entre les chrétiens et les Arabes d'Espagne, Rodrigue ayant rendu la liberté à des rois mores qu'il avait faits prisonniers, reçut d'eux en échange le surnom de Cid (ou de Seigneur). Nous admettons aussi, très-volontiers, que Rodrigue, déjà célèbre, accompagna le roi Ferdinand Ier à la conquête du Portugal (1055-1060), et que là encore il se distingua par ses exploits.

Et si nous acceptons ces choses, ce n'est pas par fantaisie et pour remplir l'histoire du Cid, comme on remplit une vieille armure que l'on veut faire tenir debout : c'est parce qu'elles nous paraissent vraisemblables et nécessaires. En effet, si, parmi tant d'autres Espagnols ses contemporains, que l'on appelait également le Cid, Rodrigue Diaz de Bivar est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous avec ce surnom, ne faut-il pas reconnaître que des motifs particuliers ont dû lui valoir cet honneur? Et de même, si, après la mort de Ferdinand Ier, nous voyons le Cid occuper dans l'Etat une situation considérable, ne faut-il pas croire qu'il l'avait acquise par des services antérieurs, par des services éclatants?

Ferdinand Ier, avant de mourir (décembre 1065), partagea son royaume comme un patrimoine entre ses enfants : il laissa à Sanche,

[1] Vers 3389 et suiv.

[2] *Non de potentioribus, sed de prudentioribus,* dit Rodrigue de Tolède en parlant des ancêtres du Cid. (Roderici Toletani *Chronicon,* lib. V, cap. I.) C'est-à-dire qu'ils appartenaient, non à la classe des riches-hommes, mais à celle des prud'hommes.

l'aîné, la Castille, à Alphonse le Léon, à Garcie la Galice, ainsi que la partie du Portugal qu'il avait récemment conquise : ses deux filles, Elvire et Urraque, eurent en apanage, l'une Toro, l'autre Zamora. Ce partage, conforme d'ailleurs aux idées et aux usages du temps, détruisait l'unité de la monarchie espagnole, si laborieusement formée. En outre, il ouvrait la voie à des querelles déplorables, car le nouveau roi de Castille était d'un caractère ambitieux et violent, et il avait avec lui Rodrigue Diaz de Bivar, le Cid, peu porté sans doute à conseiller la modération et le repos.

Sanche ne tourna point tout d'abord ses armes contre ses frères. Comme pour s'essayer, il s'attaqua au roi de Navarre Sanche (de Peñalen). Nous n'avons que peu de renseignements sur cette campagne; mais il paraît positif que Sanche de Castille confia au Cid l'étendard royal et le commandement de son armée (1067).

L'année suivante, Sanche déclara la guerre à son frère Alphonse, et il le vainquit à la bataille de Llantada. Le Cid assistait à la bataille.

Trois années s'écoulèrent : nous plaçons dans cet intervalle une guerre entre don Sanche et don Garcie, à la suite de laquelle ce dernier fut détrôné, et en 1071 Sanche et Alphonse reprirent les armes. Ils vinrent camper avec leurs troupes près d'un village appelé Golpejara, situé sur la rivière de Carrion. Dans un premier combat, les Castillans vaincus furent contraints d'abandonner leur camp aux Léonais; mais, dans la nuit, le Cid releva le courage abattu de don Sanche. « Voilà, lui dit-il, que les troupes du roi votre frère, rassurées par la victoire du jour, reposent tranquillement dans nos tentes. Croyez-moi, assaillons-les avant que le soleil paraisse, et à notre tour nous les battrons. » Sanche goûta le conseil, et, ralliant de son mieux son armée, il se précipita, avant l'aube, sur les Léonais encore endormis. La plupart furent égorgés. Quant au roi Alphonse, qui avait cherché son salut dans la fuite, il fut pris dans l'église de Sainte-Marie de Carrion, et conduit captif à Burgos.

Une fois maître des Etats de ses deux frères, Sanche voulut avoir les apanages de ses sœurs. Elvire remit Toro entre ses mains; mais Urraque ayant refusé de lui céder Zamora, il vint assiéger cette place.

Il la pressait vivement, lorsqu'un Zamoran déterminé, dont l'histoire nous a conservé le nom devenu proverbial en Espagne, Bellido Dolfos, sortit de la ville, surprit le roi au dépourvu et le tua d'un coup de lance (1072).

Rodrigue, qui assistait au siége de Zamora, où il avait fait de nouvelles et merveilleuses prouesses (un jour il combattit seul quinze ennemis et les obligea à la fuite), Rodrigue fut témoin du meurtre de son roi, et se mit sans retard à la poursuite de Bellido, mais celui-ci lui échappa en se hâtant de rentrer dans la place.

Fait prisonnier à Golpejara, Alphonse avait obtenu sa liberté en s'engageant à revêtir l'habit monacal; puis il s'était évadé du cloître, et réfugié auprès d'Al-Mamoun, roi de Tolède. A la mort de don Sanche, secrètement averti, il quitta sa retraite et reparut dans l'Espagne chrétienne. Il se trouvait à ce moment le seul prince de la famille royale qui pût prétendre au trône. Les Castillans n'avaient qu'une médiocre confiance dans l'ancien roi de Léon; mais les circonstances le leur imposaient en quelque sorte : ils lui offrirent la couronne. Ils y mirent pourtant une condition humiliante : Alphonse dut jurer qu'il n'avait trempé en rien dans la mort du roi son frère. Il prêta ce serment entre les mains de douze chevaliers castillans. Ce fut, dit-on, Rodrigue qui se chargea de le lui demander; et, selon l'observation très-judicieuse d'un ancien historien, voilà pourquoi, dans la suite, malgré son mérite et sa valeur, il ne fut jamais agréable aux yeux d'Alphonse[1].

Alphonse ne laissa pas d'abord éclater son ressentiment. Tout au contraire, et, dans l'intention de s'attacher l'audacieux et puissant vassal, il lui fit épouser sa cousine germaine, Chimène, fille de Diègue, comte des Asturies. Ce mariage, dont la preuve authentique a été conservée[2], eut lieu le 19 juillet 1074[3].

[1] «Unde et postea, licet strenuus, non fuit in ejus oculis gratiosus.» (Roderic. Tolet. *Chronicon*, lib. VI, cap. XIV.)

[2] Voyez les *Notes historiques et littéraires*, p. 295.

[3] Selon toutes les probabilités, ce mariage était le second que contractait Rodrigue. Nous savons en effet, par des témoignages dignes de foi, qu'il perdit un fils, Diègue Rodriguez, tué à la bataille de Consuegra, en 1083. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*, p. 266.)

Mais, peu d'années après, le Cid exilé se séparait du roi Alphonse. Quelle fut la cause de cette première disgrâce? Peut-être s'explique-t-elle suffisamment par les préventions mutuelles[1]. Quoi qu'il en soit, Rodrigue se réfugia à Saragosse, auprès d'Al-Moutamin, roi more de cette ville. Les alliances de ce genre n'étaient point rares à cette époque; et, tandis que Rodrigue mettait son épée au service d'Al-Moutamin, Sancho Ramirez, roi d'Aragon, et Raymond II, comte de Barcelone, se liguaient contre eux avec Mondir, autre roi more, qui avait sous son commandement Denia, Lerida et Tortose.

Rodrigue reconnut l'hospitalité qui lui avait été donnée, en combattant avec succès près d'Almenara (1078) les ennemis de son hôte[2].

Alphonse ayant entrepris la campagne qui devait aboutir à la conquête de Tolède se réconcilia, à cette occasion, avec le vassal indisciplané dont l'assistance pouvait lui être si utile. Des services que le Cid rendit pendant le siége, l'histoire ne dit rien : les actes particuliers qui amenèrent l'événement se sont comme perdus dans sa grandeur. Mais, selon toutes les vraisemblances, Alphonse n'eut qu'à se louer du concours du Cid; car, après la soumission de Tolède, on voit Rodrigue nommé *Prince de la milice tolédane,* ou Gouverneur de la ville[3].

Malheureusement, avec les dispositions secrètes qui les animaient à l'égard l'un de l'autre, entre Alphonse et le Cid la bonne intelligence ne devait jamais être durable : ils se brouillaient tantôt pour un motif, tantôt pour un autre, se raccommodaient un moment, puis se brouillaient de nouveau. A tout homme qui étudie l'histoire de cette époque avec un cœur espagnol, il est impossible de ne pas regretter ce défaut d'entente. Si le roi et le vassal s'étaient rapprochés, réunis pour une action commune, la gloire personnelle du Cid eût sans doute été moins

Or, comme Diègue Rodriguez, s'il fût né de Chimène des Asturies, n'aurait eu à cette date que huit ans au plus, il faut nécessairement supposer qu'il était issu d'un mariage antérieur.

[1] Selon Berganza, le Cid fut exilé pour avoir poursuivi les Mores jusque sur le territoire d'Al-Mamoun, roi de Tolède, ancien hôte d'Alphonse et son ami. (*Antig. de España* lib. V, cap. XV.)

[2] Nous adoptons ici la date de Berganza. (Voy. *Antig. de España,* lib. V, cap. XVI.)

[3] *Antig. de España,* lib. V, cap. XVIII.

grande; mais, sans doute aussi, la délivrance de l'Espagne aurait été hâtée.

En l'année 1090, Alphonse s'étant mis en campagne pour dégager la forteresse d'Aledo, menacée par les Almoravides, écrivit au Cid pour l'inviter à venir le joindre; et le Cid répondit qu'il se rendrait à l'appel. Des circonstances imprévues ne lui permirent point de tenir parole. Là-dessus, les comtes de Castille l'accusèrent auprès du roi. Alphonse ajouta foi à ces accusations; il retira au Cid les terres et les châteaux qu'il lui avait donnés, et, de plus, mit la main sur les biens que le Cid avait en propre. Rodrigue essaya en vain de se justifier; le roi fut inflexible. Et voilà encore le Cid obligé de quitter l'Espagne chrétienne; mais cette fois il partait emmenant sous sa bannière une troupe dévouée de parents et d'amis, et résolu à ravager de son mieux le territoire arabe [1].

Le Cid se transporta dans l'est. Au printemps de l'année 1091, il commença à parcourir et à rançonner tout le pays depuis Orihuela jusqu'à Xativa, prit Mora, et s'y établit. Le prince arabe qui gouvernait ces contrées appela à son aide Bérenger, comte de Barcelone. Celui-ci promit son assistance, et rassembla une armée nombreuse. Le Cid, averti de ce qui se passait, écrivit au roi de Saragosse une lettre remplie de sarcasmes dirigés contre Bérenger, en priant le roi de lui en donner communication. Bérenger, vivement blessé, écrivit à son tour au Cid une lettre d'injures et de menaces. Le Cid lui répondit qu'il l'attendrait. Ils se joignirent. La bataille eut lieu. Le Cid vainquit Bérenger et le fit prisonnier avec un grand nombre des siens; mais, au bout de quelques jours, il lui rendit la liberté moyennant une forte rançon [2].

[1] *Recherches*, t. I, p. 489 et suiv. — *Antig. de España*, lib. V, cap. XXI. — Voyez aussi Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XXIX. Nous citons les paroles de l'historien : « In diebus ejus, Rodericus Didaci Campiator, qui ex causa quam diximus, non erat in ejus oculis gratiosus, conferta manu consanguineorum et militum aliorum, proposuit per se Arabes infestare. »

[2] Nous avons dit ailleurs que l'auteur du Poëme du Cid avait confondu Raymond II et Bérenger, et que la rencontre du Cid avec le premier avait dû avoir lieu quelques années auparavant, vers 1088. (*Notes historiques et littéraires*, p. 277.) Quant au premier point,

Après cette victoire, l'ascendant du Cid fut bien constaté dans l'Espagne orientale. Tous les petits chefs arabes qui commandaient çà et là, lui payaient des tributs annuels dont l'ensemble formait comme la liste civile de ce protecteur redouté[1].

Vers la fin de l'année 1092, Al-Kádir qui régnait à Valence sous la protection du Cid, périt d'une mort tragique; il fut égorgé par les gens d'un parti favorable aux Almoravides. Le Cid jura de le venger. Il enjoignit aux gouverneurs de tous les châteaux qu'ils eussent à se pourvoir de ce qui était nécessaire pour l'approvisionnement de ses troupes, et, au printemps de l'année suivante, il ordonna des incursions sur le territoire valencien. Tout ce qui osait se montrer, tout ce qui se trouvait dans la campagne, hommes et troupeaux, était chaque jour enlevé par ses coureurs. Il terrifia ainsi le pays. Au mois de juillet, il marcha de sa personne sur Valence. Bientôt il fut maître des faubourgs. Il frappa de fortes contributions, et se retira, satisfait apparemment de ces représailles. Mais quelques mois après, informé que les Valenciens avaient accueilli parmi eux les Almoravides, il revint de nouveau sur leur ville, l'entoura de la manière la plus stricte en empêchant les vivres d'y pénétrer, et, à la suite d'un siége qui dura huit ou neuf mois, Valence ne pouvant plus tenir contre la famine, se rendit par capitulation (15 juin 1094). Cette conquête, dit un célèbre historien espagnol, est le plus grand exploit de guerre qui

nous maintenons notre remarque, puisque Raymond II était mort en 1082. Mais, pour ce qui est de la victoire remportée sur Bérenger en l'année 1091, de nouvelles réflexions nous disposent à la regarder comme historique. Le Cid aurait d'abord vaincu Raymond II en 1078, et plus tard son frère Bérenger. Du reste, ces hésitations sont à peu près inévitables à quiconque parle des démêlés du Cid avec les comtes de Barcelone; et le savant M. Dozy nous paraît avoir éprouvé un embarras semblable au nôtre. En relisant l'excellent travail qu'il a consacré au Cid, et sur lequel nous aimons à nous appuyer, nous sommes tenté de croire qu'il a, lui, raconté le même épisode sous deux dates différentes. (Voy. *Recherches*, t. I, p. 455 et p. 491-496.)

[1] Les Benou-Betyr, seigneurs de Tortose, de Xativa et de Denia, donnaient au Cid cinquante mille dinars; le seigneur d'Albarracin, dix mille; le seigneur d'Alpuente, pareille somme; le seigneur de Murviedro, six mille; celui de Segorbe, six mille; celui de Xerica, quatre mille; celui d'Almenara, trois mille. Enfin le Cid recevait du roi de Valence douze mille dinars. (*Recherches*, t. I, p. 498 et suiv.)

ait jamais été accompli en Espagne par un homme qui ne fût point roi [1].

Le Cid régna à Valence en maître absolu jusqu'à sa mort, arrivée en 1099. Lui vivant, les Arabes d'Afrique tentèrent plusieurs fois, mais sans succès, de la reprendre. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'en l'année 1102 ses lieutenants furent contraints d'abandonner la ville; comme si celui-là seul qui l'avait conquise eût été capable de la conserver.

En traçant cette esquisse biographique, nous avons laissé exprès de côté quelques épisodes rapportés par les historiens arabes, qui montrent le Cid sous un jour bien peu favorable. Nous n'en citerons qu'un seul, comme spécimen. Selon les écrivains musulmans, le Cid, en traitant avec le successeur d'Al-Kádir (à l'époque de la capitulation de Valence), lui avait garanti la vie sauve, ainsi que la libre possession de sa fortune : l'année suivante il l'aurait emprisonné pour le forcer à déclarer où étaient ses trésors, et, mécontent de sa déclaration qu'il trouvait incomplète, il l'aurait fait brûler vif [2]. Certes, si ces actes étaient acceptés comme historiques, la moralité du Cid en serait fortement atteinte; car la perfidie, l'avarice et la cruauté composent un personnage odieux dans tous les pays et dans tous les temps, même dans l'Espagne du XIe siècle. Mais, raisonnablement, on ne saurait admettre de pareilles imputations. Nous n'y voyons, quant à nous, que le témoignage d'un ennemi, d'un ennemi vaincu [3]; et à des témoignages de ce genre nulle gloire guerrière ne résisterait.

Nous nous en tiendrons sur le Cid à ce jugement d'un historien

[1] Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. XXXIII.

[2] *Recherches*, t. I, p. 572-581. — Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, Madrid, 1820, t. II, p. 182 et suiv.

[3] La *Cronica general* rapporte les mêmes faits; mais elle n'est elle-même à cet endroit qu'une traduction du récit arabe. (Voy. *Recherches*, t. I, p. 394.) M. Dozy a écrit à ce propos qu'Alphonse-le-Sage, qui avait eu maintes fois à combattre ses barons, et qui fut à la fin détrôné par eux, dut «se trouver bien heureux de pouvoir dire quelques mauvaises choses sur l'idéal du héros castillan.» (*Recherches*, t. I, p. 412.) Nous ne croyons pas que le roi Alphonse y ait mis tant de malice. Il lui fallait faire sa chronique; et là où les documents chrétiens sont venus à lui manquer, il a traduit les documents arabes : voilà tout.

arabe qui écrivait quinze ans après la conquête de Valence, et qui disait : « Cet homme, le fléau de son temps, était, par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère, et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur [1]. » Ç'a été là également l'idée que l'Espagne chrétienne s'est formée du Cid. Et voilà pourquoi les poëtes populaires du moyen âge l'ont choisi de préférence pour le sujet de leurs chants. Voilà pourquoi les plus grands rois de la Péninsule ont à l'envi honoré sa mémoire [2]. Voilà pourquoi enfin, de nos jours, au moment où l'Espagne libérale s'éveillait, elle se plaisait, dans l'hymne de Riego, à invoquer son nom : « Tranquilles, joyeux, vaillants et pleins d'audace, chantons, soldats, l'hymne du combat! Que la terre s'émeuve à nos accents! et que le monde reconnaisse en nous les enfants du Cid [3]! » Destinée singulière, destinée unique, merveilleuse, que celle de l'homme auquel un grand peuple s'attache d'une sympathie enthousiaste, et dont il fait son héros, son idole, à toutes les époques de sa civilisation, à toutes les phases de son histoire!

Nous nous sommes arrêté assez longtemps sur la vie du Cid; venons au Poëme.

§ II.

Le Poëme du Cid, que l'on aurait dû plutôt intituler, Les deux Chansons du Cid [4], a été pour la première fois publié en 1779, par le savant

[1] *Recherches*, t. I, p. 356.

[2] Selon Berganza, le roi Alphonse-le-Sage ne dédaigna point de composer l'épitaphe du Cid; Ferdinand et Isabelle, dans plusieurs documents, l'ont nommé avec respect; et Philippe II songea à demander sa canonisation. (*Antig. de España*, lib. V, cap. IX.)

[3] Nous citons le texte :

Serenos, alegres,
Valientes y osados,
Cantemos, soldados,
El himno á la lid!
Y á nuestros acentos
El orbe se admire,
Y en nosotros mire
Los hijos del Cid!

[4] Ainsi que nous l'avons déjà dit (voir les notes placées sous le texte, p. 2), le titre de *Poema del Cid*, nous l'adoptons à notre tour, parce que le titre véritable aurait pu tromper

espagnol Sanchez[1], d'après le seul manuscrit qui nous reste aujourd'hui de cet ouvrage, et à la fin duquel se trouvent trois lignes comme jetées en énigme aux Œdipes de la critique littéraire. Nous les traduisons mot pour mot :

> A qui a écrit ce livre Dieu donne le paradis! Amen!
> Pierre abbé l'a écrit au mois de mai,
> En l'ère de mil et CC....XLV ans.

Qui est ce Pierre abbé? Est-il l'auteur, ou seulement le copiste de notre Poëme? Selon la conjecture très-fondée de Sanchez, il n'en a été que le copiste. Dans l'espagnol du moyen âge, le verbe *escribir* (écrire) s'employait d'ordinaire pour exprimer l'action d'écrire matériellement; et l'on se servait du verbe *facer* ou *hacer* (faire) pour désigner une composition[2]. Puis, pour composer une œuvre de cette importance, un mois n'eût certes pas suffi.

On remarque à la date, après les deux c c qui indiquent les centaines, un petit espace blanc fait au grattoir, et dans lequel un autre c pourrait tenir. Sanchez a émis là-dessus ses conjectures. Peut-être, dit-il, le copiste avait-il tracé par mégarde un c de trop, et il l'a immédiatement effacé. Peut-être avait-il écrit après les deux c c un *e* (et) conjonction, car une partie de la date est exprimée en lettres, et, le jugeant inutile, l'aura-t-il fait disparaître. Peut-être, enfin, un amateur peu scrupuleux a-t-il enlevé un c (ou une centaine) pour donner par là plus d'antiquité au manuscrit[3]. Cette dernière supposition est la vraie. Quelque grossier que soit un faux de ce genre, on ne saurait le nier, il existe. Si l'on peut se tromper en pareille circonstance dans l'indication d'une date, on ne se trompe pas de cent ans. Puis, comme Sanchez l'a fort bien observé, l'écriture paraît être celle du XIVe siècle[4].

le public. Nous faisons, d'ailleurs, en cela comme on fait souvent dans le monde en parlant d'un homme qui porte un nom qui n'est pas le sien : on l'appelle de ce nom, soit par courtoisie, soit afin de s'entendre avec les personnes à qui l'on parle.

[1] *Coleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I.

[2] *Coleccion de poesias*, t. I, p. 221.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.*

Enfin, et cette dernière remarque sera, croyons-nous, décisive, il y a dans notre Poëme vingt ou trente passages que nous avons signalés çà et là, et dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître des formes rajeunies, puisque la versification et la rime en voudraient d'autres. Par tous ces motifs divers, après avoir examiné la question avec la conscience d'un expert appelé à prononcer devant un jury, nous disons que le manuscrit du Poëme du Cid a été à cet endroit altéré, *gratté* après coup, et que la date véritable de la copie est celle qui résulte du rétablissement d'un c supprimé, l'année 1345 de l'ère de César, ou l'an 1307 de l'ère chrétienne.

Quoi qu'il en soit de l'ancienneté du manuscrit, une chose incontestable, c'est l'antiquité de l'œuvre. Même en laissant à part les mœurs qu'il révèle, et à n'en considérer que la versification et la langue, le Poëme du Cid est évidemment antérieur aux poésies de Gonzalo de Berceo et au *Poema de Alexandro*, qui sont du XIIIe siècle[1]. Et si l'on nous demandait d'en préciser la date, nous dirions que notre Poëme a été composé vers le milieu du siècle précédent[2].

[1] *Coleccion de poesias*, t. II et III.

[2] La langue de notre Poëme est la même que celle du *Fuero de Molina*, donné en l'année 1152 : les verbes se conjuguent de même, les adverbes ont la même forme, et l'on trouve dans l'un et l'autre le même redoublement du régime direct ou indirect. (On peut lire ce *Fuero* dans Llorente, *Noticias históricas de las tres Provincias vascongadas*, t. IV, p. 118 et suiv.) Sanchez pense, comme nous, que le Poëme du Cid est du milieu du XIIe siècle. (*Coleccion de poesias*, t. I, p. 223.) M. Wolf, cet éminent connaisseur, le croit composé entre 1140 et 1160. (Cité par M. de Gayangos, *Historia de la literatura española*, t. I, p. 17.) Parmi les juges les plus compétents, M. Dozy est le seul qui pense que le Poëme du Cid serait, aussi bien que la copie, du commencement du XIIIe siècle; et, à l'appui de son opinion, le savant critique invoque les *Fueros de Oviedo*, donnés, selon lui, par Alphonse VII, en 1145, et qu'il regarde comme un spécimen de la langue espagnole au milieu du XIIe siècle. (*Recherches*, t. I, p. 641.) Nous soumettons à M. Dozy plusieurs objections : 1° Les *Fueros de Oviedo*, au lieu d'avoir été donnés par Alphonse VII (dit l'Empereur), ne sont-ils pas dans leur ensemble la reproduction, ou, comme diraient les Espagnols, la *confirmation* de *Fueros* antérieurs donnés par le roi Alphonse VI, ainsi que semble l'indiquer le début : « Istos sunt foros quos dedit rex domino Adefonso ad Oveto, quando populavit illa villa, etc.? » 2° Est-il bien sûr que, dans l'intention de leur auteur, ces *Fueros* (où l'on voit à chaque instant des mots tels que ceux-ci : *habuerit, habuisset, venissent, exeant, pereligant*, etc.) aient été écrits en langue espagnole, et non pas en latin (plus ou moins barbare),

Le Poëme du Cid contient deux ou trois passages qui nous semblent confirmer notre opinion. Dans un endroit, en parlant de l'arrivée à Valence du moine français Jérôme, qui devint plus tard évêque de cette ville, le poëte s'exprime ainsi : « Du côté de l'Orient vint un tonsuré, qui s'appelait de son nom l'évêque Hiéronyme[1]. » Or, pourquoi notre auteur dit-il que Jérôme ou Hiéronyme, qui très-probablement venait de France, venait de l'Orient? Ne serait-ce pas qu'il écrivait son œuvre à une époque assez rapprochée de la seconde croisade, 1143-1148 (car nous ne pouvons penser ni à la première, ni à la troisième), et qu'en faisant venir le moine Hiéronyme de ces régions lointaines, il voulait recommander plus particulièrement ce personnage, et son œuvre même, à l'intérêt et au respect du peuple? Ailleurs, parlant du comte don Raymond de Bourgogne, le poëte nous dit : « Celui-ci fut le père du bon Empereur[2]. » Ce détail n'indiquerait-il pas aussi que notre Poëme aurait été écrit, soit du vivant d'Alphonse VII, surnommé l'Empereur, soit dans le temps qui suivit immédiatement sa mort (1157), et où le souvenir de ce prince était encore présent à tous les esprits? Ailleurs enfin, après nous avoir annoncé comme quoi le Cid maria ses filles aux infants de Navarre et d'Aragon, héritiers de ces royaumes, le poëte ajoute : « Aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses parents[3]. » En s'exprimant ainsi, en employant ces formes si précises, si positives (*aujourd'hui, sont*), le poëte ne vous paraît-il pas indiquer encore qu'il travaillait à son œuvre sous les premières générations qui suivirent celle du Cid, et ce détail, comme les autres, n'autorise-t-il pas à penser que notre Poëme a dû être composé vers le milieu du XIIe siècle?

Mais en dehors de la langue de notre Poëme, et en dehors des révélations précieuses qu'il contient, nous possédons un document qui

bizarrement et volontairement mélangé d'espagnol, afin de le faire mieux comprendre? 3° Enfin, si les *Fueros de Oviedo* sont de l'année 1145 et en langue espagnole, M. Dozy parviendra-t-il jamais à expliquer comment cette langue aurait pu faire des progrès si étonnants, si merveilleux, de cette époque à 1152 (date du *Fuero de Molina*), c'est-à-dire dans l'espace de sept années?

[1] Vers 1295 et suiv.

[2] Vers 3014.

[3] Vers 3735.

nous aide encore à en fixer la date d'une manière assez précise : c'est la chronique latine d'Alphonse VII l'Empereur, écrite par un auteur du XIIe siècle, qui lui-même déclare tenir les faits qu'il raconte de témoins oculaires [1]. La chronique est en prose; mais l'auteur, se sentant inspiré, a mis en vers la conquête d'Almérie. Parmi les chevaliers qui assistèrent au siége de cette place, il nomme Alvar Rodriguez, petit-fils d'Alvar Fañez, et, après avoir fait l'éloge de ce dernier, il parle du Cid; voici en quels termes, ils sont curieux :

Ipse Rodericus, *Mio Cid* semper vocatus,
De quo cantatur quod ab hostibus haud superatur,
Qui domuit Mauros, comites domuit quoque nostros,
Hunc extollebat, se laude minore ferebat.
Sed fateor, virum quod tollet nulla dierum,
Meo Cidi primus fuit, Alvarus atque secundus.
Morte Roderici Valentia plangit amici,
Nec valuit Christi famulus ea plus retinere [2].

Au milieu de ces vers plus ou moins élégants, il y a une expression, un barbarisme qui, à coup sûr, n'aura pas échappé au lecteur : *Mio Cid;* car, bien que le chroniqueur ne fût pas un puissant latiniste, cela se voit de reste, il savait cependant assez de latin pour ne pas commettre une incorrection aussi grossière. Pourquoi donc dit-il sans hésiter : *Mio Cid?* Parce que cette locution est une formule consacrée. Or, on la trouve à chaque instant, à chaque vers, dans le Poëme du Cid (c'est bien le *Mio Cid semper vocatus*), et, chose à noter, on ne la trouve que là. Ainsi cette faute heureuse a été évidemment préméditée; et, pour notre part, nous en remercions l'auteur : elle témoigne que, peu de temps après Alphonse-l'Empereur, notre Poëme était déjà non-seulement connu, mais répandu et populaire, et même à tel point

[1] «Gesta Adefonsi Imperatoris, sicut ab illis qui viderunt didici, et audivi, describere ratus sum,» dit l'auteur. — Florez, *España sagrada,* t. XXI, p. 320.

[2] *Ibid.,* p. 405. — Nous citons le texte d'après Florez. Mais peut-être, au lieu de *valuit* et *retinere,* serait-il mieux de lire au dernier vers : *voluit* et *retineri.* Ce sont des vers léonins.

qu'il était parvenu jusqu'à l'oreille d'un moine qui s'amusait à écrire en mauvais latin au fond d'un cloître.

Nous avons, à quelques années près, indiqué la date où le Poëme du Cid a été composé; on pourrait également dire en quel endroit. La province, c'est la Vieille-Castille : il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard [1]. Quant à la partie de cette province, cherchons. On rencontre çà et là dans notre Poëme un certain nombre de mots que le copiste a défigurés ou que Sanchez a mal interprétés; et l'on rétablit le texte et le sens en ayant recours au provençal et au catalan [2], ce qui annonce que le poëte vivait dans un pays qui avait des rapports fréquents avec la Catalogne. De même, on rencontre dans notre Poëme l'emploi de quelques mots arabes là où l'auteur avait à choisir entre plusieurs synonymes espagnols [3], ce qui indique qu'il habitait un pays voisin de celui qu'occupaient les Arabes. Enfin, comme chacun le remarquera, le poëte se plaît à décerner à Barcelone et à Valence des épithètes honorifiques, *Valence la belle, Barcelone la grande;* tandis qu'il nomme sans le moindre éloge les villes les plus importantes de la Vieille ou de la Nouvelle Castille : Tolède, par exemple, dont les musulmans ne parlaient qu'avec enthousiasme, Tolède « la perle placée au milieu du collier [4], » Tolède, dont la conquête récente aurait dû inspirer un poëte espagnol et chrétien. Toutes ces choses ne nous permettent-elles pas d'affirmer que notre Poëme a été écrit dans la Vieille-Castille, sur la frontière orientale de cette province, vers le point le plus rapproché du comté de Barcelone et du royaume de Valence [5]?

[1] Voyez les vers 680, 837, et surtout le vers 1315 et la note.

[2] Voyez en particulier les vers 81, 603, 1001 et 2265, ainsi que les notes placées sous le texte.

[3] Ainsi le poëte dit *almofar* là où il pouvait dire *casco* ou *yelmo*. Il dit *almofalla* là où il pouvait dire *virtos*, ou *fuerzas*, ou *hueste*.

[4] *Recherches*, t. I, p. 346.

[5] Telle est aussi l'opinion de M. Ticknor. (Voy. *History of spanish literature*, New-York, 1849, in-8°, t. I, p. 27.) Nous nous félicitons de nous trouver d'accord sur ce point avec le savant critique américain; d'autant plus que, sur d'autres points, fort importants, nous avons des idées tout à fait opposées aux siennes, notamment sur les origines de la littérature espagnole.

Comment le Poëme du Cid s'est-il d'abord produit en public? Evidemment, par la récitation orale. Le poëte emploie à tout moment dans son récit cette expression, « sachez » (*sabed*), ou bien celle-ci, « vous eussiez vu » (*veriedes*). Cela annonce qu'il parle à des hommes qui l'écoutent. Mais voici quelques passages encore plus significatifs. En nous racontant le siége de Valence et la détresse où se trouvaient les malheureux habitants de cette ville, le poëte s'interrompt tout à coup pour dire : « C'est une mauvaise situation, *seigneurs*, d'avoir faute de pain, de voir mourir de faim ses enfants et ses femmes[1]. » Ailleurs, après nous avoir raconté l'accueil que reçurent du roi les messagers du Cid, le poëte dit : « Maintenant, je vais vous parler des infants de Carrion[2]. » Plus loin, quand il a décrit les superbes préparatifs qui furent faits pour le mariage des filles du Cid, il ajoute : « Vous auriez eu plaisir à être et à manger dans le palais[3]. » Et dans un autre endroit, lorsqu'il a dit la couardise des infants de Carrion, il ajoute : « Vous n'avez jamais vu de telles plaisanteries[4]. » Toutes ces allocutions directes ne permettent aucun doute : le poëte récitait son œuvre devant un auditoire. Et comme il n'aurait pu sans fatigue, et pour lui et pour les autres, débiter tout d'une haleine un poëme d'environ quatre mille vers, il faut penser qu'il le débitait par fragments ; il en disait tel ou tel épisode, selon que sa mémoire ou que son auditoire l'inspiraient[5].

Quant à la manière dont se faisait cette récitation, nul doute non plus à cet égard : elle était chantée. Le vers qui termine la première partie de notre Poëme nous paraît décisif : « Les couplets de cette *Chanson* ici vont s'achevant[6]. » Et à défaut de cette preuve, nous en aurions une autre, non moins forte; c'est l'expression employée par le biographe d'Alphonse VII dans les vers que nous citions tout à

[1] Vers 1187 et suiv.
[2] Vers 1888.
[3] Vers 2218.
[4] Vers 2317.
[5] Voir sous le texte la note du vers 1447.
[6] Vers 2286.

l'heure, et qui s'appliquent si particulièrement à notre héros et à notre Poëme, *de quo cantatur;* car dans le latin du moyen âge, comme dans celui du siècle d'Auguste, le verbe *cantare* ne signifie point *louer, célébrer,* au sens purement moral, mais *chanter,* au sens propre et matériel. Ajoutons que, d'après toutes les probabilités, ce chant était une sorte de mélopée assez semblable au récitatif de nos grands opéras, ou plutôt à la cantilène de nos complaintes.

Maintenant, par qui le Poëme du Cid a-t-il été composé? Nous l'avouerons ingénument, toutes nos recherches sur ce point ont été à peu près sans résultat. Ce que nous pouvons avancer de plus certain, c'est que l'auteur de notre Poëme était un de ces poëtes populaires qui, sous l'appellation de jongleurs (*juglares*), avaient commencé à paraître en Espagne vers la fin du siècle précédent [1], et faisaient depuis lors le principal divertissement des fêtes publiques. Mais, quant au nom même de l'homme à qui l'on doit le Poëme du Cid, nous l'ignorons. Nous trouvons bien, il est vrai, à une époque assez rapprochée de la composition du Poëme, dans un privilége accordé, en l'année 1136, par Alphonse-l'Empereur, aux Francs qui étaient venus peupler Burgos, dans le *Fuero de los Francos,* parmi les témoins qui le signèrent, *Pallea juglar* [2] (Pallea le jongleur); mais rien ne prouve que ce jongleur soit notre poëte. Nous en sommes donc ici réduit à des conjectures, et c'est pour nous un vif regret, car nous aimerions à savoir le nom d'un homme qui nous inspire tant de sympathie; nous aimerions à pouvoir dire : il s'appelait Pallea.

§ III.

Les éditeurs qui ont publié avant nous quelque poëme du moyen âge ont vanté souvent comme des chefs-d'œuvre des choses qui n'étaient tout au plus que des curiosités archéologiques; et en abusant ainsi de la louange, ils l'ont rendue suspecte. Nous ne les imi-

[1] Dans la Chronique du Cid et dans la Chronique générale d'Espagne, il est question de *jongleurs* qui assistèrent au mariage des filles du Cid. (Voy. *Chronica del Cid,* cap. CCXXVIII, et *Cronica general,* fol. 343, au verso.)

[2] Terreros y Pando, *Paleografía española,* p. 100 et suiv.

terons pas. Voulant apprécier le Poëme du Cid au point de vue littéraire, nous nous contenterons, après avoir donné le plan de cette composition, d'appeler l'attention du lecteur sur ce qui en fait, selon nous, le caractère distinctif.

Le Poëme du Cid contient l'histoire des dernières années de notre héros [1]. Au début de la première Chanson, le Cid frappé d'exil par le roi don Alphonse, quitte la Castille pour aller chercher fortune sur la terre étrangère. Il part avec une troupe d'amis fidèles qui s'augmentera peu à peu, entre au pays des Mores, prend des châteaux, gagne des batailles, conquiert Valence. Dans le but de fléchir le roi irrité, il a soin, après chacun de ces succès, de lui envoyer des présents considérables prélevés sur le butin. Alphonse, touché enfin par tant de déférences, rend ses bonnes grâces à un vassal si bien appris, et, pour se l'attacher davantage encore, il marie de sa main les deux filles du Cid à deux infants de haut lignage. La seconde Chanson raconte de nouveaux exploits, de nouvelles victoires du Campéador, seigneur de Valence. Elle nous montre en même temps les indignes gendres du héros se compromettant chaque jour par des lâchetés qui leur attirent les moqueries de leurs compagnons d'armes. Ne pouvant plus y tenir, ils méditent une vengeance : ils partent avec leurs femmes, sous prétexte de les emmener dans leurs domaines, et en chemin les maltraitent de la façon la plus cruelle. A la suite de cet outrage, les filles du Cid sont séparées de leurs maris, et elles épousent en secondes noces les jeunes princes héritiers des royaumes d'Aragon et de Navarre. Tel est en substance le sujet des deux Chansons, composées d'événements successifs, et terminées chacune par des mariages, comme le seront plus tard les comédies espagnoles.

Nous n'examinons pas en ce moment si le Poëme du Cid est ou

[1] Dans la notice qu'il a placée en tête du *Poema del Cid,* Sanchez indique l'année 1076 comme étant celle où commence l'action du Poëme (p. 230). Sanchez s'est trompé. Le poëte dit en termes exprès que le Cid, exilé, consacra *trois années* aux diverses expéditions qui précédèrent le siége de Valence (v. 1178). Plus loin il ajoute que le Cid prit cette ville après un siége de *neuf mois* (v. 1218 et suiv.). Or, Valence ayant été conquise en 1094, il suit de là que l'action du Poëme commence à l'année 1090. Le bon Sanchez n'avait pas bien lu l'ouvrage qu'il éditait.

non conforme à l'histoire; nous le considérons comme monument littéraire : ce qui le caractérise, c'est un grand air de vérité, de naturel, de réalité. Cette vérité, cette image fidèle de la vie, vous les retrouverez rarement, au même degré, dans la poésie espagnole à son plus beau temps. Le vieux jongleur ne manque certes pas d'imagination; mais loin de chercher à la montrer, il l'emploie uniquement à nous montrer les choses : il s'efface pour les laisser paraître, et elles paraissent avec d'autant plus de relief. Nous ne sommes pas devant un tableau qui représente l'Espagne du XIe siècle : nous sommes transportés au centre même de ce pays à demi chrétien, à demi arabe, où de vagues idées chevaleresques commencent à poindre sous les mœurs encore barbares; nous en parcourons les villes et les *sierras;* nous avons sous nos yeux tantôt un camp, tantôt la cour; nous voyons, nous entendons les personnages qui entrent en scène; nous assistons aux événements.

Bien que le poëte se soit évidemment proposé pour but la glorification du Cid, il ne cherche pas cependant à le représenter sous un aspect idéal. Le Cid, le Campéador, l'Excellent, Celui qui naquit en bonne heure, ainsi qu'il l'appelle tour à tour, est un *condottiere,* un chef de bande, qui a les défauts et les faiblesses de l'humanité. Il en est de même de ses compagnons. Alvar Fañez, son principal lieutenant, d'une franchise parfois brutale, mais loyal et dévoué, également propre à opérer une diversion utile et à remplir une mission de confiance; Pero Bermuez, le chevalier fougueux et le bègue éloquent; Martin Antolinez, le négociateur rusé et la lance hardie, qui ne connaît ni les scrupules ni la peur; le moine français Hiéronyme, un peu fanfaron, comme le sont quelquefois nos compatriotes du Midi, mais instruit dans les lettres et adroit aux exercices du corps, toujours le premier à la messe et le premier à la bataille : tous ces personnages, comme le Cid, sont essentiellement humains. Que dirons-nous d'Alphonse VI? Malgré certains détails qui ne nous paraissent pas exempts de malice, malgré quelques coups de pinceau qui ressemblent à des épigrammes, c'est bien le roi qui a gagné le trône par son mérite personnel, respecté, obéi, et devant lequel le Cid lui-même peut s'humilier sans s'avilir.

Et plus loin, au fond, un peu dans l'ombre, regardez Chimène pudiquement enveloppée de ses voiles, et dans une attitude suppliante : ne reconnaissez-vous pas l'épouse chrétienne qui n'a pas été encore émancipée par la chevalerie, la grave et chaste matrone que les artistes du moyen âge se sont plu à reproduire dans les peintures qui ornent les missels gothiques?

Cette vérité, cette précision nette et ferme, on les retrouve dans la narration du Poëme. Nous signalerons en particulier quatre épisodes qui forment ensemble près d'un tiers de l'ouvrage, et dont l'étendue permet de juger du talent du poëte : l'épisode de l'emprunt sur les Juifs [1], celui du comte de Barcelone [2], celui de la forêt de Corpès [3], celui des Cortès de Tolède [4]. On remarquera sans nul doute la souplesse avec laquelle, dans chacun de ces récits, le ton et la couleur sont appropriés au sujet.

Arrêtons-nous un instant sur l'épisode des Cortès, le plus important de tous, afin d'en indiquer au moins le plan et la marche.

Les filles du Cid ont été indignement outragées par les infants de Carrion, leurs maris, dans le *rouvrai* de Corpès : mises à nu, frappées à coups de sangles et d'éperons, puis abandonnées comme mortes aux bêtes de la forêt et aux oiseaux de la montagne. Le Cid demande justice au roi Alphonse. Le roi convoque sa cour à Tolède [5]. On s'y rend de toutes parts, et le Cid avec ses fidèles, et les infants avec leurs amis, et les riches-hommes qu'Alphonse a désignés pour être juges du procès. La séance s'ouvre. Alphonse, après avoir recommandé aux deux parties de se modérer et de se contenir, invite le Cid, le plaignant, à parler. Le Cid expose qu'en vue des mariages il a donné aux infants ses deux épées les plus précieuses : qu'ils les lui rendent, « puisqu'ils ne sont plus ses gendres. » Les juges octroient la demande, et les infants rendent les épées, heureux d'en être quittes à si bon compte.

[1] Vers 70-207.
[2] Vers 965-1090.
[3] Vers 2544-2835.
[4] Vers 2910-3545.
[5] Sur la cour et les cortès, voyez les *Notes historiques et littéraires*, p. 298.

Mais non; le Cid poursuit ses revendications : il dit qu'au moment de leur départ de Valence, il a donné aux Infants, en or et en argent, des sommes considérables : qu'ils les lui rendent, « puisqu'ils ne sont plus ses gendres. » Les juges ordonnent la restitution. Les infants se récrient; mais, après quelques débats, ils se résignent à rendre au Cid, en équivalents, ce qu'il leur a donné. Cela fait, le Cid prend de nouveau la parole : les infants ont infligé à ses filles un outrage odieux : il lui faut une satisfaction éclatante : que la cour prononce! Au lieu de s'humilier et de demander pardon de leur méchante action, les infants s'en glorifient. Un de leurs parents ne craint pas d'y applaudir. Alors, comme un chasseur impatient lance sa meute, le Cid, pour en finir, lance en avant trois de ses braves; et ceux-ci, frémissants, haletants, provoquent les infants au combat. A ce moment, se présentent au milieu de la cour deux envoyés des rois de Navarre et d'Aragon, qui viennent demander la main des filles du Cid pour les princes héritiers de ces royaumes; et Alvar Fañez, qui a servi d'intermédiaire dans les premiers mariages, met à profit cet incident pour montrer aux infants la conséquence et le châtiment de leur conduite : auparavant, ils pouvaient traiter avec leurs femmes comme avec des égales; désormais, ils leur parleront comme à des dames souveraines et s'inclineront humblement devant elles.

Nous ne donnons là que l'analyse bien imparfaite de cet épisode. Il faut le lire en entier. On hésite, à propos d'un pauvre jongleur inconnu, à rappeler le nom du plus illustre conteur des temps modernes; mais Walter Scott, si on lui avait communiqué cette scène, aurait-il eu grand'peine à en faire un des plus beaux chapitres de ses admirables romans?

Le vieux jongleur a exécuté son récit comme il l'a conçu, avec le même naturel et la même vigueur. N'allez pas lui demander le moindre ornement de détail; il ne vous accorderait même pas une élégante épithète. Il a, vraiment, bien assez à faire sans cela! N'ayant à sa disposition qu'une langue informe, grossière, rude, qui n'est déjà plus le latin et qui n'est pas encore l'espagnol, une langue au vocabulaire pauvre et à la grammaire incertaine, il faut d'abord qu'il rende sa

pensée, et qu'il la rende en respectant de son mieux les exigences du rhythme. C'est là le soin qui le travaille. Il tord, il pétrit les mots. Au besoin il en fabrique. Il redouble le régime direct ou indirect. Il accumule les prépositions. Il va ainsi domptant la matière rebelle, et il arrive : Phidias sauvage, mais d'une volonté et d'une intelligence énergiques, qui, à défaut de marbre, taille son œuvre dans le roc.

Cette vérité, ce sentiment de la réalité que nous aimons dans le Poëme du Cid, ne sont pas des qualités aussi vulgaires qu'on serait tenté de le croire, et surtout on ne les rencontre pas toujours au début de la poésie des peuples. Nous ne possédons rien de la poésie primitive des Grecs; mais nos musées conservent, avec un soin jaloux, de nombreux fragments de leur antique sculpture : que de temps, que d'essais, que de tâtonnements, que de peines et d'efforts n'a-t-il pas fallu à ce peuple, d'ailleurs si merveilleusement doué, avant d'atteindre et de saisir la ligne vraie! Et s'il en a été ainsi pour la représentation de la nature visible, qu'est-ce que cela a dû être pour les choses de l'ordre moral? Mais n'allons pas chercher si loin des termes de comparaison à notre Poëme, alors que nous avons près de nous, sous la main, des monuments du même genre, composés vers la même époque et dans les mêmes circonstances. Depuis vingt ou trente ans, nos érudits se disputent l'honneur d'exhumer nos chants nationaux du moyen âge. Parmi ces œuvres, on a beaucoup vanté, non sans raison à quelques égards, la Chanson de Roland, deux fois publiée naguère, d'abord par un investigateur infatigable qui a rendu d'éminents services à notre vieille littérature, et ensuite par un savant ingénieux, dont l'érudition et les lettres regrettent la perte récente. La Chanson de Roland, contemporaine à peu près du Poëme du Cid[1], nous servira à en faire ressortir le mérite.

[1] Selon M. Génin, la Chanson de Roland « pourrait bien être antérieure à l'année 987. » (Introduction, p. XL.) Malgré tout l'esprit que M. Génin a employé à établir cette opinion, nous ne saurions l'adopter. La langue du Roland est plus moderne que celle des Lois de Guillaume-le-Conquérant, qui sont de l'année 1070. La Chanson renferme d'ailleurs une foule de détails qui permettent d'en fixer la date : ainsi on y trouve un éloge des Normands, et de fréquentes allusions à la conquête de la Pouille, de la Calabre et de l'Angleterre, qui

L'auteur du Roland (un moine probablement) est un homme lettré, qui connaît de l'antiquité classique tout ce qui en était connu de son temps : il a lu Virgile, qu'il imite parfois, et Homère ne lui était pas étranger[1]. Il a mis dans la conduite de son œuvre beaucoup de jugement et de sagesse; et par là, par l'unité et la simplicité de sa composition, il peut être regardé comme le précurseur de nos poëtes dramatiques du XVIIe siècle[2]. Il est, en outre, un écrivain habile, possédant à fond un vocabulaire déjà riche, et toutes les ressources d'une langue déjà formée. Voilà pour l'éloge. Malheureusement, il a manqué

annoncent que l'auteur écrivait dans la seconde moitié du XIe siècle (voyez en particulier, chant Ier, v. 370 et suiv.; chant III, v. 890-894, et chant IV, v. 653); et, tout à la fin de la Chanson (chant V, v. 728-732), une allocution de l'ange Gabriel à Charlemagne semble indiquer que cette œuvre a été composée, ou terminée, à l'époque de la première croisade, c'est-à-dire de 1095 à 1099.

Puisque l'occasion s'en présente, nous toucherons ici un autre point qui se rattache à la question de l'âge du Roland. Tout le monde connaît ces vers, tant de fois cités, où Robert Wace parle d'un chant de guerre entonné par le jongleur Taillefer avant la bataille de Hastings :

> Taillefer qui moult bien cantoit,
> Sur un roncin qui tost aloit
> Devant eux s'en aloit cantant
> De Carlemaigne et de Rolant
> Et d'Olivier et des vassaus
> Qui morurent en Rainscevaus.

M. Génin penche à croire que l'hymne guerrier de Taillefer n'était autre que la Chanson de Roland (Introduction, p. LXIX); et un historien distingué, M. Henri Martin, est du même avis (*Histoire de France*, Paris, 1855, t. III, p. 344). Ces écrivains ont été sans doute induits en erreur par le vers : « Qui morurent en Rainscevaus. » Nous n'y voyons, nous, qu'un hommage à la mémoire *des vassaus*, hommage un peu amené par la rime. Dans notre pensée, même en supposant le Roland d'une date antérieure, ni pour le fond ni pour la forme il n'a pu être chanté à la bataille de Hastings. Le fond rappelait des souvenirs trop lamentables; et la forme, lente et monotone, ne convenait pas davantage. Au moment où l'on allait livrer bataille aux Saxons d'Angleterre, Taillefer dut chanter quelque victoire remportée par Charlemagne et ses braves sur les Saxons révoltés; et, pour mieux enflammer les courages, son chant devait se composer d'un petit nombre de couplets vifs, rapides, passionnés : il chanta, si l'expression nous est permise, *la Marseillaise* des Normands.

[1] Selon M. Fauriel, les poëmes d'Homère étaient connus dans le Languedoc à la fin du Xe siècle ou au commencement du XIe. (*Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 447.)

[2] M. Génin en jugeait de même sans doute, car il a divisé la Chanson de Roland en cinq chants, ou en cinq actes, comme une tragédie classique.

au chantre de Roland les qualités premières du poëte, l'observation et le don de peindre, le sentiment de la vie humaine et le pouvoir de l'exprimer. En vain il a lu et relu Virgile : Virgile ne pouvait pas remplacer pour lui la nature. Il semble même, par moments, que l'étude des anciens se soit interposée entre la nature et lui, pour l'empêcher de voir les hommes comme ils sont et les choses comme elles se passent.

L'auteur du Roland, qui s'amuse souvent à créer une géographie de fantaisie, se plaît souvent aussi à créer des personnages imaginaires. Ici, l'on voit un Chernubles de Montnigre, dont les cheveux tombent jusqu'aux talons, et qui porte en se jouant un fardeau que ne porteraient pas quatre mulets ensemble[1]. Là, c'est le païen Fauseron, le frère de Marsille, dont les yeux sont tellement écartés l'un de l'autre, que dans l'espace on pourrait mesurer au moins un bon demi-pied[2]. Ailleurs, nous voyons les gens de Micène aux têtes énormes plantées au beau milieu de l'épine dorsale, et couverts de soies comme des pourceaux[3]. Un peu plus loin, ce sont les gens d'Occiant-la-Déserte dont le cuir est aussi dur que du fer, et qui dès lors n'ont aucun besoin de revêtir ni hauberts ni heaumes[4]. Il suffit de citer ces invraisemblances comme échantillons.

Ces personnages imaginaires font des choses impossibles. Le roi Marsille, voulant détruire l'arrière-garde de Charlemagne, mande tous les barons d'Espagne, et en trois jours il en rassemble quatre cent mille[5]. Olivier, armé de pied en cap, monte sur un grand pin pour observer les mouvements de l'ennemi[6]. La bataille s'engage : Olivier frappe de sa lance un païen, « et le renverse mort avec sept cents des leurs[7]. » Cinq chevaliers français tuent en moins de rien quatre mille

[1] Chant II, vers 315-318. — Nous disons ailleurs, page 261, le motif qui nous a déterminé à citer de préférence le texte de M. Génin.

[2] Chant II, vers 557 et suiv.

[3] Chant IV, vers 826 et suiv.

[4] *Ibidem*, vers 851-855.

[5] Chant II, vers 188.

[6] *Ibidem*, vers 357.

[7] *Ibidem*, vers 697.

Sarrasins [1]. Roland et ses compagnons se trouvant en péril, le premier sonne du cor : on l'entend à trente grandes lieues [2]. L'archevêque Turpin a quatre épieux dans le corps, et il ne s'en bat que mieux [3]. Le bon archevêque, criblé de blessures, étant tombé, Roland qui a la tête fendue, et dont la cervelle sort par les oreilles, va chercher dans la vallée et dans les montagnes ses compagnons d'armes que les païens ont tués, et les porte un à un devant l'archevêque, afin que celui-ci les bénisse [4]. Malgré tant d'exploits merveilleux, l'arrière-garde de Charlemagne est massacrée. L'empereur revient : il contemple le champ du carnage, se lamente sur le sort de son neveu, et cent mille Français, émus, se pâment contre terre [5]. Non content de pleurer Roland, Charlemagne veut le venger : il range ses cohortes, au nombre de dix, et formant en tout trois cent soixante mille chevaliers [6]. L'émir Baligant, à son tour, range son armée, et dans celle-ci il y a trente cohortes, dont la moindre compte quinze mille chevaliers [7]. Ainsi, voilà d'un côté trois cent soixante mille hommes, et, de l'autre, quatre cent cinquante mille pour le moins, c'est-à-dire, au bas mot, huit cent dix mille hommes, et tout cela à cheval dans les défilés de Roncevaux : quelle terrible mêlée !

La même absence de vérité et de naturel se remarque dans l'exécution du Roland. L'auteur affecte surtout les répétitions. Marsille, voulant corrompre Ganelon, imagine de lui dire que Charlemagne a pour le moins deux cents ans ; et, afin de le mieux persuader, il lui répète cela jusqu'à trois fois [8]. Dans les défilés de Roncevaux, huit barons de Marsille débitent tour à tour un couplet dans lequel chacun d'eux déclare qu'il veut tuer Roland [9]. Au moment où l'arrière-garde de Charle-

[1] Chant III, vers 248.
[2] *Ibidem*, vers 319.
[3] *Ibidem*, vers 647-656.
[4] *Ibidem*, vers 740-760.
[5] Chant IV, vers 537.
[6] *Ibidem*, vers 620-700.
[7] *Ibidem*, vers 822-824.
[8] Chant Ier, vers 523, 538, 551.
[9] Chant II, vers 229-327.

magne se voit en présence d'une armée formidable, Olivier invite Roland à sonner du cor pour avertir l'empereur : il y a trois sommations d'Olivier et trois refus de Roland [1]. Sur le point de mourir, Roland frappe trois fois son épée contre un rocher pour la rompre, et chaque fois il l'apostrophe en lui rappelant les beaux faits qu'ils ont accomplis ensemble [2]. Lorsque Charlemagne arrive (un peu tardivement) au secours de son neveu, il le trouve couché mort sur l'herbe verte, et il lui adresse trois allocutions entrecoupées de trois pâmoisons [3]. Des répétitions de ce genre peuvent avoir leur agrément dans un chant lyrique; elles ne sauraient convenir à la poésie narrative, qui veut une allure plus franche et plus dégagée, et n'y produisent d'autre effet que de fatiguer ou de déconcerter le lecteur [4].

Lorsqu'on a vu ainsi face à face le Poëme du Cid et la Chanson de Roland, on ne peut s'empêcher de déclarer, comme faisaient les juges du camp dans les anciens tournois, que la victoire appartient au poëte espagnol. Mais c'est là seulement la victoire d'un poëte sur un autre, et l'on aura bientôt l'occasion de reconnaître que la France n'est point compromise par la défaite de son représentant.

§ IV.

Si le Poëme du Cid a, comme monument littéraire, une incontestable valeur, il ne présente pas moins d'intérêt comme monument historique, soit qu'on y étudie les personnages et les événements, soit qu'on y cherche des renseignements sur la civilisation et les mœurs espagnoles au XIIe siècle.

Pour ce qui est des personnages, nous ne dirons qu'un mot à cet

[1] Chant II, vers 390-420.

[2] Chant III, vers 862-917.

[3] Chant IV, vers 490-535.

[4] M. Fauriel, ne pouvant s'expliquer ces répétitions, les attribue à l'inintelligence du copiste, qui, ayant sous les yeux trois leçons différentes du même passage, et n'osant choisir, aurait pris le parti de les transcrire à la suite l'une de l'autre. A quoi M. Génin répond que ces répétitions «entraient dans le plan de l'auteur.» Nous le croyons également; mais que valent de pareils artifices, puisque M. Fauriel, un si bon juge de toutes les choses littéraires, a pu s'y méprendre à ce point? (Voyez la *Chanson de Roland*, Introduction, chap. V.)

égard; c'est que, parmi les traditions chrétiennes, nous ne possédons rien sur le Cid et ses compagnons qui mérite autant de créance que notre Poëme, et qu'en retranchant des traditions arabes ce qui a été évidemment inspiré par la passion et la haine, on les trouverait elles-mêmes d'accord avec le vieux jongleur espagnol.

Quant aux événements, le Poëme du Cid n'est pas moins exact et moins vrai sur ce point. Ainsi, pour ne parler que du fait d'armes auquel le Cid doit sa gloire, la conquête de Valence, voyons ce que nous rapporte notre auteur. Selon lui, cette conquête ne fut pas le résultat d'un dessein arrêté d'avance, le couronnement d'un vaste plan de campagne : le Cid fut amené à l'entreprendre par suite d'un accident imprévu. Il nous dit que le Cid entoura soigneusement la ville, et la prit par la famine après un siége de neuf mois. Il nous dit enfin que, devenu maître de Valence, le Cid, usant de son pouvoir souverain, distribua des propriétés à ses hommes d'armes, et tout ensemble organisa une police sévère, qui lui parut nécessaire pour la conservation de sa conquête. Les traditions arabes ne disent pas autre chose. Seulement, le vieux jongleur nous raconte tout cela dans un récit rapide [1]. Son plan ne comportait pas davantage. Il écrivait non pas un poëme épique, mais une chronique rimée, non pas une seconde Iliade, mais une sorte d'Odyssée.

Mais ce qui nous paraît le plus curieux et le plus instructif dans notre Poëme, au point de vue historique, ce sont les renseignements qu'il contient sur les mœurs et la civilisation de l'Espagne, sinon à la fin du XIe siècle et du temps du Cid, du moins au milieu du XIIe siècle, à l'époque où le chroniqueur-poëte composait son œuvre. Etudions un moment ces mœurs; et commençons par dire un mot d'un préjugé fort répandu.

On est, en général, assez disposé à croire que l'Espagne du moyen âge était entièrement soumise à l'influence arabe. Un savant illustre de notre temps s'est laissé aller à cette préoccupation, et elle l'a conduit à d'étranges méprises. Dans l'ouvrage qu'il a consacré aux littératures méridionales, supposant, contre toute vraisemblance, que le Poëme du

[1] Voyez vers 1180-1265.

Cid a été primitivement rédigé en langue arabe, M. de Sismondi s'exprime ainsi : « Le poëme, quoique très-chrétien, porte encore quelques traces de son origine arabe. La manière dont il y est parlé de la Divinité, et les épithètes qui lui sont données, sont plutôt d'un musulman que d'un catholique : c'est le *Père des esprits*, le *Divin Créateur*, et d'autres noms encore qui s'accordent fort bien avec le christianisme, aussi le poëte les a-t-il conservés, mais qui sont cependant plutôt dans l'habitude de l'islamisme [1]. » M. de Sismondi n'a mis dans ces lignes ni son exactitude ordinaire, ni la justesse accoutumée de son jugement. Le mot *Créateur* est fréquemment employé dans le Poëme du Cid, mais toujours sans épithète, pas même celle de *divin*, qui n'y est pas employée une seule fois. Quant à ces mots, le *Père des esprits*, on les chercherait en vain dans notre Poëme; on n'y trouve que ceux-ci, le *Père spirituel* (*Padre espiritual*), ce qui n'est pas tout à fait la même chose [2]. D'ailleurs si, comme le déclare M. de Sismondi, ces noms s'accordent fort bien avec le christianisme, pourquoi donc en faire honneur à l'islamisme?

Nous ne voulons pas dire, cependant, qu'au XIIe siècle les Arabes n'avaient influé en rien sur les mœurs espagnoles. On rencontre çà et là dans notre Poëme quelques indications qui sembleraient prouver le contraire. Ainsi, il y avait chez les chrétiens de la Péninsule une sorte de concubine autorisée qui, parfois, tenait lieu de l'épouse légitime. C'était, bien entendu, un luxe de grand seigneur! Quoi qu'il en soit, comme cet usage n'avait existé ni dans l'Espagne romaine, ni dans l'Espagne gothique, on peut supposer que les Espagnols le tenaient d'un peuple chez lequel la pluralité des femmes était permise; et l'on n'aura aucun doute à cet égard si l'on veut bien réfléchir que le mot qui servait à désigner cette sorte d'épouse libre, ou supplémentaire, est arabe [3]. Au reste, parmi les détails de notre Poëme qui révèlent

[1] *De la littérature du midi de l'Europe*, 2e édit., t. III, p. 149.

[2] Le poëte emploie trois fois cette expression: une fois pour désigner Dieu le Père; une autre pour désigner Jésus-Christ; et enfin, en parlant de l'abbé don Sanche, supérieur du couvent de Saint-Pierre-de-Cardeña. (Voyez les vers 301, 344 et 374.)

[3] *Notes historiques et littéraires*, p. 297.

l'influence orientale, celui-là est le seul qui ait réellement quelque importance; les autres ne méritent pas d'être relevés.

C'est faute de distinguer les temps et les circonstances, que l'on s'abuse sur cette influence et qu'on l'exagère. Au milieu du XIIe siècle, les chrétiens d'Espagne avaient reconquis, il est vrai, une partie considérable du territoire, la Navarre, la Galice, le Léon, la Catalogne, l'Aragon, les deux Castilles, le Portugal; mais ils voyaient encore dans leurs anciens dominateurs des rivaux puissants et redoutables, et ils n'acceptaient qu'avec répugnance, ou, tout au moins, qu'avec une réserve excessive ce qui leur venait de ce côté. Ces dispositions ne changèrent que plus tard, à la fin du siècle suivant. A ce moment les Espagnols ont repris, et pour jamais, Valence, Séville, Cordoue, Cadix; ils ont refoulé les Arabes dans le petit royaume de Grenade : là, ils ne peuvent plus les regarder comme des ennemis dangereux, mais plutôt comme des hôtes incommodes qui prolongent un peu trop leur séjour. Alors, rassurés et tranquilles, ils ne craindront plus de leur emprunter leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes élégantes; Alphonse-le-Sage n'hésitera pas à insérer dans sa Chronique les traditions musulmanes, et l'infant don Juan Manuel, en composant son charmant recueil d'apologues, imitera sans scrupule les contes ingénieux de l'Orient[1].

Jusque-là, nous le répétons, il faut se tenir en garde contre l'influence arabe; elle n'est, le plus souvent, qu'une illusion, un mirage qui s'évanouit dès qu'on s'en approche.

Voulez-vous trouver des analogies, et nombreuses et frappantes, et d'ensemble et de détail, avec les mœurs du Poëme du Cid? Cherchez-les dans les anciens poëmes, dans les vieilles chansons de geste que le moyen âge français nous a légués. Ici, en effet, idées religieuses et superstitions diverses, institutions politiques, organisation militaire, équipage de guerre, costume civil, etc., tout est conforme, tout est identique. Nous avons signalé ces rapports dans les notes qui accom-

[1] Nous parlons de l'ouvrage intitulé *El conde Lucanor,* dont un habile écrivain, M. A. de Puibusque, a récemment publié une traduction exécutée avec beaucoup de talent et de grâce (Paris, Amyot, 1854, in-8°).

pagnent le Poëme; mais il nous semble utile de les présenter rassemblés dans un tableau, afin d'en faire mieux voir toute l'étendue.

En France comme en Espagne, le christianisme, bien que déjà établi depuis sept ou huit siècles, est encore à l'état d'enfance, et il s'exprime par les mêmes prières naïves[1]. Cependant, à ne rien dissimuler, il existe pour nous sur ce point une différence essentielle entre le Poëme du Cid et la Chanson de Roland. On remarque dans le Poëme nous ne savons quoi de plus grave, de plus profond, de plus sombre, de plus ardent et de plus farouche. En lisant ces invocations continuelles à la Divinité, si fréquemment accompagnées de cris de haine et de vengeance, on ne peut s'empêcher de penser que si, par la suite des temps, l'inquisition doit se développer quelque part avec un caractère plus marqué d'énergie, ce sera certainement dans le pays auquel appartient le poëte espagnol.

A ce christianisme naïf, et plus ou moins barbare, se mêlent chez les deux peuples les mêmes superstitions : la croyance au septénaire, communiquée par les Juifs, la croyance aux augures, qui venait des Romains, et une superstition toute moderne, et plus originale, la superstition de la barbe[2].

En France comme en Espagne, à la tête de la hiérarchie sociale est le roi, souverain presque absolu, qui dispose à son gré des *honneurs* ou domaines féodaux, les octroie ou les retire[3].

Chez les deux peuples, le roi, en certaines circonstances, prend l'avis d'une assemblée qui se réunit par ses ordres et qu'il préside. Cette assemblée se nomme *la Cour*[4]. Les personnages appelés

[1] *Notes historiques et littéraires*, p. 269.

[2] *Ibid.*, p. 259, 266 et 292.

[3] *Ibid.*, p. 268.

[4] *Ibid.*, p. 298 et suiv. Nous ajouterons un mot à cette note. Dans la Chanson de Roland, avons-nous dit, l'assemblée convoquée par Charlemagne pour juger Ganelon ne s'appelle pas *la cour*, mais *le conseil*. Nous aurions dû remarquer en même temps que, dans cet ouvrage, le mot *cour* (ou *cort*) se trouve fréquemment employé au même sens qu'il a dans le Poëme du Cid; et si l'auteur ne s'en est pas servi dans l'épisode dont nous parlons, c'est qu'il aura jugé cette expression trop commune, trop populaire, et qu'il aura préféré l'autre comme plus noble et plus solennelle.

à en faire partie sont les grands barons, les riches-hommes, les comtes, etc.[1]

En France comme en Espagne, même organisation militaire. Au degré inférieur le piéton qui se lève quand on l'appelle, ou quand il lui plaît; au-dessus du piéton le chevalier (ou le cavalier); puis la *mesnie*, c'est-à-dire les chevaliers qui composent la suite ou la maison d'un homme puissant; puis l'*échelle*, ou l'escadron, c'est-à-dire probablement l'agrégation d'un certain nombre de mesnies. Puis enfin l'*host*, c'est-à-dire l'armée (un peu confuse), formée à son tour par la réunion d'un nombre plus ou moins considérable de piétons, de chevaliers, de mesnies et d'échelles, marchant ensemble à la défense d'un intérêt commun, sous la même enseigne[2].

Chez les deux peuples, l'équipage de guerre du chevalier est le même. Il a pour armes défensives : le heaume ou le casque, et sous le heaume la coiffe, pour adoucir le contact du métal; la cuirasse : sous la cuirasse le *gamboison*, ou plastron; *l'écu bouclé*, ou le bouclier, qui avant l'engagement était suspendu au cou, et se portait au bras pendant l'action. Quant aux armes offensives, le chevalier en a deux principales : l'épée, avec laquelle il frappait du tranchant; et la lance, qui était invariablement ornée d'un *pennon* ou banderole[3]. Enfin le chevalier a deux sortes de montures : l'une pour la marche ou la promenade, l'autre pour le combat, le *palefroi* et le *destrier*[4].

Des deux côtés, au moment de livrer bataille, le chef suprême de l'expédition confie l'enseigne, ou l'étendard, à un chevalier de haut état qui devient dès lors comme son lieutenant[5].

Et des deux côtés, avant l'engagement général, un chevalier qui veut faire acte de baron, c'est-à-dire témoigner sa vaillance, sollicite du chef la faveur de porter *les premiers coups*[6].

[1] *Notes historiques et littéraires*, p. 290, 291 et 305.
[2] *Ibid.*, p. 272, 273 et 279. Voir aussi le *Vocabulaire*, au mot *hueste*.
[3] *Ibid.*, p. 271, 276, 288 et 301.
[4] *Ibid.*, p. 278 et 285.
[5] *Ibid.*, p. 273.
[6] Voyez *Notes historiques et littéraires*, p. 287, et le *Vocabulaire*, au mot *barnax*.

Enfin, chez les deux peuples le costume civil est le même. C'est pour les hommes et pour les femmes une longue robe, nommée indifféremment *ciclaton* ou *bliaut*. Par-dessus cette robe, les hommes portent des fourrures ou *pelissons*[1].

Il nous serait facile de multiplier les rapprochements; mais ces détails suffisent pour montrer qu'entre les mœurs espagnoles et les mœurs françaises au XIIe siècle l'identité est manifeste, d'autant plus que chez les deux peuples les mêmes choses sont la plupart du temps exprimées par les mêmes mots.

A quelle cause attribuer toutes ces analogies? Comme il serait déraisonnable d'y voir un effet du hasard, il n'y a qu'une manière de les expliquer : c'est que l'un des deux peuples a transmis ses mœurs à l'autre. Or lequel a été l'initiateur? Evidemment c'est la France; car les monuments français où cette civilisation se révèle sont antérieurs au Poëme du Cid; et, en outre, ces monuments annoncent une civilisation plus complète, plus avancée, plus raffinée que celle du poëme espagnol[2].

Mais comment la civilisation et les mœurs françaises ont-elles pénétré et se sont-elles établies en Espagne? A cette dernière question nous répondrons de notre mieux, mais seulement après que nous aurons parlé de la versification et de la langue de notre Poëme.

§ V.

Un préjugé tout semblable à celui qui a fait admettre l'influence arabe sur les mœurs de l'Espagne au moyen âge, l'a fait admettre aussi sur l'ancienne versification espagnole : en Espagne et au dehors, des littérateurs, ordinairement plus judicieux, l'ont proclamée[3]; mais, comme l'autre, ce préjugé aura bientôt disparu. Déjà, dans ces derniers

[1] Voyez *Notes historiques et littéraires*, p. 294 et 296, et le *Vocabulaire*, au mot *pelizon*.

[2] On trouve à ce sujet, dans le Poëme du Cid, un détail précieux à recueillir. Lorsque le comte de Barcelone, qui, on ne doit pas l'oublier, était Français, a été fait prisonnier par le Cid, et que celui-ci l'invite à manger, il refuse; il déclare qu'il aime mieux mourir, puisqu'il s'est laissé vaincre par de *tels mal chaussés*. (Vers 1030 et suiv.)

[3] Martinez de la Rosa, *Obras literarias*, Paris, Didot, t. I, p. 192. — Viardot, *Etudes sur l'Espagne*, p. 117.

temps, un des savants les plus distingués de l'Allemagne, M. Ferdinand Wolf, s'est élevé avec autant d'esprit que de raison contre ce qu'il appelle le *pseudo-orientalisme*, qui joue, dit-il, le rôle de fantôme dans la littérature espagnole[1]. Un orientaliste éminent, M. Dozy, s'est associé de la manière la plus formelle à cette espèce d'exorcisme[2]. Nous nous joignons de grand cœur à ces messieurs; et nous disons que pour dissiper le prestige, il suffit de prononcer un seul petit mot qui se trouve négligemment jeté dans le Poëme du Cid : *gesta*[3]. Consacré par les romans carlovingiens de la France du midi et du nord[4] avant de passer dans notre Poëme, le mot *gesta*, ou *geste* (narration historique en vers), indique aux critiques espagnols que, pour voir d'où vient leur versification, au lieu de tourner un regard superstitieux vers l'Orient, ils feraient mieux de regarder de ce côté des Pyrénées.

La versification du Poëme du Cid présente quatre points caractéristiques : 1° la narration est divisée par couplets monorimes d'une longueur inégale, suivant que la veine attaquée fournit plus ou moins[5]; 2° la rime est assonante, c'est-à-dire que le poëte ne tient nul compte des consonnes, et que les seules voyelles défrayent l'harmonie; 3° la rime est toujours masculine, ou, en d'autres termes, lorsque la syllabe finale ne porte pas l'accent, elle vient en surplus, comme dans nos vers féminins; 4° enfin, le rhythme ou le système métrique, sur lequel jusqu'ici on n'est pas d'accord, et qui nous reste à déterminer.

Nous serons pour cela obligé d'entrer dans quelques détails techniques; mais la chose en vaut la peine. Outre que ces questions de versification ne sont pas la partie la moins curieuse de l'histoire

[1] *Recherches*, t. I, p. 609.

[2] *Ibidem*.

[3] Vers 1093.

[4] Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 149. — Voyez aussi dans la *Chanson de Roland*, ch. III, v. 6; ch. IV, v. 867, et le dernier vers de la chanson :

Ci falt la *geste* que Turoldus declinet.

[5] Il est parfois impossible de ne pas remarquer dans le changement d'assonance une intention artistique: ainsi, aux vers 1628 et 1629, le poëte annonce qu'il va passer à un autre épisode, et immédiatement il passe à une autre assonance.

littéraire, nous voulons faire voir, sous la vieille versification espagnole, l'esprit de la France qui l'inspira.

Au sujet du système métrique du Poëme du Cid, il a été débité bien des folies. Selon Sanchez, le poëte se serait proposé pour modèles l'hexamètre et le pentamètre latins. Sanchez a essayé de prouver cela à sa manière [1]. Selon d'autres critiques, les vers de notre Poëme ne se composent pas d'un nombre fixe de syllabes, et le mètre varie, disent-ils, de dix à seize, ou mieux encore, de huit à vingt-quatre [2]. Remarque peu sérieuse, à notre avis. Y a-t-il donc, dans aucune langue du monde, un poëme où chaque vers renferme le même nombre de syllabes? Et doit-on s'étonner de ne pas trouver dans le Poëme du Cid ce qu'on ne songerait à aller chercher ni dans Homère, ni dans Virgile, ni dans Pétrarque, ni dans Calderon, ni dans Racine? Voici le vrai : sur les trois mille sept cent quarante-quatre vers qui composent notre Poëme, il y en a deux ou trois cents, nous l'avouons, qui sont évidemment irréguliers, soit par la volonté du poëte, soit par l'inadvertance du copiste [3]. Quant au reste, ce sont des vers de douze

[1] *Coleccion de poesias*, t. I, p. 123. — Sanchez cite comme un distique les deux premiers vers de notre Poëme, qu'il scande ainsi :

De los-sos o-ios tan-fuerte-mientre|lo-rando,
Tornaba-la cabe-za-estaba-los catan-do.

En imaginant cette assimilation, Sanchez a montré qu'il ne se rendait pas bien compte de la valeur musicale de la langue espagnole. Au premier vers, dans *oios*, l'accent porte sur la première syllabe, et la seconde est brève, comme dans nos *e* muets; la seconde syllabe de *fuerte* est brève également, et non pas longue. Au second vers, l'*a* central de *tornaba* et de *estaba* est long, comme dans les imparfaits des verbes latins de la première conjugaison *amabat, cantabat;* l'*e* de *cabeza* est long, et la dernière syllabe de ce mot est toujours brève; et enfin, dans *catando*, dont Sanchez fait un dactyle, la syllabe du milieu est nécessairement longue. Il y a donc là, à la lettre, autant d'erreurs que de mots. Mais on doit, et, plus que personne, nous devons beaucoup pardonner à Sanchez : il a publié le Poëme du Cid.

[2] *Obras literarias*, t. I, p. 160. — *Etudes sur l'Espagne*, p. 118. — *Recherches*, t. I, p. 616. — *History of spanish literature*, t. I, p. 17.

[3] Si nous ne nous étions pas fait une loi de ne pas corriger le texte là où la versification est seule atteinte, nous aurions pu aisément restaurer bon nombre de vers. Ainsi, au vers 148, le copiste écrit :

Martin Antolinez *cavalgó privado.*

Il faut lire : *cavalgó tan privado.*

et de dix syllabes entremêlés; et parmi ces vers, c'est celui de douze syllabes qui domine.

Voici quelques vers que nous considérons comme types. Vers masculins :

Rachel à Mio Cid la manol' va besar. (V. 174.)

Andidieron de noch, que vagar non se dan. (V. 437.)

Por cerca de Salon tan grandes gozos van. (V. 1523.)

Vers féminins, où la voyelle finale non accentuée (que nous marquons en lettre italique) ne compte pas, non plus que l'*e* muet dans nos vers féminins :

Cid, en el nuestro mal vos non ganades nad*a*. (V. 47.)

Trescientas lanzas son, todas tienen pendon*es*. (V. 731.)

Martin Antolinez, el Burgales complid*o*. (V. 65.)

Nous avons dû choisir pour types, dans notre Poëme, des vers d'une régularité matériellement incontestable. Mais l'auteur suit des règles ou, si l'on veut, prend des licences (alors autorisées), qu'il faut connaître pour se rendre bien compte de son système de versification. Parmi ces règles, ou ces licences, nous nous contenterons d'indiquer les principales; et, pour plus de clarté, nous les montrerons dans des vers de douze syllabes, en ajoutant qu'on les retrouve également dans les vers de dix.

A la fin de l'hémistiche, l'auteur met parfois, comme à la fin des vers féminins, une syllabe moins accentuée que celle qui précède, et qui vient en surplus :

Por oro nin por plat*a* non podrie escapar. (V. 311.)

Au vers 1511, il écrit :

Por sabor de Mio Cid, *de grand ondral' dar*.

Il faut lire : *de grand ondra le dar*.

Nous pourrions multiplier les citations. Nous ferons seulement remarquer que souvent le copiste écrit les pronoms *me, te, se,* comme affixes, *m, t, s,* là où ils doivent s'écrire en toutes lettres, et qu'il les écrit en toutes lettres là où ils ne sont que des affixes.

Fata dentro en Xativ*a* duró el arrancada. (V. 1236.)

Vos que por mi dexad*es* casas è heredades. (V. 302.)

E vos, Pero Bermu*ez*, la mi seña tomad. (V. 697.)

Loraba de los oi*os*, quisol' besar las manos. (V. 265.)

Los Moros yacen muert*os*, de vivos pocos veo. (V. 626.)

Par compensation, le poëte place quelquefois à l'hémistiche, comme syllabe tonique, une syllabe qui n'a pas l'accent, et qui équivaut à l'*e* muet de nos vers féminins :

Las yentes de fuer*a* todas son derramadas. (V. 468.)

Con pocas de gent*es* que en Casteion fincaron. (V. 467.)

Facedme mandad*o* muy privado à la zaga. (V. 457.)

Vasallos tan buen*os* por corazon lo han. (V. 433.)

Firmes son los Mor*os*, aun no s[1] van del campo. (V. 763.)

L'auteur emploie l'élision; mais il en use plus largement que nous ne le faisons dans notre système moderne, car il élide, à volonté, toutes les voyelles, l'*a*, l'*e*, l'*i*, l'*o* simple, l'*o* aigu. Exemples :

Doña Ximen*a* al Cid la manol' va besar. (V. 370.)

Mio Cid Ruy Diaz *à* Alcocer es venido. (V. 854.)

Ante seré convusco qu*e* el sol quiera rayar. (V. 231.)

De lo qu*e* à vos caió vos non gradecedes nada. (V. 1814.)

Pues que aqui vos veo, prended de m*i* ospedado. (V. 247.)

Quel' hayades merced, s*i* el Criador vos vala. (V. 888.)

Yxie el sol, Dios, que fermos*o* apuntaba! (V. 462.)

[1] Comme on le voit, l'affixe *s* (pour *se*) ne compte pas comme syllabe. Les autres affixes ne comptaient pas non plus. Il en était de même dans l'ancien provençal : témoin ces vers du Poëme sur Boèce :

Qual ora *s* vol, petita *s* fai asaz. (V. 166.)

Davan so vis nulz om no *s* pot celar. (V. 171.)

(*Poésies originales*, t. II, p. 27.)

Al exir de Salon, mucho ovo buenas aves. (V. 867.)

La cara del caballo tornó à Sancta Maria. (V. 215.)

Quando legó à San Pero el buen Campeador. (V. 236.)

En disant que l'auteur élide *à volonté*, nous avons annoncé que lorsque cela ne lui convient pas, il n'élide pas; comme dans ces vers :

En mano tenie desnuda la espada. (V. 477.)

Dexanla à Mio Cid, todo esto non precia nada. (V. 481.)

Un sueñol' príso dulce, tan bien se adurmió. (V. 408.)

Yo con los C.C. yré en algara. (V. 445.)

A ti adoro è creo de toda voluntad. (V. 363.)

E desi arriva tornanse[1] con la ganancia. (V. 485.)

Estando en la cruz, virtud fecist muy grant. (V. 352.)

Grado al Criador è al Padre Espiritual. (V. 1641.)

Fata Calatayuth duró el segudar. (V. 785.)

Non lo tardó el Rey, la razon conpezó. (V. 2081.)

Notre poëte ne se contente pas d'user à son gré de l'élision : parfois, en dehors de toute rencontre de voyelles, il se permet de syncoper hardiment les mots, soit à la fin, soit au milieu :

Vayamos los ferir en aquel dia de cras. (V. 684.)

Sacó el pie del' estribera, una ferida le daba. (V. 38.)

Ca asíle[2] dieran la fé è gelo avien jurado. (V. 163.)

A derecho nos valed, à ningun tuerto no. (V. 3588.)

Los escudos à los cuellos, que bien blocados son. (V. 3596.)

Vos lo merecedes, darvos queremos buen dado. (V. 194.)

Au lieu de *tornanse*, le copiste aurait dû écrire *tornan s*. Il y a là un affixe.

[2] Le copiste, qui oublie souvent d'indiquer la syncope, n'a pas omis cette indication dans ce vers, non plus que dans celui qui précède; et il a fort bien écrit, avec une apostrophe : *Ca asíl' dieran*, et *una feridal' daba*. Nous avons cru devoir écrire différemment pour être mieux compris.

Mas del Cid Campeador yo non vos digo nada. (V. 897.)

Perderás Calatayuth [1] que non puede escapar. (V. 641.)

Enfin, et ce sera notre dernière remarque, au milieu de ces vers plus ou moins longs, plus ou moins remplis d'élisions et de syncopes, le poëte se plaît parfois à lancer, comme une fusée, un petit vers de six à huit syllabes; soit qu'il ait jugé ce vers suffisant à l'expression de sa pensée (ce qui était pour lui l'essentiel), soit qu'il ait voulu produire par là quelque effet [2].

On croira peut-être que nous imaginons complaisamment toutes ces règles, ou toutes ces licences (que nous disons autorisées), pour justifier ou expliquer l'irrégularité de la versification de notre Poëme. On se tromperait. Nos anciens monuments en vers français, du Midi et du Nord, antérieurs d'un demi-siècle environ au Poëme du Cid, la Nobla Leyczon et le Gérard de Rossillon, d'un côté, la Chanson de Roland et les Voyages de Charlemagne, de l'autre, où le monorime est également employé dans des couplets d'une longueur indéterminée, où la rime est également assonante, et toujours masculine [3], tous ces poëmes reposent sur un système métrique analogue.

Dans le Poëme du Cid, avons-nous dit, il y a des vers évidemment irréguliers; mais l'ensemble se compose de vers de douze et de dix syllabes entremêlés, et c'est le vers de douze qui domine. Dans la Nobla Leyczon [4], il y a aussi des vers irréguliers [5], et l'ouvrage est écrit

[1] Nous avons accepté le texte tel qu'il est. Mais peut-être, au lieu de, *Perderás Calatayuth*, faut-il lire : *Perdrás Calatayuth*. Ce serait alors notre futur français.

[2] Tels sont les vers 127, 269, 360, 381, 484, 644, 829, 1454, 1613, 1728, 1833, 2007, 2038 et 2573.

[3] Si l'auteur du Poëme du Cid fait rimer *han* et *entrar, Carrion et Campeador,* l'auteur de la Chanson de Roland fait rimer *chalt* et *vendrat, Espaigne* et *fraindre, amer* et *mortel.* Dans le Poëme du Cid, l'assonance est parfois encore plus libre, puisque *corazones* et *arzones* riment avec *Criador;* mais dans le Poëme sur Boèce, composé vers l'an 1000, nous voyons rimer *fello* avec *peior,* et *te* avec *pren.* L'auteur espagnol était un peu arriéré.

[4] *Poésies originales,* t. II, p. 73.

[5] En voici quelques-uns :

Plen de tota sapientia e de tota poisencza e de tota bonta. (V. 34.)

Poi pecheron greoment, habandonant la ley, co es ley de natura. (V. 129.)

Adonca Dio trames l'angel a una nobla donczella de lignage de rey. (V. 208.)

en vers de douze syllabes, avec des vers de dix entremêlés [1]. Dans le Gérard de Rossillon, il y a aussi des vers irréguliers; et si le poëte emploie d'ordinaire le vers de dix syllabes, il débute par des vers de douze [2]. La Chanson de Roland, le plus soigné de tous ces ouvrages, est écrite en vers de dix syllabes, mais on y rencontre çà et là des vers de douze [3]. Enfin, les Voyages de Charlemagne, qui contiennent plus d'un vers irrégulier et beaucoup de vers de dix syllabes, sont écrits, comme notre Poëme, en vers de douze [4].

Comme dans le Poëme du Cid, on trouve parfois dans nos anciens poëmes, à l'hémistiche, une syllabe féminine surabondante. Ainsi dans la Nobla Leyczon :

Que neun home que viv*a* non po saber sa fin. (V. 13.)
Ma chascuna person*a*, lacal vol ben obrar. (V. 27.)
Lacal haven corop*ta*, passa haven la mesura. (V. 80.)

Dans le Gérard de Rossillon :

Per una pauc*a* porta s'en van issir. (P. 11.)

Ces vers ressemblent beaucoup à ceux-ci, de notre Poëme :

En el nombre del Criador è del apostol Sanctyague. (V. 1147.)
Los infantes de Carrion dando iban compaña à Minaya Alvar Fañez. (V. 1393.)
Pasaron Mata de Torans de tal guisa que ningun miedo non han. (V. 1500.)

On voit que, dans ces *vers*, nos deux auteurs se sont préoccupés avant tout de l'expression de leur pensée.

[1] Par exemple, les vers 49, 210, 438 et 461.

[2] Lo reierme de Fransa desfai e despersona,
E ieu no i ai plus de lhieu que la corona.

[3] L'habile éditeur de la Chanson de Roland l'a reconnu. (Voyez l'Introduction de cet ouvrage, p. CXLVIII.)

[4] Nous citons le début :

Un jur fu Karléun al Seint-Denis muster,
Reout prise sa corune, en croiz seignat sun chef,
E ad ceinte sa espée; li pons [en] fud d'or mer.
Dux i out e demeines, *e* baruns e chevalers.

Au 3e vers, nous ajoutons la préposition *en*, évidemment oubliée par le copiste. Au 4e vers, il faut supprimer la conjonction *e*, que le copiste a ajoutée par distraction après la césure.

E sa mainad*a* s'armo tot dissamen. (P. 13.)

Sos paire ad om*e* ni a rei no servit. (P. 10.)

Dans la Chanson de Roland :

Fors Sarragus*ce*, ki est en une muntaigne. (I, 6.)

Li empereres Carles de France dulce. (I, 16.)

De vassela*ge* fut asez chevaler. (I, 25.)

Paien chevalch*ent* par ces greignurs valees. (II, 50.)

Et dans les Voyages de Charlemagne :

De sa pleine parol*e* la prist à reisuner. (V. 8.)

Cele ne fud pas sag*e*, folement respondeit. (V. 12.)

Emperère, dist-el*e*, trop vus poez preiser. (V. 13.)

Parfois aussi, dans nos anciens poëmes français, comme dans le Poëme du Cid, la quatrième ou sixième syllabe, féminine, prend à l'hémistiche la valeur d'une syllabe masculine. Ainsi, dans la Nobla Leyczon :

Que fo scripta l'or*a* car sen al derier temp. (V. 7.)

Que el leges e gard*es* e enseignes dreitura. (V. 84.)

Que jamais en aig*a* non perera lo mont. (V. 112.)

Un segnor demostr*a* esser a tota gent. (V. 152.)

Et dans le Gérard de Rossillon :

No seri*a* Gerar coms poderos. (P. 5.)

Tant qu'en si*a* sazitz e poderos. (P. 8.)

E traspass*e* d'Ardena els bos Drogo. (P. 3.)

E fan tendr*e* lor traps seisanta e dos. (P. 4.)

Et dans les Voyages de Charlemagne :

Que pur vostre hunt*e* ne fud dit ne pensed. (V. 38.)

Par mun chef! dist Carl*e*, ço saverai-jo uncore. (V. 51.)
Là sist l'emperère sur un cuisin vaillant. (V. 289.)
Volentères, sir*e*, tut al vostre comand. (V. 470.)

Et dans la Chanson de Roland :

Ki tuit dient : Tant mare fustes, ber. (I, 350.)
Il ne sevent li quels d'els la veintrat. (II, 75.)
E vint Joces, si i vint Berengers. (II, 135.)
Nos espees sunt bones e trenchant. (II, 289.)
En bataill*e* deit estre forz e fiers. (III, 442.)
Tuit li altr*e* sunt remés en estant. (IV, 259.)
Oiez or*e*, franc chevaler vaillant. (IV, 261.)
Ki messag*es* feseit mult volenters. (IV, 276 [1].)

Dans le Poëme du Cid, avons-nous dit, les diverses voyelles s'élident ou ne s'élident pas, à volonté. Il en est de même dans nos anciens poëmes français, du Midi et du Nord. Que le copiste ait ou non indiqué l'élision, l'on y trouve des élisions de toute sorte. Ainsi, dans la Nobla Leyczon :

Nobla ley er*a* aquela lacal Dio nos dono. (V. 82.)
Ma la novella di : «Perdon*a* a tota gent.» (V. 257.)
Sovent deven velhar *e* istar en oreson. (V. 2.)

[1] M. Génin qui a si bien vu la règle de l'*e* muet surabondant à l'hémistiche, et qui a indiqué avec tant de précision et de bonheur les règles ou les licences de la versification du Roland (voir l'Introduction, ch. VIII), M. Génin n'a pas soupçonné la règle dont nous parlons en ce moment; et partout où elle s'est présentée dans son texte, il a corrigé au moyen d'un monosyllabe supplémentaire ingénieusement trouvé : «Ki tuit *li* dient, — *Mais* il ne sevent, — E vint *i* Joces, — *Kar* nos espees, — En *la* bataille, — *E* tuit li altre, — Oiez *tuz* ore, — Ki *tels* messages,» etc. Ce sont de bien légères taches dans un excellent travail, et faciles à expliquer. Dans l'espagnol et le provençal, la voyelle féminine, si faible et si douce qu'elle soit, a toujours une certaine valeur, tandis que notre *e* muet, par cela même qu'il est muet, n'en a aucune. Ainsi, en évitant de le compter à la césure comme voyelle pleine, l'habile éditeur du Roland s'est trompé; mais il a montré un sentiment très-juste et très-délicat de la musique de notre langue.

Lo mal li a deffendu, lo ben li a comanda. (V. 72.)
En aquel temp fo Abram, baron placzent a Dio. (V. 139.)

Et dans le Gérard de Rossillon :

Apela ab se Teric, e foren trei. (P. 2.)
Entro siom a Sans desobre Iona. (P. 1.)
El coms li a tant servit, non a vergonha. (P. 2.)
Si abans no so mil home en camp jutgat. (P. 7.)

Et dans les Voyages de Charlemagne :

Il ne vait mie à pet, le aguilun en sa main. (V. 286.)
Par Deu, ço dist li escut, cist gas est bel e bon. (V. 505.)

Et dans la Chanson de Roland :

Ja est ço Rollans ki tant vos soelt amer. (III, 564.)
Cil ki la sunt ne funt mie a blasmer. (II, 514.)
Issi est neirs cume peiz ki est demise. (III, 37.)
Liverez le mei, jo en ferai la justise. (I, 497.)
Prenent sei a braz ambesdous por loitier. (IV, 156.)

Parfois aussi, dans nos anciens poëmes, comme dans le Poëme du Cid, les diverses voyelles ne s'élident pas. Ainsi, dans la Nobla Leyczon :

Que poc son li salva, a ver lo remanen. (V. 26.)
Ma yo aus o dire, car se troba en ver. (V. 408.)
E per que es aquest mal entre humana gent. (V. 56.)
E un chascun ames lo proyme enayma si. (V. 155.)
Al cal vos aure deleit, riqueczas e honors. (V. 477.)
Ben ha mil e cent anz compli entierament. (V. 6.)
Aysi ha grant exemple a tota humana gent. (V. 137.)
Si la mort nos penre o encuey o deman. (V. 15.)

Et dans le Gérard de Rossillon :

La bona domna veuv*a* ac dos maritz. (P. 39.)
Per *te* o dic, Martel, que re non ves. (P. 39.)

Et dans les Voyages de Charlemagne :

L*à* ens ad un alter de sancte paternostre. (V. 114.)
Si Franceis le me dient, dunc l*e* otri-jo ben. (V. 23.)
Asez lur a donez entre or fin *e* argent. (V. 78.)
Mult est genz li présenz que Carles *i* offret. (V. 112.)
Uncore en sa-j*o* un ki plus se fait léger. (V. 14.)

Et dans la Chanson de Roland :

E l'arcevesques les *a* asols e seignet. (III, 768.)
Ma bone espee qu*e* ai ceinte al costet. (II, 406.)
Puis qu*e* il sunt as cheval e as armes. (II, 435[1].)
Pris en ad or *e* aveir e deners. (II, 488.)
Fierent l*i* un, l*i* altre se defendent. (II, 738.)
Et j*o* irai al Sarazin Espan. (I, 269.)
Se li reis voelt, j*o* i puis aler ben. (I, 258.)
Dient Franceis : «Deus! que purrat ç*o* estre?» (I, 334[2].)

Dans le Poëme du Cid, avons-nous dit, l'auteur syncope hardiment les mots, soit au milieu, soit à la fin. Il en est de même dans les monuments de notre vieille poésie; et voilà encore une règle ou une licence, que nous recommandons à l'attention des critiques qui s'amusent à compter les syllabes. Ainsi, dans la Nobla Leyczon :

Ma cant venre Yeshu al di*a* del jujament. (V. 16.)

[1] Ici encore, à l'*e* muet non élidé, M. Génin a cru voir des fautes, comme à l'hémistiche, et il a corrigé de la même manière : *que j'ai ceinte, puis que il i sunt*, etc.

[2] M. Génin n'a pas bien vu, non plus, que dans ces monosyllabes l'*o* s'élidait ou ne s'élidait pas, à volonté, et partout il a corrigé.

Ley de natura s'appella, comuna a tota gent. (V. 69.)

Ma aquel que non creire en aquel departiment. (V. 22.)

Et dans le Gérard de Rossillon :

Pero no fo ta pauca la cavalgada. (P. 13.)

E desfermet la porta cochadamen. (P. 13.)

Que mai l'am que mon paire ni mo senhor. (P. 2.)

E tenran lhi lo setge tot un estiť. (P. 10.)

Et dans les Voyages de Charlemagne :

Ele fut bien corunée al plus bel e as meuz. (V. 6.)

Me larrai contreval par créance devaler. (V. 37.)

Si senz garde remaint, jo creim qu'ele soit perdue. (V. 322.)

Et dans la Chanson de Roland[1] :

Vos le suirez a l' feste seint Michel. (I, 37.)

S'est ki l' demandet, ne l'estoet enseigner. (I, 119.)

Ne s' poet guarder que mals ne li ateignet. (I, 9.)

Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz liveres. (I, 515.)

Ben le conuis que gueredun vos en dei. (V, 148.)

Blance ad la barbe cum flur en averill. (V, 241.)

Que mort l'abat senz nule recuverance. (V, 356.)

Enfin, quant aux petits vers de six ou de huit syllabes qu'on voit jetés çà et là dans le Poëme du Cid, les analogues ne se rencontrent ni dans le Gérard de Rossillon, ni dans les Voyages de Charlemagne, ni dans la Chanson de Roland; mais on les trouve dans la Nobla Leyczon, qui est, comme notre Poëme, en vers de douze syllabes[2].

[1] Dans l'Introduction qui précède la *Chanson de Roland* (ch. VIII), M. Génin a fait voir de la manière la plus heureuse les rapports qui existent, aujourd'hui encore, entre la versification de notre poésie populaire et notre ancienne versification.

[2] Voir les vers 30, 77, 312. — Dans la Chronique des Albigeois, postérieure, il est vrai, d'environ soixante ans à notre Poëme, tous les couplets se terminent par un petit vers de six syllabes.

Ainsi, la versification du Poëme du Cid, qu'on a jusqu'ici regardée comme barbare, n'est en réalité, dans ses règles ou dans ses licences, que notre vieille versification française.

La conviction n'est-elle pas complète encore sur ce point? Nous avons un moyen infaillible, selon nous, de dissiper jusqu'au moindre doute : c'est de montrer, dans les monuments de la poésie espagnole qui viennent immédiatement après le Poëme du Cid, les mêmes changements, les mêmes progrès qui se sont déjà accomplis, à une époque antérieure, dans la versification française. Prenons pour point de départ, ou, si ce langage nous est permis, pour base d'opération, les poésies de Gonzalo de Berceo, composées quatre-vingts ou cent ans après le Poëme du Cid. Le nouvel auteur ne procède plus, comme son devancier, par couplets monorimes inégaux, simplement assonants, en vers de dix ou de douze syllabes entremêlés : ses vers, comme des chevaliers mieux disciplinés, marchent régulièrement quatre à quatre, et tous à rime pleine, et tous de douze syllabes. Voyez plutôt :

Guiaba su ganado, como faz buen pastor;
Tan bien non lo farie alguno mas mayor.
Non querie que entrasen en agena labor.
Las oveias con elli avien mui grand sabor.

(*Vida de Santo Domingo de Silos*, cop. 20 [1].)

Comparez cette stance avec une autre, de la petite composition provençale intitulée *Lo Novel Confort*, ou avec un quatrain du Roman de Rou, ouvrage d'un poëte normand, vous serez frappé de la ressemblance.

[1] *Poesias anteriores al siglo XV*, t. II, p. 3.— « Les clercs, dit M. Dozy, avaient adopté, depuis le commencement du XIIIe siècle, ou peut-être plus tôt, le vers alexandrin *de quatorze syllabes*, dont quatre étaient liés ensemble par la même rime. » (*Recherches*, t. I, p. 616.) Et à l'appui de son opinion, M. Dozy rappelle ces deux vers du *Poema de Alexandro :*

Fablar curso rimado per la quaderna via,
A sillabas cuntadas, ca es grant maestria.

M. Dozy a été induit en erreur par l'expression : *a sillabas cuntadas*. Ce sont tout uniment deux vers féminins, ayant chacun une syllabe féminine surabondante à l'hémistiche.

Voici le début de Lo Novel Confort :

Aquest novel confort de vertuos lavor
Mando, vos escrivent en carita et en amor :
Prego vos carament per l'amor del Segnor;
Abandona lo segle, serve a Dio cum temor [1].

Et dans le Roman de Rou :

Une feiz, ço dit l'en, par itel achoison
Avint en Danemarche laide dissencion :
Li filz murent as peres grant guerre è grant tençun;
Cachier les en vouloient, yousissent cil u non [2].

Ainsi qu'on le voit sans peine d'un coup d'œil, dans Gonzalo de Berceo, comme dans Lo Novel Confort et dans ce fragment du Roman de Rou [3], le système métrique est le même : on retrouve des deux côtés jusqu'à la faculté (persistante) d'ajouter, par surérogation, à l'hémistiche une syllabe féminine. Or, Gonzalo de Berceo écrivait de 1220 à 1250, en plein XIIIe siècle; et Lo Novel Confort, aussi bien que le Roman de Rou, est du siècle précédent [4]. On ne saurait donc hésiter à reconnaître que Gonzalo de Berceo a imité les derniers perfectionnements de la versification française, comme l'auteur du Poëme du Cid avait imité la versification française primitive; car personne ne s'avisera sans doute d'attribuer ces ressemblances étonnantes à un pur effet du hasard.

Et maintenant, si l'on nous demande d'où vient l'identité des deux versifications, espagnole et française, nous répondrons encore, comme nous avons fait tout à l'heure au sujet de l'identité des mœurs et des usages, en priant le lecteur de vouloir bien attendre un moment. Tout

[1] *Poésies originales des Troubadours*, t. II, p. 111. Au second vers, le copiste, préoccupé de l'orthographe latine, a écrit par erreur *scrivent*. Quant à la conjonction *et*, elle s'élidait, même sous cette forme; et nous devons ajouter que deux voyelles consécutives étaient élidées par une troisième. Il faut ici prononcer : *en carit-en amor*.

[2] Voyez le *Roman de Rou*, t. I, p. 38.

[3] L'auteur du Roman de Rou écrit habituellement en couplets monorimes de douze syllabes, ou en vers de huit.

[4] *Poésies originales*, t. II, p. CXLIII. — *Roman de Rou*, Notice, t. I, p. VII.

s'expliquera; mais, auparavant, nous avons à parler de la langue de notre Poëme.

§ VI.

Il y a dans le Poëme du Cid, comme dans tous les textes de langue, deux éléments distincts à étudier : le vocabulaire, et la grammaire. Pour ce qui est du vocabulaire, à part quelques mots dérivés de l'arabe[1], et d'autres, en plus grand nombre, empruntés aux idiomes germaniques, on reconnaît aisément que l'ensemble est d'origine latine; mais cependant c'est quelque chose de tout nouveau. Quant à la grammaire de notre Poëme, elle se sépare davantage encore du latin, elle est encore plus complétement nouvelle. Il nous suffira d'en rappeler quelques formes caractéristiques : 1° les articles, imaginés pour remplacer les désinences latines abolies; 2° l'emploi des affixes *m, t, s*, au lieu des pronoms personnels *me, te, se;* 3° la formation du futur : variable, incertain, indécis dans la conjugaison latine, le futur se forme invariablement en espagnol par l'adjonction du présent du verbe *aver* au présent de l'infinitif : *dar, daré; fer, feré; ferir, feriré*[2]; 4° le futur divisé : les deux éléments qui le composent y sont séparés, tantôt par un pronom relatif, tantôt par un pronom personnel : *doblarvos he,* pour *doblaré vos; ferlo he amidos* pour *feré lo amidos*[3]; 5° dans le futur

[1] Nous donnons la liste des mots arabes qui se trouvent dans le Poëme du Cid : *acemila, alarido, albricia, alcalde, alcaria, alcayaz, alcandara, alcazar, alfaya, algara, alguacil, almofalla, almofar, arriaz, atalaya, atamor, avorozo, axobda, axuuar, barragan, barragana, boda, cid, chico, guadalmecí, tacha, zaga.* Ce qui étonne, c'est que, quatre siècles et demi après la conquête de l'Espagne, un plus grand nombre de mots arabes ne fût point passé dans la langue.

[2] Selon quelques philologues, cette forme du futur remonterait au VIe siècle. Ces philologues s'appuient d'un passage d'Aimoin (lib. II, cap. V), dans lequel il est dit que Justinien ayant vaincu et fait prisonnier un roi barbare, et l'invitant à restituer les provinces enlevées à l'Empire, le roi répondit qu'il ne les rendrait point : « *Non, inquit, dabo.* » A quoi Justinien aurait répliqué : « Tu les donneras (*daras*). » M. W. Schlegel demande avec raison quelle autorité peut avoir ce qu'un auteur franc du Xe siècle rapporte d'un empereur byzantin du VIe, et il conclut très-judicieusement que ce récit est apocryphe. (*Observations sur la langue et la littérature provençales*, Paris, 1818, in-8°, p. 44 et suiv.)

[3] Vers 80 et 84.

encore, l'irrégularité de certains verbes mérite d'être signalée. Bien que le futur ait toujours la même terminaison, qu'il se présente un ou divisé, il est dans notre Poëme plusieurs futurs qui deviennent irréguliers par la contraction du radical : ainsi, le verbe *aver*, qui devrait dire *averé*, dit *avré;* le verbe *morir*, qui devrait dire *moriré*, dit *morré;* le verbe *saber*, qui devrait dire *saberé*, dit *sabré;* le verbe *tener*, qui devrait dire *teneré*, dit *tenré*, *tendré;* le verbe *valer*, qui devrait dire *valeré*, dit *valdré;* le verbe *venir*, qui devrait dire *veniré*, dit *vendré*. Enfin on remarquera dans le Poëme du Cid une foule de locutions qui achèvent d'en caractériser la langue, en la séparant de plus en plus du latin. Ainsi le nom de nombre *un* est employé au pluriel quand il se rapporte à un nom qui s'exprime spécialement par ce nombre : *unas yentes* (des gens); *unos zapatos* (des souliers); *unos colpes* (des coups) [1]. Le verbe *aver* (avoir) est employé dans le sens de *ser* (être), et l'adverbe de lieu est supprimé : *por quanto en el mundo ha* (pour tout ce qu'il *y* a dans le monde); *otros mandados ha* (il *y* a d'autres messages); *en pocas tierras ha* (il *y* a dans peu de pays) [2]. Le verbe *ser* (être) est employé pour le verbe *ir* (aller) au parfait de l'indicatif : *los que fueron con él* (ceux qui allèrent avec lui); *fueron en Valencia* (ils allèrent à Valence) [3]. Le verbe est mis au singulier, quoiqu'il ait plusieurs sujets : *dixo Rachel è Vidas* (Rachel et Vidas dirent) [4]. Les verbes sont employés substantivement avec l'article : *al exir de Salon* (au sortir de Salon); *al partir del abbat* (au départir de l'abbé) [5]. La préposition *de* joue un rôle tout particulier : tantôt employée comme pour donner plus d'accent à la phrase : *con pocas de gentes* (avec peu de gens); *de vivos pocos veo* (j'en vois peu de vivants); *al bueno de Mio Cid* (à ce brave de Mon Cid) [6]; tantôt employée au lieu de *que* (que) : *decir de si ò de no* (dire que oui ou que non) [7]. Voici encore quelques

[1] Vers 848, 3097 et 3684.
[2] Vers 1088, 1909 et 1929.
[3] Vers 1257 et 2480.
[4] Vers 136, 139, 146. — Voir aussi le vers 777.
[5] Vers 867 et 1449.
[6] Vers 467, 626 et 663.
[7] Vers 3220.

locutions fort curieuses : *lorar de sos oios* (pleurer de ses yeux); *levantarse en pie* (se lever en pied); *decir de su boca* (dire de sa bouche); *tener por señor* (tenir pour seigneur); *vencer la batalla* (vaincre la bataille)[1]. Toutes ces formes si particulières, si spéciales, si originales, révèlent, comme nous l'avons dit, une langue toute nouvelle. Un préteur du temps d'Auguste qui serait revenu en Espagne au milieu du XIIe siècle, et qui aurait entendu réciter le Poëme du Cid, aurait été certes bien étonné en voyant la vieille langue de Rome ainsi transformée, renouvelée :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Transporté d'Espagne en France, le préteur aurait éprouvé un autre étonnement; car cette langue du Poëme du Cid, qui diffère si profondément de la langue latine, a des analogies merveilleuses avec notre vieille langue française. (Par ces mots : *langue française*, nous entendons tout à la fois la langue d'oc et la langue d'oil, dont les philologues font à tort, selon nous, deux langues distinctes, et qui, en réalité, sont l'une à l'autre ce qu'étaient les dialectes ionien et dorien dans la langue grecque.) Eh bien! comparez les deux vieilles langues espagnole et française, soit pour le vocabulaire, soit pour la grammaire. Ainsi que le démontre jusqu'à l'évidence le travail placé à la fin de ce volume, le vocabulaire en général est le même[2]. La gram-

[1] Vers 1, 3156, 1248, 1347, 1016.

[2] Nous disons, *en général*, pour ne pas parler d'une manière trop absolue. Autrement, il y a peu d'exceptions. Mais quelques-unes sont curieuses à observer; et nous signalerons particulièrement sept ou huit mots qui se trouvent dans notre Poëme et qui diffèrent plus ou moins des mots français correspondants : 1° *Dios* (Dieu); 2° d'autres mots qui désignent certaines parties du corps : *hombro* (épaule), etc.; 3° d'autres mots qui expriment des rapports de parenté : *padre* (père), *madre* (mère), *hermano* (frère), *sobrino* (neveu), etc. Comme on le comprend, les mots de ce genre sont dans chaque langue les moins sujets à se modifier. Il y aurait pourtant beaucoup à dire. Ainsi, les mots *tiesta* (tête), *oio* (œil), *oreja* (oreille), *cama* (jambe), du Poëme du Cid, nous paraissent d'origine française. Nous remarquerons aussi que les mots *padre* et *madre*, cités plus haut, ont la plus grande analogie de conformation avec le mot *fradre* (frère), plusieurs fois répété dans les Serments de 842. Voilà deux siècles que d'excellents esprits appliquent leur pensée sur l'origine et la formation des langues néo-latines, et que de mystères encore!

maire est aussi la même, la même dans son esprit et dans ses formes essentielles. La langue française a également des articles, et ces articles sont les mêmes. On y trouve les mêmes affixes. Les futurs sont composés de même; ils se divisent de même, et dans les mêmes verbes ils présentent les mêmes irrégularités. Enfin, nos anciens monuments sont remplis de locutions toutes semblables à celles que nous signalions tout à l'heure [1]. Voulez-vous achever de vous convaincre? Laissez les détails, et, après avoir lu d'ensemble le Poëme du Cid, prenez quelqu'un des anciens monuments de notre langue, qu'il appartienne au français du Nord ou au français du Midi. Comparez, par exemple, le Poëme du Cid avec le Gérard de Rossillon : c'est la même langue. Comparez le Poëme du Cid avec la Chanson de Roland : les deux poëmes se ressemblent comme deux chevaliers de ce temps-là, revêtus de leur armure de fer, se ressemblaient.

Les philologues qui se sont occupés avec le plus de soin de l'étude des langues néo-latines ont dû, comme nous, reconnaître l'identité fondamentale de ces langues, et deux systèmes principaux se sont produits de nos jours à ce sujet.

Le premier, dans l'ordre chronologique, est celui de M. Raynouard. D'après le savant et ingénieux auteur, du latin rustique se serait dégagée d'abord une langue romane primitive, qui aurait servi de type aux diverses langues de l'Europe méridionale. Cette langue romane n'est qu'une pure hypothèse. Où a-t-elle pris naissance? A quelle époque a-t-elle commencé à paraître? Où sont les monuments qu'elle a laissés? Il y a bien une langue française du Midi et du Nord, une langue espagnole, une langue italienne; mais quant à ce *roman* de M. Raynouard, ne serait-on pas en droit d'en dire à peu près ce que M. de Maistre disait de l'homme considéré abstractivement : « J'ai vu des Français,

[1] Une seule règle de quelque importance, usitée dans la langue française du moyen âge, ne se retrouve pas dans le Poëme du Cid : c'est la règle de l'*s* final pour désigner les sujets au singulier et les régimes au pluriel; règle imaginée par des artistes subtils, et qui se perdit au XIVe siècle. On aurait tort cependant de dire qu'on n'en aperçoit dans notre Poëme aucune trace. L'emploi si fréquent, et parfois si étrange, du pluriel à la place du singulier n'autoriserait-il pas à penser que, dès les premiers temps, cette règle a essayé de s'introduire dans la langue espagnole?

des Italiens, des Russes, etc.; je n'ai vu l'*homme* nulle part? » Et la manière même dont M. Raynouard a cherché à établir son système en montre la vanité, l'impossibilité. Ainsi, dans l'une de ses grammaires[1], à l'occasion de nous ne savons plus quel accident de langage, il cite une prétendue ordonnance d'Alboacem qui régnait à Coïmbre en l'an 734 : document qui est aujourd'hui généralement considéré comme apocryphe, et qui, authentique, irait contre la pensée même du savant philologue; car, dès lors, le berceau et le centre du roman ne seraient plus dans la France méridionale, mais en Portugal, et sous la domination arabe! Ainsi encore, dans son Lexique roman, il cite indistinctement des textes provençaux du xe, du xie, du xiie, du xiiie et du xive siècle; ce qui montre que pour M. Raynouard lui-même cette langue romane n'a jamais existé, ou bien qu'elle n'est autre que la langue provençale. Toutefois, en niant la valeur de la théorie, rendons justice à l'auteur. Abusé par une illusion provençale, et ne possédant pas les connaissances historiques qui auraient élargi son horizon, M. Raynouard devait nécessairement s'égarer; mais il a vu avec une rare finesse de coup d'œil les rapports qui existent entre les diverses langues néo-latines, et il en a conclu avec raison que l'une de ces langues avait dû servir aux autres de modèle : c'est là son honneur; et si nous parvenons à jeter quelque lumière sur la question qui l'a tant préoccupé, nous aimerons à en reporter le mérite aux travaux et à la sagacité de M. Raynouard.

L'autre système, plus hardi encore, et dont l'inventeur joint à beaucoup d'esprit et d'imagination une érudition très-étendue, est celui de M. Ampère. Selon M. Ampère, les langues néo-latines sont sorties de la décomposition du latin naturellement, spontanément, *par la force des choses*. Elles en sont sorties en vertu des mêmes lois qui ont fait sortir les dialectes modernes de l'Inde, le pali, le prâcrit, etc., de l'ancien sanscrit. Et comme un témoignage sans réplique en faveur de son opinion, l'habile et ingénieux écrivain allègue les langues de deux anciennes provinces romaines, la Dacie et la Rhétie, aujourd'hui la Vala-

[1] *Poésies originales des Troubadours*, t. I, Recherches sur l'origine et la formation de la langue romane, p. 98.

chie et le pays des Grisons, langues, dit-il, qui ont tant d'affinités avec nos langues méridionales, bien que ces pays, la Valachie surtout, soient si loin du nôtre, et bien que les peuples qui les habitent n'aient eu aucun rapport avec les peuples du midi de l'Europe[1].

Ainsi appuyé sur la philosophie et l'histoire, ce système paraît solide : à l'examen, il ne tient pas. Et d'abord, pourquoi invoquer ici la force des choses? Quoi! la force des choses aurait également, en France et en Espagne, contracté ou allongé les mêmes mots latins? Elle aurait produit les mêmes articles? Elle aurait composé de la même manière, dans les deux langues, ce futur si supérieur au futur latin, si simple, si vif, si hardi? puis, divisé ce futur de la même manière, en intercalant des pronoms entre les deux éléments qui le composent? puis, formé dans les mêmes verbes les mêmes futurs irréguliers? Ces locutions, ces manières de dire si complexes et, en même temps, si nouvelles et si originales, ce serait la force des choses qui les aurait créées? Non, cette thèse n'est pas acceptable. Passe encore à la rigueur, sauf l'avis des physiciens et des naturalistes, d'admettre une force occulte, insaisissable, dans les choses de l'ordre physique, dans la gravitation des astres, dans la germination des plantes; mais dans les choses de l'ordre humain, dans la formation des langues comme dans le reste, il faut voir, il faut chercher l'action des hommes, c'est-à-dire l'influence d'un peuple, d'une langue, sur un autre peuple, sur une autre langue.

Lors donc que M. Ampère affirme que les langues néo-sanscrites

[1] *Histoire de la formation de la langue française*, p. 3, 31 et suiv. M. Ampère reconnaît toutefois, dans la préface de son livre, que notre ancienne langue « a ses règles à elle, sa grammaire, et, en partie, son vocabulaire à elle. » (Page LVI.) Et plus loin, en réfutant le système de M. Raynouard, M. Ampère s'exprime ainsi : « Il n'en est pas moins remarquable de trouver dans plusieurs idiomes néo-latins certaines formes de mots qui ne sont pas latines; par exemple : italien, *speranza*, espagnol, *esperança*, au lieu de *spes*; *verdura* au lieu de *viriditas*; et de tous les faits cités par M. Raynouard, c'est le seul qui me paraisse réellement favorable à son système. En effet, si ces mots n'ont point existé en latin, on peut se demander comment ils se retrouvent sous une forme identique dans des dialectes différents, à moins que ceux-ci ne l'aient reçue d'un dialecte intermédiaire. » (*Hist. de la formation de la langue française*, p. 29.) Nous prenons note de ce double aveu, bien que nous croyions, quant à nous, non pas à un dialecte intermédiaire, mais à une langue prépondérante.

présentent entre elles les mêmes analogies que présentent les langues néo-latines, également dérivées d'une langue synthétique et devenues analytiques, nous ne contestons pas; nous nous en rapportons d'une manière absolue, sur ce point, à son savoir comme à son jugement. Mais, pour que ce phénomène prouvât la force des choses, il faudrait que le savant critique pût aussi affirmer qu'aucune des langues de l'Inde moderne n'a eu d'influence sur le développement des autres; et c'est ce que l'ingénieux philologue ne saurait nous garantir, à moins qu'il ne possède sur la formation des langues néo-sanscrites des mémoires particuliers.

Enfin l'argument tiré des nombreuses analogies qui se rencontrent entre la langue des Grisons et celle des Valaques et nos langues méridionales, au lieu de confirmer la théorie de M. Ampère, la détruit; car là, non plus, il n'y a pas la force des choses, il n'y a que la force des hommes. Le pays des Grisons a été soumis durant des siècles à la domination des Francs : cela dit tout[1]. Quant à l'idiome valaque, le même fait s'explique par la même cause. Lorsque cette objection s'offrit à nous pour la première fois, et nous prit en quelque sorte au dépourvu, il nous fut cependant impossible de l'accueillir. Etranger, comme beaucoup d'autres personnes du monde, plus ou moins lettrées, à l'histoire des provinces danubiennes, mais ayant devant nous la carte de l'Europe, nous en parcourions du regard la partie orientale; nous nous rappelions les principautés ou les gouvernements que nos aïeux avaient jadis fondés dans ces contrées, la principauté d'Athènes, la principauté de la Macédoine, la principauté de la Thessalie, l'empire de Constantinople; et, l'œil fixé sur les provinces voisines du Danube, nous nous disions : « A l'époque des croisades, les Français ont aussi passé par là! » Puis, consultant les historiens, nous avons vu qu'au XIIe et au XIIIe siècle, les provinces danubiennes obéissaient à des princes dépendant de Byzance. Puis, nous avons cherché encore, et voici ce que nous avons trouvé : vers le milieu du XIIIe siècle, en 1247, Bela IV, roi de Hongrie, dans le but de repeupler des provinces que les incursions con-

[1] Bruce-White, *Histoire des langues romanes*, t. I, p. 63 et p. 274.

tinuelles des Tartares avaient rendues presque désertes, céda le banat de Severin aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem[1]. Ils s'y établirent; ils y demeurèrent pendant près d'un siècle; et l'on sait quelle clientèle nombreuse, quelle armée de serviteurs de tout genre ces puissants chevaliers entraînaient toujours après eux. Mieux que la force des choses ce fait explique, ce nous semble, les analogies que la langue valaque présente avec la nôtre, comme il explique la sympathie dont les habitants de ces provinces sont animés pour la France.

Que s'il n'y a pas eu de langue type intermédiaire, et si la force des choses n'est qu'un mot, à quoi donc attribuer la ressemblance qui existe entre le français et l'espagnol, si ce n'est à l'influence de l'une de ces langues sur l'autre? Et si le français a influé sur la formation du valaque parlé à huit cents lieues de nous, ne sera-t-on pas disposé à admettre que, à plus forte raison, la même influence a pu s'exercer sur la langue de l'Espagne, qui est si près? Mais non, point d'induction. Procédons par des faits positifs; et tout d'abord fixons bien les dates des plus anciens monuments écrits des deux langues.

Le Poëme du Cid, avons-nous dit, est du milieu du XIIe siècle : plusieurs critiques le font plus moderne, aucun ne lui a assigné une date antérieure. Or, à la même époque où paraît le premier monument de la littérature espagnole, nous avons déjà, nous, non pas une œuvre isolée, mais toute une littérature. Dans la langue d'oc, nous avons le Poëme sur Boèce, qui est de l'an 1000 ou du commencement du XIe siècle, au plus tard[2]; le poëme de la Nobla Leyczon, qui porte la date de l'année 1100[3]; la Légende sur sainte Foy d'Agen, qu'un bon juge croit avoir été composée dans la seconde moitié du XIe siècle[4]; le Gérard de Rossillon, qui appartient à la première moitié du XIIe siècle[5]; enfin, les poésies de cinq ou six troubadours qui s'étaient fait connaître avant

[1] Vaillant, *La Roumanie*, 3 vol. in-8°, Paris, 1845, t. I, p. 140.

[2] Raynouard, *Lexique roman*, t. I, p. XVII. — Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, t. I, p. 221.

[3] *Poésies originales*, t. II, p. CXXXVII.

[4] *Histoire de la poésie provençale*, t. II, p. 274.

[5] *Ibidem*, p. 303.

× Qui ne vaut. ai-observer rien.

l'année 1150[1]. Dans la langue d'oil, nous avons la Chanson de Roland, qui appartient à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe, les Voyages de Charlemagne, composés peu d'années après; et, en prose, les lois de Guillaume-le-Conquérant et la traduction du Livre des Rois, antérieures à l'année 1100. Et, chose à noter, bien que le Poëme du Cid révèle une incontestable supériorité de génie, tous ces divers monuments du français du Midi ou du français du Nord annoncent une langue plus formée, plus avancée, une langue mieux fixée dans son vocabulaire et sa grammaire que la langue du Poëme du Cid.

§ VII.

Ici une question se présente : Pourquoi la langue française s'est-elle formée avant la langue espagnole? question qui revient exactement à celle-ci : Pourquoi la civilisation française s'est-elle formée avant la civilisation espagnole? L'histoire nous le dira.

Devenus l'un et l'autre provinces romaines, les deux pays adoptèrent pleinement les mœurs, les institutions, les lois et, par conséquent, la langue de Rome. Mais au Ve siècle, l'invasion des Barbares s'accomplit, et les destinées des deux peuples se séparent. Placée, pour ainsi dire, à l'avant-garde de l'Europe latine, la Gaule reçoit le premier choc, et le plus violent. Un détail, un mot suffit pour montrer l'importance du changement qui s'opéra : la Gaule perdit son nom et devint la France. Du reste, nous pouvons nous consoler de cette humiliation; notre pays a acquis assez d'honneur sous son nouveau nom pour que nous n'ayons pas à regretter l'autre. Quant à l'Espagne, où l'invasion arriva affaiblie, et qui eut affaire à des conquérants plus humains et plus doux, elle demeura à peu près sous la domination wisigothique ce qu'elle avait été sous la domination romaine. Mais au début du VIIIe siècle, c'est tout le contraire qui a lieu. Les Arabes d'Afrique s'élancent sur l'Europe. L'Espagne, qui se trouve la première sous leur main, devient leur proie : elle est conquise, conquise tout entière, du midi au nord, de Gibraltar aux Pyrénées. Quant à nous,

[1] *Histoire de la poésie provençale*, t. II, p. 2. — Ces troubadours sont : le comte de Poitiers, Cercamons, Marcabrus, Pierre d'Auvergne, Pierre de Valeira, Giraud le Roux.

quelques flots arabes passent d'abord par-dessus les monts et retombent sur notre sol; mais cette fois Charles-Martel se présente, et les flots refoulés disparaissent.

Ces événements nous révèlent les évolutions de la civilisation chez les deux peuples. Si, sous le gouvernement des Goths, la civilisation de l'Espagne se conserva à peu près intacte, après la conquête arabe ce fut bien différent. Qu'on se représente Pélage et ses compagnons, dans les rochers de Covadunga, entreprenant leur lutte héroïque: une seule pensée, la délivrance, un seul soin, la guerre, absorbent les forces morales des hommes : plus d'arts, plus d'industrie, plus de commerce : la civilisation s'est réduite et resserrée soudain, comme les limites de la patrie. Plus tard, lorsque après des efforts obstinés les chrétiens d'Espagne eurent repris pied à pied une partie du territoire, la civilisation, toujours si lente à renaître, ne suivit que de loin ce progrès laborieux. Nous n'en donnerons qu'une preuve, mais décisive: c'est que chez un peuple d'un naturel si religieux, et dont les malheurs avaient dû exalter encore la piété, on ne trouve pas le moindre vestige d'une église antérieure au XIIe siècle. Les Espagnols, sans nul doute, ont construit des églises avant cette époque; mais que devaient être ces édifices, et de quels matériaux étaient-ils composés, puisque rien n'en est resté debout, même une ruine?

Regardez maintenant la France. L'invasion des Barbares a produit parmi nous une perturbation profonde; car, en changeant de nom, le sol a changé de maîtres. Toutefois, après ce grand choc, la civilisation, d'abord déconcertée et dispersée, se reconnaît et se rallie peu à peu, comme une armée intelligente après la déroute. Charlemagne paraît, et il nous remet en marche. Lui, homme de race franque, mais Romain par les idées et par l'âme, il s'applique à restaurer la civilisation romaine; il mêle, il fond ensemble les éléments hostiles qui s'agitaient sous sa main, et donne à tout, aux esprits et aux choses, une impulsion si forte qu'elle se continue sous d'indignes successeurs. Même au Xe siècle, elle se fait encore sentir : l'existence seule d'un Gerbert en est la preuve. Mais considérez la France du XIe siècle, quel spectacle plein d'intérêt! Elle a échappé à la date sinistre de l'*an mil,*

où le monde croyait finir. Semblable à un condamné qui attendait la mort et qui tout à coup se voit libre, elle se relève; elle se relève avec sa souplesse naturelle, prête à déployer en tous sens les facultés puissantes que la terreur avait engourdies. Alors éclate le mouvement des Communes. Mais ce qui nous frappe surtout à cette époque, c'est l'activité étonnante, c'est le développement prodigieux de l'Eglise de France, de ses prêtres et de ses moines. « Notre Dieu est le maître des sciences[1], » disent-ils, et sous l'œil de ce maître ils se plongent dans les sciences. Aucune étude ne les effraye. Théologie, philosophie, histoire, poésie, architecture, sculpture, peinture, musique, leur zèle embrasse tout, leur intelligence suffit à tout. A les voir travailler avec cette ardeur, on dirait qu'une voix secrète les avertit qu'ils ne travaillent pas seulement pour la France, mais pour l'Europe chrétienne, que Rome a besoin d'eux, que l'Angleterre les désire[2] et que l'Espagne les attend.

L'histoire de la civilisation chez les deux peuples nous fait comprendre l'histoire de leur langue. Elle explique pourquoi, après l'invasion des Barbares, la langue latine s'est mieux conservée en Espagne qu'en France, comme l'attestent les écrits de saint Isidore de Séville comparés à ceux de saint Grégoire de Tours. Elle explique pourquoi, de la décomposition du latin, plus hâtive chez nous, a dû sortir plus tôt une langue nouvelle. Elle explique pourquoi, dès le IXe siècle, on saisit les premiers bégayements de cette langue[3]; pourquoi les titres

[1] *Rois*, liv. I, ch. II, verset 3.

[2] Dans l'Introduction qui précède la *Chanson de Roland* (p. LXXVI), M. Génin rappelle que, après la conquête de l'Angleterre, Guillaume introduisit partout le clergé normand aux dépens des Anglais. « Pour les Normands, dit M. Génin, étaient tous les opulents bénéfices, et Guillaume, en cela, satisfaisait à la fois sa politique et la justice, car le clergé normand, de l'aveu même des historiens anglais, était bien supérieur par les lumières et la capacité au clergé de la Grande-Bretagne. »

[3] Les Serments de 842 contiennent déjà la forme du futur moderne. En Espagne, le plus ancien document où se trouve cette forme, ce sont les *Fueros de Oviedo* qui portent la date de 1145, mais qui pourraient bien être, dans quelques parties, de quarante, cinquante, ou soixante ans antérieurs, puisqu'ils sont renouvelés d'Alphonse VI. On dira peut-être que cette forme a dû exister dans la langue espagnole avant de passer dans les *Fueros*.

du xe siècle nous en révèlent le progrès; et pourquoi enfin, au début du xiie siècle, alors que l'Espagne n'a encore rien dit, nous possédons, nous Français, une langue déjà fixée dans ses formes essentielles et une grande littérature qui commence.

§ VIII.

Mais ce n'est pas assez d'avoir rappelé les circonstances sous l'empire desquelles la civilisation et la langue françaises ont dû se développer avant la civilisation et la langue espagnoles. Pour porter dans les esprits la conviction qui nous anime, nous avons à dire comment la civilisation et la langue françaises se sont établies en Espagne.

L'histoire de l'influence française en Espagne serait un beau livre à écrire. Cette influence, d'abord obscure à l'époque de l'antiquité païenne, on la ferait voir toute brillante au moyen âge. Pendant les quatre ou cinq premiers siècles qui suivirent la conquête arabe, on montrerait la France, amie fidèle et généreuse, envoyant en Espagne des croisades continuelles, qui contribuèrent puissamment à la délivrance du territoire. Plus tard, en racontant la rivalité de Henri de Transtamare et de Pierre-le-Cruel, on aurait à montrer l'intervention heureuse de la France dans les affaires intérieures de l'Espagne. On dirait enfin comment, durant cette longue période, la France inspira constamment l'Espagne par son exemple, et la part que nous pouvons revendiquer dans toutes les choses de ce pays, dans ses institutions politiques et sociales, dans ses institutions chevaleresques, dans ses universités, dans ses cathédrales, aussi bien que dans sa littérature et sa poésie. Mais en attendant que ce livre paraisse, nous allons indiquer, en quelques traits rapides, ce que la France a fait en Espagne dans les temps qui ont précédé la composition du Poëme du Cid; et nous nous appuierons principalement du témoignage des auteurs espagnols, qui ne sont point suspects.

L'Espagne avait été conquise par les Arabes en l'année 711. Dès l'an 715, la résistance s'organise dans la Péninsule avec l'aide des

Fort bien; mais ne serons-nous pas en droit de répondre qu'elle a dû exister aussi dans la langue française avant de se montrer dans les Serments de 842?

Francs. En 735, après que Pépin eut chassé les Arabes de presque toute la France, neuf barons de la Guienne, menant avec eux vingt-cinq mille hommes, s'établissent en Espagne[1]. Plus tard (778), Charlemagne, sollicité par les chrétiens de ce pays, réunit des troupes innombrables, composées d'Austrasiens, de Bourguignons et de Provençaux, franchit les monts, s'empare de Pampelune, et met le siége devant Saragosse, qui n'échappe à la conquête qu'en donnant des otages et une forte rançon. Un peu plus tard (785 et 797), Girone et Barcelone se mettent sous son obéissance, et au début du siècle suivant, la Catalogne est conquise jusqu'à Lerida[2]. Dès lors était créée la Marche franco-espagnole, c'est-à-dire une grande route militaire et sociale qui conduisait la France en Espagne.

Les successeurs de Charlemagne, malgré leur faiblesse, demeurent fidèles à ces belles traditions. Sous Louis-le-Débonnaire (820), les Francs viennent peupler plusieurs villes de la Catalogne[3]. Charles-le-Chauve (844) octroie aux habitants de Barcelone les priviléges dont jouissaient les Francs[4]. Aussi, dit le grave et judicieux historien que nous nous plaisons à citer, tout était si bien français en Catalogne à la fin de ce siècle, qu'on avait coutume d'y compter les années d'après le règne des rois de France; coutume qui se conserva dans tous les documents officiels du pays jusqu'à ce que cette principauté fût réunie au royaume d'Aragon, et même encore après[5].

Franchissons le xe siècle, bien qu'il présente aussi des renseignements intéressants; mais nous ne pouvons pas tout dire.

Au commencement du siècle suivant, lorsqu'on apprit de ce côté-ci des Pyrénées que le visir Almanzor (ou El-Mansour) se disposait à marcher contre les chrétiens d'Espagne, le roi de Navarre qui, selon toutes les probabilités, était d'origine française, appela au secours les hommes de la France méridionale. Aussitôt archevêques, évêques,

[1] Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. II.
[2] *Ibidem*, cap. VI.
[3] *Ibidem*, cap. IV.
[4] *Ibidem*, cap. VI.
[5] *Ibidem*, cap. VIII.

moines, hauts barons, chevaliers, plébéiens, tous s'élancent au delà des monts, et ils prennent part à cette fameuse bataille de Calatañazor (1002) qui assura aux Espagnols la possession du territoire jusqu'au Douro[1].

Dans ce même siècle, des faits nombreux et non équivoques nous montrent la civilisation française également triomphante en Espagne. Sous Sanche-le-Grand (1025), des moines espagnols ayant compris la nécessité d'une réforme, se rendirent en France à l'abbaye de Cluni, et après s'être instruits des constitutions et de la discipline de ce célèbre monastère, ils revinrent les importer dans la Péninsule[2]. Peu d'années après (1035), un concile provincial est tenu à Jaca, pour réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise d'Espagne, et, parmi les prélats assistants, on voit figurer au premier rang l'archevêque d'Auch, l'évêque de Bigorre, l'évêque d'Oloron, l'évêque de Lectoure, l'évêque de Rodez[3]. Enfin Ferdinand-le-Grand témoigne de sa sympathie et de son respect pour le monastère de Cluni en lui assujettissant presque tous les monastères d'Espagne, et en ordonnant par son testament qu'une somme de mille sous d'or (*mille aureos*) lui serait payée chaque année à perpétuité[4].

Mais c'est vers la fin de ce même siècle, en plein temps du Cid, que l'influence de la France en Espagne se déploie avec un éclat sans égal. Alphonse VI a résolu la conquête de Tolède (1080). A ce moment, Alphonse avait depuis peu épousé Constance, fille de Robert, duc de Bourgogne, femme, dit-on, d'un génie entreprenant, et qui peut-être ne fut pas étrangère à la résolution du roi son époux. Toujours est-il qu'à l'annonce de la campagne qui allait s'ouvrir, deux princes de la maison de Bourgogne accoururent en Espagne[5], amenant avec eux un nombre considérable de Bourguignons et d'hommes d'armes levés dans

[1] Glabri Rodulphi *Historiarum* lib. II, cap. IX.

[2] Berganza, *Antiguedades de España*, lib. IV, cap. XVIII.

[3] Zurita, lib. I, cap. XVIII.

[4] Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XIV. — Sandoval, *Fundaciones de San-Benito*, Sahagun, fol. 55 et suiv.

[5] Zurita, lib. I, cap. XXVII.

nos provinces méridionales. A la suite d'un long siége, Alphonse et ses alliés entraient triomphants dans Tolède (25 mai 1085). Et ce fut là un immense événement : car Tolède était tout ensemble l'ancienne capitale et l'ancienne métropole de l'Espagne; et, ainsi que l'a fort bien dit un écrivain espagnol, si, Tolède prise, on put regarder l'Espagne entière comme perdue, de même aussi, Tolède reconquise, on dut regarder l'Espagne entière comme délivrée[1].

Maître de Tolède et de la Castille-Nouvelle, Alphonse voulut récompenser ceux qui l'avaient secondé dans cette expédition. Reconnaissant des services que lui avaient rendus les deux jeunes princes parents de sa femme, il leur donna à chacun une de ses filles en mariage. Et ici nous prions le lecteur de considérer les suites. De Raymond de Bourgogne, ou des Remondez, sont sorties les deux maisons de Castille et d'Aragon par qui s'est continuée et achevée la délivrance de l'Espagne. Quant à Henri de Besançon, il fut le chef de cette admirable maison de Portugal qui avec un si petit peuple accomplit de si grandes choses[2].

Ce n'est pas tout. Après ces expéditions heureusement terminées, avaient lieu des distributions de territoire. Car, il faut bien l'avouer, la plupart des Français qui accouraient en Espagne n'y venaient pas pour la gloire uniquement. C'était là, d'ailleurs, un moyen de repeupler le pays; et les Espagnols n'étaient pas fâchés d'avoir avec eux, sur le sol reconquis, les mêmes hommes qui les avaient aidés à la conquête. La Castille-Nouvelle recouvrée, une ville entière, Illescas, avec sa banlieue, fut attribuée aux hommes d'armes gascons[3]. Le reste des Français se répartit de côté et d'autre, et contribua à repeupler d'antiques cités, Avila, Salamanque, Ségovie, Zamora, Toro, Valladolid[4]. De telle sorte, dit un écrivain espagnol, qu'il n'y a pas en Espagne un endroit de quelque importance où l'on n'ait conservé

[1] Terreros y Pando, *Paleografía española*, p. 16.

[2] Roder. Tolet. *Chronicon*, lib. VI, cap. XXI. — *Cronica general*, fol. 300, au verso. — *Chronica del Cid*, cap. LXXXI.

[3] *Paleogr. española*, p. 18.

[4] Jovellanos, *Memorias sobre las diversiones públicas*, Madrid, 1812, in-8°, p. 19.

le souvenir d'un quartier ou d'une rue appelés *la Rue* ou *le Quartier des Français*[1].

Ces Français, aussi bien que les Espagnols, avaient un maire, un juge de leur nation, nommé par le roi sur la désignation des habitants notables réunis en conseil[2]. Leur *Fuero*, dont l'original existe encore à Tolède, contenait toute sorte de priviléges, et de là vinrent les mots : *franco, franquear, franquizia, franqueza*, qui ont dans la langue espagnole une signification si belle et, en même temps, si honorable pour nos aïeux[3].

Ce n'est pas tout encore. Les chrétiens d'Espagne, une fois en possession de Tolède et de la Castille-Nouvelle, il fallait pourvoir à l'administration religieuse du pays; il fallait d'abord placer sur le siége de l'antique métropole, un homme d'une capacité reconnue et d'un caractère éprouvé. A cet effet, le noble et intelligent Alphonse réunit (1086) une sorte de concile composé des grands du royaume, des évêques, des abbés, des religieux. Savez-vous quel fut l'homme désigné par le vote unanime du concile? Un moine de Cluni, qui avait accompagné en Espagne les princes de Bourgogne, et qui venait de réformer le monastère de San-Facund, le français Bernard[4].

Mais bientôt le nouvel archevêque de Tolède sent le besoin de s'adjoindre des collaborateurs. Il regarde autour de lui : il voit un clergé qui a fatalement vécu dans le voisinage d'un peuple aux habitudes orientales, au milieu des désordres qu'entraîne une guerre continuelle, et, ne trouvant point là ce qu'il cherche, il vient en France. Il

[1] *Paleogr. española*, p. 18.

[2] Dans les *Fueros de Oviedo*, datés de l'année 1145, mais qui ne sont, comme nous l'avons dit, que la confirmation d'une charte d'Alphonse VI, on lit dans une langue qui est un singulier mélange de latin et d'espagnol : «Et illos Mayorinos, que ille rex possieret, seant vicinos de illa villa, uno Franco et uno Castellano, et que illos pereligant por lamamiento del concello.» (Llorente, *Noticias de las tres Provincias vascongadas*, t. IV, p. 97.)

[3] *Paleogr. española*, p. 18.

[4] Roder. Tolet. *Chronicon*, lib. VI, cap. XXIV. — *Cronica general*, fol. 311. — *Chronica del Cid*, cap. CXXI et suiv. — D'après un historien espagnol, Bernard n'accepta ce poste qu'après avoir donné avis de son élection à saint Hugues, abbé de Cluni, qui lui envoya son assentiment, sa bénédiction et ses conseils. (Voy. Geronimo Roman, *Historia de Toledo*, lib. XVI, cap. IV.)

parcourt tous nos monastères du midi et du centre; il y recrute les hommes les plus vertueux, les plus capables; puis, à la tête de cette pieuse milice, il repart pour la Péninsule. Ce moment a quelque chose de solennel. Un grand orateur de la chaire chrétienne, parlant des prêtres des missions, et racontant leur marche à travers les contrées qu'ils évangélisent, s'écrie dans le langage des prophètes : « Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes!... » Cette parole enthousiaste s'appliquerait aussi bien à nos missionnaires français du XIe siècle s'avançant vers les Pyrénées : oui, ils sont beaux les pieds de ces hommes qui s'en vont porter dans l'Espagne à moitié arabe la doctrine plus pure, la science plus forte, les mœurs plus sévères du clergé français, et en même temps la civilisation et le génie de la France!

Ils arrivent, et aussitôt on les emploie. Raymond, de Salviac, est appelé à une haute position dans le diocèse de Tolède. Saint Giralde, de Moissac, aura le siége archiépiscopal de Braga; un autre Bernard, d'Agen, sera porté à l'évêché de Siguenza; à Pierre, d'Agen également, on donne l'évêché de Ségovie; à un autre Pierre, de Bourges, l'évêché d'Osma; à Maurice Burdin, de Limoges, l'évêché de Coïmbre; à un troisième Bernard, de Périgueux, l'évêché de Zamora; à Jérôme, aussi de Périgueux, l'évêché de Valence et, plus tard, l'évêché de Salamanque. (Ce Jérôme est le Hiéronyme qui joue dans le Poëme du Cid le rôle original de prêtre-guerrier.) Enfin ces pasteurs habiles et fidèles ont tous une portion du troupeau chrétien de l'Espagne à diriger[1]. Et lorsque nous aurons ajouté qu'Alphonse VI fonda plusieurs monastères et les remplit de moines bénédictins venus de France[2], on verra pleinement la situation : ce sont les deux Castilles et le Portugal confiés à la prudence, à la sagesse, à la tutelle vigilante du clergé français.

Cette foule de Français, ecclésiastiques ou laïques, animés de l'esprit de prosélytisme qui caractérise notre race, ne pouvaient manquer d'établir en Espagne nos institutions, nos coutumes, nos usages.

[1] Roder. Tolet. *Chronicon*, lib. VI, cap. XXVII et suiv. — *Cronica general*, fol. 312, au verso. — *Chronica del Cid*, cap. CXXVIII. — *Antigueidades de España*, lib. V, cap. XVIII. — Yepes, t. VI, *escrit.* 42.

[2] *Paleogr. española*, p. 19. — *Antig. de España*, lib. V, cap. XVIII.

Les historiens espagnols signalent, en effet, deux réformes importantes qui s'accomplirent dans leur pays à cette époque : celle du rituel [1], et celle de l'écriture [2]. A l'ancien rituel espagnol ou *gothique*, nommé aussi *mozarabe* ou *tolédan*, fut substitué le rituel français [3]; et l'ancienne écriture romaine fut remplacée par l'écriture gothique ou française [4].

Ce ne fut pas sans peine qu'Alphonse VI parvint à faire adopter en Espagne le rituel gallo-romain. Le peuple résistait. Selon la coutume de ces temps d'ignorance, il y eut deux épreuves successives, l'une par les armes, l'autre par le feu : l'une et l'autre condamnèrent l'innovation. Mais le roi, inébranlable dans sa résolution, décréta l'adoption du rituel français [5]. Du reste, cela seul prouverait le désintéressement d'Alphonse; car, par cette réforme, il soumettait à la juridiction du pape l'Eglise d'Espagne jusque-là indépendante, ou ne relevant que des rois : il abdiquait.

Quant à l'écriture, comme cette réforme ne se produisait pas au grand jour, dans des cérémonies publiques, au milieu de la foule assemblée, elle ne devait pas susciter les mêmes résistances. Mais les conséquences en furent encore plus considérables. Et puisque notre sujet même nous y invite, nous ferons remarquer qu'entre l'écriture d'un peuple et sa civilisation il existe des rapports qui ne sont pas indignes de l'attention du philosophe [6] : ainsi, en France, nous voyons

[1] *Cronica general*, fol. 312, au verso. — *Chronica del Cid*, cap. CXXV et suiv. — Zurita, lib. I, cap. XXI.

[2] *Chronica del Cid*, cap. CXXXI. — Aldrete, *Del origen y principio de la lengua castellana*, lib. II, cap. XVIII. — *Paleogr. española*, p. 19.

[3] Quant à la différence qui existe entre les deux rituels, voir sur ce point M. Rosseuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, nouvelle édition, t. I, p. 478.

[4] Nous ne croyons pas inutile d'avertir que les auteurs espagnols appellent leur ancienne écriture, *écriture gothique* (bien que ce fût l'écriture romaine), parce qu'elle avait été conservée sous la domination des Wisigoths.

[5] Roder. Tolet. *Chronicon*, lib. VI, cap. XXVI.

[6] Bossuet fait une remarque analogue : «Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue chaldaïque fort approchante de la leur, et qui avoit presque le mesme génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres hébraïques, et ils écrivirent l'hébreu avec les lettres des Chaldéens.» (*Discours sur l'Histoire universelle*, Paris, 1681, in-4°, p. 59.)

l'écriture dite *caroline* disparaître avec la race des Carlovingiens, pour céder la place à un autre caractère qui s'établit en même temps que la dynastie capétienne; changement qui correspond à une phase nouvelle de la civilisation. De même, en Espagne, lorsque l'antique écriture romaine est remplacée par l'écriture française, cela seul n'annonce-t-il pas que ce pays va devenir plus français encore? Mais l'adoption de notre écriture en Espagne ne fut pas seulement le signe d'un nouvel ordre de choses; elle fut par elle-même une véritable révolution; elle mit aux mains des Français tous les offices du notariat; elle fit d'eux les rédacteurs des décrets royaux et des messages; elle leur livra les testaments, les successions, les aliénations, les ventes; enfin, de même que par notre rituel nous acquérions le gouvernement religieux de la Péninsule, par notre écriture nous nous emparions du gouvernement séculier et de l'administration civile de l'Espagne[1].

Aussi, à défaut de protestations contemporaines, plusieurs écrivains espagnols du siècle dernier, animés d'un patriotisme jaloux, ont-ils blâmé cette réforme[2]. Nous comprenons cela : on n'aime pas à découvrir dans son pays, même aux époques reculées, une influence étrangère; mais pourtant il ne faut pas que ce sentiment rende aveugle. Si l'Espagne, par suite des épreuves qu'elle subissait, se trouvait en retard sur la France, ses enfants devraient regarder comme un bienfait tout ce qui jadis la rapprocha davantage de la civilisation française; et Alphonse VI, tant vanté, et si justement, pour avoir conquis Tolède et la Castille-Nouvelle, ne devrait pas obtenir moins d'éloges pour avoir introduit cette civilisation dans les Etats que ses armes avaient agrandis.

Voilà ce que fit la France en Espagne avant le Cid, du temps du Cid. Dans les cinquante années qui précèdent l'apparition du poëme composé en l'honneur de notre héros, cette action se continue et s'affermit.

Vers l'année 1114, Alphonse Ier (d'Aragon) résolut la conquête de Saragosse. Selon la coutume des rois d'Espagne, Alphonse appela la

[1] *Paleogr. española*, p. 20.

[2] *Antig. de España*, lib. V, cap. XIX. — *Paleogr. española*, p. 20.

France à son aide, et, fidèles à l'exemple de leurs aïeux, les Français accoururent. Ils avaient à leur tête tous les hauts barons de la France méridionale, et quelques-uns même de ce côté-ci de la Loire, Gaston, seigneur du Béarn, le comte de Bigorre, le comte de Comminges, le comte de Poitiers, le comte du Perche, etc. La campagne fut longue et difficile; mais enfin, après quatre ou cinq ans de combats et d'assauts, Saragosse était prise; et par là on acquérait en même temps la possession de tout le reste du pays jusqu'à la mer. Selon l'usage encore, les récompenses suivirent le triomphe. Gaston de Béarn reçut en fief un quartier de la ville, avec le titre de Seigneur de Saragosse. Le comte du Perche eut pour sa part un autre quartier; et de plus, comme, pendant le siége, il s'était emparé de Tudela par un hardi coup de main, cette dernière ville lui fut donnée en fief d'honneur [1].

Qu'ajouterons-nous encore? On sait l'admiration de ce même Alphonse d'Aragon pour l'ordre du Temple : comment il lui légua par son testament une partie de son royaume, et comment, après la mort de ce prince, un certain nombre de châteaux et de villes furent, par transaction, attribués aux Templiers, avec le cinquième de ce qui serait conquis sur les Mores [2].

A la même époque, l'empereur Alphonse VII (de Castille), pénétré d'un sentiment analogue pour les moines de Cluni et de Cîteaux, leur subordonnait les principaux monastères de la Vieille-Castille [3]. Enfin, sans la crainte de fatiguer le lecteur par tant de faits accumulés, nous pourrions citer encore d'autres détails qui montreraient, dans la première moitié du XIIe siècle, l'influence française en Espagne toujours persistante et dominante [4].

Telle est donc la situation, disons mieux, telle est notre situation en Espagne aux temps qui précèdent l'apparition du premier monument de la langue et de la littérature espagnoles : sur les divers trônes de la Péninsule, des princes d'origine française; sur la plupart

[1] Zurita, lib. I, cap. XLI, XLII, XLIV.
[2] *Ibidem*, cap. XLV et LII; et lib. II, cap. IV.
[3] *Antig. de España*, lib. VI, cap. II, IV et V.
[4] Voy. Zurita, lib. I, cap. L et LII; et lib. II, cap. XIII.

des siéges épiscopaux, des moines français; dans toutes les villes, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, des Français; et ces hommes propageant, répandant, faisant pénétrer partout les idées, les institutions et la civilisation françaises. Rappelez-vous maintenant l'autorité, la grande et irrésistible autorité de notre langue au moyen âge. Cette monarchie universelle, que Charlemagne avait rêvée, la langue française la réalise. Dès le XIe siècle elle envahit l'Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant; elle passe avec les Normands dans la Péninsule italique, et les écrivains de ce pays ne tarderont pas à l'employer comme plus agréable à tous les peuples [1]. On la parle dans les grandes maisons de l'Allemagne; on la parle en Grèce; on la parle à Constantinople; on la parle à Jérusalem; on la parle sur les rivages de l'Afrique; enfin elle règne partout [2]. Et dès lors comment supposer qu'elle n'ait pas obtenu la même fortune en Espagne; dans cette Espagne qui était défendue, peuplée, civilisée par la France; dans cette Espagne qui, enchaînée, étouffée sur son propre sol, ne vivait, ne respirait, pour ainsi dire, que du côté de la France?

Il faut voir cependant l'embarras, les hésitations, les restrictions des écrivains espagnols lorsqu'ils traitent de l'origine et de la formation de leur langue. La chose est curieuse et vaut qu'on s'y arrête. Si, à partir du pied des Pyrénées, on partage la Péninsule espagnole en trois zones longitudinales, on trouve dans ce pays trois dialectes principaux : à l'est, le catalan (d'où dérivent les sous-dialectes d'Aragon, de Valence et de Mayorque); à l'ouest, le portugais; et au centre, le castillan ou l'espagnol. Or, pour ce qui est du catalan, point d'objection : tous les critiques espagnols sont d'accord pour reconnaître

[1] Ainsi s'exprime Brunetto Latini au début de son livre du *Trésor*, composé vers 1270; nous copions littéralement : «Et s'aucuns me demandoit pour quoy cilz livres est escrips en romans selonc la langue de France puis que nous somes ytalien, je diroie que se seroit pour deux resons : l'une, que nous sommes en France; l'autre, pour ce que la parleure est plus delitable et plus commune a toutes gens.» (Manuscrits de la Bibliothèque impériale; ms. de Saint-Victor, n° 346, in-fol. vélin.)

[2] La langue française, au moyen âge, avait remplacé le latin comme langue universelle. Elle était restée même au XIVe siècle, malgré le malheur des temps, la langue de la diplomatie; et l'on trouve à ce sujet dans les Chroniques de Froissart un détail qui nous a toujours

que le catalan n'est autre que le provençal ou le limousin [1]. Pour ce qui est du portugais, point d'objection non plus : les critiques les plus autorisés de l'Espagne reconnaissent qu'il est sorti du galicien, qui lui-même sort du français [2]. Mais quant au castillan ou à l'espagnol, c'est différent : sur ce point, les écrivains de la Péninsule gardent le silence ou donnent à côté, comme s'ils craignaient, en laissant échapper un aveu, de blesser l'amour-propre national et de se compromettre. Ainsi Martinez Marina, dans un savant mémoire sur l'origine et les progrès de la langue espagnole, se demande comment il se fait que cette langue encore grossière, barbare et à demi latine en l'année 1085, parut comme transformée un siècle plus tard, ayant un vocabulaire nouveau et une grammaire nouvelle. Marina répond en rappelant quelques-uns des faits significatifs que nous avons énumérés plus haut, qui montrent l'action de la France en Espagne à cette époque. Vous croyez qu'il va conclure à l'influence de la langue française sur la langue espagnole? Nullement. Après avoir exposé la situation, soudain il coupe court, et il termine son mémoire en nous donnant un catalogue des mots espagnols qui sont dérivés de l'arabe [3]! Il n'importe; que les critiques espagnols se taisent ou qu'ils contestent, l'histoire et la logique seront les plus fortes. Est-ce que l'influence de la France ne s'est point exercée dans l'Espagne centrale aussi bien que dans la Catalogne et le Portugal? Et si, par suite de cette influence, les langues de ces deux pays se sont modelées sur la nôtre, comment la langue de l'Espagne centrale, qui avait la France devant elle, et, sur ses flancs, la Catalogne et le Portugal, comment la langue

paru fort curieux. Il s'agit d'une ambassade envoyée en l'année 1385 par ceux de Portugal au roi d'Angleterre. Froissart met les envoyés portugais en présence du duc de Lancastre, et il ajoute : «Et pour ce que Laurentien savoit bien parler françois, il parla tout premièrement.» (Liv. III, ch. XXIX.) Froissart estropie les noms propres suivant son habitude, métamorphosant Lourenço Fogasa en Laurentien; mais ce passage n'en est pas moins très-significatif.

[1] Aldrete, lib. II, cap. III. — *Paleogr. española*, p. 8. — Gregorio Mayans, *Origenes de la lengua española*, t. II, p. 58.

[2] Aldrete, lib. II, cap. III. — *Paleogr. española*, p. 9.

[3] *Memorias de la real Academia de la Historia*, t. IV, p. 34-37.

espagnole se serait-elle dérobée à une influence qui lui venait de toutes parts?

Cette influence de la langue française est visible à chaque vers ou, si l'on veut, à chaque ligne du Poëme du Cid, soit dans la forme et le sens des mots, soit dans des accidents de grammaire tout à fait singuliers, et qui, autrement, deviendraient inexplicables[1]. Elle n'est pas moins visible dans les monuments des âges suivants, qui ne sont, pour la plupart, que des traductions ou des imitations de nos propres ouvrages, et dont l'analyse montrerait la langue espagnole se transformant et s'enrichissant à mesure que la langue française elle-même se transforme et s'enrichit. Mais cela nous mènerait trop loin; et d'ailleurs, pourquoi insister sur le moyen âge, lorsque l'histoire des temps modernes fait voir manifestement le rôle providentiel, en quelque sorte, de la France à l'égard de l'Espagne?

Au XVIe siècle ou, pour préciser, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, les relations amicales qui jusque-là avaient existé entre les deux pays, se changent en une rivalité funeste. Ferdinand s'est heurté contre Louis XII en Italie, et dès ce moment il n'y a plus chez lui et chez son peuple qu'un désir, un désir passionné, implacable, l'anéantissement, la mort de la France. Nous ne ferons point difficulté de l'avouer: malgré la politique de ses conducteurs, politique d'ingratitude et de folie, l'Espagne, prodigue de sa force, accomplit alors de grandes choses; elle continue sur une scène plus vaste son épopée du

[1] Un seul exemple, entre tant d'autres. Il est deux verbes qui sont dans toutes les langues parmi ceux qui s'emploient le plus fréquemment: le verbe qui exprime l'action de *dire*, et le verbe qui exprime l'action de *faire*. Or, dans le Poëme du Cid, ces deux verbes à l'infinitif se rapprochent beaucoup plus du latin que dans notre langue française; car un latin plus ou moins corrompu s'est parlé plus longtemps en Espagne. Le verbe *dire* se dit *decir*, de *dicere* (avec la transmutation de l'*e* en *i*, et réciproquement, très-fréquente dans la prononciation romaine). Quant au verbe *faire*, il a trois formes: *Facer* (dérivé du latin, bien qu'il soit aussi provençal), *far* (de la langue d'oc), et *fer* (de la langue d'oïl). Mais d'où vient que le verbe *decir* fait au futur *diré* au lieu de *deciré*? D'où vient que les trois formes *facer, far, fer*, n'ont dans notre Poëme que deux futurs: *faré, feré*, et jamais *faceré*? D'où vient que les Espagnols qui ont décidément adopté l'infinitif *facer* ou *hacer* (avec le changement de l'*f* en *h*), disent aujourd'hui encore *haré* au futur? Et comment les philologues expliqueront-ils toutes ces anomalies, si ce n'est par l'adoption du futur français?

moyen âge, et nous n'avons pas besoin de raconter ses héroïques aventures, l'Amérique découverte, le littoral de l'Afrique soumis, l'Italie et la Flandre conquises, l'Angleterre menacée, la France elle-même envahie, le monde enfin ébranlé sous les pas de ses vieilles bandes. Avouons-le encore, l'Espagne littéraire du XVIe siècle est à la hauteur de l'Espagne guerrière. L'imagination de ses poëtes se joue des obstacles, comme la valeur de ses soldats. Pressentant, eux aussi, des régions que les anciens n'avaient point connues, et encouragés par l'exemple de Colomb, ils s'élancent avec le même enthousiasme et la même audace, et découvrent un monde où ils laissent des traces que le temps jamais n'effacera. On le voit, nous ne dissimulons rien, nous ne rabaissons rien, nous disons loyalement la double gloire de l'Espagne. Mais après tout ce mouvement et tout ce bruit et des soldats et des poëtes, après toutes ces péripéties et tous ces coups de théâtre, quel fut le dénoûment? Ce dénoûment, aussi facile à prévoir que celui des comédies espagnoles, mais qui renferme un enseignement du premier ordre, le voici : à la fin du XVIIe siècle, l'Espagne dépeuplée, ruinée, épuisée, remet ses destinées entre les mains du petit-fils de Louis XIV; et de même, le génie espagnol, à bout de ressources et d'inventions, vient se placer de nouveau sous la direction du génie français. Comme si l'Espagne, séparée de la France, pouvait s'élever à une grandeur passagère, mais ne pouvait rien fonder de sérieux et de durable qu'avec l'amitié et le concours de la France!

§ IX.

Ces considérations nous ont entraîné un peu loin. Nous n'avons plus qu'à dire quelques mots sur la manière dont nous avons conçu notre travail, et nous finissons.

Donner du Poëme du Cid un texte intelligible et correct a été notre préoccupation principale. Le manuscrit du Poëme, le seul qui nous reste aujourd'hui, et que Sanchez a trop scrupuleusement reproduit, comme les éditeurs plus modernes ont reproduit à leur tour la publication de Sanchez, ce manuscrit contient des erreurs de tout genre : tantôt des rajeunissements volontaires; tantôt des négligences et des

étourderies; tantôt des fautes plus graves qui sembleraient indiquer que le copiste, placé à un siècle et demi de la composition qu'il copiait, n'a pas toujours compris le vieil auteur. En présence d'un tel manuscrit, une grande réserve nous était imposée sans doute, mais cependant nous avions à remplir notre devoir d'éditeur : nous nous sommes borné à signaler les rajeunissements ou les négligences (car il serait peu raisonnable de vouloir remettre à neuf un poëme du XIIe siècle); mais, quant aux passages qui ne présentaient aucun sens, nous avons pris sur nous de les corriger. Pour rendre la lecture du texte plus facile, nous en avons marqué de notre mieux la ponctuation (Sanchez l'avait tenté avant nous), ainsi que les apostrophes, les accents et les affixes, toutes choses constamment oubliées dans les anciens manuscrits espagnols, comme dans les nôtres. Enfin, nous croyons avoir le droit de dire qu'aucun monument littéraire du moyen âge n'a été jusqu'ici publié avec autant de soin, ni en France ni au dehors[1].

Le texte bien établi, restait le système de traduction à adopter. Or, dans notre conviction et d'après notre expérience, le système à suivre pour une traduction n'est pas au choix du traducteur; il lui est commandé par la nature même de l'ouvrage qu'il traduit. Avez-vous devant les yeux une œuvre composée à une époque de haute culture littéraire, par un poëte habile dans son art : vous vous efforcerez d'exprimer sa pensée comme lui-même l'aurait exprimée dans votre langue; vous rendrez de votre mieux ses sentiments, ses images et son harmonie[2].

[1] Qu'il nous soit permis de saisir cette occasion d'adresser nos remercîments publics à un savant espagnol, M. de Gayangos, propriétaire actuel du manuscrit du Poëme du Cid. Pendant un voyage que nous avons fait, il y a déjà plusieurs années, à Madrid, M. de Gayangos avait bien voulu nous communiquer le précieux manuscrit, l'un des joyaux de sa riche bibliothèque. Plus récemment, et afin de lever nos derniers doutes au moment de l'impression de notre ouvrage, nous avons dû fréquemment consulter M. de Gayangos, et à des questions sans nombre il a toujours répondu avec une obligeance sans limite : nous ne saurions trop lui en exprimer notre vive gratitude.

[2] Dans notre opinion, les poëtes étrangers ne peuvent pas être traduits en vers français : notre langue et notre versification exigeraient trop de sacrifices. Mais nous ne saurions, non plus, approuver ces traductions dont un illustre écrivain de notre temps a donné l'exemple, et dans lesquelles l'art du traducteur se réduit à une exactitude matérielle qui détruit toute poésie. Ce n'est pas la peine, vraiment, d'avoir reçu du ciel les dons les plus rares, pour

S'agit-il d'une œuvre échappée à des temps grossiers, émanée d'un poëte à demi barbare, à demi sauvage : allez-y hardiment, soyez barbare, soyez sauvage comme lui. Ainsi avons-nous fait. Nous nous sommes appliqué à reproduire le vieux jongleur dans sa naïve rudesse, dans son abrupte énergie, ajoutant à peine un mot de plus, un seul mot, de loin en loin, pour la clarté. Nous avons imité les hérauts du moyen âge qui, chargés d'un message délicat, se faisaient un point d'honneur de répéter les paroles mêmes de leur maître. Par cette fidélité ils risquaient parfois de déplaire, et même de compromettre leur sûreté personnelle; mais parfois aussi, ils s'adressaient à des hommes justes, qui leur disaient comme dans une vieille romance espagnole : « Vous n'êtes, l'ami, qu'un simple messager; le vrai coupable, ce n'est pas vous. »

Mensagero soys, amigo;
No mereceis culpa, no.

En nous occupant du texte et de la traduction de notre Poëme, nous nous sommes fréquemment trouvé dans l'obligation d'expliquer pourquoi nous corrigeons tel ou tel passage, ou bien pourquoi nous l'interprétons de telle ou telle façon : un commentaire perpétuel nous sert à justifier les leçons quant au texte, le sens quant à la traduction.

Les Notes géographiques et, à la suite, les Notes historiques et littéraires forment comme la seconde partie de notre travail. Les Notes géographiques viennent confirmer une à une, détail à détail, ce que l'on avait dit avant nous, d'une manière générale, touchant l'exactitude de l'auteur [1]. Dans les Notes historiques et littéraires nous donnons, à l'occasion, les renseignements que nous avons pu recueillir sur les divers personnages qui figurent dans notre Poëme. Mais cela n'était pour nous que l'accessoire. Nous nous sommes surtout appliqué à montrer la conformité des mœurs, des coutumes, des usages, avec les usages, les coutumes, les mœurs qui existaient déjà en France cinquante ans auparavant. En même temps nous signalons çà et là quelques ana-

s'amuser à faire des traductions qu'on dirait destinées aux jeunes gens qui veulent gagner au plus vite leur diplôme de bachelier.

[1] *Coleccion de poesias*, t. I, p. 230.

logies littéraires qui nous ont paru non moins dignes d'attention; car, s'il est vrai, comme le dit Bacon, en employant une de ces images un peu recherchées qui plaisaient à son génie, que la littérature est dans l'histoire de chaque peuple ce que l'œil de Polyphème est dans sa personne, le trait saillant et caractéristique[1], il importait d'indiquer ces analogies, comme pour éclairer les autres, et d'établir qu'au XIIe siècle le Polyphème espagnol et le Polyphème français voyaient de même.

Le Vocabulaire du Poëme termine le volume, et c'est par là aussi que nous terminerons ces explications. On le comprend sans peine : après avoir traduit le texte ligne pour vers et mot pour mot, un vocabulaire purement interprétatif devenait superflu; mais ayant à montrer les rapports de filiation de la langue espagnole avec la langue française, nous avons dû, autant que possible, placer à la suite de chaque mot son correspondant français, soit du Midi, soit du Nord, d'une antériorité incontestable[2]. Or, de la comparaison des deux vocabulaires il résulte qu'il n'y a dans le Poëme du Cid qu'une faible quantité de mots, un dixième, un huitième au plus, sur lesquels nous n'avons aucune revendication légitime à exercer, mais que le reste a été emprunté à la France, ou, en d'autres termes, que la presque totalité des mots, n'importe quelle en soit l'origine, avaient été employés chez nous avant de l'être en Espagne. Et la démonstration serait plus complète encore si, d'une part, le texte du Poëme n'avait pas été rajeuni, altéré par le copiste, et si, d'un autre côté, nous avions eu à notre disposition, au lieu de monuments poétiques, des documents nous révélant davantage notre vieille langue vulgaire, la langue parlée en France aux Xe et XIe siècles.

Tel a été notre travail. Quelle en sera la destinée? Le Cid jusqu'à

[1] *De dignitate et augmentis scientiarum*, lib. II, cap. IV.

[2] Le Lexique roman de M. Raynouard nous a été d'un grand secours pour cette partie de notre travail; mais nous avons surtout consulté les anciens textes provençaux, et nous y avons retrouvé un certain nombre de formes oubliées dans le Lexique. Ainsi, M. Raynouard ne donne que le mot *amic* (ami). Le Poëme sur Boèce présente plusieurs fois (vers 45 et 138) la forme *amig*, plus rapprochée encore de l'espagnol, et que nous avons dû recueillir.

présent a porté bonheur aux écrivains qui se sont occupés de lui. A quelques-uns d'entre eux, aux plus grands, il est vrai, à Guillen de Castro, à Corneille, il a valu la gloire. Notre ambition ne va pas si haut : amplement satisfait si, pour prix de nos peines, nous obtenions un peu de cette estime qu'on ne refuse pas à l'architecte patient qui a restauré de son mieux un vénérable monument tombant en ruine.

Malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, il est encore bien incomplet, nous le savons : nous ne voulons pas du moins qu'il y manque l'expression de notre reconnaissance pour les personnes qui nous ont aidé dans la dernière phase de ce long travail. Nous remercierons d'abord l'habile administrateur placé à la tête de l'Imprimerie impériale. M. de Saint-Georges a surveillé l'exécution de notre livre avec un intérêt qui, durant plus de vingt mois, ne s'est pas ralenti un seul moment; et sa bienveillance infatigable nous a fait contracter une de ces dettes qu'il serait aussi difficile d'acquitter que d'oublier. Nous adresserons aussi des remercîments particuliers à M. Lancereau, correcteur à l'Imprimerie impériale, chargé de la révision des épreuves. Doué d'une rare aptitude pour tout ce qui se rattache à la philologie, versé dans la connaissance des langues de l'Inde, et possédant à fond les langues de l'antiquité classique, M. Lancereau s'est bien vite familiarisé avec le Poëme du Cid, et nous a prêté le concours le plus intelligent. Après avoir témoigné toute notre gratitude au chef, nous tenons à honneur de reconnaître ici ce que nous devons à l'employé dont nous avons été à même d'apprécier le dévouement et le savoir.

APPENDICE.

CRONICA RIMADA.

Le morceau que l'on va lire est extrait du manuscrit n° 9988, qui fait partie du fonds de la Bibliothèque impériale. Un littérateur espagnol fort distingué, don Eugenio de Ochoa, dénonça le premier l'existence de ce curieux fragment dans son Catalogue des manuscrits espagnols que possède cette riche bibliothèque[1]; et M. Francisque Michel, toujours si zélé à répandre la connaissance des monuments littéraires du moyen âge, le publia pour la première fois, il y a quelques années, en Allemagne, avec le concours de l'illustre M. Ferdinand Wolf. Comme ce récit contient l'histoire de la jeunesse du Cid, et qu'il est à peu près du même temps que le Poëme du Cid, nous avons pensé qu'il devenait, par ce double motif, le complément naturel de notre travail.

Avant de donner cet Appendice, nous dirons en quelques mots notre opinion sur la date du manuscrit de la *Cronica rimada*, sur l'époque où elle a été composée, et enfin sur la valeur historique et littéraire de cette œuvre.

Pour ce qui est de la date du manuscrit, un paléographe fort compétent, M. Claude, premier employé aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, le croit de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle. Il serait donc relativement assez moderne.

Mais l'ouvrage même est sans nul doute beaucoup plus ancien. Le savant M. Dozy, qui a consacré à la *Cronica rimada* quelques pages excellentes, s'exprime ainsi à ce sujet : « Le poëte dit à différentes reprises (en se servant du présent et non du prétérit) qu'il y a cinq rois (chrétiens) en Espagne. Il n'en était pas ainsi à l'époque dont il parle, celle de Ferdinand Ier. Quand on se rappelle que les poëtes du moyen âge peignent toujours leur propre temps

[1] *Catálogo razonado de los manuscritos españoles existentes en la Biblioteca real de Paris*, Paris 1844, in-4°, p. 105.

quand ils parlent du passé, il faut bien admettre que notre auteur ait écrit à une époque où il y avait réellement cinq rois en Espagne. En conséquence, il doit avoir écrit dans un temps où Léon et la Castille étaient des royaumes séparés, c'est-à-dire, entre 1157 et 1230 (les trois autres royaumes étaient alors l'Aragon, la Navarre et le Portugal [1]). »

Jusque-là nous sommes tout à fait d'accord avec M. Dozy; mais nous nous séparons du savant philologue touchant les dates respectives du Poëme du Cid et de la *Cronica rimada* [2]. Ces deux ouvrages étant les plus anciens monuments de la littérature espagnole, la question de priorité a son importance.

Après avoir remarqué que le rhythme du Poëme est moins barbare et plus harmonieux que celui de la *Cronica*, M. Dozy en conclut que celle-ci « pourrait être plus ancienne [3]. » Bien que la remarque soit fort juste, nous ne saurions adopter la conclusion. L'harmonie supérieure du rhythme prouve en faveur du poëte; elle ne prouve point contre l'ancienneté de l'œuvre. Ainsi, pour n'alléguer qu'un exemple pris dans la littérature du moyen âge, le rhythme du Poëme sur Boèce est sans comparaison plus harmonieux que celui du Gérard de Rossillon; et cependant le premier de ces ouvrages est antérieur au second, antérieur d'environ un siècle.

M. Dozy a remarqué aussi qu'on trouve dans la *Cronica rimada* le comparatif provençal *gensor* employé au sens du positif (v. 762), tandis que dans le Poëme du Cid on ne trouve que l'adjectif *gentil;* et de ce détail M. Dozy paraît encore disposé à induire que la *Cronica* serait plus ancienne que le Poëme [4]. Un mot qui s'égare momentanément d'une langue dans une autre, et surtout d'une langue néo-latine dans une autre langue de la même famille, c'est chose assez commune, et qui ne mérite guère, en général, de fixer l'attention des esprits sérieux. Mais pour le mot *gensor,* qui a un caractère tout particulier, il valait la peine d'être remarqué. Seulement nous serions tenté d'en tirer une conclusion opposée à celle de M. Dozy : il indiquerait, selon nous, une connaissance plus intime des élégances et des raffinements de la langue provençale, et, par conséquent, des rapports plus prolongés entre l'Espagne et la France, c'est-à-dire une époque plus moderne.

[1] *Recherches*, t. I, p. 624.

[2] Qu'on nous permette de rappeler ici que, dans notre opinion, la composition du Poëme du Cid remonte au milieu du XIIe siècle, et le manuscrit est seulement de l'année 1307. Selon M. Dozy, au contraire, le manuscrit du Poëme serait de l'année 1207, et l'ouvrage aurait été composé vers la même époque. (Voy. *Recherches*, t. I, p. 641.)

[3] *Recherches*, t. I, p. 648 et suiv.

[4] Voir sur ce point les observations de M. Dozy (*Recherches*, t. I, p. 629).

Deux observations, qui ont à nos yeux plus de gravité, viendraient au besoin confirmer notre opinion.

Nous prierons d'abord le lecteur de considérer le sujet de chacun de ces deux ouvrages. Le Poëme du Cid raconte les dernières années du héros et sa mort. La *Cronica rimada* est consacrée à célébrer ses premiers exploits. Cela seul n'autorise-t-il pas à penser que le Poëme est antérieur à la *Cronica*? N'est-il pas fort probable que le plus ancien des deux poëtes a dû s'attaquer à l'époque vraiment historique du Cid, et que l'autre se sera ensuite rejeté sur les traditions plus ou moins fabuleuses qui se rapportaient à sa jeunesse?

Voici l'autre observation, qui nous paraît décisive. Dans le Poëme du Cid rien n'indique, si ce n'est de la manière la plus vague, l'existence de la chevalerie[1]. Dans la *Cronica rimada,* au contraire, on voit on ne peut plus clairement la chevalerie instituée, avec ses lois et ses symboles. Ainsi, dans un endroit, le comte de Savoie ayant fait proposer à Rodrigue d'entrer à son service, Rodrigue s'excuse en disant qu'il n'est qu'un simple écuyer, qu'il n'est pas encore armé chevalier (v. 879). Ailleurs l'auteur nous parle de pennons à devise ou armoriés (v. 839). Or, comme l'a fort judicieusement remarqué M. Dozy, les poëtes du moyen âge peignant toujours leur propre temps, il faut bien admettre que l'auteur du Poëme du Cid appartient à un temps où la chevalerie n'était pas encore organisée en Espagne, et que l'auteur de la *Cronica rimada* vivait à une époque où cette institution était déjà régulièrement établie et en possession de la faveur publique; il faut, disons-nous, admettre que l'auteur du Poëme est antérieur à celui de la *Cronica.*

Du reste, il ne serait pas raisonnable, à notre avis, de supposer entre les deux ouvrages un laps de temps trop étendu; il ne doit y avoir de l'un à l'autre qu'un intervalle de vingt ou trente ans.

Quant à la valeur, soit historique, soit littéraire, de la *Cronica rimada,* il est difficile de se figurer rien d'aussi misérable. L'auteur, inspiré probablement par la lecture des romans de chevalerie, a recueilli sans choix et sans contrôle les légendes populaires qui se formaient déjà sur les commencements de son héros, et il entasse tout cela à la suite sans talent et sans esprit. Nous lui reprocherons, en outre, dans les choses de l'ordre moral, un sentiment dénué de délicatesse. Enfin, et c'est ce que nous lui pardonnerons encore moins, il a follement rapporté ou peut-être, même, sottement imaginé des contes absurdes relatifs à de prétendues guerres qui n'ont jamais eu lieu entre

[1] Voyez le vers 1222 et les *Notes historiques* à ce même vers.

l'Espagne et la France, et il devient par là, dans la littérature espagnole, le plus ancien représentant des préjugés anti-français qui ont causé tant de maux aux deux pays [1]. Pourquoi donc nous sommes-nous décidé à publier une œuvre de ce genre? Parce que, malgré le peu de cas que nous en faisons, elle a cependant un double intérêt : elle contient les premiers éléments de l'histoire apocryphe du Cid, et elle est, après le Poëme, le plus ancien monument de la langue espagnole.

[1] Nous avons cherché à nous expliquer ce qui avait pu animer ainsi l'auteur de la *Cronica rimada* contre les Français. A l'époque où il écrivait, non-seulement la France n'avait eu aucun démêlé avec l'Espagne, mais elle n'avait cessé de la seconder généreusement dans l'œuvre de sa délivrance, et, de plus, des princes de race française occupaient avec honneur les divers trônes de la Péninsule. (Voyez l'*Introduction*, § VIII.) D'où vient donc cette haine aussi absurde qu'injuste, qui exalte notre auteur, et lui fait accepter ou inventer tant de folies? Voici à cet égard nos conjectures. Le brave homme avait lu probablement quelque roman français (la Chanson de Roland, peut-être!), composé sur l'expédition de Charlemagne de ce côté-ci des Pyrénées. Il n'aura pas compris que cette expédition avait été faite contre les Arabes, dans un intérêt chrétien, dans un intérêt espagnol. Il n'aura vu là que l'invasion de son pays, et, poussé par un patriotisme inintelligent, il aura écrit son œuvre en guise de représailles.

. . . . . .

. . . . . .

Asosegada estava la tierra, que non avie guerra de ningun cabo.
280 El conde don Gomes de Gormas à Diego Laynes fiso daño :
Fferióle los pastores, è robóle el ganado.
A Bivar llegó Diego Laynes, al apellydo fue llegado.
El enbiólos rrecebir à sus hermanos, è cavalga muy privado.
Ffueron correr à Gormas, quando el sol era rayado.
285 Quemaronle el arraval, è quemaronle el andamio.
E traen los vasallos è quanto tiene en las manos.
E traen los ganados quantos andan por el campo.
E traenle por dessonrra las lavanderas que al agua estan lavando.
Tras ellos salió el conde con cient cavalleros fijosdalgo,
290 Rebtando à grandes boses à fijo de Layn Calvo :
Dexat mis lavanderas, fijo del alcalde cibdadano,

. . . . . .

. . . . . .

Le pays était tranquille, vu que d'aucun côté il n'y avait guerre.
280 Le comte don Gomez de Gormaz fit tort à Diègue Laynez :
Il lui frappa ses bergers, et lui ravit son troupeau.
Diègue Laynez arriva à Bivar, il arriva à l'appel.
Il envoya recevoir ses frères, et chevaucha très-promptement.
Aux premiers rayons du soleil, ils firent une incursion à Gormaz.
285 Ils lui brûlèrent le faubourg et lui brûlèrent le chemin de ronde.
Et ils emmènent ses vassaux et tout ce qu'il a en son pouvoir.
Et ils emmènent tous les troupeaux qui allaient dans la campagne.
Et ils lui emmènent, par déshonneur, les lavandières qui lavent à la rivière.
A leur poursuite sortit le comte avec cent chevaliers gentilshommes,
290 Défiant à grands cris le fils de Layn Calvo :
«Laissez mes lavandières, fils de l'alcalde citadin ;

V. 279. — Dans les vers qui précèdent, l'auteur célèbre les anciens héros populaires de l'Espagne. Nous ne donnons de la *Cronica* que ce qui a trait au Cid.

V. 285. — Ms. : e *comensaronle*, etc. Erreur du copiste. — Le mot *andamio* signifie proprement le chemin pratiqué sur le haut d'une fortification.

V. 286. — Au lieu de *tiene*, M. Dozy propose de lire *tienen* (*Recherches*, t. I, p. 684). Nous n'avons pas adopté cette correction : il s'agit ici du comte don Gomez, et l'auteur dit avec raison *tiene*, comme il a dit plus haut *quemaronle*.

{ Ca à mi non me atenderedes à tantos por tantos.
{ Por quanto él está escalentado.
Pedro Ruy Laynes, señor que era de Faro :
Cyento por ciento vos seremos de buena miente è al pulgar.
295 Otorganse los omenajes que fuessen y al dia de plaso.
Tornanle de las lavanderas è de los vassallos;
Mas non le dieron el ganado, ca selo querian tener por lo que el conde avia levado.
E los nueve dias contados cavalgan muy privado.
Rodrigo, fijo de don Diego, è nieto de Layn Calvo,
300 E nieto del conde Nuño Alvares de Amaya, è visnieto del rey de Leon,
Dose años avia por cuenta, è aun los trese non son.
Nunca se viera en lit, ya quebravale el corason.
Cuentasse en los cien lidiadores, que quisso el padre ò que non.
Los primeros golpes suyos è del conde don Gomes son.
305 Paradas estan las hases, è comiensa à lidiar.

{ «Car moi, vous ne m'attendrez pas à tant contre tant.»
{ [Il parle ainsi] parce qu'il est très-animé.
Pedro Ruy Laynez, qui était seigneur de Faro, [répliqua] :
«Cent contre cent, nous vous combattrons volontiers, et à un pouce de distance.»
295 Ils se promettent sous serment de se retrouver là à jour fixe.
On lui rendit les lavandières et les vassaux;
Mais on ne lui rendit pas le troupeau, car on voulait le retenir pour ce que le comte avait enlevé.
Et les neuf jours comptés ils chevauchent très-promptement.
Rodrigue, fils de don Diègue et petit-fils de Layn Calvo,
300 Et petit-fils du comte Nuño Alvarez de Amaya, et arrière-petit-fils du roi de Léon,
Avait douze ans passés et n'en avait pas encore treize.
Il ne s'était jamais vu dans une bataille, [mais] déjà le cœur lui en rompait.
Il se compte parmi les cent combattants, que son père le voulût ou non.
Les premiers coups sont siens, et du comte don Gomez.
305 Les troupes sont rangées, et il commence le combat.

V. 292.—«M. Francisque Michel, dit M. Dozy, n'a rien compris à ce passage; il a imprimé : «Ca a mi non me atenderedes a tantos por tantos, por quanto él está escalentado.» Ce que M. Michel a imprimé comme une seule ligne doit en former deux, comme le montre l'assonance; puis les guillemets doivent se placer, non après *escalentado* (car alors cette phrase serait un non-sens), mais après *tantos.*» (*Recherches*, t. I, p. 685.) Nous adoptons entièrement l'opinion de M. Dozy, quant au fond.

V. 299-300.—Selon M. Dozy, ces deux lignes sont évidemment interpolées, et paraissent être une glose (*Recherches*, t. I, p. 685). Sur ce point nous ne saurions nous ranger à l'opinion de M. Dozy, et nous conservons ces deux vers, qui, selon nous, font partie intégrante du texte.

V. 304.— Ms. : *En* los primeros, etc. Il y a là une erreur du copiste; nous corrigeons.

V. 305.—Ms. et texte de M. Michel : Paradas estan las *bases*. Erreur du copiste, et inadvertance de l'éditeur.

Rodrigo mató al conde, ca non lo pudo tardar.

. . . . . .

Enpos ellos salió Rodrigo, que los non da vagar.
Prisso à dos fijos del conde à todo su mal pessar,
310 A Hernan Gomes è Alfonso Gomes, è trajolos à Bivar.
Tres fijas avia el conde, cada una por cassar:
E la una era Elvira Gomes, è la mediana Aldonsa Gomes, è la otra Ximena Gomes la menor.
Quando sopieron que eran pressos los hermanos è que era muerto el padre,
Paños visten brunitados è velos à toda parte
315 (Estonce la avian por duelo; agora por goso la traen).
Salen de Gormas è vanse para Bivar.
Viólas venir don Diego, è à recebirlas sale.
Donde son aquestas freyras que algo me vienen demandar?

Rodrigue tua le comte, car celui-ci ne put l'en empêcher.

. . . . . .

A leur poursuite alla Rodrigue, de sorte qu'il ne leur donna point de loisir.
Il prit deux fils du comte à leur très-grand chagrin,
310 Fernand Gomez et Alphonse Gomez, et les emmena à Bivar.
Le comte avait trois filles, chacune d'elles à marier:
Et l'une était Elvire Gomez; et la cadette, Aldonsa Gomez; et l'autre, la plus jeune, Chimène Gomez.
Quand elles surent que leurs frères étaient prisonniers et que leur père était tué,
Elles revêtent des vêtements de couleur brune et des voiles de toutes parts
315 (On portait alors cette couleur en signe de deuil; maintenant on la porte en signe de joie).
Elles sortent de Gormaz et s'en vont devers Bivar.
Don Diègue les vit venir, et il sort à leur rencontre.
«D'où sont ces nonnains qui me viennent demander quelque chose?»

V. 306. — Après le vers 306, on lit dans le manuscrit:

Venidos son los ciento e pienssan de lydiar.

M. Dozy dit avec toute raison que ce vers est interpolé (*Recherches*, t. I, p. 686). Mais nous ne pensons pas, comme M. Dozy, que ce vers soit irrégulier. C'est un excellent vers de douze syllabes.

V. 308. — Ms. *sic*. Mais la grammaire veut qu'on lise: *que les non da vagar*.

V. 312. — Le manque d'assonance a fait penser à M. Dozy que cette ligne n'était qu'une glose (*Recherches*, t. I, p. 686). Nous ne le croyons pas. L'auteur a dit ce qu'il voulait dire, sans s'inquiéter du rhythme et de l'assonance.

V. 315. — M. Dozy émet l'opinion que ce vers est une glose (*Recherches*, t. I, p. 686). Ce vers qui, selon nous, fait bien partie du texte, indiquerait seulement que dans la seconde moitié du XIIe siècle, époque où écrivait l'auteur de la *Cronica rimada*, il y a eu un moment où le noir se portait dans les fêtes et où le blanc était la couleur du deuil; et l'on ne verra rien là d'invraisemblable, pour peu que l'on veuille réfléchir à la mobilité et aux caprices de la mode. — Dans ces mots *la avian*, *la traen*, le pronom relatif *la* suppose un substantif féminin sous-entendu: c'est probablement le substantif *cosa* (chose), ou *color* (couleur). On trouve dans le *Poëme du Cid* plusieurs exemples de semblables sous-entendus.

Desirvos hemos, señor, que non avemos porque vos lo negar:
320 Ffijas somos del conde don Gormas, è vos le mandastes matar.
Prissistesnos los hermanos, è tenedeslos acá;
E nos mugieres somos, que non ay quien nos anpare.
Essas oras dixo don Diego: No devedes à mi culpar;
Peditlos à Rodrigo, sy vos los quisiere dar.
325 Prometolo yo à Christus, à mi non me puede pessar.
Aquesto oyó Rodrigo, comensó de fablar:
Mal fesistes, señor, de vos negar la verdat;
Que yo seré vuestro fijo, è seré de mi madre.
Parat mientes al mundo, señor, por caridat.
330 Non han culpa las fijas por lo que fiso el padre.
Datles à sus hermanos, que muy menester los han.
Contra estas dueñas mesura devedes catar.
Ally dixo don Diego: Fijo, mandatgelos dar.
Sueltan los hermanos, à las dueñas los dan.
335 Quando ellos se vieron fuera en salvo, comensaron de fablar:
Quinse dias possieron de plaso à Rodrigo è à su padre,

— «Nous vous [le] dirons, seigneur, car nous n'avons nul motif pour vous le cacher:
320 «Nous sommes filles du comte don Gormaz, et vous l'avez envoyé tuer.
«Vous nous avez pris nos frères, et vous les retenez ici;
«Et nous, nous sommes des femmes, de sorte que nous n'avons personne qui nous protége.»
Alors don Diègue dit: «Ce n'est pas moi que vous devez accuser;
«Demandez-les à Rodrigue, s'il veut vous les rendre.
325 «J'en atteste le Christ, je n'en aurai nul chagrin.»
Rodrigue entendit cela, il commença de parler:
«Vous avez mal fait, seigneur, en niant la vérité;
«Car je serai [toujours] votre fils, et je serai [le fils] de ma mère.
«Faites attention au monde, seigneur, par charité.
330 «Les filles ne sont point coupables pour ce qu'a fait le père.
«Rendez-leur leurs frères, car elles ont d'eux grandement besoin.
«Vous devez montrer de la courtoisie envers ces dames.»
Alors don Diègue dit: «Fils, ordonnez qu'on les leur rende.»
On délivre les frères, on les rend aux dames.
335 Quand ils se virent dehors en sûreté, ils commencèrent de parler:
Ils fixèrent un délai de quinze jours à Rodrigue et à son père,

V. 324. — *Demandez-les*, c'est-à-dire, demandez vos frères.

V. 325. — *Christus* pour *Christo*, comme dans le *Poëme du Cid*.

V. 327. — Comme don Diègue a dit la vérité, la moitié de ce vers a dû être altérée par le copiste.

V. 332. — Au lieu de *catar*, peut-être faut-il lire *guardar*.

Que los vengamos quemar de noche en las cassas de Bivar.
Ffabló Ximena Gomes la menor: Mesura, dixo, hermanos, por amor de caridat.
Yrme he para Çamora, al rey don Fernando querellar,
340 E mas fincaredes en salvo, è él derecho vos dará.
Alli cavalgó Ximena Gomes: tres doncellas con ella van,
E otros escuderos que la avian de guardar.
Llegava à Çamora, do la corte del rey está,
Llorando de los ojos è pediendo piedat:
345 Rey, dueña so lasrada, è avéme piedat.
Orphanilla finqué pequeña de la condessa mi madre.
Ffijo de Diego Laynes fissome mucho mal;
Prissome mis hermanos, è matóme à mi padre.
A vos que sodes rey vengome à querellar.
350 Señor, por merced, derechò me mandat dar.
Mucho pessó al rey, è comensó de fablar:
En grand coyta son mis reynos; Castilla alçarseme ha;.
E si se me alçan Castellanos, ffaserme han mucho mal.
Quando lo oyó Ximena Gomes, las manos le fue bessar.
355 Merced, dixo, señor, non lo tengades à mal.

«Pour que nous venions les brûler, de nuit, dans leurs maisons de Bivar.»
Chimène Gomez, la plus jeune, parla: «Modérez-vous, dit-elle, mes frères, pour l'amour de la charité.
«Je m'en irai devers Zamora, porter plainte au roi don Fernand,
340 «Et vous demeurerez davantage en sûreté, et lui vous donnera satisfaction.»
Alors Chimène Gomez monta à cheval: trois demoiselles vont avec elle,
Et, de plus, des écuyers qui devaient veiller sur elle.
Elle arriva à Zamora, où se tient la cour du roi,
Pleurant de ses yeux et demandant pitié:
345 «Roi, je suis une dame infortunée, ayez pitié de moi!
«Petite [encore], je demeurai orpheline de la comtesse ma mère.
«Un fils de Diègue Laynez m'a fait beaucoup de mal;
«Il m'a pris mes frères, et m'a tué mon père.
«A vous qui êtes roi je viens porter plainte.
350 «Seigneur, par grâce, faites-moi rendre justice.»
Le roi fut très-affligé, et il commença de parler:
«Mes royaumes sont en grand péril; la Castille se soulèvera contre moi;
«Et si les Castillans se soulèvent contre moi, ils me feront beaucoup de mal.»
Lorsque Chimène Gomez l'entendit, elle alla lui baiser les mains.
355 «Merci, dit-elle, seigneur, ne le tenez pas à mal.

V. 337. — Nous conservons le tour hardi du poëte.

V. 342. — Les mots *otros escuderos* viennent assez singulièrement.

Mostrarvos he assosegar à Castilla è à los reynos otrotal :
Datme à Rodrigo por marido, aquel que mató à mi padre.
Quando aquesto oyó el conde don Ossorio, amo del rey don Fernando,
Tommó el rey por las manos, è aparte yva sacallo.
360 Señor, que vos semeja? que don vos ha demandado?
Mucho la devedes agradecer al padre apoderado.
Señor, enbiat por Rodrigo è por su padre privado.
Apriessa fasen las cartas, que non lo quieren tardar.
Danlas al mensajero; al camino es entrado.
365 Quando llegó à Bivar, don Diego estava folgando.
Dixo : Omillome à vos, señor, ca vos trayo buen mandado.
Enbia por vos è por vuestro fijo el buen rey don Fernando.
Vedes aqui sus cartas firmadas que vos trayo :
Que, sy Dios quisiere, será ayna Rodrigo encimado.
370 Don Diego cató las cartas è ovo la color mudado.
Sospechó que por la muerte del conde queria el rey matarlo.
Oytme, dixo, mi fijo, mientes catedes acá.

«Je vous montrerai à maintenir en paix la Castille et les [autres] royaumes pareillement :
«Donnez-moi pour mari Rodrigue, celui qui a tué mon père.»
Lorsqu'il entendit cela, le comte don Ossorio, gouverneur du roi don Fernand,
Il prit le roi par la main et le tira à part.
360 «Seigneur, que vous semble? quel don vous a-t-elle demandé?
«Vous devez beaucoup de gratitude au père puissant.
«Seigneur, envoyez devers Rodrigue et devers son père promptement.»
Ils font aussitôt les lettres, car ils ne veulent point y mettre de retard.
Ils les donnent au messager; celui-ci se met en route.
365 Lorsqu'il arriva à Bivar, don Diègue était à se divertir.
Il dit : «Je m'humilie devant vous, seigneur, car je vous apporte un bon message.
«Le bon roi don Fernand envoie après vous et après votre fils.
«Voyez ici les lettres qu'il a signées [et] que je vous apporte :
«De sorte que, si Dieu le permet, Rodrigue sera bientôt en haut rang.»
370 Don Diègue regarda les lettres et changea de couleur.
Il soupçonna qu'à cause de la mort du comte le roi le voulait tuer.
«Ecoutez-moi, dit-il, mon fils, mettez ici toute votre attention.

V. 359. — *Por las manos*, au lieu de *por la mano*, le pluriel pour le singulier. (Voyez les *Notes historiques*, p. 298.)

V. 361. — Au lieu de *la devedes*, il faut lire ici *le devedes*. On voit dans le *Poëme du Cid* mille exemples du régime indirect ainsi redoublé.

V. 370. — Après l'article *la* qui précède le mot *color*, M. Wolf met entre parenthèses : *sic*. Certainement; et cela doit être : dans l'ancien espagnol, comme dans l'ancien provençal, le substantif *color* était féminin. Il a changé de genre en vieillissant.

Temome de aquestas cartas, que anden con falsedat.
E desto los rreys muy malas costumbres han.
375 Al rey que vos servides, servillo muy sin arte.
Assy vos aguardat dél como de enemigo mortal.
Ffijo, passatvos para Faro do vuestro tyo Ruy Laynes está;
E yo iré à la corte do el buen rey está.
E sy à por aventura el rey me matare,
380 Vos è vuestros tios poderme hedes vengar.
Ally dixo Rodrigo : E esso non seria la verdat.
Por lo que vos passaredes, por esso quiero yo passar.
Magüer sodes mi padre, quierovos yo aconsejar.
Trecientos cavalleros todos convusco los levat;
385 A la entrada de Çamora, señor, à mi los dat.
Essa ora dixo don Diego : Pues pensemos de andar.
Metense à los caminos, para Çamora van.
A la entrada de Çamora, allá do Duero cay,

«Je redoute ces lettres, qu'elles ne recèlent quelque trahison.
«Les rois ont en ceci de fort mauvaises coutumes.
375 «Le roi que vous servez, il le faut servir sans nul artifice.
«Mais gardez-vous de lui comme d'un ennemi mortel.
«Fils, passez devers Faro, où se tient votre oncle Ruy Laynez;
«Et moi j'irai à la cour, où se tient le bon roi.
«Et si par aventure le roi vient à me tuer,
380 «Vous et vos oncles me pourrez venger.»
Alors Rodrigue dit : «Et il n'en sera point ainsi!
«Partout où vous irez, je veux, moi, aller aussi.
«Bien que vous soyez mon père, je veux vous donner un conseil.
«Trois cents chevaliers, emmenez-les tous avec vous;
385 «[Et] à l'entrée de Zamora, seigneur, donnez-les-moi.»
Alors don Diègue dit : «Eh bien! pensons à marcher.»
Ils se mettent en route, ils vont devers Zamora.
A l'entrée de Zamora, là où tombe le Duero,

V. 374. — Deux observations sur ce vers. — 1° Au lieu de *è desto*, il faut, je crois, lire *en esto*. — 2° Après le mot *rreys*, M. Wolf ajoute *sic*, observation qui porte probablement sur l'absence de l'*e* final euphonique (*rreyes*). C'est le mot écrit à la manière provençale.

V. 375. — Encore deux observations. — 1° *Servillo* au lieu de *servirlo*, et l'infinitif au lieu de l'impératif; double licence qui se retrouve plusieurs fois dans le *Poëme du Cid*. — 2° *Arte* pour *art*.

V. 376. — Ce mot *assy* (ainsi, par conséquent) va contre l'intention de l'auteur et la liaison des idées.

V. 379. — Immédiatement après ces mots *è sy à*, et devant *por aventura*, M. Wolf écrit entre parenthèses : *sic*. L'ancien espagnol multipliait les prépositions.

Armanse los tresientos, è Rodrigo otro tale.
390 Desque los vió Rodrigo armados, començó de fablar:
Oytme, dixo, amigos, parientes è vassallos de mi padre;
Aguardat vuestro señor sin engaño è sin arte.
Sy vieredes que el alguasil lo quisiere prender, mucho apriessa lo matat.
Tan negro dia aya el rey commo los otros que ay estan.
395 Non vos pueden desir traydores por vos al rey matar;
Que non somos sus vassallos, nin Dios non lo mande.
Que mas traydor serya el rey, si à mi padre matasse,
Por yo matar mi enemigo en buena lid en campo,
Yrado contra la corte ado está el buen rey don Fernando.
400 Todos disen: Es él que mató al conde losano.
Quando Rodrigo bolvió los ojos, todos yvan derramando.
Avien muy grant pavor dél è muy grande espanto.
Allegó don Diego Laynes al rey bessarle la mano.
Quando esto vió Rodrigo, non le quisso bessar la mano.
405 Rodrigo fincó los ynojos por le bessar la mano.

Les trois cents s'arment, et Rodrigue pareillement.
390 Dès que Rodrigue les vit armés, il commença de parler :
«Ecoutez-moi, dit-il, amis, parents et vasseaux de mon père;
«Gardez votre seigneur sans tromperie et sans artifice.
«Si vous voyez que l'alguazil le veuille arrêter, tuez-le tout aussitôt.
«Que le roi ait un jour aussi triste que l'auront les autres qui sont là.
395 «On ne pourra vous dire traîtres pour avoir tué le roi;
«Car nous ne sommes point ses vassaux, et que Dieu ne l'ordonne [jamais]!
«Car plutôt traître serait le roi s'il venait à tuer mon père,
«Que moi, pour avoir tué mon ennemi en combat loyal dans le champ,
«Irrité contre la cour où se tient le bon roi don Fernand.»
400 Tous disent : «C'est lui qui a tué le comte orgueilleux.»
Quand Rodrigue tourna les yeux, tous allaient se dispersant.
Ils avaient de lui une très-grande peur et un très-grand effroi.
Don Diègue Laynez s'avança pour baiser la main au roi.
Lorsque Rodrigue vit cela, il ne voulut pas lui baiser la main.
405 Rodrigue s'agenouilla pour lui baiser la main.

V. 398. — *Por yo matar*, etc. Cela n'a pas de sens. Nous essayons d'en mettre un.

V. 399. — Ms. et texte de M. Michel : *e do* está. Cela ne présente aucun sens admissible. Il faut nécessairement lire *ado* (là où), comme au vers 558.

V. 400.—Ms.: Todos disen *a* él que *el que*, etc. Il y a là, sans nul doute, une distraction du copiste. M. Dozy l'avait également remarquée et corrigée (*Recherches*, t. I, p. 635).

V. 405.—Entre ce vers et le précédent, le copiste a dû omettre quelque chose, comme les

El espada traya luenga; el rey fue mal espantado.
A grandes boses dixo : Tiratme allá esse peccado.
Dixo estonce don Rodrigo : Querria mas un clavo,
Que vos seades mi señor, nin yo vuestro vassallo.
410 Porque vos la bessó mi padre, soy yo mal amansellado.
Essas oras dixo el rey al conde don Ossorio su amo :
Datme vos acá essa doncella, despossaremos este losano.
Aun non lo creyó don Diego, tanto estava espantado.
Salió la doncella, è traela el conde por la mano.
415 Ella tendió los ojos, è à Rodrigo comensó de catarlo.
Dixo : Señor, muchas mercedes, ca este es el conde que yo demando.
Ally despossavan à doña Ximena Gomes con Rodrigo el Castellano.
Rodrigo respondió muy sannudo contra el rey castellano :
Señor, vos me despossastes mas à mi pessar que de grado;
420 Mas prometolo à Christus que vos non besse la mano,
Nin me vea con ella en yermo nin en poblado,
Ffasta que vensa cinco lides en buena lid en campo.
Quando esto oyó el rey, fisose maravillado.

Il portait une épée longue; le roi fut malement effrayé.
Il dit en criant : «Otez-moi de là ce démon.»
Don Rodrigue dit alors : «J'aimerais mieux un clou,
«Plutôt que de vous avoir pour seigneur, et d'être, moi, votre vassal.
410 «Parce que mon père vous a baisé la main, je suis très-mécontent.»
Alors le roi dit au comte don Ossorio, son gouverneur :
«Amenez-moi ici cette demoiselle, nous marierons cet orgueilleux.»
Don Diègue avait peine à le croire, tant il était effrayé.
La demoiselle parut, et le comte la menait par la main.
415 Elle leva les yeux, et commença de regarder Rodrigue.
Elle dit : «Seigneur, mille remercîments, car c'est là le comte que je demande.»
Là on maria doña Chimène Gomez avec Rodrigue le Castillan.
Rodrigue répliqua, fort irrité contre le roi de Castille :
«Seigneur, vous m'avez marié plutôt de force que de gré;
420 «Mais je déclare devant le Christ que je ne vous baiserai point la main,
«Et que je ne me verrai point avec ma femme en désert ni en lieu habité,
«Jusqu'à ce que j'aie remporté cinq victoires en bon combat dans le champ.»
Lorsque le roi entendit cela, il fut émerveillé.

remontrances de don Diègue à son fils. M. Dozy a fait la même remarque (*Recherches*, t. I, p. 669).

V. 420. — Ms. et texte de M. Michel : *bessé* (avec un accent). Soit distraction, soit ignorance de l'orthographe, le copiste met ainsi le verbe au parfait défini, au lieu de le mettre au subjonctif.

Dixo : Non es este ombre, mas figura ha de peccado.
425 Dixo el conde don Ossorio : Mostrarvos lo ha privado.
Quando los Moros corrieren à Castilla, non le accorra ombre nado :
Veremos si lo dise de veras, ò si lo dise beffando.
Alli espedieron padre è fijo, al camino fueron entrados.
Ffuésse para Bivar à Sant Pedro de Cardeña por morar y el verano.
430 Corryó el moro Burgos de Ayllon muy losano,
E el arrayas Bulcor de Sepulveda muy honrrado,
E su hermano Tosios el arrayas de Olmedo, muy rico è mucho abondado.
Entre todos eran V. mill Moros à cavallo.
E fueron correr à Castilla, è llegaron à Bilforado,
435 E quemaron à Redresilla è à Grañon de cabo à cabo.
A Rodrigo llegó el apellido, quando en siesta estava adormido.
Deffendió que ninguno non despertasse à su padre, sol non fuesse ussado.
Metense à las armas, è cavalgan muy privado.
Tresientos cavalleros del padre van lo aguardando,
440 E otras gentes de Castilla que se le yvan llegando.
E los Moros venien robando la tierra è fasiendo mucho daño.

Il dit : «Celui-ci n'est pas un homme, mais il a la mine d'un démon.»
425 Le comte don Ossorio dit : «Il vous le montrera bientôt.
«Lorsque les Mores feront une invasion en Castille, que nul homme né ne le secoure :
«Nous verrons s'il parle ainsi sérieusement, ou par plaisanterie.»
Alors le père et le fils prirent congé, [et] se mirent en route.
Il s'en alla vers Bivar, à Saint-Pierre-de-Cardeña, pour y passer l'été.
430 Il fit une incursion, le more Burgos de Ayllon, très-glorieux,
Et l'arraez Bulcor de Sepulveda, très-honoré,
Et son frère Tosios, l'arraez d'Olmedo, abondant en richesses.
Entre tous, ils étaient cinq mille Mores à cheval.
Et ils allèrent courir la Castille, et arrivèrent à Bilforado;
435 Et ils brûlèrent Redresilla et Grañon, d'un bout à l'autre.
L'appel parvint à Rodrigue lorsque, en sieste, il était endormi.
Il défendit que personne éveillât son père, [et] que même on l'essayât.
Ils se mettent en armes, et chevauchent très-promptement.
Trois cents chevaliers de son père vont veillant sur lui,
440 Ainsi que d'autres gens de Castille qui vers lui arrivaient.
Et les Mores venaient pillant le pays, et faisant beaucoup de dommage.

V. 425. — Au lieu de *mostrarvos lo ha*, le manuscrit porte : *Mostrarvos lo he* (je vous le prouverai). Erreur du copiste, évidemment.

V. 430. — Ms. : Corryó el moro *a* Burgos, etc. Il y a encore ici une distraction du copiste. (Voyez, plus loin, le vers 457.)

V. 437. — Cette expression *sol non fuesse ussado* est bien vague. Nous précisons.

Trayan grant poder, con robo de ganado,
E Christianos captivos, mal peccado!
A la nava del Grillo, do es Lerma llamado,
445 Ally los alcançó Rodrigo.
Seguiólos en alcance, lidió con los algareros, que non con los que levavan el ganado;
E à los unos mató, è à los otros fue arramando.
Por el campo de Gomiel à Yoda llegaron,
Do yvan los poderes con el robo tamaño.
450 Ally lidió Rodrigo con ellos buena lid en el campo.
Un dia è una noche, fasta otro dia mediado,
Estuvo en pesso la batalla è el torneo mesclado.
Rodrigo venció la batalla, Dios sea loado!
Ffasta Peña-Falcon, do es Peña-Fiel llamado,
455 Las aguas de Duero yvan las enturbiando.
Ally bolvieron un torneo, contra Fuente-Dueña llegando.
Mató Rodrigo à los dos arrayases, è prisso al moro Burgos loçano.
El traxo los paganos contra Tudela de Duero;

Ils menaient de grandes forces, avec un butin de troupeaux,
Et des Chrétiens captifs; quel péché!
Dans la plaine del Grillo, où est l'endroit nommé Lerme,
C'est là que Rodrigue les atteignit.
445 Il les poursuivit, se battit avec les hommes de l'incursion et non avec ceux qui emmenaient les troupeaux;
Et il tua les uns, et alla dispersant les autres.
Par le champ de Gomiel ils arrivèrent à Yoda,
Où allait le corps des troupes avec le butin très-considérable.
Là Rodrigue combattit avec eux un bon combat dans le champ.
450 Un jour et une nuit, jusqu'à la moitié du jour suivant,
La bataille fut en balance et la journée incertaine.
Rodrigue remporta la victoire; Dieu soit loué!
Jusqu'à Peña-Falcon, où est l'endroit nommé Peña-Fiel,
Ils allaient troublant les eaux du Duero.
455 Là ils eurent un autre combat, en arrivant vers Fuente-Dueña.
Rodrigue tua les deux arraez, et prit le More Burgos le glorieux.
Il emmena les païens vers Tudela de Duero;

V. 444. —*A la nava del Grillo*, c'est-à-dire, dans la plaine du Grillon.

V. 446. — M. Michel a lu : *en Alcancer*. (Voyez notre *Vocabulaire* au mot *alcanz*.)

V. 447. — Le verbe *arramar* (pour *derramar*) se trouve un peu plus loin, v. 653, employé au même sens.

V. 457. — Ce More Burgos est sans nul doute le même personnage que le poëte nomme plus haut (v. 430) *Burgos de Ayllon*. Il est impossible

E el ganado, captivos è captivas, traxolos el Castellano.
460 En Çamora llegaron los mandados, do era el buen rey don Fernando.
El rey, quando lo sopo, fue ledo è pagado.
Ay Dios, que grande alegria fasia el rey castellano!
Cavalgó el buen rey; con él muchos condes è cavalleros, è otros ombres fijosdalgo.
Ffuésse para Tudela de Duero, do pacia el ganado.
465 Rodrigo, quandol' vió venir, recebiólo muy privado.
Cata, dixo, buen rey, que te trayo, magüera non so tu vassallo.
De cinco lides que te prometí el dia que tu me oviste desposado,
Vencido he la una, yo cataré por las quatro.
Essas oras dixo el buen rey: Por todo seas perdonado,
470 En tal que me des el quinto de quanto aqui has ganado.
Estonce dixo Rodrigo: Solamente non sea pensado;
Que yo lo daré à los mesquinos que assas lo han lasrado.
Lo suyo daré à los diesmos, que non quiero ser peccado.
De lo mio daré soldadas aquellos que me aguardaron.

Et le troupeau, [ainsi que] les captifs et les captives, le Castillan les emmena.
460 Les messages arrivèrent à Zamora, où était le bon roi don Fernand.
Le roi, quand il sut cela, fut content et joyeux.
Ah Dieu! quelle grande joie témoigna le roi castillan!
Il chevaucha, le bon roi; avec lui maints comtes et chevaliers, et d'autres nobles hommes.
Il alla devers Tudela de Duero, où paissait le troupeau.
465 Rodrigue, quand il le vit venir, se hâta d'aller à sa rencontre.
«Regarde, dit-il, bon roi, ce que je t'amène, bien que je ne sois pas ton vassal.
«Des cinq batailles que je t'annonçai le jour que tu me marias,
«J'en ai gagné une; je m'occuperai des quatre [autres].»
Alors le bon roi dit: «Sois pour tout pardonné,
470 «Pourvu que tu me donnes le cinquième de tout ce que tu as ici gagné.»
Alors Rodrigue dit: «Qu'il n'y soit pas seulement pensé;
«Car je le donnerai à ces nécessiteux qui l'ont bien mérité par leurs peines.
«Je donnerai ce que je dois pour la dîme, car je ne veux point pécher.
«Sur ma part je donnerai la solde à ceux qui m'ont défendu.»

de se figurer une copie faite avec plus de négligence que celle de la *Cronica rimada*.

V. 473.— Ms. et texte de M. Michel: que non quiero *su* peccado. Quant à notre correction, il nous suffira, pour la justifier, de rappeler qu'on trouve dans le *Poëme du Cid* plusieurs exemples du participe passé employé au sens actif, quoique précédé du verbe *ser*. Voyez notamment v. 407: *Despues que fue cenado* (après qu'il eut soupé).

V. 474. — Devant *aquellos* M. Michel a cru devoir ajouter entre parenthèses la préposition *à*. Pour le sens, fort bien. Mais on trouve dans le *Poëme du Cid* vingt exemples qui prouvent que, pour l'euphonie, l'on supprimait à volonté la préposition *à* devant un mot commençant par la même voyelle.

475 Essas oras dixo el buen rey : Dame à esse Moro losano.
Estonce dixo Rodrigo : Solamente non sea pensado;
Que non por quanto yo valgo, que fidalgo à fidalgo, quandol' prende non deve dessonrrarlo.
Demas non vos daré el quinto, synon de aver monedado;
Que darlo he à mis vassallos, que assas me lo han laserado.
480 Despedieronse del rey, è bessaronle la mano.
Tresientos cavalleros fueron por cuenta los que ally fueron juntados.
Quando esto vió Rodrigo, à los Moros se tornó privado :
Oytmelo, rey moro Burgos de Ayllon, muy losano :
Yo non prenderia rey, nin à mi non seria dado;
485 Mas roguévos que veniesedes conmigo : vos fesisteslo de grado.
Ytvos para vuestro reynado, salvo è seguro;
Que en toda la mi vida non ayades miedo de rey moro nin de christiano.
Quanto avien los arrayases que yo maté, vos heredatlo,
Sy vos quesieren abrir las villas; synon, enbiatme mandado.
490 Yo faré que vos abran à miedo, que non de grado.
Quando esto vió el moro Burgos de Ayllon, muy losano,

475 Alors le bon roi dit : «Donne-moi ce More glorieux.»
Sur ce, Rodrigue dit : «Qu'il n'y soit pas seulement pensé;
«Car, par tout ce que je vaux, de gentilhomme à gentilhomme, quand l'un prend l'autre, il ne doit pas le déshonorer.
«De plus, je ne vous donnerai pas le cinquième, si ce n'est de l'argent monnayé;
«Car il faut que je le donne à mes vassaux, qui l'ont bien mérité par leurs peines.»
480 Ils prirent congé du roi, et lui baisèrent la main.
Ils étaient par compte trois cents chevaliers, ceux qui là étaient réunis.
Lorsque Rodrigue vit cela, il retourna promptement vers les Mores :
«Ecoutez-moi, roi more Burgos de Ayllon, le très-glorieux :
«Je ne prendrais pas un roi, et cela ne me serait pas permis;
485 «Mais je vous ai prié de venir avec moi : vous l'avez fait de gré.
«Allez-vous-en devers votre royaume sans crainte et sauf :
«Tant que je vivrai ne redoutez [ni] roi more ni [roi] chrétien.
«De tout ce qu'avaient les arraez que j'ai tués, vous, héritez-en,
«Si l'on veut vous ouvrir les villes; sinon, envoyez-moi un message.
490 «Je ferai qu'on vous ouvre par crainte, sinon de gré.»
Lorsqu'il vit cela, le More Burgos de Ayllon, le très-glorieux,

V. 477. — L'auteur dit mal ce qu'il veut dire. Nous précisons.

V. 481. — Cette expression *por cuenta* se trouve deux ou trois fois dans le *Poëme du Cid*.

V. 486. — Comme M. Wolf l'a fort bien remarqué, au lieu de *salvo è seguro*, l'assonance veut : *seguro è salvo*.

V. 490. — Même observation qu'au vers 477.

Fincó los ynojos delante Rodrigo,
E bessóle la mano de boca fablando :
A ty digo el mi señor, yo so el tu vassallo,
495 E dote de mi aver el quinto è tus parias en cada año.
Alegre se va el Moro, alegre se tornó el Castellano.
Parias le enbió el rey moro de Ayllon, muy losano,
Que para en quatro años fuesse rico è abondado.
Sopolo el conde don M. G^es de Navarra, cavalgó muy privado,
500 E fuésse para el rey : Señor, pessete del tu daño.
Calahora è Tudela forçada te la ha el buen rey don Fernando.
Señor, dame tus cartas, è yré desafiarlo.
Yo seré tu justador, conbaterlo he privado.
Essas horas dixo el rey : Sseate otorgado.
505 Las cartas dan al conde, al camino es entrado.
Allegava à Çamora, al buen rey don Fernando.
Entró por la corte, al buen rey bessó la mano,
E dixo : Oytme, rey de grand poder, un poco sea escuchado.
Mensagero con cartas non deve tomar mal, nin recebir daño.

Il s'agenouilla devant Rodrigue,
Et lui baisa la main, en parlant de sa bouche :
«Je t'appelle mon seigneur, je suis ton vassal,
495 «Et je te donne de mon bien le cinquième et un tribut chaque année.»
Joyeux s'en va le More, joyeux s'en retourna le Castillan.
Le roi more de Ayllon, le très-glorieux, lui envoya un tribut,
De sorte que pour quatre ans il fût riche et dans l'abondance.
Le comte don Martin Gonzalez de Navarre le sut, il chevaucha très-promptement,
500 Et s'en alla devers le roi : «Seigneur, qu'il te pèse de ton dommage.
«Le bon roi don Fernand t'a pris par force Calahorra et Tudela.
«Seigneur, donne-moi tes lettres, et j'irai le défier.
«Je serai ton jouteur, je le combattrai promptement.»
Alors le roi dit : «Que cela te soit octroyé.»
505 On donne les lettres au comte, il se met en route.
Il arriva à Zamora, au bon roi don Fernand.
Il entra au milieu de la cour, au bon roi baisa la main,
Et dit : «Entendez-moi, roi tout-puissant, veuillez m'écouter un peu.
«Un messager porteur de lettres ne doit pas être maltraité, ni recevoir dommage.

V. 498. — *Para en quatro años*. Cela est encore bien obscur. Nous précisons.

V. 499. — Nous croyons, avec M. Wolf, que ces lettres M. G^es signifient *Martin Gonzalez*.

V. 501. — Remarquer le participe *forçada* (au singulier) au lieu de *forçadas* (au pluriel), après deux substantifs féminins. Les anciens Provençaux auraient dit de même.

510 Enbia vos desafiar el rey de Aragon, à vos è todo vuestro reynado.
Vedes aqui sus cartas, yo vos trayo el mandado.
Synon, datme un justador de todo vuestro reynado;
Yo lidiaré por el rey de Aragon, que so su vassallo.
Quando este oyó el rey, en pie fue levantado,
515 E dixo : Pessar devia à Dios è à todo su reynado,
De tal cossa començar rey que devia ser su vassallo.
Quien gelo consejó, è commo fue dello ossado?
Qual seria de mis reynos amigo, ò pariente, ò vassallo
Que por mi quissiesse lidiar este rieto?
520 Rodrigo à los tres dias à Çamora ha llegado.
Vió estar al rey muy triste, ante él fue parado.
Sonrissando se yva, è de la boca fablando :
Rey, quien vos fisso pessar, ò commo fue dello ossado?
De presso ò de muerto non vos saldrá de la mano.
525 Essas horas dixo el rey : Seas bien aventurado.
A Dios mucho agradesco por ver que eres aqui llegado.
A ti digo la mi coyta donde soy coytado :
Enbióme desafiar el rey de Aragon, è nunca gelo ove buscado.

510 «Le roi d'Aragon vous envoie défier, vous et tout votre royaume.
«Vous voyez ici ses lettres, c'est moi qui vous apporte le message.
«Sinon, donnez-moi un jouteur de tout votre royaume;
«Je combattrai pour le roi d'Aragon, car je suis son vassal.»
Lorsque le roi l'entendit, il se leva debout,
515 Et dit : «Cela devrait affliger Dieu et tout son royaume,
«Qu'un roi qui devrait être son vassal entreprenne une telle chose.
«Qui le lui a conseillé? et comment a-t-il osé cela?
«Quel serait de mes royaumes, l'ami, le parent ou le vassal,
«Qui pour moi voudrait soutenir ce défi?»
520 Rodrigue dans les trois jours est arrivé à Zamora.
Il vit le roi qui se tenait fort triste; il s'arrêta devant lui.
Il s'approcha en souriant, et parlant de sa bouche :
«Roi, qui vous a causé du chagrin, et comment a-t-on osé cela?
«Sinon prisonnier ou mort, il ne sortira pas de vos mains.»
525 Alors le roi dit : «Sois le bien fortuné!
«Je rends maintes grâces à Dieu, en voyant que tu es ici arrivé.
«Je te dis mon affliction, par où je suis affligé :
«Le roi d'Aragon m'a envoyé défier, et jamais je ne l'avais provoqué.

V. 512. — *Sinon*, c'est-à-dire, si vous ne faites pas droit à sa réclamation.

V. 515-16. — Au lieu de l'imparfait *devia*, l'auteur aurait dû employer le conditionnel *devria*.

Enbióme desir quel' diesse à Calahorra amidos ò de grado,
530 O quel' diesse un justador de todo el mi reynado.
Querelléme en mi corte à todos los fijosdalgo :
Non me respondió ombre nado.
Respondele tu Rodrigo, mi pariente è mi vassallo.
Fijo eres de Diego Laynes, è nieto de Layn Calvo.
535 Essas horas dixo Rodrigo : Señor, placeme de grado.
A tal plaso nos dedes que pueda ser tornado;
Que quiero yr en romerya al padron de Santiago,
E à Santa Maria de Rocamador, sy Dios quissiere guissarlo.
Essas horas dixo el rey : En treynta dias avrás afarto.
540 El conde con grand bí en pie fue levantado,
E dixo : Rey, en treynta dias mucho es grand plaso;
Que mas me queria ver con Rodrigo que quien me diesse un condado.
Estonce dixo Rodrigo : Conde, porque vos quexades tanto?
Que à quien diablos han de tomar chica es posiesta de mayo.
545 Essas horas dixo el rey : Ve tu via bien aventurado.
A los caminos entró Rodrigo, pessól' è à mal grado.

«Il m'a envoyé dire que je lui donnasse Calahorra de gré ou de force,
530 «Ou que je lui donnasse un jouteur de tout mon royaume.
«Je me suis plaint dans ma cour à tous les gentilshommes :
«Nul homme né ne m'a répondu.
«Réponds-lui, toi Rodrigue, mon parent et mon vassal.
«Tu es fils de Diègue Laynez et petit-fils de Layn Calvo.»
535 Alors Rodrigue dit : «Seigneur, il me plaît volontiers.
«Donnez-nous un tel délai que je puisse être de retour;
«Car je veux aller en pèlerinage au patron de Saint-Jacques
«Et à Sainte-Marie de Rocamador, si Dieu veut bien le permettre.»
Alors le roi dit : «En trente jours tu auras suffisamment.»
540 Le comte avec grande colère se leva debout,
Et dit : «Roi, c'est un bien grand délai que trente jours;
«Car j'aimerais mieux me voir [aux mains] avec Rodrigue que si l'on me donnait un comté.»
Sur ce, Rodrigue dit : «Comte, pourquoi vous plaignez-vous tant?
«A celui que les diables doivent prendre, qu'importe un délai plus ou moins long?»
545 Alors le roi dit : «Va ton chemin avec tout bonheur.»
Rodrigue se mit en route à son grand regret et chagrin.

V. 529. — Sur cet adverbe *amidos*, voyez le *Poëme du Cid*, v. 84, à la note.

V. 542. — Ms. *sic*. Au lieu de l'imparfait, il faut nécessairement le conditionnel.

V. 544. — *Posiesta de mayo*. Locution proverbiale dont nous n'avons pu découvrir l'origine; mais on entrevoit le sens.

V. 546. — Après le vers 546, on lit dans le manuscrit :

De qual disen Benavente, segunt dise en el romance.

. . . . . .

E passó por Astorga, è llegó à Monte-Yrago.
Complió su romerya por Sant Salvador.
550 Fue tornado à la condessa doña Theresa Nuñes, è apriessa ovo preguntado :
Señora, quantos dias ha passados que yo fue en romerya à Santiago?
E dixo la condessa : Oy passan veynte è seis dias, cras seran los veynte è siete dias llegados.
Quando esto oyó Rodrigo, fue mal amansellado,
E dixo : Cavalgat, mis cavalleros, è non querades tardarlo.
555 Vayamos nos servir al buen rey don Fernando;
Que tres dias ha, non mas, para complirse el plaso.
A los caminos entró Rodrigo con trecientos fijosdalgo.
Al vado de Cascajar, ado Duero fue apartado,
Fuerte dia fasia de frìo à la posiesta.
560 En llegando à la horilla del vado, estava un peccador de malato,

. . . . . .

Et il passa par Astorga, et arriva à Monte-Yrago.
Il acheva son pèlerinage par San-Salvador.
550 Il retourna vers la comtesse doña Theresa Nuñez, et lui demanda aussitôt :
«Madame, combien y a-t-il de jours que je suis allé en pèlerinage à Saint-Jacques?»
Et la comtesse dit : «Aujourd'hui il y en a vingt-six, [et] demain arrivera le vingt-septième.»
Lorsque Rodrigue entendit cela, il fut fort affligé,
Et dit : «Chevauchez, mes chevaliers, et n'y mettez point de retard.
555 «Allons-nous-en servir le bon roi don Fernand;
«Car il n'y a [plus] que trois jours, pas plus, pour que le délai soit accompli.»
Rodrigue se mit en chemin avec trois cents gentilshommes.
Au gué de Cascajar, là où se divise le Duero,
Il faisait un rude jour de froid.....
560 En arrivant au bord du gué, il y trouva un pécheur de lépreux.

M. Dozy pense que cette ligne n'est pas à sa place (*Recherches*, t. I, p. 625). En effet, ni le sens ni l'assonance ne l'appellent.

V. 548. — Ms. : *Monteyraglo*. M. Dozy a fort bien démontré qu'il faut lire *Monte-Yrago*.

V. 549. — Ms. : Sant Salvador *de Oviedo*. M. Dozy, par d'excellentes raisons, a proposé de supprimer *de Oviedo* (*Recherches*, t. I, p. 625 et s.). Du reste, nous ne pensons pas, avec le savant philologue, que, ces deux mots supprimés, l'assonance reparaît. L'assonance du couplet est *a o*; et en terminant le vers, ou la ligne, par *Sant Salvador*, on a une assonance en *o* aigu.

V. 551. — Après ces mots *ha passados*, M. Michel écrit entre parenthèses : *sic*. Oui, certainement. L'ancienne grammaire espagnole voulait ou, tout au moins, admettait ce que nous appelons l'accord du participe.

V. 559. — M. Michel a écrit par erreur : *a lo posiesta*. Le manuscrit donne l'article féminin *la*, comme plus haut, v. 544. M. Wolf propose de lire également, comme plus haut, *posiesta de mayo*. Fort bien, pour l'assonance; mais le sens?

V. 560. — Remarquer la particule *de* entre *peccador* et *malato*. L'auteur du *Poëme du Cid* dit de même : *El bueno de Minaya* (le brave de Minaya).

A todos pediendo piedat, que le passasen el vado.
Los cavalleros todos escopian, è yvanse dél arredrando.
Rodrigo ovo dél duelo, è tomólo por la mano.
So una capa verde aguadera passólo por el vado,
565 En un mullo andador que su padre le avia dado.
E fuésse para Grejalva do es Cerrato llamado,
So unas piedras cavadas que era el poblado.
So la capa verde aguadera alvergó el Castellano è el malato,
E en siendo dormiendo, à la oreja le fabló el gapho :
570 Dormidas, Rodrigo de Bivar? tiempo has de ser acordado.
Mensagero so de Christus, que non soy malato.
Sant Lasaro so. A ti me ovo Dios enbiado,
Que te dé un resollo en las espaldas, que en calentura seas tornado;
Que quando esta calentura ovieres, que te sea menbrado
575 Quantas cossas comensares, arrematarlas con tu mano.
Diól' un rresollo en las espaldas que à los pechos le ha passado.
Rodrigo despertó, è fue mal espantado.
Cató en derredor de ssy, è non pudo fallar el gapho.

Demandant à tous pitié pour qu'on lui fît passer le gué.
Tous les chevaliers témoignaient leur dégoût, et allaient de lui s'écartant.
Rodrigue eut pitié de lui, et le prit par la main.
Sous une cape verte à l'épreuve de l'eau il lui fit traverser le gué,
565 Sur un mulet bon marcheur que son père lui avait donné.
Et il alla vers Grejalva. où est l'endroit nommé Cerrato,
Qui était un village sous des pierres creuses.
Sous la cape verte à l'épreuve de l'eau le Castillan s'abrita avec le lépreux,
Et lorsqu'il fut endormi, le lépreux lui parla à l'oreille :
570 «Dors-tu, Rodrigue de Bivar? il est temps que tu sois averti.
«Je suis un messager du Christ, et non pas un lépreux.
«Je suis saint Lazare. Dieu m'a vers toi envoyé,
«Pour que je te souffle sur les épaules, afin que tu entres en fièvre,
«[Et] que, quand tu auras cette fièvre, il te soit rappelé
575 «Que toutes les choses que tu auras entreprises, tu en viendras à bout de ta main.»
Il lui envoya sur les épaules un souffle qui le traversa jusqu'à la poitrine.
Rodrigue s'éveilla, et fut malement effrayé.
Il regarda autour de lui, et ne put trouver le lépreux.

V. 562. — Le verbe *escopir*, ou *escupir*, signifie *lancer de la salive*.

V. 564. — *Capa aguadera*. Nous interprétons de notre mieux. L'auteur veut parler sans doute d'une cape de voyage, faite pour préserver contre la pluie, au moyen de quelque préparation.

V. 565. — Le manuscrit porte *mullo* (par deux *l*). Nous conservons.

Menbróle d'aquel sueño, è cavalgó muy privado.
580 Ffuésse para Cahorra de dia è de noche andando.
Y era el rey don Rramiro de Aragon, y era el rey don Fernando,
Y era el rey don Ordonio de Navarra.
Venido era el dia del plaço, è non assomava el Castellano.
En priessa se vió él, è à Diego Laynes ovo buscado.
585 Diego Laynes, vos lidiat este rrieto por salvar à vuestro fijo, que à vos era dado.
Dixo Diego Laynes : Señor, plaseme de grado.
Armanle mucho apriessa el cuerpo è el cavallo.
Quando quisso cavalgar, assomó el Castellano.
A recebirle sale el rey con muchos fijosdalgo.
590 Adelante! dixo à Rodrigo. Porque tardades tanto?
Estonce dixo Rodrigo : Señor, non sea culpado;
Ca aun fasta el sol puesto es todo el dia mi plaso.
Lidiaré en esse cavallo de mi padre, que el mio viene muy cansado.
Dixo Diego Laynes : Fijo, plaseme de grado.
595 El rey con grant plaser parósse armarlo.

Il se souvint de ce songe, et chevaucha très-promptement.
580 Il alla devers Calahorra, en marchant jour et nuit.
Là était le roi don Ramire d'Aragon, là était le roi don Fernand,
Là était le roi don Ordoño de Navarre.
Le jour du délai était arrivé, et le Castillan ne paraissait pas.
Le roi se vit en péril, et envoya chercher Diègue Laynez.
585 «Diègue Laynez, soutenez ce défi pour sauvegarder votre fils, comme à vous il appartient.»
Diègue Laynez dit : «Seigneur, j'y consens volontiers.»
On l'arme à la hâte, sa personne et son cheval.
Quand il voulut chevaucher, parut le Castillan.
Le roi sortit à sa rencontre avec maints gentilshommes.
590 «En avant! dit-il à Rodrigue. Pourquoi tardez-vous tant?»
Sur ce, Rodrigue dit : «Seigneur, ne m'adressez point de reproches;
«Car jusqu'au soleil couché tout ce jour est dans mon délai.
«Je combattrai sur ce cheval de mon père, vu que le mien vient très-fatigué.»
Diègue Laynez dit : «Fils, j'y consens volontiers.»
595 Le roi avec grand plaisir s'arrêta pour l'armer.

V. 580. — Le manuscrit porte *Cahorra*, et plus haut, v. 529, on lit *Calahorra*. Etait-ce une syncope, ou une licence autorisée? ou bien faut-il voir ici purement et simplement une abréviation graphique?

V. 585. — Ces mots, *que à vos era dado*, prêtent à un double sens. Nous croyons avoir rendu l'intention de l'auteur.

V. 588. — Le verbe *assomar* ou *asomar*, dérivé sans doute de la 1re pers. de l'indicatif du verbe *adesse* (*adsum*), se trouve également dans le *Poëme du Cid*. (Voyez notre *Vocabulaire*.)

Dixo Rodrigo : Señor, non sea culpado.
Cavalgar queria Rodrigo, non queria tardarlo.
Non le venia la calentura que le avia dicho el malato.
Dixo al rey : Señor, dadme una sopa en vino.
600 Quando quisso tomar la sopa, la calentura ovo llegado.
En logar de tomar la sopa, tomó la rrienda del cavallo.
Enderesó el pendon, è el escudo ovo enbrasado,
E fuésse para ally do estava el Navarro.
El Navarro llamó Aragon, è Castilla el Castellano.
605 Yvanse dar seños golpes, los cavallos encostaron.
Dixo el conde navarro : Que cavallo traes, Castellano?
Dixo Rodrigo de Bivar : Quieres trocarlo?
Cambialo comigo, sy el tuyo es mas flaco.
Ally dixo el conde : Non me serya dado.
610 Partieronles el sol, è los fieles commo de cabo.
Yvanse dar seños golpes, è erról' el conde navarro.
Non lo erró Rodrigo de Bivar : un golpe le fue dar que le abatió del cavallo.
Enante que el conde se levantase decendió à degollarlo.

Rodrigue dit : «Seigneur, ne me faites point de reproches.»
Rodrigue voulait chevaucher, il ne voulait pas y mettre de retard.
Il ne lui venait pas la fièvre que lui avait annoncée le lépreux.
Il dit au roi : «Seigneur, donnez-moi une soupe au vin.»
600 Quand il voulut prendre la soupe, la fièvre arriva.
Au lieu de prendre la soupe, il prit la bride du cheval.
Il leva droit son pennon, et embrassa son écu,
Et alla vers l'endroit où se tenait le Navarrais.
Le Navarrais cria : « Aragon! » et le Castillan : « Castille! »
605 Ils allaient tous les deux se frapper, leurs chevaux se placèrent côte à côte.
Le comte navarrais dit : «Quel cheval as-tu là, Castillan?»
Rodrigue de Bivar dit : «Veux-tu le troquer?
«Echange-le avec moi, si le tien est plus faible.»
Alors le comte dit : «Cela ne me serait point permis.»
610 On leur partagea le soleil, et les juges du camp pareillement.
Ils allèrent se frapper l'un l'autre, et le comte navarrais le manqua.
Rodrigue de Bivar ne le manqua pas : il lui donna un coup qui l'abattit de cheval.
Avant que le comte ne se relevât, il descendit lui trancher la tête.

V. 596. — Ce vers qui, à un mot près, est le même que le vers 591, nous paraît avoir été ajouté ici par la distraction du copiste.

V. 598. — Voyez les vers 573 et suivants.

V. 601. — Ce vers, le plus heureux de la *Cronica rimada*, indique on ne peut mieux que la fièvre annoncée à Rodrigue, c'est une fièvre divine, ou l'enthousiasme, à qui rien ne résiste.

Desta guissa ganó à Calahorra Rodrigo el Castellano
615 Por el buen rey don Fernando, el dia de Santa Crus de mayo.
..... Que Atiença avia por reynado;
El rey moro Jesyas de Guadalajara que à Africa ovo poblado,
Aquel moro Jesyas mucho honrrado Madriano.
E sopolo el rey Burgos de Ayllon, muy losano;
620 E vinose para Castilla de dia è de noche andando.
A Bivar enbió el mandado.
E quando lo sopo Rodrigo, cavalgó muy privado.
Entre dia è noche à Çamora es llegado.
Al rey se omilló, è nol' bessó la mano.
625 Dixo : Rey, mucho me plase porque non so tu vassallo.
Rey, fasta que non te armasses, non devias tener reynado;
Ca non esperas palmada de Moros nin de Christianos.
Mas ve velar al padron de Santiago; quando oyeres la missa,
Armate con tu mano, è tu te ciñe la espada con tu mano;
630 E tu te deciñe commo de cabo, è tu te sey el padrino, è tu te sey el afijado;

De cette manière Rodrigue le Castillan gagna Calahorra
615 Pour le bon roi don Fernand, le jour de Sainte-Croix de mai.
.....Qui avait Atiença pour royaume;
[Et] le roi more Jésyas de Guadalajara qui avait peuplé l'Afrique.
Ce More Jésyas, très-honorable Madrian.
Et le roi Burgos de Ayllon, le très-glorieux, sut cela;
620 Et il vint devers la Castille, marchant jour et nuit.
A Bivar il envoya un message.
Et lorsque Rodrigue le sut, il chevaucha très-promptement.
Entre jour et nuit à Zamora il est arrivé.
Il s'humilia devant le roi, mais ne lui baisa pas la main.
625 Il dit : «Roi, j'ai beaucoup de plaisir parce que je ne suis point ton vassal.
«Roi, tant que tu ne te seras point armé, tu ne devrais point gouverner un royaume;
«Car n'espère pas le moindre secours des Mores ni des Chrétiens.
«Mais va faire la veillée des armes au patron de Saint-Jacques, [et] après avoir entendu la messe,
«Arme-toi de ta main, et de ta main ceins-toi l'épée;
630 «Et déceins-toi également, et sois à toi-même ton parrain, et sois à toi-même ton filleul;

V. 616. — Ainsi que M. Wolf l'a remarqué avec raison, il doit manquer quelque chose avant ce vers. Voyez plus loin le vers 666, qui révèlerait au besoin l'omission.

V. 626. — *Fasta que non te armasses*, etc. L'auteur s'est mal exprimé, ou le copiste a mal écrit : le mot *fasta* n'est pas le mot juste, ou la négation *non* est de trop.

V. 627. — L'indicatif *esperas*, au lieu du subjonctif *esperes*.

V. 630. — Deux observations sur ce vers. — 1° Après le mot *deciñe*, M. Michel met entre pa-

E llamate cavallero del padron de Santiago;
E serias tu mi señor; è mandarias el tu reynado.
Essas horas dixo el rey: En tanto fue acordado.
Non ha cossa, Rodrigo, que non faga, por te non salir de mandado.
635 Metieronse à los caminos, passól' Rodrigo à mal grado.
. . . . . .
Passólo à Astorga, è metiólo à Monte-Yrago.
De ally se tornó Rodrigo, que le apresurava el mandado,
Que se aguissavan paganos para correr el reynado.
640 De noche llegó Rodrigo à Bivar; dava su apellido
Que non lo entendiessen los que vendian el reynado.
A Sant Estevan fue Diego Laynes llegado,
E don Ruy Laynes de Alfaro, è don Layn Laynes que ovo à Treviño conprado,
E Fernand Laynes de Sant Estevan, muy losano.
645 El alvor queria quebrar, è aun el dia non era claro,
Quando assomavan los cinco reys moros por el llano.
Por la deffesa de Sant Estevan à Duero son llegados.

«Et appelle-toi chevalier du patron de Saint-Jacques;
«Et tu seras mon seigneur; et tu pourras gouverner ton royaume.»
Alors le roi dit : «Cela est accordé.
«Il n'est chose, Rodrigue, que je ne fasse pour te complaire.»
635 Ils se mirent en chemin, Rodrigue l'emmena contre son gré.
. . . . . .
Il l'emmena à Astorga, et le mit à Monte-Yrago.
De là s'en retourna Rodrigue, car un message l'appelait à la hâte,
Vu que les païens se préparaient à courir le royaume.
640 Rodrigue arriva de nuit à Bivar; il fit son appel
De manière à n'être pas entendu de ceux qui vendaient le royaume.
Diègue Laynez à Sant-Estevan était arrivé,
Et don Ruy Laynez de Alfaro, et don Layn Laynez qui avait acheté Treviño,
Et Fernand Laynez de Sant-Estevan, le très-glorieux.
645 L'aube allait poindre, et le jour n'était pas encore clair,
Lorsque les cinq rois mores parurent dans la plaine.
Par le territoire de Sant-Estevan ils sont arrivés au Duero.

renthèses : *sic*. Tout semble indiquer que c'est bien là le mot que le copiste a voulu écrire. Mais devant ce mot il aurait dû répéter le pronom *te*. —2° *Commo de cabo*. Expression que nous avons déjà vue et qui se représente au vers 1002.

V. 632. — Le conditionnel *serias*, *mandarias*, au lieu du futur *serás*, *mandarás*.

V. 635. — Après le vers 635, le manuscrit porte la ligne suivante :

Que disen Benavente, segun dise en el romance.

Nous supprimons cette ligne comme nous avons supprimé celle qui suit le vers 546, et par le même motif.

V. 647. — Ici encore, deux observations. —

Ally aderesó Rodrigo sus gentes, acaudellando vuelve la batalla.
Muchas gentes se perdieron de Moros è de Christianos.
650 Malos peccados! y morieron quatro fijos de Layn Calvo.
Muchos buenos cavalleros enderedor, Rodrigo los ovo encontrados.
Desque vió el padre è los tios muertos, ovo la color mudado.
Quisiera arramar los Moros, Rodrigo ovo el escudo enbraçado.
Por tornar los Moros, del padre non ovo cuydado.
655 Ally fue mesclada la batalla, è el torneo abivado.
Paradas fueron las ases, è el torneo mesclado.
Ally llamó Rodrigo à Santiago, fijo del Sebedeo.
Non fue tan bueno de armas Judas el Macabeo,
Nin Archil Nicanor, nin el rey Tholomeo.
660 Cansados fueron de lidiar, è fartos de tornear.
Tres dias estido en pesso la fasienda de Rodrigo de Bivar.

Là Rodrigue rangea ses troupes, [et] il ordonna la bataille.
Beaucoup de gens se perdirent, soit des Mores, soit des Chrétiens.
650 Quel péché! là moururent quatre fils de Layn Calvo.
[Avec] beaucoup de bons chevaliers autour [d'eux] Rodrigue les rencontra.
Dès qu'il vit son père et ses oncles morts, il changea de couleur.
Rodrigue aurait voulu disperser les Mores, et il embrassa son écu.
Comme les Mores revenaient à la charge, il n'eut point souci de son père.
655 Alors la bataille devint une mêlée, et le tournoi s'anima.
Les troupes se rangèrent, et le tournoi se changea en mêlée.
Alors Rodrigue invoqua saint Jacques, fils de Zébédée.
Judas Machabée ne fut pas si bon dans les armes,
Ni Archil Nicanor, ni le roi Ptolémée.
660 Fatigués ils furent de combattre, et rassasiés de jouer de la lance.
Trois jours demeura en balance cette affaire de Rodrigue de Bivar.

1° Sur le mot *deffesa* (ou *dehesa*) voyez Berganza, *Antiguedades de España*, lib. VI, cap. v. — 2° Le manuscrit porte : *non* son llegados. Il y a là une distraction du copiste, évidemment.

V. 649. — On lit dans le manuscrit, au commencement de ce vers : *Llegar querran al quarto* (Ils voudront arriver au quatrième). Ces mots n'ont aucune espèce de rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit, et nous avons pris sur nous de les supprimer.

V. 651. — Après *encontrados*, M. Michel écrit encore entre parenthèses : *sic*. Oui, c'était la règle.

V. 653. — Ms. : Quisiera arramar los *Christianos*, etc. Sur le sens du verbe *arramar*, voyez plus haut, v. 447. Nous avons dû supposer ici quelque erreur du copiste, et nous avons corrigé.

V. 654. — Ms. : Por tornar los *Christianos*, etc. Ici encore, nous supposons une distraction du copiste, et nous corrigeons.

V. 656. — L'auteur dit au vers précédent : *fue mesclada la batalla;* et il dit à présent : *paradas fueron las ases*. Il y a dans ce récit plus de désordre et de confusion que dans la bataille même.

A pocas que lo non tomaron en trega armado estando.
Esto le aconsejó por el buen rey don Fernando,
Quando los condes vendieron el reynado.
665 La batalla venció Rodrigo; por ende sea Dios loado!
Mató al rey Garay, moro de Atiença, è al rey de Ciguença su hermano;
E mató al de Guadalajara, è prisso al Madriano,
E al Talaverano, è à otros Moros afartos :
Ca muy bien le ayudó el rey moro Burgos de Ayllon, loçano,
670 Que era su vassallo.
E traxieron los dos reys moros para el pueblo çamorano.
Tornósse Rodrigo para Castilla, tan sañudo è tan yrado.
Toda la tierra tembrava con el Castellano.
Fue destroyr à Redresilla, è quemar à Bilforado.
675 Conbatieron à Granion, è prisso al conde don Garci Fernandes con su mano.
Por Villafranca de Montesdoca le levava apressionado.
E viólo el conde don Ximeno Sanches de Burveva, su hermano.
E quando lo vió Rodrigo, luego le salió al alcance.
Encerrólo en VII. barrios que es Birviesca llamado.

Peu s'en fallut que l'on n'obtînt de lui une trêve, tandis qu'il était armé.
Cela lui fut conseillé par le bon roi don Fernand,
Lorsque les comtes vendirent le royaume.
665 Rodrigue gagna la bataille : Dieu en soit loué!
Il tua le roi Garay, More de Atiença, et le roi de Ciguença, son frère :
Et il tua celui de Guadalajara, et il prit le Madrian,
Et celui de Talavera, et d'autres Mores en quantité :
Car fort bien l'aida le roi more Burgos de Ayllon, le glorieux,
670 Lequel était son vassal.
Et l'on emmena les deux rois mores devers la ville de Zamora.
Rodrigue s'en retourna devers la Castille, plein de colère et de fureur.
Le Castillan faisait trembler toute la terre.
Il alla détruire Redresilla et brûler Bilforado.
675 Ils attaquèrent Grañon, et il prit de sa main le comte don Garci Fernandez.
Par Villafranca de Montesdoca il l'emmenait prisonnier.
Et le comte don Ximeno Sanchez de Burveva, son frère, le vit.
Et lorsque Rodrigue l'aperçut, il marcha aussitôt à sa poursuite.
Il l'enveloppa aux sept quartiers que l'on appelle Birviesca.

V. 662. — Le manuscrit porte *entrega*, d'un seul mot. Nous l'écrivons en deux mots, et nous interprétons de notre mieux.

V. 663. — Nous traduisons avec la meilleure volonté possible cette phrase plus que singulière.

V. 675. — L'auteur semble faire allusion à un épisode dont il est question dans le *Poëme du Cid*, v. 3282 - 3302.

680 En Santa Maria la antigua se encerró el conde losano.
Conbatiólo Rodrigo amidos, que non de grado.
Ovo de ronper la yglesia, è entró en ella privado.
Sacólo por las barvas al conde detras el altar con su mano,
E dixol' : Sal acá, alevoso, è ve vender à christianismo
685 A los Moros, è matar à tu señor honrrado.
Dos condes lieva pressos Rodrigo, à Carrion fue llegado.
Quando lo sopieron los condes de Carrion è de Castilla, todos se alegraron;
E fueronle jurar en las manos, è omenaje le otorgar,
Que à treynta dias contados fuessen ant'el rey don Fernando.
690 Con los pressos fue Rodrigo al pueblo camorano,
E metiólos en pressyon con los Moros, è cavalgó privado.
E sale à rrecebir à los caminos al buen rey don Fernando.
E encontrólo entre Çamora è Benavente, do es Moreruela poblado.
Desde ally fasta Çamora fue gelo contando.
695 El rey, quando lo oyó, enbió por todos sus reynados,
Portogalesses è Galisianos, Leonesses è Asturianos,
E Estremadura con Castellanos;
E ally los mandó el rey tan ayna judgar

680 Dans Sainte-Marie l'antique s'enferma le comte glorieux.
Rodrigue l'attaqua malgré lui, et non volontiers.
Il lui fallut rompre [la porte de] l'église, et il y entra aussitôt.
De sa main il retira le comte par la barbe, de derrière l'autel,
Et il lui dit : «Sors ici, traître, et va vendre la chrétienté
685 «Aux Mores, et tuer ton seigneur honoré.»
Rodrigue emmène deux comtes prisonniers, et arrive à Carrion.
Lorsque les comtes de Carrion et de Castille le surent, tous se réjouirent;
Et ils allèrent lui jurer entre les mains, en lui prêtant hommage,
Qu'à trente jours comptés, ils iraient devant le roi don Fernand.
690 Avec les prisonniers Rodrigue alla vers la ville de Zamora,
Et il les mit en prison avec les Mores, et il chevaucha promptement.
Et il alla sur le chemin, au-devant du bon roi don Fernand.
Et il le rencontra entre Zamora et Benavente, à l'endroit nommé Moreruela.
De là jusqu'à Zamora, il lui raconta ce qui s'était passé.
695 Le roi, quand il l'entendit, envoya par tous ses royaumes,
Vers les Portugais et les Galiciens, vers les Léonais et les Asturiens.
Et vers [ceux de] l'Estramadure et les Castillans;
Et alors le roi leur manda de juger sur-le-champ

V. 685. — Ms. : *E a* Moros. Cela ne présente aucun sens; nous corrigeons.

V. 688. — Ms. : E *fesieronle* jurar, etc. Cela ne présente aucun sens; nous corrigeons.

Los condes que tal cossa fasian, que muerte merecian?
700 Judgaron Portogalesses à bueltas con Galisianos;
Dieron por juysio que fuesen despeñados.
Judgaron Leonesses con Asturianos;
Dieron por juysio que fuessen arrastrados.
Judgaron Castellanos à bueltas con Estremadanos,
705 E dieron por juysio que fuessen quemados.
Ffijos fueron del conde don Pedro del Campo, mucho onrrado.
Quando sopieron que Rodrigo de los reynos era echado,
Entraron à Palencia por fuerça, que primero era condado,
E à muy grand desonrra echaron fuera al perlado.
710 E fuésse querellar ant'el rey don Fernando :
Señor, mienbresete, ca non te deve ser olvidado,
Como el rey vuestro padre ovo à Palencia franqueado.
E dixo el rey : Muchas cossas que yo non puedo faser, mal peccado!
Dixo Arnaldo el perlado : Yr quiero à Roma querellarlo.
715 Essas horas dixo el rey : Commo vieredes mas guissado;

Les comtes qui avaient fait telle chose, quelle mort ils méritaient?
700 Les Portugais jugèrent de concert avec les Galiciens,
Et prononcèrent pour jugement qu'ils fussent précipités du haut d'un rocher.
Les Léonais jugèrent [de concert] avec les Asturiens,
Et prononcèrent pour jugement qu'ils fussent tirés par des chevaux.
Les Castillans jugèrent de concert avec ceux d'Estramadure,
705 Et prononcèrent pour jugement qu'ils fussent brûlés.
Ils étaient fils du comte don Pedro del Campo, [homme] très-honoré.
Lorsqu'on sut que Rodrigue était chassé du royaume,
On entra par force à Palencia, qui d'abord était un comté,
Et à très-grand déshonneur on chassa dehors le prélat.
710 Et celui-ci alla se plaindre devant le roi don Fernand :
«Seigneur, souviens-toi, car tu ne dois pas l'avoir oublié,
«Comme quoi le roi votre père avait affranchi Palencia.»
Et le roi dit : «[Il y a] beaucoup de choses que je ne puis faire; quel péché!»
Arnaldo le prélat dit : «Je veux aller en porter plainte à Rome.»
715 Alors le roi dit : «Comme il vous paraîtra plus sage;

V. 702. — Après le mot *Leonesses*, le copiste a sans doute omis d'écrire *à bueltas*. (Voyez le vers 700 et le vers 704.)

V. 710. — Au second hémistiche, au lieu de *ant'el rey don Fernando*, le manuscrit porte : *al pueblo Çamorano*. Distraction du copiste.

V. 712. — Au lieu de *como el rey* (ou *com' el rey*), le manuscrit porte, *con el rey;* ce qui ne présente aucun sens admissible. On remarquera, en outre, que l'auteur, après avoir employé le tutoiement dans le vers qui précède, emploie ici, en parlant à la même personne, une forme plus respectueuse. Nous avons vu dans le *Poëme du Cid*, v. 412, un mélange du même genre.

Ca los reynos tengo que se me alçaran, è los fijosdalgo.
Dyos traxiesse à Rodrigo que sabria caloñarlo!
Ca yo en la romeria he abondo, mal peccado!
En la unidat forçada, fasta que yo pueda emendarlo.
720 En esta querella llegó otro mandado :
Cartas del rey de Francia è del emperador alemano,
Cartas del patriarcha è del papa romano,
Que diesse tributo España à Francia desde Aspa fasta en Santiago;
El rey que en España visquiese, siempre se llamasse tributario,
725 Diese fuero è tributo cada año.
Cinco son los reynados de España. Asy vinie afirmado
Que diessen quinse doncellas virgines en cada año,
E fuessen fijasdalgo;
E dies cavallos, los mejores del reynado;
730 Treynta marcos de plata que despensassen los fijosdalgo;
E asores mudados, è tres falcones, los mejores de los reynados.
Este tributo que diesse cada año en quanto fuessen bivos christianos.
Quando esto oyó el buen rey don Fernando,

«Car je tiens que mes royaumes se révolteront contre moi, et [aussi] les gentilshommes.
«Plût à Dieu de me rendre Rodrigue qui saurait venger cette injure!
«Quant à moi, j'ai confiance dans ce pèlerinage (quel péché!),
«Et je dois rester en paix jusqu'à ce que je puisse l'amender.»
720 Au milieu de cette affaire arriva un autre message :
Des lettres du roi de France et de l'empereur d'Allemagne,
Des lettres du patriarche et du pape de Rome,
Afin que l'Espagne à la France payât tribut depuis Aspa jusqu'à Saint-Jacques;
Que le roi qui vivrait en Espagne s'appelât toujours tributaire,
725 Qu'il donnât garantie et tribut chaque année.
Les royaumes d'Espagne sont au nombre de cinq. Il était ainsi exigé
Qu'ils donneraient chaque année quinze jeunes filles vierges,
Et qu'elles seraient de noble race;
Et dix chevaux, les meilleurs du royaume;
730 Trente marcs d'argent, pour les dépenses des gentilshommes;
Et des autours mués, et trois faucons, les meilleurs des royaumes.
Ce tribut, il faudrait le donner chaque année, tant qu'il y aurait des chrétiens vivants.
Lorsque le bon roi don Fernand entendit cela,

V. 718-19. — Ces deux vers sont fort obscurs, et nous traduisons un peu au hasard. — Quant au mot *abondo*, il appartient bien à la vieille langue espagnole, où il est synonyme de *abundancia;* mais en avons-nous saisi le sens?

V. 723. — Ms. : Que *diessen* tributo España *e* Francia, etc. Encore une distraction du copiste. (Voyez le vers 748.)

Batiendo va amas las palmas, las ayres quebrantando :
735 Peccador sin ventura, à que tiempo so llegado!
Quantos en España visquieron, nunca se llamaron tributarios.
A mi veenme niño è sin sesso, è vanme soberviando.
Mas me valdria la muerte que la vida que yo fago.
Agora enbiaré por mis vassallos, que me semeja guissado,
740 E consejarme he con ellos sy seré tributario.
Ally enbió por Rodrigo è por todos los fijosdalgo.
Enbiara atreguar los condes, que non temiessen de daño.
Llegó con ellos Rodrigo al pueblo çamorano,
E tomólos por las manos, è levólos ant'el rey don Fernando :
745 Señor, perdona aquestos condes syn arte è sin engaño.
Yo los perdono sin arte è sin engaño, por non te salir, Rodrigo, de mandado;
Que los cinco reys d'España quiero que anden por tu mano;
Ca Francia è Alemaña fasenme tributario,
E el papa de Roma que devia vedarlo.
750 Vedes aqui su previllegio con su sello colgado.
Estonce dixo Rodrigo : Por ende sea Dios loado!

Il frappa ses mains l'une contre l'autre avec grand bruit :
735 «Infortuné pécheur! en quel temps suis-je venu!
«Jamais ceux qui vécurent en Espagne ne furent appelés tributaires.
«On me voit enfant et sans jugement, et l'on va me traitant avec dédain.
«Mieux vaudrait pour moi la mort que la vie que je mène.
«Je vais à l'instant envoyer vers mes vassaux, ainsi qu'il me semble raisonnable.
740 «Et je me consulterai avec eux si je dois être tributaire.»
Alors il envoya vers Rodrigue et vers tous les gentilshommes.
Il envoya donner une trêve aux comtes, afin qu'ils ne craignissent point de dommage.
Rodrigue arriva avec eux à la ville de Zamora,
Et il les prit par la main, et les conduisit devant le roi don Fernand :
745 «Seigneur, pardonne à ces comtes sans feinte et sans tromperie.»
—«Je leur pardonne sans feinte et sans tromperie, Rodrigue, pour ne pas te déplaire;
«Car les cinq rois d'Espagne, je veux que ta main les dirige;
«Car la France et l'Allemagne me font tributaire,
«Ainsi que le pape de Rome, qui aurait dû l'empêcher.
750 «Tu vois ici leur charte avec leur sceau appendu.»
Sur ce, Rodrigue dit : «Dieu en soit loué!

V. 734. — Ms.: las *asos* quebrantando (brisant les bataillons). Cela ne présente aucun sens; nous corrigeons.

V. 742. — Il s'agit sans doute ici des comtes dont il est parlé plus haut, et qui avaient agité le royaume.

V. 747. — Au lieu de *reys*, peut-être faut-il lire *reynos* ou *reynados*.

Ca vos enbian pedir don, vos devedes otorgarlo.
Aun non vos enbia pedir tributo, mas enbia vos dar algo.
Mostrarvos he yo aqueste aver ganarlo.
755 Apellydat vuestros reynos desde los puertos de Aspa fasta en Santiago;
Sobre lo suyo lo ayamos, lo nuestro esté quedado.
Sy non llego fasta Paris, non devia ser nado.
El buen [rey] don Fernando par fue de emperador.
Mandó à Castilla Vieja, è mandó à Leon;
760 E mandó à las Esturias fasta en Sant Salvador;
Mandó à Galicia, onde los cavalleros son;
Mandó à Portogal, essa tierra jensor;
E mandó à Cohinbra de Moros. Pobló à Montemayor;
Pobló à Sorya, frontera de Aragon;
765 E corrió à Sevilla tres veces en una sason.
A dargela ovieron Moros, que quisieron ò que non.
E ganó à Sant Ysydro, è aduxolo à Leon.
Ovo à Navarra en comienda, è vinole obedecer el rey de Aragon.

«Car on vous envoie demander un don, vous devez l'octroyer.
«Même on ne vous envoie pas demander un tribut, mais on envoie vous donner quelque chose.
«Je vous montrerai à gagner cet avoir.
755 «Faites un appel à vos royaumes, depuis les défilés d'Aspa jusqu'à Saint-Jacques;
«Faisons la guerre sur leur terre, laissons la nôtre tranquille.
«Si je ne vais pas jusqu'à Paris, j'aurais dû ne pas naître.»
Le bon roi don Fernand fut l'égal d'un empereur.
Il régna sur la Castille-Vieille, et il régna sur Léon;
760 Et il régna sur les Asturies jusqu'à San-Salvador;
Il régna sur la Galice, où sont les chevaliers;
Il régna sur le Portugal, ce pays si riche;
Et il régna sur Coïmbre des Mores. Il peupla Montemayor;
Il peupla Soria, frontière d'Aragon;
765 Et il fit trois incursions à Séville dans la même saison.
Les Mores durent la lui livrer, qu'ils le voulussent ou non.
Et il gagna saint Isidore, et l'emmena à Léon.
Il eut la Navarre sous ses ordres, et le roi d'Aragon lui vint obéir.

V. 756. — L'expression *sobre lo suyo* est bien vague; mais le vers suivant l'explique.

V. 758. — Le manuscrit porte, au début de ce vers : *Por esta rrason dixieron* (Pour ce motif on dit). Cette même formule se retrouve dans la *Cronica general*, après le récit de la fabuleuse expédition de Ferdinand Ier. Nous la regardons ici comme une citation du copiste, et nous prenons sur nous de la supprimer. En revanche, nous ajoutons le mot *rey*, qui nous semble avoir été oublié par le copiste. Le texte ainsi corrigé présente un excellent vers de douze syllabes, suivant les règles de l'ancienne versification espagnole.

V. 767. — L'auteur veut dire que le roi Fer-

A pessar de Francesses los puertos de Aspa passó.
770 A pessar de reys è de emperadores, à pessar de Romanos dentro en Paris entró,
Con gentes honrradas que de España sacó :
El conde don Ossoryo, el amo quel' crió,
E el conde don M. Gos., un portogales de pro,
E el conde don Nuño Nuñes que à Simancas mandó,
775 E el conde don Alvar Rodrigues que à las Asturias mandó,
. . . . . .
Y el conde don Galin Laynes, el bueno de Carrion,
Y el conde don Essar, señor de Monçon,
Y el conde don rr°, de Cabra señor,
780 E el conde don Bellar, escogiera el mejor,
E el conde don Ximon Sanches, de Burveva señor,
E el conde don Garcia de Cabra, de todos el mejor,
E el conde Garci Fernandes el bueno, Crespo de Grañon;
Almerique de Narbona, quel' disen don Quiron.

En dépit des Français, il passa les défilés d'Aspa.
770 En dépit des rois et des empereurs, en dépit des Romains, il entra dans Paris.
Avec les gens honorables qu'il emmena d'Espagne :
Le comte don Ossorio, le gouverneur qui l'éleva;
Et le comte don Martin Gonzalez, un Portugais de distinction;
Et le comte don Nuño Nuñez, qui gouverna Simancas;
775 Et le comte don Alvar Rodriguez, qui gouverna les Asturies;
. . . . . .
Et le comte don Galin Laynez, le bon, de Carrion;
Et le comte don Essar, seigneur de Monçon;
Et le comte don Ramiro, seigneur de Cabra;
780 Et le comte don Bellar, qui était fort bien choisi;
Et le comte don Simon Sanchez, seigneur de Burveva;
Et le comte don Garcia de Cabra, de tous le meilleur;
Et le comte Garci Fernandez le bon, le Crépu de Grañon;
Almérique de Narbonne, que l'on appelle don Quiron.

dinand Ier fit transporter de Séville à Léon les reliques de saint Isidore. On peut voir à ce sujet les *Notes historiques et littéraires*, p. 281.

V. 769. — Selon M. Dozy, ce vers et les deux suivants sont un chant de guerre fort ancien (*Recherches*, t. I, p. 628). A nous, ce passage nous paraît ici tout à fait en situation, et dans le style habituel de l'auteur. Il serait donc du même temps que la *Cronica rimada*.

V. 775. — Après le vers 775, on lit dans le manuscrit cette ligne :

Este pobló a Mondonedo e..... de enquebrando.

M. Dozy regarde avec raison cette ligne comme une glose.

V. 777 et suiv. — On remarquera sûrement dans ces vers la conjonction moderne *y*, au lieu de la conjonction ancienne *é* que l'auteur emploie d'ordinaire.

785 Con ellos va Rodrigo, de todos el mejor.
Los cinco reys de España todos juntados son.
Passavan allende Duero, passavan allende Arlanson.
Y siete semanas por cuenta estido el rey don Fernando,
Atendiendo batalla en una lid en canpo.
790 Apellidóse Francia con gentes en derredor,
Apellidóse Lonbardia, asy commo el agua corre,
Apellidóse Pavia è otras gentes,
Apellidóse Alemaña con el emperador,
Pulla è Calabra, è Sesilla la mayor,
795 E toda tierra de Roma con quantas gentes son,
E Armenia, è Persia la mayor,
E Frandes, è Rrochella, è toda tierra de ultramar,
E el palasin de Blaya, Saboya la mayor.
Quales atavetradores del buen rey don Fernando!

785 Avec eux va Rodrigue, de tous le meilleur.
Les cinq rois d'Espagne sont tous réunis.
Ils passèrent de l'autre côté du Duero; ils passèrent de l'autre côté de l'Arlanzon.
Là resta sept semaines par compte le roi don Fernand,
Attendant bataille en rase campagne.
790 On fit appel à la France, ainsi qu'aux nations environnantes;
On fit appel à la Lombardie et à toute la vallée;
On fit appel à Pavie et aux peuples voisins;
On fit appel à l'Allemagne, ainsi qu'à l'empereur,
A la Pouille et à la Calabre, et à la grande Sicile,
795 Et à toute la terre de Rome, ainsi qu'aux gens qu'elle renferme,
Et à l'Arménie, et à la grande Perse,
Et à la Flandre, et à la Rochelle, et à tout le pays d'outre-mer,
Et au paladin de Blaye, [et] à la grande Savoie.
Quels adversaires pour le bon roi don Fernand!

V. 785. — Rodrigue est le troisième personnage que le poëte désigne comme étant *de tous le meilleur*. (Voyez les vers 780 et 782.)

V. 788. — M. Dozy pense que ce vers et le suivant sont interpolés, se fondant sur le changement d'assonance (*Recherches*, t. I, p. 629). Nous ne partageons point son opinion.

V. 792. — Selon M. Dozy, ce vers serait encore une interpolation (*Recherches*, t. I, p. 629). Ce n'est pas notre avis; et l'assonance de ce vers n'est pas un motif suffisant pour le faire disparaître. Au vers 797, le mot *ultramar* ne forme pas une assonance moins singulière au milieu d'un couplet en *o* aigu; et cependant M. Dozy propose le maintien de ce vers (*Ibid.*). On trouve, de même, des assonances incomplètes dans nos anciens romans provençaux et français.

V. 798. — *Palasin* pour *paladin*. Par ces mots *el palasin de Blaya*, l'auteur veut probablement désigner Roland.

V. 799. — Au lieu de *atavetradores*, ne faut-il pas lire *adversadores?*

800 El conde don Firuela è el conde don Ximon Sanches
Vieron venir grandes poderes del conde saboyano,
Con mill è nuevecientos cavalleros à cavallo.
Venieronse contra el rey de Castilla, llamando :
A las armas, cavalleros, el buen rey don Fernando!
805 A Ruedano passemós ante que prendamos daño,
Que atanto son Francesses commo yervas del campo.
Essas horas dixo el rey don Fernando : Non es lo que yo demando.
Grandes tiempos ha passado que yo saly·de mis reynados.
Quantos della saqué, todos son despensados.
810 Al dia que yo cobdiciava ya se me va allegando,
De verme en lid en campo con quien me llama tributario.
Varones, que me fiso rey señor de España? la mesura de vosotros, fijosdalgo :
Llamastesme señor, è me bessastes la mano. Yo un ombre so señero como uno de vosotros.
Quanto es del mi cuerpo, non puede mas que otro ombre.
815 Mas do yo metiere las manos, por Dios, vos sacaldas!
Que grand pression espera España mientra el mundo fuere.

800 Le comte don Firuela et le comte don Simon Sanchez
Virent venir les grandes forces du comte savoisien,
Avec mille et neuf cents chevaliers à cheval.
Ils s'en vinrent devers le roi de Castille, criant :
«Aux armes, chevaliers! le bon roi don Fernand!
805 «Passons le Rhône avant que nous ne recevions dommage,
«Car les Français sont aussi nombreux que les herbes du champ.»
Alors le roi don Fernand dit : «Ce n'est pas [là] ce que je désire.
«Il y a longtemps que je suis sorti de mes royaumes.
«Tout l'argent que j'en avais tiré, je l'ai dépensé entièrement.
810 «Le jour que je souhaitais est enfin arrivé,
«De me voir combattre dans le champ avec qui m'appelle tributaire.
«Barons, qui m'a fait roi seigneur d'Espagne? votre courtoisie, gentilshommes :
«Vous m'avez appelé seigneur, et m'avez baisé la main. [Autrement] je ne suis qu'un simple homme comme un de vous.
«Pour ce qui est de ma personne, je ne puis pas plus qu'un autre homme.
815 «Mais [partout] où je mettrai la main, pour Dieu! montrez aussi la vôtre!
«Car un dur esclavage menace l'Espagne tant que le monde durera.

V. 813. — Très-probablement il y a ici deux vers. Le premier finirait au mot *mano* qui forme assonance avec les vers qui précèdent. Le second est assonant avec le vers qui suit.

V. 814. — Au lieu de *non puede*, il nous semble qu'il vaut mieux lire *non puedo*.

V. 815. — Ce vers, où manque l'assonance, nous paraît avoir été mal copié.

Que vos non llamen tributarios en ninguna sason;
Ca vos orarian mal sieglo quantos por nacer son.
A ninguna destas querellas ninguno non le respondió.
820 El rey con la malenconia por el corason queria quebrar.
Demandó por Rodrigo el que nació en Bivar.
Recudióle Rodrigo, la mano le bessó : Que vos plase, señor el buen rey don Fernando?
Sy conde ò rico ombre vos salió de mandado,
Muerto ò presso metervoslo he en vuestra mano.
825 Essas horas dixo el rey : Seas bien aventurado!
Mas sey alferse de mi seña, siempre te lo avré en grado;
E si me Dios torna à España, siempre te faré algo.
Ally dixo Rodrigo : Señor, non me serya dado,
Do está tanto ombre rico, è tantos condes, è tanto poderoso fijo de algo,
830 A quien pertenece seña de señor tan honrrado;
E yo so escudero, è non cavallero armado.
Mas besso vuestras manos, è pidovos un don :
Que los primeros golpes yo con mis manos los tome.
E abrirvos he los caminos por do entredes vos.

«Qu'à aucune époque on ne vous appelle tributaires;
«Car les siècles qui sont à venir vous le reprocheraient.»
A aucune de ces plaintes nul ne lui répondit.
820 Le roi sentait que son cœur allait se briser de douleur.
Il demanda après Rodrigue, celui qui naquit à Bivar.
Rodrigue se rendit à l'appel [et] lui baisa la main : «Que vous plaît-il, seigneur, le bon roi don Fernand?
«Si [quelque] comte ou riche-homme vous a désobéi,
«Mort ou prisonnier, je le mettrai en votre pouvoir.»
825 Alors le roi dit : «Sois le bien fortuné!
«Mais veuille être mon porte-drapeau, je t'en saurai toujours gré;
«Et si Dieu me ramène en Espagne, je te ferai toujours du bien.»
Sur ce, Rodrigue dit : «Seigneur, cela ne serait pas à moi convenable
«Là où il y a tant de riches-hommes, et tant de comtes, et tant de puissants gentilshommes,
830 «A qui revient la bannière d'un seigneur si honoré;
«Tandis que moi je suis [simple] écuyer, et non un chevalier armé.
«Mais je vous baise les mains, et je vous demande une grâce :
«C'est de porter de ma main les premiers coups.
«Et je vous ouvrirai les chemins par où vous entrerez.»

V. 818. — Il nous est impossible de traduire littéralement; mais nous croyons avoir rendu la pensée de l'auteur.

V. 826. — *Alferse* pour *alferes*. Il y a là une de ces transpositions de lettres qui se présentent fréquemment dans le *Poëme du Cid*.

V. 833. — Au lieu de *los primeros golpes*, l'auteur du *Poëme du Cid* dit : *las feridas primeras* (v. 1717).

835 Essas horas dixo el rey : Otorgotelo yo.
Essas horas Rodrigo à tan apriessa fue armado,
Con tresientos cavalleros quel' bessavan la mano.
Contra el conde de Saboya salyó tan yrado Rodrigo.
Nunca viera seña nin pendon devissado.
840 Ronpiendo va un manto que era de sirgo.
La seña le tiró privado.
Apriessa erió de punta à la meter la espada que traya al cuelo;
Tiróla tan privado:
Quinse ramos fase la seña. Verguença avia de la dar à los cavalleros.
845 E bolvió los ojos en alto : vió estar un su sobrino,
Fijo de su hermano quel' disen Pero Mudo.
A él fue llegado : Ven acá, mi sobrino; fijo eres de mi hermano,
El que fiso mi hermano en una labradora, quando andava casando.
Varon, toma esta seña, fas lo que yo te mando.
850 Dixo Pero Bermudo : Que me plase de grado.

835 Alors le roi dit : «Je te l'octroie.»
Alors Rodrigue fut armé à grande hâte,
Ainsi que trois cents chevaliers qui lui baisaient la main.
Contre le comte de Savoie Rodrigue sortit très-irrité.
Jamais il n'avait vu drapeau ni pennon à devise.
840 Il déchira un manteau qui était de serge.
Il en tira promptement un drapeau.
Il frappa vite de la pointe, en y mettant l'épée qu'il portait au cou;
Il la retira très-promptement :
La bannière fut partagée en quinze rameaux. Il avait honte de la donner aux chevaliers.
845 Et il leva les yeux : il vit [là] se tenant un sien neveu,
Fils de son frère, que l'on nommait Pero le Muet.
Vers lui il s'avança : «Viens çà, mon neveu; tu es fils de mon frère,
«Celui que mon frère eut d'une villageoise, alors qu'il allait chassant.
«Baron, prends ce drapeau, fais ce que je t'ordonne.»
850 Pero Bermudo dit : «Il me plaît volontiers.

V. 838. — A la fin de ce vers, comme l'a fort bien remarqué M. Wolf, il faut, pour l'assonance, lire : *Rodrigo tan yrado.*

V. 839. — Malgré les vers qui suivent, nous croyons avoir rendu le mot *devissado* selon l'intention de l'auteur. Sans nul doute, il n'a pu vouloir dire que Rodrigue n'avait jamais vu de drapeau. Il donne seulement à entendre que, du temps du Cid, les drapeaux à devises, ou à armoiries, étaient encore inconnus en Espagne.

V. 840. — M. Dozy est d'avis que ce vers, ou pour mieux dire, cette ligne et les cinq suivantes sont de la prose (*Recherches*, t. I, p. 664). Nous partageons entièrement son opinion.

V. 841. — Ms. : *peña.* M. Dozy dit avec raison qu'il faut lire *seña* (*Ibid.*).

V. 842. — Ms. : *ertó* de punta. M. Dozy a proposé avec toute raison de lire *erió* (ou *hirió*).

Conosco que so vuestro sobrino, fijo de vuestro hermano.
Mas de que saliestes de España, non vos ovo menbrado.
A cena nin à yantar non me oviestes conbidado.
De fanbre è de frio so muy coytado.
855 Non he por cobertura del caballo.
Por las crietas de los pies correme sangre clara.
Ally dixo Rodrigo : Calle, traydor, privado.
Todo ombre de buen logar que quiere sobir à buen estado,
Conviene que de lo suyo sea abidado,
860 Que atienda mal, è bien sepa el mundo passarlo.
Pero Mudo tan apriessa fue armado,
Recebió la seña, à Rodrigo bessó la mano,
E dixo : Señor, à fruenta de Dios lo fago.
Vey la seña sin engaño,
865 Que en tal logar vos la pondré antes del sol cerrado,

«Je reconnais que je suis votre neveu, fils de votre frère.
«Mais depuis que vous sortîtes d'Espagne, vous ne vous êtes plus [de moi] souvenu.
«A souper ni à dîner vous ne m'avez point invité.
«De faim et de froid je suis en grande souffrance.
855 «Je n'ai rien pour couvrir mon cheval.
«Des crevasses de mes pieds me coule le sang clair.»
Alors Rodrigue dit : «Tais-toi à l'instant même, traître!
«Tout homme de bon lieu qui veut s'élever à haute situation,
«Il convient qu'il soit de cœur hardi,
860 «Qu'il sache supporter le mal, et traverser la vie avec courage.»
Pero le Muet s'arma très-promptement,
Reçut le drapeau, à Rodrigue baisa la main,
Et dit : «Seigneur, en face de Dieu je le fais.
«Regardez [-moi porter] le drapeau sans feinte,
865 «De sorte qu'en tel lieu je vous le mettrai avant le soleil couché,

V. 858. — Ces mots *todo ombre de buen logar*, etc., M. Dozy les interprète : *Tout bourgeois*, etc.; invoquant, à l'appui de son opinion, les vers 873 et 874 (*Recherches*, t. I, p. 664). Nous croyons plutôt que l'auteur veut par là désigner un gentilhomme pauvre, un homme de noble race, mais qui ne possède ni biens propres, ni fief d'honneur; et les vers 873-874 nous semblent justifier notre interprétation.

V. 859. — Au lieu de *abidado*, qu'il considère comme une erreur du copiste, M. Dozy propose de lire *abondado*, et il traduit ce vers : «Doit s'enrichir par ses propres efforts.» (*Recherches*, t. I, p. 665.) La correction et l'interprétation de M. Dozy iraient, selon nous, contre la pensée du poëte. Le mot *abidado* (ou *avidado*), participe passé de *avidar*, est bien le mot qu'il faut ici; et les Provençaux avaient, de même, le verbe *avidar*, *avivar* (vivifier, animer).

V. 863. — Ms. : *te* fago. Cela ne présente aucun sens; nous corrigeons.

V. 864. — Nous rendons la pensée.

Do nunca entró seña de Moro nin de Christiano.
Ally dixo Rodrigo : Esso es lo que yo te mando.
Agora te conosco, que eres fijo de mi hermano.
Con tresientos cavalleros yva la seña guardando.
870 Viólo el conde de Saboya; en tanto fue espantado,
E dixo à los cavalleros : Cavalgat muy privado.
Sabedme de aquel Español, sy viene de la tierra echado.
Si fuere conde ò rico ombre, vengame bessar la mano.
Sy fuere ombre de buen logar, tome mio mayoradgo.
875 Tan apriessa los Latinos à Rodrigo son llegados,
E fisose maravillado quando gelo contaron.
Tornadvos, dixo, Latinos, al conde con mi mandado,
E desilde que non so rico nin poderoso fidalgo;
Mas so un escudero, non cavallero armado,
880 Ffijo de un mercadero, nieto de un cibdadano.
Mi padre moró en Rua, è siempre vendió su paño.
Ffincaronme dos pieças el dia que fue finado;
E commo él vendió lo suyo, venderé yo lo mio de grado :

«Où ne pénétra jamais drapeau de More ni de Chrétien.»
Alors Rodrigue dit : «C'est ce que je t'ordonne.
«A présent je te reconnais, tu es [bien] fils de mon frère.»
Avec trois cents chevaliers il allait gardant la bannière.
870 Le comte de Savoie vit cela; il fut dès lors effrayé,
Et dit à ses chevaliers : «Chevauchez très-promptement.
«Sachez-moi de cet Espagnol s'il vient exilé de sa terre.
«S'il est comte ou riche-homme, qu'il me vienne baiser la main.
«S'il est homme de bon lieu, qu'il se range sous mon commandement.»
875 Très-promptement les Latins à Rodrigue sont venus,
Et il fut émerveillé lorsqu'ils lui contèrent la chose.
«Retournez-vous-en, dit-il, Latins, au comte avec mon message,
«Et dites-lui que je ne suis pas un riche et puissant gentilhomme,
«Mais que je suis un écuyer, non un chevalier armé,
880 «Fils d'un marchand [et] petit-fils d'un bourgeois.
«Mon père demeura à Rua, et toujours vendit du drap.
«Deux pièces m'en restèrent le jour où il mourut;
«Et de même qu'il vendit le sien, je vendrai le mien volontiers :

V. 874. — Au lieu de *mayoradgo*, M. Dozy propose de lire *mayordomadgo*, et traduit : «Qu'il soit mon majordome.» (*Recherches*, t. I, p. 665.) La correction et l'interprétation nous ont paru inadmissibles. Nous conservons le mot, qui revient, selon nous, au mot provençal *majestratge*, *maestratge* (supériorité, hauteur), et nous traduisons de notre mieux.

Ca quien gelo conprava muchol' costava caro.
885 Pero desilde al conde que di mi cuerpo à tanto,
Que de muerto ò presso non me saldria de la mano.
El conde, quando esto oyó, fue mucho sañudo è yrado :
Español, fi de enemiga, ya nos viene menasando.
Todos los otros mueran, aquel sea pressyonado,
890 E levatmelo à Saboya, muy las manos atadas.
Colgarlo he de los cabellos del castillo privado,
Mandaré à mis rapases tan sin duelo, que en el medio dia diga que es noche cerrada.
Caudillan las ases è lidian tan de grado.
Saboya! llamó el conde, è Castilla! el Castellano.
895 Veredes lidiar à profia è tan firme se dar,
Atantos pendones obrados alçar è abaxar,
Atantas lanças quebradas por el primero quebrar,
Atantos cavallos caer è non se levantar,
Atanto cavallo sin dueño por el campo andar.

«Car à qui de lui en achetait, cela coûtait fort cher.
885 «Mais dites [bien] au comte qu'à cela j'ai voué ma personne,
«Que [sinon] mort ou prisonnier, il ne sortira pas de mes mains.»
Le comte, lorsqu'il entendit cela, fut très-mécontent et irrité :
«[Cet] Espagnol, fils d'une diablesse, nous vient déjà menaçant.
«Que tous les autres meurent, que celui-ci soit fait prisonnier.
890 «Et conduisez-le-moi en Savoie, les mains bien attachées.
«Je le suspendrai immédiatement par les cheveux à mon château,
«[Et] donnerai à mes valets des ordres si sévères qu'il dira en plein midi qu'il est nuit fermée.»
On range les armées en bataille, et l'on combat de grand cœur.
«Savoie!» cria le comte, et «Castille!» le Castillan.
895 Vous [les] eussiez vus combattre à l'envi et très-fort se frapper.
Maints pennons ouvrés se lever et s'abaisser,
Maintes lances brisées du premier coup se briser [tout à fait].
Maints chevaux tomber et ne [plus] se relever,
Maint cheval sans maître par la campagne aller.

V. 885. — Ms. et texte de M. Michel : que *de* mi cuerpo a tanto. Il nous a été impossible de comprendre, et nous avons corrigé. M. Dozy pense également que le texte est altéré à cet endroit (*Recherches*, t. I, p. 666).

V. 888. — Le manuscrit porte : *vos* viene. A l'exemple de M. Dozy, nous corrigeons.

V. 895 et suiv. — *A profia* pour *à porfia*, par transposition de lettres. — Nous remarquerons encore que ce vers et les suivants paraissent imités du *Poëme du Cid*. Voyez en particulier le passage qui commence au vers 734.

V. 897. — M. Michel a imprimé par erreur : *por el primore;* ce qui ne présente aucun sens. Nous reproduisons le manuscrit. Mais il faut avouer que cela ne vaut guère mieux. L'auteur du *Poëme du Cid* s'exprime avec plus de jugement et d'esprit.

900 En medio de la mayor priessa Rodrigo fue entrar.
Encontróse con el conde, un golpe le fue dar.
Derribóle del cavallo, non le quisso matar :
Presso sodes, don conde, el onrrado Saboyano.
Desta guissa vende paño aqueste cibdadano.
905 Assy los vendió mi padre fasta que fue finado.
Quien gelos conprava, assy le costava caro.
Essas [horas] dixo el conde : Messura, Español onrrado;
Que ombre que assy lidia, non devia ser villano.
O eres hermano ò primo del buen rey don Fernando.
910 Commo disen el tu nonbre, si à Dios ayas pagado?
Ally dixo Rodrigo : Non te será negado.
Rodrigo me llaman aquestos quantos aqui trayo.
Ffijo so de Diego Laynes, è nieto de Layn Calvo.
Essas horas dixo : Ay mesquino, desaventurado!
915 Cuydé que lidiava con ombre, è lidié con un peccado;
Que dentro poco ha que fueste nonbrado,
Que non te atiende rey moro nin christiano
En el campo; ca de muerto ò de presso non te saldria de la mano.

900 Au milieu de la plus grande presse Rodrigue pénétra.
Il se rencontra avec le comte; il lui porta un coup.
Il le renversa de cheval, [mais] il ne voulut point le tuer :
«Vous êtes prisonnier, seigneur comte, l'honoré Savoisien.
«De cette manière ce bourgeois vend son drap.
905 «Ainsi le vendit mon père jusqu'à ce qu'il mourût.
«A qui le lui achetait, ainsi il coûtait cher.»
Alors le comte dit : «Sois courtois, Espagnol honoré;
«Car l'homme qui se bat de la sorte ne doit pas être un vilain.
«Tu es ou le frère ou le cousin du bon roi don Fernand.
910 «Comment te nomme-t-on? [et] qu'ainsi tu satisfasses Dieu!»
Alors Rodrigue dit : «Cela ne te sera point refusé.
«Rodrigue m'appellent tous ceux que je mène ici.
«Je suis fils de Diègue Laynez et petit-fils de Layn Calvo.»
Alors [le comte] dit : «Ah! pauvre infortuné!
915 «Je croyais me battre contre un homme, et je me suis battu contre un démon;
«Car aussitôt que ton nom est prononcé,
«Jamais ne t'attend roi more ni chrétien
«Dans le champ; car, [sinon] mort ou prisonnier, il ne sortirait pas de tes mains.

V. 902. — Ms. : Derribó*lo*le. Erreur du copiste, probablement.

V. 916.—Cela est intraduisible. Nous tâchons de rendre la pensée.

Oylo contar al rey de Francia è al papa de Roma,
920 Que nunca te prendiesse ombre nado.
Dame de que guissa podria yo salir de tu pressyon que non fuesse desonrrado.
Cassarte ya con una mi fija que yo mas amo,
E non he otra fija nin otro fijo que herede el condado.
Ally dixo Rodrigo : Pues enbia por ella muy privado.
925 Sy yo della me pagaré que cabe se fará el mercado.
Ya van por la ynfanta à poder de cavallo.
Traenla guarnida en una silla muy blanca, de oro el freno, non mejor obrado.
Vestida va la ynfanta de un baldoque preciado.
Cabellos por las espaldas commo de un oro colado.
930 Ojos prietos commo la Mora, el cuerpo bien tajado.
Non ha rrey nin emperador que della non fuese pagado.
Quando la vió Rodrigo, tomóla por la mano,
E dixo : Conde, yt à buena ventura muy privado;
Que non cassaria con ella por quanto yo valgo;
935 Ca non me pertenece fija de conde nin de condado.
El rey don Fernando es por cassar, à él me la quiero dar.

«Je l'ai ouï conter au roi de France et au pape de Rome,
920 «Que jamais homme né ne te ferait prisonnier.
«Laisse-moi sortir de tes mains de telle manière que je ne sois pas déshonoré.
«Je te marierais avec une mienne fille que j'aime on ne peut plus,
«Et je n'ai point d'autre fille ni d'autre fils qui hérite de mon comté.»
Alors Rodrigue dit : «Eh bien, envoie devers elle très-promptement.
925 «Si d'elle je me trouve satisfait, le marché sera bientôt conclu.»
Déjà l'on va vers l'infante à puissance de cheval.
On l'amène équipée sur une selle très-blanche; d'or [est] le frein, ouvré on ne peut mieux.
L'infante va vêtue d'une robe précieuse.
Sur ses épaules [flottent] ses cheveux [brillants] comme de l'or épuré.
930 Ses yeux [sont] noirs comme chez une Moresque, son corps bien taillé.
Il n'est roi ni empereur qui d'elle ne fût satisfait.
Lorsque Rodrigue la vit, il la prit par la main,
Et dit : «Comte, allez à bonne aventure très-promptement;
«Car je ne me marierais pas avec elle pour tout ce que je vaux;
935 «Car à moi n'appartient fille de comte ni [héritière] de comté.
«Le roi don Fernand est à marier, à lui je veux la donner.

V. 919. — Pour restituer l'assonance il faut lire : *è al papa romano.*

V. 920. — Ms. : *Que nunca prendes ombre nado, que nunca te prendiesse.* Ce vers, autant qu'il est possible de l'interpréter, serait en contradiction avec le vers 918. A l'exemple de M. Dozy, nous corrigeons.

V. 925. — Cette préposition *cabe* signifiait à la fois *près* et *bientôt.* (Voir, plus loin, le vers 1055.)

Sy faga mayor algo, conde, por quanto de los ojos vedes, non vos coja mas en el canpo.
Davala Rodrigo à los suyos, lievenla passo.
El acogiósse para el rey al galope de cavallo.
940 Dixo : Albricias, señor, que vos trayo buen mandado.
En mill è novecientos cavalleros fise muy grand daño.
Prisse al conde de Saboya por la barba syn su grado.
Dióme por sy su fija, è yo para vos la quiero,
E besso las manos à vos que me fagades algo.
945 Essas oras dixo el rey : Solo non sea penssado;
Ca por conqueryr reynos vine acá, ca non por fijasdalgo;
Ca nos las quesieramos, en España fallaremos afartas.
Essas horas dixo Rodrigo : Señor, fasedlo privado.
Enbarraganad à Francia, sy à Dyos ayades pagado.
950 Suya será la desonrra, yrlos hemos denostando.
Assy bolveremos con ellos la lid en el campo.
Essas horas fue el rey ledo è pagado,
E dixo : Rodrigo, pues en mill è novecientos fesistes grand daño,
De los tuyos quantos te fincaron, sy à Dios ayas pagado?
955 Ally dixo Rodrigo : Non vos será negado.
Llevé tresientos cavalleros, è traxe quarenta è quatro.

«Ce sera plus haut état, comte; [mais] par tout ce que vous voyez de vos yeux, que je ne vous retrouve plus dans le champ.»
Rodrigue la donna aux siens, afin qu'on la conduisît au pas.
Quant à lui, il courut devers le roi au galop du cheval.
940 Il dit : «Etrennez-moi, seigneur, car je vous apporte une bonne nouvelle.
«Au milieu de mille et neuf cents chevaliers j'ai fait un très-grand dommage.
«J'ai pris le comte de Savoie par la barbe contre son gré.
«Il m'a de lui-même donné sa fille, et moi pour vous je la veux,
«Et je vous baise les mains afin que vous me fassiez du bien.»
945 Alors le roi dit : «Qu'il n'y soit pas seulement pensé;
«Car je suis venu ici pour conquérir des royaumes, et non pour de nobles filles;
«Car si nous en voulions, nous en trouverions assez en Espagne.»
Alors Rodrigue dit : «Seigneur, faites-le promptement.
«Prenez en France une concubine, [et] ainsi contentez Dieu.
950 «A eux sera le déshonneur, [et] nous irons les raillant.
«Ainsi nous aurons de nouveau avec eux bataille dans le champ.»
Alors le roi fut joyeux et content,
Et dit : «Rodrigue, puisqu'au milieu de mille et neuf cents tu as fait grand dommage.
«Combien des tiens t'est-il resté? et qu'ainsi tu aies contenté Dieu!»
955 Alors Rodrigue dit : «Cela ne vous sera point refusé.
«J'ai mené trois cents chevaliers, et j'en ai remmené quarante-quatre.»

Quando esto oyó el rey, tomólo por la mano.
Al rreal de Castellanos amos à dos entraron.
El rey enbió à dos à dos los cavalleros, de mando, fasta que apartó
960 DCCCC^os^ que à Rodrigo bessassen la mano.
Dixieron los DCCCC^os^ : Por Dios sea loado,
Con tan onrrado señor que nos bessemos la mano!
De Rodrigo que avia nonbre, Ruy Dias le llamaron.
Cavalgan estos DCCCC^os^, à la ynfanta tomaron.
965 Entra la tienda del buen rey don Fernando.
Con ella fue el rey muy ledo è pagado.
Ally dixo Rodrigo al buen rey don Fernando :
Cavalguen vuestros reynos, è non sean en tardarlo.
Yo yré en la delantera con estos DCCCC^os^ que yo trayo.
970 Señor, lleguemos à Paris, que asy lo avré otorgado.
Ca ay es el rey de Francia è el emperador alemano,
Y es el patriarcha è el papa romano,
Que nos estan esperando à que les diessemos el tributo.
E nos queremos gelo dar privado;

Lorsque le roi entendit cela, il le prit par la main.
Au quartier général des Castillans tous deux entrèrent.
Le roi renvoya deux à deux les chevaliers, par ordre, jusqu'à ce qu'il en eût écarté
960 Neuf cents, afin qu'à Rodrigue ils baisassent la main.
Les neuf cents dirent : «Que Dieu soit loué
«De ce qu'à si honorable seigneur nous baisons la main!»
De Rodrigue qu'il s'appelait, on le nomma Ruy Diaz.
Ces neuf cents chevauchèrent; ils prirent l'infante.
965 Elle entra dans la tente du bon roi don Fernand.
Avec elle le roi fut très-joyeux et satisfait.
Alors Rodrigue dit au bon roi don Fernand :
«Que vos royaumes chevauchent, et qu'ils n'y mettent point de retard.
«Moi, j'irai à l'avant-garde avec ces neuf cents que j'emmène.
970 «Seigneur, allons à Paris, car ainsi j'aurai rempli mon devoir.
«Car là est le roi de France et l'empereur d'Allemagne,
«Là est le patriarche et le pape de Rome,
«Lesquels nous attendent afin que nous leur donnions le tribut.
«Et nous voulons le leur donner promptement;

V. 959.—M. Wolf a proposé de lire *de modo*. Nous n'adoptons pas la correction; mais ce style n'en est pas moins fort étrange.

V. 961. — Peut-être faut-il lire ici : *Por Dios seas loado!* etc. (De Dieu sois-tu loué!) Ces paroles s'adresseraient alors au roi don Fernand.

V. 963. — L'auteur dit là une grosse sottise. *Ruy* étant l'abrégé de *Rodrigo*, et *Dias* signifiant *fils de Diègue*, c'était naturellement le nom du Cid.

975 Que fasta que me vea con ellos non serya folgado.
Entran en las armas, comiençan de cavalgar.
La delantera lieva Rodrigo de Bivar.
Cavalga en la mañana al alvorada el buen rey don Fernando.
Los poderes juntavan; ya eran fuera de Paris assentados
980 En tantas tiendas, en tantos ricos estrados.
Ally llegó Rodrigo con CCC^{os} cavalleros.
Ally se reptan Francesses à bueltas con Alemanes;
Rietanse los Francesses con tantos de los Romanos.
Ally fabló el conde de Saboya, muy grandes boses dando :
985 Quedo, dixo, los reynos, non vos vades coytando.
Aquel Español que ally vedes, es diablo en todo.
El diablo le dió tantos poderes, que assy viene acompañado.
Con mill que trae, mal me ha desbaratado.
En mill è novecientos fisome grand daño.
990 Pressome por la barba amidos è non de grado.
Allá me tiene una fija, donde soy muy cuytado.
Ally finca la tienda de Rruy Dias el Castellano.
En el tendal don Rruy Dias cavalga apriessa en'l su cavallo

975 «Car jusqu'à ce que je me voie avec eux je n'aurai point de repos.»
Ils se mettent en armes, ils commencent à chevaucher.
Rodrigue de Bivar conduit l'avant-garde.
Le bon roi don Fernand monte à cheval à l'aube du matin.
Ils joignent leurs troupes; déjà ils sont établis hors de Paris,
980 En maintes tentes, en maintes riches estrades.
Là arriva Rodrigue avec trois cents chevaliers.
Là sont défiés les Français, ainsi que les Allemands;
Les Français sont défiés, avec non moins de Romains.
Alors parla le comte de Savoie, en poussant de grands cris :
985 «Tranquillisez-vous, dit-il, les royaumes, ne vous inquiétez pas.
«Cet Espagnol que là vous voyez est un diable en tout.
«Le diable lui a donné tant de pouvoir, qu'il vient ainsi accompagné.
«Avec mille [chevaliers] qu'il mène, il m'a malement arrangé.
«Parmi mille et neuf cents des miens il a fait grand dommage.
990 «Il m'a pris par la barbe, par force et non de mon gré.
«Il me retient là-bas une fille, de quoi je suis fort affligé.»
Là est fixée la tente de Ruy Diaz le Castillan.
Dans la tente principale, don Ruy Diaz chevauche promptement sur son cheval

V. 977. — Le manuscrit porte *lieve* au lieu de *lieva*. Distraction du copiste, probablement.

V. 986. — A la fin de ce vers l'assonance veut ; *en todo es diablo*.

Bavjeca, el escudo ante pechos, el pendon en la mano.
995 Oyt, dixo, los novecientos, veredes lo que fago.
Sy non diesse con la mano en las puertas de Paris, non serya folgado.
Sy podiesse mesclar batalla, el torneo parado,
Que cras quando él llegasse, que nos fallasse lidiando.
Ally movió Ruy Dias entre las tiendas de los Francesses.
1000 Expoloneó el cavallo, è feryan los pies en la tierra, yva temblando.
En las puertas de Paris fue ferir con la mano.
A pessar de Francesses fue passar commo de cabo.
Parósse ant'el papa, muy quedo estido.
Que es esso, Francesses è papa romano?
1005 Syempre oy desir que doce pares avia en Francia lidiadores : llamadlos!
Sy quisieren lidiar comigo, cavalguen muy privado.
Ffabló el rey de Francia : Non es guissado.
Non ay de los doce pares que lidiasse synon con el rey don Fernando.
Apartat desque veniere el rey de España don Fernando,
1010 E lidiaré con él de grado.
Ally dixo Ruy Dias el buen Castellano :
Rey, vos è los doce pares de mi sereis buscado.
Ya se va Ruy Dias à los sus vassallos.

Babieca, son écu devant la poitrine, son pennon à la main.
995 «Ecoutez, dit-il, les neuf cents, vous allez voir ce que je fais.
«Si je ne frappe de la main aux portes de Paris, je ne serai pas content.
«Si je pouvais me voir en bataille, dans une bonne mêlée,
«[Je voudrais,] quand demain viendra, qu'il nous trouvât combattant.»
Alors Ruy Diaz marcha vers les tentes des Français.
1000 Il éperonna son cheval, et les pieds [de celui-ci] frappaient la terre qui tremblait.
Aux portes de Paris il alla frapper de la main.
En dépit des Français, il alla passer également.
Il s'arrêta devant le pape, se tenant fort tranquille.
«Qu'est ceci, Français et pape romain?
1005 «J'ai toujours ouï dire qu'il y avait en France douze pairs batailleurs; appelez-les!
«S'ils veulent se battre avec moi, qu'ils chevauchent au plus vite.»
Le roi de France parla : «Ce n'est pas convenable.
«Il n'est pas un des douze pairs qui se battît, sinon contre le roi don Fernand.
«Ecartez-vous dès que viendra le roi d'Espagne don Fernand,
1010 «Et je combattrai avec lui volontiers.»
Alors parla Ruy Diaz le bon Castillan :
«Roi, vous et les douze pairs vous serez de moi cherchés.»
Maintenant s'en va Ruy Diaz vers ses vassaux.

Dan cevada de dia, los sus vassallos son armados.
1015 Toda la noche fasta el sol rrayado,
Assomaron los poderes del buen rey don Fernando.
A recebirlos sale Ruy Dias, è tomó al rey por la mano.
Adelante, dixo, señor, el buen rey don Fernando,
El mas onrrado señor que en España fue nado!
1020 Ya querrian aver en gracia los que vos llaman tributario.
Agora sanaré del dolor que andava coytado.
Tan seguro andat por aqui commo sy aviessedes entrado.
Yo lidiaré con estos, estad quedado.
Ally dixo el rey : Ruy Dias el Castellano,
1025 Commo tu ordenares mis reynos, en tanto seré folgado.
Ally fincó Ruy Dias la tienda del buen rey don Fernando;
Con las suyas cuerdas mezcladas. Aderredor los Castellanos,
A buelta con Estremadanos. La costanera Aragonesses, Navarros,
Con Leonesses, con Asturyanos.
1030 Por mantener la çaga Portogalesses con Galisianos.
Quando esto vió el papa romano,

On donne l'orge de jour, ses vassaux sont armés.
1015 Toute la nuit, jusqu'aux premiers rayons du soleil,
Arrivèrent les forces du bon roi don Fernand.
Ruy Diaz alla à leur rencontre, et prit le roi par la main.
«En avant, dit-il, seigneur, le bon roi don Fernand,
«Le plus honorable seigneur qui soit né en Espagne!
1020 «Déjà voudraient rentrer en grâce ceux qui vous appelaient tributaire.
«A cette heure je guérirai du mal qui me faisait souffrir.
«Allez par ici avec autant de sécurité que si vous étiez dans Paris.
«C'est moi qui combattrai avec ceux-là, demeurez tranquille.»
Alors le roi dit : «Ruy Diaz le Castillan,
1025 «Une fois que tu ordonnes mes royaumes, je suis en repos.»
Alors Ruy Diaz planta la tente du bon roi don Fernand,
Dont il entremêla les cordes avec les siennes. A l'entour les Castillans,
Avec les Estramaduriens. Sur les flancs les Aragonais, les Navarrais,
Avec les Léonais, avec les Asturiens.
1030 Pour maintenir l'arrière-garde, les Portugais avec les Galiciens.
Lorsque le pape romain vitcela,

V. 1015. — Ms. : *Todos* la *tierra*, etc. Cela ne présente absolument aucun sens.

V. 1020. — Au lieu de *aver en gracia*, peut-être faut-il lire : *ser en gracia*, ou *aver su gracia*.

V. 1027. — Le manuscrit porte : aderredor *de* los Castellanos (autour des Castillans); ce qui présente un non-sens.

V. 1028. — Le mot *costanera* signifie proprement : les ailes d'une armée.

Dixo : Oytme, rey de Francia, è emperador alemano.
Semeja que el rey de España es aqui llegado.
Non viene con mengua de corason, mas commo rey esforçado.
1035 Agora podredes aver derecho, sy podieremos tomarlo.
Quanto aver sacó de España, todo lo ha despenssado.
Agora ganaré dél tregua por quatro años : es chico el plaso;
Despues darle hemos guerra, è tomarle hemos el reynado.
Dixieron los rreys : Señor, enbiat por él privado.
1040 Apriessa enbia por el rey el papa romano.
Quando esto oyó el rey don Fernando,
Armóse él è los fijosdalgo.
En seños cavallos cavalgan entre el rey è el Castellano,
Amos lanças en las manos, mano por mano fablando;
1045 Aconsejandole Ruy Dias à guissa de buen fidalgo :
Señor, en aquesta fabla sed vos bien acordado.
Ellos fablan muy manso, è vos fablat muy bravo.
Ellos son muy leydos, è andarvos han engañando.
Señor, pedildes batalla para cras en el alvor quebrando.
1050 El papa, quando lo vió venir, enante fue acordado.

Il dit : «Ecoutez-moi, roi de France et empereur d'Allemagne.
«Il paraît que le roi d'Espagne est ici arrivé.
«Il ne vient pas avec un faible cœur, mais comme roi courageux.
1035 «Maintenant vous pourrez avoir raison [de lui], si nous pouvons nous la faire rendre.
«Toute la richesse qu'il a tirée de l'Espagne, il l'a entièrement dépensée.
«Maintenant j'obtiendrai de lui une trêve de quatre ans; le délai est court;
«Puis nous lui ferons la guerre et lui prendrons son royaume.»
Les rois dirent : «Seigneur, envoyez devers lui promptement.»
1040 Le pape romain envoie aussitôt devers le roi.
Lorsque le roi don Fernand entendit cela,
Il s'arma, ainsi que les gentilshommes.
Chacun sur un cheval chevauchent le roi et le Castillan,
Tous les deux, la lance à la main, parlant tête à tête;
1045 Ruy Diaz lui donnant des conseils, en guise de bon gentilhomme :
«Seigneur, dans cet entretien soyez bien avisé.
«Ils parlent très-doucement; et vous, parlez avec grande fierté.
«Ils sont fort habiles, et chercheront à vous tromper.
«Seigneur, proposez-leur la bataille pour demain à la pointe de l'aube.»
1050 Le pape, quand il le vit venir, tout d'abord se ravisa.

V. 1044. — Nous traduisons de notre mieux l'expression *mano por mano*.

V. 1049. — *Pedildes* pour *pedidles*, par transposition de lettres.

Oytme, dixo, el buen emperador alemano.
Aqueste rey de España semejame mucho onrrado.
Ponet ay una silla apar de vos, è cobrilda con este paño.
Quando vieredes que descavalga, levantadvos muy privado,
1055 E prendetlo por las manos, è cabe de vos possaldo;
Que sea en par de vos, que me semeja guissado.
Ally se ersian los poderes de Roma al buen rey don Fernando.
Non sabia qual era el rey, nin qual era el Castellano,
Synon quando descavalgó el rrey, al papa bessó la mano.
1060 E levantósse el emperador, è recebiólos muy de buen grado;
E tomanse por las manos, al estrado van possar.
A los pies del rey se va possar Ruy Dias el Castellano.
Ally fabló el papa, comensó à preguntarlo :
Digasme, rey de España, sy à Dios ayas pagado,
1065 Sy quieres ser emperador de España, darte he la corona de grado.
Ally fabló Ruy Dias, ante que el rey don Fernando :
Dévos Dios malas gracias, ay, papa romano;
Que por lo por ganar venimos, que non por lo ganado;

«Ecoutez-moi, dit-il, ô bon empereur d'Allemagne.
«Ce roi d'Espagne me paraît fort honorable.
«Mettez ici un fauteuil à côté de vous, et recouvrez-le de ce drap.
«Lorsque vous verrez qu'il descend de cheval, levez-vous au plus tôt,
1055 «Et prenez-le par la main, et placez-le près de vous,
«Afin qu'il soit votre pair, car cela me semble convenable.»
Alors le chef de Rome s'avança vers le bon roi don Fernand.
Il ne savait lequel était le roi ni lequel était le Castillan,
Sinon lorsque le roi descendit de cheval, [et qu'] au pape il baisa la main.
1060 Et l'empereur se leva et les reçut de fort bon gré;
Et se prenant par la main, ils vont se placer sur l'estrade.
Aux pieds du roi va se placer Ruy Diaz le Castillan.
Alors parla le pape, il commença à l'interroger :
«Dis-moi, roi d'Espagne (et puisse Dieu être content de toi!),
1065 «Si tu veux être empereur d'Espagne, je t'en donnerai volontiers la couronne.»
Alors parla Ruy Diaz avant le roi don Fernand :
«Ah! Dieu vous en sache mauvais gré, pape romain;
«Car nous sommes venus pour ce qui est à gagner, et non pour ce qui est gagné [déjà];

V. 1053. — *Cobrilda* pour *cobridla*, par transposition de lettres.

V. 1055. — *Possaldo*, pour *possadlo*. Encore une transposition.

V. 1059. — L'auteur dit mal ce qu'il veut dire.

V. 1064. — Ms. : *Ruy Dias* de España. Erreur du copiste, évidemment. (Voyez les vers 1067 et suivants.)

Ca los cinco reynos de España syn vos le bessan la mano.
1070 Viene por conquerir el emperyo de Alemania, que de derecho ha de heredarlo.
Assentósse en la silla, por ende sea Dios loado!
Veré que le dan aventaja de la qual será ossado.
Conde alemano quel' dé la corona è el blago.
En tanto se levantó el buen rey don Fernando :
1075 A treguas venimos, que non por faser daño.
Vos adeliñat, mi señor Ruy Dias el Castellano.
Estonce Ruy Dias apriessa se fue levantado :
Oytme, dixo, rey de Francia è emperador alemano;
Oytme, patriarcha è papa romano.
1080 Enbiastes me pedir tributario.
Traervos lo ha el buen rey don Fernando.
Cras vos entregará, en buena lid en el campo,
Los marcos quel' pedistes.
Vos, rey de Francia, de mi seredes buscado.
1085 Veré sy vos acorreran los doce pares ò algun Frances loçano.
Emplaçados fincan para otro dia en el campo.

«Car sans vous les cinq royaumes d'Espagne lui baisent la main.
1070 «Il vient pour conquérir l'empire d'Allemagne, dont il doit hériter de droit.
«Il s'est assis sur le fauteuil, de quoi Dieu soit loué!
«Je puis voir qu'on lui accorde des honneurs qui le rendront plus hardi.
«Il faut que le comte allemand lui donne sa couronne et son sceptre.»
Cependant se leva le bon roi don Fernand :
1075 «Nous sommes venus pour une trêve, et non pour faire dommage.
«Avancez-vous, mon seigneur Ruy Diaz le Castillan.»
Alors Ruy Diaz à la hâte se leva :
«Ecoutez-moi, dit-il, roi de France et [vous] empereur d'Allemagne;
«Ecoutez-moi, patriarche et pape romain.
1080 «Vous m'avez envoyé demander [que je fusse] tributaire.
«Il vous l'apportera [le tribut], le bon roi don Fernand.
«Demain il vous remettra, en bonne bataille dans le champ,
«Les marcs que vous lui avez demandés.
«Vous, roi de France, par moi vous serez cherché.
1085 «Je verrai s'ils vous secourent, les douze pairs, ou quelque Français glorieux.»
Assignés ils demeurent pour le jour suivant dans le champ.

V. 1069. — *Syn vos* (sans vous), c'est-à-dire, sans vous en demander la permission.

V. 1080. — Le copiste a dû omettre ici quelques mots.

V. 1081. — L'auteur, qui a employé plus haut le mot *tributario*, sous-entend ici le radical *tributo*. On trouve dans le *Poëme du Cid* plusieurs exemples de hardiesses toutes semblables.

Alegre se va el buen rey don Fernando
A la su tienda; lieva à Ruy Dias, que non quiere dexarlo.
Ally dixo el rey à Ruy Dias : Ffijo eres de Diego Laynes è nieto de Layn Calvo.
1090 Cabdiella bien los reynos desque cantará el gallo.
Essas horas dixo Ruy Dias : Que me plase de grado.
Cabdillaré las ases ante del alvor quebrado.
Commo esten las ases paradas enante del sol rrayado,
Apriessa dan cevada, è piensan de cavalgar.
1095 Las ases son acabdilladas quando el alvor quiere quebrar.
Mandava Ruy Dias à los Castellanos al buen rey don Fernando guardar.
Va Ruy Dias con los DCCCC., la delantera fue tomar.
Armadas son las ases, è el pregon apregonado;
La una è las dos à la tercera llegando.
1100 La ynfanta de Saboya, fija del conde saboyano,
Yassia de parto en la tienda del buen rey don Fernando.
Ally parió un fijo varon, el papa fue tomarlo.
Ante que el rey lo sopiesse fue el ynfante christiano.
Padrino fue el rey de Francia è el emperador alemano.

Joyeux s'en va le bon roi don Fernand
Vers sa tente; il emmène Ruy Diaz, car il ne veut point le laisser.
Alors le roi dit à Ruy Diaz : «Tu es fils de Diègue Laynez et petit-fils de Layn Calvo.
1090 «Commande bien les royaumes dès que chantera le coq.»
Alors Ruy Diaz dit : «Cela me plaît volontiers.
«Je commanderai les bataillons avant l'aube parue.»
Afin que les bataillons soient prêts avant que le soleil rayonne,
On donne vite l'orge, et l'on pense à chevaucher.
1095 Les bataillons sont commandés lorsque l'aube commence à poindre.
Ruy Diaz ordonna aux Castillans de veiller sur le bon roi don Fernand.
Ruy Diaz va avec les neuf cents; il va se placer à l'avant-garde.
Les bataillons sont armés, et le héraut a poussé son cri.
Le premier [bataillon], puis les deux se joignent au troisième.
1100 L'infante de Savoie, fille du comte savoisien,
Gisait en couches, dans la tente du bon roi don Fernand.
Là elle mit au monde un enfant du sexe masculin; le pape alla le prendre.
Avant que le roi le sût, l'infant fut [baptisé] chrétien.
Parrain fut le roi de France, ainsi que l'empereur d'Allemagne.

V. 1098. — Au lieu de *apregonado*, d'un seul mot, peut-être faut-il lire *a* (ou *ha*) *pregonado*.

V. 1100 et suiv. — Voilà une infante qui accouche bien vite! et dans quelles circonstances! C'est une suite de niaiseries de mauvais goût; et si le *Poème du Cid* n'était parvenu jusqu'à nous, on aurait une pauvre idée du génie espagnol au XIIe siècle.

1105 Padrino fue un patriarcha è un cardenal onrrado.
En las manos del papa el ynfante fue christiano.
Ally llegó el buen rey don Fernando.
Quando lo vió el papa, passó el ynfante à un estrado;
Començó de predicar, muy grandes boses dando :
1110 Cata, dis, rey de España, commo eres bien aventurado,
Con tan grand onrra Dios que fijo te ha dado.
Miraglo fue de Christus el Señor apoderado,
Que non quisso que se perdiesse christianismo desde Roma fasta Santiago.
Por amor deste ynfante que Dios te ovo dado,
1115 Danos tregua syquiera por un año.
Ally dixo Ruy Dias : Sol non sea pensado;
Salvo sy es entrega. Enpero mas queremos aplasarlo.
E tal plaso nos dedes que podamos entregarlo.
O morrá este emperador, ol' daremos reynado apartado.
1120 Dixo el rey don Fernando : Dovos quatro años de plaso.
Dixo el rey de Francia è el emperador alemano :

1105 Parrain fut un patriarche, ainsi qu'un honorable cardinal.
De la main du pape l'infant fut [baptisé] chrétien.
Alors arriva le bon roi don Fernand.
Lorsque le pape le vit, il posa l'infant sur une estrade,
[Et] commença de prêcher, en parlant à très-haute voix :
1110 «Considère, dit-il, roi d'Espagne, combien tu es heureux,
«Puisque avec si grand honneur Dieu t'a donné un fils.
«Ç'a été un miracle de Christ le Seigneur tout-puissant,
«Car il n'a point voulu que de Rome à Saint-Jacques le christianisme se perdît.
«Pour l'amour de cet infant que Dieu t'a donné,
1115 «Accorde-nous une trêve, ne fût-ce que pour un an.»
Alors Ruy Diaz dit : «Qu'il n'y soit pas seulement pensé;
«A moins que ce ne soit une remise. Pourtant nous aimons mieux vous fixer un délai.
«Et donnez-nous tel délai, que nous y puissions consentir.
«Ou cet empereur mourra, ou nous lui donnerons un royaume à l'écart.»
1120 Le roi don Fernand dit : «Je vous donne quatre ans de délai.»
Le roi de France dit, et [aussi] l'empereur d'Allemagne :

V. 1108. — Au lieu de *passó*, il vaut mieux, ce nous semble, lire *possó*.

V. 1110 et suiv. — *Dis*, au lieu de *dise* (ou *dice*). — Il n'est pas besoin de faire remarquer l'étrangeté de cette espèce de sermon.

V. 1117. — L'auteur paraît avoir eu l'intention de faire un jeu de mots, assez fade, sur *tregua* (trêve) et *entrega* (remise).

V. 1119. — Remarquer ici, comme dans le *Poème du Cid*, cette forme énergiquement contractée du futur, *morré*, *morrá*, pour *moriré*, *morirá*.

Por amor deste ynfante que es nuestro afijado,
Otros quatro años vos pedimos de plaso.
Dixo el rey don Fernando : Seavos otorgado.
1125 E por amor del patriarcha dovos otros quatro años.
E por amor del cardenal.....

(Aquí acaba el manuscrito, y quedan quatro fojas en blanco.)

«Pour l'amour de cet infant, qui est notre filleul,
«Quatre autres années nous vous demandons de délai.»
Le roi don Fernand dit : «Que cela vous soit octroyé.
1125 «Et pour l'amour du patriarche, je vous donne quatre autres années.
«Et pour l'amour du cardinal.....

(Ici finit le manuscrit, et il reste quatre feuillets en blanc.)

POËME DU CID.

POEMA DEL CID[1].

. . . . . .

. . . . . .

De los sos oios tan fuertemientre lorando
Tornaba la cabeza è estabalos catando.
Vió puertas abiertas è uzos sin cañados,
Alcandaras vacias sin pielles è sin mantos,
5 E sin falcones è sin adtores mudados.
Sospiró Mio Cid, ca mucho avie grandes cuidados.
Fabló Mio Cid bien è tan mesurado :
Grado à ti, Señor Padre que estás en alto :
Esto me han buelto mios enemigos malos.
10 Alli piensan de aguijar, alli sueltan las riendas.
A la exida de Vivar ovieron la corneia diestra,
E entrando à Burgos ovieronla siniestra.
Meció Mio Cid los ombros è engrameó la tiesta :

[1] Nous ne plaçons au bas de ces pages que les notes destinées à établir le texte, à en préciser le sens, ou à justifier notre traduction. Pour les détails de géographie, voir plus loin les *Notes géographiques;* et, quant aux renseignements concernant soit les personnages qui figurent dans ce Poëme, soit les mœurs, les coutumes, les usages, nous renvoyons le lecteur aux *Notes historiques et littéraires.* Ici, deux observations seulement. Et d'abord, sur ce titre : *Poëme du Cid.* Ceci n'est pas un *poëme*, c'est la réunion de deux *chansons* (*cantares*) composées en l'honneur du Cid. Il suffit, pour n'avoir aucun doute à cet égard, de lire, avec un peu d'attention, les vers 2284 et suivants qui terminent la première *chanson*, et en particulier ce vers très-significatif :

Las coplas deste *cantar* aqui s van acabando.
(Les couplets de cette *chanson* ici vont s'achevant.)

Pourquoi donc avons-nous donné à cette œuvre le titre de *Poëme ?* Parce que le premier éditeur l'a ainsi intitulée; parce qu'elle est maintenant connue sous ce nom, et qu'en lui restituant la véritable appellation qui lui appartient, nous aurions craint d'induire le monde savant en erreur. — Nous remarquerons encore que dans les vers, aujourd'hui perdus, qui formaient le début du Poëme, l'auteur devait annoncer le héros de ses chants, *le Cid*, ou *Mon Cid.*

V. 1. — La particule *tan* est fréquemment employée dans ce Poëme pour marquer un haut degré de supériorité dans la qualité exprimée par l'adjectif ou l'adverbe devant lequel elle est placée.

POËME DU CID.

. . . . . .

. . . . . .

Pleurant très-fortement de ses yeux,
Il tournait la tête et il les regardait.
Il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas,
Les perchoirs vides, sans fourrures et sans manteaux,
5 Et sans faucons et sans autours mués.
Mon Cid soupira, car il avait maints grands soucis.
Mon Cid parla bien et avec beaucoup de mesure :
« Grâces te soient rendues, Seigneur Père qui es là-haut!
« Voilà ce que m'ont valu mes méchants ennemis! »
10 Alors on pense à piquer des deux, alors on lâche les brides.
A la sortie de Bivar, ils eurent la corneille à droite,
Et, en entrant à Burgos, ils l'eurent à gauche.
Mon Cid secoua les épaules et releva la tête :

(Voyez les vers 7, 214, 638, etc., etc.)—Le début du *Poema del Cid* se trouve cité dans l'ouvrage de Prudencio de Sandoval, intitulé *Fundaciones de San-Benito*, Madrid, 1601, fol. 41.

V. 2. — *E estabalos catando* (et il les regardait). Ce pronom relatif *los* (les) représente quelque substantif pluriel qui se trouvait probablement énoncé dans les vers qui manquent : *Los solares* ou *los palacios* (le manoir ou le palais) de Bivar. (Voyez la *Chronica del Cid*, cap. XCI.) Les Espagnols, comme on sait, emploient volontiers le pluriel pour le singulier. — Au mot *catar*, le savant M. Raynouard interprète : *voir*. Le verbe *catar* exprime l'acte de la vue dirigée par la volonté.

V. 4-5. — Il est singulier de voir les fourrures et les manteaux placés dans le même endroit où l'on gardait les autours et les faucons; car ces choses paraissent n'aller guère ensemble. Ne serait-ce pas que l'on voulait avoir sous la main tout ce qui servait pour la chasse?

V. 6. — Remarquer cet imparfait *avie*, au lieu de *avia*. C'est une forme primitive, très-curieuse à noter, et qui se retrouve également dans la *Cronica rimada*, que nous avons placée à la suite de l'*Introduction*.

V. 13. — Pour les verbes *mecer* et *engramear*, j'ai adopté l'interprétation de Sanchez. — Au mot *tiesta* (que du reste il interprète fort bien : *cabeza*, tête), Sanchez rappelle qu'on dit en italien *testa*. Sanchez aurait pu rappeler que, dans le français du midi, on disait *test*, *testa*, et dans le français du nord, *teste*, probablement avant les Italiens.

Albrizia, Alvar Fañez, ca echados somos de tierra.
15 Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba.
En su compaña LX. pendones lebaba.
Exienlo ver mugieres è varones.
Burgeses è burgesas por las finiestras son puestos.
Plorando de los oios, tanto avien el dolor,
De las sus bocas todos dician una razon :
20 Dios, que buen vasalo si oviese buen señor!
Convidarle yen de grado, mas ninguno non osaba,
El rey don Alfonso tanto avie la grand saña.
Antes de la noche en Burgos dél entró su carta,
Con grand recabdo è fuertemientre sellada :
25 Que à Mio Cid Ruy Diaz que nadi nol' diessen posada,
E aquel que gela diese sopiese vera palabra,
Que perderie los averes è mas los oios de la cara,
E aun demas los cuerpos è las almas.
Grande duelo avien las yentes christianas.
30 Ascondense de Mio Cid, ca nol' osan decir nada.
El Campeador adelinó à su posada.
Así como legó à la puerta falóla bien cerrada,
Por miedo del rey Alfonso que así lo avie parado :
Que si non la quebrantas' por fuerza que non gela abriese nadi.

V. 14. — Ms. : *Albricia*. Sanchez : *Albrizias*. Ce mot, d'origine arabe, était l'interjection usitée pour annoncer une bonne nouvelle, et rappeler en même temps le présent que l'on devait faire au messager. — *Echados*. La forme de ce mot n'a-t-elle pas été altérée, modernisée par le copiste? Si mes conjectures ne me trompent, au lieu du verbe *echar*, le texte primitif devait porter *jetar* ou *getar*, qu'on retrouve plusieurs fois dans le *Fuero Juzgo*.

V. 16. — Les deux lignes ainsi rattachées ne forment, dans le manuscrit du *Poëme du Cid*, qu'un seul vers, que Sanchez a coupé en deux à cause de sa longueur démesurée. Nous y avons reconnu deux vers, excellents, de dix syllabes chacun; mais nous tenons à conserver le numérotage indiqué par le premier éditeur. — L'auteur emploie le mot *pendon* pour *lanza*, la partie pour le tout. — Remarquer aussi, à la fin du vers, le mot *varones*, qui, en cet endroit, est simplement le corrélatif de *mugieres* (femmes).

V. 17. — Un littérateur français, d'ailleurs fort distingué et très-instruit des choses de l'Espagne, qui a traduit ce passage du *Poëme du Cid*, interprète le mot *burgeses* : habitants de Burgos, Burgosiens. Dans ce Poëme, quand le narrateur veut désigner un habitant de Burgos, un homme de Burgos, il se sert du mot *Burgales*. (Voyez les vers 65 et 193.) Le mot *burges* est l'équivalent et l'homonyme du provençal *borges* (bourgeois). — Remarquer aussi le mot *puestos*, terminant un vers qui se trouve dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu. Très-probablement, dans le manuscrit primitif, il y avait *postos*. De même, l'ancien provençal disait *post* (posé, placé).

V. 20. — Pour les mots *vasalo, oviese*, nous suivons, comme partout, l'orthographe de Sanchez.

«Donne-moi l'étrenne, Alvar Fañez! car nous sommes exilés du pays.»
15 Mon Cid Ruy Diaz entrait à Burgos.
Il menait en sa compagnie soixante pennons.
Hommes et femmes sortent pour le voir.
Bourgeois et bourgeoises se mettent aux fenêtres.
Pleurant de leurs yeux, tant ils étaient affligés,
Tous de leur bouche disaient les mêmes paroles :
20 «Dieu! quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur!»
Ils l'inviteraient volontiers; mais nul n'osait,
Tant du roi don Alphonse était grande la colère.
Avant la nuit à Burgos était arrivée sa charte,
Avec grande précaution et fortement scellée :
25 «Que, à Mon Cid Ruy Diaz, personne ne lui donnât asile;
«Et que celui qui le lui donnerait sût une vraie parole,
«Qu'il perdrait ses biens et, de plus, les yeux du visage,
«Et encore, en outre, le corps et l'âme.»
La gent chrétienne était fort affligée.
30 Ils se cachent de Mon Cid, car ils n'osent lui rien dire.
Le Campéador se dirigea vers son logis.
En arrivant à la porte, il la trouva bien fermée,
Par crainte du roi Alphonse qui l'avait ainsi disposé :
Que, s'il ne la brisait par force, personne ne la lui ouvrît.

V. 25. — *Que nadi nol' diessen*, etc. Au premier abord, ce pluriel *diessen*, placé après un substantif employé aujourd'hui au singulier, et surtout après un substantif négatif, *nadi*, nous a paru fort étrange, et nous avons été tenté de le corriger comme une faute du copiste. Mais, à la réflexion, nous avons été amené à penser que, dans le principe, le mot *nadi* avait dû être le pluriel d'un substantif latin altéré : *nati* (les hommes nés). Il y aurait donc, selon nous, à remarquer et à respecter ici une forme de l'ancien roman espagnol, qui n'était pas encore complétement abolie au XIIe siècle. — On remarquera aussi dans ce vers le redoublement de la conjonction *que* et du régime indirect.

V. 26. — *Ge*, au lieu de *se*. Cette forme se retrouve assez fréquemment dans les *Siete Partidas*.

V. 28. — Le poëte met *cuerpos* et *almas* au pluriel pour le besoin de son vers. — Quant au mot *cuerpo*, la forme n'en a-t-elle pas été modernisée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, composé un siècle environ après notre Poëme, on lit *corpo*.

V. 31. — Le mot *Campeador*, qui devint comme le second surnom du Cid, signifie tout à la fois *le champion brave et actif, et habile*, — *le champion par excellence*.

V. 34. — 1° *Quebrantas'*. Ne serait-ce point là un de ces mots dont la forme primitive aurait été altérée, modernisée par le copiste? Dans les poésies de Gonzalo de Berceo, on trouve *crebrantar*. — 2° *Fuerza*. La forme de ce mot n'a-t-elle pas aussi été altérée, modernisée par le copiste? Dans la liste qu'il donne des mots romans, ou d'origine latine, que les Arabes empruntèrent autrefois des Espagnols, le savant Aldrete met

35 Los de Mio Cid à altas voces laman :
Los de dentro non les querien tornar palabra.
Aguijó Mio Cid, à la puerta se legaba,
Sacó el pie del' estribera, una feridal' daba.
Non se abre la puerta, ca bien era cerrada.
40 Una niña de nuef años à oio se paraba :
Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes espada.
El Rey lo ha vedado, à noch dél entró su carta,
Con grant recabdo è fuertemientre sellada.
Non vos osariemos abrir nin coger por nada;
45 Sinon, perderiemos los averes è las casas,
E demas los oios de las caras.
Cid, en el nuestro mal vos non ganades nada.
Mas el Criador vos vala con todas sus Virtudes sanctas.
Esto la niña dixo, è tornó s pora su casa.
50 Ya lo vee el Cid que del Rey non avie gracia.
Partió s de la puerta, por Burgos aguijaba.
Legó à Sancta Maria, luego descavalgaba.
Fincó los ynoios, de corazon rogaba.
La oracion fecha, luego cavalgaba :
55 Salió por la puerta, è en Arlanzon posaba.
Cabo esa villa en la glera posaba.
Fincaba la tienda è luego descavalgaba.
Mio Cid Ruy Diaz, el que en buen ora cínxo espada,
Posó en la glera quando nol' coge nadi en casa.

forza. (*Del orig. de la leng. castell.*, lib. III, cap. xv.) Le mot arabe suffit donc pour prouver l'existence du mot espagnol. Ajoutons que, dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *forcia*, *forciar*, *forciado*. — 3° Ici, avec *nadi*, comme dans le reste de l'ouvrage, le poëte met le verbe au singulier.

V. 35. — *Laman.* Le verbe *lamar*, au lieu de *clamar*, n'est-il pas au nombre des mots rajeunis par le copiste ?

V. 36. — *Querien* pour *querian*, à l'imparfait, comme *avie* pour *avia*. Je crois désormais inutile de faire remarquer cette forme.

V. 41. — La particule *ya*, qui se trouve fréquemment répétée dans ce Poëme, revient à notre ancien adverbe *ja*, et elle a également un sens très-étendu.

V. 42. — Cet adverbe composé *à noch* (aujourd'hui) se retrouve dans l'ancien provençal, *a noit*, *a noich*.

V. 47. — La forme *nuestro* était-elle déjà reçue dans la langue à l'époque où fut composé notre Poëme? ou bien est-ce le copiste qui a substitué une forme plus récente à la forme ancienne tombée en désuétude? Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le *Poema de Alexandro*, on lit *nostro* et *nostra*. — Au lieu de l'indicatif *ganades*, il faudrait ici le conditionnel *ganariedes*. Mais le poëte ne se gêne pas avec les temps des verbes; et ailleurs, au lieu du conditionnel, il met le futur,

35 Ceux de Mon Cid appellent à grands cris :
Ceux du dedans ne leur voulaient point répondre.
Mon Cid piqua des deux et s'avança vers la porte;
Il tira le pied de l'étrier, et contre la porte donna un coup.
La porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée.
40 Une petite fille de neuf ans s'arrêta devant ses yeux :
« Déjà, Campéador, en bonne heure vous avez ceint l'épée.
« Le Roi l'a défendu; aujourd'hui est arrivée sa charte,
« Avec grande précaution et fortement scellée.
« Nous n'oserions vous ouvrir, ni vous accueillir pour rien au monde;
45 « Sans quoi nous perdrions les biens et les maisons,
« Et, de plus, les yeux du visage.
« Cid, à notre mal vous ne gagneriez rien.
« Mais que le Créateur vous protége ainsi que toutes ses Vertus saintes! »
Ainsi parla la jeune fille, et elle s'en retourna vers sa maison.
50 Déjà il voit bien, le Cid, qu'il n'a plus la faveur du Roi.
Il s'éloigna de la porte, et piqua des deux à travers Burgos.
Il arriva à Sainte-Marie, et mit aussitôt pied à terre.
Il s'agenouilla et fit de cœur une prière.
L'oraison terminée, il remonta aussitôt à cheval.
55 Il sortit par la porte et alla camper sur Arlanzon.
Il campa près de cette ville, sur la grève.
Il planta sa tente et descendit aussitôt de cheval.
Mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure ceignit l'épée,
Campa sur la grève, personne n'ayant voulu l'accueillir en sa maison.

par la seule raison que cela lui est plus commode. (Voyez les vers 628 et 1532.) Nous respectons cette grammaire originale, en nous efforçant de traduire avec la plus grande clarté possible.

V. 48. — Les Vertus sont un ordre angélique placé, dans la hiérarchie céleste, au-dessus des Chérubins et des Séraphins.

V. 49.—Sanchez: *tornos'* (avec une apostrophe après l'*s*). Sanchez a méconnu ici, comme dans tous les autres endroits analogues, l'*s* affixe, de l'ancien provençal, qui se plaçait après les mots terminés par une voyelle lorsque le mot suivant commençait par une consonne.

V. 51. — Sanchez donne la préposition *por*, à cet endroit, comme synonyme de *para*, qui indique la destination : *vers, du côté de*, etc. Sanchez se trompe. Le Cid n'a pas à marcher *vers* Burgos, il y est déjà. — Dans ce vers et dans les suivants le poëte emploie l'imparfait de l'indicatif au lieu du parfait indéfini. C'est que, tout simplement, il avait besoin dans ce couplet de l'assonance *a a*.

V. 59. — *Quando*. En lisant avec attention les divers passages du Poëme où se trouve ce mot, je suis disposé à croire que le texte primitif portait *quand* ou *quant*, et que l'*o* final euphonique, introduit plus tard dans la langue espagnole, aura été ajouté par le copiste. Le *Poema de Alexandro* donne *quant*.

60 Derredor dél una buena compaña.
Alli posó Mio Cid como si fuese en montaña.
Vedado l'an comprar dentro en Burgos la casa:
De todas cosas quantas son de vianda
Non le osarien vender la menor dinarada.
65 Martin Antolinez, el Burgales complido,
A Mio Cid è à los suyos abastóles de pan è de vino.
Non lo compra, ca él se lo avie consigo.
De todo conducho bien los ovo bastidos.
Pagó s Mio Cid el Campeador è todos los otros que van à so servicio.
70 Fabló Martin Antolinez, odredes lo que ha dicho :
Ya, Campeador, en buen ora fuestes nacido.
Esta noch ygamos è vaymosnos al matino,
Ca acusado seré por lo que vos he servido.
En yra del rey Alfonso yo seré metido.
75 Mas si convusco escapo sano ò vivo,
Aun cerca ò tarde el Rey quererme ha por amigo;
Sinon, quanto dexo non lo precio un figo.
Fabló Mio Cid, el que en buen ora cínxo espada :
Martin Antolinez, sodes ardida lanza;
80 Si yo vivo doblarvos he la soldada.
Espeso he el oro è toda la plata.
Bien lo vedes que yo no trayo aver,
E huevos me serie para toda mi compaña.
Ferlo he amidos, de grado non abrie nada.

V. 62. — Au lieu de *vedado*, le texte de Sanchez porte *vedada*. Faute d'impression probablement.

V. 64. — Texte de Sanchez: *al menos* dinarada. D'après la manière dont Sanchez, dans son *Index*, interprète le mot *dinarada* (el importe de un dinero), il faudrait traduire son texte: «On n'oserait lui vendre *au moins* le montant d'un denier,» ce qui ne présente aucun sens. Le mot *dinarada*, comme le provençal *denairada*, signifie *denrée*, ce qu'on achetait pour un denier.

V. 68. — *Bast'dos* pour *abastados*. Le poëte me semble avoir sans façon fabriqué ce mot, parce qu'il avait besoin d'une terminaison en *idos* pour l'assonance.

V. 72. — Pour la plénitude du sens il faudrait: Esta noch *y* ygamos, etc. Le poëte a sacrifié à l'euphonie.

V. 75. — *Convusco* (avec vous). En décomposant ce mot, on y trouve le pronom personnel *vos* ou *vus*, enclavé en quelque sorte entre la préposition *con* et *co*, qui est la même chose. Sanchez rappelle, avec raison, le *vobiscum des* Latins. Je rappellerai aussi que les Provençaux avaient également la préposition *co*.

V. 76. — Le poëte emploie l'adverbe *aun* (même) pour le besoin de son vers.

60 Autour de lui une bonne compagnie.
Là campa Mon Cid, comme s'il eût été dans les montagnes.
Il a été défendu qu'il pût acheter dans Burgos la ville :
D'aucune chose quelconque qui soit à manger
On n'oserait lui vendre la moindre denrée.
65 Martin Antolinez, le Burgalais accompli,
Pourvut Mon Cid et les siens de pain et de vin.
Il ne l'acheta pas, car il l'avait avec soi.
De toute victuaille il les a bien pourvus.
Mon Cid le Campéador fut content, ainsi que tous ceux qui vont à son service.
70 Martin Antolinez parla ; écoutez ce qu'il a dit :
« Déjà, Campéador, en bonne heure vous êtes né.
« Passons [ici] la nuit et allons-nous-en au matin,
« Car je serai accusé pour vous avoir servi,
« Et je serai mis en la disgrâce du roi Alphonse.
75 « Mais si avec vous j'échappe sain et sauf,
« Alors, tôt ou tard, le Roi me voudra pour ami;
« Sinon, de tout ce que je laisse je me soucie comme d'une figue. »
Il parla Mon Cid, celui qui en bonne heure ceignit l'épée :
« Martin Antolinez, vous êtes une lance hardie;
80 « Si je vis je vous donnerai double solde.
« J'ai dépensé l'or [que j'avais] et tout l'argent.
« Bien vous le voyez que je n'ai pas d'argent monnayé,
« Et j'en aurais besoin pour toute ma compagnie.
« Il faut que je m'en procure par force ; de gré je n'aurais rien.

V. 77. — *Dexo.* Si mes conjectures ne me trompent, ce verbe *dexar* ne serait qu'une forme rajeunie par le copiste. Dans le *Poema de Alexandro* et dans les poésies de Gonçalo de Berceo, postérieures d'un siècle environ au *Poëme du Cid*, on trouve *lexar*.

V. 79. — Le mot *ardit* (hardi), quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine, me semble essentiellement et incontestablement français. L'adjectif *ardida*, au féminin, se trouve dans le *Poëme sur Boèce*, qui est d'environ un siècle et demi antérieur au *Poëme du Cid*.

V. 81. — A ce mot *espeso*, Sanchez dit, dans son *Index*, que peut-être il manque sur la seconde voyelle un léger signe graphique pour suppléer l'*n* (espēso). En effet, au vers 3231, on lit *espenso*. Mais nous croyons les deux formes également bonnes. L'ancien provençal disait indifféremment *despes* ou *despens*, *despessa* ou *despensa* (dépense). L'ancien catalan disait *despes*. Enfin, le savant Aldrete a remarqué, dans les anciens textes espagnols, le mot *despesa* employé comme synonyme de *costa*, *gasto* (dépense). (Voy. *Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.)

V. 84. — *Amidos.* Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *ambidos*, et, dans l'*Index* placé à la suite de ce poëme, Sanchez dit fort bien que ce mot est la même chose que *amidos*.

85 Con vuestro consego bastir quiero dos archas.
Yncamoslas d'arena, ca bien serán pesadas,
Cubiertas de guadalmecí è bien enclaveadas :
Los guadalmecís bermeios è los clavos bien dorados.
Por Rachel è Vidas vayadesme privado.
90 Entrando en Burgos me vedaron comprar, è el Rey me ha ayrado.
Non puedo traer el aver, ca mucho es pesado :
Empeñargelo he por lo que fuere guisado.
De noche lo lieben que non lo vean Christianos :
Vealo el Criador con todos los sos Sanctos :
95 Yo mas non puedo è amidos lo fago.
Martin Antolinez non lo detardaba,
Por Rachel è Vidas apriesa demandaba.
Pasó por Burgos, al castiello entraba,
Por Rachel è Vidas apriesa demandaba.
100 Rachel è Vidas en uno estaban amos,
En quenta de sus averes, de los que havien ganados.
Legó Martin Antolinez à guisa de membrado.
O sodes, Rachel è Vidas, los mios amigos caros?
En poridad fablar querria con amos.
105 No lo detardan, todos tres se apartaron.
Rachel è Vidas amos me dat las manos
Que non me descubrades à Moros nin à Christianos :
Por siempre vos faré ricos que non seades menguados.
El Campeador por las parias fue entrado;
110 Grandes averes príso è mucho sobeianos:
Retobo dellos quanto que fue algo.
Por en vino à aquesto porque fue acusado.

V. 85. — Sur ce mot *vuestro*, même observation que sur le mot *nuestro*, au vers 47. Le *Poema de Alexandro* dit *vostro* et *vostra*.

V. 87. — Le mot *guadalmecí*, d'origine arabe, signifie proprement du cuir sur lequel on a imprimé des ornements dorés.

V. 89. — Au mot *privado*, Sanchez interprète fort bien : *presto*, *luego* (promptement, sur-le-champ). Ce mot est employé au même sens dans les poésies de Gonçalo de Berceo et dans le *Poema de Alexandro*.

V. 97. — Ce vers, qu'on retrouve deux lignes plus bas (où il est très-bien placé), aura été mis ici par suite d'une distraction du copiste. Martin Antolinez ne devait, prudemment, s'informer de Rachel et Vidas qu'une fois entré à Burgos. Plus tôt, il risquait de se compromettre.

V. 98. — Par ce mot *castiello* (le château), le poëte a voulu, ce me semble, indiquer le quartier des Juifs, la Juiverie, qui se trouvait probablement à l'extrémité de la ville.

V. 102. — Sanchez ne signale l'adjectif *mem-*

85 « Avec votre secours, je veux préparer deux coffres.
« Remplissons-les de sable, afin qu'ils soient bien pesants;
« Recouvrons-les de cuir et clouons-les bien:
« Le cuir de couleur rouge, et les clous bien dorés.
« Vers Rachel et Vidas allez-moi promptement.
90 « A mon entrée à Burgos on m'a empêché de rien acheter, et le Roi est irrité contre moi.
« Je ne puis emporter mon avoir, car il est trop pesant,
« Et je veux l'engager pour ce qui sera raisonnable.
« Qu'on emporte cela de nuit, afin que les Chrétiens ne le voient pas.
« Que le Créateur [seul] le voie, ainsi que tous ses saints !
95 « Je ne puis davantage et le fais malgré moi. »
Martin Antolinez ne perdit pas de temps.
(Il demanda vivement après Rachel et Vidas.)
Il passa par Burgos, il entra au château,
Il demanda vivement après Rachel et Vidas.
100 Rachel et Vidas étaient tous deux ensemble,
Occupés à compter leur argent, ce qu'ils avaient gagné.
Martin Antolinez les aborda en homme adroit.
« Où êtes-vous, Rachel et Vidas, les miens chers amis ?
« Je voudrais avec vous deux parler en secret. »
105 Sans perdre de temps tous trois s'en furent à l'écart.
« Rachel et Vidas, engagez-moi chacun votre foi
« Que vous ne me découvrirez à Mores ni à Chrétiens.
« Pour toujours je vous ferai riches, de manière que vous ne manquiez de rien.
« Le Campéador est entré [chez les Mores] pour le butin;
110 « Il a pris de grands biens et fort considérables;
« Il en a retenu une telle partie que ç'a été beaucoup.
« De là il est venu à ce pour quoi il a été accusé.

brado qu'au sens de *fameux*, *renommé*. Ce mot a encore un autre sens, et ici et dans plusieurs autres passages du Poëme. (Voyez les vers 131 et 587.)

V. 103. — A l'adverbe *ò*, Sanchez a fort bien vu l'analogie avec le *où* français.

V. 106. — Mot à mot : « Donnez-moi tous deux les mains, » parce qu'un individu, qui s'engageait envers un autre, mettait sa main dans celle de l'homme envers qui il s'engageait. Aujourd'hui encore, deux mains l'une dans l'autre sont l'emblème de la bonne foi; et c'est pour cela qu'après la conclusion verbale d'une affaire, l'une des parties contractantes dit à l'autre, en lui tendant la main : « Touchez là. »

V. 108. — Sanchez ne met aucun signe de ponctuation à la fin de ce vers.

V. 112. — D'après le poëte, le mécontentement du roi Alphonse contre le Cid aurait eu pour cause des difficultés survenues entre le roi et le vassal, relativement au partage du butin, à la suite d'une incursion sur les terres des Mores.

Ya lo vedes que el Rey le ha ayrado.
Dexado ha heredades è casas è palacios.
115 Tiene dos arcas lennas de oro esmerado.
Aquelas non las puede lebar, sinon serien ventadas.
El Campeador dexarlas ha en vuestra mano,
E prestalde de aver lo que sea guisado.
Prended las archas è metedlas en vuestro salvo.
120 Con grand jura meted y las fes amos
Que non las catedes en todo aqueste año.
Rachel è Vidas seyense conseiando :
Nos huebos avemos en todo de ganar algo.
Bien lo sabemos que él algo ganó.
125 Quando à tierra de Moros entró, que gran aver sacó !
Non duerme sin sospecha qui aver tiene monedado.
Estas archas, prendamoslas amas,
En logar las metamos que non sean ventadas.
Mas decidnos del Cid, de que será pagado,
130 O que ganancia nos dará por todo aqueste año ?
Respuso Martin Antolinez à guisa de membrado :
Mio Cid querrá lo que sea aguisado :
Pedirvos ha poco por dexar su aver en salvo.
Acongensele omes de todas partes menguados,
35 Ha menester seiscientos marcos.
Dixo Rachel è Vidas dargelos de grado.
Ya vedes que entra la noch, el Cid es presurado,
Huebos avemos que nos dedes los marcos.
Dixo Rachel è Vidas : non se face así el mercado :
140 Sinon primero prendiendo è despues dando.
Dixo Martin Antolinez : yo deso me pago.
Vamos todos tres al Campeador contado,
E nos vos ayudaremos, que así es aguisado,

V. 114.—Le mot *heredad* (héritage) est constamment employé par le poëte pour exprimer des propriétés territoriales, des biens fonds, ce que les Latins appelaient un *prædium*. Le mot *héritage* a aujourd'hui encore le même sens en Bourgogne.

V. 115. — *Lennas*. La forme de ce mot n'a-t-elle pas été altérée par le copiste ? Ce qui semblerait l'indiquer, c'est que, dans les poésies de Gonçalo de Berceo et dans le *Poema de Alexandro*, on trouve les mots *pleno*, *plenero*. — Dans le texte de Sanchez, le vers 115 est placé immédiatement avant les deux vers qui, dans notre texte, le précèdent; ce qui rend tout ce passage incompréhensible. Nous avons pris sur nous de le transposer, et

« Déjà vous le voyez que le Roi est contre lui irrité.
« Il a laissé héritages et maisons et palais.
115 « Il a deux coffres pleins d'or pur.
« Il ne les peut emporter, sans quoi on les découvrirait.
« Le Campéador les laissera entre vos mains,
« Et prêtez-lui en argent quelque chose qui soit raisonnable.
« Prenez les coffres et gardez-les pour votre garantie.
120 « Avec grand serment, engagez à cela tous deux votre foi
« Que vous n'y regarderez point de toute cette année. »
Rachel et Vidas demeurent se consultant :
« Nous avons besoin en tout de gagner quelque chose.
« Bien nous le savons qu'il n'a pas gagné peu.
125 « Lorsqu'il entra au pays des Mores, quel grand avoir il en rapporta !
« Il ne dort pas sans souci celui qui a de l'argent monnayé.
« Ces coffres, prenons-les tous les deux,
« Et mettons-les en un lieu où on ne puisse les découvrir.
« Mais dites-nous, le Cid, de quoi sera-t-il satisfait,
130 « Et quel profit nous donnera-t-il pour toute cette année ? »
Martin Antolinez répondit en homme adroit :
« Mon Cid ne voudra qu'une chose qui soit raisonnable :
« Il vous demandera peu pour ne pas exposer son avoir.
« De toutes parts le viennent joindre des hommes nécessiteux,
135 « Il a besoin de six cents marcs. »
Rachel et Vidas dirent qu'ils les donneraient volontiers.
« Déjà vous voyez que la nuit entre ; le Cid est pressé,
« Nous avons besoin que vous nous donniez les marcs. »
Rachel et Vidas dirent : « Le marché ne se fait pas ainsi ;
140 « Mais bien d'abord prenant et ensuite donnant. »
Martin Antolinez dit : « A cela je consens.
« Allons tous trois vers le Campéador renommé,
« Et nous vous aiderons, car ainsi il est juste,

maintenant le récit nous semble d'une clarté complète.

V. 118. — *Prestalde* pour *prestadle*, par transposition de lettres.

V. 120. — Sanchez, je ne sais pourquoi, met une apostrophe après la consonne finale de *grand*. — Au mot *meter*, Sanchez indique fort bien le verbe français *mettre ;* mais il oublie le verbe provençal *metre*, qui se conjugue comme le verbe espagnol.

V. 136. — Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers. Cependant la phrase est complète.

V. 142. — Ms. et texte de Sanchez : *Amos* todos

Por aducir las archas è meterlas en vuestro salvo,
145 Que non lo sepan Moros nin Christianos.
Dixo Rachel è Vidas : nos desto nos pagamos.
Las archas aduchas, prendet seiscientos marcos.
Martin Antolinez cavalgó privado
Con Rachel è Vidas, de voluntad è de grado.
150 Non viene à la puent, ca por el agua ha pasado,
Que gelo non ventasen de Burgos ome nado.
Afevoslos à la tienda del Campeador contado.
Así como entraron al Cid besaronle las manos.
Sonrrisó s Mio Cid, estabalos fablando :
155 Ya, don Rachel è Vidas, avedesme olvidado.
Ya me exco de tierra, ca del Rey so ayrado.
A lo que m semeia, de lo mio avredes algo,
Mientra que vivades non seredes menguados.
Don Rachel è Vidas à Mio Cid besaronle las manos.
160 Martin Antolinez el pleyto ha parado,
Que sobre aquellas archas darle ien seiscientos marchos,
E bien gelas guardarien fasta cabo del año;
Ca asíl' dieran la fé è gelo avien jurado :
Que si antes las catasen que fuesen perjurados,
165 Non les diese Mio Cid de la ganancia un dinero malo.
Dixo Martin Antolinez : cargen las archas privado.
Lebaldas, Rachel è Vidas, ponedlas en vuestro salvo :
Yo yré convusco que adugamos los marcos,
Ca à mover ha Mio Cid ante que cante el gallo.
170 Al cargar de las archas veriedes gozo tanto :
Non las podien poner ensomo mager eran esforzados.

tred, etc. En traduisant littéralement le texte de Sanchez, on trouve : «Tous deux, tous amenez, etc.» Et encore faut-il supposer, avec Sanchez, que *tred* serait une contraction de *traed!* Cela ne présente aucun sens. Les Juifs viennent à l'instant de déclarer qu'ils ne livreront les six cents marcs qu'après qu'ils auront eux-mêmes reçu les coffres leur servant de gage; et Antolinez leur dit : «Eh bien ! *allons tous trois* les chercher.»

V. 151.—Ce verbe au pluriel, *ventasen*, avec un sujet singulier, *ome nado*, est assez étrange. On peut cependant l'expliquer par un reste des habitudes latines, et je n'oserais me permettre de corriger.

V. 155. — Généralement en Espagne, au moyen âge, comme de nos jours, le *don*, titre honorifique, ne s'employait que devant un nom de baptême. Ici, en donnant le *don* à des Juifs, le Cid les flatte pour obtenir son emprunt. Le *don*, ainsi placé, nous rappelle un des traits les plus fins de l'admirable fabuliste : «Hé ! bonjour, monsieur *du* corbeau !»

V. 157.—Sanchez : A lo *quem'*. — *M.* pr. pers.

« Pour emporter les coffres et les mettre sous votre garde,
145 « De façon que ne le sachent Mores ni Chrétiens. »
Rachel et Vidas dirent : « De cela nous sommes satisfaits.
« Les coffres ici rendus, prenez six cents marcs. »
Martin Antolinez chevaucha promptement
Avec Rachel et Vidas, volontiers et joyeux.
150 Il ne va pas par le pont, car il traversa la rivière,
Afin que nul homme né de Burgos ne l'aperçût.
Les voilà à la tente du Campéador renommé.
Dès qu'ils entrèrent, ils baisèrent les mains au Cid.
Mon Cid sourit et leur parla ainsi :
155 « Çà, don Rachel et Vidas, vous m'avez oublié !
« Voici que je sors du pays, car du Roi je suis disgracié.
« A ce qu'il me semble, du mien vous aurez quelque chose,
« Et de votre vie ne serez besoigneux. »
Don Rachel et Vidas à Mon Cid baisèrent les mains.
160 Martin Antolinez a arrêté la convention,
Que sur ces coffres ils lui donneraient six cents marcs,
Et bien les lui garderaient jusques au bout de l'an;
Car ainsi ils lui avaient engagé leur foi et le lui avaient juré :
Que s'ils les regardaient auparavant ils seraient parjures,
165 Et Mon Cid ne leur donnerait pas du butin un méchant denier.
Martin Antolinez dit : « Que l'on charge promptement les coffres !
« Emportez-les, Rachel et Vidas, mettez-les de côté pour votre garantie:
« Moi, j'irai avec vous pour que nous rapportions les marcs,
« Car il faut que Mon Cid se mette en route avant le chant du coq. »
170 Au charger des coffres vous eussiez vu quelle joie !
Ils ne pouvaient les soulever, quoiqu'ils fissent des efforts.

contraction de *me*. La même forme se trouve dans les plus anciens monuments de la poésie provençale.

V. 159. — Ici une autre remarque : Sur le *don* placé devant deux noms propres, qui par là deviennent, pour ainsi dire, un nom collectif. Ne serait-ce pas que, dans l'intention du poëte, comme tout à l'heure dans la bouche du Cid, le *don* s'adresse, non pas à des individus, mais à la maison de banque, à la raison sociale Rachel et Vidas ?

V. 163. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers, le liant ainsi avec les vers qui suivent, où Martin Antolinez énonce, au contraire, une clause résolutoire.

V. 167. — *Lebaldas* pour *lebadlas*, par transposition de lettres. Sanchez a fort bien indiqué toutes les altérations volontaires de ce genre. Forcé souvent de combattre le premier éditeur du *Poëme du Cid*, je saisis, avec plaisir, toutes les occasions de rendre hommage à son savoir, à son exactitude, à la justesse de son coup d'œil.

V. 171. — Dans son *Index*, placé à la suite

Gradanse Rachel è Vidas con averes monedados,
Ca mientra que visquiesen refechos eran amos.
Rachel à Mio Cid la manol' va besar :
175 Ya, Campeador, en buen ora cinxiestes espada.
De Castiella vos ydes pora las yentes estrañas.
Así es vuestra ventura, grandes son vuestras ganancias.
Una piel bermeia morisca è ondrada,
Cid, beso vuestra mano, en don que la yo aya.
180 Plazme, dixo el Cid, d'aqui sea mandada;
Si vos l'aduxier' d'allá, sinon contalda sobre las arcas.
En medio del palacio tendieron un' almofalla,
Sobr' ella una sabana de ranzal è muy blanca.
A tod el primer colpe trescientos marcos de plata echaron.
185 Notólos don Martino, sin peso los tomaba.
Los otros trecientos en oro gelos pagaban.
Cinco escuderos tiene don Martino, à todos los cargaba.
Quando esto ovo fecho, odredes lo que fablaba :
Ya, don Rachel è Vidas, en vuestra mano son las arcas :
190 Yo que esto vos gané, bien merecia calzas.
Entre Rachel è Vidas apart dixieron amos :
Demosle buen don, ca él nos lo ha buscado.
Martin Antolinez un Burgales contado,
Vos lo merecedes, darvos queremos buen dado,
195 De que fagades calzas è rica piel è buen manto.
Damosvos en don à vos treinta marchos.
Merecernos lo hedes, ca esto es aguisado;
Otorgarnos hedes esto que avemos parado.
Gradecióla don Martino, è recibió los marchos.

du *Poema del Cid*, Sanchez fait venir le *mager* espagnol du vieux français *maugré*. Sanchez a fort bien vu. — Dans la langue espagnole moderne, le mot *esforzado* signifie *vigoureux*, *robuste*.

V. 172. — Mot à mot : « Rachel et Vidas se félicitent avec leur avoir monnayé. »

V. 180. — Sanchez écrit *plaz'* (avec une apostrophe). Les anciens Provençaux écrivaient *platz*.

V. 181. — *Si* est, à cet endroit, un adverbe d'affirmation. (Voyez les vers 840 et suiv.) — *Contalda* pour *contadla*, par transposition de lettres.

V. 182. — Le poëte appelle tantôt *palacio* (palais), tantôt *castiello* (château), le groupe de maisons qui composait la Juiverie, et qui était probablement entouré d'un mur d'enceinte.

V. 184. — Sanchez écrit *à tod'* (avec une apostrophe, pour indiquer l'élision de l'*o* final euphonique). Il n'y a point ici d'élision. Dans le *Fuero Juzgo* et dar l *Poema de Alexandro* on trouve *tod*

Rachel et Vidas se félicitent d'avoir de l'argent monnayé,
Car pour toute leur vie ils étaient tous deux enrichis.
Rachel à Mon Cid va baiser la main :
175 «Déjà, Campéador, en bonne heure vous avez ceint l'épée.
«De Castille vous vous en allez devers la gent étrangère.
«Tel est votre bonheur que vous faites de grands butins.
«Une fourrure rouge, moresque et belle,
«Cid (je baise votre main), puissé-je l'avoir en don!»
180 —«Volontiers, dit le Cid; qu'elle soit dès ce moment accordée.
«Certainement je vous la rapporterai de là-bas; sinon, prenez-la sur les coffres.»
Au milieu du palais ils étendirent un tapis,
Et sur ce tapis un drap de fine toile et fort blanc.
Du premier coup ils jetèrent trois cents marcs d'argent.
185 Don Martin les compta; il les prenait sans les peser.
Les autres trois cents, ils les lui payèrent en or.
Don Martin a avec lui cinq écuyers; il leur donna à chacun une charge.
Lorsqu'il eut cela fait, écoutez comme il parla :
«Maintenant, don Rachel et Vidas, en vos mains sont les coffres.
190 «Moi qui vous ai cela procuré, je mérite bien des chausses.»
Rachel et Vidas se dirent entre eux à part :
«Faisons-lui un beau présent, car c'est lui qui nous a procuré cette affaire.»
— «Martin Antolinez, Burgalais renommé,
«Vous le méritez; nous voulons vous donner un beau don,
195 «De quoi vous faire des chausses, et une riche fourrure et un beau manteau :
«Nous vous donnons en don, à vous, trente marcs.
«Vous nous en serez reconnaissant, car cela est juste;
«Vous nous ferez octroyer ce dont nous sommes convenus.»
Don Martin les en remerçia et reçut les marcs.

et *tot*, comme dans l'ancien provençal. — Nous nous sommes promis de ne pas nous inquiéter de la versification : elle est ce que le poëte et le copiste ont pu la faire. Autrement, au parfait *echaron* nous aurions substitué l'imparfait *echaban*, qui est nécessairement appelé par l'assonance.

V. 185. — C'eût été trop long. Et d'ailleurs, pour le gage qu'il laissait entre les mains des prêteurs, il ne devait pas y regarder de si près.

V. 186. — Texte de Sanchez : *pagaba*. Comme il y avait un sujet pluriel sous-entendu, nous avons mis le verbe au pluriel.

V. 190. — Martin Antolinez réclame des chausses, c'est-à-dire des épingles, un pot-de-vin.

V. 191. — Texte de Sanchez : *aparte yxieron amos*. Le texte de Sanchez «à part ils sortirent tous deux» n'est pas admissible. On voit, par les vers qui suivent immédiatement, que Rachel et Vidas ne sortirent pas. Et en effet, ils n'en avaient nul besoin; il leur suffisait de se dire

200 Gradó exir de la possada è espidió s de amos.
Exido es de Burgos è Arlanzon ha pasado :
Vino por la tienda del que en buen ora násco.
Recibiólo el Cid abiertos amos los brazos :
Venides, Martin Antolinez, el mio fiel vasallo;
205 Aun vea el dia que de mi ayades algo.
Vengo, Campeador, con todo buen recabdo :
Vos seiscientos, è yo treinta he ganados.
Mandad coger la tienda è vayamos privado :
En San Pero de Cardeña y nos cante el gallo.
210 Veremos vuestra mugier membrada fijadalgo,
Mesuraremos la posada y quitaremos el reynado.
Mucho es huebos, ca cerca viene el plazo.
Estas palabras dichas, la tienda es cogida.
Mio Cid è sus compañas cabalgan tan ayna.
215 La cara del caballo tornó à Sancta Maria,
Alzó su mano diestra, la cara se sanctigua :
A ti lo agradezco, Dios que cielo è tierra guias;
Valanme tus virtudes, gloriosa Sancta Maria.
D'aqui quito Castiella, pues que el Rey he en yra :
220 Non se si entraré y mas en todos los mios dias.
Vuestra virtud me vala, Gloriosa, en mi exida,
E me ayude; ella me acorra de noch è de dia.
Si vos así lo ficieredes è la ventura me fuere complida,
Mando al vuestro altar buenas donas è ricas :
225 Estó yo en debdo que faga y cantar mill misas.
Spidiós' el Caboso de cuer è de voluntad.
Sueltan las riendas è piensan de aguijar.
Dixo Martin Antolinez : veré à la mugier à todo mio solaz :
Castigarlos he como avrán à far.

deux mots à voix basse. Quant au mot *apart*, pour *aparte*, nous l'avons mis afin de ne pas ajouter au vers une syllabe, et de nombreux passages du Poëme prouvent que la dernière voyelle euphonique n'était pas encore absolument passée dans la langue. (Voyez, pour ces mots *apart*, ou *part*, les vers 315, 862, 993, 2329, 2373, 2414, etc.)

V. 208. — Ici, évidemment, comme dans quelques autres passages qui se présentent plus loin, l'adverbe *privado* a le sens de *presto*, *luego*.

V. 211. — Sanchez, dans son *Index*, dit que le verbe *mesurar*, à cet endroit, paraît être synonyme de *pagar* (payer). Malgré ma déférence pour l'érudition de Sanchez, je ne saurais accepter cette interprétation. Quelle que fût la simplicité ou même, si l'on veut, la grossièreté des

200 Il jugea à propos de sortir du logis et prit congé de tous deux.
Il est sorti de Burgos et a passé l'Arlanzon.
Il vint à la tente de celui qui en bonne heure naquit.
Le Cid le reçut, les deux bras ouverts :
« Venez, Martin Antolinez, mon fidèle vassal ;
205 « Puissé-je voir bientôt le jour où vous ayez de moi quelque chose ! »
— « Je viens, Campéador, avec toutes bonnes nouvelles :
« Vous six cents [marcs], et moi trente j'ai gagné.
« Donnez l'ordre qu'on plie la tente et partons promptement ;
« A Saint-Pierre-de-Cardeña trouvons-nous au chant du coq.
210 « Nous verrons votre femme, noble dame de haut renom,
« Nous ferons un court séjour et quitterons le royaume.
« Cela est bien nécessaire, car le délai approche. »
Ces paroles dites, la tente est pliée.
Mon Cid et ses compagnies chevauchent au plus vite.
215 Il tourna la face de son cheval vers Sainte-Marie,
Leva la main droite, se signa le visage :
« A toi je rends grâces, Dieu qui gouvernes le ciel et la terre !
« Que tes vertus me protégent, glorieuse sainte Marie !
« De ce moment je quitte la Castille, puisque j'ai le Roi irrité.
220 « Je ne sais si j'y rentrerai en aucun jour de ma vie.
« Que votre vertu me soutienne, Reine de gloire, dans mon exil,
« Et qu'elle me vienne en aide, qu'elle me secoure de nuit et de jour !
« Si ainsi vous faites, et si mon bonheur est accompli,
« J'enverrai à votre autel de beaux et riches dons ;
225 « Je m'engage à y faire chanter mille messes. »
Il partit, l'Excellent, [ferme] de cœur et de volonté.
On lâche les brides et l'on pense à piquer des deux.
Martin Antolinez dit : « Je veux voir ma femme à tout mon contentement ;
« Je leur donnerai mes instructions comme ils auront à faire.

mœurs du XIe siècle, Martin Antolinez parlant au Cid d'aller voir sa femme, réfugiée dans une abbaye, ne peut pas annoncer hautement, crûment, que l'on *payera* l'hospitalité. Le sens du mot *mesurar* (en provençal *mesurar*, *amesurar*) est déterminé de la manière la plus précise par le vers qui suit. Puis, aujourd'hui encore, le verbe *mesurar* s'emploie, en Espagne, en parlant d'un homme qui *mesure* sa conduite et son langage.

V. 221. — L'adjectif *gloriosa* est également employé d'une manière absolue, par Gonzalo de Berceo, pour désigner la Vierge mère. (Voy. *Coleccion de poesias anteriores al siglo XV*, t. II, p. 1.) Les plus anciens poëtes provençaux ont dit de même *gloriosa* par antonomase.

V. 226. — 1° *Spidió* pour *espidió*. Ne serait-ce

230 Si el Rey me lo quisiere tomar, à mi non min chal :
Ante seré convusco que el sol quiera rayar.
Tornaba s Martin Antolinez à Burgos, è Mio Cid aguijar
Pora San Pero de Cardeña quanto pudo à espolear,
Con estos caballeros quel' sirven à so sabor.
235 Apriessa cantan los gallos è quieren quebrar albores.
Quando legó à San Pero el buen Campeador,
El abbat don Sancho, christiano del Criador,
Rezaba los matynes à buelta de los albores,
Y estaba doña Ximena con cinco dueñas de pro,
240 Rogando à San Pero è al Criador :
Tu que à todos guias, val à Mio Cid el Campeador.
Lamaba à la puerta, y sopieron el mandado.
Dios, que alegre fue el abbat don Sancho !
Con lumbres è con candelas al corral dieron salto :
245 Con tan grant gozo reciben al que en buen ora násco.
Gradescolo à Dios, Mio Cid, dixo el abbat don Sancho :
Pues que aqui vos veo, prended de mi ospedado.
Dixo el Cid : gracias don abbat, è so vuestro pagado;
Yo adovaré conducho pora mi è pora mis vasallos;
250 Mas porque me vo de tierra, dovos cinquenta marchos;
Si yo algun dia visquier', servos han doblados :
Non quiero facer en el monesterio un dinero de daño :

pas une altération maladroite du copiste, qui, par là, aura cru rapprocher davantage ce mot de la forme latine? Au vers 2600, on lit *espedimiento*. — 2° *El Caboso*. J'ai traduit ce mot dans le sens indiqué par Sanchez. Ce qui m'a décidé, c'est qu'on le trouve employé avec la même signification dans les poésies de Gonzalo de Berceo. Autrement, je l'aurais interprété volontiers au sens de *capitaine*, *chef de guerre;* d'autant que le poëte ne donne ce nom qu'au Cid et à deux de ses compagnons qui sont également des chevaliers émérites, Alvar Fañez et l'évêque Hiéronyme. — 3° *Cuer*. La forme de ce mot n'a-t-elle pas été modernisée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *cor*.

V. 230. — *A mi non min chal. Chal*, et plus loin *cal* (v. 2367), 3° pers. singul. du verbe *chaler* ou *caler*. Les Provençaux avaient également les deux formes. Quant à cette particule *min*, c'est évidemment le provençal *m'en;* soit que notre poëte, comme il lui arrive quelquefois, ait fait élider l'*e* de la particule relative *en* par une voyelle plus forte, soit que le texte ait été altéré par le copiste.

V. 233. — *Quanto*. Ici, comme au vers 527, l'*o* final de *quanto* paraît nuire à la régularité de la versification. Au vers 1599, le texte porte *quant*. Tout cela n'indiquerait-il point que l'*o* final euphonique n'était pas encore, au XII° siècle, décidément établi dans la langue?

V. 235. — Le verbe *quebrar* signifie ordinairement *crever*. Ici le poëte s'en sert pour exprimer la première apparition de l'aube. Nos poëtes provençaux ont employé le verbe *crebar* dans la même

230 «Si le Roi me veut prendre mon bien, il ne m'en chaut!
«Avant que le soleil paraisse je serai avec vous.»
Martin Antolinez s'en retournait à Burgos, et Mon Cid de piquer des deux
Devers Saint-Pierre-de-Cardeña, en éperonnant de son mieux,
Avec ces chevaliers qui le servent à son gré.
235 Bientôt chantent les coqs et l'aube commence à poindre.
Lorsque le bon Campéador arriva à Saint-Pierre,
L'abbé don Sanche, chrétien du Créateur,
Récitait les matines au retour de l'aube,
Et doña Chimène était avec cinq dames de qualité,
240 Priant saint Pierre et le Créateur :
«Toi qui gouvernes tous les hommes, protége Mon Cid le Campéador!»
Il appela à la porte et l'on sut le message.
Dieu! comme il fut content l'abbé don Sanche!
Ils se précipitèrent à la cour d'entrée, avec des flambeaux et des cierges;
245 Ils reçoivent avec la plus grande joie celui qui en bonne heure naquit.
«J'en rends grâces à Dieu, Mon Cid, dit l'abbé don Sanche;
«Puisque je vous vois ici, recevez de moi l'hospitalité.»
Le Cid dit : «Merci, seigneur abbé, et je suis votre obligé;
«Je me pourvoirai de vivres pour moi et mes vassaux.
250 «Mais comme je m'en vais du pays, je vous donne cinquante marcs.
«Si je vis encore quelque temps, ils vous seront doublés.
«Je ne veux point faire dans le monastère un denier de dommage.

circonstance. (Voyez le *Lexique roman*, t. II, p. 508.)—Sanchez se contente de mettre une simple virgule à la fin de ce vers.

V. 236. — Désormais le poëte emploiera simplement ces mots *San Pero* pour désigner *Saint-Pierre-de-Cardeña*. Le nom tout entier était, en effet, un peu long pour son vers.

V. 237. — Cette expression *chrétien du Créateur*, qui, au premier abord, peut paraître quelque peu étrange, revient exactement à cette locution populaire que nous entendons encore tous les jours sans nous étonner : *un chrétien du bon Dieu*.

V. 239. — Le savant Aldrete donne avec raison le mot *pro* comme synonyme de *bien;* mais nous croyons avoir rendu l'intention du poëte.

V. 241. — Peut-être faut-il lire ici : Tu que à *todo* guias (Toi qui gouvernes *tout*).

V. 242. — Dans l'espagnol moderne, cette expression *llamar à la puerta* signifie *frapper à la porte;* mais il nous a paru que le verbe *lamar* était ici employé dans son sens naturel et propre : *appeler*. (Voyez le vers 35.)

V. 247. — Dans l'espagnol du moyen âge, le verbe *prender* avait, comme chez nous le verbe *prendre*, un double sens : *prendre* et *recevoir*. «Prenez ces cent écus,» dit le financier de La Fontaine.

V. 248. — Le *don*, ainsi placé devant un titre déjà honorifique par lui-même, doit être traduit, ce me semble, comme le serait le vocatif latin *domine*, dont il est la contraction.

V. 251. — *Algun dia*, le singulier pour le pluriel.

Evades aqui pora doña Ximena dovos cien marchos.
A ella è à sus fijas è à sus dueñas, sirvadeslas est' año.
255 Dues fijas dexo niñas, è prendeldas en los brazos.
Aquellas vos acomiendo à vos, abbat don Sancho.
Dellas è de mi mugier fagades todo recabdo.
Si esa despensa vos falleciere ò vos menguare algo,
Bien las abastad, yo así vos lo mando.
260 Por un marcho que despendades al monesterio daré yo quatro.
Otorgadogelo avie el abbat de grado.
Afevos doña Ximena con sus fijas do va legando.
Señas dueñas las traen è aducenlas adelant.
Ant' el Campeador doña Ximena ficó los hinoios amos.
265 Loraba de los oios, quisol' besar las manos.
Merced, Campeador, en ora buena fuestes nado.
Por malos mestureros de tierra sodes echado.
Merced ya, Cid, barba tan complida.
{Heme ante vos yo è vuestras fijas,
{Infantes son è de dias chicas,
270 Con aquestas mis dueñas de quien so yo servida.
Yo lo veo que estades vos en ida.
E nos de vos partirnos hemos en vida.
Dadnos conseio por amor de Sancta Maria.
Enclinó las manos en la barba vellida,
275 A las sus fijas en brazos las prendia,
Lególas al corazon, ca mucho las queria.
Lora de los oios, tan fuertemientre sospira :
Ya, doña Ximena, la mi mugier tan complida,
Como à la mi alma yo tanto vos quèria :
280 Ya lo vedes que partirnos tenemos en vida.

V. 253. — Sanchez, dans son *Index*, a signalé avec raison cette expression *evades*, *evad*, *evay*, qui se rencontre plusieurs fois dans le *Poëme du Cid*, et il interprète fort bien : *ved*, *ved aqui*, *ved ay* (voyez ici, voici). Mais Sanchez paraît ne tenir aucun compte de la lettre initiale de chacun de ces mots. C'est tout simplement la conjonction *è* (et). On voudra bien remarquer que dans tous les endroits où l'on rencontre l'un de ces mots, il se trouve toujours placé au début d'une phrase et d'un vers. (Voyez les vers 828, 2133, 2182.)

V. 255. — *Dues*. Voyez notre *Vocabulaire* au mot *dos*. — *Prendeldas*, pour *prendedlas*, par transposition.

V. 258. — Nous nous efforçons de rendre la pensée.

V. 269. — Sanchez écrit *feme*. Nous avons reproduit la forme du manuscrit, qui d'ailleurs nous semble modernisée. — Le qualificatif *infantes* est le

«Et voici, pour doña Chimène je vous donne cent marcs.
«Elle et ses filles et ses dames, servez-les cette année.
255 «Je laisse deux filles bien jeunes, prenez-les sous votre protection.
«Je vous les recommande à vous, abbé don Sanche.
«D'elles et de ma femme ayez le plus grand soin.
«Si cela ne suffit pas pour leur dépense, et qu'il vous en coûte quelque chose.
«Ne laissez pas de les bien pourvoir, je vous le recommande.
260 «Pour un marc que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au monastère.»
L'abbé avait à cela consenti volontiers.
Voici que doña Chimène arrive là avec ses filles.
Une dame conduit chacune d'elles, et on les amène devant lui.
Doña Chimène se mit à deux genoux devant le Campéador.
265 Elle pleurait de ses yeux, et elle voulut lui baiser les mains.
«Merci, Campéador, en bonne heure vous êtes né.
«De méchants brouillons sont cause que vous êtes exilé du pays.
«Merci, déjà, Cid, barbe très-accomplie.
«Me voici devant vous moi et vos filles
«Qui sont enfants et bien jeunes,
270 «Ainsi que ces miennes dames par qui je suis servie.
«Je vois bien que vous allez partir,
«Et il nous faut de notre vivant nous séparer de vous.
«Venez-nous en aide pour l'amour de sainte Marie.»
Il posa les mains sur sa belle barbe;
275 [Puis] il prit ses filles dans ses bras,
Et les pressa sur son cœur, car il les aimait beaucoup.
Il pleure de ses yeux et très-fortement soupire.
«Or çà, doña Chimène, la mienne femme très-accomplie,
«Je vous aime autant que mon âme;
280 «Déjà vous le voyez, qu'il faut, nous vivants, nous séparer.

pluriel d'*infant*. Cette forme, employée avec un sujet féminin, se retrouve encore dans la langue espagnole du XIVe siècle. Dans son testament, qui nous a été conservé par Ayala, Pierre-le-Cruel dit, en parlant de ses filles, «la *infant* doña Beatris... la dicha *infant*,» au lieu de *la infanta*, etc.

V. 270. — Le texte de Sanchez ne porte qu'une simple virgule à la fin de ce vers. — On voudra bien remarquer que, par suite d'une distraction, du vers 265 au vers 270, Sanchez donne six vers au lieu de cinq. Nous avons reproduit cette erreur, d'ailleurs sans importance, afin de ne pas changer le numérotage.

V. 273. — Le mot *conseio*, ou *consego*, est fréquemment employé par notre auteur dans le sens d'*aide*, *secours*. (Voyez plus haut le vers 85, et ci-après l'expression *dar conseio* aux vers 640 et 1185.)

V. 274. — Sur le sens du mot *vellido*, *velido*, ou *belido*, voyez les vers 1376 et 1620.

Yo iré è vos fincarédes remanida.
Plega à Dios è à Sancta Maria
Que aun con mis manos case estas mis fijas,
O que de ventura è algunos dias vida,
285 E vos, mugier ondrada, de mi seades servida.
Grand yantar le facen al buen Campeador.
Tañen las campanas en San Pero à clamor.
Por Castiella oyendo van los pregones,
Como se va de tierra Mio Cid el Campeador.
290 Unos dexan casas è otros onores,
En aques' dia en la puent de Arlanzon
Ciento è quince cavalleros todos juntados son.
Todos demandan por Mio Cid el Campeador.
Martin Antolinez con ellos coió.
295 Vanse pora San Pero do está el que en buen punto nació.
Quando lo sopo Mio Cid el de Bivar,
Cal' crece compaña porque mas valdrá,
Apriesa cavalga, recebirlos salie.
Tornós' à sonrisar, leganle todos, la manol' van besar.
300 Fabló Mio Cid de toda voluntad :
Yo ruego à Dios è al Padre Spiritual,
Vos que por mi dexades casas è heredades,
Enantes que yo muera algun bien vos pueda far,
Lo que perdedes doblado vos lo cobrar.
305 Plógo à Mio Cid, porque creció en l'ayuntar :
Plógo à los otros homes todos quantos con él estan.
Los seis dias de plazo pasados los han :
Tres han por trocir, sepades que non mas.
Mandó el Rey à Mio Cid à aguardar,

V. 284. — La particule ò est souvent employée par le poëte comme conjonction. — Pourquoi Sanchez a-t-il mis un point à la fin de ce vers?

V. 286. — Le mot *yantar* (du latin *jentare*) servait à désigner le dîner, qui avait lieu à midi. C'est l'archiprêtre de Hita qui nous apprend ce détail : « A hora de medio dia, quando yanta la gente. » (*Poesias del arcipreste de Hita*, copla 845.)

V. 287.—Voyez la note du vers 236.

V. 290. — Dans la langue espagnole du moyen âge, le mot *onor* signifie ordinairement un *domaine féodal*, un *fief*. Ici, il sert à désigner un domaine en général. (Voyez le vers 302.)

V. 291. — Au lieu de *aques'* (et malgré l'apostrophe ajoutée par Sanchez), il faut, je crois, lire *aquest*, comme dans l'ancien provençal.

V. 301. — 1° *Spiritual*, pour *espiritual*. En

«Je vais partir, et vous demeurerez laissée.
«Plaise à Dieu et à sainte Marie
«Que je puisse encore de ma main marier ces miennes filles,
«Et qu'il m'accorde du bonheur et quelques jours de vie,
285 «Et que vous, femme honorée, vous soyez de moi servie!»
On prépare un grand dîner au bon Campéador.
On sonne les cloches dans Saint-Pierre avec grand bruit.
Par la Castille on va entendant les hérauts,
Comme quoi s'en va du pays Mon Cid le Campéador.
290 Les uns laissent leurs maisons, les autres leurs fiefs :
En ce jour-là, sur le pont d'Arlanzon
Cent quinze chevaliers sont tous réunis :
Tous demandent après Mon Cid le Campéador.
Martin Antolinez fit route avec eux.
295 Ils s'en vont devers Saint-Pierre, où se tient celui qui en bon point naquit.
Lorsqu'il apprit cela, Mon Cid de Bivar,
Que sa compagnie s'accroît, par où il vaudra davantage,
Il monta aussitôt à cheval et sortit à leur rencontre.
Il se prit à sourire ; tous s'avancent vers lui et vont lui baiser la main.
300 Mon Cid parla de tout cœur :
«Je prie Dieu et le Père Spirituel,
«Vous qui pour moi laissez maisons et héritages,
«Que je puisse avant de mourir vous faire quelque bien,
«Et, ce que vous perdez, que vous le recouvriez au double.»
305 Mon Cid fut content, parce qu'il croissait par cette adjonction.
Ils furent contents, tous les autres hommes qui étaient avec lui.
Ils ont passé les six [premiers] jours du délai ;
Ils n'en ont plus que trois pour sortir, sachez-le, et pas plus.
Le Roi a mandé à Mon Cid de considérer

altérant l'orthographe de ce mot, le copiste n'a-t-il point voulu le rapprocher davantage de la forme latine? — 2° Ici, par ces mots *le Père Spirituel*, le poëte veut, je crois, désigner Jésus-Christ.

V. 303.—Sanchez, je ne sais pourquoi, met un point à la fin de ce vers; la phrase n'est pas finie.

V. 304.—Je reproduis dans sa hardiesse énergique cette construction de phrase.

V. 305. — Ms. et texte de Sanchez : porque creció en *la yantar*. Cette leçon «Mon Cid fut content parce qu'il croissait par le dîner» n'est vraiment pas admissible; tandis que le Cid devait en effet se réjouir en voyant tous ces chevaliers accourir vers lui pour partager les chances de l'exil. C'est le même sentiment que le poëte a déjà exprimé aux vers 297 et suivants. — Devant le mot *yantar* nous supposons l'article *lo* qui se retrouve plus loin, v. 412.

310 Que si despues del plazo en su tierral' pudies' tomar,
Por oro nin por plata non podrie escapar.
El dia es exido, la noch querie entrar.
A sos cavalleros mandólos todos iuntar :
Oyd varones, non vos caya en pesar;
315 Poco aver trayo, darvos quiero vuestra part.
Sed membrados como lo debedes far :
A la mañana quando los gallos cantarán,
Non vos tardedes, mandedes ensellar.
En San Pero à matynes tendrá el buen abbat.
320 La misa nos dirá, esta será de Sancta Trinidat.
La misa dicha, pensemos de cavalgar,
Ca el plazo viene acerca, mucho avemos de andar.
Cuemo lo mandó Mio Cid, así lo han todos à far.
Pasando va la noch, viniendo la mañana.
325 Ellos mediados gallos piensan de cavalgar.
Tañen à matynes à una priesa tan grand.
Mio Cid è su mugier à la eglesia van.
Echó s doña Ximena en los grados delant el altar,
Rogando al Criador quanto ella meior sabe,
330 Que à Mio Cid el Campeador que Dios le curias' de mal :
Ya, Señor glorioso, Padre que en cielo estás,
Fecist cielo è tierra, el tercero el mar;
Fecist estrelas è luna è el sol pora escalentar;
Prisist encarnacion en sancta Madre;
335 En Belleem aparecist, como fue tu voluntad.
Pastores te glorificaron, ovieron de alaudare.
Tres reyes de Arabia te vinieron adorar.
Melchor è Gaspar è Baltasar oro è thus è mirra
Te ofrecieron, como fue tu voluntad.

V. 310 - 11. — Cette phrase n'est ni fort élégante ni fort correcte; mais on comprend, c'est l'essentiel.

V. 314. — Voici maintenant le mot *varon* employé au sens du mot latin *vir*, ou de notre vieux mot *baron*, pour indiquer un homme fort et vaillant, un homme d'élite.

V. 319. — Sanchez fait de *tendrá* l'équivalent de *tañerá* et un futur irrégulier de *tañer* (sonner). Ce mot, selon nous, vient du verbe *tener*, qui est l'homonyme et le synonyme du provençal *tener* et du français *tenir*, et se conjugue de même.

V. 320. — Une messe de la sainte Trinité est celle dans laquelle le prêtre, outre le canon ordinaire, récite quelque prière spéciale en l'honneur de la sainte Trinité.

310 Que si, le délai passé, sur sa terre il le pouvait arrêter,
Pour or ni pour argent il ne pourrait échapper.
Le jour est sorti, la nuit voulait entrer.
A ses chevaliers il ordonna de tous s'assembler :
« Ecoutez, barons, que cela ne vous afflige point;
315 « J'emporte avec moi peu d'argent, je veux vous en donner votre part.
« Souvenez-vous comme vous le devez faire :
« Au matin, quand les coqs chanteront,
« Ne perdez pas de temps, faites seller.
« Dans Saint-Pierre le bon abbé célébrera matines.
320 « Il nous dira la messe, ce sera celle de la sainte Trinité.
« La messe dite, pensons à chevaucher;
« Car le délai approche, et nous avons beaucoup à marcher. »
Comme l'a ordonné Mon Cid, ainsi ils feront tous.
La nuit va se passant et le matin arrive.
325 Au chant du coq ils pensent à chevaucher.
On sonne matines en très-grande hâte.
Mon Cid et sa femme vont à l'église.
Doña Chimène s'agenouilla sur les degrés devant l'autel,
Priant du mieux qu'elle sait le Créateur,
330 Afin que Dieu préservât de mal Mon Cid le Campéador :
« Déjà, Seigneur glorieux, Père qui es au ciel,
« Tu as fait le ciel et la terre, et en troisième lieu la mer;
« Tu as fait les étoiles et la lune et le soleil pour réchauffer;
« Tu t'es incarné dans une sainte Mère;
335 « Tu es venu au monde à Bethléem, comme ce fut ta volonté.
« Les pasteurs te glorifièrent et te louèrent.
« Trois rois d'Arabie te vinrent adorer.
« Melchior et Gaspar et Balthasar, de l'or et de l'encens et de la myrrhe
« Te présentèrent, comme ce fut ta volonté.

V. 325.—*Ellos*, pour *è los?* Peut-être, aussi, faut-il lire *à los mediados gallos*, comme au vers 1709.

V. 332. — Sanchez écrit *fecist'* et, plus loin, *prisist'*, *salvest'*, etc., toujours avec l'apostrophe, comme pour indiquer la suppression d'une voyelle finale euphonique, laquelle ne s'était pas encore établie dans la langue, d'une manière absolue, même à la fin du XIIIe siècle. Je remarquerai, en passant, que le manuscrit reproduit ici exactement une forme et des mots de l'ancien provençal. — Sur le sens de cette expression *el tercero*, aucun doute : *en troisième lieu* ou *troisièmement*. (Voyez le vers 876.) Mais l'opinion du naïf chroniqueur n'est pas tout à fait conforme au récit de la Genèse : d'après le livre sacré, la terre

340 Salvest à Jonas quando cayó en la mar;
Salvest à Daniel con los leones en la mala carcel;
Salvest dentro en Roma al señor San Sebastian;
Salvest à Sancta Susana del falso criminal.
Por tierra andidiste treinta è dos años, Señor Spiritual,
345 Mostrando los miraclos, por en avemos que fablar :
Del agua fecist vino è de la piedra pan;
Resucitest à Lazaro, ca fue tu voluntad.
A los Judios te dexeste prender do dicen monte Calvari.
Pusieronte en cruz por nombre en Golgota.
350 Dos ladrones contigo, estos de señas partes :
El uno es en parayso, ca el otro no entró alá.
Estando en la cruz virtud fecist muy grant :
Longinos era ciego, que nunqua vió alguandre;
Dió t con la lanza en el costado dont yxió la sangre:
355 Corrió la sangre por el astil ayuso, las manos se ovo de untar :
Alzólas arriva, lególas à la faz :
Abrió sos oios, cató à todas partes;
En ti crovo alora, porend' es salvo de mal.
En el monumento resucitest è fust à los infiernos,
360 Como fue tu voluntad :
Quebranteste las puertas è saqueste los Padres sanctos.
Tu eres Rey de los reyes è de tod el mundo Padre.
A ti adoro è creo de toda voluntad;
E ruego à San Peydro que me ayude à rogar
365 Por Mio Cid el Campeador, que Dios le curie de mal.
Quando hoy nos partimos, en vida nos faz iuntar.
La oracion fecha, la misa acabada la han.
Salieron de la eglesia, ya quieren cavalgar.
El Cid à doña Ximena ybala abrazar.
370 Doña Ximena al Cid la manol' va besar,

et la mer furent faites le troisième jour et *en même temps*.

V. 340. — Ces mots *salvest à*, que le copiste avait oubliés, ont été par nous ajoutés au commencement de ce vers.

V. 344. — Selon l'opinion la plus répandue, Jésus-Christ a passé trente-trois ans sur la terre; mais s'il faut en croire une note de Sanchez, il est en Espagne des personnes qui tiennent que le Dieu fait homme a vécu seulement trente-deux ans.

V. 354. — Sanchez : *Diot'*. Sanchez, avec son apostrophe, a méconnu encore ici l'affixe *t* pour *te*,

340 « Tu sauvas Jonas lorsqu'il tomba dans la mer;
« Tu sauvas Daniel [qui était] avec les lions dans la prison mauvaise;
« Tu sauvas dans Rome le seigneur saint Sébastien;
« Tu sauvas sainte Suzanne d'une calomnie criminelle.
« Tu as passé trente-deux ans sur la terre, Seigneur Spirituel,
345 « Faisant voir les miracles par où nous avons de quoi parler :
« Tu changeas l'eau en vin et les pierres en pain;
« Tu ressuscitas Lazare, parce que ce fut ta volonté.
« Par les Juifs tu te laissas prendre à l'endroit dit le mont Calvaire.
« Ils te mirent en croix au lieu appelé Golgotha.
350 « Avec toi deux larrons, un de chaque côté :
« L'un est en paradis, mais l'autre n'est pas entré là.
« Etant sur la croix, tu as fait un grand acte de puissance :
« Longinus était aveugle, n'ayant jamais vu nulle chose ;
« Il te frappa avec sa lance au côté, d'où le sang sortit:
355 « Le sang coula par la hampe en bas, de manière à oindre ses mains :
« Il les leva en haut, les approcha de son visage ;
« Il ouvrit les yeux, regarda de toutes parts;
« Alors il crut en toi, à cause qu'il était guéri de son mal.
« Tu ressuscitas du tombeau et descendis aux enfers,
360 « Comme ce fut ta volonté :
« Tu [en] brisas les portes et [en] retiras les Pères saints.
« Tu es Roi des rois et Père du monde entier.
« Je t'adore et crois en toi de toute volonté;
« Et je prie saint Pierre qu'il m'aide à prier
365 « Pour Mon Cid le Campéador, afin que Dieu le préserve de mal.
« Que si aujourd'hui nous nous séparons, vivants fais-nous rejoindre. »
Sa prière finie, on achevait la messe.
Ils sortirent de l'église : déjà ils veulent chevaucher.
Le Cid allait embrasser doña Chimène.
370 Doña Chimène au Cid va baiser la main,

comme plus haut l'affixe *s* pour *se*, et l'affixe *m* pour *me*. Je ne reviendrai plus désormais sur ce point.

V. 359. — *Fust* pour *fueste*. Cette forme est également de l'ancien provençal. Sanchez prétend que le mot *fust* vient du verbe *ir*. Non, mais il en a le sens, et c'est là sans doute ce qui a causé la distraction de Sanchez. (Voyez la Grammaire de l'Académie espagnole.)

V. 365. — Sanchez se contente de mettre une simple virgule à la fin de ce vers.

V. 366. — Cette expression *en vida*, le poëte l'a déjà employée dans le même sens au vers 280.

Lorando de los oios que non sabe que se far;
E él à las niñas tornólas à catar :
A Dios vos acomiendo, fijas,
E à la mugier è al padre spiritual.
375 Agora nos partimos, Dios sabe el aiuntar.
Lorando de los oios que non viestes à tal,
Así s parten unos d'otros como la uña de la carne.
Mio Cid con los sos vassallos pensó de cavalgar.
A todos esperando la cabeza tornando va.
380 A tan grand sabor fabló Minaya Alvar Fañez :
Cid, do son vuestros esfuerzos?
En buen ora nasquiestes de madre :
Pensemos de ir nuestra via, esto sea de vagar.
Aun todos estos duelos en gozo se tornarán.
385 Dios que nos dió las almas, conseio nos dará.
Al abbat don Sancho tornan de castigar,
Como sirva à doña Ximena è à las fijas que ha,
E à todas sus dueñas que con ellas estan.
Bien sepa el abbat que buen galardon dello prendrá.
390 Tornado es don Sancho, è fabló Alvar Fañez :
Si vieredes yentes venir por conusco ir,
Abbat, decildes que prendan el rastro è piensen de ang
Ca en yermo ò en poblado podernos han alcanzar.
Soltaron las riendas, piensan de andar.
395 Cerca viene el plazo por el reyno quitar.
Vino Mio Cid yacer à Spinar de Can.
Otro dia de mañana piensan de cavalgar.
Grandes yentes se l'acongen esa noch de todas partes.

V. 371. — *Que se far*. Le copiste aurait dû écrire *que s far*, comme au vers 1183.

V. 374. — Ici, par ces mots *le père spirituel*, le Cid désigne évidemment l'abbé don Sanche.

V. 375. — Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 377.—Nous cherchons à reproduire le texte dans son énergique simplicité, sans trop nous inquiéter de l'élégance. La clarté nous suffit. — *Carne*. Remarquer ce mot placé à la fin d'un vers faisant partie d'un couplet dont l'assonance est en *a* aigu. Cela n'autoriserait-il point à croire que le texte primitif devait porter *carn ?*

V. 383. — Ces mots *esto sea de vagar* exigent une explication. Si on les fait se rapporter au premier hémistiche du vers, il faudrait traduire : *que cela soit à loisir*, ou *à l'aise*, ou *doucement*. Mais que l'on veuille bien songer à la situation : le Cid et ses compagnons n'ont plus que deux jours

Pleurant de ses yeux, car elle ne sait que faire;.
Et lui, il se prit de nouveau à regarder ses filles :
« Je vous recommande à Dieu, mes enfants,
« Et à ma femme et au père spirituel.
375 « Voilà que nous nous séparons; Dieu sait quand nous nous réunirons ! »
Pleurant de leurs yeux, que vous n'avez rien vu de pareil,
Ils se séparent les uns des autres, comme l'ongle de la chair.
Mon Cid avec ses vassaux pensa à chevaucher.
En les attendant tous, il tourne la tête.
380 Avec beaucoup d'à-propos parla Minaya Alvar Fañez :
« Cid, où est votre courage?
« En bonne heure vous êtes né de mère :
« Pensons à suivre notre route; pour le reste, nous n'avons pas de loisir.
« Même, toute cette douleur se tournera en joie.
385 « Dieu, qui nous a donné l'âme, nous donnera secours. »
Ils vont de nouveau faire leurs recommandations à l'abbé don Sanche :
Comme quoi il doit servir doña Chimène et les filles qu'elle a,
Ainsi que toutes les dames qui sont avec elles;
Que l'abbé sache bien qu'il recevra pour cela bonne récompense.
390 Don Sanche s'en retournait, et Alvar Fañez parla :
« Si vous voyez des gens venir pour aller avec nous,
« Abbé, dites-leur qu'ils suivent nos traces et pensent à marcher;
« Car, soit en lieu désert, soit en lieu habité, ils pourront nous atteindre. »
Ils lâchent les brides, ils pensent à marcher.
395 Le délai approche où ils doivent quitter le royaume.
Mon Cid vint coucher à Spinar-de-Can.
Le jour suivant, au matin, ils pensent à chevaucher.
Nombre de gens viennent le joindre, cette nuit, de toutes parts.

pour quitter le royaume, et si, ce délai passé, on les arrête, ils seront traités comme rebelles : il faut donc qu'ils se hâtent de partir; et cependant le Cid, attendri, prolonge ses adieux. Alors Minaya, le lieutenant du Cid, le réconforte, et, dans mon opinion, il veut lui dire : « Que cela (votre chagrin) soit renvoyé à un temps où nous aurons du loisir. » Ce qui précède et ce qui suit me semble autoriser et presque commander cette interprétation. (Voyez, en outre, pour le sens de ce mot *vagar*, le vers 437, et surtout le vers 2873, où se représente à peu près la même idée.)

V. 391. — *Conusco*. Voyez le vers 75, à la note.

V. 392. — *Decildes* pour *decidles*, par transposition de lettres.

V. 396. — *Spinar*, lieu planté d'épines, buisson. L'espagnol moderne dit *espinar*. Le copiste n'a-t-il pas altéré l'orthographe de ce nom pour le rapprocher davantage de l'étymologie latine?

V. 398. — Le texte de Sanchez porte

Yxiendo s va de tierra el Campeador leal.
400 De siniestro Santestevan una buena cipdad :
De diestro Ahilon las Torres que Moros las han.
Pasó por Alcobiella que de Castiella fin es ya.
La calzada de Quinea ibala trespasar.
Sobre navas de palos el Duero va pasar.
405 A la Figeruela Mio Cid yva posar.
Vansele acogiendo yentes de todas partes.
Y se echaba Mio Cid despues que fue cenado.
Un sueñol' príso dulce, tan bien se adurmió.
El angel Gabriel à él vino en sueño :
410 Cavalgad, Cid el buen Campeador,
Ca nunqua en tan buen punto cavalgó varon :
Mientra que visquieredes bien se fará lo tó.
Quando despertó el Cid, la cara se sanctigó :
Sinaba la cara, à Dios se acomendó.
415 Mucho era pagado del sueño que ba soñado.
Otro dia mañana piensan de cavalgar.
Es dia de plazo, sepades que non mas.
A la Sierra de Miedes ellos yban posar.
Aun era de dia, non era puesto el sol.
420 Mandó ver sus yentes Mio Cid el Campeador :
Sin las peonadas è homes valientes que son,
Notó trecientas lanzas, que todas tienen pendones.
Temprano dat cebada, sí el Criador vos salve.
El qui quisiere comer y que non cabalge.
425 Pasaremos la Sierra que fiera es è grand.
La tierra del rey Alfonso esta noch la podemos quitar.
Despues qui nos buscare fallarnos podrá.
De noch pasan la Sierra: vinida es la mañana,
E por la loma ayuso piensan de andar.

acogen. Faute du copiste, sans doute, qui avait négligé un léger signe graphique placé sur l'*o* et indiquant l'*n* supprimé. (Voyez plus haut le vers 134.)

V. 404. — Mot à mot : «Il va passer le Duero sur des nefs (formées) de bâtons.» Du reste, pour tout dire, la seconde syllabe du mot *navas* m'est un peu suspecte, et je crois qu'il serait mieux de lire *naves*.

V. 406. — Sur ce mot *acogiendo* même observation qu'au vers 398.

V. 410-12. — On remarquera dans ce passage

Il va sortant du pays, le loyal Campéador.
400 A gauche, Santestevan, une bonne cité;
A droite, Ahilon-les-Tours, que possèdent les Mores.
Il passa par Alcobiella, qui est déjà limite de la Castille;
Il traversa la chaussée de Quinea;
Sur des nefs de bâtons il passa le Duero.
405 Mon Cid alla loger à la Figueruela.
De toutes parts des gens viennent le joindre.
Là, après avoir soupé, Mon Cid se coucha.
Il fut pris d'un doux sommeil et fort bien s'endormit.
L'ange Gabriel vint à lui en songe :
410 «Chevauchez, Cid le bon Campéador,
«Car onques en si bon moment ne chevaucha baron.
«Tant que vous vivrez bien se feront tes affaires.»
Lorsque le Cid s'éveilla, il se signa le visage :
Il se signa le visage et se recommanda à Dieu.
415 Il se réjouissait fort du songe qu'il avait songé.
Le jour suivant, au matin, ils pensent à chevaucher.
C'est le jour du délai, sachez qu'ils n'ont pas plus.
A la Sierra-de-Miedes ils allèrent loger.
Il était jour encore, le soleil n'était pas couché;
420 Mon Cid le Campéador voulut voir ses gens.
Sans les piétons et les vaillants hommes qui sont là,
Il compta trois cents lances, toutes avec leurs pennons.
«Vite, donnez l'orge, [et] qu'ainsi le Créateur vous sauve!
«Celui qui voudra manger ici, qu'il ne remonte pas à cheval.
425 «Nous passerons la Sierra, qui est sauvage et grande;
«Nous pouvons quitter cette nuit la terre du roi Alphonse;
«Puis, qui nous cherchera nous pourra trouver!»
Ils passent de nuit la Sierra. Le matin est venu,
Et par le côteau en bas ils pensent à marcher.

le mélange de tutoiement avec la forme du pluriel. Nos anciens monuments en présentent également des exemples. (Voyez les *Notes historiques et littéraires.*)

V. 418. — On appelle, en Espagne, *sierra* (scie), une chaîne de montagnes, parce qu'une succession de rochers brisés présente assez bien aux yeux la figure d'une scie, ou d'une *sierra*. (Voyez, à ce mot, Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana.*)

V. 420. — Dans notre langue moderne nous dirions que le Cid voulut *passer une revue*.

430 En medio d'una montaña maravillosa è grand
Fizo Mio Cid posar è cebada dar.
Dixoles à todos como querie trasnochar.
Vasallos tan buenos por corazon lo han :
Mandado de so señor todo lo han à far.
435 Antes que anochesca piensan de cavalgar.
Por tal lo face Mio Cid que non lo ventase nadi.
Andidieron de noch, que vagar non se dan.
Dicen Casteion el que es sobre Fenares,
Mio Cid se echó en celada con aquellos que él trae.
440 Toda la noche yace en zelada el que en buen ora násco,
Como lo conseiaba Minaya Alvar Fañez :
Ya, Cid, en buen ora cinxiestes espada.
Vos con C. . . . . de aquesta nuestra compaña,
Pues que à Casteion sacarémos à celada;
445 Yo con los C. C. yré en algara.
Alá vaya Alvar Alvarez è Alvar Salvadores sin falla,
E Galin Garcia una fardida lanza.
Cavalleros buenos que acompañen à Minaya,
Aosadas corred, que por miedo non dexedes nada.
450 Fita ayuso è por Guadalfaxara,
Fata Alcala leguen las algaras,
E bien acoian todas las ganancias,
E por miedo de los Moros non dexen nada :
E yo con los ciento aqui fincaré en la zaga.
455 Terné yo Casteion don abremos grand empara.
Si cueta vos fuere alguna al algara,
Facedme mandado muy privado à la zaga :
D'aqueste acorro fablará toda España.
Nombrados son los que yrán en el algara,
460 E los que con Mio Cid fincarán en la zaga.

V. 438. — Le savant Aldrete a remarqué que, dans l'ancien espagnol, le verbe *dezir*, ou *decir*, était souvent employé pour *decendir*. (Voy. *Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.) Mais si l'on veut bien lire attentivement ce passage, on demeurera persuadé que le verbe *decir* y est employé en son sens habituel, *dire*, *nommer*. Seulement, je suis disposé à croire qu'il y a ici un léger oubli du copiste, et qu'il faut lire *do dicen*, comme au vers 348.

V. 441. — Le texte de Sanches porte : Como *los* conseiaba, etc. J'ai supprimé l'*s* qui m'a paru une faute typographique. Minaya n'a pas à donner de conseils à la troupe du Cid, mais seulement à

430 Au milieu d'une montagne merveilleuse et grande,
Mon Cid fit faire halte et donner l'orge.
Il leur dit à tous comme quoi il voulait faire une marche de nuit.
Ces excellents vassaux y consentent de cœur :
Tout ce qu'ordonnera leur seigneur, ils le feront.
435 Avant que la nuit vienne ils pensent à monter à cheval.
Mon Cid agit de la sorte, afin que personne ne le découvre.
Ils allèrent de nuit, sans se donner de loisir.
Au lieu nommé Casteion, celui qui est sur le Henares,
Mon Cid se mit en embuscade avec ceux qu'il menait.
440 Il passe toute la nuit en embuscade, celui qui en bonne heure naquit,
Comme le conseillait Minaya Alvar Fañez :
« Déjà, Cid, en bonne heure vous avez ceint l'épée.
« Vous, [restez] avec cent de cette notre compagnie,
« Car nous prendrons Casteion par embuscade;
445 « Moi, avec les deux cents [autres], j'irai courir le pays. »
— « Que là aillent Alvar Alvarez et Alvar Salvadores sans faute,
« Et Galin Garcia, une lance hardie.
« Bons chevaliers qui accompagnez Minaya,
« Courez hardiment [le pays], sans rien laisser par crainte.
450 « En descendant Fita et par Guadalfaxara,
« Que les coureurs s'avancent jusqu'à Alcala,
« Et qu'ils recueillent soigneusement tout le butin,
« Et que, par crainte des Mores, ils ne laissent rien :
« Et moi, avec les cent [autres], je resterai ici à l'arrière-garde.
455 « Je prendrai Casteion, où nous aurons grande protection.
« Si dans cette incursion il vous survient quelque danger,
« Faites-moi avertir tout aussitôt à l'arrière-garde:
« De cette rescousse parlera toute l'Espagne. »
Nommés sont ceux qui iront à l'incursion,
460 Et ceux qui, avec Mon Cid, resteront à l'arrière-garde.

celui-ci, dont il est le principal lieutenant, ou *le bras droit.*

V. 445. — Ainsi qu'Alphonse-le-Sage le dit dans les *Partidas*, le mot *algara* sert, chez les Arabes, à désigner une troupe de gens à cheval qui parcourt un pays ennemi en y faisant du butin. (Voy. Part. II, tit. XXIV, l. XXIX.)

V. 455. — *Terné* pour *tenré*, et *tenré* pour *tendré*. Nous trouverons de même, plus loin (v. 540), *vernd* pour *venrá*, *vendrá*.

V. 456. — *Custa* pour *cuita*, comme, plus loin (v. 2140), *cuedar* pour *cuidar*.

V. 457. — Le mot *mandado* signifie proprement *averti*, *instruit par message*.

Ya quiebran los albores è vinie la mañana.
Yxie el sol, Dios, que fermoso apuntaba!
En Casteion todos se levantaban;
Abren las puertas, de fuera salto daban,
465 Por ver sus labores è todas sus heredades.
Todos son exidos, las puertas dexadas han abiertas,
Con pocas de gentes que en Casteion fincaron.
Las yentes de fuera todas son derramadas.
El Campeador salió de la celada,
470 Corrie à Casteion sin falla.
Moros è Moras avienlos de ganancia,
E esos ganados quantos en derredor andan.
Mio Cid don Rodrigo à la puerta adelinaba.
Los que la tienen quando vieron la rebata,
475 Ovieron miedo è fue desemparada.
Mio Cid Ruy Diaz por las puertas entraba.
En mano tenie desnuda la espada.
Once Moros mataba de los que alcanzaba.
Ganó à Casteion è el oro è la plata.
480 Sos cavalleros legan con la ganancia.
Dexanla à Mio Cid, todo esto non precia nada.
Afevos los C. C. III en el algara,
E sin dubda corren fasta Alcala.
Legó la seña de Minaya,
485 E desi arriva tornanse con la ganancia,
Fenares arriva è por Guadalfaxara.
Tanto traen las grandes ganancias:
Muchos ganados de ovejas è de vacas,
E de ropas è de otras riquezas largas.
490 Derecha viene la seña de Minaya.
Non osa ninguno dar salto à la zaga.
Con aqueste aver tornanse essa compaña.

V. 467. — *Con pocas de gentes*, etc. Manière de parler essentiellement française.

V. 481. — Le Cid n'estime en rien tout cela, non par suite d'un mépris philosophique des richesses, mais parce qu'il attend beaucoup mieux.

V. 483. — Le mot *dubda*, comme le mot *doute* dans notre ancienne langue, indique l'hésitation avec une nuance de crainte. La Fontaine, en parlant du lièvre, emploie le mot *douteux* au même sens : « Il était *douteux*, in-

Déjà l'aube commence à poindre et vient le matin.
Le soleil parut : Dieu! que bellement il brillait!
Dans Casteion tout le monde se lève;
Ils ouvrent les portes, ils s'élancent dehors,
465 Pour voir leurs travaux et tous leurs héritages.
Tous sont sortis, laissant les portes ouvertes,
Avec peu de gens qui sont demeurés dans Casteion.
Les gens dehors sont tous dispersés.
Le Campéador sortit de l'embuscade,
470 Et courut à Casteion sans s'arrêter.
Ils ont pour butin les Mores et les Moresques,
Et tous ces troupeaux qui vont aux alentours.
Mon Cid don Rodrigue se dirigea vers la porte.
Ceux qui la gardaient, quand ils virent l'alerte,
475 Eurent peur, et elle fut abandonnée.
Mon Cid Ruy Diaz entra par les portes.
Il tenait en main son épée nue.
Il tua onze Mores de ceux qu'il put atteindre.
Il gagna Casteion, et l'or et l'argent.
480 Ses chevaliers arrivent avec le butin.
Ils le laissent à Mon Cid, qui n'estime en rien tout cela.
Voici les deux cent trois dans l'incursion,
Et sans hésiter ils courent jusqu'à Alcala.
Arriva la bannière de Minaya,
485 Et de là en remontant ils reviennent avec le butin,
En remontant le Henares et par Guadalfaxara.
Quel grand butin ils ramènent!
Maints troupeaux de brebis et de bœufs,
Et des effets, et d'autres richesses considérables.
490 Droite revient la bannière de Minaya.
Personne n'ose assaillir l'arrière-garde.
Avec cet avoir est de retour cette compagnie.

quiet, etc.» (Voyez la fable du Lièvre et des Grenouilles.)

V. 488. — Le mot espagnol *vaca* sert à désigner en général un animal de l'espèce bovine, et particulièrement le bœuf. Ainsi, au début du *Don Quichotte*, Cervantes, décrivant l'ordinaire de son héros, dit : «Una olla de algo mas vaca que carnero (un pot-au-feu où il entrait un peu plus de bœuf que de mouton).»

V. 492. — Remarquer *tornan*, au pluriel, avec

Fellos en Casteion ò el Campeador estaba.
El castiello dexó en so poder, el Campeador cabalga.
495 Saliólos recebir con esta su mesnada :
Los brazos abiertos recibe à Minaya.
Venides, Alvar Fañez, una fardida lanza.
Do yo vos embias' bien avria tal esperanza.
Eso con esto sea aiuntado.
500 Dovos la quinta, si la quisieredes, Minaya.
Mucho vos lo gradesco, Campeador contado.
D'aquesta quinta que me avedes mandado,
Pagarse ya della Alfonso el Castellano.
Yo vos la suelto è avello quitado.
505 A Dios lo prometo, à aquel que está en alto,
Fasta que yo me page sobre mio buen cavallo,
Lidiando con Moros en el campo,
Que empleye la lanza è al espada meta mano,
E por el cobdo ayuso la sangre destelando
510 Ante Ruy Diaz el Lidiador contado,
Non prendré de vos quanto vale un dinero malo.
Pues que por mi ganaredes quisquier que sea d'algo, (lo tomaré)
Todo lo otro afelo en vuestra mano.
Estas ganancias alli eran iuntadas.
515 Comidió s Mio Cid, el que en buen ora fue nado,
Al rey Alfonso que legarien sus compañas ;
Quel' buscarie mal con todas sus mesnadas :
Mandó partir tod aqueste aber ;
Sos quiñoneros que gelos diesen por carta.

un sujet au singulier, *compaña*. C'est la règle latine, *turba ruit* ou *ruunt*.

V. 495. — D'après les *Partidas* on appelait *mesnada* (mesnie) les hommes d'armes qui composaient la suite d'un homme puissant et recevaient de lui une solde et des bénéfices. (Voy. Part. V, tit. XII, l. II.)

V. 499. — Peut-être, après ces mots *Eso con esto sea aiuntado*, qui forment en quelque sorte le premier hémistiche du vers, faut-il ajouter : *è partamos las ganancias* (et partageons le double butin). Le sens et le vers seraient plus complets, et l'on aurait l'avantage de conserver l'assonance.

V. 504.— Plusieurs observations sur ce vers.— 1° Le manuscrit et le texte de Sanchez portent : Yo vos la *suelta*. Il y a là probablement une erreur du copiste. — 2° *Avello* pour *averlo*, et le verbe à l'infinitif au lieu de l'impératif, licence grammaticale fort usitée au moyen âge, et dont nous retrouverons plus d'un exemple dans le Poëme. (Voyez le vers 895.) — 3° Sanchez, nous ne savons pourquoi, met une simple virgule à la fin de ce vers; cependant la phrase est complète.

Les voilà à Casteion où était le Campéador.

Laissant le château [qui est] en son pouvoir, le Campéador monte à cheval.

495 Il sortit à leur rencontre avec cette sienne mesnie;

Les bras ouverts, il reçoit Minaya :

« Venez, Alvar Fañez, venez, lance hardie!

« Partout où je vous eusse envoyé, bien aurais-je eu telle espérance.

« Que cela à ceci soit réuni.

500 « Je vous [en] donne le cinquième, si vous le voulez, Minaya. »

— « Je vous en remercie beaucoup, Campéador renommé.

« De ce cinquième que vous m'avez accordé,

« Il en serait content, Alphonse le Castillan.

« Je vous l'abandonne et vous en tiens quitte.

505 « A Dieu je le promets, à celui qui est là-haut :

« Jusqu'à ce que je me satisfasse sur mon bon cheval,

« Combattant dans le champ avec les Mores,

« Employant la lance et mettant la main à l'épée,

« Et par le coude en bas distillant le sang,

510 « Devant Ruy Diaz le Bataillieur renommé,

« De vous je ne prendrai pas même ce que vaut un méchant denier,

« Puisque par moi vous avez gagné quelque chose de prix,

« Tout le reste, le voilà entre vos mains. »

Ce [double] butin était là rassemblé.

515 Il pensa, Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit,

Que du roi Alphonse viendraient les compagnies;

Que celui-ci lui chercherait mal avec toutes ses mesnies :

Il ordonna qu'on partageât tout cet avoir;

Que la part de chacun lui fût donnée par charte.

V. 511. — Ici encore, Sanchez met une virgule à la fin du vers. S. a raison.

V. 516. — On a déjà vu et on reverra fréquemment, dans le cours de ce récit, l'article *al* employé à la place de *de* ou *del* (de, du). Le Cid avait d'ailleurs l'intention bien arrêtée d'éviter toute collision avec le roi Alphonse, son seigneur. (Voyez le vers 546.)

V. 519. — Sanchez fait du mot *quiñonero* le synonyme du mot *quiñon*, lequel signifie la part qui revient à chaque individu dans une répartition. Je le veux bien; mais je ferai remarquer qu'habituellement, dans la langue espagnole, les substantifs terminés en *ero* servent à désigner l'homme qui fait une chose ou qui use d'une chose exprimée par un mot auquel on ajoute cette désinence : ainsi de *caballo* (cheval) vient *caballero* (chevalier); de *escudo* (écu), *escudero* (écuyer), etc. etc. Ici, tout en me soumettant à l'autorité de Sanchez, je serais disposé à croire que par ce mot *quiñonero* le poëte a voulu désigner les officiers qui étaient chargés de faire la répartition, les répartiteurs; et le pronom *los* se rapporterait à *ser* considéré comme nom collectif.

520 Sos cavalleros y han arrivanza :
A cada uno dellos caen cien marchos de plata,
E à los peones la meatad sin falla.
Toda la quinta à Mio Cid fincaba.
Aqui non lo pueden vender, nin dar en presentaya.
525 Nin cativos nin cativas non quiso tener en su compaña.
Fabló con los de Casteion, ymbió à Fita è à Guadalfaxara.
Esta quinta por quanto serie comprada,
Aun de lo que diesen que oviesen grand ganancia.
Asmaron los Moros tres mill marcos de plata.
530 Plógo à Mio Cid d' aquesta presentaya.
A tercer dia dados fueron sin falla.
Asmó Mio Cid con toda su compaña
Que en el castiello non y abrie morada,
E que serie retenedor, mas non y avrie agua.
535 Morós' en paz ca escripta es la carta.
Buscarnos ye el rey Alfonso con toda su mesnada :
Quitar quiero Casteion. Oyd Escuellas è Minaya!
Lo que yo dixier' non lo tengades à mal :
En Casteion non podriemos fincar ;
540 Cerca es el rey Alfonso è buscarnos verná.
Mas el castielo non lo quiero hermar.
Ciento Moros è ciento Moras quierolas quitar,
Porque lo pris dellos que de mi non digan mal.
Todos sodes pagados è ninguno non por pagar;
545 Cras à la mañana pensemos de cavalgar :
Con Alfonso mio señor non querria lidiar.
Lo que dixo el Cid à todos los otros plaz'.
Del castiello que prisieron todos ricos se parten.
Los Moros è las Moras bendiciendol' estan.
550 Vanse Fenares arriva quanto pueden andar.
Trocen las Alcarias è iban adelant.
Por las cuebas d'Anquita ellos pasando van.

V. 527. — *Quanto*. Voyez au vers 233 la note.

V. 535. — Le sens de ce vers, dont l'interprétation littérale ne présente d'ailleurs aucune difficulté, est bien vague. L'auteur a voulu dire, ce me semble, que le Cid ne pouvait pas, honnêtement, attaquer les habitants de ce pays, au moment où il venait de traiter avec eux.

V. 536. — Le vers 536 et la première moitié

520 Ses chevaliers sont admis au partage:
A chacun d'eux échoient cent marcs d'argent,
Et aux piétons la moitié sans faute.
Tout le cinquième à Mon Cid demeurait.
Là on ne peut le vendre, ni [le] donner en présent.
525 Il ne voulut garder en sa compagnie ni captifs ni captives.
Il parla à ceux de Casteion, envoya à Fita et à Guadalfaxara :
Ce cinquième, pour quelque prix qu'on l'achetât,
En sus de ce qu'ils donneraient, ils auraient un grand profit.
Les Mores proposèrent trois mille marcs d'argent.
530 Mon Cid fut content de cette offre :
Au troisième jour, ils furent donnés sans faute.
Mon Cid pensa, avec toute sa compagnie,
Que dans le château on ne pourrait demeurer,
Et qu'on le défendrait aisément, mais qu'il n'y aurait pas d'eau.
535 Il demeura en paix, car la charte est écrite.
«Le roi Alphonse nous viendrait chercher avec toute sa mesnie :
«Je veux quitter Casteion. Ecoutez, hommes d'armes et Minaya!
«Ce que je pourrai dire, ne le prenez pas à mal.
«Dans Casteion nous ne pourrions rester.
540 «Le roi Alphonse est proche, et il nous viendra chercher.
«Mais le château, je ne le veux pas laisser inhabité.
«Je veux rendre la liberté à cent Mores et à cent Moresques,
«Afin qu'ils ne parlent point mal de moi, parce que je l'ai pris sur eux.
«Tous vous êtes satisfaits, et aucun de vous n'est [encore] à satisfaire.
545 «Demain, au matin, pensons à chevaucher.
«Avec Alphonse mon seigneur je ne voudrais pas combattre.»
Ce que dit le Cid plut à tous les autres.
Du château qu'ils ont pris tous partent riches.
Les Mores et les Moresques demeurent le bénissant.
550 Ils vont, en remontant le Henares, tant qu'ils peuvent aller,
Traversent les Alcarias et marchent en avant.
Ils passent par les grottes d'Anquita.

du vers suivant forment un petit monologue très-hardi.

V. 537. — Sanchez, au verbe *quitar*, cite comme homonyme le mot français *quitter*.

V. 540.—Les Mores de ce pays étaient vassaux du roi Alphonse, et le Cid ne voulait pas se mettre en état de rébellion.

V. 543. – Remarquer cette forme *pris* (je pris).

Pasaron las aguas, entraron al campo de Torancio,
Por esas tierras ayuso quanto pueden andar.
555 Entre Fariza è Cetina Mio Cid iba alvergar.
Grandes son las ganancias que príso por la tierra do va.
Non lo saben los Moros el ardiment que han.
Otro dia movió s Mio Cid el de Bibar,
E pasó à Alfama, la Foz ayuso va.
560 Pasó à Bobierca è à Teca que es adelant,
E sobre Alcocer Mio Cid iba posar,
En un otero redondo, fuerte è grand.
Acerca corre Salon: agua nol' puedent vedar.
Mio Cid don Rodrigo Alcocer cuida ganar.
565 Bien puebla el otero, firme prende las posadas:
Los unos contra la sierra, è los otros contra l'agua.
El buen Campeador que en buen ora násco,
Derredor del otero, bien cerca de l'agua,
A todos sos varones mandó facer una carcaba,
570 Que de dia nin de noch non les diesen arrebata,
Que sopiesen que Mio Cid alli avie fincanza.
Por todas esas tierras iban los mandados
Que el Campeador Mio Cid alli avie poblado.
Venido es à Moros, exido es de Christianos.
575 En la su vecindad non se treven ganar tanto.
Aguardando se va Mio Cid con todos sus vasallos.
El castiello de Alcocer en paria va entrando.
Los de Alcocer à Mio Cid yal' dan parias de grado,
E los de Teca è los de Teruel la casa.
580 A los de Calatauth, savet, males pesaba.
Alli yógo Mio Cid complidas quince semanas.
Quando vió Mio Cid que Alcocer non se le daba,
El fizo un art è non lo detardaba.
Dexa una tienda fita è las otras lebaba.
585 Coió Salon ayuso la su seña alzada,
Las lorigas vestidas è cintas las espadas,

V. 561. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers.

V. 563.—Remarquer l'orthographe de *puedent*.

V. 565.—*Firme* est un adverbe tout français.

V. 575. — Au mot *treverse*, Sanchez interprète fort bien : *atreverse*.

Ils passent la rivière, ils entrent dans la plaine de Torancio;
[Ils vont] par ce bas pays, tant qu'ils peuvent aller.
555 Entre Fariza et Cetina Mon Cid alla s'héberger.
Grand'est le butin qu'il a pris par le pays où il va.
Les Mores ne savent pas l'audace qu'ils ont!
Le jour suivant, Mon Cid de Bivar se remit en mouvement;
Et traversant Alfama, il marche en descendant la Hoz.
560 Il traversa Bobierca, et Teca qui est plus avant,
Et au-dessus d'Alcocer Mon Cid vint camper,
Sur une colline ronde, forte et grande.
Près de là court le Jalon: on ne peut l'empêcher de faire de l'eau.
Mon Cid don Rodrigue songe à s'emparer d'Alcocer.
565 Bien il peuple la colline, ferme il prend ses positions,
[Plaçant] les uns contre la sierra, et les autres contre la rivière.
Le bon Campéador, qui en bonne heure naquit,
Autour de la colline, tout près de la rivière,
Ordonne à tous ses barons de faire un fossé,
570 Afin que de jour ni de nuit on ne leur donnât point d'alerte,
[Et] qu'on sût que Mon Cid s'était là établi.
Par toutes ces terres allaient les messages,
Comme quoi le Campéador Mon Cid avait peuplé cet endroit.
Sorti de parmi les Chrétiens, il est venu chez les Mores.
575 A son voisinage ils n'espèrent pas gagner beaucoup.
Mon Cid va se gardant, avec tous ses vassaux.
Le château d'Alcocer entre en arrangement pour un tribut.
Déjà ceux d'Alcocer donnent volontiers une rançon à Mon Cid,
Ainsi que ceux de Teca, et ceux de Teruel la ville.
580 Ceux de Calatayuth, sachez-le, en étaient affligés.
Là se tint Mon Cid quinze semaines accomplies.
Lorsque Mon Cid vit qu'à lui Alcocer ne se rendait pas,
Il imagina un stratagème et ne tarda pas à le mettre à exécution.
Il laissa une tente dressée et emporta les autres.
585 Il descendit le Jalon, sa bannière levée,
Les cuirasses revêtues et les épées ceintes,

V. 576. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers.

V. 580. — *Males*, pour *mal les*.

V. 582. — Le Cid, non content d'avoir rançonné Alcocer, aurait voulu que la place se rendît à discrétion.

Aguisa de membrado por sacarlos à celada.
Veyenlo los de Alcocer, Dios, como se alababan!
Falido ha à Mio Cid el pan è la cebada.
590 Las otras abes lieba, una tienda ha dexada.
De guisa va Mio Cid como si escapase de arrancada :
Demos salto à él è feremos grant ganancia,
Antes quel' prendan los de Teruel, sinon non nos darant dent nada.
La paria qu'él ha prisa tornarnos la ha doblada.
595 Salieron de Alcocer à una priesa much estraña.
Mio Cid quando los vió fuera, cogió s como de arrancada.
Cogió s Salon ayuso, con los sos abuelta nadi.
Dicen los de Alcocer : ya se nos va la ganancia.
Los grandes è los chicos fuera salto dan.
600 Al sabor del prender de lo al non piensan nada :
Abiertas dexan las puertas que ninguno non las guarda.
El buen Campeador ya su cara tornaba.
Vió que entr'ellos è el castiello mucho avie grand plaza :
Mandó tornar la seña, apriesa espoloneaba :
605 Feridlos, caballeros, todos sines dubdanza.
Con la merced del Criador nuestra es la ganancia.
Bueltos son con ellos por medio de la laña.
Dios, que bueno es el gozo por aquesta mañana!
Mio Cid è Alvar Fañez adelant aguijaban :
610 Tienen buenos cavallos, sabet, à su guisa les andan.
Entre ellos è el castiello en esora entraban.
Los vasallos de Mio Cid sin piedad les daban.
En un ora è un poco de logar trescientos Moros matan,
Dando grandes alaridos los que estan en la celada.
615 Dexando van los delant, por el castiello se tornaban.

V. 587.— Ici, non plus, le mot *membrado* ne saurait signifier *fameux, renommé.* (Voyez le vers 131.)

V. 590.— C'est Sanchez qui nous a fourni l'interprétation de *abes*, qu'il fait dériver du *vix* latin. Quoi qu'il en soit de l'origine, ce même adverbe, écrit *aves*, se trouve dans les poésies de Gonzalo de Berceo. (Voy. *Vida de santa Oria*, cop. 38.)

V. 591. — Cette appellation *Mon Cid* est assez étrange dans la bouche des ennemis du Cid. — Au mot *arrancada*, Sanchez interprète fort bien: *seguida*, *victoria* (poursuite, victoire).

V. 593.—Remarquer le *t* placé à la fin du mot *darant*. On a déjà vu (v. 563), et l'on reverra plus loin une forme semblable, qui était un reste des habitudes latines. Je ne reviendrai plus sur ce point.

V. 594.—Le texte de Sanchez porte : tornar*los*. Erreur du copiste, évidemment. (Voyez le vers 578.)

En manière d'homme habile, pour les attirer dans une embuscade.
Ceux d'Alcocer voient cela: Dieu! comme ils se réjouissent!
«Le pain et l'orge ont manqué à Mon Cid.
590 «Il a laissé une tente et emporte les autres avec peine.
«Il s'en va de façon, Mon Cid, comme s'il échappait d'une poursuite.
«Assaillons-le, et nous ferons un grand butin,
«Avant que ceux de Teruel le prennent; sans quoi, ils ne nous en donneront rien.
«La rançon qu'il a prise, il faut qu'il nous la rende au double.»
595 Ils sortirent d'Alcocer avec une hâte étonnante.
Mon Cid, quand il les vit dehors, s'enfuit comme s'il eût été poursuivi.
Il s'enfuit en descendant le Jalon; contre les siens personne ne combat.
Ceux d'Alcocer disent : «Déjà le butin nous échappe!»
Les grands et les petits s'élancent dehors.
600 Avec le désir de prendre, ils ne pensent à rien autre;
Ils laissent les portes ouvertes, de façon que personne ne les garde.
Le bon Campéador avait tourné le visage.
Il vit qu'entre eux et le château il y avait grand espace;
Il fit retourner sa bannière, et piqua vivement de l'éperon :
605 «Frappez-les, chevaliers, tous, sans hésitation.
«Avec la grâce du Créateur, nôtre est le butin.»
Ils sont retournés avec eux par le milieu de la plaine.
Dieu! que bonne est leur joie en cette matinée!
Mon Cid et Alvar Fañez piquaient des deux en avant.
610 Ils ont de bons chevaux, sachez-le, et qui vont à leur guise.
Entre eux et le château alors ils entrèrent.
Les vassaux de Mon Cid donnèrent sus sans pitié.
En une heure et un peu de temps, ils tuèrent trois cents Mores,
Tandis que ceux qui sont dans l'embuscade poussent de grands cris.
615 Les laissant devant eux, ils marchent au château.

V. 596.—*Fuera.* L'orthographe primitive n'a-t-elle pas été altérée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *foras.*

V. 603. — Sanchez a fort bien remarqué la ressemblance du mot *plaza* (place, lieu, espace) avec le français *place.* Mais ce mot ressemble encore plus au provençal et au catalan *plassa.*

V. 606.—Sanchez se contente de mettre une virgule à la fin de ce vers.

V. 607.—*Laña.* La forme de ce mot n'a-t-elle pas été altérée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *planidat* (terrain uni).

V. 615. — C'est-à-dire, si je ne m'abuse, que le Cid et les chevaliers qu'il avait emmenés avec lui passent devant ceux qu'on avait mis en embuscade — les piétons probablement — à qui on laisse le soin de poursuivre les malheureux habitants d'Alcocer. (Voyez le vers 617.)

Las espadas desnudas, à la puerta se paraban.
Luego legaban los sos, ca fecha es el arrancada.
Mio Cid ganó Alcocer, sabet, por esta maña.
Vino Pero Bermuez que la seña tiene en mano.
620 Metióla en somo, en todo lo mas alto.
Fabló Mio Cid Ruy Diaz el que en buen' ora fue nado :
Grado à Dios del cielo è à todos los sos Sanctos.
Ya mejoraremos posadas à dueños è à cavallos.
Oyd à mi, Alvar Fañez è todos los cavalleros.
625 En este castiello grand aber abemos preso.
Los Moros yacen muertos, de vivos pocos veo.
Los Moros è las Moras vender non los podremos.
Que los descabecemos nada non ganaremos.
Coiamoslos de dentro, ca el señorio tenemos.
630 Posaremos en sus casas è dellos nos serviremos.
Mio Cid con esta ganancia en Alcocer está :
Fizo embiar por la tienda que dexára allá.
Mucho pesa à los d' Teca è à los d' Teruel non place,
E à los de Calatayuth non place.
635 Al rey de Valencia embiaron con mensaie,
Que à uno que dicien Mio Cid Ruy Diaz de Bibar,
Ayrólo el rey Alfonso, de tierra echadolo ha :
Vino posar sobre Alcocer en un tan fuerte logar.
Sacólos à celada, el castiello ganado ha.
640 Si non das conseio, à Teca è à Teruel perderás;
Perderás Calatayuth que non puede escapar :
Ribera de Salon todo irá à mal :
Así fará lo de Siloca que es del' otra part.
Quando lo oyó el rey Tanin:
645 Tres reyes veo de Moros derredor de mi estar.
Non lo detardedes, los dos id pora allá.
Tres mill Moros levedes con armas de lidiar,
Con los de la frontera que vos ayudarán.

V. 630.—Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 633 - 34. — Le narrateur a déjà dit cela. (Voyez le vers 580.) Mais peut-être la répétition n'est-elle pas inutile. A mesure que le Cid étend ou affermit ses conquêtes, les habitants des localités voisines doivent éprouver une nouvelle et plus vive inquiétude.

L'épée nue, à la porte ils s'arrêtent.
Incontinent arrivent les leurs, car finie est la poursuite.
Mon Cid gagna Alcocer, sachez-le, par cette ruse.
Arrive Pero Bermuez, qui tient en main la bannière.
620 Il la plaça sur le château, à l'endroit le plus élevé.
[Alors] parla Mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit :
« Grâces soient rendues au Dieu du ciel et à tous ses saints!
« A présent, maîtres et chevaux, nous aurons un meilleur gîte.
« Ecoutez-moi, Alvar Fañez et tous les chevaliers.
625 « Dans ce château nous avons pris un grand avoir.
« Les Mores gisent tués, j'en vois peu de vivants.
« Les Mores et les Moresques, nous ne pourrons les vendre.
« A les décapiter nous n'aurions nul profit.
« Recueillons-les dedans, car nous sommes maîtres [de l'endroit].
630 « Nous logerons dans leurs maisons, et d'eux nous servirons. »
Mon Cid, avec ce butin, se tient dans Alcocer.
Il fit envoyer après la tente qu'il avait laissée là-bas.
Cela afflige fort ceux de Teca et déplaît à ceux de Teruel,
Et ne plaît pas [non plus] à ceux de Calatayuth.
635 Ils envoyèrent vers le roi de Valence avec [ce] message :
« Qu'un [chevalier] nommé Mon Cid Ruy Diaz de Bivar,
« Lequel le roi Alphonse avait pris en haine et chassé du pays,
« Est venu loger au-dessus d'Alcocer, en un lieu très-fort.
« Il les a attirés dans une embuscade et a gagné le château.
640 « Si tu n'avises, tu perdras Teca et Teruel ;
« Tu perdras Calatayuth qui ne peut échapper :
« Sur la rive du Jalon tout ira à mal.
« Ainsi adviendra du pays de Siloca qui est de l'autre côté. »
Lorsque le roi Tanin entendit cela :
645 « Je vois trois rois de Mores autour de moi se tenir.
« Ne perdez pas de temps, vous deux allez là-bas;
« Emmenez trois mille Mores armés pour combattre,
« Avec ceux de la frontière qui vous viendront en aide.

V. 635.—*Mensaie.* Ce mot n'est-il pas de ceux qui ont été modernisés par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *messaje*.

V. 644. — Sanchez, dans son texte, à côté du mot *Tanin*, écrit : acaso *Fariz* (peut-être faut-il lire *Fariz*). Je serais disposé à accepter cette correction. (Voyez la *Cronica general*, fol. 305.)

Prendedmelo à vida, aducidmelo deland :
650 Porque se me entró en mi tierra derecho me avrá à dar.
Tres mill Moros cavalgan è piensan de andar.
Ellos vinieron à la noch en Segorve posar.
Otro dia mañana piensan de cavalgar.
Vinieron à la noch à Celfa posar.
655 Por los de la frontera piensan de embiar.
Non lo detienen, vienen de todas partes.
Yxieron de Celfa la que dicen de Canal.
Andidieron todo 'l dia que vagar non se dan.
Vinieron esa noche en Calatayuth posar.
660 Por todas esas tierras los pregones dan.
Gentes se aiuntaron sobeianos è grandes.
Con aquestos dos reyes que dicen Fariz è Galve,
Al bueno de Mio Cid en Alcocer le van cercar.
Fincaron las tiendas è prendend las posadas.
665 Crecen estos virtos, ca yentes son sobeianas :
Las axobdas que los Moros sacan de dia
E de noch enbueltos andan en armas.
Muchas son las axobdas, è grande es el almofalla.
A los de Mio Cid ya les tuellen el agua.
670 Mesnadas de Mio Cid exir querien à la batalla.
El que en buen ora násco firme gelo vedaba.
Tobierongela en cerca complidas tres semanas.
A cabo de tres semanas, la quarta querie entrar,
Mio Cid con los sos tornós' à acordar :
675 El agua nos han vedada, exirnos ha el pan.
Que nos queramos ir de noch, non nos lo consintrán.
Grandes son los poderes por con ellos lidiar.
Decidme, cavalleros, como vos place de far ?
Primero fabló Minaya, un cavallero de prestar :

V. 650. — Sanchez ne met, à la fin de ce vers, aucun signe de ponctuation.

V. 658. — Ms. : *todol dia*. Sanchez : *tod'ol dia*, etc. Il y a ici aphérèse, ou élision de la seconde voyelle.

V. 660. — Ce verbe *dar*, au sens de *aller*, paraît tout d'abord un peu suspect; mais, ainsi que l'a fort bien remarqué M. Raynouard dans sa *Grammaire romane*, les anciens Provençaux l'ont employé dans la même acception.

V. 661. — On remarquera l'adjectif masculin *sobeianos* placé après le substantif féminin *gentes*. Il y a là, peut-être, une finesse de langue.

«Prenez-le-moi vivant, et l'amenez devant moi :
650 «De ce qu'il est entré sur ma terre il aura à me rendre raison.»
Trois mille Mores montent à cheval et pensent à marcher.
Ils vinrent, à la nuit, loger à Segorve.
Le jour suivant, au matin, ils pensent à chevaucher.
Ils vinrent, à la nuit, loger à Celfa.
655 Vers ceux de la frontière ils pensent à envoyer.
Ceux-ci, sans tarder, viennent de toutes parts.
Ils sortirent de Celfa, celle qu'on appelle du Canal;
Ils allèrent tout le jour sans se donner de loisir.
Ils vinrent, cette [même] nuit, loger à Calatayuth.
660 Par toutes ces terres vont les hérauts.
Des gens se réunirent en nombre très-considérable :
Avec ces deux rois qu'on nomme Fariz et Galve,
Ils vont assiéger ce brave de Mon Cid dans Alcocer.
Ils dressent les tentes et prennent les positions.
665 Ces troupes s'accroissent, car ce sont peuples très-considérables.
Les vedettes que placent les Mores, de jour
Et de nuit, vont couvertes de leur armure.
Nombreuses sont les vedettes et grande est l'armée.
Déjà l'on enlève l'eau à ceux de Mon Cid.
670 Les mesnies de Mon Cid veulent sortir à la bataille.
Celui qui en bonne heure naquit fermement les en empêche.
Ils tinrent la ville assiégée trois semaines accomplies.
Au bout de trois semaines, la quatrième allait entrer,
Mon Cid voulut de nouveau se recorder avec les siens :
675 «On nous a privés d'eau, [et] le pain nous va manquer.
«Si nous voulons nous en aller de nuit, ils ne nous le permettront pas.
«Grandes sont leurs forces pour combattre avec eux.
«Dites-moi, chevaliers, comment vous plaît-il de faire?»
Aussitôt parla Minaya, chevalier de distinction :

V. 667. — Remarquer l'adjectif *enbueltos* au masculin, après *las axobdas*, sujet féminin. Je ne crois pas, cependant, qu'il y ait ici une faute, soit du copiste, soit de l'imprimeur. Le poëte aura mis *enbueltos* au masculin, parce que *las axobdas*, ou *les vedettes*, sont des hommes.

V. 672. — Le pronom relatif *la* permet de supposer que le poëte a sous-entendu le mot *ciudad* ou le mot *villa*.

V. 679. — Sanchez garde le silence sur le sens du mot *prestar;* mais, dans l'*Index* qu'il a placé à la suite du *Poema de Alexandro*, il interprète : *honneur, valeur*.

680 De Castiella la gentil exidos somos acá.
Si con Moros non lidiaremos, non nos darán del pan.
Bien somos nos seiscientos, algunos hay de mas.
En el nombre del Criador que non pase por al :
Vayamos los ferir en aquel dia de cras.
685 Dixo el Campeador : à mi guisa fablastes.
Ondrastesvos, Minaya, ca aun vos lo yedes de far.
Todos los Moros è las Moras de fuera los manda echar,
Que non sopiese ninguno esta su poridad.
El dia è la noche piensan se de adovar.
690 Otro dia mañana el sol querie apuntar,
Armado es el Mio Cid con quantos que él ha.
Fablaba Mio Cid como odredes contar :
Todos iscamos fuera, que nadi non raste,
Sinon dos peones solos por la puerta guardar.
695 Si nos murieremos en campo, en castiello nos enterrarán.
Si vencieremos la batalla, crezremos en rictad.
E vos, Pero Bermuez, la mi seña tomad.
Como sodes muy bueno, tenerla hedes sin arch.
Mas non aguigedes con ella, si yo non vos lo mandar.
700 Al Cid besó la mano, la seña va tomar.
Abrieron las puertas, fuera un salto dan.
Vieronlo las axobdas de los Moros, al almofalla se van tornar.
Que priesa va en los Moros, è tornaronse à armar.
Ante roydo de atamores la tierra querie quebrar.
705 Veriedes armarse Moros, apriesa entrar en haz.
De parte de los Moros dos señas ha cabdales :
E ficieron dos haces de peones mezclados : qui los podrie contar?
Las haces de los Moros ya s mueven adelant,
Por à Mio Cid è à los sos à manos los tomar.
710 Quedas sed, mesnadas, aqui en este logar :

V. 681. — *Non nos darán del pan.* Voilà encore une forme toute française.

V. 686. — Cette conjonction *ca*, à cet endroit, paraît un peu étrange. Peut-être le poëte l'a-t-il employée au sens du latin *quare* (donc, c'est pourquoi).

V. 695. — Cette expression *en castiello* est assez vague. Le Cid ne peut pas vouloir dire que si, eux, ils meurent dans le champ, les Mores les enterreront dans le château d'Alcocer. Il veut dire, je crois, que, s'ils meurent avec honneur en combattant, plus tard les Chrétiens vengeurs recueilleront leurs os, et les mettront dans un beau mausolée.... Peut-être aussi, au lieu de *en castiello*.

680 «De Castille la noble nous sommes ici venus.
«Si avec les Mores nous ne combattons pas, ils ne nous donneront pas du pain.
«Nous sommes bien six cents, il y en a [même] quelques-uns de plus.
«Au nom du Créateur, qu'il n'en soit pas autrement :
«Allons les frapper en ce jour de demain.»
685 Le Campéador dit : «Vous avez parlé selon mon désir.
«Vous vous êtes honoré, Minaya, et vous devez vous honorer encore.»
Tous les Mores et les Moresques, il les fait mettre dehors,
Afin que personne ne sache son secret.
Ce jour-là, et la nuit [suivante], ils pensent à se préparer.
690 Le lendemain matin, le soleil commençait à poindre,
Mon Cid s'était armé, ainsi que tous les siens.
Il parlait, Mon Cid, comme vous l'entendrez conter :
«Tous sortons dehors, que personne ne reste,
«Excepté seulement deux piétons, pour garder la porte.
695 «Si nous mourons au champ, on nous enterrera en château.
«Si nous gagnons la bataille, nous croîtrons en richesse.
«Et vous, Pero Bermuez, prenez ma bannière.
«Comme vous êtes très-brave, vous la porterez vaillamment.
«Mais ne vous avancez pas avec, si je ne vous en donne l'ordre.»
700 Il baisa la main au Cid, alla prendre la bannière.
Ils ouvrirent les portes, s'élancèrent dehors.
Les vedettes des Mores virent cela, et vers l'armée s'en retournèrent.
Comme les Mores s'empressent et comme ils vont s'armer!
Au bruit des tambours la terre voulait se fendre.
705 Vous eussiez vu les Mores s'armer, se ranger vivement en bataille.
Du côté des Mores, il y a deux bannières principales;
Et ils firent deux bataillons de piétons mêlés : qui les pourrait compter?
Les bataillons des Mores déjà se meuvent en avant,
Pour en venir aux mains avec le Cid et les siens.
710 «Demeurez tranquilles, mesnies, ici en ce lieu;

faut-il lire *en Castiella* (en Castille, en terre chrétienne). (Voyez, plus loin, les *Notes historiques et littéraires*.)

V. 698. — *Sin arch*, ou *sin art*, comme au vers 2685. C'est le même sens.

V. 699. — Remarquer cet infinitif *mandar*, au lieu de l'indicatif.

V. 707. — C'est-à-dire, ce me semble, qu'ils firent deux bataillons formés de piétons, venus des diverses localités qui avaient envoyé leur contingent. Si le poëte avait voulu dire qu'ils firent deux bataillons composés de piétons et d'hommes de cheval, il se serait, je crois, servi du mot *entremezclados*.

Non desrranche ninguno fata que yo lo mand.
Aquel Pero Bermuez non lo pudo endurar.
La seña tiene en mano, conpezó de espolonar.
El Criador vos vala, Cid Campeador leal :
715 Vo meter la vuestra seña en aquela mayor haz.
Los que el debdo avedes veremos como la acorredes.
Dixo el Campeador : non sea, por caridad.
Respuso Pero Bermuez : non rastará por al.
Espolonó el cavallo, è metiól' en el mayor haz.
720 Moros le reciben por la seña ganar.
Danle grandes colpes, mas nol' pueden falsar.
Dixo el Campeador : valelde por caridad.
Embrazan los escudos delant los corazones,
Abaxan las lanzas apuestas de los pendones,
725 Enclinaron las caras desuso de los arzones,
Ybanlos ferir de fuertes corazones.
A grandes voces lama el que en buen ora násco :
Feridlos, caballeros, por amor de caridad :
Yo so Ruy Diaz el Cid Campeador de Bibar.
730 Todos fieren en el haz do está Pero Bermuez.
Trescientas lanzas son, todas tienen pendones.
Sennos Moros mataron, todos de sennos colpes.
A la tornada que facen otros tantos son.
Veriedes tantas lanzas premer è alzar,
735 Tanta adarga aforadar è pasar,
Tanta loriga falsa desmanchar,
Tantos pendones blancos salir bermeios en sangre,
Tantos buenos cavallos sin sos dueños andar.
Los Moros laman Mafomat : los Christianos Sanctiague.
740 Cayen en un poco de logar Moros muertos mill è trecientos ya.
Que lidia bien sobre exorado arzon,

V. 711. — Sanchez, d'après Aldrete, interprète le verbe *desrranchar*, déloger, quitter la chambrée.

V. 716. — *Los que*, etc. Ici Pero Bermuez s'adresse, ce nous semble, à la troupe collective de ses compagnons d'armes.

V. 718. — *Non rastará por al.* La même formule se retrouve, plus loin, au vers 1693.

V. 719. — Sanchez se contente, encore, de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 722. — *Valelde* pour *valedle*.

V. 736. — Au mot *desmanchar*, Sanchez rappelle, avec raison, notre mot français *démancher*.

V. 739. — Les Espagnols, depuis plusieurs

«Que personne ne sorte des rangs jusqu'à ce que j'en donne l'ordre!»
Ce Pero Bermuez ne le put endurer.
Tenant en main la bannière, il se mit à éperonner.
«Le Créateur vous protége, loyal Cid Campéador!
715 «Je vais mettre votre bannière au milieu de ce plus fort bataillon.
«Vous [tous] dont c'est le devoir, nous verrons comment vous la secourrez.»
Le Campéador dit : «Ainsi ne soit, par charité!»
Pero Bermuez répondit : «Il n'en ira pas autrement.»
Il éperonna son cheval, et le mit dans le plus fort bataillon.
720 Les Mores le reçoivent pour prendre sa bannière.
Ils lui donnent de grands coups, mais ils ne peuvent l'ébranler.
Le Campéador dit : «Secourez-le par charité!»
Ils embrassent leurs écus devant leurs poitrines,
Ils abaissent leurs lances parées de leurs pennons,
725 Ils inclinent leurs visages sur leurs arçons,
Ils vont les frapper d'un cœur énergique.
A grands cris il appelle, celui qui en bonne heure naquit.
«Frappez-les, chevaliers, pour l'amour de la charité:
«Je suis Ruy Diaz le Cid Campéador de Bivar!»
730 Tous frappent sur le bataillon où se trouve Pero Bermuez.
Il y a trois cents lances, toutes ont un pennon.
Chacun d'eux tua un More, chacun d'un seul coup.
A la seconde charge qu'ils font, ils sont le même nombre.
Vous eussiez vu maintes lances s'abaisser et se relever,
735 Maints boucliers percer et traverser,
Maintes cuirasses faussées se rompre,
Maints pennons blancs reparaître rouges de sang,
Maints bons chevaux aller sans leurs maîtres.
Les Mores crient : Mahomet! les Chrétiens : Saint Jacques!
740 En un peu de temps tombent déjà sans vie mille et trois cents Mores.
Comme il se bat bien sur son arçon doré,

siècles, disent *Santiago*. Il est curieux de voir la forme primitive de ce nom.

V. 740. — Cette expression *en un poco de logar* est, encore, essentiellement française.

V. 741. — Au mot *exorado*, Sanchez interprète : *dorado* (doré). Nous avons adopté cette interprétation. Dans une charte de donation de l'an 1039, citée par Berganza, on lit : «Duos calices argenteos vel *exaratus*.... cum reliquario argenteo vel *exarato*.» (*Antiguedades de España*, t. II, p. 418.) On voit très-bien que *exaratus* équivaut à *exauratus*; mais pour s'expliquer la composition un peu étrange de ce mot, l'on a besoin de se rappeler le latin *exornatus*.

Mio Cid Ruy Diaz el buen Lidiador!
Minaya Alvar Fañez que corta mandó.
Martin Antolinez el Burgales de pro,
745 Muño Gustioz que fue so criado,
Martin Muñoz el que mandó à Mont Mayor,
Alvar Fañez è Alvar Salvadores,
Galin Garcia el bueno de Aragon,
Felez Muñoz so sobrino del Campeador,
750 Desi adelante quantos que y son,
Acorren la seña è à Mio Cid el Campeador.
A Minaya Alvar Fañez mataronle el cavallo :
Bien lo acorren mesnadas de Christianos.
La lanza ha quebrada, al espada metió mano.
755 Mager de pie buenos colpes va dando.
Viólo Mio Cid Ruy Diaz el Castellano;
Acostós' à un alguacil que tenie buen cavallo;
Diól' tal espadada con el so diestro brazo,
Cortól' por la cintura el medio echó en campo.
760 A Minaya Alvar Fañez ybal' dar el cavallo :
Cavalgad, Minaya, vos sodes el mio diestro brazo :
Oy en este dia de vos abré grand vando.
Firmes son los Moros, aun no s van del campo.
Cavalgó Minaya, el espada en la mano.
765 Por estas fuerzas fuertemientre lidiando,
A los que alcanza valos delibrando.
Mio Cid Ruy Diaz, el que en buen ora násco,
Al rey Fariz tres colpes le avie dado.
Los dos le fallen, è el unol' ha tomado.
770 Por la loriga ayuso la sangre destellando,
Volvió la rienda por yrsele del campo.
Por aquel colpe rancado es el fonsado.
Martin Antolinez un colpe dió à Galve.

V. 757. — L'alguacil, ou alguazil, était un officier arabe.

V. 758. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers. Ce vers est, en quelque sorte, uni à l'autre par la conjonction *que*, sous-entendue ici, comme elle l'est souvent dans l'ancien provençal.

V. 762. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers.

V. 764. — Sanchez met encore deux points à la fin de ce vers.

Mon Cid Ruy Diaz le bon Batailleur!
A Minaya Alvar Fañez il a donné l'ordre de couper.
Martin Antolinez, le vaillant Burgalais,
745 Muño Gustioz, qui avait été par lui nourri,
Martin Muñoz, celui qui avait eu le commandement de Mont-Mayor,
Alvar Fañez et Alvar Salvadores,
Galin Garcia le brave, d'Aragon,
Felez Muñoz, le neveu du Campéador,
750 De là en avant tous ceux qui sont là,
Secourent la bannière et Mon Cid le Campéador.
A Minaya Alvar Fañez, on tua son cheval :
Bien le secourent les mesnies des Chrétiens.
Il a brisé sa lance, il mit la main à l'épée.
755 Quoiqu'à pied, il va donnant de bons coups.
Il vit cela, Mon Cid Ruy Diaz le Castillan;
Il s'approcha d'un alguazil qui avait un bon cheval;
Il lui donna de son bras droit un tel coup d'épée,
Qu'il le fendit par le milieu jusqu'à la ceinture, et le jeta à terre.
760 A Minaya Alvar Fañez il alla donner le cheval :
« Montez à cheval, Minaya, vous êtes mon bras droit;
« Aujourd'hui en ce jour par vous j'aurai grand pouvoir. »
Les Mores tiennent ferme, ils ne s'en vont pas encore du champ.
Minaya monta à cheval, l'épée à la main.
765 Au milieu de ces troupes il se bat vigoureusement;
Ceux qu'il atteint, il les va dépêchant.
Mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit,
Au roi Fariz avait donné trois coups.
Deux ont porté à faux, mais le troisième l'a atteint.
770 Par la cuirasse en bas distillant le sang,
Il tourna la bride, pour lui échapper hors du champ.
Par ce coup-là l'armée est mise en déroute.
Martin Antolinez donna un coup à Galve.

V. 770. — Le texte de Sanches porte *destellado*. Le manuscrit primitif avait probablement un léger signe graphique qui remplaçait l'*n* supprimé : *destellãdo*. (Voyez les vers 509 et 789.)

V. 772. — Dans les *Fueros* de Llanes, qui sont de l'année 1206, on trouve plusieurs fois répétés les mots *fonsado* (armée) et *fonsadera*, l'impôt que devaient payer ceux qui voulaient être exemptés du service militaire.

Las carbonclas del yelmo echógelas aparte :
775 Cortól' el yelmo que legó à la carne.
Sabet, el otro nongel' osó esperar.
Arrancado es el rey Fariz è Galve.
Tan buen dia por la christiandad!
Ca fuyen los Moros de la part,
780 Los de Mio Cid firiendo en alcanz.
El rey Fariz en Teruel se fue entrar,
Ca Galve non lo cogieron allá.
Para Calatayuth quanto puede se va.
El Campeador ybal' en alcanz.
785 Fata Calatayuth duró el segudar.
A Minaya Alvar Fañez bien l'anda el caballo.
Daquestos Moros mató treinta è quatro.
Espada tajador, sangriento trae el brazo,
Por el cobdo ayuso la sangre destellando.
790 Dice Minaya : agora so pagado,
Que à Castiella irán buenos mandados :
Que Mio Cid Ruy Diaz lid campal ha vencida.
Tantos Moros yacen muertos que pocos vivos ha dexados ;
Ca en alcanz sin dùbda les fueron dando.
795 Ya s tornan los del que en buen ora násco.
Andaba Mio Cid sobre so buen cavallo,
La cofia froncida, Dios, como es barbado!
Almofar à cuestas, la espada en la mano.
Vió los sos como s van alegando.
800 Grado à Dios aquel que está en alto,
Quando tal batalla avemos arrancado.
Esta albergada los de Mio Cid luego la han robado,
De escudos è de armas, è de otros averes largos.

V. 774. — *Aparte.* Quelques vers plus loin le copiste a écrit *part*, qui forme une assonance plus complète.

V. 775. — *Carne.* Voyez plus haut (v. 377) la note.

V. 788. — Minaya est tantôt une *lance hardie*, tantôt une *épée tranchante*. De même aujourd'hui, en France, d'un homme habile à l'escrime nous disons : C'est une bonne lame. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers.

V. 792. — Bien que j'évite les archaïsmes, je n'ai pu me dispenser d'employer l'adjectif *campal*, fréquemment usité dans notre ancien français.— Ici encore, Sanchez se contente de mettre deux points à la fin du vers.

V. 798. — Sanchez, au mot *almofar*, intèr-

Il fit sauter à part les escarboucles de son heaume;
775 Il coupa le heaume de façon qu'il arriva à la chair.
L'autre, sachez-le, ne l'osa pas attendre.
Il est vaincu, le roi Fariz, ainsi que Galve.
Quel heureux jour pour la chrétienté!
Car les Mores abandonnent ce lieu en fuyant,
780 [Et] ceux de Mon Cid les poursuivent frappant.
Le roi Fariz alla se réfugier dans Teruel.
Quant à Galve, on ne l'accueillit point dans cet endroit.
Il s'en va aussi vite qu'il peut vers Calatayuth.
Le Campéador allait le poursuivant.
785 Jusqu'à Calatayuth dura la poursuite.
A Minaya Alvar Fañez bien va son cheval.
De ces Mores il tua trente et quatre.
Epée tranchante, il a le bras tout sanglant,
Par le coude en bas distillant le sang.
790 Minaya dit : « A cette heure je suis satisfait!
« Car de bonnes nouvelles iront en Castille,
« Comme quoi Mon Cid Ruy Diaz a été vainqueur en bataille campale. »
Tant de Mores gisent tués qu'il en reste peu de vivants;
Car dans la poursuite on les frappait sans hésiter.
795 Déjà s'en reviennent les chevaliers de celui qui en bonne heure naquit.
Mon Cid allait sur son bon cheval,
La coiffe froncée (Dieu! combien est ample sa barbe!),
Le casque sur le dos, l'épée à la main.
Il vit les siens, comme ils viennent se ralliant.
800 « Grâces soient rendues à Dieu, celui qui est là-haut,
« Puisque nous avons gagné une telle bataille! »
Ceux de Mon Cid ont aussitôt pillé ce camp :
[Il y a] des écus, et des armes, et d'autres richesses considérables.

prête : la partie de la cotte de mailles qui se repliait sur le casque, ou le heaume, pour préserver la tête. Le mot *almofar* a parfois cette signification. Mais ici, par cette expression, le narrateur veut, selon nous, désigner le casque même. En effet, des chevaliers qui, après un combat très-vif, venaient de poursuivre l'ennemi, devaient trouver quelque plaisir à se délivrer du poids du casque; et, dans la circonstance dont il s'agit, puisqu'on voyait la coiffe du Cid, il fallait bien qu'il eût la tête découverte.

V. 800. — Sanchez met un point à la fin de ce vers, et deux points à la fin du vers suivant.

V. 802. — Sanchez met un point à la fin de ce vers. La phrase n'est complète qu'avec le vers suivant.

De los Moriscos quando son legados,
Fallaron quinientos è diez caballos.
805 Grand alegria va entre los Christianos.
Mas de quince de los sos menos non fallaron.
Traen oro è plata que non saben recabdo.
Refechos son todos esos Christianos con aquesta ganancia.
A sos castiellos à los Moros dentro los han tornados.
810 Mandó Mio Cid aun que les diesen algo.
Grant ha el gozo Mio Cid con todos sos vasalos.
Dió à partir estos dineros è estos averes largos.
En la su quinta al Cid caen cien cavallos.
Dios, que bien pagó à todos sus vasallos,
815 A los peones è à los encavalgados!
Bien lo aguisa el que en buen ora násco :
Quantos él trae todos son pagados.
Oyd, Minaya, sodes mio diestro brazo.
Daquesta riqueza que el Criador nos ha dado
820 A vuestra guisa prended con vuestra mano.
Embiarvos quiero à Castiella con mandado
Desta batalla que avemos arrancado,
Al rey Alfonso que me ha ayrado.
Quierol' embiar en don treinta cavallos,
825 Todos con siellas è muy bien enfrenados :
Sennas espadas de los arzones colgadas.
Dixo Minaya Alvar Fañez : esto faré yo de grado.
Evades aqui oro è plata una besa lena.
Que nada nol' minguaba.
830 En Sancta Maria de Burgos quitedes mill misas.
Lo que remaneciere daldo à mi mugier è à mis fijas.

V. 804. — *Moriscos* pour *Moros*. Il n'est pas question ici des *Morisques*, ou des *Mores* qui vivaient sous la domination espagnole. (Voyez le vers 793.)

V. 805. — Sanchez : entre *sos*. Faute d'impression, probablement; à moins toutefois que le copiste n'ait voulu écrire *entr' esos*, et sans apostrophe, suivant son usage.

V. 809-10. — Le poëte veut parler, sans doute, des Mores prisonniers. C'étaient probablement des gens de la frontière, que les officiers du roi de Valence avaient entraînés dans cette malencontreuse expédition.

V. 815. — Sanchez, nous ne savons pourquoi, place à la fin du vers précédent le point d'exclamation que, pour plus de clarté, nous mettons à la fin de celui-ci.

V. 823. — Sanches se contente de mettre

Quand ils sont revenus d'avec les Mores,
Ils trouvèrent cinq cents et dix chevaux.
805 Une grande joie règne parmi les Chrétiens.
Ils ne trouvèrent de moins pas plus de quinze des leurs.
Ils ont tant d'or et d'argent, qu'ils n'en savent pas le compte.
Tous ces Chrétiens sont enrichis avec ce butin.
Ils firent retourner les Mores dans leurs châteaux.
810 Mon Cid ordonna même qu'on leur donnât quelque chose.
Mon Cid a grande joie, ainsi que tous ses vassaux :
Il donna à partager ces deniers et cet avoir considérable.
Au Cid, dans son cinquième, échoient cent chevaux.
Dieu! comme il rendit contents tous ses vassaux,
815 Les piétons et les cavaliers!
Il arrange bien la chose, celui qui en bonne heure naquit :
Tous ceux qu'il mène, tous sont satisfaits.
«Ecoutez, Minaya, vous êtes mon bras droit.
«De cette richesse que le Créateur nous a donnée,
820 «A votre guise prenez de votre main.
«Je veux vous envoyer en Castille, avec la nouvelle
«De cette bataille que nous avons gagnée,
«Vers le roi Alphonse qui est contre moi irrité.
«Je veux lui envoyer en don trente chevaux,
825 «Tous avec leur selle et de très-beaux freins,
«[Et] chacun avec une épée suspendue à l'arçon.»
Minaya Alvar Fañez dit : «Je le ferai volontiers.»
—«Voici d'or et d'argent une bourse pleine.
(Car rien ne lui manquait.)
830 «A Sainte-Marie de Burgos acquittez mille messes.
«Ce qui restera, donnez-le à ma femme et à mes filles;

deux points à la fin de ce vers. Notre ponctuation nous a paru mieux rendre l'intention de l'auteur.

V. 828. — Sur cette expression *evades* (ou *evad*) voyez le vers 2133, à la note.—Au mot *besa*, Sanchez dit fort bien : parece *bolsa*, *talego* (ce mot paraît indiquer une bourse, un sac de toile). En effet, le mot *bess* n'est autre que le vieux mot provençal et français *bissac*.

V. 829. — Au texte de Sanchez, je préférerais : Que nada nol' *minguase* (afin que rien ne lui manquât). Ce serait mieux dans la situation. Mais je me suis interdit toute correction qui ne me paraîtrait pas d'une nécessité absolue.

V. 830. — Voyez le vers 225.

V. 831. — Au lieu de *remanecière*, le texte de Sanchez porte *romanecière*. Nous n'avons vu là

Que rueguen por mi las noches è los dias.
Si les yo visquier, serán dueñas ricas.
{Minaya Alvar Fañez desto es pagado,
{Por ir con él omes contados.
835 Agora daban cebada, ya la noch era entrada.
Mio Cid Ruy Diaz con los sos se acordaba :
Hydes vos, Minaya, à Castiella la gentil.
A nuestros amigos bien les podedes decir :
Dios nos valió è venciemos la lid.
840 A la tornada, si nos fallarédes aqui;
Sinon do sopieredes que somos, yndos conseguir.
Por lanzas è por espadas avemos de guarir;
Sinon en esta tierra angosta non podriemos vivir.
Ya es aguisado, mañana s fue Minaya.
845 El Campeador con su mesnada.
La tierra es angosta è sobeiana de mala.
Todos los dias à Mio Cid aguardaban
Moros de las fronteras è unas yentes estrañas.
Sano el rey Fariz con él se conseiaban.
850 Entre los de Teca è los de Teruel la casa,
E los de Calatayuth que es mas ondrada,
Así lo han amasdo è metudo en carta :
Vendido les ha à Alcocer por tres mill marchos de plata.
Mio Cid Ruy Diaz à Alcocer es venido.
855 Que bien pagó à sus vasallos mismos!
A cavalleros è à peones fechos los ha ricos :
En todos los sos non fallariedes un mesquino.
Qui à buen señor sirve, siempre vive en delicio.
Quando Mio Cid el castiello quiso quitar,
860 Moros è Moras tornaronse à quexar :
Vaste, Mio Cid, nuestras oraciones vayante delante !
Nos pagados fincamos, señor, de la tu part.

qu'une faute typographique, et nous avons corrigé. — Quant à *daldo* pour *dadlo*, c'est une de ces transpositions de lettres volontaires, qui se rencontrent fréquemment dans le cours de ce récit.

V. 839. — Le texte de Sanchez porte : la *lidat;* et en marge, comme interprétation ou comme variante : la *lid*. Nous avons adopté cette leçon. *Lid* est le mot consacré et, de plus, il est ici appelé par l'assonance.

«Qu'elles prient pour moi la nuit et le jour.
«Si pour elles je puis vivre, elles seront de riches dames.»
Minaya Alvar Fañez est de cela satisfait,
Parce que vont avec lui des hommes de renom.
835 Maintenant on donnait l'orge, déjà entrait la nuit.
Mon Cid Ruy Diaz se recordait avec les siens :
«Allez-vous-en, Minaya, en Castille la noble.
«A nos amis, bien vous pouvez leur dire :
«Dieu nous a protégés, et nous avons gagné la bataille.
840 «A votre retour, vous nous retrouverez certainement ici;
«Sinon, là où vous apprendrez que nous sommes, venez nous rejoindre.
«Avec nos lances et nos épées, il nous faut nous tirer d'affaire;
«Sans quoi, nous ne pourrions vivre dans ce pauvre pays.»
Déjà [tout] est prêt, au matin partit Minaya.
845 Le Campéador [demeura] avec sa mesnie.
Le pays est pauvre et souverainement mauvais.
Tous les jours, attendaient Mon Cid
Les Mores des frontières et quelques peuples étrangers.
Le roi Fariz revenu à la santé, ils se concertaient avec lui.
850 Entre ceux de Teca et ceux de Teruel la ville,
Et ceux de Calatayuth, qui est plus considérable,
Ils l'ont ainsi pensé et mis dans une charte :
Il leur a vendu Alcocer pour trois mille marcs d'argent.
Mon Cid Ruy Diaz est venu à Alcocer.
855 Combien il rend contents ses vassaux mêmes!
Cavaliers et piétons, il les a [tous] faits riches :
Parmi tous les siens, vous n'en trouveriez pas un seul nécessiteux.
Qui sert bon seigneur vit toujours à l'aise.
Lorsque Mon Cid voulut quitter le château,
860 Mores et Moresques se mirent à se plaindre :
«Tu t'en vas, Mon Cid; que nos prières aillent devant toi!
«Nous demeurons, seigneur, contents de tes bontés.»

V. 840. — *Si*, à cet endroit, me paraît être un adverbe affirmatif. (Voyez le vers 181.)

V. 841. — *Yndos* pour *ydnos*, par transposition.

V. 852. — *Amaedo* pour *asmado*, par transposition.

V. 855. — Il faut avouer que ce mot *mismos* (mêmes) arrive, en cet endroit, d'une manière un peu étrange. Mais que voulez-vous? Le poëte en avait besoin, ou de quelque chose d'approchant, pour l'assonance.

Quando quitó Alcocer Mio Cid el de Bibar,
Moros è Moras conpezaron de lorar.
865 Alzó su seña, el Campeador se va.
Pasó Salon ayuso, aguijó cabadelant.
Al exir de Salon, mucho ovo buenas aves.
Plógo à los de Teruel, à los de Calatayuth mas.
Pesó à los de Alcocer, ca pro les facie grant.
870 Aguijó Mio Cid, yba s cabadelant,
E fincó en un poyo que es sobre Mont Real.
Alto es el poyo, maravilloso è grant :
Non teme guerra, sabet, à nulla part.
Metió en paria à Daroca en antes :
875 Desi à Molina que es del' otra part :
La tercera Teruel, que estaba delant.
En su mano tenie à Celfa la de Canal.
Mio Cid Ruy Diaz de Dios haya su gracia!
Ydo es à Castiella Alvar Fañez Minaya;
880 Treinta cavallos al Rey los empresentaba.
Viólos el Rey, fermoso sonrrisaba :
Quien los dió estos, sí vos vala Dios, Minaya?
Mio Cid Ruy Diaz que en buen ora cínxo espada.
Venció dos reyes de Moros en aquesta batalla.
885 Sobeiana es, señor, la su ganancia.
A vos, Rey ondrado, embia esta presentaia.
Besavos los pies è las manos ámas.
Quel' hayades merced, sí el Criador vos vala.
Dixo el Rey : mucho es mañana,
890 Home ayrado que de señor non ha gracia,
Por acogello acabo de tres semanas :
Mas despues que de Moros fue, prendo esta presentaia.
Aun me place de Mio Cid que fizo tal ganancia.
Sobr' esto todo à vos quito, Minaya :
895 Honores è tierras havellas endonadas.

V. 868-69. — Les uns sont contents et les autres s'affligent, parce que le Cid s'éloigne de ces parages.

V. 871. — Après le mot *Mont*, Sanchez a cru devoir ajouter un signe graphique indiquant la suppression de la voyelle *e* (*Mont'*). Tout me porte à croire qu'à l'époque de la composition du *Poème du Cid*, le mot *mont* n'avait

Lorsque Mon Cid de Bivar quitta Alcocer,
Mores et Moresques se prirent à pleurer.
865 Il déploie sa bannière, le Campéador, il s'en va.
Il traversa le Jalon en descendant, il piqua des deux en avant.
Au sortir du Jalon, il eut les meilleurs augures.
Cela plut à ceux de Teruel, à ceux de Calatayuth plus encore.
[Mais] cela affligea ceux d'Alcocer, car il leur faisait beaucoup de bien.
870 Mon Cid piqua des deux; il marchait en avant,
Et il s'arrêta sur un coteau qui est sur Mont-Real.
Le coteau est élevé, merveilleux et grand :
D'aucun côté, sachez, il ne craint une attaque.
Il mit à rançon Daroca, qui est devant;
875 Puis Molina, qui est de l'autre côté;
[Et] en troisième lieu, Teruel, qui était en face.
Il avait en son pouvoir Celfa, celle du Canal.
Que Mon Cid Ruy Diaz de Dieu ait la grâce!
Il est arrivé en Castille, Alvar Fañez Minaya;
880 Il offrait en présent au Roi [les] trente chevaux.
Le Roi les vit, [et] sourit bellement :
«Dieu vous protége, Minaya! qui a donné ces chevaux-là?»
—«Mon Cid Ruy Diaz, qui en bonne heure a ceint l'épée.
«Il a vaincu deux rois des Mores dans une même bataille.
885 «Considérable est, seigneur, le sien butin.
«A vous, Roi honoré, il envoie ce présent.
«Il vous baise les pieds et les deux mains.
«Puissiez-vous l'avoir en grâce, et qu'ainsi le Créateur vous protége!»
Le Roi dit : «Il est de bien bonne heure,
890 «Un homme qui a mécontenté, [et] qui de son seigneur n'a point la grâce,
«Pour l'accueillir au bout de trois semaines :
«Mais, puisqu'il vient des Mores, j'accepte ce présent.
«Je suis même content que Mon Cid ait fait un tel butin.
«Sur tout ceci, je vous tiens quitte, Minaya;
895 «Vos fiefs et vos terres, ayez-les en don.

pas pris encore la voyelle finale euphonique, et, par conséquent, le signe indiquant la suppression de cette voyelle est inutile.

V. 880. — Voyez le vers 824.

V. 892. — Au lieu de *despues que*, il faut lire, je crois, *pues que*.

V. 895. — *Havellas* pour *haverlas*, et l'infinitif au lieu de l'impératif.

Hid è venit, d' aqui vos do mi gracia.
Mas del Cid Campeador yo non vos digo nada.
Sobre aquesto todo decirvos quiero, Minaya,
De todo mio reyno los que lo quisieren far,
900 Buenos è valientes pora Mio Cid huyar,
Sueltoles los cuerpos, è quitoles las heredades.
Besóle las manos Minaya Alvar Fañez :
Grado è gracias, Rey, como à señor natural :
Esto feches agora, al feredes adelant.
905 Hid por Castiella è dexenvos andar, Minaya :
Sin ulla dubda yd à Mio Cid buscar ganancia.
Quiero vos decir del que en buen ora násco è cínxo espada :
Aquel poyo en él príso posada,
Mientra que sea el pueblo de Moros è de la yente christiana,
910 El Poyo de Mio Cid asíl' dirán por carta.
Estando alli mucha tierra paraba :
El de Rio Martin todo lo metió en paria.
A Saragoza sus nuevas legaban.
Non place à los Moros, firmemientre les pesaba.
915 Alli s'ovo Mio Cid complidas quince semanas.
Quando vió el Caboso que se tardaba Minaya,
Con todas sus yentes fizo una trasnochada.
Dexó el poyo, todo lo desemparaba.
Allende Teruel don Rodrigo pasaba.
920 En el Pinar de Tebar don Ruy Diaz posaba.
Todas essas tierras todas las paraba :
A Saragoza metudal' ha en paria.
Quando esto fecho ovo, acabo de tres semanas
De Castiella venido es Minaya :
925 Docientos con él que todos ciñen espadas :
Non son en cuenta, sabet, las peonadas.

V. 898 et suiv.— Le traducteur, qui a cherché à reproduire le texte aussi exactement que possible, demande pardon pour cette construction de phrase.

V. 899. — Sanchez indique fort bien le sens du verbe *far;* mais il n'a point vu que ce mot était d'origine provençale.

V. 900. — Sanchez, au mot *huyar*, fait avec raison de ce mot l'équivalent de *hubiar*.

V. 904. —Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 906. — Sanchez, au mot *ulla*, rappelle avec raison le latin *ullus*. — Sanchez ne met à la fin de ce vers aucun signe de ponctuation.

«Allez et venez; dès ce moment je vous donne ma grâce.
«Mais du Cid Campéador je ne vous dis rien.
«Sur tout ceci, je veux vous dire, Minaya,
«De tout mon royaume ceux à qui il plaira de le faire,
900 «[Et qui,] bons et vaillants, voudront aller aider Mon Cid,
«Je dégage leurs personnes et leur laisse leurs héritages.»
Minaya Alvar Fañez lui baisa les mains :
«Merci et grâces [à vous], Roi, comme à mon seigneur naturel!
«Vous faites cela à cette heure, vous ferez plus tard autre chose.»
905 —«Allez par la Castille, et qu'on vous laisse aller, Minaya;
«Allez sans nulle crainte chercher du butin à Mon Cid.
«Je veux vous parler de celui qui en bonne heure naquit et ceignit l'épée.
«Ce coteau sur lequel il a établi son camp,
«Tant qu'il sera habité par des Mores et par la gent chrétienne,
910 «Ainsi on l'appellera par charte : Le Coteau de Mon Cid.»
Pendant qu'il était là, il conquérait maint pays :
Celui de Rio-Martin, il le mit tout entier à rançon.
A Saragosse ces nouvelles de lui arrivèrent.
Cela ne plaît pas aux Mores, cela les affligea fortement.
915 Là demeura Mon Cid quinze semaines accomplies.
Lorsque l'Excellent vit que Minaya tardait à venir,
Il fit avec tous ses gens une marche de nuit.
Il laissa le coteau, il le désempara tout entier.
De l'autre côté de Teruel don Rodrigue passa.
920 Au Pinel-de-Tebar don Ruy Diaz établit son camp.
Toutes ces terres, toutes il les soumit;
[Et quant à] Saragosse, il l'a mise à rançon.
Lorsqu'il eut cela fait, au bout de trois semaines,
De Castille Minaya était de retour.
925 [Il amène] avec lui deux cents [hommes] qui tous ceignent l'épée;
Quant aux piétons, sachez, on ne pourrait les compter.

V. 908. — Peut-être y a-t-il, dans ce vers, un léger oubli du copiste ou de l'imprimeur, et faut-il lire : Aquel poyo en *que* él, etc. Du reste, sur le sens, aucun doute.

V. 912. — Le pronom *el* représente quelque sujet masculin sous-entendu, comme *val* (val, vallée).

V. 916. — Ce mot *caboso*, dont j'ai déjà parlé (voyez le vers 226, à la note), revient à l'ancien provençal *cabaus*, lequel signifie *supérieur, principal*.

V. 920. — On appelle en espagnol *pinar*, en français *pinel* ou *pinèle*, un lieu planté de pins.

Quando vió Mio Cid asomar à Minaya,
El cavallo corriendo valo abrazar sin falla :
Besól' la boca è los oios de la cara.
930 Todo gelo dice, que nol' encubre nada.
El Campeador fermoso sonrrisaba :
Grado à Dios è à las sus Virtudes sanctas :
Mientra vos visquieredes, bien me yrá à mi, Minaya.
Dios, como fue alegre todo aquel fonsado!
935 Que Minaya Alvar Fañez así era legado,
Diciendoles saludes de primas è de hermanos,
E de sus compañas aquelas que avien dexadas.
Dios, como es alegre la Barba velida!
Que Alvar Fañez pagó las mill misas,
940 E quel' dixo saludes de su mugier è de sus fijas.
Dios, como fue el Cid pagado, è fizo grant alegria!
Ya, Alvar Fañez, vivades muchos dias.
Non lo tardó el que en buen ora násco :
Tierras d'Alcaniz negras las va parando,
945 E à derredor todo lo va parando.
Al tercer dia don yxo y es tornado.
Hya va el mandado por las tierras todas.
Pesando va à los de Monzon è à los de Huesca.
Porque dan parias place à los de Saragoza,
950 De Mio Cid Ruy Diaz que non tenien ninguna fonta.
Con estas ganancias à la posada tornando se van :
Todos son alegres, ganancias traen grandes.
Plógo à Mio Cid, è mucho à Alvar Fañez.
Sonrrisós' el Caboso, que non lo pudo endurar.
955 Hya, cavalleros, decirvos he la verdat :

V. 929. — Sanchez ne met que deux points à la fin de ce vers.

V. 930. — Le poëte a négligé d'indiquer le sujet de la phrase; mais en lisant le passage avec attention, l'on reconnaît que c'est Minaya. J'ai précisé.

V. 932. — Voyez le vers 48, à la note.

V. 936. — *De primas è de hermanos.* Le poëte met le mot *primas* (cousines) avant le mot *hermanos* (frères) à cause de l'assonance.

V. 942. — Sanchez met encore deux points à la fin de ce vers.

V. 944. — Le texte de Sanchez porte : Tierras *dalcanz* negras, etc. Ce mot *dalcanz* (bien que celui de *alcanz* ou *alcanza* se trouve cent fois répété dans le Poëme) échappe ici à l'interprétation. Parmi les divers territoires que le Cid conquit à cette époque, la *Chronica del Cid* (cap. CIV) indique celui d'Alcaniz. On voit dès lors comment a pu

Lorsque Mon Cid vit paraître Minaya,
Son cheval courant, il va l'embrasser sans faute;
Il lui baisa la bouche et les yeux du visage.
930 Minaya lui dit tout, vu qu'il ne lui cache rien.
Le Campéador souriait bellement :
«Je rends grâces à Dieu et à ses Vertus saintes!
«Tant que vous vivrez, cela ira bien pour moi, Minaya.»
Dieu! comme fut joyeuse toute cette armée!
935 Car Minaya Alvar Fañez ainsi était arrivé,
Leur disant les saluts des frères et des cousines,
Et de leurs compagnes, celles qu'ils avaient laissées.
Dieu! comme était joyeuse la Belle-barbe!
Car Alvar Fañez avait payé les mille messes,
940 Et lui avait dit les saluts de sa femme et de ses filles.
Dieu! comme il fut content, le Cid! et [comme] il témoigna grande joie!
«Or çà, Alvar Fañez, puissiez-vous vivre de longs jours!»
Il ne perdit point de temps, celui qui en bonne heure naquit :
Les noires terres d'Alcaniz, il va les conquérant,
945 Et à l'entour il va tout conquérant.
Au troisième jour après son départ, il est là de retour.
Déjà ses messagers vont par tout le pays.
Ceux de Monzon et ceux de Huesca en sont affligés.
Ceux de Saragosse se félicitent de payer une rançon,
950 Car de Mon Cid Ruy Diaz ils n'avaient reçu nulle injure.
Avec ce butin, au camp ils vont s'en retournant.
Tous sont joyeux, [car] ils rapportent un grand butin.
Cela plut à Mon Cid, et beaucoup [aussi] à Alvar Fañez.
L'Excellent, qui ne pouvait supporter le repos, se mit à sourire :
955 «Or çà, chevaliers, je vous dirai la vérité :

se produire l'erreur du copiste. C'est, du reste, une bonne fortune d'avoir pu rectifier ce détail à l'aide de la Chronique du Cid; car d'ordinaire cette Chronique estropie, à les rendre méconnaissables, tous les noms propres, soit d'hommes, soit de lieux : ainsi, dans un endroit (cap. CXXIV), en parlant de Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille, elle dit : *Abbad de San Vialor de Manseilla.* — Pour le sens que le poëte attache à l'adjectif *negras*, voyez les vers 843 et 846.

V. 946. — *Don.* Voyez les vers 1042 et 1062.

V. 949. — Dans le texte de Sanchez, il y a un point à la fin du vers 949, et une simple virgule à la fin du vers suivant. Ainsi ponctué, ce passage est inintelligible.

V. 950. — *Fonta.* L'orthographe de ce mot n'a-t-elle pas été altérée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *onta*.

Qui en un logar mora, siempre lo só puede menguar.
Cras à la mañana pensemos de cavalgar :
Dexat estas posadas è yremos adelant.
Estonces se mudó el Cid al puerto de Alucant.
960 Dent corre Mio Cid à Huesca è à Montalban.
En aquessa corrida diez dias ovieron à morar.
Fueron los mandados à todas partes,
Que el salido de Castiella así los trae tan mal.
Los mandados son idos à todas partes.
965 Legaron las nuevas al conde de Barcilona,
Que Mio Cid Ruy Diaz quel' corria la tierra toda.
Ovo grand pesar è tobo s lo à grand fonta.
El conde es muy folon è dixo una vanidat :
Grandes tuertos me tiene Mio Cid el de Bibar.
970 Dentro en mi cort tuerto me tobo grant :
Firióm' el sobrino è non lo enmendó mas.
Agora corre m las tierras que en mi ampara estan.
Non lo desafié, nil' torné enemistad :
Mas quando él me lo busca, yrgelo he yo demandar.
975 Grandes son los poderes, è apriesa se van legando.
Gentes se le alegan grandes entre Moros è Christianos.
Adelinan tras Mio Cid el bueno de Bibar.
Tres dias è dos noches pensaron de andar.
Alcanzaron à Mio Cid en Tebar el Pinar.
980 Así viene esforzado, que él de à manos se le cuidó tomar.
Mio Cid don Rodrigo trae grand ganancia.
Dece de un sierra è legaba à un val.
Del conde don Remont venido l'es mensaie.
Mio Cid quando lo oió, embió pora allá :
985 Digades al conde non lo tenga à mal :
De lo só non lievo nada, dexem' yr en paz.
Respuso el conde : esto non será verdad :
Lo de antes è lo de agora todo m lo pechará.
Sabrá el salido à quien vino desondrar.

V 956. — Je m'applique à reproduire le sens plutôt que les mots.

V. 967.— Même observation qu'au vers 950.

V. 973. — Sanchez : *mil'* torné enemistad. La lettre *m* à la place de *n*. Faute typographique.

V. 980. — Le poëte n'indique point le sujet

«Qui reste en un lieu risque toujours de compromettre ce qu'il a.
«Demain au matin pensons à chevaucher.
«Laissez ce camp, et nous irons en avant.»
Alors le Cid se transporta au défilé d'Alucant.
960 De là Mon Cid court à Huesca et à Montalban.
Dans cette incursion ils passèrent dix jours.
Les messagers allèrent [annoncer] de toutes parts
Que l'exilé de Castille les mène ainsi fort mal.
Les messagers sont allés de toutes parts.
965 La nouvelle parvint au comte de Barcelone,
Comme quoi Mon Cid Ruy Diaz lui courait tout le pays.
Il [en] eut un grand chagrin, et le tint à grande injure.
Le comte est très-fanfaron, et il dit une vanterie :
«Mon Cid de Bivar a de grands torts envers moi.
970 «Dans ma [propre] cour, il a eu envers moi un grand tort :
«Il a frappé mon neveu, et ne m'en a jamais fait réparation.
«A cette heure, il me court le pays qui est sous ma protection.
«Je ne l'ai point défié, et n'ai fait contre lui nul acte d'ennemi :
«Mais puisqu'il me provoque, j'irai lui en demander raison.»
975 Grandes sont les forces, et elles arrivent promptement.
Soit Mores, soit Chrétiens, des troupes considérables se réunissent à lui.
Elles poursuivent Mon Cid le brave de Bivar.
Trois jours et deux nuits, elles pensèrent à marcher.
Elles atteignirent Mon Cid à Tebar-le-Pinel.
980 Il vient avec de telles forces, que de sa main il croyait le saisir.
Mon Cid don Rodrigue emmène un grand butin.
Il descendait d'une sierra, et arrivait à une vallée.
Du comte don Raymond lui est arrivé un message.
Mon Cid, après l'avoir entendu, envoya là-bas :
985 «Dites au comte qu'il ne le prenne pas à mal :
«Je n'emporte rien du sien; qu'il me laisse aller en paix.»
Le comte répondit : «Il n'en sera pas ainsi :
«Ce d'avant et ce d'à présent, il me le payera tout.
«L'exilé saura qui il est venu déshonorer.»

de la phrase; mais il est facile de voir qu'il s'agit de Raymond Bérenger.

V. 982. — Ici, le verbe *decir* est évidemment synonyme de *bajar* (descendre). (Voy. Aldrete, *Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.) Sanchez, par erreur, a imprimé : *dice*.

990 Tornós' el mandadero quanto pudo mas.
Esora lo connosce Mio Cid el de Bibar,
Que à menos de batalla no s pueden den quitar.
Ya, cavalleros, apart faced la ganancia:
Apriesa vos guarnid è metedos en las armas.
995 El conde don Remont darnos ha grant batalla.
De Moros è de Christianos gentes trae sobeianas.
A menos de batalla non nos dexarie por nada.
Pues adellant yrán tras nos, aqui sea la batalla.
Aprestad los cavallos, è vistades las armas.
1000 Ellos vienen cuestayuso, è todos traen calzas:
E las siellas coceras, è las cinchas amoiadas.
Nos cavalgaremos siellas gallegas, è huesas sobre calzas.
Ciento cavalleros debemos vencer aquellas mesnadas.
Antes que ellos legen à laño presentemosles las lanzas.
1005 Por uno que firgades, tres siellas yrán vacias.
Verá Remont Berenger tras quien vino en alcanza,
Oy en este pinar de Tebar por tolerme la ganancia.
Todos son adobados. Quando Mio Cid esto ovo fablado,
Las armas avien prisas è sedien sobre los caballos.
1010 Vieron la cuestayuso la fuerza de los Francos.
Al fondon de la cuesta, cerca es de laño,
Mandó los ferir Mio Cid el que en buen ora násco.
Esto facen los sos de voluntad è de grado:
Los pendones è las lanzas tan bien las van empleando,
1015 A los unos firiendo è à los otros derrocando,
Vencido ha esta batalla el que en buen ora násco.

V. 994. — Par ces mots *en las armas*, le poëte ne veut pas parler seulement des armes offensives (la lance et l'épée), mais des armes défensives (la cuirasse, le heaume, etc.).

V. 1001. — Il y a dans ce vers deux mots qui appellent notre attention : *coceras* et *amoiadas*. Sanchez fait de *coceras* une sorte de contraction de *corseras*, et interprète : *des selles disposées pour courir et faire la guerre*, etc.; et quant à l'épithète *amoiadas*, il interprète : *mouillées*, *détendues*. Tout cela est bien difficile à admettre. Est-ce que toutes les selles ne sont pas faites pour des chevaux destinés à courir? Est-ce que, au moment surtout de livrer bataille, des chevaliers ne devaient pas resserrer les sangles de leurs chevaux, au lieu de les détendre? Le mot *cocera* est catalan, et vient du provençal *coser* (coussin, matelas). Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *cocedra*, qui a le même sens. Pour ce qui est du mot *amoiadas*, j'y vois le participe passé du verbe *amoiar*, en provençal *amolegar*, en italien *ammolliare* (amollir, assouplir). Quoi qu'il en soit, ces deux mots doivent servir à indiquer les habitudes molles et efféminées des chevaliers de don Raymond, comme l'équipage

990 L'envoyé s'en retourna le plus promptement qu'il put.
A cette heure il reconnaît bien, Mon Cid de Bivar,
Qu'à moins d'une bataille ils ne peuvent s'en tirer.
« Or çà, chevaliers, rangez à part le butin;
« Vite équipez-vous et mettez-vous en armes.
995 « Le comte don Raymond va nous donner une grande bataille.
« De Mores et de Chrétiens il mène des troupes considérables.
« A moins d'une bataille, il ne nous laisserait pour rien au monde.
« Puisque plus loin ils viendraient après nous, qu'ici soit la bataille.
« Apprêtez les chevaux, et revêtez les armures.
1000 « Ils viennent descendant la côte; et tous portent des chausses;
« Et [ils ont] des selles coussins et des sangles assouplies.
« Nous, nous chevaucherons sur des selles galiciennes, et les houseaux sur les chausses.
« Cent chevaliers, nous devons vaincre ces mesnies.
« Avant qu'ils arrivent dans la plaine présentons-leur les lances.
1005 « Pour un que vous frapperez, trois selles deviendront vides.
« Raymond Bérenger verra qui il poursuit
« Aujourd'hui, dans ce pinel de Tebar, pour m'enlever le butin. »
Tous sont adoubés. Quand Mon Cid eut ainsi parlé,
Ils avaient pris leurs armes et étaient assis sur leurs chevaux.
1010 Ils virent au bas de la côte la force des Francs.
Au fond de la côte, c'est-à-dire près de la plaine,
Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit, donna l'ordre de les frapper.
Ainsi font les siens volontiers et de cœur :
Ils vont employant si bien les pennons et les lances,
1015 Frappant les uns et renversant les autres,
Qu'il a gagné cette bataille, celui qui en bonne heure naquit.

des chevaliers du Cid annonce de vrais batailleurs.

V. 1002. — Les selles galiciennes étaient probablement faites de bois et, tout au plus, recouvertes de cuir.—Les houseaux (*huesas*) étaient des espèces de guêtres ou de longues bottes. Dans la fable du Renard anglais, La Fontaine a employé ce mot au figuré :

Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux.

V. 1005. — Le Cid veut dire, je crois, qu'un chevalier désarçonné, jeté à terre, en fera tomber deux autres.

V. 1006. — Le texte de Sanchez porte: *el* alcanza. Faute d'impression. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers, et une simple virgule à la fin du suivant.

V. 1010. — Remarquer en passant que les hommes qui marchaient sous les ordres du comte de Barcelone sont appelés *los Francos* (les Francs). (Voyez plus loin, aux *Notes historiques et littéraires*.)

V. 1015. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers. Ce vers est uni au suivant par la conjonction *que* sous-entendue.

Al conde don Remont à prison le han tomado.
Hy ganó à Colada que mas vale de mill marcos de plata,
E venció esta batalla poró ondró su barba.
1020 Prísolo al conde, pora su tienda lo lebaba :
A sus creenderos guardarlo mandaba.
De fuera de la tienda un salto daba.
De todas partes los sos se aiuntaron.
Plógo à Mio Cid, ca grandes son las ganancias.
1025 A Mio Cid don Rodrigo grant cocinal' adobaban.
El conde don Remont non gelo precia nada.
Aducenle los comeres, delante gelos paraban :
El non lo quiere comer, à todos los sosanaba.
Non combré un bocado por quanto ha en toda España.
1030 Antes perderé el cuerpo è dexaré el alma,
Pues que tales malcalzados me vencieron de batalla.
Mio Cid Ruy Diaz odredes lo que dixo :
Comed, conde, deste pan è bebed deste vino.
Si lo que digo ficieredes, saldredes de cativo ;
1035 Sinon, en todos vuestros dias non veredes christianismo.
Dixo el conde don Remont : comede don Rodrigo, è pensedes de folgar,
Que yo dexarme morir que non quiero comer.
Fasta tercer dia nol' pueden acordar.
Ellos partiendo estas ganancias grandes,
1040 Nol' pueden facer comer un mueso de pan.
{Dixo Mio Cid : comed, conde, algo;
{Ca si non comedes non veredes Christianos;
E si vos comieredes don yo sea pagado,
A vos è dos fijosdalgo quitarvos he los cuerpos, è darvos he de mano.
Quando esto oyó el conde, yas' iba alegrando :

V. 1017. — Au mot *prison*, Sanchez interprète par le mot espagnol, plus moderne, *prision*. Il est bon de remarquer qu'ici ce mot, comme le provençal *priso*, signifie *capture*, *prise*, *prisonnier*.

V. 1020. — Texte de Sanchez : pora su *tierra* lo lebaba. Le vers 1022 indique très-nettement que le Cid emmenait le comte non vers sa terre, mais vers sa tente.

V. 1021. — Texte de Sanchez : *mandar*lo *guardaba* (il gardait de l'ordonner). Le manuscrit donne la même version. Il y a ici une distraction du copiste, trop fidèlement reproduite par le savant éditeur.

V. 1022. — Il est bien entendu que c'est *Mon Cid* qui sort de sa tente, après y avoir installé son prisonnier.

V. 1023. — Au lieu de *aiuntaron*, le manus-

Le comte don Raymond a été fait prisonnier.
Là Mon Cid gagna Colada, qui vaut plus de mille marcs d'argent,
Et remporta cette victoire par où il accrut l'honneur de sa barbe.
1020 Ayant pris le comte, il l'emmenait devers sa tente,
En recommandant à ses affidés de le [bien] garder.
Il sortit hors de la tente.
De toutes parts les siens se réunirent.
Mon Cid fut content, car grand est le butin.
1025 A Mon Cid don Rodrigue on avait préparé une grande cuisine.
Le comte don Raymond ne l'apprécie en rien.
On lui apporte les mets, on les place devant lui;
Il n'en veut pas manger, de tous il faisait fi.
«Pour tout ce qu'il y a en Espagne, je ne mangerai pas une bouchée.
1030 «J'y perdrai plutôt le corps et y laisserai l'âme,
«Puisque de tels mal chaussés m'ont vaincu en bataille.»
Ecoutez ce que dit Mon Cid Ruy Diaz :
«Mangez, comte, de ce pain et buvez de ce vin.
«Si vous faites ce que je dis, vous sortirez de captivité;
1035 «Sinon, en tous vos jours vous ne reverrez pays de Chrétiens.»
Le comte don Raymond dit : «Mangez, don Rodrigue, et réjouissez-vous;
«Quant à moi, je me laisserai mourir, car je ne veux point manger.»
Jusqu'au troisième jour on ne peut le persuader:
Pendant qu'ils partagent ce grand butin,
1040 Ils ne peuvent lui faire manger une bouchée de pain.
Mon Cid dit : «Mangez, comte, quelque chose;
«Car si vous ne mangez pas, vous ne reverrez pas les Chrétiens;
«Et si vous mangez de quoi je sois satisfait,
«A vous et à deux gentilshommes je délivrerai vos personnes, et vous rendrai la liberté.»
Lorsqu'il entendit cela, le comte commença de se réjouir :

crit primitif portait probablement *aiuntaban*, qui donne une assonance plus complète. (Voyez au vers 184 la note.)

V. 1035. — Le comté de Barcelone formait une principauté distincte de l'Espagne proprement dite, et n'était peuplé que de Chrétiens.

V. 1036. — Ce mot *comede* m'est suspect. Dans mon opinion il faut lire *comed*, comme au vers 1041.

V. 1037. — Remarquer cet infinitif *dexar*, au lieu du futur. Peut-être, aussi, le manuscrit primitif portait-il : yo *dexarm' he* morir, etc. Sur le sens, aucun doute.

V. 1039. — A la fin de ce vers, Sanchez met deux points; c'est un peu trop.

V. 1040. — Le mot *mueso* a-t-il été altéré par le copiste ? Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *muerso* et *muezso*.

1045 Si lo ficieredes, Cid, lo que avedes fablado,
Tanto quanto yo viva, dend seré maravillado.
Pues comed, conde, è quando fueredes yantado,
A vos è à otros dos darvos he de mano.
Mas quanto avedes perdido è yo gané en campo,
1050 Sabet, non vos daré à vos un dinero malo.
Mas quanto avedes perdido non vos lo daré;
Ca huevos me lo he è pora estos mis vasallos;
Ca comigo andan lazrados : è non vos lo daré.
Prendiendo de vos è de otros yrnos bemos pagando.
1055 Abremos esta vida mientra ploguiere al Padre Sancto,
Como qui ira ha de Rey è de tierra es echado.
Alegre es el conde è pidió agua à las manos.
E tienengelo delant, è dierongelo privado.
Con los cavalleros que el Cid le avie dados
1060 Comiendo va el conde : Dios, que de buen grado!
Sobr' él sedie el que en buen ora násco.
Si bien non comedes, conde, don yo sea pagado,
Aqui faremos la morada, non nos partiremos amos.
Aqui dixo el conde : de voluntad è de grado.
1065 Con estos dos cavalleros apriesa va yantando.
Pagado es Mio Cid que lo está aguardando,
Porque el conde don Remont tan bien bolvie las manos.
Si vos ploguiere, Mio Cid, de yr somos guisados:
Mandadnos dar las bestias, è cavalgaremos privado.
1070 Del dia que fue conde non yanté tan de buen grado:
El sabor que dend he non será olvidado.
Danle tres palafrés muy bien ensellados,
E buenas vestiduras de pelizones è de mantos.
El conde don Remont entre los dos es entrado.
1075 Fata cabo del alvergada escurriólos el Castellano.

V. 1053. — Le Cid a soin de répéter qu'il ne rendra rien de ce qu'il a pris, afin que le comte de Barcelone ne conserve à cet égard aucune illusion.

V. 1055. — Par ces mots *le Père Saint* (Padre Sancto), le poëte entend Dieu le Père.

V. 1056. — Sanchez, suivant son habitude, met encore deux points à la fin de ce vers.

V. 1064. — Sanchez se contente de mettre une simple virgule à la fin de ce vers. Cependant le sens est complet.

V. 1066. — Au mot *aguardar*, Sanchez fait l'observation que c'est le verbe français *regarder*. — Eh! mon Dieu, oui!... ou mieux encore, le verbe provençal *agardar*.

1045 «Si vous le faites, Cid, ce que vous avez dit,
«Tant que je vivrai j'en serai content à merveille.»
—«Eh bien! mangez, comte, et, lorsque vous aurez dîné,
«A vous et à deux autres, je vous rendrai la liberté.
«Mais de tout ce que vous avez perdu et que j'ai gagné dans le champ,
1050 «Sachez, je ne vous rendrai pas à vous un méchant denier.
«Mais tout ce que vous avez perdu je ne vous le rendrai pas;
«Car j'en ai besoin pour moi et pour ces miens vassaux;
«Car avec moi ils vont misérables; et je ne vous le rendrai pas.
«En prenant sur vous et sur d'autres, nous nous satisferons.
1055 «Nous mènerons cette vie tant qu'il plaira au Père Saint,
«Comme qui a encouru la colère du Roi et est exilé de son pays.»
Le comte était joyeux, et il demanda de l'eau sur les mains.
Et on en apporte devant lui, et on lui en donne aussitôt.
Avec les chevaliers que le Cid lui avait donnés
1060 Le comte se met à manger; Dieu! comme [il le fait] de bon gré!
Au-dessus de lui était assis celui qui en bonne heure naquit.
«Si vous ne mangez pas bien, comte, de quoi je sois satisfait,
«Nous ferons ici notre demeure, nous ne nous séparerons pas l'un de l'autre.»
Alors le comte dit: «Volontiers et de cœur.»
1065 Avec ces deux chevaliers il va vite dînant.
Il est satisfait, Mon Cid qui se tient le regardant,
A cause que le comte don Raymond joue si bien des mains.
«S'il vous plaisait, Mon Cid, nous sommes prêts à partir:
«Ordonnez qu'on nous donne les bêtes, et nous monterons aussitôt à cheval.
1070 «Depuis le jour que je fus comte, je n'ai [jamais] dîné de si bon gré:
«Le plaisir que j'en ai ne sera pas oublié.»
On lui donne trois palefrois fort bien sellés,
Et de bons vêtements, des pelisses et des manteaux. —
Le comte don Raymond entre les deux est entré. —
1075 Jusques au bout du camp le Castillan les escorta. —

V. 1071. — Sanchez, qui au vers 1046 écrit *dend*, écrit ici le même mot avec une apostrophe après le second *d*, comme pour remplacer l'*e* final euphonique qui n'était pas encore établi dans la langue d'une manière absolue.

V. 1072. — Le comte de Barcelone retournait dans ses Etats, après avoir été vaincu par le Cid; il n'était donc pas besoin de lui donner pour lui et ses gentilshommes des chevaux de bataille: des palefrois suffisaient.

V. 1074. — Le comte don Raymond se place entre les deux chevaliers que le Cid lui a permis d'emmener. — On remarquera ici l'emploi du verbe *entrar* qui me paraît tout à fait pittoresque.

Hya vos ides, conde, aguisa de muy Franco.
En grado vos lo tengo lo que me avedes dexado.
Si vos viniere en miente que quisieredes vengallo,
Si me vinieredes buscar, fallarme podredes :
1080 E si non mandedes buscar, ò me dexaredes,
De lo vuestro ò de lo mio levaredes algo.
Folgedes ya, Mio Cid, sodes en vuestro salvo :
Pagado vos he por todo aqueste año :
De venir vos buscar solo non será pensado.
1085 Aguijaba el conde, è pensaba de andar.
Tornando va la cabeza, è catandos' atras.
Miedo iba aviendo que Mio Cid se repintrá :
Lo que non ferie el Caboso por quanto en el mundo ha :
Una deslealtanza, ca non la fizo alguandre.
1090 Hydo es el conde, tornós' el de Bibar.
Iuntó s con sus mesnadas, conpezólas de legar
De la ganancia que han fecha maravillosa è grand.
Aqui s conpieza la gesta de Mio Cid el de Bibar.
Tan ricos son los sos que non saben que se han.
1095 Poblado ha Mio Cid el puerto de Alucant.
Dexando à Saragoza è à las tierras ducá,
E dexando à Huesca, è las tierras de Montalvan,
Contra la mar salada conpezó de guerrear.
A oriente exe el sol, è tornós' à esa part.
1100 Mio Cid ganó à Xerica è à Onda è Almenar.
Tierras de Borriana todas conquistas las hà.
Ayudól' el Criador el Señor que es en cielo.
El con todo esto príso à Murviedro.
Ya vie Mio Cid que Dios le iba valiendo.
1105 Dentro en Valencia non es poco el miedo.

V. 1076. — Dans mon opinion, le Cid, qui aimait à plaisanter, joue ici sur le double sens du mot *Franco*. En disant au comte : «Vous vous en allez *en manière de très-Franc*,» il veut lui dire, *en manière d'homme tout à fait libre*.

V. 1089. — Le poëte a oublié l'*emprunt* sur les coffres, ou, pour mieux dire, sur don Rachel et Vidas. Mais quoi ! c'étaient des Juifs ! — Le texte porte *desleatanza*, mais c'est une faute d'impression ; Sanchez, dans son *Index*, écrit comme nous *deslealtanza*.

V. 1093. — Ce vers, qui se trouvait probablement au début du *Poëme du Cid*, n'est ici, comme l'indique le vers suivant, qu'une interpolation. Le copiste l'aura ajouté par un pur caprice, pour essayer sa plume. Quoi qu'il en soit, nous at-

«Déjà vous partez, comte, en manière de très-Franc.
«Je vous sais gré de ce que vous m'avez laissé.
«S'il vous vient à l'esprit que vous vouliez prendre votre revanche,
«Si vous me venez chercher, vous pourrez me trouver;
1080 «Et si vous ne m'envoyez pas chercher et me laissez tranquille,
«Du vôtre ou du mien vous remporterez quelque chose.»
—«Egayez-vous maintenant, Mon Cid, vous n'avez rien à craindre;
«Je vous ai payé pour toute cette année;
«Quant à venir vous chercher, on n'y pensera seulement pas.»
1085 Le comte piquait des deux et pensait à marcher.
Il va tournant la tête et regardant derrière soi.
Il craignait que Mon Cid ne vînt à se repentir :
Ce que ne ferait point l'Excellent pour tout ce qu'il y a au monde;
Car une déloyauté, il ne la fit en rien.
1090 Le comte est parti, celui de Bivar s'en retourna.
Il rejoignit ses mesnies, [et] commença de leur distribuer
Le butin qu'elles avaient fait, merveilleux et grand.
(Ici commence l'histoire de Mon Cid de Bivar.)
Si riches sont les siens, qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont.
1095 Mon Cid a peuplé le défilé d'Alucant.
Laissant Saragosse et les terres de deçà,
Et laissant Huesca et les terres de Montalvan,
Devers la mer salée il commença de guerroyer.
C'est à l'orient que sort le soleil : il se tourna de ce côté.
1100 Mon Cid s'empara de Xerica et d'Onda et d'Almenar.
Les terres de Borriana, il les a toutes conquises.
Le Créateur, le Seigneur qui est au ciel lui est venu en aide.
Avec tout cela, il prit Murviedro.
Déjà Mon Cid voyait que Dieu l'allait protégeant.
1105 Dans Valence on n'a pas peu de crainte.

tachons un véritable prix à ce vers, et nous l'aurions soigneusement conservé, alors même que nous ne nous serions point fait une loi de respecter le numérotage de Sanchez.

V. 1094. — Dans le second hémistiche de ce vers, l'emploi du pronom personnel *se*, comme particule explétive, est digne de remarque. Cette forme se retrouve plusieurs fois dans le *Poëme du Cid*, et notamment aux vers 1164 et 1183.

V. 1095. — Sanchez ne met qu'une virgule à la fin de ce vers. Cependant la phrase est complète.

V. 1096. — Au mot *ducá*, Sanchez interprète fort bien : *de acá*. Cet adverbe (du latin *huc*) serait, selon nous, une forme très-ancienne et très-curieuse à noter, de la langue espagnole.

Pesa à los de Valencia, sabet, non les plaze.
Prisieron so conseio quel' viniesen cercar.
Trasnocharon de noch al alba de la man :
Acerca de Murviedro tornan tiendas à fincar.
1110 Viólo Mio Cid, tornós' à maravillar.
Grado à ti, Padre Spiritual!
En sus tierras somos è femosles todo mal.
Bebemos so vino è comemos el so pan.
Si nos cercar vienen, con derecho lo facen.
1115 A menos de lid no s partirá aquesto.
Vayan los mandados por los que nos deben ayudar :
Los unos à Xerica, è los otros à Alucant,
Desi à Onda è los otros à Almenar.
Los de Borriana luego vengan acá :
1120 Conpezaremos aquesta lid campal.
Yo fio por Dios que en nuestro pro enandrán.
Al tercer dia todos iuntados son.
El que en buen ora násco conpezó de fablar :
Oyd, mesnadas, sí el Criador vos salve!
1125 Despues que nos partiemos de la limpia christiandad,
Non fue à nuestro grado nin nos non pudiemos mas,
Grado à Dios, lo nuestro fue adelant.
Los de Valencia cercados nos han.
Si en estas tierras quisieremos durar,
1130 Firmemientre son estos à escarmentar.
Pase la noche è venga la mañana :
Apareiados me sed à cavallos è armas.
Hyremos ver aquella su almofalla
Como homes exidos de tierra estraña.
1135 Alli parz'rá el que merece la soldada.
Oyd que dixo Minaya Alvar Fañez :
Campeador, fagamos lo que à vos place.

V. 1107. — Cette expression *prender so conseio* (se concerter) se retrouve au vers 2999.

V. 1108. — Sanchez, préoccupé du mot *mañana*, qui est de seconde formation, écrit *mañ* (avec un accent). Le substantif *man* est provençal.

V. 1121. — Le verbe provençal *fier* signifie tout à la fois *fier* et *confier*. — Sanchez donne *enadran*, et dit dans son *Index* que peut-être faut-il lire *enandran*. C'est notre opinion. Il y avait très-probablement sur ce mot, dans le manuscrit

A ceux de Valence cela pèse, sachez-le, cela ne leur plaît pas.
Ils se concertèrent pour le venir assiéger.
Ils firent une marche de nuit, depuis le soir jusqu'à l'aube du matin,
[Et] près de Murviedro ils viennent planter leurs tentes.
1110 Mon Cid voyant cela, en eut beaucoup de joie.
« Grâces te soient rendues, Père Spirituel !
« Nous sommes sur leurs terres et leur faisons force mal.
« Nous buvons leur vin et mangeons leur pain.
« S'ils nous viennent assiéger, ils le font à [bon] droit.
1115 « A moins d'une bataille cela ne peut s'arranger.
« Que des messagers aillent vers ceux qui nous doivent aider :
« Les uns à Xerica, et les autres à Alucant,
« Les uns à Onda, et les autres à Almenar.
« Que ceux de Borriana viennent ici sans retard :
1120 « Nous livrerons cette bataille campale.
« J'ai confiance en Dieu que les choses iront à notre avantage. »
Au troisième jour tous sont réunis.
Celui qui en bonne heure naquit commença de parler :
« Ecoutez, mesnies, et qu'ainsi le Créateur vous sauve !
1125 « Depuis que nous sommes partis de la pure chrétienté
« (Ce ne fut pas de notre gré et nous ne pouvions pas davantage),
« Grâces à Dieu, le nôtre est allé en avant.
« Ceux de Valence nous ont assiégés.
« Si en ces pays nous voulons nous maintenir,
1130 « Il faut que ceux-ci soient vigoureusement châtiés.
« Laissons passer la nuit et vienne le matin :
« Soyez-moi prêts, à cheval et en armes.
« Nous irons voir cette leur armée,
« Comme gens sortis d'un pays étranger.
1135 « Là se montrera celui qui mérite la solde. »
Ecoutez ce que dit Minaya Alvar Fañez :
« Campéador, faisons ce qu'à vous il plaît.

primitif, un léger signe graphique qui remplaçait l'*n* (*enâdran*). Est-il besoin d'ajouter que nous supposons un sujet pluriel non exprimé, qui gouverne *enandrán?* Nous avons sous-entendu *las cosas* (les choses).

V. 1126. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 1135. — *Parz'rá* pour *parecerá*. Il y a là une double syncope, par la suppression de deux *e*.

A mi dedes cien cavalleros, que non vos pido mas;
Vos con los otros firadeslos delant.
1140 Bien los ferredes, que dubda non avrá.
Yo con los ciento entraré del' otra part.
Como fio por Dios, el campo nuestro será.
Como gelo ha dicho, al Campeador mucho place.
Mañana era è piensanse de armar.
1145 Quiscadauno dellos bien sabe lo que ha de far.
Con los albores Mio Cid ferirlos va.
En el nombre del Criador è del apostol Sanctyague,
Feridlos, cavalleros, d'amor è de grado è de grand voluntad,
Ca yo so Ruy Diaz Mio Cid el de Bibar.
1150 Tanta cuerda de tienda y veriedes quebrar,
Arrancarse las estacas è acostarse à todas partes los tendales.
Los Moros son muchos, ya quieren reconbrar.
Del' otra part entróles Alvar Fañez.
Mager les pesa, ovieronse à dar è arrancar.
1155 Grand es el gozo que va por es' logar.
Dos reyes de Moros mataron en es' alcanz.
Fata Valencia duró el segudar.
Grandes son las ganancias que Mio Cid fechas ha.
Prisieron Cebola è quanto que es y adelant.
1160 De pies de cavallo los que s pudieron escapar.
Robaban el campo è piensanse de tornar.
Entraban à Murviedro con estas ganancias que traen grandes.
Las nuevas de Mio Cid, sabet, sonando van.
Miedo han en Valencia que non saben que se far.
1165 Sonando van sus nuevas alent part del mar.
Alegre era el Cid è todas sus compañas,
Que Dios le ayudára è ficiera esta arrancada.
Daban sus corredores è facien las trasnochadas.
Legan à Guyera è legan à Xativa :
1170 Aun mas ayuso, à Deina la casa.

V. 1146. — Sanchez met une virgule à la fin de ce vers, et un point à la fin du vers suivant.

V. 1149. — Cette expression *Mon Cid* dans la bouche du Cid est quelque chose d'assez piquant.

V. 1151. — Sanchez, au mot *tendal*, a remarqué avec raison que dans notre Poëme ce mot signifie tantôt une tente de campagne, tantôt les pieux qui la soutiennent.

«Donnez-moi cent chevaliers, car je ne vous en demande pas plus;
«Vous, avec les autres, frappez-les par devant.
1140 «Vous les frapperez bien, car il n'y aura pas d'hésitation.
«Moi, avec les cent, j'entrerai de l'autre côté.
«Comme j'ai confiance en Dieu, le champ sera nôtre!»
Ce qu'il a dit plaît beaucoup au Campéador.
Le matin était venu, et ils pensent à s'armer.
1145 Chacun d'eux sait bien ce qu'il a à faire.
A l'aube naissante Mon Cid va les frapper.
«Au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques,
«Frappez-les, chevaliers, de gré et de cœur, et de grande volonté,
«Car je suis Ruy Diaz Mon Cid de Bivar.»
1150 Là vous verriez briser mainte corde de tente,
Arracher les pieux, et renverser de tous côtés les pavillons.
Les Mores sont nombreux, voilà qu'ils veulent se rallier.
De l'autre côté leur entra Alvar Fañez.
Quoiqu'il leur en coutât, il leur fallut se rendre ou s'enfuir.
1155 Grande est la joie qui se montre en ce lieu.
Ils tuèrent dans ce pourchas deux rois des Mores.
Jusques à Valence dura la poursuite.
Grand est le butin que Mon Cid a fait.
Ils prirent Cebola et tout ce qui est là devant.
1160 Ceux qui purent s'échapper, [le durent] à la vitesse de leurs chevaux.
Ils pillèrent le camp et pensèrent à s'en retourner.
Ils entrèrent à Murviedro avec ce grand butin qu'ils emportaient.
Les nouvelles de Mon Cid, sachez, vont retentissant.
On a peur à Valence et l'on ne sait que faire.
1165 Ces nouvelles vont retentissant [jusque] de l'autre côté de la mer.
Joyeux était le Cid, ainsi que toutes ses compagnies,
De ce que Dieu lui était venu en aide, et de ce qu'il avait remporté cette victoire.
Ses coureurs allaient et faisaient des marches de nuit.
Ils arrivent à Guyera, puis ils arrivent à Xativa,
1170 Et encore plus bas, à Deina la ville.

V. 1164.—Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 1165.—Le poëte fait de *mar* un substantif des deux genres, comme dans l'ancien provençal.

V. 1167. — Sur le sens du mot *arrancada*, voyez au vers 591 la note.

V. 1168.—On a déjà vu (v. 660) le verbe *dar* au sens de *aller*.

Cabo del mar, tierra de Moros firme la quebranta.
Ganaron Peña Cadiella, las exidas è las entradas.
Quando el Cid Campeador ovo Peña Cadiella,
Males pesa en Xativa è dentro en Guyera.
1175 Non es con recabdo el dolor de Valencia.
En tierra de Moros prendiendo è ganando,
E durmiendo los dias è las noches trasnochando,
En ganar aquellas villas Mio Cid duró tres años.
A los de Valencia escarmentado los han.
1180 Non osan fueras exir nin con él se aiuntar.
Taiabanles las huertas è facienles grand mal.
En cada uno destos años Mio Cid les tolió el pan.
Mal se aquexan los de Valencia que non sabent que s far.
De ninguna part que sea no les venie pan.
1185 Nin da conseio padre à fijo, nin fijo à padre,
Nin amigo à amigo : no s pueden consolar.
Mala cuenta es, señores, aver mengua de pan,
Fijos è mugieres verlo morir de fambre.
Delant veyen so duelo, non se pueden hubiar.
1190 Por el rey de Marruecos ovieron à embiar.
Con el de los Montes Claros avien gracia tan grand.
Non les dió conseio, nin los vino hubiar.
Sopolo Mio Cid, de corazon le plaz.
Salió de Murviedro una noch en trasnochada.
1195 Amaneció à Mio Cid en tierras de Mont Real.
Por Aragon è por Navarra pregon mandó echar,

V. 1177. — Si je ne craignais d'être accusé de rechercher les archaïsmes, alors que je fais de mon mieux pour les éviter, je traduirais : « Et en transnuitant de nuit, etc. »

V. 1180. — *Fueras*. Voyez au vers 596 la note.

V. 1181. — Le poëte, comme il lui arrive assez souvent, n'a pas exprimé ici le sujet de la phrase; mais on voit qu'il s'agit des hommes d'armes du Cid. — Quant au mot *huertas* que nous avons traduit par *vergers*, ce mot s'emploie pour indiquer les jardins de hautes plantations qui se trouvent dans la plaine de Valence.

V. 1182. — Le mot *pan* dans la langue espagnole du moyen âge (comme le mot *pain* dans notre vieille langue française) a un double sens : il signifie non-seulement du *pain*, mais du *blé*. Ainsi dans la *Chronica del Cid*, le narrateur, après avoir dit que son héros mit le siége devant Algezira, ajoute : *è mandó segar todo el pan* (et il ordonna qu'on coupât tout le blé). (Voy. *Chronica del Cid*, cap. CLXXIV.)

V. 1183. — Remarquer dans ce vers l'affixe *s* employé comme sujet.

V. 1187. — Le poëte se transporte en idée devant son auditoire et, par un tour hardi, lui adresse directement la parole.

V. 1188. — Peut-être au lieu de *verlo*, faut-il lire *verlos* (les voir). Mais peut-être, aussi, le poëte

Près de la mer il ravage ferme la terre des Mores.
Ils s'emparèrent de Peña-Cadiella, des sorties et des entrées.
Lorsque le Cid Campéador eut Peña-Cadiella,
Ceux de Xativa et ceux de Guyera en sont fort affligés.
1175 Quant à la douleur de Valence, elle est sans bornes.
En prenant et conquérant dans le pays des Mores,
Et en dormant de jour et en marchant de nuit,
Mon Cid passa trois ans à conquérir ces villes.
A ceux de Valence ils ont donné une bonne leçon.
1180 Ceux-ci n'osent sortir dehors, ni avec lui se joindre.
Ils leur coupaient leurs vergers et leur faisaient beaucoup de mal.
En chacune de ces années Mon Cid leur enleva le pain.
Ceux de Valence se plaignent malement; car ils ne savent que faire.
D'aucun côté que ce soit, il ne leur venait du pain.
1185 Ni le père ne donne secours à son fils, ni le fils à son père,
Ni l'ami à son ami : ils ne se peuvent consoler.
C'est un fâcheux état, seigneurs, que d'avoir faute de pain,
[Et] que de voir mourir de faim ses enfants et ses femmes.
Ils voient devant eux leur mal, et n'y trouvent point de remède.
1190 Devers le roi de Maroc ils durent envoyer.
Auprès de celui des Clairs-Monts ils étaient en très-grande grâce.
Il ne leur envoya point de secours ni ne vint à leur aide.
Mon Cid apprit cela, il fut content de cœur.
Il sortit un soir de Murviedro, pour faire une marche de nuit.
1195 Au matin Mon Cid se trouva sur les terres de Mont-Real.
Par l'Aragon et par la Navarre il fit lancer des hérauts,

a-t-il voulu mettre le pronom relatif au singulier neutre. Dans le doute je laisse.

V. 1191.—Au moyen âge on donnait l'épithète de *claires* à toutes les montagnes élevées, à cause de l'effet brillant que produit la neige qui les couvre; de là le nom de *Clermont* donné à plusieurs villes de France situées sur des montagnes. Ici, par ces mots *Montes Claros*, le poëte n'a-t-il pas voulu désigner quelque ramification de la chaîne de l'Atlas? Ce qui nous porterait à le croire, c'est que dans une vieille romance chevaleresque, celle de Calaynos, le héros dit qu'il est « Calaynos d'Arabie, seigneur des Claires-Montagnes et de la plaine de Constantine » :

Calaynos de Arabia,
Señor de los Montes Claros,
De Constantina la llana.

V. 1192.—Le manuscrit, soigneusement reproduit par Sanchez, porte : Non les *dixo* conseio, etc. Le roi de Maroc n'avait pas à *dire son avis;* ce n'était pas là ce que les Valenciens lui demandaient.—Sur cette expression *dar conseio* (donner du secours, secourir), voyez plus haut (v. 1185) la note.

V. 1196. — *Pregon*, etc. Le singulier pour le pluriel. (Voyez plus loin le vers 1206.) Ordinairement, c'est le pluriel que le poëte emploie jusqu'à l'abus.

A tierras de Castiella embió sus mensaies :
Quien quiere perder cueta è venir à ritad,
Viniese à Mio Cid que ha sabor de cavalgar.
1200 Cercar quiere à Valencia por à Christianos la dar.
Quien quiere yr comigo cercar à Valencia,
Todos vengan de grado, ninguno non à premia,
Tres dias le esperaré en Canal de Celfa.
Esto dixo Mio Cid el que en buen ora násco;
1205 Tornabas' à Murviedro ca él se la ha ganada.
Andidieron los pregones, sabet, à todas partes.
Al sabor de la ganancia non lo quiere detardar.
Grandes yentes se le acongen de la buena christiandad.
Creciendo va en riqueza Mio Cid el de Bibar.
1210 Quando vió Mio Cid las gentes iuntadas, conpezó s de pagar.
Mio Cid don Rodrigo non lo quiso detardar.
Adelinó pora Valencia è sobr' ella s va echar.
Bien la cerca Mio Cid, que non y avia hart.
Viedales exir è viedales entrar.
1215 Sonando van sus nuevas todas à todas partes.
Mas le vienen à Mio Cid, sabet, que no s le van.
Metióla en plazo si les viniesen hubiar.
Nueve meses complidos, sabet, sobr' ella yaz.
Quando vino el deceno ovierongela à dar.
1220 Grandes son los gozos que van por es' logar.
Quando Mio Cid entró à Valencia è entró en la cibdad,
Los que fueron de pie cavalleros se facen.
El oro è la plata quien vos lo podrie contar?
Todos eran ricos quantos que alli ha.
1225 Mio Cid don Rodrigo la quinta mandó tomar.

V. 1198. — Au vers 696, le manuscrit porte *rictad*, qui nous semble préférable. Les anciens Provençaux disaient *rictat*.

V. 1207. — Ms. et texte de Sanchez : non *le* quiere detardar, mot à mot : «Il ne veut point *lui* causer de retard.» A qui?... Cela ne présente aucun sens. Il faut : non *se* quiere, etc., ou mieux encore, suivant la formule habituellement employée par le poëte : non *lo* quiere, etc.

V. 1208. — Ms. et texte de Sanchez : *acoien*. Il faut, selon nous, lire *acongen*, comme plus haut.

V. 1213. — Le poëte veut dire que le Cid n'eut recours à aucune ruse de guerre; qu'il ne dressa point d'embuscade, comme il avait fait précédemment pour s'emparer d'Alcocer. — Sur la signification du mot *hart*, ou *art*, voyez l'*Index* de Sanchez, et surtout, voyez les vers 583, 1507 et 2685.

V. 1218. — Sanchez, fidèle à ses habitudes,

[Et] envoya ses messages au pays de Castille :
« Celui qui veut perdre [tout] souci et parvenir à richesse,
« Qu'il s'en vienne devers Mon Cid, qui a le désir de faire une chevauchée.
1200 « Il veut assiéger Valence pour la donner aux Chrétiens.
« Celui qui voudra venir avec moi assiéger Valence
« (Et que tous viennent de gré, que nul ne vienne par force),
« Je l'attendrai trois jours à Canal de Celfa. »
Voilà ce que dit Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit;
1205 [Et] il retourna à Murviedro, car il l'avait gagné.
Les hérauts allèrent, sachez, de toutes parts.
Avec le désir du butin, il ne veut pas perdre de temps.
De la bonne chrétienté des troupes considérables viennent le joindre.
Il va croissant en puissance, Mon Cid de Bivar.
1210 Lorsque Mon Cid vit ces troupes réunies, il commença à se féliciter.
Mon Cid don Rodrigue ne voulut pas perdre de temps.
Il chemina devers Valence, et alla se jeter sur cette ville.
Mon Cid l'assiége avec soin, sans employer la ruse.
Il les empêche de sortir et il les empêche d'entrer.
1215 Ses nouvelles vont toutes retentissant de toutes parts.
Il vient à Mon Cid, sachez, plus de gens qu'il ne s'en retire.
Il fixa à la ville un délai, pour le cas où l'on viendrait les secourir.
Il se tient sur elle, sachez, neuf mois accomplis.
Lorsque le dixième arriva, ils eurent à la lui livrer.
1220 Grande est la joie qu'il y a en ce lieu.
Lorsque Mon Cid entra dans Valence, et qu'il entra dans la cité,
Ceux qui [auparavant] étaient à pied se font chevaliers.
L'or et l'argent, qui pourrait vous le conter?
Riches étaient tous ceux qu'il y avait là.
1225 Mon Cid don Rodrigue fit prendre la cinquième partie.

écrit *yaz'*, avec une apostrophe qui représente l'*e* final (*yace*). Les Provençaux disaient *jac* et *jatz*.

V. 1221.—Le Cid n'avait pas tardé à se rendre maître des faubourgs de Valence; mais l'important pour lui, c'était d'entrer dans la partie de la ville entourée de murs ou de remparts, dans la *cité*.

V. 1222.—Ce vers, très-curieux, exige quelques mots d'explication; nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux *Notes historiques et littéraires*.

V. 1223. — Au XIIe siècle, le verbe espagnol *contar*, comme le provençal *contar* et le français *conter*, avait un double sens; il signifiait à la fois *compter* des quantités données et *raconter* une chose. Ici, bien qu'il s'agisse d'or et d'argent, nous croyons répondre à l'intention du poëte en prenant le mot *contar* dans sa double acception, et en l'écrivant de notre vieille orthographe à double entente.

En el aver monedado treinta mill marchos le caen :
E los otros haberes quien los podrie contar?
Alegre era el Campeador con todos los que ha,
Quando su seña cabdal sedie en somo del Alcazar.
1230 Ya folgaba Mio Cid con todas sus compañas.
Aquel rey de Sevilla el mandado legaba,
Que presa es Valencia que non gela enparan.
Vinolos ver con treinta mill d'armas.
Apres de la verta ovieron la batalla.
1235 Arrancólos Mio Cid el de la luenga barba.
Fata dentro en Xativa duró el arrancada.
En el pasar de Jucar y veriedes baraia :
Moros en aruenzo amidos beber agua.
Aquel rey de Marruecos con tres colpes escapa.
1240 Tornado es Mio Cid con toda esta ganancia.
Buena fue la de Valencia quando ganaron la casa :
Mas mucho fue provechosa, sabet, esta arrancada.
A todos los menores cayeron cien marchos de plata.
Las nuevas del Cavallero ya vedes do legaban.
1245 Grande alegria es entre todos esos Christianos,
Con Mio Cid Ruy Diaz el que en buen ora násco.
Ya le crece la barba, è vale allongando.
Dixo Mio Cid de la su boca à tanto :
Por amor del rey Alfonso, que de tierra me ha echado,
1250 Nin entrarie en ela tigera, ni un pelo non abrie taiado,
E que fablasen desto Moros è Christianos.
Mio Cid don Rodrigo en Valencia está folgando.
Con él Minaya Alvar Fañez, que no s parte de so brazo.
Los que exieron de tierra de ritad son abondados.

V. 1228. — Sanchez met un point à la fin du vers 1228, et une simple virgule à la fin du vers suivant.

V. 1231. — Remarquer *aquel* pour *à aquel*. Il y a ici sans nul doute un sacrifice à l'euphonie.

V. 1234. — Au mot *apres*, Sanchez remarque que ce mot est français et provençal. Certainement.

V. 1235. — *Luenga*. La forme de ce mot n'a-t-elle pas été altérée par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *longo*, *longa*.

V. 1237. — Ms. et texte de Sanchez : y veriedes *barata*. Le mot espagnol *barata* signifie *marché*, *troc*, *échange frauduleux*. Or il n'est question ici de rien de pareil. Nous avons préféré le mot *baraia* qui se retrouve plus loin au vers 3307. C'est le vieux mot provençal *baralha*.

En fait d'argent monnayé, trente mille marcs lui échoient;
Et les autres richesses, qui les pourrait conter?
Le Campéador était content, ainsi que tous ceux qu'il a,
Quand sa bannière principale fut placée au sommet de l'Alcazar.
1230 Déjà Mon Cid se reposait avec toutes ses compagnies.
A ce roi de Séville arriva la nouvelle
Que Valence était prise, vu qu'on ne la secourait pas.
Il vint les voir avec trente mille [hommes] d'armes.
Près du verger ils eurent la bataille.
1235 Mon Cid à la longue barbe les mit en déroute.
Jusque dans Xativa dura la poursuite.
Au passage du Jucar vous eussiez vu la confusion :
Les Mores couchés sur le dos boire de l'eau malgré eux.
Ce roi de Maroc échappe avec trois blessures.
1240 Mon Cid s'en est retourné avec tout ce butin.
Il fut beau celui de Valence, quand on conquit la ville;
Mais cette victoire, sachez, fut bien plus profitable encore.
A tous les moindres [d'entre eux] il échut cent marcs d'argent.
Jugez par là jusqu'où allaient les exploits du Chevalier.
1245 Une grande joie est parmi tous ces Chrétiens,
Avec Mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit.
Déjà sa barbe croît et va s'allongeant.
Mon Cid dit alors de sa bouche :
« Pour l'amour du roi Alphonse qui m'a chassé du pays, »
1250 Que les ciseaux n'y pénétreraient pas et n'en couperaient pas un poil,
Et que de cela parleraient Mores et Chrétiens.
Mon Cid don Rodrigue se repose dans Valence.
Avec lui [est] Minaya Alvar Fañez, car il ne se sépare pas de son bras.
Ceux qui sont sortis du pays abondent en richesses.

V. 1238. — Sanchez, au mot *arueuzo*, dit que cette expression paraît signifier *abondance* : interprétation qui me paraît inadmissible. Dans mon opinion, ce mot n'est autre que le vieux mot provençal *arrenzo* (en arrière, *resupinus*) et, probablement, dans le manuscrit primitif du *Poëme du Cid* il était écrit de même.

V. 1253. — Ms. et texte de Sanchez : que *nos'le* parte de so brazo. Sanchez, embarrassé de ces deux pronoms, *se* (soi) et *le* (lui), propose d'interpréter *brazo* comme synonyme de *lado* (côté). C'est impossible, et nous aimons mieux supposer ici une faute du copiste. On se rappellera que souvent le Cid, en adressant la parole à Alvar Fañez, l'appelle *mon bras droit* (mi diestro brazo). C'est un trait charmant que la distraction du copiste avait gâté.

V. 1254. — Voyez au vers 1198 la note.

1255 A todos les dió en Valencia casas è heredades :
De que son pagados, el amor de Mio Cid ya lo yvan probando.
Los que fueron con él, è los de despues, todos son pagados.
Viólo Mio Cid que con los haberes que avien tomados,
Que si s pudiesen yr, ferlo yen de grado.
1260 Esto mandó Mio Cid, Minaya lo ovo conseiado :
Que ningun ome de los sos que s le non spidies', ò nol' besas' la mano,
Sil' pudiesen prender, ò fuese alcanzado,
Tomasenle el haber è pusiesenle en un palo.
Afevos todo aquesto puesto en buen recabdo.
1265 Con Minaya Alvar Fañez él se va conseiar :
Si vos quisieredes, Minaya, quiero saber recabdo
De los que son aqui è comigo ganaron algo.
Meterlos he en escripto, è todos sean contados,
Aquestos mios vasallos que curian à Valencia è andan arobdando.
1270 Que si alguno s furtare, ò menos le fallaren, el haber me avrá à tornar.
Ali dixo Minaya: conseio es aguisado.
Mandólos venir à la corth è à todos los iuntar.
Quando los falló, por cuenta fizolos nombrar.
Tres mill è seiscientos avie Mio Cid el de Bibar.
1275 Alegra s le el corazon è tornós' à sonrrisar :
Grado à Dios, Minaya, è à Sancta Maria Madre!
Con mas pocos ixiemos de la casa de Bibar.
Agora avemos riqueza, mas abremos adelant.
Si à vos ploguiere, Minaya, è non vos caya en pesar,
1280 Embiarvos quiero à Castiella do avemos heredades,
Al rey Alfonso mio señor natural.
Destas mis ganancias que avemos fechas acá,
Darle quiero cien cavallos; è vos ydgelos lebar.

V. 1257. — Par ces mots *los de despues* (ceux d'ensuite), le poëte désigne ceux qui étaient venus joindre le Cid postérieurement à la mission qu'Alvar Fañez avait remplie auprès du Roi.

V. 1262. — Le poëte, entraîné par le besoin de l'assonance, n'a pas suivi l'ordre logique des idées.

V. 1263. — Nous avons interprété l'expression *poner en un palo* au sens où elle est employée encore aujourd'hui en Espagne. Bien que Valence fût une ville musulmane, il faut considérer que le Cid a affaire à des Chrétiens, et qu'il ne pouvait songer à leur infliger un supplice qui n'était pas en usage dans l'Europe chrétienne.

V. 1269 - 70. — Dans le texte de Sanchez ces deux vers sont placés dans un ordre inverse, et la phrase ne présente ni construction grammaticale, ni sens. Je les ai transposés, et maintenant, si je ne m'abuse, ce passage a toute la

1255 A tous il leur donna dans Valence maisons et héritages :
De quoi ils sont contents, [car] ils allaient éprouvant l'amour de Mon Cid.
Ceux qui étatent partis avec lui, et ceux d'ensuite, tous sont contents.
Il vit, Mon Cid, que, avec les biens qu'ils avaient pris,
S'ils pouvaient s'en aller, ils le feraient volontiers.
1260 Voici ce qu'ordonna Mon Cid, d'après le conseil de Minaya :
Qu'à tout homme des siens qui s'éloignerait sans sa permission et sans lui avoir baisé la main,
Si l'on pouvait l'atteindre et l'arrêter,
On lui prît son avoir et on le mît au gibet.
Voilà tout cela prudemment disposé.
1265 Il va se concerter avec Minaya Alvar Fañez :
« Si vous l'approuvez, Minaya, je veux savoir l'état
« De ceux qui sont ici et ont gagné quelque chose avec moi.
« Je veux les mettre en écrit, et que tous soient comptés,
« Ces miens vassaux qui gardent Valence et vont veillant autour.
1270 « Que si aucun se dérobe et qu'on le trouve de moins, son avoir me fera retour. »
Ici parla Minaya : « C'est sagement pensé. »
Il les fit venir à la cour et tous réunir.
Quand il les eut là, par compte il les fit dénombrer.
Mon Cid de Bivar avait trois mille et six cents hommes.
1275 Il s'en réjouit en son cœur et se mit à sourire :
« Grâces à Dieu, Minaya, et à sainte Marie Mère!
« Avec moins [que cela] nous sortîmes de la ville de Bivar.
« A cette heure nous sommes riches, nous le serons davantage [encore] plus tard.
« Si à vous il plaisait, Minaya, et que cela ne vous afflige pas,
1280 « Je veux vous envoyer en Castille, où nous avons nos héritages,
« Au roi Alphonse mon seigneur naturel.
« De ce mien butin que nous avons fait ici,
« Je veux lui donner cent chevaux; et vous, allez les lui mener.

correction et toute la clarté désirables. — Quant au verbe *arobdar*, Sanchez l'interprète : *rodear*, *rondar* (tourner autour, faire la ronde). Peut-être, ajoute Sanchez, faut-il lire *axobdando*, du mot arabe *axobda* (sentinelle), employé par le poëte aux vers 666 et 668. La correction indiquée par Sanchez présenterait le même sens. Nous rappellerons aussi que l'ancien provençal avait le verbe *arondar* (embrasser, environner).

V. 1271. — Sanchez ne met à la fin de ce vers aucun signe de ponctuation. Cependant le sens est complet.

V. 1273. — Sanchez place après *por cuenta* la virgule que nous avons placée devant ces deux mots. Nous croyons avoir mieux compris la pensée du poëte. (Voyez le vers 1742.)

V. 1280. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

Desi por mi besalde la mano, è firme gelo rogad
1285 Por mi mugier è mis fijas, si fuere su merced, que me las dexe sacar.
Embiaré por ellas, è vos sabed el mensage:
La mugier de Mio Cid è sus fijas las infantas
De guisa irán por ellas que à grand ondra vernán
A estas tierras estrañas que nos pudiemos ganar.
1290 Esora dixo Minaya: de buena voluntad.
Pues esto han fablado, piensanse de adobar.
Ciento omes le dió Mio Cid à Alvar Fañez por servirle en la carrera,
E mandó mill marcos de plata à San Pero lebar,
E que los diese al abbat don Sancho.
1295 En estas nuevas todos se alegrando,
De parte de orient vino uno coronado.
El obispo don Hieronymo so nombre es lamado.
Bien entendido es de letras è mucho acordado.
De pie è de cavallo mucho era areciado.
1300 Las puertas de Mio Cid andabalas demandando.
Sospirando el obispo que s viese con Moros en el campo.
Que si s fartas' lidiando è firiendo con sus manos,
A los dias del sieglo non le lorasen Christianos.
Quando lo oyó Mio Cid, de aquesto fue pagado:
1305 Oyd, Minaya Alvar Fañez! por aquel que está en alto,
Quando Dios prestarnos quiere, nos bien gelo gradescamos.
En tierras de Valencia fer quiero obispado,
E dargelo à este buen christiano.
Vos quando ides à Castiella levaredes buenos mandados.
1310 Plógo à Alvar Fañez de lo que dixo don Rodrigo.
A este don Hieronymo yal' otorgan por obispo.
Dieronle en Valencia ò bien puede estar rico.
Dios, que alegre era todo christianismo,
Que en tierras de Valencia señor avie obispo!
1315 Alegre fue Minaya, è spidiós' è vinos'.

V. 1284. — *Besalde* pour *besadle*, par transposition.—Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 1287. — C'est la seconde fois que le poëte met cette expression *Mon Cid* dans la bouche de son héros. (Voyez le vers 1149.)

V. 1293. — A Saint-Pierre-de-Cardeña.

V. 1296.—Voyez à ce vers les *Notes historiques et littéraires*.

V. 1299. — Sanchez, dans son *Index*, ne cite même pas le mot *areciado*, qui cependant mérite bien une mention. Il y avait, je crois, sur ce mot quelque signe abréviatif négligé par le copiste,

«De plus, baisez-lui pour moi la main, et priez-le fermement
1285 «Pour ma femme et mes filles, si telle est sa merci, qu'il me les laisse tirer [de là-bas].
«J'enverrai devers elles, et vous, sachez le message :
«La femme de Mon Cid et les infantes ses filles
«Iront de [telle] sorte quant à elles, qu'elles viendront à grand honneur
«En ce pays étranger que nous avons pu conquérir.»
1290 Alors Minaya dit : «De bonne volonté.»
Après avoir ainsi parlé, ils pensent à se préparer.
Mon Cid à Alvar Fañez donna cent hommes pour le servir en chemin,
Et [lui] commanda de porter mille marcs d'argent à Saint-Pierre,
Et qu'il les donnât à l'abbé don Sanche.
1295 Tandis qu'à ces nouvelles tous se réjouissaient,
Du côté de l'orient vint un tonsuré.
Il s'appelle de son nom l'évêque don Hiéronyme.
Il est bien entendu en lettres et très-prudent.
A pied et à cheval il était fort bien dressé.
1300 Il allait demandant la porte de Mon Cid.
Il désirait vivement, l'évêque, de se voir avec les Mores dans le champ.
Que s'il venait à succomber en combattant et frappant avec ses mains,
Il ne voulait pas que jamais en ce monde les Chrétiens le pleurassent.
Lorsque Mon Cid apprit cela, il en fut satisfait :
1305 «Ecoutez, Minaya Alvar Fañez! par celui qui est là-haut,
«Puisque Dieu daigne nous venir en aide, soyons-lui-en bien reconnaissants.
«Dans le pays de Valence je veux faire un évêché,
«Et le donner à ce bon chrétien.
«Vous, quand vous irez en Castille, vous emporterez de bons messages.»
1310 Ce que don Rodrigue avait dit plut à Alvar Fañez.
Voilà que ce don Hiéronyme, on l'institue évêque.
Ils l'établirent dans Valence, où il peut bien être riche.
Dieu! quelle joie avait toute la chrétienté,
De ce que dans le pays de Valence il y avait un seigneur évêque!
1315 Minaya [en] était joyeux; et il prit congé et partit.

et peut-être faut-il lire *adreciado*, ou *adreçado*.

V. 1301. — *Obispo*. L'*o* initial de ce mot n'a-t-il pas été ajouté par le copiste? Dans les poésies de Gonzalo de Berceo et dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *bispo*.

V. 1307. — *Obispado*. Même observation que ci-dessus. Dans les poésies de Gonzalo de Berceo, on lit *bispado*.

V. 1315. — De cette expression fort remarquable, *é vinos'* (mot à mot : *et s'en vint*), on pourrait, je crois, induire que le *Poëme du Cid* a été composé en Castille.

Tierras de Valencia remanidas en paz,
Adelinó pora Castiella Minaya Alvar Fañez.
Dexarévos las posadas, non las quiero contar.
Demandó por Alfonso, do lo podrie fallar.
1320 Fuera el Rey à San Fagunt à un poco ha;
Tornós' à Carrion : y lo podrie fallar.
Alegre fue de aquesto Minaya Alvar Fañez.
Con esta presentaia adelinó pora allá.
De misa era exido esora el rey Alfonso.
1325 Afe Minaya Alvar Fañez do lega tan apuesto.
Fincó sus hinoios ante tod' el pueblo ;
A los pies del rey Alfonso cayó con grand duelo.
Besabale las manos è fabló tan apuesto :
Merced, señor Alfonso, por amor del Criador!
1330 Besabavos las manos Mio Cid Lidiador,
Los pies è las manos, como à tan buen señor.
Quel' hayades merced : sí vos vala el Criador.
Echastele de tierra, non ha la vuestra amor :
Mager en tierra agena, él bien face lo só.
1335 Ganada ha Xerica è à Onda por nombre.
Príso à Almenar è à Murviedro que es miyor.
Así fizo Cebola è adelant Casteion,
E Peña Cadiella, que es una peña fuert.
Con aquestas todas de Valencia es señor.
1340 Obispo fizo de su mano el buen Campeador;
E fizo cinco lides campales, è todas las arrancó.
Grandes son las ganancias que le dió el Criador.
Febos aqui las señas verdad vos digo yo :
Cient caballos gruesos è corredores;
1345 De siellas è de frenos todos guarnidos son.
Besavos las manos è que los prendades vos.
Razóna s por vuestro vasallo, è à vos tiene por señor.
Alzó la mano diestra, el Rey se sanctiguó.

V. 1334. — *El bien face lo só* (mot à mot : *il fait bien le sien*). Nous avons précisé la pensée du poëte. Notre interprétation nous paraît tout à fait d'accord avec le premier hémistiche de ce vers et avec les dernières paroles que prononce Alvar Fañez. (Voyez le vers 1347.)

V. 1338. — Remarquer le mot *fuert* à la fin d'un vers qui se trouve dans un couplet dont

Laissant en paix le pays de Valence,
Minaya Alvar Fañez chemina vers la Castille.
Je vous laisserai les logis, je ne veux pas les conter.
Il demanda après Alphonse, où il le pourrait trouver.
1320 Le Roi était allé depuis peu à San-Fagunt;
Il était retourné à Carrion : là on le pourrait trouver.
Minaya Alvar Fañez fut content de cela.
Avec son présent, il chemina de ce côté.
A ce moment même le roi Alphonse sortait de la messe.
1325 Voici Minaya Alvar Fañez qui arrive fort à propos.
Il se mit à genoux devant tout le peuple;
Aux pieds du roi Alphonse il tomba avec grande [démonstration de] douleur.
Il lui baisa les mains et parla fort à propos :
«Merci, seigneur Alphonse, pour l'amour du Créateur!
1330 «Mon Cid Batailleur vous baise les mains,
«Les mains et les pieds, comme à très-bon seigneur.
«Puissiez-vous l'avoir en grâce : qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!
«Il n'a point votre amour; vous l'avez exilé du pays;
«[Mais,] quoique sur la terre étrangère, il fait bien ce qu'il doit.
1335 «Il a conquis les villes nommées Xerica et Onda.
«Il a pris Almenar, et Murviedro qui est meilleur.
«Il a fait de même de Cebola, et auparavant de Casteion,
«Et de Peña-Cadiella, qui est un fort rocher.
«Outre tous ces endroits-là, il est seigneur de Valence.
1340 «Le bon Campéador a fait de sa main un évêque;
«Et il a livré cinq batailles campales, et il les a gagnées toutes.
«Grand est le butin que lui a donné le Créateur.
«Voici devant vous les preuves que je vous dis la vérité :
«Cent chevaux de haute taille et coureurs;
1345 «De leur selle et de leur frein ils sont tous garnis.
«Il vous baise les mains, et vous prie de les accepter.
«Il se reconnaît votre vassal et vous tient pour seigneur.»
Levant la main droite, le Roi se signa.

l'assonance est en *o* aigu. Ne faut-il pas lire *fort?*

V. 1339.— *Con aquestas todas.* Le poëte sous-entend un substantif pluriel féminin, comme *villas* ou *peñas.*

V. 1348. — Sanchez, qui ne met aucun signe de ponctuation à la fin du vers 1348, met un point à la fin du vers 1349. Notre ponctuation nous paraît mieux d'accord avec la pensée du poëte.

De tan fieras ganancias como ha fechas el Campeador,
1350 Sí me vala Sant Esidro, plazme de corazon :
E plaze m de las nuevas que face el Campeador.
Recibo estos caballos quem' embia de don.
Mager plógo al Rey, mucho pesó à Garci Ordoñez.
Semeia que en tierra de Moros non ha vivo ome,
1355 Quando así face à su guisa el Cid Campeador.
Dixo el Rey al conde : dexad esa razon,
Que en todas guisas miior me sirve que vos.
Fablaba Minaya y à guisa de varon :
Merced vos pide el Cid, si vos cayese en sabor,
1360 Por su mugier doña Ximena è sus fijas amas ados:
Saldrien del monesterio do elle las dexó,
E yrien pora Valencia al buen Campeador.
Esora dixo el Rey : plazme de corazon.
Hyo les mandaré dar conducho mientra que por mi tierra fueren.
1365 De fonta è de mal curialdas è de deshonor.
Quando en cabo de mi tierra aquestas dueñas fueren,
Catad como las sirvades vos è el Campeador.
Oydme, escuellas, è toda la mi cort :
Non quiero que nada pierda el Campeador.
1370 A todas las escuellas que à él dicen Señor,
Por todas las que los desheredé, todo gelo suelto yo.
Sirvanles sus heredades do fuere el Campeador.
Atreguoles los cuerpos de mal è de ocasion.
Por tal fago aquesto que sirvan à so señor.
1375 Minaya Alvar Fañez las manos le besó.
Sonrrisós' el Rey, tan belido fabló :
Los que quisieren ir servir al Campeador,
De mi sean quitos, è vayan à la gracia del Criador.
Mas ganaremos en esto que en otra deshonor.

V. 1352. — A la fin de ce vers Sanchez ne met que deux points.

V. 1353. — Sanchez met après le mot *mucho* la virgule que nous avons placée devant. Il nous semble que nous avons ainsi mieux rendu l'intention du poëte.

V. 1364. — *Fueren*. Remarquer ce mot à la fin d'un vers placé dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu. Le manuscrit primitif devait porter *foren*.

V. 1371. — Deux observations sur ce vers. — 1° *Todas las*. Le poëte sous-entend le mot *cosas*, ou *heredades*. — 2° Remarquer, après *las escuellas* (substantif féminin), le pronom masculin *los*. Le

«De ce si fier butin qu'a fait le Campéador,
1350 «Ainsi me protége saint Isidore! je suis content de cœur;
«Et je suis content des prouesses que fait le Campéador.
«J'accepte ces chevaux qu'il m'envoie en présent.»
Bien que le Roi fût satisfait, Garci Ordoñez eut un grand chagrin.
«Il semble qu'au pays des Mores il n'y ait plus homme vivant,
1355 «Lorsqu'ainsi fait à sa guise le Cid Campéador!»
Le Roi dit au comte : «Laissez ce discours;
«Car de toutes façons il me sert mieux que vous.»
Alors parla Minaya, en manière de baron :
«Le Cid vous demande grâce, si cela ne vous déplaît pas,
1360 «Pour sa femme doña Chimène et ses deux filles :
«Elles sortiraient du monastère où il les a laissées,
«Et iraient devers Valence, au bon Campéador.»
Le Roi dit alors : «J'y consens volontiers.
«Je leur ferai donner des vivres pendant qu'elles seront sur mes terres.
1365 «D'insulte et de mal préservez-les, et de déshonneur.
«Lorsque ces dames seront à l'extrémité de ma terre,
«Songez à les servir, vous et le Campéador.
«Ecoutez-moi, hommes d'armes, et toute ma cour :
«Je ne veux point que le Campéador perde rien.
1370 «Quant à tous les hommes d'armes qui lui disent Seigneur,
«Tout ce que je leur ai confisqué, je le leur rends tout.
«Qu'on leur serve leurs revenus là où sera le Campéador.
«J'exempte leurs corps de mal et de mort violente.
«Je fais cela afin qu'ils servent leur seigneur.»
1375 Minaya Alvar Fañez lui baisa les mains.
Le Roi sourit, [et] très-bellement parla :
«Ceux qui voudront aller servir le Campéador,
«Je les en laisse libres, et qu'ils aillent à la grâce du Créateur.
«Nous gagnerons plus à cela qu'au déshonneur d'autrui.»

poëte sous-entend, je crois, le substantif *homes*.

V. 1372.—Nous avons précisé de notre mieux. Nous cherchons à traduire les mots, mais surtout à rendre la pensée.

V. 1373. — *Atregar*. Les anciens Provençaux disaient *treva*, *tregua* (trêve) et *trevar*, *entreguar* (avoir trêve, faire paix). — Sanchez, d'après Ducange, interprète bien, d'une manière générale, le sens du mot *ocasion*; mais il en fait le synonyme de *muerte* (mort). Ce n'est pas tout à fait cela. C'est seulement de mort violente, ou mieux encore, contre *peine de mort* que le roi Alphonse entend garantir les vassaux du Cid : il n'est pas en son pouvoir de promettre davantage.

1380 Aqui entraron en fabla los infantes de Carrion :
Mucho crecen las nuevas de Mio Cid el Campeador.
Bien casariemos con sus fijas pora huebos de pro.
Non la osariemos acometer nos esta razon.
Mio Cid es de Bibar, è nos de los condes de Carrion.
1385 Non lo dicen à nadi, è fincó esta razon;
Minaya Alvar Fañez al buen Rey se espidió.
Hya vos ydes, Minaya, yd à la gracia del Criador.
Levedes un portero, tengo que vos avrá pro.
Si levaredes las dueñas, sirvanlas à su sabor.
1390 Fata dentro en Medina denles quanto huebos les fuer'.
Desi adelant piense dellas el Campeador.
Espidió s Minaya è vase de la cort.
Los infantes de Carrion dando iban compaña à Minaya Alvar Fañez.
En todo sodes pro, en esto así lo fagades :
1395 Saludadnos à Mio Cid el de Bibar.
Somos en so pro quanto lo podemos far.
El Cid que bien nos quiera nada non perderá.
Respuso Minaya : esto non me ha porque pesar.
Hydo es Minaya, tornanse los infantes.
1400 Adelinó pora San Pero ò las dueñas estan.
Tan grand fue el gozo quandol' vieron asomar.
Decido es Minaya, à San Pero va rogar.
Quando acabó la oracion à las dueñas se tornó :
Omillo m, doña Ximena, Dios vos curie de mal.
1405 Así faga à vuestras fijas amas.
Saludavos Mio Cid allá onde elle está.
Sano lo dexé è con tan grand rictad.
El Rey por su merced sueltas me vos ha,
Por levaros à Valencia que avemos por heredad.
1410 Si vos viese el Cid sanas, sé sin mal,
Todo serie alegre que non avrie ningun pesar.

V. 1381.—Le mot *nuevas* a dans notre Poëme un sens fort étendu, mais bien vague.

V. 1384. — Comme le poëte a sous-entendu hardiment : è nos *somos*, etc., le traducteur sous-entend également : et nous *sommes*, etc.

V. 1388. — Nous nous contentons de rappeler ici qu'au moyen âge, en France comme en Espagne, les fonctions de portier du roi étaient très-considérées. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*.)

V. 1390.—*Fuer'*. Il faut lire, je crois, *for'* ou *fore*. (Voyez au vers 1364 la note.)

1380 Ici entrèrent en conversation les infants de Carrion :
«De Mon Cid le Campéador la fortune croît beaucoup.
«Bien épouserions-nous ses filles pour y trouver de l'avantage.
«[Mais] nous n'oserions attaquer, nous, ce sujet;
«Mon Cid est de Bivar, et nous, des comtes de Carrion.»
1385 Ils ne le dirent à personne, et leur discours en resta là.
Minaya Alvar Fañez prit congé du bon Roi.
«Déjà vous vous en allez, Minaya; allez à la grâce du Créateur!
«Emmenez un portier; je tiens que cela vous sera profitable.
«Si vous emmenez les dames, qu'on les serve selon leurs désirs.
1390 «Jusque dans Medina, qu'on leur donne tout ce dont elles auront besoin.
«De là en avant, que d'elles se charge le Campéador.»
Minaya prit congé et partit de la cour.
Les infants de Carrion allaient faisant compagnie à Minaya Alvar Fañez.
«En tout vous êtes homme de bien; faites comme tel en ceci :
1395 «Saluez pour nous Mon Cid de Bivar.
«Nous sommes à son service autant que nous le pouvons faire.
«Que le Cid ait bon vouloir pour nous, il n'y perdra rien.»
Minaya répondit : «Il n'y a point là de quoi m'affliger.»
Minaya est parti; les infants s'en retournent.
1400 Il chemina devers Saint-Pierre, où sont les dames.
Très-grande fut leur joie quand elles le virent paraître.
Minaya est descendu de cheval, il va prier saint Pierre.
Lorsqu'il eut achevé l'oraison, il retourna vers les dames :
«Je m'humilie [devant vous], doña Chimène; Dieu vous préserve de mal!
1405 «Qu'ainsi il fasse pour vos deux filles!
«Mon Cid vous salue de là-bas où il est.
«Je l'ai laissé en bonne santé et avec de très-grandes richesses.
«Le Roi, par sa merci, vous a rendues à moi libres,
«Afin que je vous mène à Valence que nous avons pour héritage.
1410 «Si le Cid vous revoyait en bonne santé et sans mal,
«Il serait tout content, car il n'aurait [plus] aucun souci.»

V. 1402.— Sur ce mot *decido*, participe passé du verbe *decir*, voyez la note que nous avons mise au vers 982.

V. 1410. — Sanchez ne dit rien de la particule *sé;* mais le savant Berganza nous apprend qu'il a trouvé dans de vieilles chartes le mot *seu* (qui est la même chose) employé comme conjonction à la place de *et*. (*Antig. de Esp.*, t. II, p. 692.) Ducange a remarqué l'emploi de *se* pour *seu* dans les chartes des Mérovingiens, et il cite une charte de Childéric II, de l'année 673, où on lit : «Magnitudo *se* utilitas vestra.»

Dixo doña Ximena : el Criador lo mande!
Dió tres cavalleros Minaya Alvar Fañez;
Embiólos à Mio Cid à Valencia do está :
1415 Decid al Campeador que Dios le curie de mal,
Que su mugier è sus fijas el Rey sueltas me las ha.
Mientras que fueremos por sus tierras conducho nos mandó dar.
De aquestos quince dias, si Dios nos curiare de mal,
Seremos yo è su mugier, è sus fijas que él ha,
1420 Hy todas las dueñas con ellas quantas buenas ellas han.
Hydos son los cavalleros, è dello pensarán.
Remaneció en San Pero Minaya Alvar Fañez.
Veriedes cavalleros venir de todas partes.
Hyrse quieren à Valencia à Mio Cid el de Bibar.
1425 Que les toviese pro rogaban à Alvar Fañez.
Diciendo está Minaya : eso faré de veluntad.
A Minaya sesenta è cinco cavalleros acrecidol' han,
E él se tenie ciento que aduxiera dallá.
Por yr con estas dueñas buena compaña se face.
1430 Los quinientos marcos dió Minaya al abbat.
De los otros quinientos decirvos he que face.
Minaya à doña Ximena è à sus fijas que ha,
E à las otras dueñas que la sirven delant,
El bueno de Minaya pensólas de adobar
1435 De los meiores guarnimientos que en Burgos pudo falar,
Palafrés è mulas, que non parescan mal.
Quando estas dueñas adobadas las han,
El bueno de Minaya pensar quiere de cavalgar.
Afevos Rachel è Vidas à los pies le caen :
1440 Merced, Mináya, cavallero de prestar!
Desfechos nos ha el Cid, sabet, si no nos val.
Soltariemos la ganancia que nos diese el cabdal.
Hyo lo veré con el Cid si Dios me lieva alá.

V. 1418.—*De aquestos quince dias.* Voyez les vers 1971 et 2980.

V. 1421.—C'est-à-dire : ils n'oublieront pas le message dont ils sont chargés.

V. 1424.—Sanchez : *quiere.* Nous avons mis le verbe au pluriel, en l'appliquant aux chevaliers.

V. 1426. — *Veluntad* pour *voluntad.* Cette forme se retrouve aux vers 1455 et 1495.

V. 1430. — Le poëte nous a dit plus haut que le Cid avait chargé Minaya de donner, non pas cinq cents, mais mille marcs, à l'abbé don Sanche. (Voyez les vers 1293 et 1294.)

Doña Chimène dit : «Le Créateur le veuille!»
Minaya Alvar Fañez détacha trois chevaliers,
[Et] les envoya vers Mon Cid, à Valence où il est :
1415 «Dites au Campéador que Dieu le préserve de mal;
«Que sa femme et ses filles, le Roi me les a rendues libres.
«Il a ordonné qu'on nous fournît des vivres tant que nous serions sur ses terres.
«D'ici à quinze jours, si Dieu nous préserve de mal,
«Nous serons [près de lui] moi et sa femme, et les filles qu'il a,
1420 «Et toutes les excellentes dames qu'elles ont avec elles.»
Les chevaliers sont partis, et ils y penseront.
Minaya Alvar Fañez resta dans Saint-Pierre.
Vous eussiez vu des chevaliers venir de toutes parts.
Ils veulent aller à Valence à Mon Cid de Bivar.
1425 Ils priaient Alvar Fañez de l'avoir pour bien.
Minaya dit : «Je ferai cela volontiers.»
Minaya s'est accru de soixante et cinq chevaliers,
Et il en avait cent qu'il avait amenés de là-bas.
Pour aller avec ces dames se forme une bonne compagnie.
1430 Les cinq cents marcs, Minaya les donna à l'abbé.
Des autres cinq cents, je vous dirai ce qu'il fit.
Minaya, [quant] à doña Chimène et aux filles qu'elle a,
Et aux autres dames qui servent en sa présence,
Le bon de Minaya pensa à les équiper
1435 Des meilleurs ajustements qu'il put trouver à Burgos,
[Et] de palefrois et de mules, afin qu'elles ne paraissent point mal.
Lorsqu'on a équipé ces dames,
Le bon de Minaya se met à penser à chevaucher.
Voici que Rachel et Vidas tombent à ses pieds :
1440 «Merci, Minaya, chevalier de distinction!
«Le Cid nous a ruinés, sachez, s'il ne nous vient en aide.
«Nous renoncerions à l'intérêt, pourvu qu'il nous rendît le capital.»
—«Je verrai cela avec le Cid, si Dieu me ramène là-bas.

V. 1433. — Par cette expression *que la sirven delant* (mot à mot : *qui la servent devant*), le poëte veut désigner les dames qui servent Chimène dans son intérieur, qui sont attachées au service de sa personne; et il les distingue des femmes qui remplissent des emplois subalternes dans sa maison. Ce sont, en quelque sorte, les *Dames d'honneur* de Chimène.

V. 1436. — Nous demandons pardon pour la construction de cette phrase. Nous n'avions pas d'autre moyen d'être compris en suivant le texte, ce que nous cherchons avant tout.

Por lo que avedes fecho buen cosiment y avrá.
1445 Dixo Rachel è Vidas : el Criador lo mande!
Sinon, dexaremos Burgos, yrlo hemos buscar.
Hydo es pora San Pero Minaya Alvar Fañez.
Muchas yentes se le acongen, pensó de cabalgar.
Grand duelo es al partir del abbat :
1450 Sí vos vala el Criador, Minaya Alvar Fañez!
Por mi al Campeador las manos le besad.
Aqueste monesterio no lo quiera olvidar.
Todos los dias del siglo en lebarlo adelant,
El Cid siempre valdrá mas.
1455 Respuso Minaya : ferlo he de veluntad.
Hyas' espiden è piensan de cavalgar.
El portero con ellos que los ha de aguardar.
Por la tierra del Rey mucho conducho les dan.
De San Pero fasta Medina en cinco dias van.
1460 Felos en Medina las dueñas è Alvar Fañez.
Dirévos de los cavalleros que lebaron el mensaie.
Alora que lo sopo Mio Cid el de Bibar,
Plógol' de corazon è tornós' à alegrar.
De la su boca conpezó de fablar :
1465 Qui buen mandadero embia tal debe esperar.
Tú, Muño Gustioz, è Pero Bermuez, delant!
E Martin Antolinez, un Burgales leal,

V. 1444. — Au mot *cosiment*, *cosimente* (voyez le vers 2753), s'autorisant de Ducange, qui donne *cosimentum* comme synonyme de *protectio*, Sanchez interprète : *amparo*, *consuelo*, *proteccion* (secours, consolation, protection). Les Juifs ne demandent pas la protection du Cid; ils demandent leur argent.... Sanchez, visiblement embarrassé par ce mot *cosiment* (malgré le *cosimentum* du Glossaire), propose de lire *cogimiento*, *acogimiento* (accueil). Cela ne vaudrait pas mieux, ce me semble. Tout simplement, quoique le mot *cosiment* soit bien de la langue espagnole du moyen âge, il n'est ici qu'une abréviation de *conociment*, qui aurait été trop long pour le vers. Ce mot *conociment* n'est autre que le provençal *conoissiment*; de même que *conoscedor*, qu'on trouve aussi, plus loin, dans le *Poëme du Cid*, n'est autre que le provençal *conoissedor*. De *conociment* s'est formé, plus tard, chez les Espagnols, *conocimiento*, qui signifie à la fois *connaissance* et *reconnaissance*. Qu'on ne s'étonne point de nous voir supposer une contraction aussi hardie; dans le manuscrit des poésies de Gonzalo de Berceo, le mot *maña* se trouve deux fois écrit pour *manera*; et la rime ne laisse à cet égard aucun doute. Sanchez, qui hésite ici, l'a reconnu. (Voy. *Colecc. de poesias*, t. II, p. 477 et suiv.) Seulement, dans ces deux passages de Berceo, le mot *maña* n'est qu'une abréviation graphique, et ici il y aurait une licence du poëte.

Dans les *Fueros del Reyno de Navarra*, on rencontre *consetment* pour *consentimient*.

«Pour ce que vous avez fait il y aura bon dédommagement.»
1445 Rachel et Vidas dirent: «Le Créateur le veuille!
«Sinon, nous laisserons Burgos, [et] nous l'irons chercher.»
Minaya Alvar Fañez est allé devers Saint-Pierre.
Beaucoup de gens le viennent joindre, il pense à chevaucher.
Au départ, l'abbé témoigne une grande affliction:
1450 «Qu'ainsi le Créateur vous protége, Minaya Alvar Fañez!
«Baisez pour moi les mains au Campéador.
«Ce monastère, qu'il veuille bien ne pas l'oublier.
«En le faisant prospérer tous les jours de sa vie,
«Le Cid toujours vaudra davantage.»
1455 Minaya répondit: «Je le ferai volontiers.»
Déjà ils prennent congé, et pensent à chevaucher.
Avec eux [est] le portier qui sur eux doit veiller.
Sur la terre du Roi on leur donne beaucoup de vivres.
De Saint-Pierre à Medina ils vont en cinq jours.
1460 Les voilà à Medina, les dames et Alvar Fañez.
Je vous parlerai des chevaliers qui avaient porté le message.
Alors qu'il sut cela, Mon Cid de Bivar,
Il en fut content en son cœur, et se prit à se réjouir.
De sa bouche il commença de parler:
1465 «Qui envoie bon mandataire doit telle chose espérer.
«Toi, Muño Gustioz, et Pero Bermuez, en avant!
«Et Martin Antolinez, le loyal Burgalais,

Nos vieux poëtes français présentent des hardiesses ou des contractions de mots toutes semblables: ainsi, *rainable* pour *raisonnable*, *maise* pour *mauvaise*, *proissiens* pour *paroissiens*, etc., etc. Dans *Le dit de l'enfant qui sauva sa mère*, on lit plusieurs fois *penance* pour *pénitence*.

Tous les péchiez, ma mère, je vous recorderai,
Et, selon le meffait, la *penance* ferai.

Et après:

Puis me bailliez *penance* que je puisse porter.

Et plus loin:

Le prestre l'en absolt, *penance* li charja.

(Voy. *Nouveau Recueil de contes, dits, fabliaux*, par Achille Jubinal, t. I, p. 228.)

V. 1447-48. — Ces deux vers qui, au premier coup d'œil, paraissent inutiles, sont le résumé du fragment qui précède. Le poëte y indique, en quelques mots, la situation, et passe à un autre épisode que le jongleur pouvait détacher et réciter à part, en l'annonçant à son auditoire à peu près ainsi: «Comme quoi Chimène et ses filles allèrent rejoindre Mon Cid à Valence.» — Au lieu de *acongen*, le texte de Sanchez portait encore *acoien*. Nous avons, comme plus haut, pris sur nous de corriger.

V. 1449. — La phrase, assez mal construite, prête à un double sens. J'ai précisé.

V. 1452. — Sanchez se contente de mettre une virgule à la fin de ce vers.

V. 1465. — Selon les *Siete Partidas*, on appelait *mandaderos* (mandataires) ceux que le roi envoyait à certaines personnes pour leur dire sa

El obispo don Hieronymo coronado de prestar,
Cavalgedes con ciento guisados pora huebos de lidiar.
1470 Por Sancta Maria vos vayades pasar :
Vayades à Molina que yace mas adelant.
Tienela Abengalvon, mio amigo es de paz.
Con otros ciento cavalleros bien vos consigrá.
Hyd pora Medina quanto lo pudieredes far.
1475 Mi mugier è mis fijas con Minaya Alvar Fañez,
Así como à mi dixieron, hy los podredes falar.
Con gran ondra aducidmelas delant,
E yo fincaré en Valencia que mucho costadom' ha.
Grand locura serie si la desenparas'.
1480 Yo fincaré en Valencia, ca la tengo por heredad.
Esto era dicho, piensan de cavalgar.
En quanto que pueden non fincan de andar.
Trocieron à Sancta Maria, è vinieron alvergar à fronta él,
E el otro dia vinieron à Molina posar.
1485 El Moro Abengalvon quando sopo el mensaie,
Saliólos recebir con grant gozo que face:
Venides, los vasallos de mio amigo natural!
A mi non me pesa, sabet, mucho me place.
Fabló Muño Gustioz, non esperó à nadi :
1490 Mio Cid vos saludaba, è mandólo recabdar :
Con ciento caballeros que privadol' acorrades.
Su mugier è sus fijas en Medina estan.
Que vayades por ellas, adugadesgelas acá,
E fata en Valencia dellas non vos partades.
1495 Dixo Abengalvon : ferlo he de veluntad.
Esa noch conducho les dió grand.
A la mañana piensan de cavalgar.
Cientol' pidieron, mas él con docientos va.

volonté, ne pouvant le faire de vive voix et ne voulant pas leur écrire. (Voy. Part. II, tit. IX, l. XXI.)

V. 1468. — Au lieu de *el obispo*, peut-être faut-il lire *e'l obispo*. On retrouverait de la sorte la conjonction *è*, appelée ici par le vers qui précède. L'*e* de l'article *el* serait élidé par apocope.

V. 1472. — Dans tout cet épisode, Sanchez écrit *Abegalvon*, et plus loin, dans un autre épisode, il écrit constamment *Abengalvon*. (Voyez les vers 2645 et suiv.) Selon mes conjectures, il devrait y avoir dans le manuscrit, sur la troisième lettre de ce nom, un léger signe graphique indiquant l'abréviation de l'*n* (*Abēgalvon*), signe abréviatif négligé par le copiste, et auquel Sanchez a, plus

«[Et] l'évêque don Hiéronyme, tonsuré de distinction,
«Chevauchez avec cent [hommes] équipés, au besoin, pour combattre.
1470 «Par Sainte-Marie allez-vous-en passer;
«Allez à Molina, qui est située plus avant.
«Abengalvon y commande; c'est mon ami de paix.
«Avec cent autres cavaliers, bien il vous accompagnera.
«Allez vers Medina aussi vite que vous le pourrez faire.
1475 «Ma femme et mes filles, avec Minaya Alvar Fañez,
«Ainsi qu'on m'a dit, là vous les pourrez trouver.
«Avec grand honneur amenez-les-moi en ma présence;
«Et moi, je demeurerai à Valence qui m'a coûté beaucoup.
«Ce serait grande folie si je l'abandonnais.
1480 «Je demeurerai à Valence, car je l'ai pour héritage.»
Cela étant dit, ils pensent à chevaucher.
Autant qu'ils peuvent, ils ne cessent d'aller.
Ils traversèrent Sainte-Marie, et vinrent s'héberger en face de ce lieu;
Et le jour suivant, ils vinrent loger à Molina.
1485 Le More Abengalvon, quand il sut le message,
Sortit à leur rencontre, en montrant grande joie :
«Venez, les vassaux de mon ami naturel!
«Je n'en ai point d'ennui, sachez, cela me plaît beaucoup.»
Muño Gustioz parla, il n'attendit personne :
1490 «Mon Cid vous salue, et il nous a chargés de ce message :
«Que vous lui veniez promptement en aide avec cent cavaliers.
«Sa femme et ses filles sont dans Medina.
«[Il vous prie] que vous alliez devers elles, que vous les lui ameniez ici,
«Et que d'elles, jusques à Valence, vous ne vous sépariez pas.»
1495 Abengalvon dit : «Je le ferai volontiers.»
Ce soir-là, il leur donna des vivres en abondance.
Au matin, ils pensent à chevaucher.
On lui avait demandé cent [hommes]; mais lui, il va avec deux cents.

tard, supplée. — Mais voici quelque chose de plus important : quel est le sens précis de la seconde moitié de ce vers? Le Cid veut-il dire qu'Abengalvon est un ami avec lequel il vit en paix? Non, ce serait puéril. Cette expression a, dans notre pensée, une signification plus forte et plus particulière. Le Cid veut dire, selon nous, qu'Abengalvon est un ami sûr et dévoué, un ami à qui il donne le baiser fraternel en usage parmi les Chrétiens, le baiser de paix.

V. 1483. — *A fronta él.* J'ai quelques doutes sur ce passage. Si l'auteur du *Poëme du Cid* a dit, en effet, *à fronta él*, en parlant de Sancta-Maria, c'est qu'il aura sous-entendu le substantif mascu-

Pasan las montañas que son fieras è grandes.
1500 Pasaron Mata de Toranz de tal guisa que ningun miedo non han.
Por el Val de Arbuxedo piensan à deprunar,
E en Medina todo el recabdo está.
Embió dos cavalleros Minaya Alvar Fañez que sopiesen la verdat.
Esto non detardó, ca de corazon lo han.
1505 El uno fincó con ellos, è el otro tornó à Alvar Fañez :
Virtos del Campeador à nos vienen buscar.
Afevos aqui Pero Bermuez è Muño Gustioz, que vos quieren sin hart,
E Martin Antolinez el Burgales natural,
E el obispo don Hieronymo coronado leal,
1510 E el alcayaz Abengalvon con sus fuerzas que trae,
Por sabor de Mio Cid de grand ondral' dar.
Todos vienen en uno, agora legarán.
Esora dixo Minaya : baymos cavalgar.
Eso fue apriesa fecho, que no s quieren detardar.
1515 Bien salieron den ciento que non parecen mal,
En buenos cavallos à petrales è à cascabeles,
E à cuberturas de cendales è de escudos à los cuellos.
En las manos lanzas que pendones traen,
Que sopiesen los otros de que seso era Alvar Fañez.
1520 O cuemo saliera de Castiella Alvar Fañez
Con estas dueñas que trae!
Los que iban mesurando è legando delant,
Luego toman armas è tornanse à departar.
Por cerca de Salon tan grandes gozos van.
Don legan los otros, à Minaya Alvar Fañez se van homiliar.
1525 Quando legó Abengalvon, dont à oio ha,
Sonrisandose de la boca, hybalo abrazar.
En el hombro lo saluda, ca tal es su usaie :
Tan buen dia convusco, Minaya Alvar Fañez!

lin *lugar* (lieu, endroit habité). Peut-être aussi le manuscrit primitif portait-il *à frontal* (en front, en face). On remarquera que l'assonance de ce couplet est en *a* aigu.

V. 1501. — *Deprunar*. Sanchez, dans son *Index*, interprète : *pasar, transitar* (passer, traverser). J'ai adopté ce sens, avec une nuance. Ce mot *deprunar* (peut-être altéré par le copiste) me semble venir du provençal *deburar* (verser).

V. 1510. — Le mot arabe *alcayaz* est un titre honorifique, qui signifie *chef, seigneur*.

V. 1516.—Voy. *Notes historiques et littéraires*.

V. 1517. — Le cendal était une étoffe de soie très-estimée.

Ils passent les montagnes, qui sont rudes et grandes.
1500 Ils passent Mata-de-Toranz, de telle façon qu'ils n'ont aucune crainte.
Par le Val de Arbuxedo ils pensent à descendre,
Et à Medina tout le message est présent.
Minaya Alvar Fañez envoya deux chevaliers pour savoir la vérité.
Il n'y eut pas de retard en cela, car ils l'avaient à cœur.
1505 L'un resta avec eux, et l'autre retourna vers Alvar Fañez :
«Les troupes du Campéador nous viennent chercher.
«Voici venir Pero Bermuez et Muño Gustioz, qui vous aiment sincèrement,
«Et Martin Antolinez, naturel de Burgos,
«Et l'évêque don Hiéronyme, loyal tonsuré,
1510 «Et l'alcayaz Abengalvon, avec les forces qu'il amène,
«Pour complaire à Mon Cid [et] lui faire grand honneur.
«Ils viennent tous ensemble, ils vont arriver.»
Alors Minaya dit : «Remontons à cheval.»
Cela fut aussitôt fait, car ils ne veulent pas perdre de temps.
1515 Ils sortirent de là bien cent qui n'ont pas mauvaise apparence,
Sur de bons chevaux à poitrail et à grelots,
Et à couvertures de cendal, et leurs écus à leurs cous.
[Ils avaient] en main leurs lances qui portent un pennon,
Afin que les autres sussent de quelle prudence était Alvar Fañez.
1520 { Oh! comme il sortit de Castille, Alvar Fañez,
{ Avec ces dames qu'il mène!
Ceux qui allaient sondant [le terrain] et marchant en avant,
Prennent aussitôt les armes et de nouveau se séparent.
Aux environs du Jalon il y a très-grande joie.
Là où les autres arrivent, ils vont s'humilier devant Minaya Alvar Fañez.
1525 Lorsqu'arriva Abengalvon, dès qu'il l'aperçut,
Souriant de sa bouche, il alla l'embrasser.
Il le salue sur l'épaule, car telle est sa coutume :
«Quel heureux jour avec vous, Minaya Alvar Fañez!

V. 1521 et suiv. — Le poëte veut, je crois, parler de quelques cavaliers qu'Abengalvon avait envoyés en éclaireurs.

V. 1527. — Remarquer, à cet endroit, le sens du mot *saludar* (donner un baiser). Le mot *saluer*, bien qu'il ait vieilli, est encore très-français en ce sens. Dans le *Cérémonial de la cour de France*, rédigé en 1818, au chapitre intitulé *Cérémonial pour la barette*, on lit : «.... La dame d'honneur se lève, fait une révérence à la reine, et sort deux pas hors du cabinet pour recevoir le cardinal. Son Eminence la *salue* à la joue....» (Manuscrits de la Bibliothèque du Louvre, in-4°, F. 720[1].)

Traedes estas dueñas poró valdremos mas.
1530 Mugier del Cid Lidiador è sus fijas naturales,
Ondrarvos hemos todos, ca tal es la su auce.
Mager que mal le queramos, non gelo podremos fer.
En paz ò en guerra de lo nuestro havrá.
Muchol' tengo por torpe qui non conosce la verdad.
1535 Sonrisó s de la boca Minaya Alvar Fañez :
Hy, Abengalvon, amigol' sodes sin falla.
Si Dios me legare al Cid è lo vea con el alma,
Desto que avedes fecho vos non perderedes nada.
Vayamos posar, ca la cena es adobada.
1540 Dixo Abengalvon : plazme desta presentaya;
Antes deste tercer dia vos la daré doblada.
Entraron en Medina, sirvialos Minaya.
Todos fueron alegres del servicio que tomaron.
El portero del Rey quitarlo mandaba.
1545 Ondrado es Mio Cid en Valencia do estaba
De tan grand conducho como en Medinal' sacaban.
El Rey lo pagó todo, è quito se va Minaya.
Pasada es la noche, venida es la mañana,
Oyda es la misa, è luego cavalgaban.
1550 Salieron de Medina, è Salon pasaban.
Arbuxuelo arriva privado aguijaban.
El campo de Torancio luegol' atravesaban.
Vinieron à Molina la que Abengalvon mandaba.
El obispo don Hieronymo buen christiano sin falla,
1555 Las noches è los dias las dueñas aguardando,
En buen cavallo, en diestro que va ante sus armas.
Entre él è Alvar Fañez yban à una compaña.
Entrados son à Molina buena è rica casa.
El Moro Abengalvon bien los sirvie sin falla.

V. 1530. — Au moyen âge, en France comme en Espagne, on disait : *Mon seigneur naturel, mes filles naturelles*, pour dire : *Mon seigneur légitime, mes filles légitimes.*

V. 1532. — Deux observations sur ce vers. — 1° *Podremos*, au lieu de *podriemos*, le futur au lieu du conditionnel. C'est dans la manière du poëte. — 2° Le verbe *fer*, au lieu de *far*, qui est appelé par l'assonance. Ceci doit être une faute du copiste.

V. 1534. — En disant qu'il *veut du mal* au Cid (v. 1532), Abengalvon s'amuse, et il se hâte d'ajouter qu'aucun homme de sens ne prendra cette plaisanterie pour une parole sérieuse.

«Vous amenez ces dames, par où nous vaudrons mieux.
1530 «Femme du Cid Batailleur, et ses filles légitimes,
«Nous devons tous vous honorer, car tels sont ses auspices.
«Quoique nous lui voulions du mal, nous ne pourrions lui en faire.
«En paix ou en guerre, il aura [toujours] du nôtre.
«Je tiens fort pour stupide celui qui ne reconnaît point la vérité!»
1535 Minaya Alvar Fañez sourit de sa bouche :
«Oui, Abengalvon, vous êtes son ami sans faute.
«Si Dieu me ramène vers le Cid, et que je le revoie vivant,
«De ce que vous avez fait vous ne perdrez rien.
«Allons nous héberger, car le souper est prêt.»
1540 Abengalvon dit : «Je vous sais gré de cette offre;
«Avant trois jours d'ici je vous la rendrai au double.»
Ils entrèrent dans Medina; Minaya les traita.
Tous furent joyeux du traitement qu'ils reçurent.
Le portier du Roi donna l'ordre de l'acquitter.
1545 Mon Cid est honoré, à Valence où il se tient,
De [ces] vivres si considérables qui furent pour lui servis à Medina.
Le Roi paya tout cela, et Minaya s'en alla quitte.
Passée est la nuit, venu est le matin,
Entendue est la messe, et aussitôt ils chevauchaient.
1550 Ils sortirent de Medina et passèrent le Jalon.
En remontant Arbuxuelo, ils cheminèrent promptement.
Ils traversèrent aussitôt le champ de Torancio.
Ils vinrent à Molina, où commandait Abengalvon.
L'évêque don Hiéronyme, bon chrétien sans faute,
1555 La nuit et le jour veillait sur les dames,
Sur un bon cheval, sur un destrier qui va devant ses armes.
Entre lui et Alvar Fañez elles allaient de compagnie.
Ils sont entrés dans Molina, bonne et riche ville.
Le More Abengalvon les traita bien sans faute.

V. 1543. — Au lieu de *tomaron*, l'assonance exige *tomaban*. Faute du copiste.

V. 1544. — Sur le sens que nous donnons ici au verbe *quitar*, voyez les vers 1388 et suivants. — Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers. Cependant le sens est complet.

V. 1553. — Sanchez, reproduisant fidèlement le manuscrit, donne *Medina;* mais le savant éditeur ajoute en note qu'il faut lire *Molina*. La correction nous ayant paru bonne, nous l'avons transportée dans le texte.

V. 1556. — Le *destrier* marchait devant le *roussin* qui portait l'armure.

1560 De quanto que quisieron non ovieron falla :
Aun las ferraduras quitargelas mandaba.
A Minaya è à las dueñas, Dios, como las ondraba!
Otro dia mañana luego cabalgaban.
Fata en Valencia sirviales sin falla.
1565 Los sos despendie el Moro, que de lo só non tomaba nada.
Con estas alegrias è nuevas tan ondradas,
Apres son de Valencia, à tres leguas contadas.
A Mio Cid el que en buena ora násco,
Dentro à Valencia liebanle el mandado.
1570 Alegre fue Mio Cid, que nunqua mas nin tanto ;
Ca de lo que mas amaba yal' viene el mandado.
Docientos cavalleros mandó exir privado,
Que reciban à Minaya è à las dueñas fijasdalgo.
El sedie en Valencia curiando è guardando,
1575 Ca bien sabe que Alvar Fañez trae todo recabdo.
Afevos todos aquestos reciben à Minaya,
E à las dueñas è à las niñas è à otras conpañas.
Mandó Mio Cid à los que ha en su casa
Que guardasen el Alcazar è las otras torres altas,
1580 E todas las puertas, è las exidas è las entradas,
E aduxiesenle à Babieca : poco avie quel' ganára.
Aun non sabie Mio Cid el que en buen ora cínxo spada,
Si serie corredor ò si avrie buena parada.
A la puerta de Valencia do fuese en so salvo,
1585 Delante su mugier è de sus fijas querie tener las armas.
Recebidas las dueñas à una grant ondranza,
El obispo don Hieronymo adelant se entraba,
E dexaba el cavallo, pora la capiella adelinaba
Con quantos que él puede que con oras se acordaron.
1590 Sobrepelizas vestidas è con cruces de plata,
Recibir salien las dueñas è al bueno de Minaya.

V. 1565. — *Los sos*, etc. Le poëte sous-entend *dineros* (deniers).

V. 1567. — Sanchez se contente de mettre une virgule à la fin de ce vers. Cependant le sens est complet.

V. 1580. — Sanchez met un point à la fin de ce vers. Cependant, à cet endroit, la phrase n'est point finie.

V. 1582. — Remarquer ici *spada*, au lieu de *espada*, après *cínxo*. Le poëte n'a pas voulu, sans

1560 De rien de ce qu'ils voulurent ils n'eurent faute :
Même, les fers [de leurs chevaux], il les fit acquitter.
Minaya et les dames, Dieu! comme il les honora!
Le jour suivant, au matin, ils chevauchaient promptement.
Jusque dans Valence, il les traita sans faute.
1565 Le More dépensait le sien, car du leur il ne prenait rien.
Avec ces joies et [ces] nouvelles si honorables,
Ils sont près de Valence, à trois lieues comptées.
A Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit,
Dans Valence on lui [en] apporte le message.
1570 Joyeux fut Mon Cid, au point qu'il ne le fut jamais plus, ni même autant;
Car de ce qu'il aimait le plus, voilà qu'un message lui arrivait.
Il ordonna que deux cents chevaliers sortissent promptement,
Pour recevoir Minaya et les nobles dames.
Lui, il demeura à Valence, surveillant et gardant,
1575 Car il sait bien qu'Alvar Fañez mène tout en sûreté.
Voici que tous ceux-là reçoivent Minaya,
Et les dames, et les jeunes filles, et le reste de la compagnie.
Mon Cid ordonna à ceux qu'il avait en sa maison,
Qu'ils gardassent l'Alcazar et les autres tours élevées,
1580 Et toutes les portes, et les issues et les entrées,
Et qu'on lui amenât Babieca : il l'avait gagné depuis peu.
Il ne savait pas encore, Mon Cid, celui qui en bonne heure ceignit l'épée,
S'il serait coureur, et s'il aurait un bon arrêt.
A la porte de Valence, où il serait en sûreté,
1585 Devant sa femme et ses filles il voulait tenir les armes.
Les dames ayant été reçues avec grande cérémonie,
L'évêque don Hiéronyme entra devant,
Et laissant son cheval, se dirigea vers la chapelle
Avec tous ceux qu'il put [réunir, et] qui arrivèrent à l'heure.
1590 Leurs surplis revêtus, et avec des croix d'argent,
Ils sortaient pour recevoir les dames et le bon de Minaya.

doute, faire élider l'o final, aigu, de *cauxo* par une voyelle moins forte, et il a préféré élider ou supprimer la voyelle initiale du mot suivant. Les anciens poëtes provençaux ont souvent procédé de même.

V. 1586 et suiv. — Hiéronyme, qui a un double rôle dans notre Poëme, était allé au-devant de Minaya et des dames comme chevalier; maintenant il va à leur rencontre en qualité d'évêque de Valence.

El que en buen ora násco non lo detardaba.
Ensiellanle à Babieca, cuberturas le echaban.
Mio Cid salió sobr' él, è armas de fuste tomaba.
1595 Vistiós' el sobregonel, luenga trae la barba.
Fizo una corrida, esta fue tan estraña.
Por nombre el cavallo Babieca cavalga.
Quando ovo corrido, todos se maravillaban.
Des' dia se preció Babieca en quant grant fue España.
1600 En cabo del coso Mio Cid descavalgaba.
Adelinó à su mugier è à sus fijas amas.
Quando lo vió doña Ximena, à pies se le echaba :
Merced, Campeador, en buen ora cinxiestes espada.
Sacada me avedes de muchas verguenzas malas.
1605 Afeme aqui, señor, yo è vuestras fijas amas.
Con Dios è convusco buenas son è criadas.
A la madre è las fijas bien las abrazaba.
Del gozo que avien de los sos oios loraban.
Todas las sus mesnadas en grant deleit' estaban,
1610 Armas teniendo è tablados quebrantando.
Oyd lo que dixo el que en buen ora násco :
Vos, querida è ondrada mugier, è amas mis fijas,
Mi corazon è mi alma,
Entrad comigo en Valencia la casa,
1615 En esta heredad que vos yo he ganada.
Madre è fijas las manos le besaban.
A tan grant ondra ellas à Valencia entraban.
Adelinó Mio Cid con ellas al Alcazar.
Alá las subie en el mas alto logar.
1620 Oios velidos catan à todas partes.
Miran Valencia como yace la cibdad;

V. 1593. — Texte de Sanchez : *ensienllanle*. Faute d'impression, probablement.

V. 1594. — Les armes de fût étaient celles dans la confection desquelles il entrait du bois, comme la lance, l'arbalète. Ici, parlant d'un chevalier, le poëte veut désigner la lance.

V. 1595. — Le surcot (du latin *surgotum*) était une espèce de surtout. — Et le Cid porte la barbe dans toute sa longueur, par le même motif qui lui a fait revêtir le surcot : il est chez lui, dans son domaine, au milieu de ses vassaux; il n'a donc à prendre aucune précaution contre la possibilité d'une insulte.

V. 1609. — Ms. et texte de Sanchez : en grant *delent*. Sanchez, au mot *delent*, interprète : *gozo, contento* (joie, contentement). Sur le sens,

Celui qui en bonne heure naquit ne perdit pas de temps.
On lui selle Babieca, sur lequel on jette des couvertures.
Mon Cid sauta dessus, et prit des armes de fût.
1595 Il avait revêtu le surcot, longue il porte la barbe.
Il fournit une carrière, laquelle fut très-curieuse.
Le cheval qui a pour nom Babieca chevauche.
Lorsqu'il eut couru, tous étaient émerveillés.
Dès ce jour on apprécia Babieca dans toute la grande Espagne.
1600 Au bout de la carrière Mon Cid descendit de cheval.
Il s'avança vers sa femme et ses deux filles.
Lorsque doña Chimène le vit, elle se jeta à ses pieds :
« Merci, Campéador! en bonne heure vous avez ceint l'épée.
« Vous m'avez tirée de maintes humiliations mauvaises.
1605 « Me voici devant vous, seigneur, moi et vos deux filles.
« Avec l'aide de Dieu et la vôtre, elles sont bonnes et élevées. »
La mère et les filles, bien il les embrassait.
De la joie qu'ils avaient, ils pleuraient de leurs yeux.
Toutes ses mesnies étaient en grand contentement,
1610 Tenant leurs armes et brisant les tablados.
Ecoutez ce que dit celui qui en bonne heure naquit :
« Vous, chère et honorée femme, et mes deux filles,
« Mon cœur et mon âme,
« Entrez avec moi dans Valence la ville,
1615 « Dans cet héritage que je vous ai gagné. »
Mère et filles lui baisaient les mains.
Avec un très-grand honneur elles entraient à Valence.
Mon Cid se rendit avec elles à l'Alcazar.
Là il les fit monter à l'endroit le plus élevé.
1620 Ces beaux yeux regardent de toutes parts.
Elles considèrent Valence, comme est sise la cité;

point de doute; mais, quant à la forme du mot, j'ai pensé que *delent* n'est qu'une erreur du copiste, et qu'il faut lire *deleit* ou *deleite*. Les anciens Provençaux disaient, à peu près de même, *deleig* et *deliet*.

V. 1610. — Sanchez, au mot *tablado*, interprète : *mesa* (table à manger)! On nommait *tablado* une espèce de tableau, ou de planche, qu'aux jours de divertissement les chevaliers s'essayaient à briser; cela, au moyen d'une arme de jet, appelée *bohordo* ou *vara*, fort bâton de deux ou trois pieds de long, et garni de fer aux extrémités.

V. 1612. — La fin de ce vers a été mal copiée. Il devait y avoir : *à mis fijas amas*, pour l'assonance.

E del' otra parte à oio han el mar.
Miran la huerta, espesa es è grant.
Alzan las manos por à Dios rogar.
1625 Desta ganancia como es buena è grand,
Mio Cid è sus compañas tan à grant sabor estan.
El ibierno es exido, que el marzo quiere entrar.
Decirvos quiero nuevas de alent partes del mar,
De aquel rey Yucef que en Marruecos está.
1630 Pesól' al rey de Marruecos de Mio Cid don Rodrigo :
Que en mis heredades fuertemientre es metido,
E él non gelo gradece sinon à Jesu-Christo.
Aquel rey de Marruecos aiuntaba sus virtos.
Con cinquenta veces mill de armas todos fueron complidos.
1635 Entraron sobre mar, en las barcas son metidos.
Van buscar à Valencia à Mio Cid don Rodrigo.
Arrivado han las naves, fuera eran exidos.
Legaron à Valencia la que Mio Cid ha conquista.
Fincaron las tiendas, è posan las yentes descreidas.
1640 Estas nuevas à Mio Cid eran venidas.
Grado al Criador è al Padre Espiritual!
Todo el bien que yo he, todo lo tengo delant.
Con afan gané à Valencia è hela por heredad.
A menos de muert non la puedo dexar.
1645 Grado al Criador è à Santa Maria Madre!
Mis fijas è mi mugier que las tengo acá.
Venidom' es delicio de tierras dalent mar.
Entraré en las armas, non lo podré dexar.
Mis fijas è mi mugier verme han lidiar.
1650 En estas tierras agenas verán las moradas como se facen.
Afarto verán por los oios como se gana el pan.
Su mugier è sus fijas subiólas al Alcazar.
Alzaban los oios, tiendas vieron fincadas.
Que es esto, Cid? sí el Criador vos salve!

V. 1641. — Ici, par ces mots *le Père Spirituel*, le Cid entend Jésus-Christ.

V. 1647. — Sanchez écrit *delent*. Faute d'impression, probablement. Il faut *dalent*, comme au vers 2419, ou bien encore *de alent*, comme au vers 1628.

V. 1650. — Les *logis* (moradas), c'est-à-dire les tentes. — Très-probablement le texte primitif

Et, de l'autre côté, elles ont en vue la mer.
Elles considèrent le verger, qui est épais et grand.
Elles lèvent les mains pour prier Dieu.
1625 De cette conquête, comme elle est belle et grande,
Mon Cid et ses compagnies ont un très-grand plaisir.
L'hiver est parti, voilà que le mois de mars veut entrer.
Je veux vous dire des nouvelles de l'autre côté de la mer,
De ce roi Yucef qui se tient à Maroc.
1630 Le roi de Maroc se prit de colère contre Mon Cid don Rodrigue :
« Car il s'est mis violemment dans mon héritage,
« Et il n'en rend grâces qu'à Jésus-Christ. »
Ce roi de Maroc assembla ses bataillons.
Avec cinquante fois mille [hommes] d'armes ils furent tous complets.
1635 Ils entrèrent sur mer, furent mis dans les barques.
Ils vont chercher, à Valence, Mon Cid don Rodrigue.
Les nefs sont arrivées, ils sortent dehors.
Ils vinrent à Valence, celle que Mon Cid a conquise.
Ils plantèrent leurs tentes, et la gent mécréante se campa.
1640 Ces nouvelles étaient parvenues à Mon Cid.
« Grâces au Créateur et au Père Spirituel!
« Tout le bien que je possède, je l'ai tout entier devant moi.
« Avec peine j'ai conquis Valence, et je l'ai pour héritage.
« A moins de mort, je ne la puis laisser.
1645 « Grâces au Créateur et à sainte Marie Mère!
« J'ai près de moi mes filles et ma femme.
« Le délice de la terre m'est venu de delà la mer.
« J'entrerai en guerre, je ne pourrai l'éviter.
« Mes filles et ma femme me verront combattre.
1650 « En ce pays étranger elles verront comment se font les logis.
« Elles verront suffisamment de leurs yeux comment se gagne le pain. »
Il fit monter à l'Alcazar sa femme et ses filles.
Elles levaient les yeux, elles virent les tentes plantées.
« Qu'est cela, Cid? qu'ainsi le Créateur vous sauve! »

portait : como se *fan*. Le copiste a mis le verbe sous la forme usitée à son époque ; et, par cela même, il a, sinon fait disparaître, du moins altéré l'assonance.

V. 1651. — *Afarto* pour *farto* (aujourd'hui *harto*). Sanchez a remarqué que les anciens Espagnols plaçaient volontiers un *a* devant certains mots. Les anciens Provençaux faisaient de même.

1655 Ya, mugier ondrada, non hayades pesar.
Riqueza es que nos acrece maravillosa è grand.
A poco que viniestes, presend vos quieren dar.
Por casar son vuestras fijas, aducenvos axuuar.
A vos grado, Cid, è al Padre Espiritual.
1660 Mugier, sed en este palacio, è si quisieredes en el Alcazar.
Non hayades pavor porque me veades lidiar.
Con la merced de Dios è de Sancta Maria Madre,
Crecem' el corazon porque estades delant.
Con Dios aquesta lid yo la he de arrancar.
1665 Fincadas son las tiendas è parecen los albores.
A una grand priesa tañien los atamores.
Alegrava s Mio Cid è dixo : tan buen dia es oy.
Miedo ha su mugier è quierel' quebrar el corazon.
Así facie à las dueñas è à sus fijas amas à dos.
1670 Del dia que nasquieran non vieran tal tremor.
Prísos' à la barba el buen Cid Campeador :
Non hayades miedo, ca todo es vuestra pro.
Antes destos quince dias si plogiere al Criador,
Aquelos atamores à vos los pondrán delant è veredes quales son.
1675 Desi han à ser del obispo don Hieronymo :
Colgarlos han en Sancta Maria madre del Criador.
Votacion es que fizo el Cid Campeador.
Alegres son las dueñas, perdiendo van el pavor.
Los Moros de Marruecos cavalgan à vigor.
1680 Por las huertas adentro estan sines pavor.
Viólo el atalaya è tánxo el esquila.
Prestas son las mesnadas de las yentes christianas.
Adobanse de corazon è dan salto de la villa.
Do s fallan con los Moros cometienlos tan ayna.
1685 Sacanlos de las huertas mucho afe aguisa.

V. 1657.—*A poco que*, etc. (Il y a peu que, etc.). Locution toute française ou provençale.

V. 1659. — Ici, dans l'intention de Chimène, *le Père Spirituel*, c'est Dieu.

V. 1676. — L'église de Sainte-Marie était l'une des principales mosquées de Valence, que l'on avait consacrée à la Vierge. — Quant à cette expression *Mère du Créateur*, elle est parfaitement orthodoxe ; on lit dans les litanies de la Vierge : *Mater Dei*, *Mater Creatoris*.

V. 1677. — Sanchez, dans son texte, donne *vocacion*, et, dans son *Index*, il dit que peut-être

1655 —« Or çà, femme honorée, n'ayez point d'ennui.
« C'est richesse qui nous accroît merveilleuse et grande.
« Vous êtes depuis peu arrivée, on veut vous faire un présent.
« Vos filles sont à marier, on vous apporte le trousseau. »
—« Je vous rends grâces, Cid, et au Père Spirituel. »
1660 —« Femme, tenez-vous dans ce palais, et, si vous voulez, dans l'Alcazar.
« N'ayez point de peur en me voyant combattre.
« Avec la merci de Dieu et de sainte Marie Mère,
« Mon courage s'accroît, parce que vous êtes devant moi.
« Avec [l'aide de] Dieu, je gagnerai cette bataille. »
1665 Les tentes sont plantées, et l'aube paraît.
A grande hâte on battait les tambours.
Mon Cid se réjouit et dit : « C'est un bien beau jour aujourd'hui ! »
Sa femme a peur, et son cœur paraît vouloir se briser.
Ainsi fait-il à ses deux filles et aux dames.
1670 Depuis le jour où elles étaient nées, elles n'avaient pas éprouvé un tel effroi.
Il se prit la barbe, le bon Cid Campéador :
« N'ayez point de crainte, car tout [cela] est votre profit.
« Avant quinze jours d'ici, s'il plaît au Créateur,
« On mettra devant vous ces tambours, et vous verrez quels ils sont.
1675 « Ils appartiendront ensuite à l'évêque don Hiéronyme :
« On les placera dans Sainte-Marie mère du Créateur. »
(C'était un vœu qu'avait fait le Cid Campéador.)
Les dames se réjouissent, elles vont perdant leur crainte.
Les Mores de Maroc chevauchent vigoureusement.
1680 Au dedans des vergers ils sont sans peur.
L'atalaya vit cela et sonna la cloche.
Elles sont prêtes, les mesnies de la gent chrétienne.
Elles s'arment de cœur et s'élancent hors de la ville.
Là où elles rencontrent les Mores, elles les attaquent très-vivement.
1685 Elles les chassent hors des vergers, vraiment, de bonne façon.

il faut lire *votacion*. La correction nous a paru bonne et nous l'avons adoptée.

V. 1681. — L'*atalaya* était une tour d'invention arabe, habituellement érigée sur un monticule, où l'on plaçait une ou plusieurs sentinelles, qui avaient pour mission d'observer le pays circonvoisin, et devaient, au moyen de certains signaux, avertir de tous les mouvements de l'ennemi. Ici, le mot *atalaya* désigne la sentinelle même que l'on plaçait dans la tour. Les *Partidas* donnent une excellente définition du mot *atalaya* pris en ce dernier sens. (Voy. Part. II, tit. XXVI, l. X.)

Quinientos mataron dellos complidos en es' dia.
Bien fata las tiendas dura aqueste alcanz.
Mucho avien fecho, piensan de cavalgar.
Alvar Salvadores preso fincó allá.
1690 Tornados son à Mio Cid los que comien so pan.
El se lo vió con los oios, cuentangelo delant.
Alegre es Mio Cid por quanto fecho han.
Oydme, cavalleros, non rastará por al :
Oy es dia bueno è meior será cras.
1695 Por la mañana prieta todos armados seades.
Decirnos ha la misa è pensar de cavalgar,
El obispo don Hieronymo soltura nos dará.
Yrlos hemos ferir en el nombre del Criador è del apostol Sanctiague.
Mas vale que nos los vencamos, que ellos coian el campo.
1700 Esora dixieron todos : d' amor è de voluntad.
Fablaba Minaya, non lo quiso detardar :
Pues eso queredes, Cid, à mi mandedes al.
Dadme CXXX. cavalleros pora huebos de lidiar.
Quando vos los fueredes ferir entraré yo del' otra part.
1705 O de amas ò de la una Dios nos valdrá.
Esora dixo el Cid : de buena voluntad.
El dia salido è la noch entrada es.
No s detardan de adobasse esas yentes christianas.
A los mediados gallos antes de la mañana,
1710 El obispo don Hieronymo la misa les cantaba.
La misa dicha, grant soltura les daba :
El que aqui muriere lidiando de cara,
Prendol' yo los pecados, è Dios le avrá el alma.
A vos, Cid don Rodrigo, en buen ora cinxiestes espada.
1715 Hyo vos canté la misa por aquesta mañana ;
Pidovos un don è sea m presentado :
Las feridas primeras que las haya yo otorgadas.

V. 1693. — *Non rastará por al.* Voyez le vers 718.

V. 1696. — Deux observations sur ce vers. — 1° Le texte de Sanchez porte : decir*vos*. Sanchez a lu un *v* (un *u*) au lieu d'un *n*. — 2° Remarquer, ici encore, cet infinitif *pensar* au lieu de l'impératif.

V. 1699. — Au lieu de *vencamos*, le manuscrit et le texte de Sanchez portent *vezcamos*. Est-ce un abrégé de *venzcamos* ?

Elles en tuèrent en ce jour cinq cents bien comptés.
Bien jusques aux tentes dure cette poursuite.
Elles avaient beaucoup fait, elles pensent à chevaucher.
Alvar Salvadores demeura là prisonnier.
1690 Vers Mon Cid sont retournés ceux qui mangent son pain.
Il avait vu cela de ses yeux; revenus vers lui, ils le lui content.
Mon Cid se réjouit de tout ce qu'ils ont fait.
«Ecoutez-moi, chevaliers, il n'en ira pas autrement :
«Aujourd'hui a été un bon jour, et demain sera meilleur.
1695 «Pour le matin avant l'aube soyez tous armés.
«Il nous dira la messe, et [puis] pensez à chevaucher;
«L'évêque don Hiéronyme nous donnera l'absolution.
«Nous irons les frapper au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques.
«Mieux vaut que nous les vainquions, que non pas qu'ils s'emparent du champ.»
1700 Alors ils dirent tous : «De [bonne] volonté et d'amour!»
Minaya parla, il n'y mit point de retard :
«Puisqu'ainsi vous le voulez, Cid, ordonnez-moi autre chose.
«Donnez-moi cent trente chevaliers pour, au besoin, combattre.
«Quand vous les irez frapper, j'entrerai, moi, de l'autre côté.
1705 «Ou des deux, ou de l'un [des deux], Dieu nous viendra en aide.»
Le Cid dit alors : «De bonne volonté!»
Le jour est sorti, et la nuit est entrée.
Elles ne tardent pas à s'équiper, ces troupes chrétiennes.
Au chant du coq, avant le matin,
1710 L'évêque don Hiéronyme leur chanta la messe.
La messe dite, il leur donna une grande absolution :
«Celui qui ici viendra à mourir, en combattant de face,
«Je lui ôte ses péchés, et Dieu aura son âme.
«Pour vous, Cid don Rodrigue, en bonne heure vous avez ceint l'épée.
1715 «Je vous ai ce matin chanté la messe;
«Je vous demande un don, et qu'il me soit accordé :
«Que vous m'octroyiez les premiers coups.»

V. 1708. — Remarquer cette forme *adobasse* pour *adobarse*. (Voyez le vers 3671.) Aujourd'hui encore, dans la classe du peuple, en Espagne, au lieu de *adobarse*, *tornarse*, etc., on prononce *adobase*, *tornase*, etc.

V. 1717. — En rapportant l'expression *otorgar las feridas*, Sanchez dit que cela paraît signifier : *permettre à quelqu'un d'entrer en bataille*. Sanchez n'a pas fait attention qu'il y a : *las feridas primeras*. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*.)

Dixo el Campeador : des aqui vos sean mandadas.
Salidos son todos armados por las torres de Valencia,
1720 Mio Cid à los sos vasallos tan bien los acordando.
Dexan à las puertas homes de grant recabdo.
Dió salto Mio Cid en Babieca el so cavallo :
De todas guarnizones muy bien es adobado.
La seña sacan, fuera de Valencia dieron salto.
1725 Quatro mill menos treinta con Mio Cid van à cabo.
A los cinquenta mill vanlos ferir de grado.
Alvar Alvarez è Minaya Alvar Fañez
Entraronles del otro cabo.
Plógo al Criador, è ovieronlos de arrancar.
1730 Mio Cid empleó la lanza, al espada metió mano.
A tantos mata de Moros que non fueron contados.
Por el cobdo ayuso la sangre destellando.
Al rey Yucef tres colpes le ovo dados.
Salió s le de sol' espada, ca muchol' andido el cavallo.
1735 Metió s le en Guyera un castiello palaciano.
Mio Cid el de Bibar fasta alli legó en alcanz,
Con otros quel' consiguen de sos buenos vasallos.
Desd' alli se tornó el que en buen ora násco.
Mucho era alegre de lo que han cazado.
1740 Alli preció à Babieca de la cabeza fasta à cabo.
Toda esta ganancia en su mano ha rastado.
Los cincuenta mill por cuenta fueron notados.
Non escaparon mas de ciento è quatro.
Mesnadas de Mio Cid robado han el campo.
1745 Entre oro è plata fallaron tres mill marcos.
Las otras ganancias non avia recabdo.
Alegre era Mio Cid è todos sos vasallos,
Que Dios le ovo merced que vencieron el campo.
Quando al rey de Marruecos así lo han arrancado,
1750 Dexó Alvar Fañez por saber todo recabdo,
Con cient cavalleros à Valencia es entrado.

V. 1719. — Sanches met un point à la fin de ce vers.

V. 1735. — Sanches a omis dans son *Index* l'adjectif *palaciano*. Dans les poésies de Gonzalo de Berceo l'on trouve ce mot employé au sens de *aimable, agréable*. C'est ce qui nous a décidé à

Le Campéador dit : « Qu'ils vous soient dès ce moment assurés. »
Sortis ils sont, tous armés, par les tours de Valence,
1720 Mon Cid encourageant fort bien ses vassaux.
Ils laissent aux portes des hommes de grande prudence.
Mon Cid s'élança sur Babieca son cheval;
De tous ses harnais il est fort bien pourvu.
Ils déploient la bannière, ils s'élancent hors de Valence.
1725 Quatre mille [hommes] moins trente vont sous les ordres de Mon Cid.
Ils vont sans hésiter frapper les cinquante mille.
Alvar Alvarez et Minaya Alvar Fañez
Entrèrent parmi eux de l'autre côté.
Cela plut au Créateur, et ils durent les vaincre.
1730 Mon Cid employa la lance, mit la main à l'épée.
Il tue tant de Mores, qu'on ne les peut compter.
Le sang lui ruisselle par le coude en bas.
Au roi Yucef il avait porté trois coups.
Il lui échappa seulement de la longueur de l'épée, car vivement courut son cheval.
1735 Il se réfugia dans Guyera, un château de plaisance.
Mon Cid de Bivar le poursuivit jusque-là,
Avec d'autres de ses bons vassaux qui l'accompagnent.
De là s'en retourna celui qui en bonne heure naquit.
Il était fort joyeux de la chasse qu'on avait faite.
1740 Dès lors il apprécia Babieca de la tête aux pieds.
Tout ce butin est resté en son pouvoir.
Les cinquante mille furent notés par compte.
Il n'en échappa pas plus de cent et quatre.
Les mesnies de Mon Cid ont pillé le camp.
1745 Soit en or, soit en argent, elles trouvèrent trois mille marcs.
Quant au reste du butin, on ne saurait le compter.
Joyeux était Mon Cid, ainsi que tous ses vassaux,
Que Dieu lui eût fait la grâce qu'ils eussent gagné la bataille.
Lorsqu'ils ont ainsi mis en déroute le roi de Maroc,
1750 Il laissa Alvar Fañez pour savoir tout le compte,
[Et] il est rentré à Valence avec cent chevaliers.

adopter l'interprétation que nous risquons, en regrettant que Sanchez ne nous ait donné aucune lumière sur ce point.

V. 1748. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers; cependant le sens est bien complet.

Froncida trae la cara, que era desarmado.
Así entró sobre Babieca el espada en la mano.
Recibienlo las dueñas que lo estan esperando.
1755 Mio Cid fincó ant' ellas è tovo la rienda al cavallo :
A vos me omillo, dueñas! grant prez vos he ganado.
Vos teniendo Valencia, è yo venci el campo.
Esto Dios se lo quiso con todos los sos Sanctos,
Quando en vuestra venida tal ganancia nos han dada.
1760 Vedes el espada sangrienta è sudiento el cavallo.
Con tal cum esto se vencen Moros del campo.
Rogad al Criador que vos viva algunt año :
Entraredes en prez, è besarán vuestras manos.
Esto dixo Mio Cid, diciendo del cavallo.
1765 Quandol' vieron de pie, que era descavalgado,
Las dueñas è las fijas è la mugier que vale algo,
Delant el Campeador los hinoios fincaron :
Somos en vuestra merced, è vivades muchos años!
En buelta con él entraron al palacio,
1770 E yban posar con él en unos preciosos escaños.
Hya, mugier doña Ximena, non m lo aviedes rogado?
Estas dueñas que aduxiestes, que vos sirven tanto,
Quierolas casar con de aquestos mios vasallos.
A cada una dellas doles docientos marcos de plata,
1775 Que lo sepan en Castiella à quien sirvieron tanto.
Lo de vuestras fijas venirse ha mas por espacio.
Levantaronse todas è besaronle las manos.
Grant fue el alegria que fue por el palacio.
Como lo dixo el Cid así lo han acabado.
1780 Minaya Alvar Fañez fuera era en el campo,
Con todas estas yentes, escribiendo è contando.

V. 1752. — Le tour employé par le poëte est d'une concision énergique; mais j'ai dû, avant tout, rendre la pensée.

V. 1758. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 1762. — *Algunt año* pour *algunos años*, le singulier pour le pluriel. (Voyez le vers 2382.)

V. 1763. — On leur baisera les mains, parce qu'elles seront de puissantes dames suzeraines.

V. 1764. — Encore ici Sanchez interprète le verbe *decir* au sens de *bajar, apearse* (descendre, mettre pied à terre). Pour le coup, je me sépare de lui, et je crois qu'il faut entendre le verbe *decir*, à cet endroit, dans son sens ordinaire : *dire*. Si le poëte avait voulu donner au verbe *decir* la signification de *descendre*, *mettre pied à terre*, il

On voit son visage fatigué, car il avait ôté son armure.
Il entra ainsi sur Babieca, l'épée à la main.
Les dames qui étaient l'attendant, le reçoivent.
1755 Mon Cid s'arrêta devant elles, en retenant la bride de son cheval :
« Devant vous, dames, je m'humilie! je vous ai gagné un grand prix.
« Vous gardiez Valence, et moi j'ai vaincu dans le champ.
« Cela, Dieu l'a voulu avec tous ses saints,
« Puisque, pour votre venue, ils nous ont donné un tel butin.
1760 « Voyez l'épée sanglante et le cheval suant.
« Avec un tel [cheval] que celui-ci se vainquent les Mores dans le champ.
« Priez le Créateur que pour vous il vive quelques années;
« Vous croîtrez en valeur, et l'on vous baisera les mains. »
Voilà ce que dit Mon Cid, parlant de son cheval.
1765 Lorsqu'elles le virent debout, car il était descendu de cheval,
Les dames et ses filles, et sa femme qui vaut beaucoup,
Se mirent à genoux devant le Campéador :
« Nous sommes en votre merci, et puissiez-vous vivre de longues années! »
Au retour, avec lui elles entrèrent au palais,
1770 Et allèrent s'asseoir avec lui sur de précieux bancs à dossier.
« Or çà, femme doña Chimène, ne m'en aviez-vous pas prié?
« Ces dames, que vous avez amenées [et] qui si bien vous servent,
« Je les veux marier avec de ces miens vassaux.
« A chacune d'elles je donne deux cents marcs d'argent,
1775 « Afin qu'on sache en Castille qui elles ont si bien servi.
« Quant à ce qui concerne vos filles, cela viendra plus tard. »
Elles se levèrent toutes, et lui baisèrent les mains.
Grande fut la joie qu'il y eut par le palais.
Comme l'avait dit le Cid, ainsi on l'a exécuté.
1780 Minaya Alvar Fañez était allé dans le camp,
Parmi toutes ces troupes, écrivant et comptant.

ne dirait pas au vers suivant en parlant du Cid : « Car il était descendu de cheval. »

V. 1773. — A cette expression *con de aquestos*, Sanchez dit, avec raison, que c'est une manière de parler toute française. Il en est de même de l'expression *el bueno de Mio Cid*, qui se trouve plus loin (v. 1812).

V. 1774. — *A cada una dellas doles*. Le poëte se plaît parfois à redoubler le régime indirect.

V. 1775. — Ce vers me paraît un peu vague, et je soupçonne quelque distraction du copiste. Peut-être, au lieu de *à quien sirvieron*, etc., faut-il lire *à do os sirvieron*, etc., et alors on traduirait : « Afin qu'on le sache en Castille, là où elles vous ont si bien servie. »

V. 1780. — *Campo* (camp). Voyez le vers 1744.

Entre tiendas è armas, è vestidos preciados,
Tanto fallan desto que es cosa sobeiana.
Quiero vos decir lo que es mas granado :
1785 Non pudieron ellos saber la quenta de todos los cavallos,
Que andan arriados, è non ha qui tomálos.
Los Moros de las tierras ganado se an y algo.
Mager de todo esto al Campeador contado
De los buenos è otorgados cayeronle mill è D. cavallos.
1790 Quando à Mio Cid cayeron tantos,
Los otros bien pueden fincar pagados.
Tanta tienda preciada è tanto tendal obrado,
Que ha ganado Mio Cid con todos sus vasallos!
La tienda del rey de Marruecos que de las otras es cabo,
1795 Dos tendales la sufren, con oro son labrados.
Mandó Mio Cid Ruy Diaz que fita s'oviese la tienda,
E non la tolliese dent Christiano.
Tal tienda como esta, que de Marruecos es pasada,
Enbiarla quiero à Alfonso el Castellano,
1800 Que croviese sos nuevas de Mio Cid que avie algo.
Con aquestas riquezas tantas à Valencia son entrados.
El obispo don Hieronymo, Caboso coronado,
Quando es farto de lidiar con amas las sus manos,
Non tiene en quenta los Moros que ha matados.
1805 Lo que caïe à él mucho era sobeiano :
Mio Cid don Rodrigo, el que en buen ora násco,
De toda la su quinta el diezmo l'ha mandado.
Alegres son por Valencia las yentes christianas,
Tantos avien de haberes, de cavallos è de armas.
1810 Alegre es doña Ximena è sus fijas amas,
E todas las otras dueñas que tienen por casadas.
El bueno de Mio Cid non lo tardó por nada :
Do sodes, Caboso? venid acá, Minaya.

V. 1786. — *Tomálos* (ou *tomallos*) pour *tomarlos*.

V. 1788. — Texte de Sanchez : *el* Campeador, etc. Faute d'impression, sans nul doute : l'article doit indiquer nécessairement un régime indirect.

V. 1789. — Par ce mot *otorgados* (octroyés), le poëte veut dire que ces chevaux revenaient légalement au Cid, d'après la coutume, pour son cinquième.

V. 1800.—Deux observations sur ce vers. — 1° *Croviese*. Le poëte, au lieu du présent du sub-

Soit tentes, soit armes et vêtements précieux,
On trouve tant de cela, que c'est chose considérable.
Je veux vous dire ce qui est plus important :
1785 Ils ne purent savoir le compte de tous les chevaux,
Qui vont enharnachés, et il n'y a personne pour les prendre.
Les Mores du pays ont gagné là beaucoup.
Malgré tout cela, au Campéador renommé
Des bons il échut, pour sa part, mille et cinq cents chevaux.
1790 Puisqu'à Mon Cid il en échut en si grand nombre,
Les autres peuvent bien demeurer satisfaits.
Combien de tentes précieuses et combien de pieux ouvrés
Il a gagné, Mon Cid, ainsi que tous ses vassaux !
La tente du roi de Maroc, qui de toutes est la principale,
1795 Deux pieux la supportent, [qui] sont ouvrés avec de l'or.
Mon Cid Ruy Diaz ordonna que cette tente demeurât dressée,
Et que nul Chrétien de là ne l'emportât.
« Une telle tente que celle-là, qui de Maroc est venue,
« Je la veux envoyer à Alphonse le Castillan,
1800 « Afin qu'il croie les nouvelles de Mon Cid qui a quelque chose. »
Avec toutes ces grandes richesses, ils sont entrés à Valence.
L'évêque don Hiéronyme, Excellent tonsuré,
Comme il est fatigué d'avoir combattu avec ses deux mains,
Il ne sait pas le compte des Mores qu'il a tués.
1805 Ce qui lui échut, à lui, était fort considérable :
Mon Cid don Rodrigue, celui qui en bonne heure naquit,
De tout son cinquième lui a fait donner la dîme.
Joyeuses sont dans Valence les troupes chrétiennes,
Tant elles ont d'argent monnayé, de chevaux et d'armes.
1810 Joyeuse est doña Chimène, ainsi que ses deux filles,
Et toutes les autres dames qu'on tient pour mariées.
Ce brave de Mon Cid n'y mit aucun retard :
« Où êtes-vous, Excellent? venez ici, Minaya.

jonctif, emploie le plus-que-parfait, pour le besoin de son vers. — 2° *Mio Cid*. Voyez les vers 1149 et 1287.

V. 1802. — Jusqu'à présent, le poëte n'a donné ce titre de *Caboso* (l'Excellent) qu'au Cid et à Minaya.

V. 1808. — Le poëte, en passant à un autre épisode, change d'assonance. Il y a là une intention artistique à remarquer.

V. 1811. — Au lieu de *que tienen por casadas*, peut-être faut-il lire : *que s tienen por casadas* (car elles se tiennent pour mariées).

De lo que à vos caió vos non gradecedes nada.
1815 Desta mi quinta, digovos sin falla,
Prendet lo que quisieredes, lo otro remanga :
E cras à la mañana yrvos hedes sin falla,
Con C. C. cavallos desta quinta que yo he ganada,
Con siellas è con frenos è con sennas espadas,
1820 Por amor de mi mugier è de mis fijas amas :
Porque así las embió dond ellas son pagadas.
Estos docientos cavallos irán en presentaia,
Que non diga mal el rey Alfonso del que Valencia manda.
Mandó à Pero Bermuez que fuese con Minaya.
1825 Otro dia mañana privado cavalgaban,
E docientos omes lieban en su compaña,
Con saludes del Cid que las manos le besaba.
Desta lid que ha arrancada C. C. cavallos le embiaba en presentaia,
E servirlo ha siempre mientra que oviese el alma.
1830 Salidos son de Valencia è piensan de andar.
Talles ganancias traen que son à aguardar.
Andan los dias è las noches, è pasada han la sierra
Que las otras tierras parte.
Por el rey don Alfonso tomanse à preguntar.
1835 Pasando van las sierras è los montes è las aguas :
Legan à Valadolid do el rey Alfonso estaba.
Embiabanle mandado Pero Bermuez è Minaya,
Que mandase recebir à esta compaña :
Mio Cid el de Valencia embia su presentaia.
1840 Alegre fue el Rey, non viestes atanto.
Mandó cavalgar apriesa à todos sos fijosdalgo.
Hy en los primeros el Rey fuera dió salto,
A ver estos mensaies del que en buen ora násco.
Los infantes de Carrion, sabet, y s'acercaron,
1845 El conde don Garcia so enemigo malo.

V. 1818. — Le texte de Sanchez porte tout simplement : *Con cavallos*, etc. Le chiffre aura été oublié par le copiste. (Voyez les vers 1822 et 1828.)

V. 1821. — Sanchez écrit *embio* sans accent; ce qui met le verbe à la première personne de l'indicatif présent, et rend la phrase inintelligible.

V. 1829. — Texte de Sanchez : E servirlo *he* siempre, etc. (et toujours je le servirai, etc.). Faute typographique, sans doute. C'est le narrateur

« Pour ce qui vous est échu vous ne devez aucun remercîment.
1815 « Sur ce mien cinquième, je vous [le] dis sans faute,
« Prenez ce que vous voudrez, en laissant le reste;
« Et demain au matin allez-vous-en sans faute,
« Avec deux cents chevaux de ce cinquième que j'ai gagné,
« Avec leurs selles et leurs freins, et chacun une épée,
1820 « Pour l'amour de ma femme et de mes deux filles;
« Parce qu'il les a envoyées de façon qu'elles sont satisfaites.
« Ces deux cents chevaux iront en présent,
« Afin que le roi Alphonse ne dise point de mal de celui qui gouverne Valence. »
Il ordonna à Pero Bermuez qu'il allât avec Minaya.
1825 Le jour suivant, au matin, ils chevauchent promptement,
Et emmènent en leur compagnie deux cents hommes,
Avec les saluts du Cid, qui au Roi baisait les mains.
De cette bataille qu'il a gagnée il lui envoie en présent deux cents chevaux,
Et il le servira toujours tant qu'il aura vie.
1830 Ils sont sortis de Valence, et pensent à marcher.
Ils mènent un tel butin qu'il est à considérer.
Ils vont le jour et la nuit, et ont traversé la sierra
Qui sépare les autres terres.
Touchant le roi don Alphonse ils se prennent à s'informer.
1835 Ils vont passant les sierras, et les montagnes, et les rivières;
Ils arrivent à Valladolid, où se tenait le roi Alphonse.
Pero Bermuez et Minaya lui envoyèrent un message,
Afin qu'il mandât recevoir cette compagnie :
« Mon Cid, celui de Valence, envoie son présent. »
1840 Joyeux fut le Roi; vous n'avez rien vu de pareil.
Il ordonna à tous ses gentilshommes de chevaucher promptement.
Là, des premiers, le Roi s'élança dehors,
Pour voir ces messages de celui qui en bonne heure naquit.
Les infants de Carrion, sachez, s'approchèrent de là,
1845 [Et] le comte don Garcia, son méchant ennemi.

qui parle en son propre nom, et non pas le Cid.

V. 1834. — Au lieu de *tomanse*, le manuscrit primitif portait probablement *tornanse*. Le verbe *tornar* est fréquemment employé en pareil cas dans le Poëme.

V. 1840. — On remarquera encore ici un heureux changement d'assonance.

V. 1845. — Voyez les vers 1353 et suivants. — Le poëte, comme il lui arrive souvent, a élidé la conjonction *é*, pour l'euphonie.

A los unos place è à los otros va pesando.
A oio lo avien los del que en buen ora násco.
Cuedanse que es almofalla, ca non vienen con mandado.
El rey don Alfonso seyse sanctiguando.
1850 Minaya è Pero Bermuez adelante son legados.
Firieronse à tierra, decendieron de los cavallos.
Ant' el rey Alfonso los hinoios fincados,
Besan la tierra è los pies amos.
Merced, rey Alfonso, sodes tan ondrado :
1855 Por Mio Cid el Campeador todo esto vos besamos.
A vos lama por señor, è tiene s por vuestro vasallo.
Mucho precia la ondra el Cid quel' avedes dado.
Pocos dias ha, Rey, que una lid ha arrancado
A aquel rey de Marruecos Yucef por nombrado.
1860 Con cinquenta mill arrancólos del campo.
Las ganancias que fizo mucho son sobeianas :
Ricos son venidos todos los sos vasallos :
E enbiavos docientos cavallos, è besavos las manos.
Dixo el rey don Alfonso : recibolos de grado.
1865 Gradescolo à Mio Cid que tal don me ha embiado.
Aun vea ora que de mi sea pagado.
Esto plógo à muchos è besaronle las manos.
Pesó al conde don Garcia, è mal era yrado.
Con X. de sos parientes aparte daban salto.
1870 Maravilla es del Cid que su ondra crece tanto.
En la ondra que él ha nos seremos abiltados.
Por tan viltadamientre vencer reyes del campo ,
Como si los falase muertos aducirse los cavallos !
Por esto que él face nos havremos embargo.
1875 Fabló el rey don Alfonso, è dixo esta razon :
Grado al Criador è al señor Sant Esidro el de Leon,
Estos docientos cavallos quem' embia Mio Cid.

V. 1848. — Comme le poëte nous a dit (v. 1837) que Pero Bermuez et Minaya ont envoyé au Roi un message, il veut sans doute parler ici d'un *héraut*, d'un *sauf-conduit*, que le Roi aurait dû à son tour leur envoyer. Ce passage est un peu obscur.

V. 1849.—Au lieu de *seyse*, il faut, je crois, lire *seyese* ou *seye s*. (Voyez le vers 2288.) Sanchez, dans l'*Index* placé à la fin du second volume de sa *Coleccion*, indique fort bien le sens de *seye* (*estaba*, il se tenait), en le faisant venir de *seer* ou *ser*.

Aux uns cela plaît, et les autres s'en affligent.
Ils le voyaient, ceux de celui qui en bonne heure naquit.
On pense que c'est une armée, car ils ne viennent pas avec un héraut.
Le roi don Alphonse se tient se signant.
1850 Minaya et Pero Bermuez sont arrivés en sa présence.
Ils descendirent de leurs chevaux, ils mirent pied à terre.
Agenouillés devant le roi Alphonse,
Ils baisent la terre, et les deux pieds [du Roi].
« Merci, roi Alphonse, vous êtes très-honoré;
1855 « Pour Mon Cid le Campéador, tout cela nous vous baisons.
« Il vous proclame son seigneur, et se tient pour votre vassal.
« Le Cid apprécie beaucoup l'honneur que vous lui avez donné.
« Il y a peu de jours, Roi, qu'il a gagné une bataille
« Sur ce roi de Maroc qui a nom Yucef.
1860 « Ainsi que [ses] cinquante mille [hommes], il l'a vaincu dans le champ.
« Le butin qu'il a fait est très-considérable;
« Riches sont devenus tous les siens vassaux;
« Et il vous envoie deux cents chevaux, et vous baise les mains. »
Le roi don Alphonse dit : « Je les reçois volontiers!
1865 « Je remercie Mon Cid qui m'a envoyé un tel don.
« Même, puissé-je voir l'heure où il soit de moi récompensé! »
Cela plut à beaucoup, et ils lui baisèrent les mains.
Le comte don Garcia en eut de l'ennui, et il était malement irrité.
Avec dix de ses parents, ils sortirent à part.
1870 « C'est merveille que du Cid l'honneur croisse tant.
« Par l'honneur qu'il a nous serons avilis.
« Pour avoir si misérablement vaincu des rois dans le champ,
« Envoyer ici leurs chevaux comme s'il les eût tués!
« Pour ce qu'il fait nous aurons de l'embarras. »
1875 Le roi don Alphonse parla, et il dit ces paroles :
« Je rends grâces au Créateur, et au seigneur saint Isidore de Léon,
« De ces deux cents chevaux que m'envoie Mon Cid.

V. 1851. — Ici, comme aux vers 1889 et 1931, le poëte place en ordre inverse deux circonstances différentes du récit, pour le besoin de l'assonance.

V. 1857. — Devant le mot *Cid* Sanchez a omis l'article *el*. Faute d'impression, sans aucun doute.

V. 1860. — Le texte prête à l'équivoque; mais quand on a lu avec attention le récit qui précède, on ne peut avoir de doute sur le sens.

V. 1876 - 77. — Sanchez met deux points à

Mio regno adelant meior me podrá servir.
A vos Minaya Alvar Fañez è à Pero Bermuez aqui,
1880 Mandovos los cuerpos ondradamientre servir è vestir,
E guarnirvos de todas armas como vos ixieredes d'aqui,
Que bien parescades ante Ruy Diaz Mio Cid.
Dovos tres cavallos è prendeldos aqui.
Así como semeia è la veluntad me lo diz,
1885 Todas estas nuevas à bien avrán de venir.
Besaronle las manos è entraron à posar.
Bien los mandó servir de quanto huebos han.
De los infantes de Carrion yo vos quiero contar.
Fablando en su conseio, habiendo su poridat :
1890 Las nuevas del Cid mucho van adelant.
Demandemos sus fijas pora con ellas casar.
Crezremos en nuestra ondra è yremos adelant.
Vinien al rey Alfonso con esta poridat :
Merced vos pedimos como à rey è à señor natural;
1895 Con vuestro conseio lo queremos fer nos,
Que nos demandedes fijas del Campeador.
Casar queremos con ellas, à su ondra è à nuestra pro.
Una grant ora el Rey pensó è comidió :
Yo eché de tierra al buen Campeador;
1900 E faciendo yo à él mal, è él à mi grand pro,
Del casamiento non se sis' avrá sabor.
Mas pues vos lo queredes, entremos en la razon.
A Minaya Alvar Fañez è à Pero Bermuez
El rey don Alfonso esora los lamó.
1905 A una quadra elle los apartó.
Oydme, Minaya, è vos, Pero Bermuez.
Sirve m Mio Cid el Campeador, he lo à merecer yo,
E de mi havrá perdon. Viniesem' à vistas, si oviese dent sabor.
Otros mandados ha en esta mi cort :

la fin du vers 1876, et n'indique aucun signe de ponctuation à la fin du vers suivant.

V. 1881. — Ms. et texte de Sanchez : como vos *dixieredes aqui* (lorsque vous direz ici). Cette leçon ne présente aucun sens admissible. Nous avons été un moment tenté de penser que peut-être fallait-il lire *d'ixieredes*, composé de la préposition *de* et du verbe *exir*. Mais, bien que le poëte place parfois la préposition *de* d'une façon assez originale, il ne l'a jamais employée aussi bizarrement, et toujours avec le mot *exir* elle suit le verbe au lieu de le précéder.

«Il pourra désormais me servir mieux [encore] mon royaume.
«Quant à vous, Minaya Alvar Fañez, et Pero Bermuez, ici,
1880 «J'ordonne que vos personnes soient honorablement servies et vêtues,
«Et qu'on vous équipe de toutes armes lorsque vous partirez d'ici,
«Afin que bien vous reparaissiez devant Ruy Diaz Mon Cid.
«Je vous donne trois chevaux, et prenez-les ici.
«Ainsi qu'il [me] semble et que mon désir me le dit,
1885 «Toutes ces nouveautés à bien doivent venir.»
Ils lui baisèrent les mains et entrèrent se reposer.
Bien il les fit servir de tout ce dont ils avaient besoin.
Des infants de Carrion je veux [maintenant] vous conter.
Ayant leur projet, parlant en leur conseil :
1890 «La fortune du Cid va beaucoup en avant.
«Demandons ses filles pour avec elles nous marier.
«Nous croîtrons en notre honneur et irons en avant.»
Ils vinrent au roi Alphonse avec ce projet :
«Nous vous demandons une grâce, comme à [notre] roi et seigneur naturel;
1895 «[Car] avec votre aide nous désirons le faire :
«C'est que vous demandiez pour nous les filles du Campéador.
«Nous voulons nous marier avec elles, à leur honneur et à notre avantage.»
Une grande heure le Roi pensa et réfléchit :
«J'ai chassé du pays le bon Campéador;
1900 «Et moi lui ayant fait du mal, et lui à moi grand bien,
«De ce mariage je ne sais s'il aura plaisir.
«Mais puisque vous le désirez, abordons ce sujet.»
Minaya Alvar Fañez et Pero Bermuez
Furent, à l'heure même, appelés par le roi don Alphonse.
1905 Dans une chambre il les mena à l'écart.
«Ecoutez-moi, Minaya, et vous, Pero Bermuez.
«Mon Cid le Campéador me sert; je lui en serai reconnaissant,
«Et de moi il aura pardon. Qu'il vienne me voir, s'il lui plaît ainsi.
«Il y a d'autres affaires dans cette mienne cour :

V. 1883. — *Prendeldos* pour *prendedlos*, par transposition.

V. 1884.–Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 1889. — Sanchez met encore un point à la fin de ce vers.

V. 1890. — Le mot *nuevas* (nouvelles) est très-vague. Nous précisons, pour rendre la pensée de l'auteur.

V. 1907. — Ms. et texte de Sanchez : *el* lo à merecer yo. Cela ne présente aucun sens; et il y a là, sans nul doute, une erreur du copiste, trop scrupuleusement reproduite par le savant éditeur.

1910 Diego è Ferrando, los infantes de Carrion,
Sabor han de casar con sus fijas amas à dos.
Sed buenos mensaieros, è ruego vos lo yo,
Que gelo digades al buen Campeador.
Avrá y ondra è crezrá en honor,
1915 Por consograr con los infantes de Carrion.
Fabló Minaya, è plógo à Pero Bermuez :
Rogargelo hemos lo que decides vos ;
Despues faga el Cid lo que oviere sabor.
Diredes à Ruy Diaz el que en buen ora násco,
1920 Quel' yré à vistas do fuere aguisado,
Do el dixiere; y sea el moion.
Andarle quiero à Mio Cid en toda pro.
Despidiense al Rey, con esto tornados son.
Van pora Valencia ellos è todos los sos.
1925 Quando lo sopo el buen Campeador,
Apriesa cavalga, à recebirlos salió.
Sonrrisó s Mio Cid è bien los abrazó.
Venides, Minaya è vos Pero Bermuez.
En pocas tierras ha tales dos varones.
1930 Como son las saludes de Alfonso mio señor?
Si es pagado ò recibió el don?
Dixo Minaya : d'alma è de corazon
Es pagado, è davos su amor.
Dixo Mio Cid : grado al Criador!
1935 Esto diciendo, conpiezan la razon :
Lo quel' rogaba Alfonso el de Leon,
De dar sus fijas à los infantes de Carrion;
Qu'él connoscie y ondra è crecie en onor;
Que gelo conseiaba d'alma è de corazon.
1940 Quando lo oyó Mio Cid el buen Campeador,
Una grand ora pensó è comedió :

V. 1914. — Ce n'est peut-être pas sans intention que le naïf, mais spirituel poëte, a mis ainsi en contraste, dans le même vers, les mots *ondra* et *honor*.

V. 1916. — Texte de Sanchez : Fabló à Minaya, etc. Le texte de Sanchez (Il parla à Minaya) est en contradiction formelle avec les vers 1906 et 1912, où l'on voit que le roi Alphonse s'adresse à la fois aux deux messagers du Cid. Dans notre opinion, le poëte annonce que Mi-

1910 «Diègue et Fernand, les infants de Carrion,
«Désirent se marier avec ses deux filles.
«Soyez bons messagers, et moi je vous le demande avec prière,
«Que vous disiez cela au bon Campéador.
«Il gagnera là de l'honneur, et croîtra en fief
1915 «En prenant pour gendres les infants de Carrion.»
Minaya parla, et cela plut à Pero Bermuez :
«Nous le prierons touchant ce que vous dites;
«Ensuite fasse le Cid selon son plaisir.»
—«Vous direz à Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit,
1920 «Que j'irai le voir là où il lui plaira,
«Là où il dira; et que ce soit sur la frontière.
«Je désire que les choses aillent à Mon Cid en tout bien.»
Ils prennent congé du Roi, [et] sur ce s'en retournent.
Ils vont devers Valence, eux et tous les leurs.
1925 Quand il le sut, le bon Campéador,
Aussitôt il chevaucha [et] sortit pour les recevoir.
Mon Cid sourit et bien les embrassa.
«Venez, Minaya, et vous, Pero Bermuez.
«Dans peu de pays il y a deux tels barons.
1930 «Quels sont les saluts d'Alphonse mon seigneur?
«Est-il satisfait, et a-t-il accepté le présent?»
Minaya dit : «D'âme et de cœur
«Il est satisfait, et vous donne son amour.»
Mon Cid dit : «Je rends grâces au Créateur!»
1935 Ce disant, ils abordent le sujet :
Comme quoi le priait Alphonse de Léon
De donner ses filles aux infants de Carrion;
Qu'il y trouverait de l'honneur et croîtrait en fief;
Que le Roi le lui conseillait d'âme et de cœur.
1940 Lorsqu'il entendit cela, Mon Cid le bon Campéador,
Une grande heure il pensa et réfléchit :

naya prend la parole; et cela fait plaisir à Pero Bermuez, par une raison bien facile à comprendre: parce que le brave Pero Bermuez était bègue. (Voyez les vers 3319 et suiv.)

V. 1921. — Le mot espagnol *moion* est synonyme de *monton* qui signifie *tas*, *amas*, *monceau*, comme l'ancien provençal *molon*.

V. 1938. *Connoceis*, *erecis*. L'imparfait de l'indicatif, au lieu du conditionnel. C'est dans la manière de l'auteur.

Esto gradesco à Christus el mio señor.
Echado fue de tierra è tollida la onor.
Con grand afan gané lo que he yo.
1945 A Dios lo gradesco que del Rey he su gracia,
E pideme mis fijas pora los infantes de Carrion.
Ellos son mucho urgullosos è han parte en la cort.
Deste casamiento non avria sabor;
Mas pues lo conseia el que mas vale que nos,
1950 Fablemos en ello, en la poridat seamos nos.
Afe Dios del cielo que nos acuerde en lo miior!
Con todo esto, à vos dixo Alfonso
Que vos vernie à vistas do oviesedes sabor.
Querervos ye ver è darvos su amor.
1955 Acordarvos yedes despues à todo lo meior.
Esora dixo el Cid : plazme de corazon.
Estas vistas ò las hayades vos,
Dixo Minaya, vos sed sabidor.
Non era maravilla si quisiese el rey Alfonso.
1960 Fasta do lo fallasemos buscarlo yremos nos,
Por darle grand ondra como à rey de tierra.
Mas lo que él quisiere, eso queramos nos.
Sobre Taio, que es una agua cabdal,
Hayamos vistas, quando lo quiere mio señor.
1965 Escribien cartas; bien las selló,
Con dos cavalleros luego las embió :
Lo qu'el Rey quisiere, eso ferá el Campeador.
Al Rey ondrado delant le echaron las cartas.
Quando las vió de corazon se paga.
1970 Saludadme à Mio Cid el que en buen ora cínxo espada.
Sean las vistas destas tres semanas.
Si yo vivo so, alli yré sin falla.
Non lo detardan, à Mio Cid se tornaban.

V. 1942. — Sur la forme latine de ce mot : *Christus*, voyez, plus loin, les *Notes historiques et littéraires*.

V. 1943.—*De tierra*, pour *de la tierra*, comme au vers 1961.

V. 1947. — Le mot *part*, au sens de *pouvoir*, *influence*, s'employait également en France, au XVIIe siècle. La Fontaine dit dans une de ses plus jolies fables :

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part.

V. 1953. — *Vernie* pour *vendrie*, comme plus haut *vernd* pour *venrá*, *vendrá*.

«De cela je rends grâces à Christ mon seigneur.
«J'ai été chassé du pays, et mon fief m'a été enlevé.
«Avec grand'peine j'ai gagné ce que j'ai.
1945 «Je remercie Dieu de ce que j'ai la grâce du Roi,
«Et de ce qu'il me demande mes filles pour les infants de Carrion.
«Ils sont très-orgueilleux et ont pouvoir en la cour.
«Je n'aurais point désiré ce mariage;
«Mais puisque le conseille celui qui vaut mieux que nous,
1950 «Parlons de cela, entrons dans ce projet.
«Que le Dieu du ciel nous inspire pour le mieux!»
—«Avec tout cela, Alphonse vous dit
«Qu'il vous viendrait voir là où il vous plairait.
«Il désirerait vous voir et vous donner son amour.
1955 «Vous vous entendriez ensuite à tout le mieux.»
Alors le Cid dit : «Volontiers et de cœur!»
—«Cette entrevue, en quel lieu vous l'aurez,
«Dit Minaya, à vous de le savoir.»
—«Ce n'était pas merveille, si l'eût voulu le roi Alphonse.
1960 «Nous irions le chercher jusque là où nous l'eussions trouvé,
«Pour lui rendre grand honneur comme au roi du pays.
«Mais ce qu'il a voulu, c'est ce que nous-mêmes devons vouloir.
«Sur le Tage, qui est un fleuve principal,
«Ayons l'entrevue, puisque le veut [ainsi] mon seigneur.»
1965 On écrivit une lettre; il la scella bien,
[Et] avec deux chevaliers il l'envoya aussitôt :
Ce que le Roi voudra, cela [même] fera le Campéador.
Arrivés en présence du Roi honoré, ils lui remirent la lettre.
Quand il la vit, il se réjouit en son cœur.
1970 «Saluez-moi Mon Cid, celui qui en bonne heure ceignit l'épée.
«Que l'entrevue ait lieu d'ici à trois semaines.
«Si je suis vivant, j'irai là sans faute.»
Ils n'y mettent pas de retard, ils retournent vers Mon Cid.

V. 1956. — Texte de Sanchez : Esora dixo el *Rey*, etc. Faute d'impression.

V. 1958. — Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers, et attribue ainsi à Minaya la décision que va prendre le Cid.

V. 1960. — *Yremos* pour *yriemos*. Ici le poëte a employé le futur pour le conditionnel.

V. 1966. — Pourquoi donc Sanchez met-il un point à la fin de ce vers? Le poëte va nous dire le résumé de la lettre.

V. 1971. — *Destas tres semanas*. Voyez le vers 1418.

Della part è della pora las vistas se adobaban.
1975 Quien vió por Castiella tanta mula preciada,
E tanto palafré que bien anda?
Caballos gruesos è corredores sin falla?
Tanto buen pendon meter en buenas hastas?
Escudos boclados con oro è con plata?
1980 Mantos è pielles è buenos cendales d'Adria?
Conduchos largos el Rey embiar mandaba
A las aguas de Taio, ò las vistas son apareiadas.
Con el Rey ha tantas buenas compañas.
Los infantes de Carrion mucho alegres andan.
1985 Lo uno adebdan è lo otro pagaban;
Como ellos tenien crecerles ya la ganancia,
Quantos quisiesen haberes d'oro è de plata.
El rey don Alfonso apriesa cavalgaba.
Cuendes è potestades è muy grandes mesnadas.
1990 Los infantes de Carrion lieban grandes compañas.
Con el Rey van Leoneses è mesnadas galicianas.
Non son en quenta, sabet, las castellanas.
Sueltan las riendas, à las vistas se van adelinadas.
Dentro en Valencia, Mio Cid el Campeador
1995 Non lo detarda, pora las vistas se adobó.
Tanta gruesa mula è tanto palafré de sazon!
Tanta buena arma, è tanto buen cavallo corredor!
Tanta buena capa è mantos è pellizones!
Chicos è grandes vestidos son de colores.
2000 Minaya Alvar Fañez è aquel Pero Bermuez,
Martin Muñoz è Martin Antolinez, el Burgales de pro,
El obispo don Hieronymo, coronado meior,
Alvar Alvarez è Alvar Salvadores,

V. 1979. — Au mot *boclado*, Sanchez interprète: *guarnecido* (garni). Le mot *boclado*, comme le provençal *blocat*, signifie *bouclé*. — Voyez, plus loin, les *Notes historiques et littéraires*.

V. 1980. — Il s'agirait ici, d'après Sanchez, de la ville d'Adria, dans les Etats de Venise, laquelle, dit-il, paraît avoir été célèbre par ses fabriques de cendal. Pour ma part, je suis tenté de croire qu'il s'agit d'Alexandrie, ville d'Egypte, qui, au moyen âge, était réellement très-renommée pour ses soieries. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*.) Sanchez aurait pu se rappeler qu'aux XIIe et XIIIe siècles, les poëtes espagnols se donnaient le droit d'abréger les mots qui étaient trop longs pour la mesure de leurs vers, et que l'on trouve parfois chez eux des abréviations non moins

De l'une et de l'autre part on s'équipa pour l'entrevue.
1975 Qui vit [jamais] en Castille tant de mules de prix,
Et tant de palefrois bien allants?
[Tant] de chevaux de haute taille et coureurs sans défaut?
Tant de beaux pennons mis à de belles hampes?
[Tant] d'écus à boucles d'or et d'argent?
1980 [Tant] de manteaux, et de fourrures, et de beaux taffetas d'Adria?
Le Roi fit envoyer des vivres considérables
Vers le fleuve du Tage, où doit avoir lieu l'entrevue.
Avec le Roi, il y a maintes bonnes compagnies.
Les infants de Carrion vont très-joyeux.
1985 Ils payaient ceci, et prenaient cela à crédit;
Car déjà ils voyaient s'accroître leurs revenus,
[Et pensaient qu'ils auraient,] autant qu'ils en voudraient, des biens d'or et d'argent.
Le roi don Alphonse chevaucha promptement,
[Avec] les comtes et les podestats, et de très-grandes mesnies.
1990 Les infants de Carrion mènent de grandes compagnies.
Avec le Roi vont les Léonais et des mesnies galiciennes.
Quant aux castillanes, sachez, on ne pourrait les compter.
Ils lâchent les brides, [et] se dirigent vers le lieu de l'entrevue.
Dans Valence, Mon Cid le Campéador,
1995 Sans perdre de temps, s'équipa pour l'entrevue.
Que de fortes mules, et que de palefrois bien à point!
Que de belles armes, et que de bons chevaux coureurs!
Que de belles capes, et de manteaux, et de fourrures!
Petits et grands portent des vêtements de couleur.
2000 Minaya Alvar Fañez et ce Pero Bermues,
Martin Muñoz et Martin Antolinez, le Burgalais de distinction,
L'évêque don Hiéronyme, le meilleur tonsuré,
Alvar Alvarez et Alvar Salvadores,

étranges : ainsi l'auteur du *Poema de Alexandro* dit *xano* pour *christiano*, et *xanismo* pour *christianismo*. Cela vaut bien *Adria* pour *Alexandria!* (Voyez aussi, au vers 1444, la note.)

V. 1985. — Deux observations sur ce vers. — 1° Le poëte, pour le besoin de l'assonance, a interverti l'ordre des idées. Le mot *adobdan* ne pouvait finir son vers. — 2° Sanches met un point à la fin de ce vers. Ce point coupe malheureusement la phrase, et empêche de saisir la malice qui est dans la pensée du poëte.

V. 1996. — Cette expression *palafré de saxon*, pour dire, je crois, des palefrois qui ont acquis tout leur développement, qui sont arrivés à maturité, se représente encore aux vers 2125, 2581 et 3255.

Muño Gustioz, el cavallero de pro,
2005 Galind Garciaz, el que fue de Aragon,
Estos se adoban por yr con el Campeador,
E todos los otros que y son.
Alvar Salvadores è Galind Garciaz el de Aragon,
A aquestos dos mandó el Campeador
2010 Que curien à Valencia d'alma è de corazon,
E todos los que en poder d'esos fosen;
Las puertas del Alcazar que non se abriesen de dia nin de noch.
Dentro es su mugier è sus fijas amas à dos,
En que tiene su alma è su corazon,
2015 E otras dueñas que las sirven à su sabor.
Recabdado ha como tan buen varon,
Que del Alcazar una salir non puede,
Fata que se torne el que en buen ora násco.
Salien de Valencia, aguijan è espolonaban.
2020 Tantos cavallos en diestro gruesos è corredores,
Mio Cid se los ganára, que non gelos dieran en don.
Hya s va pora las vistas que con el Rey paró.
De un dia es legado antes el rey don Alfonso.
Quando vieron que vinie el buen Campeador,
2025 Recebirlo salen con tan grand onor.
Don lo ovo à oio el que en buen ora násco,
A todos los sos estarlos mandó,
Sinon à estos cavalleros que querie de corazon.
Con unos quince à tierra s firió,
2030 Como lo comidia el que en buena ora nació.
Los hinoios è las manos en tierra las fincó;
Las yerbas del campo à dientes las tomó;
Lorando de los oios tanto avie el gozo mayor.
Así sabe dar omildanza à Alfonso so señor.
2035 De aquesta guisa à los pies le cayó.

V. 2008. — Le poëte supprime la préposition *à*, devant *Alvar*, pour l'euphonie.

V. 2010. — Le poëte, pour la syntaxe, aurait dû dire *curiasen*. Mais il lui fallait faire son vers. Peut-être, aussi, n'en savait-il pas davantage.

V. 2011. — Ici à la fin du vers, le copiste a fort bien écrit *fosen* et non la forme, moderne, *fuesen*.

V. 2017. — L'assonance autorise à supposer que, au lieu de *non puede*, le manuscrit primitif portait *non pode*, ou mieux encore, *non poda*.

Muño Gustioz, le chevalier de distinction,
2005 Galind Garciaz, celui qui était d'Aragon,
Ceux-là s'équipent pour aller avec le Campéador,
Ainsi que tous les autres qui sont là.
A Alvar Salvadores et à Galind Garciaz d'Aragon,
A ces deux-là ordonna le Campéador
2010 Qu'ils veillassent sur Valence d'âme et de cœur,
Avec tous ceux qui étaient en leur puissance;
Que les portes de l'Alcazar ne s'ouvrissent de jour ni de nuit.
Dedans est sa femme ainsi que ses deux filles,
En qui il a mis son âme et son cœur,
2015 Et d'autres dames qui les servent à leur souhait.
Il a disposé prudemment, comme très-bon baron,
Qu'aucune [d'elles] ne pourra sortir de l'Alcazar
Jusqu'à ce que soit de retour celui qui en bonne heure naquit.
Ils sortaient de Valence, ils piquaient des deux et éperonnaient.
2020 Tous ces destriers forts et coureurs,
Mon Cid les avait gagnés; car on ne les lui avait pas donnés en don.
Il va maintenant à l'entrevue dont il est convenu avec le Roi.
Un jour avant [lui] est arrivé le roi don Alphonse.
Lorsqu'ils virent venir le bon Campéador,
2025 Ils sortent le recevoir avec très-grand honneur.
Dès qu'il l'eut devant ses yeux, celui qui en bonne heure naquit,
Il ordonna à tous les siens de demeurer en place,
Hormis à ces chevaliers qu'il aimait de cœur.
Avec quinze d'entre eux il mit pied à terre,
2030 Comme l'avait prémédité celui qui en bonne heure naquit.
Il ficha en terre les genoux et les mains;
Il prit entre ses dents les herbes du champ;
Pleurant de ses yeux, tant il avait grande joie.
C'est ainsi qu'il sait faire acte de soumission devant Alphonse son seigneur.
2035 De cette manière il tomba à ses pieds.

V. 2019. — Pour l'assonance il faudrait, je crois, lire *agujjan à espolon*.

V. 2025. — Là où il emploie ordinairement le mot *honra* (ou *ondra*) le poëte emploie ici sans façon le mot *onor*. Il en avait besoin pour l'assonance.

V. 2026. — *Násco*. Nous reproduisons l'orthographe de Sanchez, en faisant remarquer que, à cet endroit, l'accent devrait plutôt se placer sur la seconde voyelle, à cause de l'assonance.

V. 2028. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers.

Tan grand pesar ovo el rey don Alfonso.
Levantados en pie, ya, Cid Campeador.
Besad las manos, ca los pies no.
Si esto non feches, non avredes mi amor.
2040 Hinoios fitos sedie el Campeador.
Merced vos pido à vos, mio natural señor.
Así estando, dedesme vuestra amor què lo oyan quantos aqui son.
Dixo el Rey : esto feré d'alma è de corazon.
Aqui vos perdono, è dovos mi amor,
2045 En todo mio regno parte desde oy.
Fabló Mio Cid è dixo : merced! yo lo recibo, Alfonso mio señor!
Gradescolo à Dios del cielo è despues à vos,
E à estas mesnadas que estan aderredor.
Hinoios fitos, las manos le besó.
2050 Levós' en pie è en la bocal' saludó.
Todos los demas desto avien sabor.
Pesó à Alvar Diaz è à Garci Ordoñez.
Fabló Mio Cid è dixo desta razon : esto gradesco al Criador!
Quando he la gracia de don Alfonso mio señor,
2055 Valerme ha Dios de dia è de noch.
Fuesedes mi huesped, si vos ploguiese, señor.
Dixo el Rey : non es aguisado oy :
Vos agora legastes, è nos veniemos anoch.
Mio huesped seredes, Cid Campeador,
2060 E cras feremos lo que plogiere à vos.
Besóle la mano, Mio Cid lo otorgó.
Esora se le omillan los infantes de Carrion :
Omillamosnos, Cid, en buen ora nasquiestes vos.
En quanto podemos andamos en vuestro pro.
2065 Respuso Mio Cid : así lo mande el Criador!
Mio Cid Ruy Diaz que en ora buena násco,
En aquel dia del Rey so huesped fue.

V. 2043. — Remarquer ce mot *feré*, 1re pers. singul. du futur de l'indicatif du verbe *fer*. Nous avons vu déjà plusieurs fois, notamment au vers 1967, le mot *ferá*, à la 3e pers. singul. du même temps. Sanchez, qui a signalé le verbe provençal *far*, n'a fait aucune attention aux formes que nous signalons en ce moment, et qui toutes appartiennent au français du nord.

V. 2050. — Voilà le baiser de paix dont nous avons parlé plus haut, à la note du vers 1472.

Le roi don Alphonse en eut un très-grand ennui.
«Levez-vous debout, or çà, Cid Campéador.
«Baisez les mains; quant aux pieds, non.
«Si ainsi vous ne faites, vous n'aurez pas mon amour.»
2040 Les genoux en terre se tenait le Campéador.
«Je vous demande merci à vous, mon naturel seigneur.
«Moi ainsi étant, donnez-moi votre amour de façon que l'entendent tous ceux qui sont ici.»
Le Roi dit : «Je le ferai d'âme et de cœur.
«Je vous pardonne ici, et vous donne mon amour,
2045 «[Et] dès aujourd'hui, accès en tout mon royaume.»
Mon Cid parla et dit : «Merci! je l'accepte, Alphonse mon seigneur!
«J'en rends grâces au Dieu du ciel, et ensuite à vous,
«[Et] à ces mesnies qui sont [ici] autour.»
Les genoux en terre, il lui baisa les mains.
2050 Il se leva debout et le salua sur la bouche.
De cela tous les autres furent contents.
Alvar Diaz et Garci Ordoñez [seuls] en eurent de l'ennui.
Mon Cid parla et dit de la sorte : «J'en remercie le Créateur!
«Puisque j'ai la grâce de don Alphonse mon seigneur,
2055 «Dieu me protégera de jour et de nuit.
«Veuillez être mon hôte, s'il vous plaît, seigneur.»
Le Roi dit : «Pour aujourd'hui cela n'est pas juste :
«Vous arrivez à l'instant, et nous, nous sommes arrivés hier.
«Vous serez mon hôte, Cid Campéador,
2060 «Et demain nous ferons ce qu'il plaira à vous.»
Mon Cid y consentit, [et] lui baisa la main.
Alors s'humilient devant lui les infants de Carrion :
«Nous nous humilions, Cid; en bonne heure vous êtes né.
«Autant que nous pouvons nous allons à votre bien.»
2065 Mon Cid répondit : «Ainsi plaise au Créateur!»
Mon Cid Ruy Diaz, qui en bonne heure naquit,
Fut en ce jour l'hôte du Roi.

— Sur le mot *saludar*, voyez le vers 1527, à la note.

V. 2054. — Sanchez met un point à la fin de ce vers qui est, selon nous, intimement lié au vers suivant.

V. 2058. — Voyez, plus haut, le vers 2023.

V. 2061. — Ici encore, préoccupé de l'assonance, le poëte a négligé l'ordre logique.

V. 2066. — Voyez au vers 2026 la note.

V. 2067. — Le manuscrit primitif devait porter *fo*, pour l'assonance.

Non se puede fartar dél, tantol' querie de corazon :
Catandol' sedie la barba, que tan aynal' creciera.
2070 Maravillanse de Mio Cid quantos que y son.
Es' dia es pasado, è entrada es la noch.
Otro dia mañana, claro salie el sol.
El Campeador à los sos lo mandó,
Que adobasen cocina pora quantos que y son.
2075 De tal guisa los paga Mio Cid el Campeador,
Todos eran alegres è acuerdan en una razon :
Pasado avie tres años non comieran meior.
Al otro dia mañana, así como salió el sol,
El obispo don Hieronymo la misa cantó.
2080 Al salir de la misa todos iuntados son.
Non lo tardó el Rey, la razon conpezó :
Oydme, las escuellas, cuendes è infanzones.
Cometer quiero un ruego à Mio Cid el Campeador.
Así lo mande Christus que sea à so pro!
2085 Vuestras fijas vos pido doñ' Elvira è doña Sol,
Que las dedes por mugieres à los infantes de Carrion.
Semeiam' el casamiento ondrado è con grant pro.
Ellos vos las piden è mandovoslo yo.
Della è della parte quantos que aqui son,
2090 Los mios è los vuestros que sean rogadores.
Dandoslas, Mio Cid, sí vos vala el Criador!
Non avria fijas de casar, respuso el Campeador,
Ca non han grant hedat è de dias pequeñas son.
De grandes nuevas son los infantes de Carrion;
2095 Pertenecen pora mis fijas è aun pora meiores.
Hyo las engendré amas è criasteslas vos.
Entre yo y ellas en vuestra merced somos nos.
Afellas en vuestra mano doñ' Elvira è doña Sol :

V. 2068. — Le sujet de la phrase n'est pas exprimé; mais la suite indique, on ne peut plus clairement, qu'il s'agit du Roi.

V. 2069. — Au lieu de *creciera*, le manuscrit primitif portait sans doute *creció*, pour l'assonance.

V. 2075-76. — Sanchez met un point à la fin de chacun de ces vers, qui sont en quelque sorte liés par la conjonction *que* sous-entendue, comme cela se voit souvent dans l'ancien provençal.

V. 2083. — Au lieu de *cometer* il faut, je crois, lire *çometer*, ou mieux encore *someter* (soumettre).

Le Roi ne peut se lasser de lui, tant il l'aime de cœur:
Il ne cessait de regarder sa barbe, qui si vite lui avait crû.
2070 Tous ceux qui sont là s'émerveillent de Mon Cid.
Ce jour est passé, et entrée est la nuit.
Le jour suivant, au matin, le soleil se leva brillant.
Le Campéador aux siens commanda ceci :
Qu'ils préparassent à manger pour tous ceux qui là étaient.
2075 De telle sorte les traite Mon Cid le Campéador,
Que tous étaient joyeux et s'accordent sur ce point :
Il y avait trois ans passés qu'ils n'avaient fait un meilleur repas.
Le jour suivant, au matin, dès que le soleil parut,
L'évêque don Hiéronyme chanta la messe.
2080 Au sortir de la messe tous sont assemblés.
Le Roi ne perdit point de temps, il commença de parler :
«Ecoutez-moi, hommes d'armes, comtes et infançons.
«Je veux adresser une prière à Mon Cid le Campéador.
«Plaise ainsi à Christ que ce soit pour son bien!
2085 «Je vous demande vos filles doña Elvire et doña Sol,
«Afin que vous les donniez pour femmes aux infants de Carrion.
«Le mariage me semble honorable et de grand avantage.
«Eux ils vous les demandent, et moi je vous l'ordonne.
«De l'une et de l'autre part, que tous ceux qui sont ici,
2090 «Que les miens et les vôtres soient intercesseurs.
«Donnez-les-nous, Mon Cid, [et] qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!»
—«Je n'aurais point de filles à marier, répondit le Campéador,
«Car elles sont d'âge tendre et encore bien jeunes.
«[Mais] les infants de Carrion sont de grand état;
2095 «Ils conviennent pour mes filles et, même, pour de meilleurs partis.
«Moi je les engendrai toutes les deux, et vous, vous les avez élevées.
«Autant elles que moi, nous sommes à votre merci.
«Voici en votre main doña Elvire et doña Sol :

V. 2085. — Sanchez écrit *Don Elvira*. Ici et dans quelques autres passages identiques, Sanchez a oublié, après le *don*, une apostrophe indiquant l'élision de l'*a* par la voyelle qui suit, comme au vers 2098.

V. 2091. — *Dandoslas* pour *dadnoslas*, par transposition.

V. 2093. — Au lieu de *hedat*, le texte de Sanchez porte *hedant*. C'est, sans nul doute, une faute typographique, car si cette forme se fût trouvée dans le manuscrit, le savant éditeur n'aurait point manqué de la mentionner dans son *Index*, comme fort digne de remarque. — Il nous a été impossible de traduire ce vers littéralement.

Dadlas à qui quisieredes vos, ca yo pagado so.
2100 Gracias, dixo el Rey, à vos è à tod' esta cort.
Luego se levantaron los infantes de Carrion :
Van besar las manos al que en buen ora nació.
Camearon las espadas ant' el rey don Alfonso.
Fabló el rey don Alfonso como tan buen señor :
2105 Grado è gracias, Cid, como tan bueno, è primero al Criador,
Que me dades vuestras fijas pora los infantes de Carrion.
D'aqui las prendo por mis manos à doñ' Elvira è doña Sol.
E dolas por veladas à los infantes de Carrion.
Hyo las caso à vuestras fijas con vuestro amor.
2110 Al Criador plega que hayades ende sabor!
Afellos en vuestras manos los infantes de Carrion.
Ellos vayan convusco, ca daquen me torno yo.
Trecientos marcos de plata en ayuda les do yo,
Que metan en sus bodas à do quisieredes vos.
2115 Pues fuere en vuestro poder, en Valencia la maior.
Los yernos è las fijas, todos vuestros fijos son.
Lo que vos plogiere dellos fet, Campeador.
Mio Cid gelos recibe, las manos le besó.
Mucho vos lo gradesco, como à rey è à señor.
2120 Vos casades mis fijas, ca non gelas do yo.
Las palabras son puestas que otro dia mañana,
Quando salie el sol, que s tornasse cada uno don salidos son.
Aqui s metió en nuevas Mio Cid el Campeador.
Conpezó Mio Cid à dar à quien quiere prender so don :
2125 Tanta gruesa mula è tanto palafré de sazon!
Tantas buenas vestiduras que d'alfaya son!
Cada uno lo que pide, nadi nol' dice de no.

V. 2099.—Texte de Sanchez: *aqui*.

V. 2102.—Texte de Sanchez: al que — buen ora nació. Comme le poëte dit toujours *en buen ora, en buen punto*, nous avons cru voir, là encore, une faute typographique, et nous avons corrigé.

V. 2103. — C'est-à-dire que le Cid donne une épée à chacun des infants, et que ceux-ci donnèrent au Cid chacun leur épée. (Voyez, à ce vers, les *Notes historiques et littéraires*.) — *Camearon* pour *cambiaron*, avec la suppression du *b* intérieur et le changement de l'*i* en *e*. Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *camiar*.

V. 2113.—Sanchez met un point à la fin de ce vers. Cependant la phrase n'est pas complète.

V. 2114. —Sanchez ne met à la fin de ce vers qu'une simple virgule. Cependant, ici, la phrase est complète.

V. 2115. — Ms. et texte de Sanchez : Pues *fueren*, etc. Le verbe ne peut, raisonnablement, se rapporter qu'à Valence, et, par conséquent, il

«Donnez-les à qui il vous plaira; quant à moi, j'en suis content.»
2100 — «Merci, dit le Roi, à vous et à toute cette cour.»
Aussitôt se levèrent les infants de Carrion :
Ils vont baiser les mains à celui qui en bonne heure naquit.
Ils échangèrent leurs épées devant le roi don Alphonse.
Le roi don Alphonse parla comme très-bon seigneur :
2105 «Merci et grâces [à vous], Cid, comme très-bon, et d'abord au Créateur,
«De ce que vous me donnez vos filles pour les infants de Carrion.
«D'ici je prends de ma main doña Elvire et doña Sol,
«Et les donne pour fiancées aux infants de Carrion.
«C'est moi qui les marie, vos filles, avec votre agrément.
2110 «Plaise au Créateur que vous ayez lieu d'en être satisfait!
«Je mets en vos mains les infants de Carrion.
«Qu'ils aillent avec vous; quant à moi, je m'en retourne.
«Je leur donne, pour les aider, trois cents marcs d'argent,
«Qu'ils emploient à leurs noces là où vous voudrez.
2115 «Que ce soit dans Valence la grande, puisqu'elle est en votre pouvoir.
«Les gendres et les filles, tous sont vos enfants.
«Faites d'eux ce qu'il vous plaira, Campéador.»
Mon Cid les accepta, [et] lui baisa les mains.
«Je vous en rends maintes grâces, comme à [mon] roi et seigneur.
2120 «C'est vous qui mariez mes filles, car ce n'est pas moi qui les leur donne.»
Il demeure convenu que le jour suivant, au matin,
Lorsque le soleil paraîtrait, chacun s'en retournerait là d'où il était parti.
Alors se mit à faire des largesses Mon Cid le Campéador.
Mon Cid commença à donner à qui veut recevoir son don :
2125 Que de fortes mules, et que de palefrois en bon point!
Que de beaux vêtements, qui sont d'un haut prix!
Chacun a ce qu'il demande; personne ne lui dit non.

doit être au singulier. — Sanchez ne met à la fin de ce vers aucun signe de ponctuation.

V. 2117. — Remarquer ce mot *fet* (faites), 2e pers. plur. de l'impératif du verbe *fer*. Evidemment, c'est encore une forme toute française.

V. 2124-25. — Le texte de Sanchez donne ces deux vers dans un ordre inverse; j'ai cru bien faire de les transposer.

V. 2126. — Sur le sens du mot *alfaya* nous avons adopté l'interprétation de Sanchez.

V. 2127. — Dans la première moitié de ce vers, le verbe *ha* est sous-entendu par le poëte. Mais je suis disposé à croire que dans le second hémistiche il y avait, devant *nadi*, la particule *à*, qui aura été omise par le copiste; et alors il faudrait traduire ainsi ce vers : «Chacun a ce qu'il demande; à personne il ne dit non (ou *il ne refuse personne*).» Et si l'on s'étonnait de voir, dans la leçon que nous proposons, ce redoublement de régime indirect, nous ferions remarquer qu'il y en a

Mio Cid de los cavallos LX. dió en don.
Todos son pagados de las vistas quantos que y son.
2130 Partirse quieren, que entrada era la noch.
El Rey à los infantes las manos les tomó.
Metiólos en poder de Mio Cid el Campeador:
Evad aqui vuestros fijos quando vuestros yernos son.
Oy de mas sabed que fer dellos, Campeador.
2135 Gradescolo, Rey, è prendo vuestro don.
Dios que está en cielo de m dent buen galardon.
Sobre el so cavallo Babieca Mio Cid salto daba.
Aqui lo digo ante mio señor el rey Alfonso:
Qui quiere ir comigo à las bodas, ò recebir mi don,
2140 Daquand vaya comigo, cuedo qu'él avrá pro.
Yo vos pido merced à vos, Rey natural:
Pues que casades mis fijas así como à vos plaz,
Dad mano à qui las de quando vos las tomades.
Non gelas daré yo con mi mano nin dend non se alabarán.
2145 Respondió el Rey: afe aqui Alvar Fañez.
Prendellas con vuestras manos è daldas à los infantes,
Así como yo las prendo de quant como si fose delant.
Sed padrino dellos à tod' el velar.
Quando vos iuntaredes comigo, que m digades la verdad.
2150 Dixo Alvar Fañez: Señor, afe que me plaz.
Tod' esto es puesto, sabet, en grant recabdo.
Hya, rey don Alfonso, señor tan ondrado,
Destas vistas que oviemos, de mi tomedes algo.
Trayovos veinte palafrés, estos bien adobados;
2155 E treinta cavallos corredores, estos bien ensellados.
Tomad aquesto, è beso vuestras manos.
Dixo el rey don Alfonso: mucho me avedes embargado.
Recibo este don que me avedes mandado.
Plega al Criador con todos los sos Sanctos,

mille exemples dans ce Poëme. Nous citerons seulement les vers 25 et 2131.

V. 2133. — Le savant Aldrete donne cette expression *evad* comme synonyme de *mirad*. (*Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.)

V. 2137. — Remarquer cette singulière assonance dans un couplet en *o* aigu. Ce vers me paraît d'ailleurs interpolé.

V. 2140. — Cette forme *daquand*, qui ne se présente qu'une seule fois dans le *Poëme du Cid*,

Mon Cid donna en don soixante des chevaux.
Ils sont contents de l'entrevue, tous tant qu'ils sont là.
2130 Ils veulent partir, car entrée était la nuit.
Le Roi prit les mains des infants.
Il les mit au pouvoir de Mon Cid le Campéador :
« Vous voyez ici vos fils, puisque ce sont vos gendres.
« D'aujourd'hui vous savez que faire d'eux, Campéador. »
2135 —« Je vous en remercie, Roi, et j'accepte votre don.
« Dieu qui est au ciel m'en donne bonne récompense! »
Mon Cid sauta sur son cheval Babieca.
« Ici je le dis devant mon seigneur le roi Alphonse,
« Qui veut avec moi venir aux noces, et recevoir mon présent,
2140 « En tant qu'il vienne avec moi, j'estime qu'il y aura profit.
« Je vous demande une grâce, à vous, Roi naturel :
« Puisque vous mariez mes filles ainsi qu'il vous plaît,
« Donnez pouvoir à qui les donne alors que vous les prenez.
« Je ne les leur donnerai pas, moi, de ma main, ni de cela ils ne se vanteront. »
2145 Le Roi répondit: « Voici ici Alvar Fañez.
« Prenez-les de vos mains et donnez-les aux infants,
« De même que je les prends, tout comme si je les avais en ma présence.
« Soyez leur parrain durant toutes les fiançailles.
« Quand vous me rejoindrez, vous me direz ce qui se sera passé. »
2150 Alvar Fañez dit : « Seigneur, voilà qui me plaît ainsi. »
Tout cela est disposé, sachez, avec grand soin.
« Maintenant, roi don Alphonse, seigneur très-honoré,
« [En souvenir] de cette entrevue que nous avons eue, acceptez de moi quelque chose.
« Je vous amène vingt palefrois, ceux-ci bien équipés;
2155 « Et trente chevaux coureurs, ceux-ci bien sellés.
« Acceptez cela, et je baise vos mains. »
Le roi don Alphonse dit : « Vous me mettez en grand embarras.
« Je reçois ce don que vous m'avez destiné.
« Plaise au Créateur, ainsi qu'à tous ses saints,

et que je ne retrouve dans aucun des anciens monuments de la langue espagnole, me paraît fort suspecte, et je serais tenté d'y voir une erreur du copiste. Le manuscrit primitif portait probablement *tan quant* ou *en quant*.

V. 2143. — Sanchez écrit *aqui* d'un seul mot.

V. 2146. — Deux observations sur ce vers. — 1° *Prendellas* pour *prenderlas*, et l'infinitif au lieu de l'impératif. — 2° *Daldas* pour *dadlas*, par transposition.

2160 Este placer que m feches que bien sea galardonado!
Mio Cid Ruy Diaz, mucho me avedes ondrado.
De vos bien so servido, è tengo m por pagado.
Aun, vivo seyendo, de mi hayades algo!
A Dios vos acomiendo, destas vistas me parto.
2165 Afe Dios del cielo que lo ponga en buen logar!
Hyas' espidió Mio Cid de so señor Alfonso.
Non quiere quel' escurra, quitól' de si luego.
Veriedes cavalleros que bien andantes son,
Besar las manos, espedirse del rey Alfonso.
2170 Merced vos sea è facednos este perdon :
Hyremos en poder de Mio Cid à Valencia la maior;
Seremos à las bodas de los infantes de Carrion
E de las fijas de Mio Cid, de doñ' Elvira è doña Sol.
Esto plógo al Rey, è à todos los soltó.
2175 La compaña del Cid crece, è la del Rey mengó.
Grandes son las yentes que van con el Campeador.
Adelinan pora Valencia, la que en buen punto ganó.
E à don Fernando è à don Diego aguardarlos mandó
A Pero Bermuez è Muño Gustioz
2180 (En casa de Mio Cid non ha dos meiores) :
Que sopiesen sos mañas de los infantes de Carrion.
Evay Asur Gonzalez que era bulidor,
Que es largo de lengua, mas en lo al non es tan pro.
Grant ondra les dan à los infantes de Carrion.
2185 Afelos en Valencia la que Mio Cid ganó.
Quando à ella asomaron, los gozos son maiores.
Dixo Mio Cid à don Pero è à Muño Gustioz :
Dadles un real à los infantes de Carrion,
E vos con ellos sed, que así vos lo mando yo.
2190 Quando viniere la mañana, que apuntare el sol,
Verán à sus esposas à doñ' Elvira è à doña Sol.

V. 2163. — Ces mots *aun vivo seyendo* sont bien vagues. Je précise.

V. 2167. — J'indique le sujet de la phrase, omis par le poëte.

V. 2175. — Au lieu de *è la*, le manuscrit et le texte de Sanchez portent : *à la*. Du reste, le sens au fond est le même.

V. 2182. — Dans l'ancien provençal le mot *bolidor* signifiait une bouilloire. — Le vers 2182 et le vers 2183 n'ont que faire ici. Ils ont été évidem-

2160 «Que ce plaisir que vous me faites soit bien récompensé!
«Mon Cid Ruy Diaz, vous m'avez fort honoré.
«Je suis de vous bien servi, et me tiens pour content.
«Même, de votre vivant, puissiez-vous avoir de moi quelque chose!
«Je vous recommande à Dieu, je pars de cette entrevue.
2165 «Voici, que le Dieu du ciel arrange tout au mieux!»
Déjà Mon Cid a pris congé de son seigneur Alphonse.
Le Roi ne veut pas que le Cid l'escorte; il le quitta aussitôt.
Vous auriez vu des chevaliers qui sont bien allants,
Baiser les mains, prendre congé du roi Alphonse.
2170 «Telle soit votre merci, et veuillez nous le pardonner:
«Nous irons au pouvoir de Mon Cid à Valence la grande;
«Nous assisterons aux noces des infants de Carrion
«Et des filles de Mon Cid, de doña Elvire et doña Sol.»
Cela plut au Roi, et il leur donna à tous la permission.
2175 La compagnie du Cid augmente, et celle du Roi diminue.
Nombreux sont les gens qui vont avec le Campéador.
On chemine vers Valence, qu'il a en bon point conquise.
Et il ordonna de surveiller don Fernand et don Diègue
A Pero Bermuez et à Muño Gustioz
2180 (Dans la maison de Mon Cid il n'y en a pas deux meilleurs):
Qu'ils sussent les habitudes des infants de Carrion.
Et voici venir Asur Gonzalez qui était bouillant,
Qui est brave de la langue, mais [qui] dans le reste n'est pas si bien.
On rend de grands honneurs aux infants de Carrion.
2185 Les voici à Valence que Mon Cid a conquise.
Lorsqu'ils y arrivèrent, plus grande fut la joie.
Mon Cid dit à don Pero et à Muño Gustioz:
«Donnez-leur un palais aux infants de Carrion;
«Et vous, soyez avec eux, car ainsi je vous l'ordonne.
2190 «Lorsque viendra le matin, [et] que poindra le soleil,
«Ils verront leurs épouses doña Elvire et doña Sol.»

ment transposés, et je crois pouvoir indiquer, plus loin, la place où ils doivent se trouver. Si je les ai laissés à cet endroit, ç'a été pour ne pas changer le numérotage.

V. 2188-89. — Ms. et texte de Sanchez: Dadles un real, é à los infantes de Carrion, Vos con ellos sed, etc., etc. Mot à mot: «Donnez-leur un palais, *et* aux infants de Carrion, vous, soyez avec eux, etc.» On voit aisément de quelle manière, et pourquoi, nous avons modifié le texte.

Todos esa noch fueron à sus posadas.
Mio Cid el Campeador al Alcazar entraba.
Recibiólo doña Ximena è sus fijas amas.
2195 Venides, Campeador, en buena ora cinxiestes espada.
Muchos dias vos veamos con los oios de las caras!
Grado al Criador, vengo, mugier ondrada!
Hyernos vos adugo de que avremos ondranza.
Gradidmelo, mis fijas, ca bien vos he casadas.
2200 Besaronle las manos la mugier è las fijas amas,
E todas las dueñas que las sirven.
Grado al Criador è à vos, Cid barba belida!
Todo lo que vos feches es de buena guisa.
Non serán menguadas en todos vuestros dias.
2205 Quando vos nos casaredes bien seremos ricas.
Mugier doña Ximena, grado al Criador!
A vos digo, mis fijas doñ' Elvira è doña Sol,
Deste vuestro casamiento crezremos en onor.
Mas bien sabet verdad, que non lo levanté yo.
2210 Pedidas vos ha è rogadas el mio señor Alfonso,
A tan firmemientre è de todo corazon,
Que yo nulla cosa nol' sope decir de no.
Metivos en sus manos, fijas, amas ados.
Bien me lo creades, que él vos casa, ca non yo.
2215 Pensaron de adobar esora el palacio.
Por el suelo è suso tanbien encortinado.
Tanta pórpola, è tanto xamed, è tanto paño preciado,
Sabor avriedes de ser è de comer en el palacio.
Todos sus cavalleros apriesa son iuntados.
2220 Por los infantes de Carrion esora enbiaron.
Cavalgan los infantes adelant, adelinaban al palacio,
Con buenas vestiduras è fuertemientre adobados.
De pie è à sabor, Dios, que quedos entraron!
Recibiólos Mio Cid con todos sus vasallos.

V. 2205. — Au lieu de *quando vos nos casaredes*, peut-être le poëte aurait-il dû dire : *quando vos nos casedes* (puisque vous nous mariez).

V. 2208. — On se rappelle le double sens du mot *onor, considération* et *fief*. Malgré le vers 1914, je crois que le poëte l'emploie ici avec la signification qu'a actuellement le mot *honneur*.

Tous cette nuit allèrent à leurs logis.
Mon Cid le Campéador entra dans l'Alcazar.
Doña Chimène le reçut, ainsi que ses deux filles.
2195 «Venez, Campéador; en bonne heure vous avez ceint l'épée.
«Puissions-nous longtemps vous voir des yeux du visage!»
—«Grâces au Créateur, je reviens, femme honorée!
«Je vous amène des gendres par qui nous aurons de l'honneur.
«Remerciez-m'en, mes filles, car bien je vous ai mariées.»
2200 La femme et les deux filles lui baisèrent les mains,
Ainsi que toutes les dames qui les servent.
«Grâces soient rendues au Créateur, et à vous, Cid belle-barbe!
«Tout ce que vous faites est de bonne sorte.
«Elles ne seront point nécessiteuses tant que vous vivrez.»
2205 —«Lorsque vous nous marierez, bien nous serons riches.»
—«Femme doña Chimène, je rends grâces au Créateur!
«A vous je dis, mes filles doña Elvire et doña Sol,
«Par ce votre mariage nous croîtrons en honneur.
«Mais sachez bien la vérité : que ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée.
2210 «Mon seigneur Alphonse vous a demandées et sollicitées,
«Avec tant d'autorité et d'un tel cœur,
«Que je n'ai su en rien lui dire non.
«Je vous ai mises en ses mains, mes filles, toutes les deux.
«Bien m'en croyez, c'est lui qui vous marie et non pas moi.»
2215 On pensa pour lors à préparer le palais.
Du plancher jusqu'en haut [il est] très-bien couvert de tentures.
[Il y a] tant de pourpre, et tant de satin, et tant de drap précieux,
Que vous auriez eu plaisir à être et à manger dans le palais.
Tous ses chevaliers sont promptement assemblés.
2220 On envoya pour lors après les infants de Carrion.
Les infants chevauchent en avant, ils cheminent vers le palais,
Avec de beaux vêtements et parfaitement équipés.
A pied et avec plaisir, Dieu! comme tranquillement ils entrèrent!
Mon Cid les reçut au milieu de tous ses vassaux.

V. 2212. — *Nulla cosa.* Nous avons déjà vu (v. 873) l'adjectif *nullo, la.* — *Decir de no.* Manière de parler toute provençale, qui se représente plusieurs fois dans notre Poëme.

V. 2217. — Sanchez met un point à la fin de ce vers. Il est intimement lié avec celui qui le suit par la conjonction *que* sous-entendue, comme dans l'ancien provençal.

2225 A él è à su mugier delant se le omillaron,
E yban posar en un precioso escaño.
Todos los de Mio Cid tanbien son acordados:
Estan parando mientes al que en buen ora násco.
El Campeador en pie es levantado:
2230 Pues que à facerlo avemos, porque lo imos tardando?
Venit acá, Alvar Fañez, el que yo quiero è amo.
Afe amas mis fijas: metolas en vuestra mano.
Sabedes que al Rey así gelo he mandado.
No lo quiero falir por nada de quanto ha y parado.
2235 A los infantes de Carrion dadlas con vuestra mano,
E prendan bendiciones; è bayamos recabdando.
Estonce dixo Minaya: esto faré yo de grado.
Lebantanse derechas è metiógelas en mano.
A los infantes de Carrion Minaya va fablando:
2240 Afevos delant Minaya, amos sodes hermanos.
Por mano del rey Alfonso que à mi lo ovo mandado,
Dovos estas dueñas, amas son fijasdalgo,
Que las tomasedes por mugieres à ondra è à recabdo.
Amos las reciben d'amor è de grado.
2245 A Mio Cid è à su mugier van besar las manos.
Quando ovieron aquesto fecho, salieron del palacio,
Pora Sancta Maria apriesa adelinando.
El obispo don Hieronymo vistió s tan privado.
A la puerta de la eclegia sediellos sperando.
2250 Dióles bendiciones, la misa ha cantado.
Al salir de la eclegia cavalgaron tan privado.
A la glera de Valencia fuera dieron salto.
Dios, que bien tobieron armas el Cid è sus vasallos!
Tres cavallos cameó el que en buen ora násco.
2255 Mio Cid de lo que veye mucho era pagado.
Los infantes de Carrion bien an cavalgado.
Tornanse con las dueñas, à Valencia han entrado.

V. 2229. — Cette expression *se lever en pied* se présente fréquemment dans nos poëtes des XIIe et XIIIe siècles. Mais nous évitons les archaïsmes.

V. 2233. — Ms. et texte de Sanchez : *sic*. Nous sommes disposé à croire qu'il y aurait ici une erreur du copiste, et qu'il faut lire : *Sabedes que el Rey así gelo ha mandado* (Vous savez que le

2225 Devant lui et sa femme ils s'humilièrent,
Et allèrent s'asseoir sur un précieux banc à dossier.
Tous ceux de Mon Cid sont fort bien recordés :
Ils se tiennent attentifs à celui qui en bonne heure naquit.
Le Campéador s'est levé debout :
2230 «Puisque nous avons à le faire, pourquoi allons-nous le retardant?
«Venez çà, Alvar Fañez, vous que je chéris et j'aime.
«Voici mes deux filles; je les mets en votre main.
«Vous savez qu'au Roi je l'ai ainsi demandé.
«Je ne veux faillir en rien à ce qu'il a disposé en cela.
2235 «Aux infants de Carrion donnez-les de votre main,
«Et qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale; et procédons avec précaution.»
Alors Minaya dit : «Je ferai cela volontiers.»
Elles se lèvent droites, et il les mit en leur main.
Aux infants de Carrion Minaya parle ainsi :
2240 «Vous voici devant Minaya : vous êtes tous deux frères.
«[Comme] par la main du roi Alphonse qui me l'a ordonné,
«Je vous donne ces dames, qui sont toutes deux de noble race,
«Afin que vous les preniez pour femmes, avec honneur et considération.»
Tous deux les reçoivent de [bon] gré et avec amour.
2245 A Mon Cid et à sa femme ils vont baiser les mains.
Quand ils eurent cela fait, ils sortirent du palais,
Se dirigeant sans retard vers Sainte-Marie.
L'évêque don Hiéronyme se vêtit très-promptement.
Il se tenait les attendant à la porte de l'église.
2250 Il leur donna la bénédiction, [et] chanta la messe.
Au sortir de l'église, ils chevauchèrent au plus vite.
Ils s'élancèrent dehors, vers la grève de Valence.
Dieu! comme ils jouèrent bien des armes, le Cid et ses vassaux!
Il changea trois fois de cheval, celui qui en bonne heure naquit.
2255 Mon Cid de ce qu'il voyait était fort content.
Les infants de Carrion ont bien chevauché.
Ils retournent avec les dames, ils rentrent à Valence.

Roi l'a ainsi ordonné). (Voyez, plus haut, les vers 2145 et suivants, et, plus loin, le vers 2241.)

V. 2243. — Le plus-que-parfait du subjonctif *tomasedes*, au lieu du présent *tomedes*. C'est une de ces libertés que prend souvent notre poëte.

V. 2249. — *Sperando*, pour *esperando*. Le copiste n'a-t-il pas altéré l'orthographe de ce mot pour le rapprocher davantage encore du latin?

Ricas fueron las bodas en el Alcazar ondrado.
E al otro dia fizo Mio Cid fincar siete tablados.
2260 Antes que entrasen à yantar todos los quebrantaron.
Quince dias complidos duraron en las bodas.
Hya, cerca de los quince dias, ya s van los fijosdalgo.
Mio Cid don Rodrigo, el que en buen ora násco,
Entre palafrés è mulas è corredores cavallos,
2265 En bestias fines al C. ha mandados;
Mantos è pellizones è otros vestidos largos.
Non fueron en cuenta los haberes monedados.
Los vasallos de Mio Cid así son acordados :
Cada uno por si sos dones avien dados.
2270 Qui haber querie prender bien era abastado.
Ricos tornan à Castiella los que à las bodas legaron.
Hyas' iban partiendo aquestos ospedados,
Espidiendo s de Ruy Diaz el que en buen ora násco,
De todas las dueñas è de los fijosdalgo.
2275 Por pagados se parten de Mio Cid è de sus vasallos.
Grant bien dicen dellos, ca será aguisado.
Mucho eran alegres Diego è Ferrando :
Estos fueron fijos del conde don Gonzalo.
Venidos son à Castiella aquestos ospedados.
2280 El Cid è sus yernos en Valencia son rastados.
Hy moran los infantes bien cerca de dos años.
Los amores que les facen mucho eran sobeianos.
Alegre era el Cid è todos sus vasallos.
Plega à Sancta Maria è al Padre Santo
2285 Que s page d'es' casamiento Mio Cid ò el que lo ovo en algo.
Las coplas deste cantar aqui s van acabando.
El Criador vos valla con todos los sos Sanctos.

V. 2259. — Sur le mot *tablado*, voyez au vers 1610 la note. — Sur le mot ou, pour mieux dire, sur le nombre *sept*, voyez les *Notes historiques et littéraires*.

V. 2265. — Texte de Sanchez : En bestias *sines'* al C. *son* mandados. Avec le mot *sines'* (sans), et malgré l'apostrophe, si étrangement placée à cet endroit après la consonne finale, il est impossible de construire cette phrase, et elle ne présente aucun sens admissible. La préposition *fins*, par nous empruntée au dialecte catalan, signifie précisément le mot dont nous avons besoin : *jusque*. Toutes les personnes qui se sont occupées un peu sérieusement de l'histoire d'Espagne, connaissent le recueil de Carbonell intitulé *Chroniques d'Espanya fins aci no divulgades* (Chroniques d'Es-

Riches furent les noces dans l'Alcazar honoré.
Et, le jour suivant, Mon Cid fit dresser sept tablados.
2260 Avant qu'on rentrât pour le dîner on les brisa tous.
Ils passèrent aux noces quinze jours accomplis.
Déjà l'on approche des quinze jours, déjà s'en vont les gentilshommes.
Mon Cid don Rodrigue, celui qui en bonne heure naquit,
Entre palefrois et mules, et chevaux coureurs,
2265 En bêtes de somme, a donné jusqu'à cent;
[Ainsi que] des manteaux et des pelisses, et d'autres vêtements longs.
[Quant à] l'argent monnayé, on ne le compta point.
Les vassaux de Mon Cid se sont ainsi recordés :
Chacun d'eux avait pour soi donné ses présents.
2270 Quiconque voulait recevoir de l'argent en était bien pourvu.
Riches retournent en Castille [tous] ceux qui aux noces étaient venus.
Déjà ces hôtes allaient partant,
Prenant congé de Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit,
De toutes les dames et des gentilshommes.
2275 Ils se séparent, très-satisfaits, de Mon Cid et de ses vassaux.
Ils disent d'eux grand bien, car cela est juste.
Diègue et Fernand étaient fort joyeux :
Ceux-ci étaient fils du comte don Gonzalo.
Ces hôtes sont de retour en Castille.
2280 Le Cid et ses gendres dans Valence sont restés.
Les infants séjournent là bien près de deux ans.
L'amour qu'on leur témoigne était merveilleux.
Le Cid était content, ainsi que tous ses vassaux.
Plaise à sainte Marie et au Père Saint
2285 Que Mon Cid soit content de ces mariages, ainsi que celui qui les a eus en bien!
Les couplets de cette chanson ici vont finissant.
Le Créateur vous soit en aide, ainsi que tous ses saints!

pagne jusqu'ici non publiées). Nous écrivons *fines* pour *fins* parce que le poëte emploie volontiers lui-même *sines* pour *sin* (v. 605 et 1680); et c'est peut-être là ce qui a causé l'erreur du copiste.

V. 2272. — Au vers 247 le même mot, *ospedado*, signifie *hospitalité*.

V. 2276. — Dans mon opinion le second hémistiche de ce vers a été mal copié, et probablement le manuscrit primitif portait: *ca ast era aguisado* (c' as' era, etc.). Mais comme le texte actuel se laisse comprendre, je m'abstiens de corriger.

V. 2278. — Le poëte a un peu tardé à nous dire de qui étaient fils les infants de Carrion. Ce vers et le précédent me paraissent, d'ailleurs, interpolés.

En Valencia seye Mio Cid con todos sus vasallos.
Con él amos sus yernos los infantes de Carrion.
2290 Yacies' en un escaño, durmie el Campeador.
Mala sobrevienta sabed que les cuntió.
Salió s de la red, è desatós' el leon.
En grant miedo se vieron por medio de la cort.
Embrazan los mantos los del Campeador,
2295 E cercan el escaño, è fincan sobre so señor.
Ferran Gonzalez non vió alli dos' alzase, nin camara abierta nin torre :
Metió s so'l escaño, tanto ovo el pavor.
Diego Gonzalez por la puerta salió,
Diciendo de la boca : non veré Carrion.
2300 Tras una viga lagar metió s con grant pavor.
El manto è el brial todo sucio lo sacó.
En esto despertó el que en buen ora násco.
Vió cercado el escaño de sus buenos varones.
Que es esto, mesnadas, ò que queredes vos?
2305 Hya, señor ondrado, rebata nos dió el leon.
Mio Cid fincó el cobdo, en pie se levantó.
El manto trae al cuello, è adelinó pora'l leon.
El leon, quando lo vió así, envergonzó :
Ante Mio Cid la cabeza premió è el rostro fincó.
2310 Mio Cid don Rodrigo al cuello lo tomó,
E liebalo adestrando; en la red lo metió.
A maravilla lo han quantos que y son,
E tornarons' al palacio pora la cort.
Mio Cid por los sos yernos demandó, è non los falló.

V. 2288. — *Seye*. Voyez au vers 1849 la note.

V. 2296. — *Camara*. Ce mot n'a-t-il pas été altéré, modernisé par le copiste? M. Raynouard, dans son *Lexique roman*, cite le mot *cambra* comme appartenant à l'ancien espagnol. — *Torre*. Remarquer ce mot placé à la fin d'un vers dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu. Dans les poésies de Gonzalo de Berceo, l'on trouve *tor* ou *torr*.

V. 2297. — Sanchez interprète *so'l* (ou *sol*) : *so el, debajo del* (sous le, au-dessous du), faisant élider l'*e* de l'article *el* par la voyelle qui précède. Sanchez a fort bien vu.

A Valence se tenait Mon Cid avec tous ses vassaux.
Avec lui ses deux gendres les infants de Carrion.
2290 Il était étendu sur un banc à dossier, il dormait le Campéador.
Une méchante alerte sachez qu'il leur survint.
Le lion sortit de sa cage et rompit son attache.
En grande crainte ils se virent au milieu de la cour.
Ceux du Campéador mettent leurs manteaux sur leurs bras,
2295 Et entourent le banc à dossier, et se tiennent près de leur seigneur.
Fernand Gonzalez ne vit point là où se réfugier, ni chambre ouverte, ni tour;
Il se mit sous le banc à dossier, tant il eut peur.
Diègue Gonzalez sortit par la porte,
Disant de sa bouche : « Je ne reverrai plus Carrion! »
2300 Derrière une poutre pressoir il se mit avec grande frayeur.
Son manteau et sa cotte, il les retira tout salis.
Sur ce se réveilla celui qui en bonne heure naquit.
Il vit le banc à dossier entouré de ses bons barons.
« Qu'est ceci, mesnies, et que voulez-vous? »
2305 — « C'est que, seigneur honoré, le lion nous a donné une alerte. »
Mon Cid appuya le coude, se leva debout.
Il a au cou son manteau, et il marche vers le lion.
Le lion, en le voyant ainsi, fut intimidé :
Devant Mon Cid il courba la tête et baissa le visage.
2310 Mon Cid don Rodrigue le prit par le cou,
Et le domptant, l'emmena; il le mit dans sa cage.
Tous ceux qui sont là en sont émerveillés,
Et ils retournent au palais vers la cour.
Mon Cid demanda après ses gendres, et ne les trouva pas.

V. 2300.—Cette expression *viga lagar* (au lieu de *viga de lagar*) est à remarquer. Notre ancien français présente des formes tout à fait semblables: *Hôtel-Dieu*, *Fête-Dieu*, *Château-Thierry*, *Champ-Louis*, etc., etc.

V. 2307.— Ms. et texte de Sanchez : *pora* leon. Nous avons corrigé, en nous rappelant que dans des circonstances analogues, le poëte fait élider l'*e* de l'article *el* par la voyelle qui précède. (Voyez le vers 2297 et le vers 3483.)

V. 2311. — Sur le sens du verbe *adestrar*, voyez Terreros y Pando, *Diccionario castellano*.

2315 Mager los estan lamando, ninguno non responde.
Quando los fallaron è ellos vinieron, así vinieron sin color.
Non viestes tal guego como iba por la cort.
Mandólo vedar Mio Cid el Campeador.
Mucho s tobieron por embaydos los infantes de Carrion.
2320 Fiera cosa les pesa desto que les cuntió.
Ellos en esto estando don avien grant pesar,
Fuerzas de Marruecos Valencia vienen cercar.
Cinquenta mill tiendas fincadas ha de las cabdales.
Aqueste era el rey Bucar, sil' ouiestes contar.
2325 Alegravas' el Cid è todos sus varones,
Que les crece la ganancia, grado al Criador.
Mas, sabet, de cuer les pesa à los infantes de Carrion :
Ca veyen tantas tiendas de Moros, de que non avien sabor.
Amos ermanos apart salidos son :
2330 Catamos la ganancia è la perdida non.
Ya en esta batalla à entrar abremos nos.
Esto es aguisado por non ver Carrion.
Vibdas remandrán fijas del Campeador.
Oyó la poridad aquel Muño Gustioz.
2335 Vino con estas nuevas à Mio Cid Ruy Diaz el Campeador.
Evades que pavor han vuestros yernos, tan osados son.
Por entrar en batalla desean Carrion.
Hidlos conortar, sí vos vala el Criador!
Que sean en paz, è non ayan y racion.
2340 Nos convusco la vencremos è valernos ha el Criador.
Mio Cid don Rodrigo sonrrisando salió.
Dios vos salve, yernos, infantes de Carrion!
En brazos tenedes mis fijas tan blancas como el sol.
Hyo deseo lides, è vos à Carrion.
2345 En Valencia folgad à todo vuestro sabor;
Ca d'aquent los Moros, yo so sabidor,

V. 2320. — *Fiera cosa.* Voyez, au vers 2212, les mots *nulla cosa*, employés de même adverbialement.

V. 2324. — Texte de Sanchez : sil' *oviestes* contar. Mot à mot : *si vous l'eussiez conter*, ce qui ne présente aucun sens. Sanchez a pris l'*u* voyelle pour l'*u* consonne (ou le *v*). Remarquer ce mot *ouiestes*, du vieux verbe français *ouir*, conjugué à la manière provençale. C'est une des formes les plus curieuses de notre Poëme.

V. 2327. — *Cuer.* Voyez au vers 226 la note.

V. 2330. — C'est-à-dire : « Considérons le gain

2315 En vain on les appelle, ni l'un ni l'autre ne répond.
Lorsqu'on les retrouva et qu'ils vinrent, ils vinrent ainsi sans couleur.
Vous n'avez [jamais] vu tel amusement comme celui qui allait par la cour.
Mon Cid le Campéador fit cela défendre.
Les infants de Carrion se tinrent fort pour outragés.
2320 Fièrement il leur pèse de ce qui leur est arrivé.
Tandis qu'ils en étaient sur ce, de quoi ils avaient grand chagrin,
Des forces de Maroc viennent assiéger Valence.
On a planté cinquante mille tentes des principales.
Celui-ci était le roi Bucar, si vous l'avez ouï conter.
2325 Le Cid se réjouissait, ainsi que tous ses barons,
De ce que le butin leur croissait, grâces au Créateur.
Mais, sachez, les infants de Carrion en sont chagrins en leur cœur;
Car ils voient toutes ces tentes des Mores, ce qui ne leur plaît pas.
Les deux frères sont sortis à part :
2330 « Considérons le gain et non la perte.
« Voilà qu'il nous faudra entrer dans cette bataille.
« Cela est fait exprès pour que nous ne revoyions plus Carrion.
« Veuves demeureront les filles du Campéador. »
Ce Muño Gustioz entendit la confidence.
2335 Il vint avec ces nouvelles à Mon Cid Ruy Diaz le Campéador.
« Voici que vos gendres ont peur, tant ils sont braves.
« Parce qu'il faut entrer en bataille, ils regrettent Carrion.
« Allez les réconforter, [et] qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!
« Qu'ils restent tranquilles, et n'aient pas ici part au butin.
2340 « Nous gagnerons avec vous la bataille, et le Créateur nous aidera. »
Mon Cid don Rodrigue en souriant sortit.
« Dieu vous sauve, mes gendres, infants de Carrion!
« Tenez en vos bras mes filles aussi blanches que le soleil.
« Moi je désire les combats, et vous Carrion.
2345 « Amusez-vous dans Valence à tout votre souhait;
« Car d'ici les Mores, je suis connaisseur,

(que nous avons fait) et non la perte (que nous pouvons faire). »

V. 2334. — Il faut se rappeler que le Cid avait chargé Pero Bermuez et Muño Gustioz d'observer les faits et gestes des infants.

V. 2338. — Sanchez écrit *conotar*. Il faut évidemment lire *conortar*, comme au vers 2314. Le copiste aura négligé, sur la seconde voyelle de ce mot, un léger signe graphique indiquant la suppression de l'r.

V. 2346. — Texte de Sanchez : *daque*. (Voyez le vers 2392 et *passim*.)

Arrancar me los trevo con la merced del Criador.

. . . . . .

. . . . . .

Aun vea el hora que vos merezcades tanto.
En una compaña tornados son amos.
2350 Así lo otorga don Pero, cuemo se alaba Ferrando!
Plógo à Mio Cid è à todos sos vasallos.
Aun si Dios quisiere è el Padre que está en alto,
Amos los mios yernos buenos serán en campo.
Esto van diciendo è las yentes se alegando.
2355 En la ueste de los Moros los atamores sonando.
A maravilla lo avien muchos de sos Christianos;
Ca nunqua lo vieron, ca nuevos son legados.
Mas se maravillan entre Diego è Ferrando.
Por la su voluntad non serien ali legados.
2360 Oyd lo que fabló el que en buen' ora násco :
Alá, Pero Bermuez el mio sobrino caro!
Curiesme à Diego è curiesme à don Ferrando,
Mios yernos amos à dos, las cosas que mucho amo.
Ca los Moros con Dios non fincarán en campo.
2365 Hyo vos digo, Cid, por toda caridad,
Que oy los infantes à mi por amo non avrán.
Curielos quisquier, ca dellos poco min' cal.
Hyo con los mios ferir quiero delant.
Vos con los vuestros firmemientre à la zaga tengades.
2370 Si cueta fuere bien me podredes huviar.
Aqui legó Minaya Alvar Fañez : oyd ya, Cid Campeador leal!
Esta batalla el Criador la ferá,

V. 2347. — *Treverse* pour *atreverse*, comme le remarque fort bien Sanchez. — Immédiatement après ce vers, le manuscrit du *Poëme du Cid* se trouve déchiré: il y manque un feuillet; et comme chaque page contient environ vingt-cinq vers, il y a donc ici une lacune d'à peu près cinquante vers. Cette lacune est assurément fort regrettable. Cependant, avec le secours de la *Chronique du Cid*, on peut, jusqu'à un certain point, réparer le dommage et renouer le fil brisé du récit. — Lorsque le Cid a dit à ses gendres de demeurer tranquilles à Valence, et qu'il ira sans eux combattre les Mores, les infants se récrient, protestant qu'ils tiennent à honneur de l'accompagner à la bataille. Puis, les préparatifs du combat: les troupes chrétiennes entendent la messe, qui leur est dite par l'évêque Hiéronyme. Puis, dans une escarmouche qui précède la bataille, l'infant don Fernand ayant pris la fuite devant un More de haute taille, Pero Bermuez, qui est chargé de veiller sur les infants, va contre le More, le tue et donne son cheval à Fernand,

«Je m'engage à les chasser, avec la merci du Créateur.»

. . . . . .

. . . . . .

«Qu'il voie même l'heure où vous ayez tant mérité.»

Tous deux sont retournés de compagnie.

2350 A cela consent don Pero : comme Fernand se réjouit!

Cela plut à Mon Cid et à tous ses vassaux.

«Même, si Dieu le veut, ainsi que le Père qui est là-haut,

«Les deux miens gendres seront bons dans le champ.»

Ils vont disant cela, et les troupes [vont] se rapprochant.

2355 Dans l'armée des Mores les tambours sonnent.

Beaucoup de ses Chrétiens en étaient émerveillés;

Car jamais ils n'avaient vu telle chose, car ils sont nouveaux arrivés.

Diègue et Fernand sont [encore] plus étonnés.

De leur propre volonté ils ne seraient point là venus.

2360 Ecoutez ce que dit celui qui en bonne heure naquit:

«Holà! Pero Bermuez le mien cher neveu!

«Veillez-moi sur [don] Diègue et veillez-moi sur don Fernand,

«Tous deux mes gendres, les choses que j'aime beaucoup.

«Car, avec [l'aide de] Dieu, les Mores ne s'établiront pas dans le champ.»

2365 —«Je vous dis, Cid, en toute charité,

«Qu'aujourd'hui les infants ne m'auront pas pour gouverneur.

«Veille sur eux qui voudra; car d'eux, peu m'en chaut.

«Moi, avec les miens, je veux [aller] frapper en avant.

«Vous, avec les vôtres tenez ferme à l'arrière-garde.

2370 «En cas de péril pressant, bien vous me pourrez secourir.»

Ici arriva Minaya Alvar Fañez: «Or çà, écoutez, Cid Campéador loyal!

«Cette bataille, le Créateur la fera,

en s'efforçant de l'encourager. Le premier vers qu'on lit après la lacune rapporte les dernières paroles adressées à don Fernand par Pero Bermuez qui vient de rappeler au lâche comte quel est l'homme dont il a l'honneur d'être le gendre.

V. 2348. — Ms. et texte de Sanchez : que vos *merezca dos* tanto. Le verbe *merecer* signifie *mériter* et *avoir à remercier*. Si le poëte l'eût employé ici dans cette seconde acception, et s'il eût voulu dire que Pero Bermuez (ou le Cid) aurait de la reconnaissance aux deux infants, il n'aurait pas mis *vos dos*, mais *amos à dos*, comme toujours. Il faut, d'ailleurs, remarquer qu'il n'y a en scène qu'un seul des infants, et non les deux. Nous avons donc vu ici une faute du copiste, et nous avons corrigé.

V. 2355. — Texte de Sanchez : *veste* (le *v* au lieu de l'*u*). (Voyez au vers 2324 la note.)

V. 2367. — *Min'cal*. Voyez le vers 230, à la note. J'ajouterai, encore ici, que l'apostrophe placée par Sanchez après l'*n*, en signe d'élision serait, selon moi, mieux placée avant.

E vos tan dinno que con él avedes part.
Mandadnos los ferir de qual part vos semeiar.
2375 El debdo que ha cada uno à complir será.
Verlo hemos con Dios è con la vuestra auce.
Dixo Mio Cid : hayamoslo mas de vagar.
Afevos el obispo don Hieronymo muy bien armado.
Paraba s delant al Campeador, siempre con la buen' auce.
2380 Oy vos dix' la misa de Sancta Trinidade.
Por eso sali de mi tierra è vin' vos buscar,
Por sabor que avia de algun Moro matar.
Mi orden è mis manos querrialas ondrar,
E à estas feridas yo quiero ir delant.
2385 Pendon traio à corzas è armas de señal.
Si ploguiese à Dios querrialas ensaiar,
Mio corazon que pudiese folgar,
E vos, Mio Cid, de mi mas vos pagar.
Si este amor non feches, yo de vos me quiero quitar.
2390 Esora dixo Mio Cid : lo que vos queredes plazme.
Afe los Moros à oio, idlos ensaiar.
Nos d'aquent veremos como lidia el abbat.
El obispo don Hieronymo príso à espolonada,
E ybalos ferir à cabo del alvergada.
2395 Por la su ventura è Dios quel' amaba,
A los primeros colpes dos Moros mataba de la lanza.
El astil ha quebrado è metió mano al espada.
Ensaiabas' el obispo; Dios, que bien lidiaba!
Dos mató con lanza, è cinco con el espada.
2400 Los Moros son muchos, derredor le cercaban.
Dabanle grandes colpes, mas nol' falsan las armas.

V. 2374. — Remarquer l'infinitif qui termine ce vers.

V. 2376-77. — Sanchez ne met que deux points à la fin de chacun de ces vers.

V. 2382. — Le poëte a mis le singulier *algun Moro*, parce que le pluriel lui faisait une syllabe de trop. Mais le bon évêque ne se serait pas contenté pour si peu. (Voyez le vers 1762.)

V. 2385. — Cette expression *à corzas* (à chevrettes) embarrasse beaucoup Sanchez, et je le conçois; car rien n'indique dans le Poëme que l'on mît des figures, des armoiries sur les pennons; et d'ailleurs, ce ne seraient point là des armoiries convenables pour un homme d'église, pour un évêque. Le poëte, dit Sanchez, semble vouloir parler d'un pennon léger, que l'on portait pour courir (*correr*). Peut-être aussi, ajoute-t-il, faut-il lire *à cordas*, parce que ce pennon était

« Et vous qui si justement êtes en faveur auprès de lui.
« Ordonnez-nous de les frapper du côté que bon vous semble.
2375 « Le devoir qu'a chacun devra être accompli.
« Nous l'allons voir avec [l'aide de] Dieu et sous vos auspices. »
Mon Cid dit : « Faisons cela plus à loisir. »
Voici venir l'évêque don Hiéronyme très-bien armé.
Il se plaça devant le Campéador, toujours sous de bons auspices.
2380 « Aujourd'hui je vous ai dit la messe de la sainte Trinité.
« Pour cela j'ai quitté mon pays et suis venu vous chercher,
« Pour le désir que j'avais de tuer quelque More.
« Je voudrais honorer mon ordre et mes mains,
« Et à ce combat je veux aller devant.
2385 « Je porte un pennon à crosse et des armes de choix.
« S'il plaisait à Dieu, je les voudrais essayer,
« Afin que mon cœur se pût réjouir,
« Et que vous, Mon Cid, vous fussiez de moi plus satisfait.
« Si vous me refusez cette faveur, je veux de vous me séparer. »
2390 Pour lors Mon Cid dit : « Ce que vous voulez me plaît.
« Voici les Mores en vue, allez les éprouver.
« Nous verrons d'ici comment se bat l'abbé. »
L'évêque don Hiéronyme piqua de l'éperon,
Et il les alla frapper au bout du camp.
2395 Grâce à son bonheur et à Dieu qui l'aimait,
Des premiers coups il tuait deux Mores de sa lance.
Il a brisé la hampe, et il a mis la main à l'épée.
L'évêque s'exerçait; Dieu! comme il se battait bien!
Il en tua deux avec la lance, et cinq avec l'épée.
2400 Les Mores sont nombreux, ils l'environnaient tout autour.
Ils lui donnaient de grands coups; mais ils ne faussent point son armure.

assujetti avec des cordes. Il nous est impossible d'admettre et le pennon pour courir, et le pennon à cordes. Dans notre opinion, il y a ici tout simplement une de ces transpositions de lettres si fréquentes dans le *Poëme du Cid*: *à corzas* pour *à crozas* (avec le pluriel pour le singulier), et il s'agit d'un pennon à crosse. Il n'y a rien d'extraordinaire que le bois d'un pennon ait cette forme quand c'est le pennon d'un évêque. Dans la *Chanson de Roland*, après nous avoir raconté comme quoi l'archevêque Turpin a jeté à terre un émir, l'auteur fait dire aux Français :

En l'arcevesque est ben la croce salve!

V. 2393. — Au mot *príso*, Sanchez interprète fort bien : *prendió*, en ajoutant que *príso* est au parfait simple la forme irrégulière du verbe *prender*. Oui, en effet; comme, chez nous, *je pris* est l'irrégulier de *prendre*.

El que en buen ora násco los oios le fincaba.
Enbrazó el escudo, è abaxó el asta;
Aguijó à Babieca el cavallo que bien anda,
2405 Hybalos ferir de corazon è de alma.
En las aces primeras el Campeador entraba.
Abatió à siete è à quatro mataba.
Plógo à Dios, aquesta fue el arrancada.
Mio Cid con los suyos cae en alcanza.
2410 Veriedes quebrar tantas cuerdas, è arrancarse las estacas,
E acostarse los tendales, con huebras eran tantas.
Los de Mio Cid à los de Bucar de las tiendas los sacan.
Sacanlos de las tiendas, caenles en alcanz.
Tanto brazo con loriga veriedes caer apart,
2415 Tantas cabezas con yelmos que por el campo caen,
Cavallos sin dueños salir à todas partes.
Siete mígos complidos duró el segudar.
Mio Cid al rey Bucar caiól' en alcanz.
Acá torna, Bucar! Venist dalent mar.
2420 Verte has con el Cid el de la barba grant.
Saludarnos hemos amos, è taiaremos amistad.
Respuso Bucar al Cid : confonda Dios tal amistad!
El espada tienes desnuda en la mano è veote aguijar.
Así como semeja, en mi la quieres ensaiar.
2425 Mas si el cavallo non estropieza ò comigo non caye,
Non te iuntarás comigo fata dentro en la mar.
Aqui respuso Mio Cid : esto non será verdad.
Buen cavallo tiene Bucar, è grandes saltos faz.
Mas Babieca, el de Mio Cid, alcanzandolo va.
2430 Alcanzólo el Cid à Bucar à tres brazas del mar.
Arriva alzó Colada, un grant colpe dadol' ha.
Las carbonclas del yelmo tollidas gelas ha.
Cortól' el yelmo è librado todo lo al.

V. 2416.—Texte de Sanchez : à *todos* partes. Quoiqu'il y ait dans ce Poëme plusieurs exemples de substantifs des deux genres, il m'a paru que celui-ci, *parte* ou *part*, ne pouvait pas être du nombre, et j'ai corrigé.

V. 2417.—Dans son *Index* placé à la suite du *Poema del Cid*, Sanchez paraît disposé à penser que le mot *mígos* a été employé ici pour *mingos*, abrégé de *domingos* (dimanches), et que ces sept dimanches signifient sept semaines. Cela ne

Celui qui en bonne heure naquit avait les yeux sur lui fixés.
Il embrassa son écu, et abaissa le bois de sa lance;
Il éperonna Babieca le cheval qui bien va,
2405 [Et] alla les frapper de cœur et d'âme.
Dans les premiers bataillons le Campéador entra.
Il abattit sept [Mores] et en tua quatre.
Cela plut à Dieu [et] ce fut la victoire.
Mon Cid avec les siens tombe à leur poursuite.
2410 Vous eussiez vu briser maintes cordes, et arracher les attaches,
Et renverser les pavillons, qui étaient fort bien ouvrés.
Ceux de Mon Cid tirent ceux de Bucar hors des tentes.
Ils les tirent hors des tentes, ils tombent à leur poursuite.
Vous eussiez vu maint bras avec la cuirasse tomber de côté,
2415 Mainte tête avec le heaume qui tombe dans le champ,
Des chevaux sans maîtres courir de toutes parts.
La poursuite dura sept milles accomplis.
Mon Cid tomba à la poursuite du roi Bucar.
«Tourne par ici, Bucar! Tu es venu de delà la mer.
2420 «Tu te verras avec le Cid à la grande barbe.
«Tous deux nous nous saluerons, et contracterons amitié.»
Bucar répondit au Cid : «Dieu confonde une telle amitié!
«Tu tiens à la main l'épée nue et je te vois piquer des deux.
«A ce qu'il semble, sur moi tu la veux essayer.
2425 «Mais si mon cheval ne trébuche et avec moi ne tombe,
«Tu ne te joindras avec moi que dans la mer.»
Ici Mon Cid répondit : «Ce ne sera pas la vérité!»
Bucar a un bon cheval et qui fait de grands bonds.
Mais Babieca, celui de Mon Cid, va l'atteignant.
2430 Le Cid atteignit Bucar à trois brasses de la mer.
En haut il leva Colada [et] lui porta un grand coup.
Il lui a fait sauter les escarboucles du heaume.
Il lui a coupé le heaume et fendu tout le reste.

présenterait aucun sens. C'est, il est vrai, l'unique fois que le mot *mágo* se rencontre dans les anciens monuments de la langue espagnole; mais dans les poésies de Gonzalo de Berceo et le *Poema de Alexandro*, on trouve le mot *migero*, *mijero*, et Sanchez interprète fort bien : *milla de legua* (mille de lieue). Le mot *mágo* n'est, selon nous, que l'abrégé graphique de *migero*.

V. 2419.—Sanchez écrit *venist'* (avec l'apostrophe). (Voyez au vers 332 la note.)

Fata la cintura el espada legado ha.
2435 Mató à Bucar, el rey de alen mar,
E ganó à Tizon que mill marcos d'oro val.
Venció la batalla maravillosa è grant.
Aquis' ondró Mio Cid è quantos con él son.
Con estas ganancias yas' yban tornando.
2440 Sabet, todos de firme robaban el campo.
A las tiendas eran legados, do estaba el que en buen ora násco.
Mio Cid Ruy Diaz el Campeador contado,
Con dos espadas que él preciaba algo,
Por la matanza vinia tan privado,
2445 La cara froncida è almofar soltado,
Cofia sobre los pelos, froncida della ya quanto.
Algo vie Mio Cid de lo que era pagado.
Alzó sos oios, estaba à delant catando;
El vió venir à Diego è à Fernando.
2450 Amos son fijos del conde don Gonzalo.
Alegró s Mio Cid, fermoso sonrrisando :
Venides, mios yernos, mios fijos sodés amos.
Se que de lidiar bien sodes pagados.
A Carrion de vos yrán buenos mandados,
2455 Como el rey Bucar avemos arrancado.
Como yo fio por Dios è en todos los sos Sanctos,
Desta arrancada nos yremos pagados.
Minaya Alvar Fañez esora es legado.
El escudo trae al cuello, è todo espado.
2460 De los colpes de las lanzas non avie recabdo.
Aquelos que gelos dieran non gelo avien logrado.
Por el cobdo ayuso la sangre destellando,
De XX. arriva ha Moros matado.
De todas partes sos vasallos van legando.
2465 Grado à Dios è al Padre que está en alto,

V. 2443.—Le savant Aldrete, dans une liste de vieux mots castillans, cite *algo* et interprète: *bien*. (*Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.)

V. 2444. — Le radical de *matanza* est *matar* (tuer).

V. 2445. — Quoi qu'en dise Sanchez, voilà le mot *almofar* employé encore dans le sens de *casque*. (Voyez le vers 798 et la note.)

V. 2450. — Nous le savons; vous nous l'avez déjà dit au vers 2278.

L'épée est parvenue jusqu'à la ceinture.
2435 Il tua Bucar, le roi de delà la mer,
Et gagna Tizon qui vaut mille marcs d'or.
Il remporta la victoire merveilleuse et grande.
Là s'honora Mon Cid, ainsi que tous ceux qui sont avec lui.
Avec ce butin déjà ils allaient s'en retournant.
2440 Sachez-le, tous à force pillaient le camp.
Ils étaient arrivés aux tentes où se tenait celui qui en bonne heure naquit.
Mon Cid Ruy Diaz le Campéador renommé,
Avec deux épées qu'il estimait beaucoup,
A travers la tuerie revenait très-promptement,
2445 Le visage plissé, et le casque détaché,
La coiffe sur les cheveux, plissée elle-même on ne peut plus.
Mon Cid vit quelque chose dont il fut content.
Il leva les yeux, il regarda devant soi;
Il vit venir Diègue et Fernand.
2450 Tous deux sont fils du comte don Gonzalo.
Mon Cid se réjouit, souriant bellement :
« Venez, mes gendres, vous êtes tous deux mes fils.
« Je sais que de combattre vous êtes bien contents.
« De vous à Carrion iront de bons messages,
2455 « Comme quoi nous avons vaincu le roi Bucar.
« Comme j'ai confiance en Dieu et en tous ses saints,
« De cette victoire nous sortirons satisfaits. »
Minaya Alvar Fañez est pour lors arrivé.
Il porte au cou son écu, et tout couvert de coups d'épée.
2460 Quant aux coups de lance, on ne saurait les compter.
Ceux qui les lui avaient donnés n'avaient pas réussi.
Par le coude en bas distillant le sang,
Il a tué plus de vingt Mores.
De toutes parts ses vassaux arrivent.
2465 « Grâces à Dieu et au Père qui est là-haut,

V. 2459. — Sur le sens de ce vers, nul doute. Mais je ne crois pas, avec Sanchez, que le mot *espado* soit la contraction, ou plutôt, l'abrégé graphique de *espeado*. Dans mon opinion, il représente *espadado*, d'autant que le substantif *espadada* (coup d'épée) se trouve déjà dans le Poëme. (Voyez le vers 758.) Les Provençaux avaient également le verbe *espadar* (tuer avec l'épée, enfiler).

V. 2462. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

E à vos, Cid, que en buen ora fuestes nado!
Matastes à Bucar è arrancamos el campo.
Todos estos bienes de vos son è de vuestros vasallos.
E vuestros yernos aqui son ensaiados,
2470 Fartos de lidiar con Moros en el campo.
Dixo Mio Cid : yo desto so pagado.
Quando agora son buenos, adelant serán preciados.
Por bien lo dixo el Cid, mas ellos lo tobieron à mal.
Todas las ganancias à Valencia son legadas.
2475 Alegre es Mio Cid con todas sus compañas ;
Que à la racion caye seiscientos marcos de plata.
Los yernos de Mio Cid, quando este haver tomaron
Desta arrancada, que lo tienen en so salvo,
Cuidaron que en sus dias nunqua serien minguados.
2480 Fueron en Valencia muy bien arreados.
Conduchos à sazones, buenas pieles, è buenos mantos.
Mucho son alegres Mio Cid è sus vasallos.
Grant fue el dia la cort del Campeador.
Despues que esta batalla vencieron è al rey Bucar mató,
2485 Alzó la mano, à la barba se tomó :
Grado à Christus que del mundo es señor,
Quando veo lo que avia sabor :
Que lidiáran conmigo en campo mios yernos amos à dos!
Mandados buenos irán dellos à Carrion,
2490 Como son ondrados è avernos grant pro.
Sobeianas son las ganancias que todos han ganadas.
Lo uno es nuestro, lo otro han en salvo.
Mandó Mio Cid el que en buen ora násco,
Desta batalla que han arrancado,
2495 Que todos prisiesen so derecho contado ;
Que la su quinta non fuese olvidado.
Así lo facen todos, ca eran acordados.

V. 2479. — *Minguados*, pour *menguados*. De même, au vers 829, le poëte dit *minguaba* au lieu de *menguaba*.

V. 2486. — *Grado à Christus*, etc. Voyez le vers 1942 et la note.

V. 2489. — Sanchez, je ne sais pourquoi, met un point à la fin de ce vers.

V. 2490. — Ms. et texte de Sanchez : aver*vos*. Faute du copiste. Il faut évidemment lire *avernos*, de même qu'on lit *nuestro* au vers 2492. —

«Et à vous, Cid, qui en bonne heure êtes né!
«Vous avez tué Bucar et nous avons gagné la bataille.
«Tous ces biens sont à vous et à vos vassaux.
«Et vos gendres se sont ici essayés;
2470 «[Ils sont] las de s'être battus dans le champ avec les Mores.»
Mon Cid dit : «De cela je suis content.
«Puisqu'à présent ils sont bons, plus tard ils seront estimés.»
Le Cid le dit pour bien, mais ils le prirent à mal.
Tout le butin est arrivé à Valence.
2475 Mon Cid est content ainsi que toutes ses compagnies;
Car au partage il échoit [à chacun] six cents marcs d'argent.
Les gendres de Mon Cid, quand ils prirent cet avoir
[Provenant] de cette victoire, [et] qu'ils l'eurent en leur possession,
Ils crurent que jamais de leur vie ils ne seraient nécessiteux.
2480 Ils allèrent à Valence très-bien parés.
[Il y a] des vivres à souhait, de belles fourrures et de beaux manteaux.
Ils sont fort contents, Mon Cid et ses vassaux.
Grande fut ce jour-là la cour du Campéador.
Après qu'on eut remporté cette victoire et qu'il eut tué le roi Bucar,
2485 Il leva la main, il se prit la barbe :
«Grâces soient rendues à Christ qui du monde est seigneur,
«Puisque je vois ce que je désirais :
«Que mes gendres avec moi dans le champ ont tous deux combattu!
«De bons messages iront sur leur compte à Carrion,
2490 «Comme ils sont honorés, et que nous avons grand profit.
«Immense est le butin que tous ont gagné.
«Une partie est nôtre, le reste leur appartient.»
Il ordonna, Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit,
De cette bataille où ils avaient été vainqueurs,
2495 Que tous prissent ce qui leur revenait de droit;
[Mais] que son cinquième ne fût pas oublié.
Ainsi font-ils tous, car ils étaient recordés.

Quant à cet infinitif *aver*, on a déjà eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que notre poëte emploie volontiers l'infinitif à la place de l'indicatif ou du futur.

V. 2496.—Il est curieux de rencontrer le participe *olvidado*, masculin, avec le substantif féminin *quinta*. Que voulez-vous? Le poëte avait besoin de la terminaison *a o* pour l'assonance, et entre *quinta* et *olvidado*, il a peut-être sous-entendu quelque substantif masculin, comme *negocio*.

Caieronle en quinta al Cid seiscientos cavallos,
E otras azemillas è camelos largos.
2500 Tantos son de muchos que non serien contados.
Todas estas ganancias fizo el Campeador.
Grado à Dios que del mundo es señor!
Antes fue minguado, agora rico so;
Que he haver, è tierra, è oro è onor,
2505 E son mios yernos infantes de Carrion.
Arranco las lides como place al Criador.
Moros è Christianos de mi han grant pavor.
Alá dentro en Marruecos, ò las mezquitas son,
Que avrán de mi salto quizab, alguna noch,
2510 Ellos lo temen, ca non lo pienso yo.
No los iré buscar, en Valencia seré yo.
Ellos me darán parias con ayuda del Criador,
Que paguen à mi ò à qui yo ovier' sabor.
Grandes son los gozos en Valencia, con Mio Cid el Campeador,
2515 De todas sus compañas è de todos sus vasallos.
Grandes son los gozos de sus yernos amos à dos :
Daquesta arrancada que lidiaron de corazon,
Valia de cinco mill marcos ganaron amos à dos.
Mucho s tienen por ricos los infantes de Carrion.
2520 Ellos con los otros vinieron à la cort.
Aqui está con Mio Cid el obispo don Hieronymo,
El bueno de Alvar Fañez, cavallero lidiador,
E otros muchos que crió el Campeador.
Quando entraron los infantes de Carrion,
2525 Recibiólos Minaya por Mio Cid el Campeador :
Acá venid, cuñados, que mas valemos por vos.
Así como legaron pagós' el Campeador :
Evades aqui, yernos, la mi mugier de pro,

V. 2499. — Sanchez donne le mot *largo*, à cet endroit, comme synonyme de *mucho, abundante*. C'est fort bien vu.

V. 2500. — Mot à mot : «Ils sont tant de beaucoup, etc.»

V. 2508. — Le traducteur demande encore pardon pour cette construction de phrase.

V. 2509. — Dans son ouvrage, si précieux d'ailleurs, sur l'origine de la langue espagnole, le savant Mayans donne le mot *quizá*, forme moderne de *quizab*, comme venant de l'arabe. (*Del orig. de la leng. española*, t. I, p. 252.) Cet adverbe est un composé du pronom relatif *qui* et de *sab*, 3e pers. de l'indicatif du verbe *saber*. Les Proven-

Il échut au Cid, pour son cinquième, six cents chevaux,
Et d'autres bêtes de somme, et des chameaux en nombre.
2500 Il y en a tant et tant qu'on ne saurait les compter.
Tel est le butin que fit le Campéador.
« Grâces à Dieu qui du monde est seigneur!
« Auparavant j'étais pauvre, maintenant je suis riche;
« Car j'ai avoir, et terre, et or et fief,
2505 « Et mes gendres sont infants de Carrion.
« Je gagne les batailles, comme il plaît au Créateur.
« Mores et Chrétiens de moi ont grande crainte.
« Là-bas dans Maroc, où sont les mosquées,
« Qu'ils seront assaillis par moi, peut-être, quelque nuit,
2510 « Eux ils le craignent; quant à moi, je n'y pense pas.
« Je ne les irai point chercher, je demeurerai à Valence.
« Ils me donneront un tribut, avec l'aide du Créateur,
« Qu'ils payeront à moi ou à qui je voudrai. »
Grande est la joie à Valence, avec Mon Cid le Campéador,
2515 De toutes ses compagnies et de tous ses vassaux.
Grande est la joie de ses deux gendres :
[Par suite] de cette bataille où ils combattirent de cœur,
Ils ont tous deux gagné une valeur de cinq mille marcs.
Les infants de Carrion se tiennent fort pour riches.
2520 Eux, avec les autres, ils vinrent à la cour.
Là se tiennent avec Mon Cid l'évêque don Hiéronyme,
Le brave d'Alvar Fañez, chevalier batailleur,
Et beaucoup d'autres qu'a nourris le Campéador.
Lorsqu'entrèrent les infants de Carrion,
2525 Minaya les reçut pour Mon Cid le Campéador :
« Venez çà, parents, car par vous nous valons davantage. »
Dès qu'ils arrivèrent, le Campéador fut content :
« Voyez ici, gendres, la mienne femme de bien,

çaux employaient fréquemment ces mots *qui sab* comme interjection. — Sanchez met un point à la fin de ce vers. Le sens n'est pas complet.

V. 2513. — Texte de Sanchez : à mi ò *aqui* (à moi ou ici). Faute d'impression.

V. 2516. — Sanchez met un point à la fin de ce vers. Cette ponctuation empêche de saisir la malice qui est dans la pensée du poëte.

V. 2517. — Est-il besoin de dire qu'il y a là, encore, une ironie du poëte?

V. 2521. — Remarquer le verbe *está* (au singulier) avec plusieurs sujets qui forment un pluriel. Bossuet a dit de même : « à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, etc. »

E amas las mis fijas doñ' Elvira è doña Sol.
2530 Bien vos abracen è sirvanvos de corazon.
Venciemos Moros en campo, è matamos
A aquel rey Bucar traydor probado.
Grado à Sancta Maria madre del nuestro Señor Dios,
Destos nuestros casamientos vos avredes onor.
2535 Buenos mandados irán à tierras de Carrion.
A estas palabras fabló Fernan Gonzalez :
Grado al Criador è à vos, Cid ondrado,
Tantos habemos de haberes que non son contados.
Por vos habemos ondra è habemos lidiado.
2540 Pensad de lo otro, que lo nuestro tenemoslo en salvo.
Vasallos de Mio Cid seyense sonrrisando :
Quien lidiára meior, ò quien fuera en alcanzo;
Mas non fallaban y à Diego ni à Ferrando.
Por aquestos guegos que iban levantando,
2545 E las noches è los dias tan mal los escarmentando,
Tan mal se conseiaron estos infantes amos.
Amos salieron apart : veramientre son hermanos.
Desto que ellos fablaron nos parte non hayamos.
Vayamos pora Carrion, aqui mucho detardamos.
2550 Los haberes que tenemos grandes son è sobeianos.
Mientra que visquieremos despender non los podremos.
Pidamos nuestras mugieres al Cid Campeador.
Digamos que las lebaremos à tierras de Carrion,
Enseñarlas hemos do las heredades son.
2555 Sacarlas hemos de Valencia, de poder del Campeador;
Despues, en la carrera, feremos nuestro sabor,
Ante que nos retrayan lo que cuntió del leon.
Nos de natura somos de condes de Carrion.
Haberes lebaremos grandes que valen grant valor.
2560 Escarniremos las fijas del Campeador.
Daquestos haberes siempre seremos ricos omes,

V. 2534.— Cette épithète *nuestros* me semble très-fine et très-heureuse. — Le mot *onor* est, je crois, employé ici encore dans sa double acception, *honneur* et *fief*.

V. 2539.—Encore dans ce vers, le poëte n'a-t-il pas interverti l'ordre des idées pour le besoin de l'assonance?

V. 2545.—Le texte de Sanchez porte : *las* dias.

« Et les deux miennes filles, doña Elvire et doña Sol.
2530 « Qu'elles vous embrassent bien et vous servent de cœur.
« Nous avons vaincu les Mores dans le champ, et avons tué
« Ce roi Bucar traître éprouvé.
« Grâces à sainte Marie, mère de Notre Seigneur Dieu,
« De ces notres mariages vous aurez de l'honneur.
2535 « De bons messages iront au pays de Carrion. »
A ces mots parla Fernand Gonzalez :
« Grâces au Créateur et à vous, Cid honoré,
« Nous avons tant de biens que nous ne saurions les compter.
« Par vous nous avons de l'honneur et nous avons combattu.
2540 « Pensez au reste; quant au nôtre, nous l'avons en sûreté. »
Les vassaux de Mon Cid se tenaient souriant :
[Ils cherchaient] qui avait le mieux combattu, ou qui avait été à la poursuite;
Mais ils ne trouvaient là Diègue ni Fernand.
A cause de ces plaisanteries qu'on allait soulevant,
2545 Et la nuit et le jour fort mal se raillant d'eux,
Ces deux infants fort malement se concertèrent.
Ils sortirent tous deux à l'écart : véritablement ils sont frères.
« A ces méchants propos ne nous exposons pas davantage.
« Allons vers Carrion, nous restons ici trop longtemps.
2550 « L'avoir que nous possédons est grand et considérable.
« De toute notre vie nous ne le pourrons dépenser.
« Demandons nos femmes au Cid Campéador.
« Disons que nous les mènerons aux terres de Carrion,
« [Et que] nous leur montrerons où sont nos héritages.
2555 « Nous les tirerons de Valence, du pouvoir du Campéador;
« Ensuite, dans le chemin, nous ferons à notre gré,
« Avant qu'on ne nous rappelle l'aventure du lion.
« De nature nous sommes des comtes de Carrion.
« Nous emporterons de grands biens qui valent grande valeur.
2560 « Nous outragerons les filles du Campéador.
« Avec ces biens nous serons toujours de riches hommes,

Dans tout le cours de ce Poëme, le substantif *dia* est du genre masculin, comme dans l'ancien provençal.

V. 2548 et suiv. — Ici commence, je crois, un dialogue où les deux frères prennent successivement la parole : l'un d'eux parle jusqu'au vers 2560, et l'autre exprime à son tour les mêmes sentiments.

Podremos casar con fijas de reyes ò de emperadores,
Ca de natura somos condes de Carrion.
Así las escarniremos à las fijas del Campeador,
2565 Antes que nos retrayan lo que fue del leon.
Con aqueste conseio amos tornados son.
Fabló Feran Gonzalez è fizo callar la cort.
Sí vos vala el Criador, Cid Campeador!
Que plega à doña Ximena è primero à vos,
2570 E à Minaya Alvar Fañez è à quantos aqui son,
Dadnos nuestras mugieres, que abemos à bendiciones.
Lebarlas hemos à nuestras tierras de Carrion;
Meterlas hemos en las villas
Que les diemos por arras è por honores.
2575 Verán vuestras fijas lo que habemos nos,
Los fijos que ovieremos en que habrán particion.
Dixo el Campeador : darvos he mis fijas è algo de lo mio.
El Cid que no s curiaba de así ser afontado :
Vos les diestes villas è tierras por arras en tierra de Carrion :
2580 Hyo quiero les dar axuuar tres mill marcos de plata;
Darvos mulas è palafrés muy gruesos de sazon,
Cavallos pora diestro fuertes è corredores,
E muchas vestiduras de paños è de ciclatones.
Darvos he dos espadas, à Colada è à Tizon :
2585 Bien lo sabedes vos, que las gané aguisa de varon.
Mios fijos sodes amos, quando mis fijas vos do.
Allá me lebades las telas del corazon.
Que lo sepan en Gallicia è en Castiella, è en Leon,
Con que riqueza embio mios yernos amos à dos.
2590 A mis fijas sirvades, que vuestras mugieres son.
Si bien las servides, vos randré buen galardon.
Otorgado lo han esto los infantes de Carrion.

V. 2563. — Le même vers, à une légère variante près, se trouve déjà un peu plus haut (v. 2558). Cette répétition serait-elle simplement une distraction du copiste? ou plutôt ne faut-il pas y voir une intention du poëte, un artifice naïf, pour mieux montrer la sotte vanité des infants?

V. 2565. — Ce vers, malgré une légère variante, n'est aussi que la répétition du vers 2557. Même observation, à peu près, que ci-dessus.

V. 2574. — Sur le mot *arras*, voyez les *Notes historiques et littéraires*.

V. 2578. — *Afontado*. L'orthographe de ce mot n'a-t-elle pas été altérée par le copiste? Dans

« [Et] nous pourrons épouser des filles de rois ou d'empereurs,
« Car de nature nous sommes comtes de Carrion.
« Ainsi nous outragerons les filles du Campéador,
2565 « Avant qu'on ne nous rappelle ce qui se passa avec le lion. »
Avec ce dessein tous deux s'en retournent.
Fernand Gonzalez parla et fit faire silence dans la cour.
« Ainsi le Créateur vous vienne en aide, Cid Campéador!
« Qu'il plaise à doña Chimène, et premièrement à vous,
2570 « Et à Minaya Alvar Fañez, et à tous ceux qui sont ici,
« Donnez-nous nos femmes, que nous avons en mariage béni.
« Nous les mènerons à nos terres de Carrion;
« Nous les mettrons dans les villes
« Que nous leur avons données pour arrhes et pour fiefs.
2575 « Vos filles verront ce que, nous, nous avons,
« [Et] ce qu'auront à partager les enfants que nous pourrons avoir. »
Le Campéador dit : « Je vous donnerai mes filles et quelque chose du mien. »
Le Cid, qui ne soupçonnait pas qu'il serait ainsi outragé :
« Vous, vous leur avez donné des villes et des terres pour arrhes au pays de Carrion;
2580 « Moi, je veux leur donner pour trousseau trois mille marcs d'argent;
« Vous donner, [à vous,] des mules et des palefrois de haute taille en bon point,
« Des chevaux destriers forts et coureurs,
« Et maints vêtements de drap et de ciclaton.
« Je vous donnerai deux épées, Colada et Tizon :
2585 « Bien vous le savez, que je les ai gagnées en manière de baron.
« Vous êtes tous deux mes fils, puisque je vous donne mes filles.
« Vous emportez là-bas les enveloppes de mon cœur.
« Que l'on sache en Galice et en Castille, et en Léon,
« Avec quelle richesse j'envoie mes deux gendres.
2590 « Servez mes filles, vu qu'elles sont vos femmes.
« Si bien vous les servez, je vous en donnerai bonne récompense. »
Les infants de Carrion [lui] ont promis cela.

le *Poema de Alexandro*, on lit constamment *aontado*, *aontada*.

V. 2583. — Le mot *ciclaton*, qui se retrouve fréquemment dans les anciennes poésies provençales et dans nos vieux romans français, a plusieurs sens dans ce Poëme. Ici, malgré l'emploi assez bizarre du pluriel (*paños*, *ciclatones*), il signifie une étoffe de soie brodée, ou de brocart.

V. 2591. — Sanchez fait de *randré* le futur de *rendir*. Ce mot me paraît plutôt venir de *render* ou *rander*, selon la prononciation française ici reproduite. Sanchez aurait pu remarquer aussi cette forme du futur, tout à fait irrégulière et toute française.

Aqui reciben las fijas del Campeador;
Conpienzan à recebir lo que el Cid mandó.
2595 Quando son pagados à todo so sabor,
Hya mandaban cargar infantes de Carrion.
Grandes son las nuevas por Valencia la maior.
Todos prenden armas è cavalgan à vigor,
Porque se escurren sus fijas del Campeador à tierras de Carrion.
2600 Hya quieren cavalgar, en espedimiento son,
Amas hermanas doñ' Elvira è doña Sol.
Fincaron los hinoios ant' el Cid Campeador :
Merced vos pedimos, padre, sí vos vala el Criador !
Vos nos engendrastes, nuestra madre nos parió :
2605 Delant sodes amos, Señora è Señor.
Agora nos embiades à tierras de Carrion :
Debdo nos es à complir lo que mandaredes vos.
Así vos pedimos merced nos amas à dos,
Que hayades vuestros mensaies en tierras de Carrion.
2610 Abrazólas Mio Cid è saludólas amas à dos.
El fizo aquesto, la madre lo doblaba.
Andad fijas d'aqui, el Criador vos vala !
De mi è de vuestro padre bien habedes nuestra gracia.
Hyd à Carrion do sodes heredadas.
2615 Así como yo tengo, bien vos he casadas.
Al padre è à la madre las manos les besaban.
Amos las bendixieron è dieronles su gracia.
Mio Cid è los otros de cavalgar pensaban,
A grandes guarnimientos, à cavallos è armas.
2620 Hya salien los infantes de Valencia la clara,
Espidiendo s de las dueñas è de todas sus compañas.
Por la huerta de Valencia teniendo salien armas.
Alegre va Mio Cid con todas sus compañas.
Viólo en los auueros el que en buen ora cínxo espada,

V. 2595. — Le mot *pagado* a un double sens : *payé* et *satisfait*. Je suis tenté de croire que, à cet endroit, le poëte ne l'a pas employé sans malice.

V. 2597. — Ici le mot *nuevas* est évidemment employé dans une autre acception que celles que le poëte lui a données jusqu'à présent.

V. 2605. — Le poëte place le mot *señor* après *señora* pour l'assonance.

V. 2610. — Sur cette acception de *saludar* (saluer), voyez au vers 1527 la note.

Alors ils reçoivent les filles du Campéador,
[Et] commencent à recevoir ce que le Cid a ordonné.
2595 Lorsqu'ils sont satisfaits à tout leur souhait,
Voilà que les infants de Carrion ordonnent que l'on charge.
Grand est le bruit par Valence la grande.
Tous prennent les armes et chevauchent à force,
Pour escorter les filles du Campéador aux terres de Carrion.
2600 Déjà elles veulent monter à cheval, elles prennent congé,
Les deux sœurs doña Elvire et doña Sol.
Elles se mirent à genoux devant le Cid Campéador :
« Nous vous demandons merci, père, [et] qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!
« Vous nous avez engendrées, notre mère nous mit au jour;
2605 « Vous êtes tous deux devant [nous], Seigneur et Madame.
« Maintenant vous nous envoyez aux terres de Carrion ;
« C'est un devoir pour nous d'accomplir ce que vous ordonnerez.
« Ainsi nous vous demandons toutes deux merci,
« Afin que vous ayez vos messages aux terres de Carrion. »
2610 Mon Cid les embrassa et les salua toutes deux.
Ainsi fit-il, la mère le fit au double.
« Allez-vous-en, mes filles, le Créateur vous soit en aide!
« De moi et de votre père bien vous avez notre grâce.
« Allez à Carrion où sont vos héritages.
2615 « Ainsi que je pense, bien vous ai-je mariées. »
A leur père et à leur mère elles baisaient les mains.
Tous les deux les bénirent et leur donnèrent leur grâce.
Mon Cid et les autres pensèrent à chevaucher,
Avec grand appareil, avec des chevaux et des armes.
2620 Voilà que les infants sortaient de Valence la brillante,
Prenant congé des dames et de toutes leurs compagnies.
Par le verger de Valence ils sortaient tenant leurs armes.
Mon Cid va joyeux avec toutes ses compagnies.
[Mais] il le vit aux augures, celui qui en bonne heure ceignit l'épée,

V. 2611. — Cette expression *lo doblaba* me paraît fort délicate, et assez difficile à traduire. Le poëte veut dire, je crois, que Chimène embrassa ses filles deux fois plus, deux fois plus tendrement que leur père.

V. 2614. — Chimène veut dire que ses filles sont devenues *propriétaires* à Carrion. Mais ce participe passé *heredadas* est à remarquer.

V. 2617. — Sanches met encore deux points à la fin de ce vers.

2625 Que estos casamientos non serien sin alguna tacha.
No s puede repentir, que casadas las ha amas.
O eres, mio sobrino, tu Felez Muñoz?
Primo eres de mis fijas amas d'alma è de corazon.
Mando t que bayas con ellas fata dentro en Carrion.
2630 Verás las heredades que à mis fijas dadas son.
Con aquestas nuevas vernás al Campeador.
Dixo Felez Muñoz : plazme d'alma è de corazon.
Minaya Alvar Fañez ante Mio Cid se paró :
Tornemosnos, Cid, à Valencia la maior;
2635 Que si à Dios ploguiere è al Padre Criador,
Hyrlas hemos ver à tierras de Carrion.
A Dios vos acomendamos doñ' Elvira è doña Sol.
Atales cosas fed que en placer caia à nos.
Respondien los yernos: así lo mande Dios!
2640 Grandes fueron los duelos à la departicion.
El padre con las fijas loran de corazon.
Así facian los cavalleros del Campeador.
Oyas, sobrino, tu Felez Muñoz :
Por Molina yredes, una noch y iazredes.
2645 Saludad à mio amigo el Moro Abengalvon.
Reciba à mios yernos como él pudier' meior.
Dil' que embio mis fijas à tierras de Carrion :
De lo que ovieren huevos sirvanlas à so sabor.
Desi escurralas fasta Medina por la mi amor.
2650 De quanto él ficiere yol' dar por ello buen galardon.
Cuemo la uña de la carne, ellas partidas son.
Hya s tornó pora Valencia el que en buen ora nasció.
Piensanse de yr los infantes de Carrion.
Por Sancta Maria d'Albaracin facian la posada.
2655 Aguijan quanto pueden infantes de Carrion.
Felos en Molina con el Moro Abengalvon.
El Moro quando lo sopo, plógol' de corazon.

V. 2638.—*Atales* pour *tales* (de *tal*). (Voyez le *Vocabulaire*.)

V. 2644.—Lisez : y iazredes una noch.

V. 2650. — Voici encore l'infinitif *dar*, au lieu de la première personne du futur, *daré*.

V. 2651. — Cette image, si pittoresque et si énergique, se trouve déjà dans le récit du poëte. (Voyez, plus haut, le vers 377.)

2625 Que ces mariages ne seraient point sans quelque tache.
Il ne peut là-dessus revenir, car il les a toutes deux mariées.
« Où es-tu, mon neveu, toi Felez Muñoz?
« Tu es cousin des deux filles de mon cœur et de mon âme.
« Je t'ordonne d'aller avec elles jusque dans Carrion.
2630 « Tu verras les héritages qui sont donnés à mes filles.
« Avec ces nouvelles tu reviendras vers le Campéador. »
Felez Muñoz dit : « J'y consens d'âme et de cœur. »
Minaya Alvar Fañez devant Mon Cid s'arrêta :
« Retournons-nous-en, Cid, à Valence la grande;
2635 « Que s'il plaît à Dieu et au Père Créateur,
« Nous les irons voir aux terres de Carrion.
« A Dieu nous vous recommandons, doña Elvire et doña Sol.
« Faites telles choses que plaisir nous en advienne. »
Les gendres répondirent : « Ainsi Dieu le veuille! »
2640 Grande fut la douleur à la séparation.
Le père, aussi bien que les filles, pleurent de cœur.
Ainsi faisaient les chevaliers du Campéador.
« Ecoute, neveu, toi Felez Muñoz :
« Vous irez par Molina, vous y passerez une nuit.
2645 « Saluez mon ami le More Abengalvon.
« Qu'il reçoive mes gendres du mieux qu'il pourra.
« Dis-lui que j'envoie mes filles aux terres de Carrion :
« De ce dont elles pourront avoir besoin qu'on les serve à leur souhait.
« Qu'il les escorte ensuite jusqu'à Medina, pour l'amour de moi.
2650 « Pour tout ce qu'il pourra faire, je lui donnerai en retour bonne récompense. »
Comme l'ongle de la chair, elles se sont [de lui] séparées.
Déjà s'en retournait à Valence celui qui en bonne heure naquit.
Les infants de Carrion pensent à marcher.
Près de Sainte-Marie-d'Albaracin ils se logèrent.
2655 Ils cheminent tant qu'ils peuvent, les infants de Carrion.
Les voici à Molina avec le More Abengalvon.
Le More, quand il le sut, s'en réjouit en son cœur.

V. 2654. — Le mot *posada*, à la fin de ce vers, m'est fort suspect : d'abord, il me semble peu en rapport avec la pensée de l'auteur qui veut, je crois, nous donner à entendre que les infants s'éloignent à la hâte, pour se mettre au plus tôt hors de la portée du Cid; et puis, ce mot est singulièrement placé au milieu d'un couplet dont l'assonance est en *o* aigu.

Saliólos recebir con grandes avorozos.
Dios, que bien los sirvió à todo so sabor!
2660 Otro dia mañana con ellos cabalgó.
Con docientos cavalleros escurrirlos mandó.
Hyban trocir los montes, los que dicen de Luzon.
A las fijas del Cid el Moro sus donas dió,
Buenos senos cavallos à los infantes de Carrion.
2665 Trocieron Arbuxuelo è legaron à Salon.
O dicen el Ansarera ellos posados son.
Tod' esto les fizo el Moro por el amor del Cid Campeador,
Ellos veyen la riqueza que el Moro sacó,
Entr' amos hermanos conseiaron tracion :
2670 Hya pues que dexar avemos fijas del Campeador,
Si pudiesemos matar el Moro Abengalvon,
Quanta riqueza tiene haberla yemos nos.
Tan en salvo lo habriemos como lo de Carrion.
Nunqua habrie derecho de nos el Cid Campeador.
2675 Quando esta falsedad dicien los de Carrion,
Un Moro latinado bien gelo entendió.
Non tiene poridad, dixolo Abengalvon :
Acaiaz, curiate destos, ca eres mio señor.
Tu muerte oy conseiar à los infantes de Carrion.
2680 El Moro Abengalvon mucho era buen baragan.
Con docientos que tiene iba cavalgar.
Armas iba teniendo, parós' ante los infantes.
De lo que el Moro dixo à los infantes non place :
Decidme, que vos fiz, infantes de Carrion?
2685 Hyo sirviendovos sin art,
E vos conseiastes pora mi muert.
Si no lo dexas' por Mio Cid el de Bibar,
Tal cosa vos faria que por el mundo sonas',

V. 2668. — L'imprimeur de Sanchez a mis un point à la fin de ce vers.

V. 2669. — Sanchez, dans son texte, donne *tracion*, et, dans son *Index*, il écrit *traccion*. Cette double orthographe révèle l'embarras du savant éditeur. Il faut lire *tracion*. (Voyez notre *Vocabulaire*.)

V. 2673. — Ms. et texte de Sanchez : *habremos*.

V. 2676. — Par ces mots *un Moro latinado*, le poëte veut dire un More qui savait, qui comprenait le roman, ou la langue romano-espagnole, issue du latin. Abengalvon, voisin de la Castille, devait, en effet, avoir à son service un interprète versé dans la langue en usage parmi les

Il sortit les recevoir avec de grandes démonstrations de joie.
Dieu! comme il les servit bien à tout leur souhait!
2660 Le jour suivant, au matin, il chevaucha avec eux.
Par deux cents cavaliers il les fit escorter.
Ils allaient traverser les montagnes, celles qu'on appelle de Luzon.
Aux filles du Cid le More donna ses présents;
Aux infants de Carrion, à chacun un beau cheval.
2665 Ils traversèrent Arbuxuelo et arrivèrent au Jalon.
A l'endroit nommé l'Ansarera ils se sont logés.
Tout cela, le More le leur fit pour l'amour du Cid Campéador.
Eux, voyant la richesse que le More avait mise dehors,
Entre les deux frères concertèrent une trahison :
2670 «Or çà, puisque nous devons laisser les filles du Campéador,
«Si nous pouvions tuer le More Abengalvon,
«Toute la richesse qu'il a, ce serait nous qui l'aurions.
«Aussi sûrement nous posséderions cela, que ce qui est à Carrion.
«Jamais n'aurait raison de nous le Cid Campéador.»
2675 Pendant que ceux de Carrion parlaient de cette perfidie,
Un More latinier bien entendit cela.
Il ne garda point le secret; il le dit à Abengalvon :
«Maître, méfie-toi d'eux, car tu es mon seigneur.
«J'ai ouï concerter ta mort aux infants de Carrion.»
2680 Le More Abengalvon était très-courageux.
Avec deux cents [hommes] qu'il avait il chevaucha.
Il allait tenant ses armes, il s'arrêta devant les infants.
Ce que le More dit aux infants ne leur plut pas :
«Dites-moi, que vous ai-je fait, infants de Carrion?
2685 «Moi, [je vais] vous servant sans artifice,
«Et vous vous concertez touchant ma mort!
«Si je ne m'en abstenais à cause de Mon Cid de Bivar,
«Je vous ferais telle chose que cela retentirait par le monde,

Chrétiens. Quant au mot *latinier*, par nous employé, il se trouve dans les plus anciens monuments de notre langue, et nous l'avons préféré à une définition qui n'aurait été qu'un commentaire.

V. 2677. — Texte de Sanchez : Non *tienen* poridad, etc. Il ne s'agit pas ici des deux infants, comme semble l'indiquer ce verbe au pluriel. Il s'agit uniquement du More *latinier*, qui les a entendus; et nous avons dû mettre le verbe au singulier. — Remarquer aussi, devant *Abengalvon*, la suppression de l'*d* pour l'euphonie.

V. 2678. — Le mot *acaiaz* est le même que celui d'*alcayaz*. Voir plus haut (v. 1510).

E luego lebaria sus fijas al Campeador leal.
2690 Vos nunqua en Carrion entrariedes iamas.
Aqui m parto de vos como de malos è de traydores.
Hyré con vuestra gracia, doñ' Elvira è doña Sol :
Poco precio las nuevas de los de Carrion.
Dios lo quiera è lo mande, que de tod' el mundo es señor,
2695 Daqueste casamiento que grade al Campeador!
Esto les ha dicho, è el Moro se tornó.
Teniendo iban armas al trocir de Salon.
Cuemo de buen seso à Molina se tornó.
Hya movieron de la Ansarera los infantes de Carrion.
2700 Acoiense andar de dia è de noch.
A siniestro dexan Atineza, una peña muy fuert.
La Sierra de Miedes pasaronla estonz.
Por los montes claros aguijan à espolon.
A siniestro dexan à Griza, que Alamos pobló :
2705 Alli son canos do à Elpha encerró.
A diestro dexan à Santesteban, mas cae aluen.
Entrados son los infantes al robredo de Corpes.
Los montes son altos, las ramas puian con las nues,
E las bestias fieras que andan aderredor.
2710 Falaron un vergel con una limpia fuent.
Mandan fincar la tienda infantes de Carrion.
Con quantos que ellos traen y iazen esa noch.
Con sus mugieres en brazos, demuestranles amor.
Mal gelo cumplieron quando salie el sol.
2715 Mandaron cargar las acemilas con grandes haberes.
Cogida han la tienda, alvergaron de noch.
Adelant eran idos los de criazon.

V. 2697. — Avant et après ce vers, le poëte n'indique qu'un sujet singulier : Abengalvon. Il met ici le verbe au pluriel, *iban*, pour le besoin de son vers probablement, désignant Abengalvon et sa compagnie.

V. 2701. — Nous plaçons ailleurs les notes relatives à la géographie du Poëme; mais nous devons observer ici que le mot *peña*, dans l'ancienne langue espagnole, comme le mot *roa*, dans notre vieille langue française, signifie souvent un château fort bâti sur un rocher. — Remarquer, en outre, ce mot *fuert*, à la fin d'un vers qui se trouve dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu.

V. 2706. — Remarquer ce mot *aluen* (ou mieux *luen*), qui termine un vers placé dans un couplet en *o* aigu. Les anciens Provençaux disaient *luenh* et *lonh*.

V. 2707. — Un *rouvrai*, ou une *rouvraie*, est

«Et je ramènerais aussitôt ses filles au loyal Campéador.
2690 «Vous, à Carrion vous ne rentreriez jamais plus.
«Ici je me sépare de vous comme de méchants et de traîtres.
«Je m'en vais avec votre permission, doña Elvire et doña Sol :
«J'apprécie peu les nouvelles de ceux de Carrion.
«Dieu le veuille et l'ordonne, qui du monde entier est seigneur,
2695 «Que de cette alliance le Campéador ait à se réjouir!»
Il leur a dit cela, et le More s'en est retourné.
Il allait les armes à la main en traversant le Jalon.
En homme de bon sens, il s'en retourna à Molina.
Alors les infants de Carrion quittèrent l'Ansarera.
2700 Ils se hâtent d'aller le jour et la nuit.
Ils laissent à gauche Atineza, un rocher très-fort.
Ils passèrent alors la Sierra-de-Miedes.
A travers les claires montagnes ils cheminent, en jouant de l'éperon.
Ils laissent à gauche Griza, qu'Alamos peupla :
2705 Là sont les souterrains où il renferma Elpha.
Ils laissent à droite Santestevan, lequel est plus loin.
Les infants sont entrés dans le rouvrai de Corpes.
Les arbres de la forêt sont élevés, les branches montent jusqu'aux nues,
Et il y a des bêtes sauvages qui rôdent autour.
2710 Ils trouvèrent un verger avec une limpide fontaine.
Les infants de Carrion ordonnent qu'on plante leur tente.
Avec tous ceux qu'ils emmènent ils passent là cette nuit.
Tenant leurs femmes dans leurs bras, ils leur témoignent leur amour.
Mal ils le leur prouvèrent quand parut le soleil.
2715 Ils ordonnèrent qu'on chargeât leur grand avoir sur les bêtes de somme.
On a plié la tente [sous laquelle] ils avaient campé de nuit.
En avant sont allés ceux de leur maison.

un lieu planté de rouvres, et le rouvre est une espèce de chêne.

V. 2708. — Le mot espagnol *monte* signifie à la fois *montagne* et *forêt*. — La préposition *con*, après le verbe *puiar*, m'est suspecte, et je suis disposé à croire que le manuscrit primitif portait *contra*, comme dans ce vers de Gonzalo de Berceo :

Suso contra los cielos comenzó de pujar.
(*Vida de santa Oria*, cop. 40.)

V. 2710. — Remarquer, ici encore, ce mot *fuent* terminant un vers placé au milieu d'un couplet en *o* aigu.

V. 2716. — Le copiste a, ce me semble, passé quelques mots dans ce vers.

V. 2717. — Ces mots *los de criazon* signifient les gens qui étaient nourris dans la maison d'un homme puissant. Le mot *criazon* vient de *criar* (nourrir).

Así lo mandaron los infantes de Carrion,
Que non y fincas' ninguno, mugier nin varon,
2720 Sinon amas sus mugieres doñ' Elvira è doña Sol.
Deportarse quieren con ellas à todo so sabor.
Todos eran idos, ellos IIII. solos son.
Tanto mal comedieron los infantes de Carrion.
Bien lo creades, doñ' Elvira è doña Sol,
2725 Aqui seredes escarnidas, en estos fieros montes.
Oy nos partiremos, y dexadas seredes de nos.
Non abredes part en tierras de Carrion.
Hyrán aquestos mandados al Cid Campeador.
Nos vengaremos aquesta por la del leon.
2730 Alli las tuellen los mantos è los pellizones,
Paranlas en cuerpos, è en camisas, è en ciclatones.
Espuelas tienen calzadas los malos traydores.
En mano prenden las cinchas fuertes è duradores.
Quando esto vieron las dueñas, fablaba doña Sol:
2735 Por Dios vos rogamos, don Diego è don Ferando,
Dos espadas tenedes fuertes è taiadores:
Al una dicen Colada è al otra Tizon:
Cortandos las cabezas, martyres seremos nos.
Moros è Christianos departirán desta razon,
2740 Que por lo que nos merecemos no lo prendemos nos.
Atan malos ensiemplos non fagades sobre nos.
Si nos fueremos maiadas, abiltaredes à vos.
Retraervos lo han en vistas ò en cortes.
Lo que ruegan las dueñas non les ha ningun pro.
2745 Esora les conpiezan à dar colpes los infantes de Carrion.
Con las cinchas corredizas maianlas tan sin sabor.
Con las espuelas agudas, don ellas han mal sabor,
Rompien las camisas è las carnes à ellas amas à dos:
Limpia salie la sangre sobre los ciclatones.

V. 2719. — C'est encore pour l'assonance que le poëte met ces mots *nin varon* après *mugier*. (Voyez le vers 2605.)

V. 2731. — Ici, comme dans plusieurs autres passages qu'on trouve plus loin dans le Poëme, le mot *ciclaton* désigne une partie du vêtement. Cette partie du vêtement, c'était la *cotte*, ou le *bliaut*. (Voyez, plus loin, le vers 2760.)

V. 2738. — *Cortandos* pour *cortadnos*, par transposition.

Ainsi l'ont ordonné les infants de Carrion,
Que là ne demeurât personne, ni homme ni femme,
2720 Sinon leurs deux femmes doña Elvire et doña Sol.
Ils veulent se déporter avec elles à tout leur gré.
Tous s'en étaient allés; eux quatre demeurent seuls.
Quel mal avaient prémédité les infants de Carrion!
« Bien le croyez, doña Elvire et doña Sol,
2725 « Ici vous serez outragées, dans ces âpres montagnes.
« Aujourd'hui nous partirons, ici vous serez de nous abandonnées.
« Vous n'aurez point part aux terres de Carrion.
« Ces nouvelles iront au Cid Campéador.
« Nous nous vengerons ainsi de l'aventure du lion. »
2730 Alors ils leur ôtent leurs manteaux et leurs pelisses,
Les mettent nues, en chemise et en ciclaton.
Ils ont chaussé leurs éperons, les méchants traîtres.
Ils prennent en main les sangles fortes et dures.
Lorsque les dames virent cela, doña Sol parla :
2735 « Au nom de Dieu nous vous prions, don Diègue et don Fernand,
« Vous avez deux épées fortes et tranchantes:
« L'une, on l'appelle Colada, et l'autre, Tizon:
« Coupez-nous la tête, nous serons martyres.
« Mores et Chrétiens seront d'accord sur ce point,
2740 « Que nous n'avons pas été traitées selon nos mérites.
« Ne faites point sur nous de si méchants exemples.
« Si nous sommes battues, c'est vous que vous déshonorerez.
« On vous en demandera compte, soit en particulier, soit dans les cortès. »
La prière de ces dames ne leur sert de rien.
2745 Alors commencent à les frapper les infants de Carrion.
Avec les sangles dénouées, ils les battent à leur grand déplaisir.
Avec leurs éperons aigus, qu'elles sentent malement,
Ils leur déchirent, à toutes deux, leurs chemises et leurs chairs :
Le sang pur jaillissait sur les ciclatons.

V. 2741. — *Atan* pour *tan*, comme l'a fort bien remarqué Sanchez. De même, au vers 2638, le poëte dit *atal* au lieu de *tal*.

V. 2743.— Le texte de Sanchez porte: retraer-*los*. Faute d'impression.

V. 2746. — Proprement, l'adjectif *corredizo* signifie *facile à dénouer*. Nous avons cherché à rendre la pensée du poëte.

V. 2747. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers. Evidemment, c'est trop.

2750 Ya lo sienten ellas en los sos corazones.
Qual ventura serie esta, si ploguiese al Criador,
Que asomase esora el Cid Campeador!
Tanto las maiaron que sin cosimente son :
Sangrientas en las camisas è en todos los ciclatones.
2755 Cansados son de ferir ellos amos à dos,
Ensaiados amos qual dará meiores colpes.
Hya non pueden fablar doñ' Elvira è doña Sol.
Por muertas las dexaron en el robredo de Corpes.
Lebaronles los mantos è las pieles arminas;
2760 Mas dexanlas maridas en briales è en camisas,
E à las aves del monte è à las bestias de la fiera guisa.
Por muertas las dexaron, sabet, que non por vivas.
Qual ventura serie si asomas' esora el Cid Campeador!
Los infantes de Carrion en el robredo de Corpes
2765 Por muertas las dexaron,
Que el una al otra nol' torna recabdo.
Por los montes do yban ellos, ibanse alabando :
De nuestros casamientos agora somos vengados!
Non las debiemos tomar por barraganas,
2770 Si non fuesemos rogados;
Pues nuestras pareias non eran pora en brazos.
La desondra del leon asís' yrá vengando.
Alabandos' yban los infantes de Carrion.
Mas yo vos diré d'aquel Felez Muñoz :
2775 Sobrino era del Cid Campeador.

V. 2753. — C'est la seconde fois, et la dernière, que le mot *cosimente*, ou *cosiment*, se présente dans le texte de Sanchez. (Voyez le vers 1444 et la note.) L'interprétation de Sanchez (secours, consolation, protection) n'est pas plus acceptable ici que dans le passage précédent. En effet nous avons vu les comtes frappant leurs femmes avec les sangles de leurs chevaux, déchirant leurs chairs avec leurs éperons aigus, et ensuite le poëte viendrait nous dire qu'ils les laissent sans protection !.... Puis que signifierait cette phrase : «Ils les frappent tant, qu'elles sont sans protection?» En cet endroit surtout, la situation, le bon sens, la logique, repoussent l'interprétation du savant éditeur. La nôtre, au contraire, nous paraît convenir on ne peut mieux à ce moment de la situation. Elle est d'accord avec la pensée du poëte plusieurs fois exprimée (v. 2758, 2762 et 2765). Enfin elle annonce la contre-partie de cet épisode, où le narrateur fait une si naïve peinture de la manière dont Elvire et Sol reviennent à la vie (v. 2800 et suiv.).

V. 2760. — Deux observations sur ce vers. — 1° Au mot *marido*, Sanchez, qui indique fort bien le sens de ce mot, a l'air de penser qu'il pourrait bien venir de l'italien *smarrito*. Les plus anciens

2750 Voilà qu'elles le sentent jusques au cœur.
Quel bonheur ce serait, s'il plaisait au Créateur,
Qu'en ce moment parût le Cid Campéador!
Ils les maltraitent si fort qu'elles demeurent sans connaissance.
Elles ont leur chemise et leur ciclaton tout ensanglantés.
2755 Ils sont tous deux fatigués de frapper,
[S'étant] tous deux essayés à qui donnera les meilleurs coups.
Voilà que doña Elvire et doña Sol ne peuvent plus parler.
Ils les laissent pour mortes dans le rouvrai de Corpes.
Ils leur prirent leurs manteaux et leurs peaux d'hermine;
2760 Mais ils les laissent meurtries, en bliaut et en chemise,
Et aux oiseaux de la montagne et aux bêtes sauvages.
Ils les laissent pour mortes, sachez, et non pour vives.
Quel bonheur ce serait, si en ce moment paraissait le Cid Campéador!
Les infants de Carrion dans le rouvrai de Corpes
2765 Les ont laissées pour mortes,
De sorte que l'une ne peut secourir l'autre.
Par les montagnes où ils allaient, ils allaient se félicitant :
«De nos mariages nous sommes maintenant vengés!
«Nous ne devions pas [même] les prendre pour concubines,
2770 «A moins que nous n'en eussions été priés;
«Car elles n'étaient pas nos égales pour être dans nos bras.
«L'aventure déshonorante du lion sera ainsi vengée.»
Les infants de Carrion allaient se félicitant.
Mais je vais vous parler de ce Felez Muñoz :
2775 C'était le neveu du Cid Campéador.

écrivains italiens ont dit *marrito*. (Voyez le *Lexique roman* au mot *marrit*.) Puis, Sanchez a oublié le *marrit* provençal et catalan, et notre vieux mot *marri*, qui sont plus rapprochés que *smarrito* de la forme espagnole. Ce mot cependant se retrouve dans une des plus jolies fables de La Fontaine, qui ne pouvait pas être inconnue à Sanchez :

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue, etc.

2° Le poëte a dit plus haut (v. 2731) : *en camisas è en ciclatones*. Maintenant il dit : *en camisas è en briales*. Les mots *ciclaton* et *brial* étaient donc synonymes dans l'espagnol du XIIe siècle, comme en France, aux XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles, les mots *ciclaton* et *bliaut*.

V. 2763. — Le poëte se répète, charmé qu'il est, sans doute, d'avoir trouvé un aussi beau mouvement.

V. 2766.—Remarquer *el una* au lieu de *la una*.

V. 2769. — D'après les *Partidas*, la *barragana* était proprement la concubine défendue par les lois de l'église, mais autorisée par la loi civile. (Voy. Part. IV, tit. XIV, l. I.) Est-il besoin d'ajouter que la chose et le mot venaient des Arabes ?

V. 2775. — Nous le savons; vous nous l'avez déjà dit plus haut (v. 2643).

Mandaronle yr adelante, mas de su grado non fue.
En la carrera do yba dolióle el corazon.
De todos los otros aparte se salió.
En un monte espeso Felez Muñoz se metió,
2780 Fasta que viese venir sus primas amas à dos,
O que han fecho los infantes de Carrion.
Viólos venir è oyó una razon.
Ellos nol' vien ni dend sabien racion.
Sabet bien que si ellos le viesen, non escapara de muert.
2785 Vanse los infantes, aguijan à espolon.
Por el rastro tornó s Felez Muñoz.
Faló sus primas amortecidas amas à dos.
Lamando : primas, primas, luego descavalgó.
Arrendó el cavallo, à ellas adelinó.
2790 Ya, primas, las mis primas, doñ' Elvira è doña Sol,
Mal se ensaiaron los infantes de Carrion.
A Dios plega è à Sancta,Maria que dent prendan ellos mal galardon !
Valas tornando à ellas amas à dos.
Tanto son de traspuestas que non pueden decir nada.
2795 Partieronsele las telas de dentro de los corazones.
Lamando : primas, primas, doñ' Elvira è doña Sol!
Despertedes, primas, por amor del Criador!
Que tiempo es el dia ante que entre la noch.
Los ganados fieros non nos coman en aqueste mont!
2800 Van recordando doñ' Elvira è doña Sol.
Abrieron los oios, è vieron à Felez Muñoz.
Esforzadvos, primas, por amor del Criador!
De que non me fallaren los infantes de Carrion,
A gran priesa seré buscado yo.

V. 2776. — Au lieu de *non fue*, à la fin d'un vers dans un couplet en *o* aigu, l'assonance appelle *non fo*, comme dans l'ancien provençal.

V. 2783. — Cet hémistiche : *ni dend sabien racion*, est très-vague. J'ai précisé.

V. 2784. — Remarquer ce mot *muert* qui termine un vers placé au milieu d'un couplet dont l'assonance est en *o* aigu.

V. 2789. — Cette expression *arrendar el cavallo*, Sanchez l'interprète : *prendre ou conduire son cheval par la bride*. C'est aussi le sens indiqué par Covarrubias (voy. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *arrendar*). Malgré cette double autorité, il m'a été impossible de me rendre, et j'ai donné à *arrendar* la signification qu'avait, dans notre ancienne langue du midi, le verbe *aregnar* ou *arrenhar* (attacher par la bride). En effet, le bon Felez Muñoz devait s'empresser de se débarrasser de toute

Ils lui ordonnèrent d'aller devant; mais il n'y alla pas de son gré.
Dans le chemin qu'il suivait, il souffrit en son cœur.
De tous les autres à part il s'écarta.
Felez Muñoz se mit dans une forêt épaisse,
2780 Jusqu'à ce qu'il vît venir ses deux cousines,
Ou [sût] ce qu'avaient fait les infants de Carrion.
Il les vit venir et entendit leur discours.
Eux, ils ne le voyaient pas, et ne soupçonnaient rien.
Sachez bien que s'ils l'eussent vu, il n'aurait pas échappé à la mort.
2785 Les infants s'éloignent; ils cheminent en jouant de l'éperon.
Felez Muñoz retourna à la trace.
Il trouva ses cousines toutes deux comme mortes.
Appelant : « Cousines! cousines! » il mit aussitôt pied à terre.
Il attacha son cheval par la bride, [et] vers elles se dirigea.
2790 « Ah! cousines, mes cousines, doña Elvire et doña Sol,
« Mal se sont exercés les infants de Carrion.
« A Dieu plaise et à sainte Marie qu'ils en retirent mauvaise récompense! »
Il va les retournant toutes les deux.
Elles sont à tel point bouleversées, qu'elles ne peuvent rien dire.
2795 Il en eut déchirées les enveloppes du cœur.
Il appela : « Cousines! cousines! doña Elvire et doña Sol!
« Réveillez-vous, cousines, pour l'amour du Créateur!
« Car le moment, c'est le jour, avant l'entrée de la nuit.
« Que les animaux féroces ne nous mangent point dans cette forêt! »
2800 Doña Elvire et doña Sol vont recouvrant leurs sens.
Elles ouvrirent les yeux, et virent Felez Muñoz.
« Reprenez courage, cousines, pour l'amour du Créateur!
« Dès que les infants de Carrion ne me retrouveront plus,
« En grande hâte je serai cherché.

gêne, afin de pouvoir donner à ses cousines les secours dont elles avaient besoin. Puis, si Felez Muñoz ne s'était pas précédemment séparé de son cheval, le poëte ne dirait pas un peu plus loin en termes précis : *Il prit son cheval par la bride* (el cavallo príso por la rienda). (Voyez le vers 2818.)

V. 2794. — L'assonance de ce vers m'est suspecte. Le manuscrit primitif portait sans doute : *que decir nada non pueden* (ou *non poden*).

V. 2799. — Ces mots *los ganados fieros*, Sanchez les interprète : *bestias del campo* (les bêtes de la campagne). Les bêtes de la campagne ne mangent personne. Il s'agit ici des bêtes féroces, des loups. (Voyez les vers 2709 et 2761.) — Remarquer, à la fin de ce vers, le mot *mont* et, à la fin du vers précédent, le mot *noch*, écrits franchement sans l'*e* final euphonique, comme dans l'ancien provençal.

2805 Si Dios non nos vale, aqui morremos nos.
Tan à grant duelo fablaba doña Sol:
Si vos lo meresca, mio primo, nuestro padre el Campeador,
Dandos del agua, sí vos vala el Criador!
Con un sombrero que tiene Felez Muñoz,
2810 Nuevo era è fresco, que de Valencial' sacó,
Cogió del agua en él è à sus primas dió.
Mucho son lazradas è à amas las fartó.
Tanto las rogó fata que las asentó.
Valas conortando è metiendo corazon,
2815 Fata que esfuerzan. E amas las tomó,
E privado en el cavallo las cabalgó.
Con el so manto à amas las cubrió.
El cavallo príso por la rienda, è luego dent las partió.
Todos tres señeros, por los robredos de Corpes,
2820 Entre noch è dia salieron de los montes.
A las aguas de Duero ellos arrivados son.
A la torre de doñ' Urraca elle las dexó.
A Santesteban vino Felez Muñoz.
Falló à Diego Tellez el que de Alvar Fañez fue.
2825 Quando elle lo oyó, pesól' de corazon.
Príso bestias è vestidos de pro;
Hyba recebir à doñ' Elvira è doña Sol.
En Santesteban dentro las metió.
Quanto el meior puede alli las ondró.
2830 Los de Santesteban siempre mesurados son.
Quando sabien esto pesóles de corazon.
A llas fijas del Cid danles esfuerzo.
Alli s' ovieron ellas fasta que sanas son.
Allábades sean los infantes de Carrion!

V. 2805. — Au mot *morremos*, Sanchez interprète fort bien : *moriremos ;* mais il n'a pas remarqué que c'est absolument la même irrégularité que celle qui existe dans la langue française, lorsqu'au lieu de *nous mourirons* l'on dit *nous mourrons*.

V. 2808. — *Dandos* pour *dadnos*. Nous avons déjà vu cette transposition.

V. 2816. — *En el cavallo las cabalgó*. Cette expression semble indiquer que Felez Muñoz plaça ses cousines à cheval à la manière des hommes, ou, comme on disait autrefois, *à la cavalière*. Et en effet, si elles s'étaient assises toutes deux sur le même cheval à la manière des femmes, elles n'auraient pas été fort commodément.

V. 2818. — Texte de Sanchez : las *part*. Faute

2805 «Si Dieu ne nous vient en aide, nous mourrons ici.»
Avec une très-grande douleur parla doña Sol :
«S'il mérite cela de vous, mon cousin, notre père le Campéador,
«Donnez-nous de l'eau, [et] qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!»
Avec un chapeau qu'avait Felez Muñoz,
2810 Lequel était tout frais neuf, car il l'avait emporté de Valence,
Il recueillit de l'eau dedans, et en donna à ses cousines.
Elles sont fort déchirées, et il les soulagea toutes deux.
Il les pria avec instance jusqu'à ce qu'il les eût fait asseoir.
Il va les exhortant et leur redonnant du cœur,
2815 Jusqu'à ce qu'elles aient retrouvé des forces. Et il les prit toutes deux,
Et aussitôt les plaça sur son cheval.
Avec son manteau il les couvrit toutes deux.
Il prit son cheval par la bride, et les éloigna promptement de ce lieu.
Tous trois ensemble, par le rouvrai de Corpes,
2820 Entre nuit et jour sortirent des montagnes.
Ils sont arrivés à la rivière du Duero.
Il les laissa à la tour de doña Urraca.
Felez Muñoz alla à Santestevan.
Il trouva [là] Diègue Tellez, qui avait été à Alvar Fañez.
2825 Quand celui-ci entendit cela, il en fut affligé de cœur.
Il prit des bêtes, et des vêtements de marque,
[Et] alla à la rencontre de doña Elvire et de doña Sol.
Il les mit dans Santestevan.
Là, du mieux qu'il put, il les honora.
2830 Ceux de Santestevan ont toujours été mesurés.
Lorsqu'ils surent cela, ils en furent affligés de cœur.
Ils encouragent les filles du Cid.
Elles demeurèrent là jusqu'à ce qu'elles eussent recouvré la santé.
Maudits soient les infants de Carrion!

d'impression. Tous les verbes qui précèdent et l'assonance exigent *las partió*.

V. 2824.—Voyez le vers 2776, à la note.

V. 2830.— *Mesurados*. Dans les Mémoires de Saint-Simon l'on trouve cette expression, *mesurés*, employée au même sens : «Les Espagnols ne ressemblent en rien aux Français : ils sont mesurés, discrets, respectueux, etc.»

V. 2832. — Au lieu de *esfuerzo*, le manuscrit primitif devait porter *esforzo*, pour l'assonance.

V. 2833. — Le texte de Sanchez porte *sañas* (pluriel de *saña*, colère). Faute d'impression, que nous avons pris sur nous de corriger.

V. 2834. — Au mot *allábades*, on lit dans l'*Index* de Sanchez : *Ce mot paraît être une formule d'imprécation* (parece voz de imprecacion). En

2835 De cuer pesó esto al buen rey don Alfonso.
Van aquestos mandados à Valencia la mayor.
Quando gelo dicen à Mio Cid el Campeador,
Una grand ora pensó è comidió.
Alzó la su mano, à la barba se tomó :
2840 Grado à Christus que del mundo es señor,
Quando tal ondra me han dada los infantes de Carrion!
Por aquesta barba que nadi non mesó,
Non la lograrán los infantes de Carrion;
Que à mis fijas bien las casaré yo.
2845 Pesó à Mio Cid è à toda su cort,
E Albar Fañez, d'alma è de corazon.
Cabalgó Minaya con Pero Bermuez,
E Martin Antolinez, el Burgales de pro,
Con docientos cavalleros quales Mio Cid mandó.
2850 Dixoles fuertemientre que andidiesen de dia è de noch,
Aduxiesen à sus fijas à Valencia la mayor.
Non lo detardan el mandado de su señor :
Apriesa cabalgan, los dias è las noches andan.
Vinieron à Santesteban de Gormaz un castiello tan fuert.
2855 Hy albergaron por verdad una noch.
A Santesteban el mandado legó
Que vinie Minaya por sus primas amas à dos.
Varones de Santesteban, à guisa de muy pros,
Reciben à Minaya è à todos sus varones.
2860 Presentan à Minaya esa noch grant efurcion.
No gelo quiso tomar, mas mucho gelo gradió.
Gracias, varones de Santesteban, que sodes conoscedores.
Por aquesta ondra que vos diestes à esto que nos cuntió,
Mucho vos lo gradece, allá do está, Mio Cid el Campeador.
2865 Así lo fago yo que aqui estó.

effet, en décomposant *allábades* (ou *allávades*) on trouve : *allá* (là-bas) et *vades*, contraction de *vayades* (allez); c'est-à-dire · allez là-bas, allez au diable!

V. 2835. — Ce vers est ici un hors-d'œuvre. Il aura été probablement ajouté par a fantaisie du copiste.

V. 2846.—*E Albar*, au lieu de *è à Albar*, pour l'euphonie.

V. 2853. — Si nous avions entrepris de corriger, là où le sens n'en souffre pas, ce que nous croyons des fautes de versification, provenant de la distraction du copiste, nous dirions que le mot *andan* ne peut pas terminer un vers dont

2835 (Cela affligea de cœur le bon roi don Alphonse.)
Ces nouvelles arrivent à Valence la grande.
Lorsqu'on dit cela à Mon Cid le Campéador,
Une grande heure il pensa et réfléchit.
Il leva la main, il se prit la barbe :
2840 « Grâces à Christ, qui du monde est seigneur,
« Puisque tel honneur m'ont rendu les infants de Carrion!
« Par cette barbe que personne [jamais] n'arracha,
« Ils n'en jouiront pas, les infants de Carrion;
« Car mes filles, bien les marierai-je! »
2845 Mon Cid fut affligé, ainsi que toute sa cour,
Et Alvar Fañez, d'âme et de cœur.
Minaya chevaucha avec Pero Bermuez,
Et Martin Antolinez, le Burgalais de distinction,
Avec deux cents chevaliers, lesquels manda Mon Cid.
2850 Il leur dit fortement qu'ils allassent de jour et de nuit,
[Et] qu'ils amenassent ses filles à Valence la grande.
Ils ne tardent pas à accomplir l'ordre de leur seigneur :
Ils chevauchent promptement, vont le jour et la nuit.
Ils vinrent à Santestevan-de-Gormaz, un château très-fort.
2855 Là, de vrai, ils s'hébergèrent une nuit.
A Santestevan arriva la nouvelle
Que Minaya venait pour ses deux cousines.
Les barons de Santestevan, en gens très-honorables,
Reçoivent Minaya et tous ses barons.
2860 Ils offrent, ce soir même, à Minaya un grand festin.
Il ne voulut point l'accepter, mais beaucoup les en remercia.
« Merci, barons de Santestevan, car vous êtes de bon entendement.
« Pour ces égards que vous avez accordés à notre malheur,
« Il vous rend maintes grâces, là-bas où il est, Mon Cid le Campéador.
2865 « Ainsi le fais-je, moi qui suis ici présent.

l'assonance est en *o* aigu, et, en nous autorisant du vers 3711, nous proposerions de lire ainsi celui-ci :

Apriesa cabalgand', andan dias è noches.

Dans notre opinion l'*e* de *noches* ne se faisait pas sentir, non plus que celui des mots qui terminent les vers 2859 et 2862, et de tant d'autres qui ont la même désinence.

V. 2854. — Même observation qu'aux vers 2701, 2710 et 2784.

V. 2860. — Le mot *efurcion*, ou *infurcion*, signifie proprement une redevance. Ici, cette redevance, c'étaient des vivres.

V. 2865. — Sanches écrit ici : *à qui*, en deux mots. C'est une compensation.

Afe Dios de los cielos que vos de dent buen galardon!
Todos gelo gradecen è sos pagados son.
Adelinan à posar pora folgar esa noch.
Minaya va ver sus primas do son.
2870 En él fincan los oios doñ' Elvira è doña Sol.
A tanto vos lo gradimos como si viesemos al Criador;
E vos à él lo gradid, quando vivas somos nos.
En los dias de vagar toda nuestra rencura sabremos contar.
Loraban de los oios las dueñas è Alvar Fañez;
2875 E Pero Bermuez otro tanto las habla :
Doñ' Elvira è doña Sol, cuidado non hayades,
Quando vos sodes sanas è vivas, è sin otro mal.
Buen casamiento perdiestes, meior podredes ganar.
Aun veamos el dia que vos podamos vengar!
2880 Hy yazen esa noche, è tan grand gozo que facen.
Otro dia mañana piensan de cavalgar.
Los de Santesteban escurriendolos van
Fata Rio d'Amor, dandoles solaz.
Dallent se espidieron dellos, piensanse de tornar;
2885 E Minaya con las dueñas yba cabadelant.
Trocieron Alcoceba à diestro de Santesteban de Gormaz;
O dicen Vado de Rey, allá yban posar.
A la casa de Berlanga posada prisa han.
Otro dia mañana metense à andar.
2890 A qual dicen Medina iban alvergar,
E de Medina à Molina en otro dia van.
Al Moro Abengalvon de corazon le plaz.
Saliólos à recebir de buena voluntad.
Por amor de Mio Cid rica cena les da.
2895 Dent pora Valencia adelinechos van.
Al que en buen ora násco legaba el mensaie.
Privado cabalga, à recebirlos sale.
Armas yba teniendo è grant gozo que face.
Mio Cid à sus fijas ybalas abrazar.

V. 2875.—Ms. et texte de Sanchez : otro tanto las *ha*. Cette leçon (pareillement les a) ne présente aucun sens. Celle que nous proposons nous paraît, au contraire, tout à fait dans la situation. — Quant à l'emploi du verbe *hablar* (ou *fablar*) avec le régime direct, voyez, plus haut, le vers 154.

«Voici, que le Dieu des cieux vous en donne bonne récompense!»
Tous l'en remercient, et de lui sont contents.
Ils se dirigent vers leur logis pour se reposer cette nuit.
Minaya va voir ses cousines là où elles sont.
2870 Sur lui fixent les yeux doña Elvire et doña Sol.
«Nous vous en rendons autant de grâces que si nous voyions le Créateur;
«Et vous, rendez-en grâces à lui, si nous sommes vivantes.
«Aux jours de loisir nous saurons raconter tout notre malheur.»
Les dames et Alvar Fañez pleuraient de leurs yeux;
2875 Et Pero Bermuez à son tour leur parle :
«Doña Elvire et doña Sol, n'ayez point de chagrin,
«Puisque vous êtes vivantes et en santé, et sans autre mal.
«Vous avez perdu un bon mariage, vous pourrez en trouver un meilleur.
«Même, puissions-nous voir le jour où nous vous pourrons venger!»
2880 Ils passent là cette nuit, et mènent très-grande joie.
Le jour suivant, au matin, ils pensent à chevaucher.
Ceux de Santestevan les vont escortant
Jusqu'à Rio-d'Amor, en cherchant à les égayer.
Là ils prennent congé d'eux, et pensent à s'en retourner;
2885 Et Minaya, avec les dames, continue en avant.
Ils traversèrent Alcoceba, à droite de Santestevan-de-Gormaz;
Au lieu nommé Vado-de-Rey, là ils vont loger.
A la ville de Berlanga ils ont pris leur logis.
Le jour suivant, au matin, ils se remettent en route.
2890 Ils allèrent s'héberger au lieu appelé Medina,
Et, en un autre jour, ils vont de Medina à Molina.
Le More Abengalvon est content en son cœur.
Il sortit les recevoir de bonne volonté.
Pour l'amour de Mon Cid, il leur donne un riche souper.
2895 De là ils vont droit vers Valence.
A celui qui en bonne heure naquit arriva le message.
Il monte aussitôt à cheval [et] sort les recevoir.
Il allait tenant ses armes et montrant grande joie.
Mon Cid alla embrasser ses filles.

V. 2888. — Remarquer ce mot *prisa*, participe passé irrégulier du verbe *prender*. C'est, évidemment, notre participe passé *pris*, et c'est aussi le participe passé provençal *pres*, *presa*.

V. 2889. — *Metense à andar* (mot à mot : *ils se mettent à aller*). Locution toute française.

2900 Besandolas à amas, tornó s de sonrrisar :
Venides, mis fijas, Dios vos curie de mal!
Hyo tomé el casamiento, mas non osé decir al.
Plega al Criador que en cielo está,
Que vos vea meior casadas d'aqui en adelant!
2905 De mis yernos de Carrion Dios me faga vengar!
Besaron las manos las fijas al padre.
Teniendo yban armas, entraronse à la cibdad.
Gran gozo fizo con ellas doña Ximena su madre.
El que en buen ora násco non quiso tardar.
2910 Fabló s con los sos en su poridad.
Al rey Alfonso de Castiella pensó de embiar.
O eres, Muño Gustioz, mio vasallo de pro?
En buen ora te crié à ti en la mi cort.
Liebes el mandado à Castiella al rey Alfonso.
2915 Por mi besale la mano d'alma è de corazon,
Como yo so su vasallo, è él es mio señor.
Desta desondra que me han fecha los infantes de Carrion
Quel' pese al buen Rey d'alma è de corazon.
El casó mis fijas, ca non gelas di yo.
2920 Quando las han dexadas à grant desonor,
Si desondra y cabe alguna contra nos,
La poca è la grant, toda es de mio señor.
Mios haberes se me han lebado, que sobeianos son :
Eso me puede pesar con la otra desonor.
2925 Adugamelos à vistas, ò à juntas, ò à cortes,
Como haya derecho de infantes de Carrion;
Ca tan grant es la rencura dentro en mi corazon.
Muño Gustioz privado cavalgó.
Con él dos cavalleros quel' sirvan à so sabor,
2930 E con él escuderos que son de criazon.
Salien de Valencia è andan quanto pueden.
No s dan vagar los dias è las noches.

V. 2909. — Le poëte dit ordinairement : *Non lo quiso detardar;* ce qui est mieux pour le vers.

V. 2925. — Le Cid veut voir les comtes face à face, et il demande, soit une entrevue privée, soit une junte, c'est-à-dire une sorte de conseil de famille, soit les cortès, c'est-à-dire la réunion ou l'assemblée des grands du royaume sous la présidence du Roi. — Au mot *junta*, le Dictionnaire

2900 En les embrassant toutes deux, il se prit à sourire :
« Venez, mes filles, Dieu vous préserve de mal!
« J'ai consenti à ces mariages, mais je n'osai dire autrement.
« Plaise au Créateur qui est au ciel,
« Que d'ici en avant je vous voie mieux mariées!
2905 « De mes gendres de Carrion Dieu me fasse venger! »
Les filles baisèrent les mains à leur père.
Ils allaient tenant leurs armes et entrèrent dans la cité.
Doña Chimène leur mère se réjouit grandement avec elles.
Celui qui en bonne heure naquit ne voulut point perdre de temps.
2910 Il parla avec les siens en secret.
Au roi Alphonse de Castille il eut la pensée d'envoyer.
« Où es-tu, Muño Gustioz, mon vassal de distinction?
« En bonne heure je t'ai nourri en ma cour.
« Porte le message en Castille, au roi Alphonse.
2915 « Pour moi baise-lui la main d'âme et de cœur;
« Car je suis son vassal, et lui, il est mon seigneur.
« De ce déshonneur que m'ont fait les infants de Carrion
« Qu'il s'afflige, le bon Roi, d'âme et de cœur.
« C'est lui qui maria mes filles, car ce n'est point moi qui les leur donnai.
2920 « Lorsqu'ils les ont abandonnées à grand déshonneur,
« Si de là quelque honte rejaillit sur nous,
« Petite ou grande, elle est toute pour mon seigneur.
« Ils m'ont emporté mes biens, qui sont considérables :
« Cela me peut affliger, joint à l'autre déshonneur.
2925 « Qu'il me les amène à une entrevue, ou à une junte, ou aux cortès,
« Afin que j'aie justice des infants de Carrion;
« Car très-grand est le ressentiment dans mon cœur. »
Muño Gustioz monta promptement à cheval.
Avec lui deux chevaliers qui le doivent servir à son gré,
2930 Et avec lui des écuyers qui sont par lui nourris.
Ils sortent de Valence et marchent tant qu'ils peuvent.
Ils ne se donnent de repos ni le jour ni la nuit.

de l'Académie espagnole donne cette définition : « Assemblée ou congrès de diverses personnes en un même lieu, pour discuter et résoudre quelque matière. » — Quant au mot *cortes*, on peut voir, à ce vers, les *Notes historiques et littéraires*.

V. 2931. — *Pueden*. A la fin d'un vers placé dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu, le manuscrit primitif portait sans doute *poden*.

Al Rey en Santfagunt lo falló.
Rey es de Castiella, è rey es de Leon,
2935 E de las Asturias bien à San Salvador.
Fasta dentro en Sanctiaguo de todo es señor,
E llos condes gallizanos à él tienen por señor.
Así como descavalga aquel Muño Gustioz,
Omillós' à los Sanctos è rogó al Criador.
2940 Adelinó pora'l palacio do está la cort.
Con él dos cavalleros quel' aguardan cuemo à señor.
Así como entraron por medio la cort,
Viólos el Rey è connosció à Muño Gustioz.
Lebantós' el Rey, tanbien los recibió.
2945 Delant el Rey fincó los ynoios aquel Muño Gustioz.
Besabale los pies aquel Muño Gustioz.
Merced, rey Alfonso, de largos reynos à vos dicen señor.
Los pies è las manos vos besa el Campeador.
Ele es vuestro vasallo, è vos sodes so señor.
2950 Casastes sus fijas con infantes de Carrion.
Alto fue el casamiento, ca lo quisistes vos.
Hya vos sabedes la ondra que es cuntida à nos :
Cuemo nos han abiltados infantes de Carrion.
Mal maiaron sus fijas del Cid Campeador;
2955 Maiadas è desnudas à grande desonor;
Desemparadas las dexaron en el robredo de Corpes,
A las bestias fieras è à las aves del mont.
Afelas sus fijas en Valencia do son.
Por esto vos besa las manos como vasallo à señor,
2960 Que gelos lebedes à vistas, ò à juntas, ò à cortes.
Tiene s por desondrado, mas la vuestra es maior :
E que vos pese, Rey, como sodes sabidor.
Que haya Mio Cid derecho de infantes de Carrion!
El Rey una grand ora calló è comidió.

V. 2936. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 2937. — Sanchez écrit d'un seul mot : *ellos* (eux). Dans les anciens manuscrits espagnols on trouve souvent redoublée l'*l* initiale des mots. Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *llo* pour *lo*. Les copistes redoublaient également l'*r* et l'*f* initiales.

V. 2940. — Sanchez, cette fois, écrit *por al* (en deux mots). Nous avons vu ici la préposition

Il trouva le Roi dans Sant-Fagunt.
Roi il est de Castille, et roi il est de Léon,
2935 Et bien, aussi, des Asturies à San-Salvador.
Jusque dans Saint-Jacques, de tout il est seigneur,
Et les comtes galiciens le tiennent pour seigneur.
Dès qu'il eut mis pied à terre, ce Muño Gustioz,
Il s'humilia devant les saints et pria le Créateur.
2940 Il se dirigea vers le palais où se tient la cour.
Avec lui deux chevaliers qui le considèrent comme leur seigneur.
Dès qu'ils furent entrés parmi la cour,
Le Roi les vit et reconnut Muño Gustioz.
Le Roi se leva et les reçut très-bien.
2945 Ce Muño Gustioz s'agenouilla devant le Roi.
Ce Muño Gustioz lui baisa les pieds.
« Merci, roi Alphonse, vous que de maint royaume on dit seigneur!
« Le Campéador vous baise les pieds et les mains.
« Il est votre vassal, et vous êtes son seigneur.
2950 « Vous avez marié ses filles avec les infants de Carrion.
« Ce fut un haut mariage, car c'est vous qui le voulûtes.
« Or, vous savez l'honneur qui nous est échu :
« Comme nous ont outragés les infants de Carrion.
« Ils ont malement battu les filles du Cid Campéador;
2955 « [Ils les ont] dénudées et maltraitées avec grand déshonneur;
« Ils les ont laissées abandonnées dans le rouvrai de Corpes,
« Aux bêtes féroces et aux oiseaux de la forêt.
« Voici [maintenant] ses filles à Valence où elles sont.
« C'est pourquoi il vous baise les mains, comme un vassal à son seigneur,
2960 « Afin que vous les lui meniez à une entrevue, ou à une junte, ou aux cortès.
« Il se tient pour déshonoré, mais votre déshonneur est plus grand;
« Et soyez-en affligé, Roi, puisque vous le savez.
« Que Mon Cid ait justice des infants de Carrion! »
Le Roi, une grande heure, garda le silence et réfléchit.

pora (vers, devers); et l'*e* de l'article *el* est élidé par aphérèse.

V. 2941. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers. Evidemment, le sens est complet.

V. 2943. — Le verbe *connoscer* signifie à la fois *connaître* et *reconnaître*. De même, le verbe *tornar* signifie en même temps *tourner* et *retourner*.

V. 2961. — *Mas la vuestra*, etc. Le poëte a sous-entendu *desondra*.

2965 Verdad te digo yo, que me pesa de corazon;
E verdad dices en esto, tú, Muño Gustioz,
Ca yo casé sus fijas con infantes de Carrion.
Fizlo por bien, que fuese à su pro.
Si quier el casamiento fecho non fuese hoy!
2970 Entre yo è Mio Cid pesanos de corazon.
Ayudarle ha derecho, sin' salve el Criador!
Lo que non cuidaba fer de toda esta sazon,
Andarán mios porteros por todo mio reyno;
Pregonarán mi cort pora dentro en Tolledo,
2975 Que allá me bayan cuendes è infanzones.
Mandaré como y vayan infantes de Carrion,
E como den derecho à Mio Cid el Campeador;
E que non haya rencura podiendo yo vedallo.
Decidle al Campeador que en buen ora násco,
2980 Que destas siete semanas adobe s con sus vasallos,
Vengam' à Tolledo, estol' do de plazo.
Por amor de Mio Cid esta cort yo fago.
Saludadmelos à todos, entre ellos haya espacio.
Desto que les avino aun bien serán ondrados.
2985 Espidió s Muño Gustioz, à Mio Cid es tornado.
Así como lo dixo, suyo era el cuidado;
Non lo detiene por nada Alfonso el Castellano:
Enbia sus cartas pora Leon è Sanctiaguo,
A los Portogaleses è à Galicianos,
2990 E à los de Carrion è à varones castellanos:
Que cort facie en Tolledo aquel Rey ondrado:
A cabo de siete semanas que y fuesen iuntados:
Qui non viniese à la cort, non se toviese por su vasallo
Por todas sus tierras así lo yban pensando,
2995 Que non saliesen de lo que el Rey avie mandado.
Hya les va pesando à los infantes de Carrion,

V. 2971.—Plusieurs observations sur ce vers.— 1° Remarquer encore cet infinitif *ayudar*.—2° Sanchez interprète *sin'* par l'adverbe latin *sic* (ainsi). Sanchez se trompe, ce me semble. *Sin'* est ici pour *sino* (sinon), comme aux vers 3001, 3053, 3403, etc. — 3° Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers. Ce n'est pas assez.

V. 2972. — Remarquer le verbe *fer*, qui appartient au français et au catalan. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

V. 2974. — Aux vers 2925 et 2960, le poète a employé le mot *cortes* au pluriel; maintenant.

2965 « En vérité je te dis que cela m'afflige de cœur;
« Et tu dis la vérité en ceci, toi, Muño Gustioz,
« Car c'est moi qui ai marié ses filles avec les infants de Carrion.
« Je l'ai fait pour le bien, afin que cela fût à son avantage.
« Plût au ciel, aujourd'hui, que le mariage n'eût pas été fait!
2970 « Tant moi que Mon Cid, cela nous afflige de cœur.
« Il a droit que je lui vienne en aide; sans quoi, nous protége le Créateur!
« Ce que je ne croyais point faire de toute cette saison.
« Mes portiers iront par tout mon royaume;
« Ils annonceront ma cour pour dans Tolède,
2975 « Afin que là me viennent comtes et infançons.
« J'ordonnerai comme quoi y viennent les infants de Carrion,
« Et comme quoi ils fassent droit à Mon Cid le Campéador;
« Et qu'il n'ait point de ressentiment, lorsque je le puis empêcher.
« Dites au Campéador qui en bonne heure naquit,
2980 « Que d'ici à sept semaines il soit prêt avec ses vassaux,
« [Et] qu'il me vienne trouver à Tolède : voilà le délai que je lui donne.
« Pour l'amour de Mon Cid je réunis cette cour.
« Saluez-les-moi tous, en mettant entre eux une certaine différence.
« De ce qui leur est arrivé ils retireront beaucoup d'honneur. »
2985 Muño Gustioz prit congé, il retourna vers Mon Cid.
Ainsi qu'il l'avait dit, sien était le souci,
[Et] Alphonse le Castillan n'y met aucun retard:
Il envoie ses chartes vers Léon et Saint-Jacques,
Aux Portugais et aux Galiciens,
2990 Et à ceux de Carrion, et aux barons castillans:
Qu'il tenait une cour à Tolède, ce Roi honoré;
Qu'au bout de sept semaines ils y fussent réunis;
Qui ne viendrait pas à la cour ne se montrerait pas son vassal.
Par toutes ses terres on allait ainsi pensant,
2995 Qu'on ne devait point s'écarter de ce que le Roi avait ordonné.
Déjà il leur pèse, aux infants de Carrion,

en désignant la même chose, il emploie le mot *cort* au singulier. Nous faisons comme lui.

V. 2978. — Le Roi veut dire que le Cid ne doit pas songer à tirer vengeance de l'offense qu'il a reçue, alors que lui-même, le roi Alphonse, intervient pour lui faire obtenir satisfaction.

V. 2980. — *Destas siete semanas.* Voyez le vers 1971. — Sur le verbe *adobar*, voyez, au vers 1008, le participe passé *adobado* employé au même sens.

V. 2996. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers.

Porque el Rey facie cort en Tolledo.
Miedo han que y verná Mio Cid el Campeador.
Prenden so conseio así parientes como son.
3000 Ruegan al Rey que los quite desta cort.
Dixo el Rey : no lo feré, sin' salve Dios!
Ca y verná Mio Cid el Campeador.
Darl' edes derecho, ca rencura ha de vos.
Qui lo fer non quisiese, ò no yr à mi cort,
3005 Quite mio regno, ca dél non he sabor.
Hya lo vieron que es à fer los infantes de Carrion.
Prenden conseio parientes como son.
El conde don Garcia en estas nuevas fue :
Enemigo de Mio Cid, que siemprel' buscó mal.
3010 Aqueste conseió los infantes de Carrion.
Legaba el plazo, querien yr à la cort.
En los primeros va el buen rey don Alfonso,
El conde don Anrrich è el conde don Remond :
Aqueste fue padre del buen Emperador :
3015 El conde don Vella, è el conde don Beltran.
Fueron y de su regno otros muchos sabidores,
De toda Castiella todos los meiores.
El conde don Garcia con infantes de Carrion,
E Asur Gonzalez è Gonzalo Asurez,
3020 E Diego è Ferrando y son amos à dos :
E con ellos grand vando que aduxieron à la cort.
Ebair le cuidan à Mio Cid el Campeador.
De todas partes alli iuntados son.
Aun non era legado el que en buen ora nació.
3025 Porque se tarda el Rey non ha sabor.
Al quinto dia venido es Mio Cid el Campeador.
Alvar Fañez adelant embió,
Que besase las manos al Rey so señor,

V. 2999. — Voyez le vers 1107.

V. 3007.—A peu de chose près, ce vers est la répétition du vers 2999. Mais, ainsi qu'on le remarquera aisément, il y a dans l'un de ces vers trois syllabes ou, à cause de l'élision, deux syllabes de plus que dans l'autre; ce qui est une preuve, entre mille, de l'extrême liberté que s'est donnée le poëte, ou des libertés non moins grandes qu'a prises le copiste.

V. 3020. — Cette phrase, au point de vue

De ce que le Roi tenait une cour à Tolède.
Ils craignent que là ne vienne Mon Cid le Campéador.
Ils se concertent comme parents qu'ils sont.
3000 Ils prient le Roi de les dispenser de cette cour.
Le Roi dit : « Point ne le ferai-je; sinon, Dieu y pourvoie!
« Car là viendra Mon Cid le Campéador.
« Vous lui donnerez satisfaction, vu qu'il a à se plaindre de vous.
« Qui refusera de le faire et de venir à ma cour,
3005 « Qu'il quitte mon royaume, car de lui je serai mécontent. »
Voilà que les infants de Carrion reconnaissent qu'il faut faire ainsi.
Ils se concertent comme parents qu'ils sont.
Le comte don Garcia fut en cette affaire :
[Il est] l'ennemi de Mon Cid, de sorte que toujours il lui chercha mal.
3010 Celui-ci conseilla les infants de Carrion.
Le délai approchait, ils veulent aller à la cour.
Des premiers [y] va le bon roi don Alphonse,
Le comte don Henri, et le comte don Raymond
(Celui-ci fut le père du bon Empereur),
3015 Le comte don Vella, et le comte don Bertrand.
Là allèrent beaucoup d'autres sages de son royaume,
Tous les meilleurs de toute la Castille.
Le comte don Garcia avec les infants de Carrion,
Et Asur Gonzalez et Gonzalo Asurez,
3020 Et Diègue et Fernand, tous deux y sont;
Et avec eux un grand parti qu'ils ont amené à la cour.
Ils espèrent insulter Mon Cid le Campéador.
De toutes parts on s'est là rassemblé.
Il n'était pas encore arrivé, celui qui en bonne heure naquit.
3025 De ce qu'il tarde le Roi a déplaisir.
Au cinquième jour est venu Mon Cid le Campéador.
Il avait envoyé devant Alvar Fañez,
Afin qu'il baisât les mains au Roi son seigneur,

grammatical, n'est pas d'une construction irréprochable. Mais, comme on la comprend, nous la reproduisons telle quelle.

V. 3022. — Ms. et texte de Sanchez : *Ebair*. Nous conservons, bien qu'au vers 2319 on lise *embaydos*, participe passé du verbe *embayr*. Dans le *Poëme sur Boèce*, on trouve *evaiment* au sens de *courage*, *audace*, *hardiesse;* et M. Raynouard remarque, avec raison, que ce mot vient probablement d'*invadere*.

Bien lo sopiese que y serie esa noch.
3030 Quando lo oyó el Rey, plógol' de corazon.
Con grandes yentes el Rey cabalgó,
E yba recebir al que en buen ora nació.
Bien aguisado viene el Cid con todos los sos :
Buenas compañas que así han tal señor.
3035 Quando lo ovo à oio el buen rey don Alfonso,
Firiós' à tierra Mio Cid el Campeador.
Viltar se quiere, è ondrar à so señor.
Quando lo oyó el Rey, por nada non tardó :
Para Sant Esidro, verdad non será hoy.
3040 Cavalgad, Cid; sinon, non abria dend sabor.
Saludarnos hemos d'alma è de corazon.
De lo que à vos pesa à mi duele el corazon.
Dios lo mande que por vos se ondre hoy la cort!
Amen! dixo Mio Cid el Campeador.
3045 Besóle la mano, è despues le saludó.
Grado à Dios, quando vos veo, señor!
Omillom' à vos è al conde don Remond,
E al conde don Anrrich, è à quantos que y son.
Dios salve à nuestros amigos, è à vos mas, señor!
3050 Mi mugier doña Ximena dueña es de pro.
Besavos las manos, è mis fijas amas à dos.
Desto que nos avino que vos pese, señor!
Respondió el Rey : sí fago, sin' salve Dios!
Pora Tolledo el Rey tornada da.
3055 Esa noch Mio Cid Taio non quiso pasar.
Merced ya, Rey, sí el Criador vos salve!
Pensad, señor, de entrar à la cibdad,
E yo con los mios posaré à San Servan.
Las mis compañas esta noche legarán.
3060 Terné vigilia en aqueste sancto logar.
Cras mañana entraré à la cibdad,

V. 3039. — Remarquer, au début de ce vers, la préposition *para* (par), toute française. — Sanchez, je ne sais pourquoi, met *verdad* entre deux virgules.

V. 3041. — Texte de Sanchez : Saludarvos hemos. Il m'a paru qu'il fallait lire *saludarnos hemos*, comme plus haut (v. 2421). — Sur la signification du mot *saludar*, voyez au vers 1527 la note.

[Et] lui fît bien savoir que là il serait ce soir [même].
3030 Lorsque le Roi apprit cela, il s'en réjouit en son cœur.
Avec une nombreuse troupe le Roi chevaucha,
Et alla recevoir celui qui en bonne heure naquit.
Le Cid vient bien équipé avec tous les siens :
Bonnes compagnies qui ainsi ont tel seigneur.
3035 Lorsqu'il fut en vue du bon roi don Alphonse,
Mon Cid le Campéador se jeta à terre.
Il veut s'humilier et honorer son seigneur.
Quand le Roi l'entendit, il ne tarda en rien :
« Par saint Isidore! il n'en sera pas ainsi aujourd'hui.
3040 « Remontez à cheval, Cid; sans quoi, j'en serais mécontent.
« Nous nous saluerons d'âme et de cœur.
« De ce qui vous pèse mon cœur est affligé.
« Dieu veuille que par vous aujourd'hui la cour soit honorée! »
— « Amen! » dit Mon Cid le Campéador.
3045 Il lui baisa la main, et ensuite l'embrassa.
« Grâces soient rendues à Dieu, puisque je vous vois, seigneur!
« Je m'humilie devant vous et le comte don Raymond,
« Et le comte don Henri, et tous ceux qui sont ici.
« Dieu sauve nos amis, et vous surtout, seigneur!
3050 « Ma femme doña Chimène est dame de bien.
« Elle vous baise les mains, ainsi que mes deux filles.
« De ce qui nous est advenu qu'il vous pèse, seigneur! »
Le Roi répondit : « Ainsi fais-je; sinon, Dieu y pourvoie! »
Devers Tolède le Roi s'en retourne.
3055 Cette nuit-là Mon Cid ne voulut point passer le Tage.
« Or çà, merci, Roi, [et] qu'ainsi le Créateur vous sauve!
« Pensez, seigneur, à rentrer dans la cité,
« Et moi, avec les miens, je logerai à San-Servan.
« Mes compagnies arriveront cette nuit.
3060 « Je tiendrai vigile en ce saint lieu.
« Demain matin j'entrerai en la cité,

V. 3057. — Nous avons dit plus haut (vers 2943, à la note) que le verbe *connoscer* avait un double sens : *connaître*, et *reconnaître*. Nous remarquerons ici que le poëte emploie également le verbe *entrar* dans une double acception : *entrer*, et *rentrer*.

V. 3060. — *Terné vigilia*. Sanchez se tait sur cette expression. (Voyez au vers 319 la note.)

E yré à la cort en antes de iantar.
Dixo el Rey : plazme de veluntad.
El rey don Alfonso à Tolledo es entrado.
3065 Mio Cid Ruy Diaz en San Servan posado.
Mandó facer candelas è poner en el altar.
Sabor ha de velar en esa santidad,
Al Criador rogando è fablando en poridad.
Entre Minaya è los buenos que y ha,
3070 Acordados fueron quando vino la man.
Matines è prima dixieron faz' al alba.
Suelta fue la misa antes que saliese el sol,
E su ofrenda han fecha mui buena è complida.
Vos, Minaya Alvar Fañez, el mio brazo meior,
3075 Vos yredes comigo, è el obispo don Hieronymo,
E Pero Bermuez, è aqueste Muño Gustioz,
E Martin Antolinez, el Burgales de pro,
E Albar Albarez, è Albar Salvadorez,
E Martin Muñoz, que en buen punto nació,
3080 E mio sobrino Felez Muñoz.
Comigo irá Malanda, que es bien sabidor,
E Galind Garciez el bueno d'Aragon.
Con estos cumplanse ciento de los buenos que y son :
Velmezes vestidos por sufrir las guarnizones;
3085 Desuso las lorigas tan blancas como el sol;
Sobre las lorigas arminos è pelizones;
E que non parescan las armas, bien prisos los cordones.
So los mantos las espadas dulces è taiadores.
Daquesta guisa quiero ir à la cort,
3090 Por demandar mios derechos è decir mi razon.
Si desobra buscaren infantes de Carrion,
Do tales ciento tobier' bien seré sin pavor.
Respondieron todos : nos eso queremos, señor.
Así como lo ha dicho, todos adobados son.

V. 3067. — Dans l'espagnol moderne, le mot *santidad* revient exactement à notre mot *sainteté*. Mais nous avons pensé que, dans l'intention du poëte, il était employé ici pour désigner un lieu sanctifié, le monastère et l'église.

V. 3073. — Ce vers, qui ne rime à rien, me paraît avoir été ajouté par le copiste, l'abbé Pero.

V. 3084. — Le mot *velmez*, comme notre vieux

«Et j'irai à la cour avant que de dîner.»
Le Roi dit : «J'y consens volontiers.»
Le roi don Alphonse est rentré à Tolède.
3065 Mon Cid Ruy Diaz [s'est] logé à San-Servan.
Il fit faire des cierges et [les] poser sur l'autel.
Il a le désir de veiller en ce saint lieu,
Priant le Créateur et [lui] parlant en secret.
Soit Minaya, soit les bons [chevaliers] qu'il y a là,
3070 Ils furent avertis lorsque vint le matin.
Ils dirent matines et prime jusqu'à l'aube.
Achevée fut la messe avant que le soleil parût,
Et ils ont fait leur offrande très-belle et accomplie.
«Vous, Minaya Alvar Fañez, mon bras le meilleur,
3075 «Vous viendrez avec moi, ainsi que l'évêque don Hiéronyme,
«Et Pero Bermuez, et ce Muño Gustioz,
«Et Martin Antolinez, le Burgalais de distinction,
«Et Alvar Alvarez, et Alvar Salvadorez,
«Et Martin Muñoz, qui en bon point naquit,
3080 «Et mon neveu Felez Muñoz.
«Avec moi viendra Malanda, qui est prudent et sage,
«Et Galind Garciaz le bon, d'Aragon.
«Outre ceux-là, que l'on complète le nombre cent des bons qui sont ici:
«Les gamboisons revêtus, pour [mieux] supporter l'armure;
3085 «Par-dessus, les cuirasses aussi brillantes que le soleil;
«Sur les cuirasses, les hermines et les fourrures;
«Et afin que les armes ne paraissent pas, les cordons bien attachés.
«Sous les manteaux, les épées affilées et tranchantes.
«De cette manière je veux aller à la cour,
3090 «Pour dire mes raisons et demander mon droit.
«Si les infants de Carrion cherchent [quelque] méchante affaire,
«Là où j'aurai tels cent [chevaliers], bien serai-je sans crainte.»
Ils répondirent tous : «Nous le voulons, seigneur.»
Ainsi qu'il l'a dit, ils sont tous équipés.

mot *gamboison*, ou *gambeson*, servait à désigner une veste piquée et rembourrée d'étoupe, qui se portait sous le haubert et sous la cotte de mailles.

V. 3090. — Le mot *demandar* signifie proprement: *faire une demande en justice*. (Voyez Covarrubias, à ce mot.) — Ici encore, ce me semble, le poëte a interverti l'ordre des idées pour le besoin de l'assonance

3095 No s detiene por nada el que en buen ora nació.
Calzas de buen paño en sus camas metió.
Sobre ellas unos zapatos que à grant huebra son.
Vistió camisa de ranzal, tan blanca como el sol :
Con oro è con plata todas las presas son.
3100 Al punno bien estan, ca él se lo mandó.
Sobr' ella un brial primo de ciclaton.
Obrado es con oro : parecen d'oro son.
Sobre esto una piel bermeia, las vandas d'oro son.
Siempre la viste Mio Cid el Campeador.
3105 Una cofia sobre los pelos d'un escarin de pro :
Con oro es obrada, fecha por razon
Que non le contalasen los pelos al buen Cid Campeador.
La barba avie luenga, è prísola con el cordon.
Por tal lo face esto que recabdar quiere todo lo suyo.
3110 Desuso cubrió un manto que es de grant valor :
En él abrien que ver quantos que y son.
Con aquestos ciento que adobar mandó,
Apriesa cabalga, de San Servan salió.
Así iba Mio Cid adobado à lla cort.
3115 A la puerta de fuera descavalga à sabor.
Cuerdamientre entra Mio Cid con todos los sos.
El va en medio, è los ciento aderredor.
Quando lo vieron entrar al que en buen ora nació,
Levantóse en pie el buen rey don Alfonso,
3120 E el conde don Anrrich, è el conde don Remond,
E desi adelant, sabet, todos los otros.
A grant ondra lo reciben al que en buen ora nació.
No s quiso levantar el Crespo de Grañon,

V. 3096. — *Camas* pour *cambas*, comme *amos* pour *ambos*. Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *camba*.

V. 3101. — Ici le mot *ciclaton* signifie l'étoffe dont la cotte était faite; et, comme le Cid revêt ses habits les plus riches, il est probable que cette étoffe, c'était du brocart.

V. 3102. — Ms. et texte de Sanches : parecen *poró* son. La leçon du manuscrit, adoptée par Sanches (mot à mot : *ils paraissent par où ils sont*), ne présente aucun sens qu'il nous soit possible de saisir. Celle que nous proposons nous semble commandée par la logique. Le Cid porte une chemise dont toutes les ganses sont d'or; il porte une cotte ouvrée avec de l'or : en conséquence, ses vêtements, sujet sous-entendu, paraissent être d'or. Et si l'on s'étonnait de ce que nous interprétons la phrase à l'aide d'un sous-entendu, nous prie-

3095 Il ne perd pas un moment, celui qui en bonne heure naquit.
Il mit à ses jambes des chausses de bon drap.
Par-dessus les chausses, des souliers qui sont de grand travail.
Il revêtit une chemise de fine toile, aussi blanche que le soleil :
D'or et d'argent sont toutes les ganses.
3100 Elles serrent bien sur le poignet, car il l'a ainsi voulu.
Par-dessus la chemise, une cotte élégante de brocart.
Elle est ouvrée avec de l'or : ses vêtements paraissent d'or.
Par-dessus cela, une fourrure écarlate dont la bordure est d'or.
Toujours la revêt Mon Cid le Campéador.
3105 Sur les cheveux, une coiffe de fine toile écarlate :
Avec de l'or elle est ouvrée, [et] faite dans ce but
Que les cheveux au bon Cid Campéador ne fussent point coupés.
Il avait la barbe longue, et il l'attacha avec un cordon.
Il fait cela, parce qu'il veut garantir toute sa personne.
3110 Par-dessus, il se couvrit d'un manteau qui est de grande valeur,
Où auraient que voir tous ceux qui là sont.
Avec ces cent [chevaliers] à qui il a ordonné de s'équiper,
Il monte vite à cheval [et] sort de San-Servan.
Ainsi équipé allait Mon Cid à la cour.
3115 A la porte de dehors, il voulut descendre de cheval.
Prudemment entre Mon Cid avec tous les siens.
Il va au milieu, et les cent [chevaliers] à l'entour.
Lorsqu'on vit entrer celui qui en bonne heure naquit,
Le bon roi don Alphonse se leva debout,
3120 Et le comte don Henri, et le comte don Raymond,
Et de là en avant, sachez, tous les autres.
Avec grand honneur on reçoit celui qui en bonne heure naquit.
Il ne voulut point se lever, le Crêpu de Grañon,

rions le lecteur de remarquer qu'il y a, dans cette proposition, deux verbes, *parecen* et *son*, au pluriel : dès lors, comment expliquer ce passage, si l'on ne sous-entend pas un sujet collectif, pluriel, représentant les divers sujets particuliers dont il vient d'être question et régissant les deux verbes?

V. 3105. — *Escarin* pour *escarlatin*. Il y a ici une de ces hardies contractions de mot que nous avons déjà signalées plusieurs fois dans le Poëme.

V. 3109. — Le Cid prend ces précautions parce que, si une mêlée était venue à s'engager et que ses adversaires lui eussent arraché un seul poil de sa barbe, il se serait regardé comme déshonoré.

V. 3120. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

Nin todos los del vando de infantes de Carrion.
3125 El Rey dixo al Cid : venid acá, ser Campeador.
En aqueste escaño que m diestes vos en don,
Mager que algunos pesa, meior sodes que nos.
Esora dixo muchas mercedes el que Valencia ganó :
Sed en vuestro escaño como rey è señor;
3130 Acá posaré con todos aquestos mios.
Lo que dixo el Cid al Rey plógo de corazon.
En un escaño tornino esora Mio Cid posó.
Los ciento quel' aguardan posan aderredor.
Catando estan à Mio Cid quantos ha en la cort,
3135 A la barba que avie luenga è presa en el cordon.
En los aguisamientos bien semeia varon.
Nol' pueden catar de verguenza infantes de Carrion.
Esora se levó en pie el buen rey don Alfonso :
Oyd, mesnadas, sí vos vala el Criador!
3140 Hyo de que fu rey, non fiz' mas de dos cortes :
La una fue en Burgos, è la otra en Carrion.
Esta tercera à Tolledo la vin' fer hoy,
Por el amor de Mio Cid el que en buen ora nació,
Que reciba derecho de infantes de Carrion.
3145 Grande tuerto le han tenido, sabemoslo todos nos.
Alcaldes sean desto el conde don Anrrich, è el conde don Remond,
E estos otros condes que del vando non sodes.
Todos meted y mientes, ca sodes conoscedores,
Por escoger el derecho; ca tuerto non mando yo.
3150 Della è della part en paz seamos hoy.
Juro por Sant Esidro, el que volviere mi cort
Quitarme ha el reyno, perderá mi amor.
Con el que toviere derecho yo de esa parte me so.
Agora demande Mio Cid el Campeador :
3155 Sabremos que responden infantes de Carrion.
Mio Cid la mano besó al Rey è en pie se levantó :

V. 3125. — Ce mot *ser* (sire), tout français, mérite fort d'être remarqué. C'est, d'ailleurs, l'unique fois qu'il se trouve employé dans le Poëme; et nous oserions garantir qu'on le chercherait vainement dans les anciennes romances.

V. 3127. — La grammaire voudrait : *à algunos*, etc. Le poëte a supprimé la préposition *à* pour l'euphonie.

Non plus que tous ceux du parti des infants de Carrion.
3125 Le Roi dit au Cid : «Venez çà, sire Campéador.
«Sur ce banc à dossier que vous m'avez donné en don,
«Bien que quelques-uns s'en affligent, vous serez mieux que nous.»
Alors il fit maints remercîments, celui qui conquit Valence :
«Demeurez sur votre banc à dossier, comme roi et seigneur;
3130 «Je m'établirai ici avec tous ces miens [chevaliers].»
De ce que le Cid avait dit le Roi fut content en son cœur.
Alors Mon Cid se plaça sur un banc à dossier travaillé au tour.
Les cent [chevaliers] qui veillent sur lui se placent à l'entour.
Tous ceux qui sont présents à la cour ont les yeux sur Mon Cid,
3135 Sur sa barbe, qu'il avait longue et attachée avec un cordon.
A son équipement, bien il semble un baron.
Les infants de Carrion ne le peuvent de honte regarder.
Alors se leva debout le bon roi don Alphonse :
«Ecoutez, mesnies, [et] qu'ainsi le Créateur vous soit en aide!
3140 «Depuis que je suis roi je n'ai tenu que deux cours :
«La première fut à Burgos, et l'autre à Carrion.
«Cette troisième, je suis venu la tenir aujourd'hui à Tolède,
«Pour l'amour de Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit,
«Afin qu'il reçoive réparation des infants de Carrion.
3145 «Ils ont eu un grand tort envers lui, nous tous le savons.
«Qu'en ceci soient alcaldes le comte don Henri et le comte don Raymond,
«Et vous, les autres comtes, qui n'êtes point du parti.
«Tous examinez bien la chose, car vous êtes prudents et sages,
«Pour discerner le droit; car je ne commande rien d'injuste.
3150 «De l'une et de l'autre part, soyons en paix aujourd'hui.
«Je jure par saint Isidore, que celui qui troublera ma cour,
«Il me quittera mon royaume [et] perdra mon amour.
«Je me mets du côté de celui qui aura droit.
«Présentement, que Mon Cid le Campéador fasse sa demande;
3155 «Nous saurons ce que répondent les infants de Carrion.»
Mon Cid se leva debout, et baisa la main au Roi :

V. 3131. — Sanchez se contente de mettre une simple virgule à la fin de ce vers. Cependant le sens est complet.

V. 3140. — Sanchez dit que *fu* est l'apocope de *fue*. C'est plutôt la forme française : *je fus*.

V. 3146. — *Alcaldes*, c'est-à-dire, juges.

V. 3154. — Sur le sens du mot *demandar*, voyez, plus haut, le vers 3090 et la note.

Mucho vos lo gradesco como à rey è à señor,
Por quanto esta cort ficiestes por mi amor.
Esto les demando à infantes de Carrion.
3160 Por mis fijas que m dexaron yo non he desonor;
Ca vos las casastes, Rey; sabredes que fer hoy.
Mas quando sacaron mis fijas de Valencia la mayor,
Hyo bien los queria d'alma è de corazon :
Diles dos espadas, à Colada è à Tizon :
3165 Estas yo las gané à guisa de varon :
Ques' ondrasen con ellas è sirviesen à vos.
Quando dexaron mis fijas en el robredo de Corpes,
Comigo non quisieron aver nada è perdieron mi amor.
Denme mis espadas, quando mis yernos non son.
3170 Atorgan los alcaldes : tod' esto razon.
Dixo el conde don Garcia : à esto nos fablemos.
Esora salien aparte infantes de Carrion,
Con todos sus parientes è el vando que y son.
Apriesa la yban trayendo è acuerdan la razon.
3175 Aun grand amor nos face el Cid Campeador,
Quando desondra de sus fijas non nos demanda hoy.
Bien nos avendremos con el rey don Alfonso.
Demosle sus espadas, quando así finca la voz;
E quando las toviere, partirse ha la cort.
3180 Hya mas non abrá derecho de nos el Cid Campeador.
Con aquesta fabla tornaron à la cort.
Merced ya, rey don Alfonso, sodes nuestro señor.
Non lo podemos negar, ca dos espadas nos dió.
Quando las demanda è dellas ha sabor,
3185 Dargelas queremos dellant estando vos.
Sacaron las espadas Colada è Tizon;
Pusieronlas en mano del Rey so señor.
Saca las espadas è relumbra toda la cort :
Las manzanas è los arriaces todos d'oro son.
3190 Maravillanse dellas todos los omes buenos de la cort.

V. 3163. — Texte de Sanchez : Hyo bien *las* queria, etc. Au pronom féminin *las*, nous avons substitué le pronom masculin *los*. Le Cid ne veut pas parler de ses filles, mais des infants de Carrion. (Voyez, plus loin, le vers 3168.)

V. 3170. — *Atorgan* pour *otorgan*. On en voit

«Je vous rends maintes grâces comme à roi et à seigneur,
«De ce que vous avez assemblé cette cour pour l'amour de moi.
«Voici ce que je demande aux infants de Carrion.
3160 «A cause de mes filles qu'ils m'ont laissées, je ne suis point déshonoré;
«Car c'est vous, Roi, qui les avez mariées, [et] vous saurez que faire aujourd'hui.
«Mais lorsqu'ils emmenèrent mes filles de Valence la grande,
«Moi qui bien les aimais d'âme et de cœur,
«Je leur donnai deux épées, Colada et Tizon
3165 «(Je les avais gagnées en manière de baron),
«Afin qu'avec elles ils s'honorassent et vous servissent.
«Puisqu'ils ont laissé mes filles dans le rouvrai de Corpes,
«Ils ont voulu ne plus rien avoir avec moi, et ont perdu mon amour.
«Qu'ils me rendent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres.»
3170 Les alcaldes octroient : «Tout cela est raisonnable.»
Le comte don Garcia dit : «Parlons ensemble là-dessus.»
Alors sortent à part les infants de Carrion,
Avec tous leurs parents et ceux du parti qui sont là.
Ils abordent aussitôt la question, et se mettent d'accord.
3175 «Le Cid Campéador nous montre encore beaucoup d'amour,
«Puisque du déshonneur de ses filles il ne nous demande pas compte aujourd'hui.
«Bien nous nous arrangerons avec le roi don Alphonse.
«Donnons-lui ses épées, puisqu'il borne là sa réclamation;
«Et quand il les aura reçues, la cour se séparera.
3180 «Jamais n'aura de nous satisfaction le Cid Campéador.»
Sur cet entretien, ils retournèrent à la cour.
«Or çà, merci, roi don Alphonse, vous êtes notre seigneur.
«Nous ne le pouvons nier, car il nous a donné deux épées.
«Puisqu'il les redemande et en a désir,
3185 «Nous voulons les lui rendre, vous étant présent.»
Ils tirèrent les épées Colada et Tizon,
[Et] les mirent dans la main du Roi leur seigneur.
Il tire les épées, et toute la cour reluit;
[Car] les poignées et toutes les garnitures sont d'or.
3190 Tous les bons-hommes de la cour en sont émerveillés.

d'autres exemples dans les anciens monuments de la langue espagnole.

V. 3190. — Dans l'espagnol du moyen âge, les expressions *omes buenos* (bons-hommes) et *ricos omes* (riches-hommes) étaient synonymes. De même dans notre ancien français.

Recibió las espadas, las manos le besó,
Tornós' al escaño don se levantó.
En las manos las tiene è amas las cató.
No s le pueden camear, ca el Cid bien las connosce.
3195 Alegró s le tod' el cuerpo, sonrrisó s de corazon.
Alzaba à la mano, à la barba se tomó :
Por aquesta barba que nadi non mesó,
Asís' yrán vengando doñ' Elvira è doña Sol!
A so sobrino por nombrel' lamó.
3200 Tendió el brazo, la espada Tizon le dió :
Prendetla, sobrino, ca meiora en señor.
A Martin Antolinez, el Burgales de pro,
Tendió el brazo, el espada Coladal' dió :
Martin Antolinez, mio vasalo de pro,
3205 Prended à Colada: ganéla de buen señor,
Del conde don Remont Berengel de Barcelona la maior.
Por eso vos la do que la bien curiedes vos.
Se que si vos acaeciere, con ella
Ganaredes grand prez è grand valor.
3210 Besóle la mano, el espada tomó è recibió.
Luego se levantó Mio Cid el Campeador :
Grado al Criador, è à vos, Rey señor,
Hya pagado so de mis espadas, de Colada è de Tizon!
Otra rencura he de infantes de Carrion.
3215 Quando sacaron de Valencia mis fijas amas à dos,
En oro è en plata tres mill marcos de plata les di yo.
Hyo faciendo esto, ellos acabaron lo só.
Denme mis haberes, quando mios yernos non son.
Aqui veriedes quexarse infantes de Carrion.
3220 Dice el conde don Remond : decid de si ò de no.
Esora responden infantes de Carrion :
Por esol' diemos sus espadas al Cid Campeador,

V. 3191. — Le sujet de la phrase n'est pas indiqué, ni le régime indirect non plus. Nous avons précisé.

V. 3194. — Nous avons, suivant notre habitude, cherché à rendre la pensée de l'auteur plutôt que le texte matériel.

V. 3199. — Son neveu Felez Muñoz.

V. 3200. — Remarquer, à ce vers, *la espada Tizon le dió*, et, plus loin (v. 3203), *el espada Coladal' dió*.

V. 3203. — Ici et plus loin (v. 3210 et 3672), on remarquera le mot *espada*, précédé de l'article

Le Cid reçut les épées, baisa les mains au Roi,
[Et] retourna au banc à dossier d'où il s'était levé.
Il les tient en ses mains, et il les considérait toutes deux.
On ne peut les lui changer, car le Cid les connaît bien.
3195 Tout son corps se réjouit, [et] il sourit en son cœur.
Il leva la main, il se prit la barbe :
« Par cette barbe que personne [jamais] n'arracha,
« Ainsi seront vengées doña Elvire et doña Sol ! »
Il appela son neveu par son nom.
3200 Il tendit le bras, [et] lui donna l'épée Tizon :
« Prenez-la, neveu, car elle aura [ainsi] un meilleur seigneur. »
A Martin Antolinez, le Burgalais de distinction,
Il tendit le bras, [et] lui donna l'épée Colada :
« Martin Antolinez, mon vassal de distinction,
3205 « Prenez Colada : je l'ai gagnée sur un bon seigneur,
« Sur le comte don Raymond Bérenger de Barcelone la grande.
« Pour cela je vous la donne, afin que vous la gardiez avec soin.
« Je sais que si vous en avez l'occasion, avec elle
« Vous acquerrez grand prix et grande estime. »
3210 Martin Antolinez lui baisa la main, prit et reçut l'épée.
Aussitôt se leva Mon Cid le Campéador :
« Grâces au Créateur, et à vous, seigneur Roi,
« Me voilà satisfait quant à mes épées, quant à Colada et Tizon !
« [Mais] j'ai un autre sujet de plainte contre les infants de Carrion.
3215 « Lorsqu'ils emmenèrent de Valence mes deux filles,
« En or et en argent je leur donnai trois mille marcs d'argent.
« Tandis que moi j'agissais ainsi, ils mirent à exécution leur projet.
« Qu'ils me rendent mon avoir, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »
Ici, vous eussiez vu se plaindre les infants de Carrion.
3220 Le comte don Raymond dit : « Dites oui ou non. »
Alors répondent les infants de Carrion :
« Pour cela nous lui avons rendu ses épées, au Cid Campéador,

masculin *el*, tandis que dans le cours du Poëme ce mot est employé comme substantif féminin. Je ne crois pas, pourtant, que le mot *espada* ait jamais été des deux genres; et quand le vieux poëte dit *el espada*, c'est, ce me semble, pour l'euphonie, comme il dit plus haut (v. 2766) *el una*, et comme les Espagnols d'aujourd'hui disent *el alma*.

V. 3208. — Sanchez met la virgule à la fin de ce vers.

V. 3212. — Sanchez met un point à la fin de ce vers.

Que al no nos demandase, que aqui fincó la voz.
Si ploguiere al Rey, así decimos nos. Dixo el Rey:
3225 A lo que demanda el Cid quel' recudades vos.
Dixo el buen Rey : así lo otorgo yo.
Dixo Alvar Fañez : levantados en pie, el Cid Campeador.
Estos haberes que vos di yo, si me los dades, ò dedes dello razon.
Esora salien à parte infantes de Carrion.
3230 Non acuerdan en conseio; ca los haberes grandes son,
Espensos los han infantes de Carrion.
Tornan con el conseio, è fablaban à so sabor :
Mucho nos afinca el que Valencia ganó,
Quando de nuestros haberes asíl' prende de sabor.
3235 Pagarle hemos de heredades en tierras de Carrion.
Dixieron los alcaldes quando manfestados son :
Si eso plogiere al Cid, non gelo vedamos nos;
Mas en nuestro juuicio así lo mandamos nos :
Que aqui lo entergedes dentro en la cort.
3240 A estas palabras fabló el rey don Alfonso :
Nos bien la sabemos aquesta razon,
Que derecho demanda el Cid Campeador.
Destos tres mill marcos los docientos tengo yo :
Entr' amos me los dieron los infantes de Carrion.
3245 Tornargelos quiero, ca todos fechos son.
Enterguen à Mio Cid el que en buen ora nació.
Quando ellos los han à pechar non gelos quiero yo.
Fabló Ferran Gonzalez : haberes monedados non tenemos nos.
Luego respondió el conde don Remond :
3250 El oro è la plata espendisteslo vos.
Por juuicio lo damos ant' el rey don Alfonso :

V. 3224. — Ms. et texte de Sanchez : *asi decimos nos*. Nous adoptons la leçon. Mais le vers 3220, où le comte don Raymond dit aux infants de répondre par oui ou par non (*decid de si ò de no*), semble appeler une réponse plus précise; et peut-être faut-il lire : *Si ploguiere al Rey así, decimos : no.*

V. 3225. — Nous avons traduit le verbe *recudir* au sens indiqué par Sanchez : *responder*, *satisfacer*. (Voyez aussi, plus loin, le vers 3281.)

V. 3228. — Il faut, je crois, lire à cet endroit la conjonction *si*; et en voyant le verbe *dades* à l'indicatif présent, je suis disposé à penser qu'il y a ici une ellipse énergique : *Decidme si me los dades*, etc. (Dites-moi si vous voulez me le rendre, etc.).

V. 3233 - 34. — Sanchez met un point à la fin du premier de ces deux vers, et se contente

« Afin qu'il ne nous demandât pas autre chose, car là s'était bornée sa réclamation.
« S'il plaît au Roi, ainsi nous disons. » Le Roi dit :
3225 « Sur ce que demande le Cid il faut que vous lui donniez satisfaction. »
Le bon Roi ajouta : « Je l'octroie ainsi. »
Alvar Fañez dit : « Levez-vous debout, ô Cid Campéador!
« Cet argent que je vous ai donné, rendez-le-moi, ou rendez-m'en raison. »
Alors sortaient à part les infants de Carrion.
3230 Ils n'y consentent pas dans leur conseil; car l'argent était considérable,
[Et] les infants de Carrion l'ont dépensé.
Ils rentrent avec ce conseil, et ils parlèrent à leur gré :
« Il nous tourmente beaucoup, celui qui a conquis Valence,
« Alors que de notre avoir il lui prend ainsi envie.
3235 « Nous le payerons en domaines sur les terres de Carrion. »
Quand ils se furent expliqués, les alcaldes dirent :
« Si cela plaît au Cid, nous ne nous y opposons point;
« Mais, à notre jugement, nous l'ordonnons ainsi :
« Que vous remettiez cela ici [même], dans la cour. »
3240 A ces mots parla le roi don Alphonse :
« Nous savons bien cette affaire,
« [Et] que le Cid Campéador demande une chose juste.
« De ces trois mille marcs, j'en ai deux cents :
« Entre eux deux me les ont donnés les infants de Carrion.
3245 « Je veux les leur rendre, car ils sont tout faits.
« Qu'ils [les] remettent à Mon Cid, celui qui en bonne heure naquit.
« Puisqu'ils les doivent restituer, je ne les veux plus. »
Fernand Gonzalez parla : « Nous n'avons point d'argent monnayé. »
Aussitôt répondit le comte don Raymond :
3250 « L'or et l'argent, c'est vous qui l'avez dépensé.
« Par jugement, nous le mandons [ainsi] devant le roi don Alphonse :

de mettre une simple virgule à la fin du second.

V. 3236. — Le sens de ce mot *manfestados* n'offre aucune difficulté; mais la forme de ce mot, je l'avoue, m'est suspecte, et je crois qu'il faudrait lire *manifestados*. Le mot *manfestados* ne serait-il pas une correction du copiste, qui, ne se rendant pas bien compte des lois de la versification, aura jugé *manifestados* trop long pour le vers? Dans mon opinion, la voyelle finale des mots, tels que *quando* et *manifestados*, comptait ou ne comptait pas *ad libitum*.

V. 3238. — *Juuicio* pour *juicio*, comme aux vers 3251 et 3271.

V. 3239. — *Entergedes* pour *entregedes*, par transposition. (Voyez, aussi, le vers 3246.)

V. 3243 et suiv. — En rapprochant ce passage des vers 2113 et suivants, on est tenté d'y voir une malicieuse épigramme.

Pagenle en apreciadura è prendalo el Campeador.
Hya vieron que es à fer los infantes de Carrion.
Veriedes aducir tanto cavallo corredor,
3255 Tanta gruesa mula, tanto palafré de sazon,
Tanta buena espada con toda guarnizon.
Recibiólo Mio Cid como apreciaron en la cort.
Sobre los docientos marcos que tenie el rey Alfonso,
Pagaron los infantes al que en buen ora násco.
3260 Enprestanles de lo ageno, que non les cumple lo suyo.
Mal escapan iogados, sabet, desta razon.
Estas apreciaduras Mio Cid presas las ha.
Sos omes las tienen è dellas pensarán.
Mas quando esto ovo acabado, pensaron luego d'al.
3265 Merced ay, Rey è señor, por amor de caridad!
La rencura maior non se me puede olvidar.
Oydme, toda la cort, è pésevos de mio mal.
De los infantes de Carrion que m desondraron tan mal,
A menos de riebtos no los puedo dexar.
3270 Decid, que vos mereci, infantes, en juego ò en vero,
O en alguna razon? aqui lo meioraré à juuicio de la cort.
A que m descubriestes las telas del corazon?
A la salida de Valencia mis fijas vos di yo,
Con muy grand ondra è haberes à nombre.
3275 Quando las non queriedes ya, canes traydores,
Porque las sacabades de Valencia sus onores?
A que las firiestes à cinchas è à espolones,
Solas las dexastes en el robredo de Corpes,
A las bestias fieras è à las aves del mont?
3280 Por quanto les ficiestes menos valedes vos.
Si non recudedes, vealo esta cort.

V. 3252. — Au mot *apreciadura*, Sanchez interprète : *Ecriture, ou obligation, par laquelle on s'engage à payer une certaine somme.* Il suffit de lire ce passage, avec un peu d'attention, pour voir très-clairement qu'il ne s'agit ni d'obligation, ni d'écriture, mais d'estimation, de compensation, d'équivalent. (Voyez le vers 3262.)

V. 3258 et suiv. — Ce passage est tout à fait en contradiction avec le vers 2113, où le poète nous dit que le roi Alphonse donna aux infants trois cents marcs à l'occasion de leur mariage. Ici le Roi semble faire une restitution aux infants. Faut-il voir là une distraction de l'auteur, ou une insinuation malicieuse ?

V. 3260. — Mot à mot : «On leur prête d'autrui, etc.»

«Qu'ils le payent en équivalent, et que le Campéador le prenne.»
Alors les infants de Carrion virent qu'il fallait faire ainsi.
Vous eussiez vu amener maint cheval coureur,
3255 Mainte forte mule, maint palefroi en bon point,
Mainte bonne épée avec toute la garniture.
Mon Cid accepta cela comme on l'estima dans la cour.
Outre les deux cents marcs qu'avait le roi Alphonse,
Les infants payèrent celui qui en bonne heure naquit.
3260 Ils l'empruntent à autrui, car ce qu'ils ont ne suffit pas.
Ils sortent de cette affaire, sachez, malement joués.
Ces équivalents, Mon Cid les a pris.
Ses hommes les ont [sous leur garde] et y penseront.
Mais cela terminé, on s'occupa aussitôt d'autre chose.
3265 «Ah! merci, Roi et seigneur, pour l'amour de la charité!
«Je ne puis oublier mon plus grand sujet de plainte.
«Ecoutez-moi, toute la cour, et qu'il vous pèse de mon mal.
«Quant aux infants de Carrion, qui m'ont si malement déshonoré,
«A moins de défis je ne puis les laisser.
3270 «Dites, infants, en quoi vous ai-je offensés, soit par badinage, soit pour de vrai,
«Ou en quelque façon que ce soit? je l'amenderai ici, au jugement de la cour.
«Pourquoi m'avez-vous déchiré les enveloppes du cœur?
«A votre départ de Valence je vous donnai mes filles,
«Avec un très-grand honneur et des biens en nombre.
3275 «Puisque d'elles vous ne vouliez plus, chiens de traîtres,
«Pourquoi les avez-vous tirées de Valence leur fief?
«Pourquoi les avez-vous frappées à coups de sangles et d'éperons,
«[Et] les avez-vous abandonnées, dans le rouvrai de Corpes,
«Aux bêtes féroces et aux oiseaux de la forêt?
3280 «Pour tout ce que vous leur avez fait, c'est vous qui valez moins.
«Si vous ne me donnez pas satisfaction, que cette cour prononce!»

V. 3269.—D'après les *Partidas*, on appelait *riebto* (ou *riepto*) l'accusation qu'un gentilhomme portait contre un autre en pleine cour (*por corte*) en lui reprochant la trahison qu'il avait faite. (Voy. Part. VII, tit. III, l. I.)

V. 3270 - 71.—Sanchez met deux points à la fin du vers 3270, et néglige d'indiquer toute espèce de ponctuation au milieu du vers suivant.

V. 3274. — Après avoir donné le sens du mot *nombre*, Sanchez écrit : *Es voz francesa actual* (c'est un mot français *actuel*). Oui, sans doute, *actuel*. Mais ce mot n'en est pas moins, en même temps, un des plus anciens, un des premiers nés de notre langue. Il existe dans le français du nord et du midi, et dans le catalan, depuis huit ou neuf siècles.

El conde don Garcia en pie se levantaba :
Merced ya, Rey, el meior de toda España!
Vezos Mio Cid à llas cortes pregonadas.
3285 Dexóla crecér è luenga trae la barba.
Los unos le han miedo è los otros espanta.
Los de Carrion son de natural tal,
Non gelas debien quérer sus fijas por barraganas :
O quien gelas diera por pareias ò por veladas?
3290 Derecho ficieron porque las han dexadas.
Quanto él dice non gelo preciamos nada.
Esora el Campeador prísos' à la barba :
Grado à Dios que cielo è tierra manda!
Por eso es luenga que à delicio fue criada.
3295 Que habedes vos, conde, por retraer la mi barba?
Ca de quando násco à delicio fue criada :
Ca non me príso à ella fijo de mugier nada,
Nimbla mesó fijo de Moro nin de Christiano,
Como yo à vos, conde, en el castiello de Cabra.
3300 Quando pris' à Cabra, è à vos por la barba,
Non y ovo rapaz que non mesó su pulgada.
La que yo mesé aun non es eguada.
Ferran Gonzalez en pie se levantó ;
A altas voces odredes que fabló :
3305 Dexasedes vos, Cid, de aquesta razon.
De vuestros haberes, de todos pagado sodes.
Non crecies' baraia entre vos è nos.
De natura somos de condes de Carrion :
Debiemos casar con fijas de reyes ò de emperadores :
3310 Ca non pertenecien fijas de infanzones.

V. 3284. — Sanchez, au mot *vezos*, interprète : C'est peut-être *vénos* pour *vinose* (il est venu). Selon nous, la forme *vezos* équivaut à *febos*, qui se trouve au vers 1343, et ce n'est pas autre chose que le *vec vos* des Provençaux (*vec*, de *vezer*, voir). (Voyez le *Lexique roman*, t. V, p. 535.)

V. 3287. — Au lieu de ces mots *de natural*, il faut lire, je crois, *de natura*, comme aux vers 2558 et 2563. C'est, probablement, le son de *tal* qui aura causé l'erreur du copiste. — Puis, pourquoi donc Sanchez met-il deux points à la fin de ce vers? La conjonction *que*, bien que sous-entendue, le relie intimement au vers qui suit.

V. 3288. — Nous avons essayé de donner, plus haut, le sens précis du mot *barragana*. (Voyez le vers 2769.)

V. 3298. — *Nimbla*, pour *ni me la*.

Le comte don Garcia se leva debout :
« Or çà, merci, Roi, le meilleur de toute l'Espagne!
« Voici devant vous Mon Cid, à ces cortès annoncées par héraut.
3285 « Il a laissé croître et porte longue sa barbe.
« [Avec cela] il effraye les uns et étonne les autres.
« Ceux de Carrion sont de telle nature,
« Qu'ils ne devaient pas vouloir ses filles pour concubines;
« Et qui les leur aurait données pour égales et pour femmes?
3290 « En les abandonnant, ils ont fait selon leur droit.
« De tout ce qu'il dit nous ne tenons nul compte. »
Alors le Campéador se prit la barbe :
« Grâces à Dieu qui gouverne le ciel et la terre!
« Elle est longue, parce qu'elle a été nourrie à souhait.
3295 « Qu'avez-vous, comte, pour me reprocher ma barbe?
« Car depuis qu'elle est venue, à souhait elle a été nourrie;
« Car par elle ne m'a [jamais] pris fils de femme née,
« Ni ne me l'a [jamais] arrachée fils de More ou de Chrétien,
« Comme moi à vous, comte, dans le château de Cabra.
3300 « Lorsque je pris Cabra, et [vous pris], vous, par la barbe,
« Il n'y eut pas de jeune drôle qui n'en arrachât un bon pouce.
« Celle que, moi, je [vous] arrachai n'est pas encore au niveau. »
Fernand Gonzalez se leva debout;
Ecoutez ce qu'il dit à haute voix :
3305 « Laissez là, Cid, ce discours.
« Sur votre argent, sur tout vous êtes satisfait.
« Qu'il ne s'élève point de querelle entre vous et nous.
« De nature nous sommes des comtes de Carrion :
« Nous devions nous marier avec des filles de rois ou d'empereurs;
3310 « Car des filles d'infançon n'étaient pas assez pour nous.

V. 3301. — Au lieu de *su pulgada*, nous proposons : *su puñada*. *Pulgada* veut dire pouce, mesure, la douzième partie du pied. Quand on arrache la barbe avec la main, on n'en arrache pas un pouce, mais une poignée. Puis le pronom possessif *su*, placé devant ce mot, ne contribue-t-il pas à justifier cette correction? Il n'y a pas à s'inquiéter de ce que dans l'espagnol moderne on dit *puñado* (poignée); les plus anciens monuments de la langue espagnole donnent *puñada*. (Voy. Gonzalo de Berceo, *El sacrificio de la misa*, cop. 112.)

V. 3304. — Le texte de Sanchez porte *ondredes*. Faute d'impression.

V. 3306. — Ms. et texte de Sanchez : *pagados*. C'est, probablement, l's de *sodes* qui a causé l'étourderie du copiste.

V. 3307. — *Crecies'* (*creciesse*). Remarquer ce plus-que-parfait du subjonctif, au lieu du présent.

Porque las dexamos derecho ficiemos nos.
Mas nos preciamos, sabet, que menos no.
Mio Cid Ruy Diaz à Pero Bermuez cata :
Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas.
3315 Hyo las he fijas, è tu primas cormanas.
A mi lo dicen, à ti dan las oreiadas.
Si yo respondier', tu non entrarás en armas.
Pero Bermuez conpezó de fablar.
Detiene s le la lengua, non puede delibrar;
3320 Mas quando enpieza, sabed, nol' da vagar.
Dirévos, Cid, costumbres habedes tales :
Siempre en las cortes Pero Mudo me lamades.
Bien lo sabedes que yo non puedo mas.
Por lo que yo ovier' à fer, por mi non mancará.
3325 Mientes, Ferrando, de quanto dicho has.
Por el Campeador mucho valiestes mas.
Las tus mañas yo te las sabré contar.
Miembra t quando lidiamos cerca Valencia la grand.
Pedist las feridas primeras al Campeador leal.
3330 Vist' un Moro, fustel' ensaiar :
Antes fugiste que a'l te alegases.
Si yo non uvjas', el Moro te jugara mal.
Pasé por ti, con el Moro me off de aiuntar.
De los primeros colpes ofle de arrancar.
Did el cavallo. Tobeldo en poridad :
3335 Fasta este dia no lo descubri à nadi.
Delant Mio Cid, è delante todos, ovistete de alabar
Que matáras el Moro è que ficieras barnax.

V. 3311. — Cette expression *facer derecho* est un peu vague. Nous précisons, comme plus haut (v. 3290).

V. 3316. — Sanchez interprète d'une manière fort curieuse cette locution *dar las oreiadas à alguno :* Hacer que oiga ò entienda alguna razon, diciendola à otro (parler en réalité à une personne, en ayant l'air de s'adresser à une autre). Eh quoi ! il s'agit de venger les filles du Cid, et le principal intéressé ce ne serait point leur père ! et en ayant l'air de s'adresser à lui, on ne parlerait en réalité qu'à son neveu ! Dans notre opinion, le poëte veut dire, sous une forme populaire, que l'injure frappe directement le Cid, mais que ses neveux en ont le contre-coup. Au reste, on peut consulter le Dictionnaire de l'Académie espagnole au mot *orejon*, et l'excellent dictionnaire portugais de Moraes au mot *orelhão*. Moraes cite même l'expression *dar un orelhão*, et interprète : *tirer l'oreille*.

«En les abandonnant, nous avons fait selon notre droit.
«Nous nous [en] estimons davantage, sachez, et non pas moins.»
Mon Cid Ruy Diaz regarde Pero Bermuez :
«Parle, Pero le Muet, baron qui te tais si longtemps!
3315 «Moi, je les ai pour filles, et toi pour cousines germaines.
«En le disant à moi, on te donne, à toi, sur les oreilles.
«Si je viens à répondre, tu ne te battras pas.»
Pero Bermuez commença de parler.
Sa langue est embarrassée, il ne peut délibérer;
3320 Mais quand il commence, sachez, il ne lui donne pas de loisir.
«Je vous [le] dirai, Cid, vous avez d'étranges habitudes :
«Toujours dans les cortès vous m'appelez Pero le Muet.
«Bien vous le savez, que je ne puis davantage.
«Quant à ce que j'aurai à faire, cela par moi ne manquera pas.
3325 «Tu mens, Fernand, en tout ce que tu as dit.
«Par le Campéador vous avez beaucoup plus valu.
«Tes façons d'agir, je saurai te les rappeler.
«Souviens-toi quand nous combattîmes près de Valence la grande.
«Tu demandas au loyal Campéador les premiers coups.
3330 «Tu aperçus un More, tu allas l'éprouver :
«Tu pris la fuite avant de l'avoir approché.
«Si je ne t'eusse pas secouru, le More t'aurait malement joué.
«Je me mis en ton lieu, je me pris au corps avec le More.
«Des premiers coups je le jetai à terre.
«Je te donnai son cheval. J'ai gardé cela secret;
3335 «Jusqu'à ce jour je ne l'ai découvert à personne.
«Devant Mon Cid, et devant tous, tu pus te vanter
«Que tu avais tué le More et fait un exploit.

V. 3319. — Sanchez, au mot *delibrar*, interprète fort bien: *razonar, deliberar* (discourir, délibérer).

V. 3324. — Au mot *mancar*, Sanchez rappelle le mot italien *mancare*. Sanchez n'a pas pris garde que les Français du midi et les Catalans ont depuis des siècles le verbe *mancar*, qui est absolument le même que le verbe espagnol.

V. 3329. — Voyez aux *Notes historiques et littéraires*, v. 1717.

V. 3330. — *A'l* pour *à el*, par aphérèse.

V. 3334. — Deux observations sur ce vers. — 1° *Did* pour *dite*. Il y a apocope et conversion du *t* en *d*. — 2° *Tobeldo*, pour *tóvetelo*. Il y a ici transposition de lettres, conversion du *t* en *d*, et syncope (Sanchez). Nous devons ajouter qu'en espagnol le *b* et le *v* s'emploient à peu près indifféremment l'un pour l'autre.

V. 3337. — *Barnax* est le synonyme du provençal *barnage* (exploit d'armes).

Crovierontelo todos, mas non saben la verdad.
E eres fermoso, mas mal barragan.
3340 Lengua sin manos, cuemo osas fablar?
Di, Ferrando, otorga esta razon.
Non te viene en miente en Valencia lo del leon,
Quando durmie Mio Cid è el leon se desató?
E tu, Ferrando, que ficist con el pavor?
3345 Metiste t tras el escaño de Mio Cid el Campeador :
Metiste t Ferrando, poró menos vales hoy.
Nos cercamos el escaño por curiar nuestro señor,
Fasta do despertó Mio Cid el que Valencia ganó.
Levantó s del escaño è fue s pora'l leon.
3350 El leon premió la cabeza, à Mio Cid esperó,
Dexó s le prender al cuello, è à la red le metió.
Quando se tornó el buen Campeador
A sos vasallos, viólos aderredor.
Demandó por sus yernos, ninguno non falló.
3355 Riebtot' el cuerpo por malo è por traydor.
Esto t lidiaré aqui ant' el rey don Alfonso.
Por fijas del Cid doñ' Elvira è doña Sol,
Por quanto las dexastes menos valedes vos.
Ellas son mugieres, è vos sodes varones :
3360 En todas guisas mas valen que vos.
Quando fuere la lid, si ploguiere al Criador,
Tu lo otorgarás à guisa de traydor.
De quanto he dicho verdadero seré yo.
De aquestos amos aqui quedó la razon.
3365 Diego Gonzalez odredes lo que dixo :
De natura somos de los condes mas limpios.
Estos casamientos non fuesen aparecidos,
Por consograr con Mio Cid don Rodrigo!
Porque dexamos sus fijas aun no nos repentimos.

V. 3340. — Cette injure, *langue sans mains*, me semble charmante, surtout de la part d'un homme qui, lui, a des mains, c'est-à-dire du courage, mais qui est bègue.

V. 3349. — *Pora'l*, pour *pora el*. Ici encore l'*e* se trouve élidé par la voyelle qui précède. (Voyez le vers 2307 et le vers 3330.)

V. 3356. — Sanchez n'a mis à la fin de ce vers aucun signe de ponctuation.

V. 3359 - 60. — Voyez, sur ce passage, les

«Tous te crurent là-dessus, mais on ne sait pas la vérité.
«Et tu es beau, mais [tu n'es] pas vaillant.
3340 «Langue sans mains, comment oses-tu parler?
«Dis, Fernand, reconnais ce discours pour vrai.
«Ne te revient-elle pas à l'esprit l'aventure du lion, à Valence,
«Lorsque Mon Cid dormait, et que le lion se détacha?
«Et toi, Fernand, que fis-tu [alors] dans ta peur?
3345 «Tu te cachas derrière le banc à dossier de Mon Cid le Campéador;
«Tu te cachas, Fernand; par où tu vaux moins aujourd'hui.
«Nous, nous entourâmes le banc à dossier, pour garantir notre seigneur,
«Jusqu'au moment où s'éveilla Mon Cid, celui qui conquit Valence.
«Il se leva de son banc à dossier et alla vers le lion.
3350 «Le lion, baissant la tête, attendit Mon Cid,
«Se laissa par lui prendre au cou; et il le mit dans sa cage.
«Lorsque le bon Campéador fut de retour
«Vers ses vassaux, il les vit [là] autour.
«Il demanda après ses gendres, il n'aperçut aucun [d'eux].
3355 «Je défie ton corps pour méchant et pour traître.
«Je combattrai touchant cela contre toi, ici, devant le roi don Alphonse.
«Quant aux filles du Cid, doña Elvire et doña Sol,
«Pour les avoir abandonnées moins vous valez tous deux.
«Elles sont des femmes, et vous êtes des hommes :
3360 «De toute manière elles valent plus que vous.
«Lorsque le combat aura lieu, s'il plaît au Créateur,
«Tu le reconnaîtras en manière de traître.
«De tout ce que j'ai dit je prouverai la vérité.»
De ces deux-là ici s'arrêta le discours.
3365 Ecoutez [maintenant] ce que dit Diègue Gonzalez :
«De nature nous sommes des comtes les plus purs.
«Plût à Dieu que ces mariages n'eussent point été appareillés,
«Puisqu'ils nous donnaient pour beau-père Mon Cid don Rodrigue!
«Pour avoir laissé ses filles, à présent même nous n'avons nul repentir.

Notes historiques et littéraires. Je me contenterai de remarquer ici qu'au vers 3359, le mot *varones* signifie *hommes*, et qu'il est purement et simplement le corrélatif de *mugieres* (femmes).

V. 3367. — Au lieu du mot *aparecidos*, le poëte, si je ne me trompe, aurait voulu dire *aparciados* (appareillés), expression qui se trouve au vers 1982. Mais il a été dominé par l'assonance. C'est par la même raison qu'à la fin du vers 68, il a dit *bastidos* pour *abastados*.

3370 Mientra que vivan pueden haber sospiros.
Lo que les ficiemos serles ha retraido.
Esto lidiaré à tod' el mas ardido,
Que porque las dexamos ondrados somos nos.
Martin Antolinez en pie se levantaba :
Cala, alevoso, boca sin verdad.
3375 Lo del leon non se te debe olvidar.
Saliste por la puerta, metistet' al corral.
Fusted meter tras la viga lagar :
Mas non vestist' el manto nin el brial.
Hyo lo lidiaré, non pasará por al.
3380 Fijas del Cid porque las vos dexastes?
En todas guisas sabet que mas valen que vos.
Al partir de la lid por tu boca lo dirás,
Que eres traydor è mentiste de quanto dicho has.
Destos amos la razon fincó.
3385 Asur Gonzalez entraba por el palacio,
Manto armino è un brial rastrando.
Bermeio viene, ca era almorzado.
En lo que fabló avie poco recabdo :
Hya, varones, quien vió nunca tal mal?
3390 Quien nos darie nuevas de Mio Cid el de Bibar?
Fues' à Riodovirna los molinos picar,
E prender maquilas como lo suele far?
Quil' darie con los de Carrion à casar?
Esora Muño Gustioz en pie se levantó :
3395 Cala, alevoso, malo è traydor.
Antes almuerzas que bayas à oracion.

V. 3370. — *Haber sospiros*. Peut-être serait-il mieux de lire *hacer sospiros*.

V. 3371. — Plusieurs observations sur ce vers. — 1° Au lieu d'un seul vers, ainsi que l'indique Sanchez, il y en a deux, et des meilleurs : le nombre très-suffisant de syllabes et la double assonance le montrent fort clairement. — 2° Le sens de ce mot *retraido* n'est pas douteux : voir, un peu plus haut (v. 3295), le verbe *retraer*. — 3° Sanchez met un point à la fin du second hémistiche. La phrase n'est pas complète — 4° Sur le mot *ardido*, voyez au vers 79 la note.

V. 3374. — *Cala* pour *calla*.

V. 3377. — *Fusted*, pour *fuistete*, comme plus haut *did* pour *dite*.

V. 3378. — Ms. et texte de Sanchez : Mas non *vestid'*, etc. Il faut lire *vestist'* (l'*e* final élidé), comme on lit *saliste* au vers 3376.

V. 3381. — Le lecteur a dû s'apercevoir que la loi de l'assonance n'est pas observée dans ce vers. Très-probablement, au lieu de *que mas valen que vos*, le manuscrit primitif portait : *que valen*

3370 « Tant qu'elles vivront elles peuvent soupirer.
« Ce que nous leur avons fait leur sera reproché.
« Je combattrai sur cela avec le plus vaillant de tous,
« Que pour les avoir laissées nous sommes gens d'honneur. »
Martin Antolinez se leva debout :
« Tais-toi, perfide, bouche sans vérité !
3375 « Tu ne dois pas oublier l'aventure du lion.
« Tu t'échappas par la porte, tu te cachas dans la basse-cour.
« Tu allas te cacher derrière la poutre pressoir;
« Mais tu n'as plus revêtu [depuis] ton manteau ni ta cotte.
« Je combattrai touchant cela, [et] il n'en sera pas autrement.
3380 « Quant aux filles du Cid, pourquoi les avez-vous laissées?
« De toute façon sachez qu'elles valent plus que vous.
« Au sortir du combat, tu l'avoueras par ta bouche,
« Que tu es un traître, et que tu as menti en tout ce que tu as dit. »
De ces deux-là [ici] s'arrêta le discours.
3385 Asur Gonzalez entrait dans le palais,
Traînant un manteau d'hermine et un bliaut.
Il vient [le visage] vermeil, car il avait déjeuné.
Dans ce qu'il dit il y avait peu de sagesse :
« Eh bien! barons, qui vit jamais un tel mal?
3390 « Qui pourrait nous donner des nouvelles de Mon Cid de Bivar?
« S'en est-il allé à Riodovirna piquer ses moulins,
« Et prendre la mouture, comme il a coutume de le faire?
« Qui a pu lui mettre en tête de faire ces mariages avec ceux de Carrion? »
Alors Muño Gustioz se leva debout :
3395 « Tais-toi, perfide, méchant et traître!
« Tu aimes mieux déjeuner que d'aller à la prière.

que vos mas. Il faut une assonance en *a* aigu.

V. 3385. — Sanchez, comme il lui arrive souvent, met deux points à la fin de ce vers. — C'est immédiatement avant ce vers que devraient, selon moi, être placés les vers 2182 et 2183 :

Evay Asur Gonzalez que era bulidor,
Que es largo de lengua, mas en lo al non es tan pro.

V. 3387. — Remarquer ce participe passé *almorzado*, et, plus haut (v. 407), le participe passé *cenado*, avec le verbe *ser*.

V. 3391. — Piquer ses moulins, c'est-à-dire, piquer les meules de ses moulins, les rendre raboteuses, afin qu'elles puissent mieux broyer le blé. Peut-être aussi, au lieu du verbe *picar*, faut-il lire *ficar* ou *fincar*, mot qui exprime l'action de fixer, d'arrêter les moulins.

V. 3392. — Le mot *maquila* signifie proprement : la portion de grains que prend le meunier pour son salaire.

V. 3393. — Sanchez écrit *casar'*, et *far'* (à la fin du vers précédent), avec une apostrophe; je ne sais pourquoi.

A los que das paz, fartaslos aderredor.
Non dices verdad amigo ni à señor,
Falso à todos è mas al Criador.
3400 En tu amistad non quiero aver racion.
Facertelo decir que tal eres qual digo yo.
Dixo el rey Alfonso : calle ya esta razon.
Los que han rebtado lidiarán, sin' salve Dios!
Así como acaban esta razon,
3405 Afe dos cavalleros entraron por la cort:
Al uno dicen Oiarra, è al otro Yenego Simenez.
El uno es infante de Navarra,
E el otro infante de Aragon.
Besan las manos al rey don Alfonso :
3410 Piden sus fijas à Mio Cid el Campeador
Por ser reynas de Navarra è de Aragon,
E que gelas diesen à ondra è à bendicion.
A esto callaron è ascuchó toda la cort.
Levantós' en pie Mio Cid el Campeador :
3415 Merced, rey Alfonso, vos sodes mio señor.
Esto gradesco yo al Criador,
Quando me las demandan de Navarra è de Aragon.
Vos las casastes antes, ca yo non.
Afe mis fijas en vuestras manos son.
3420 Sin vuestro mandado nada non feré yo.
Levantós' el Rey, fizo callar la cort:
Ruego vos, Cid, Caboso Campeador,
Que plega à vos è otorgarlo he yo:
Este casamiento hoy se otorge en esta cort;
3425 Ca crecevos y ondra è tierra, è onor.
Levantó s Mio Cid, al Rey las manos le besó :
Quando à vos place, otorgolo yo, señor.
Esora dixo el Rey : Dios vos de den buen galardon!
A vos Oiarra, è à vos Yenego Ximenez,

V. 3397. — Dans la langue de notre poëte, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, l'expression *dar paz* et le mot *saludar* ont le même sens.

V. 3398. — Ici encore le poëte a supprimé l'*à* devant *amigo*, pour l'euphonie.

V. 3401. — Remarquer cet infinitif *facer*, au lieu du futur.

« Ceux que tu salues, tu les dégoûtes à la ronde.
« Tu ne dis point la vérité, ni à ami ni à seigneur;
« Faux envers tous et, surtout, envers le Créateur.
3400 « En ton amitié je ne veux pas avoir part.
« Je te ferai avouer que tu es tel que je dis. »
Le roi Alphonse dit : « Que là finisse ce discours.
« Ceux qui ont défié combattront; sinon, Dieu y pourvoie! »
Au moment où ils achevaient ce discours,
3405 Voici que deux chevaliers entrèrent dans la cour :
L'un s'appelle Oiarra, et l'autre Ienego Ximenez.
L'un est infant de Navarre,
Et l'autre infant d'Aragon.
Ils baisent les mains au roi don Alphonse;
3410 [Puis] ils demandent ses filles à Mon Cid le Campéador
Pour être reines de Navarre et d'Aragon,
Et qu'on les leur donne en mariage honorable et béni.
Sur ce, l'on fit silence et toute la cour écouta.
Mon Cid le Campéador se leva debout :
3415 « Merci, roi Alphonse! vous êtes mon seigneur.
« De cela je rends grâces au Créateur,
« Puisqu'on me les demande de Navarre et d'Aragon.
« C'est vous qui les avez auparavant mariées; quant à moi, non.
« Voici que mes filles sont en vos mains.
3420 « Sans votre ordre je ne ferai rien. »
Le Roi se leva [et] fit taire la cour :
« Je vous prie, Cid, Excellent Campéador,
« Qu'il vous plaise [ainsi], et moi, j'y consentirai :
« Que ce mariage s'octroie aujourd'hui en cette cour;
3425 « Car par là vous croîtra honneur et terre, et fief. »
Mon Cid se leva, [et] au Roi baisa les mains :
« Puisqu'il vous plaît [ainsi], j'y consens, seigneur. »
Alors le Roi dit : « Dieu vous en donne bonne récompense!
« A vous, Oiarra, et à vous, Ienego Ximenez,

V. 3402. — Sanchez a fort bien interprété le sens du verbe *callar* à cet endroit : *cessar, acabarse.*

V. 3407-8. — Le poëte veut dire que l'un représente l'infant de Navarre, et l'autre l'infant d'Aragon. (Voyez, plus loin, les vers 3429 et suivants. Voyez aussi la *Chronica del Cid*, cap. CCLX. et la *Cronica general*, fol. 154, au verso.) — Du reste, ces deux vers n'en font qu'un.

3430 Este casamiento otorgovoslo yo,
De fijas de Mio Cid doñ' Elvira è doña Sol,
Pora los infantes de Navarra è de Aragon:
Que vos las den à ondra è à bendicion.
Levantós' en pie Oiarra, è Yenego Ximenez.
3435 Besaron las manos del rey don Alfonso,
E despues de Mio Cid el Campeador.
Metieron las fees, è los omenaies dados son,
Que cuemo es dicho así sea ò meior.
A muchos place de tod' esta cort;
3440 Mas non place à los infantes de Carrion.
Minaya Alvar Fañez en pie se levantó:
Merced vos pido como à rey è à señor,
E que non pes' desto al Cid Campeador.
Bien vos di vagar en toda esta cort:
3445 Decir querrie ya quanto de lo mio.
Dixo el Rey: plazme de corazon.
Decid, Minaya, lo que ovieredes sabor.
Hyo vos ruego que me oyades, toda la cort:
Ca grand rencura he de infantes de Carrion.
3450 Hyo les di mis primas por mandado del rey Alfonso.
Ellos las prisieron à ondra è à bendicion.
Grandes haberes les dió Mio Cid el Campeador.
Ellos las han dexadas à pesar de nos.
Riebtoles los cuerpos por malos è por traydores.
3455 De natura sodes de los de Vani Gomez,
Onde salien condes de prez è de valor;
Mas bien sabemos las mañas que ellos han.
Esto gradesco yo al Criador,
Quando piden mis primas doñ' Elvira è doña Sol
3460 Los infantes de Navarra è de Aragon.
Antes las habiedes pareias, pora en brazos las tener:

V. 3430. — Texte de Sanchez: otorgovos*le*. Faute d'impression.

V. 3434. — Remarquer le verbe *levantó*, au singulier, avec un double sujet. Cette forme se trouve également dans l'ancien français.

V. 3437. — D'après les *Partidas*, le mot *omenaie* signifie l'acte par lequel on se fait, on se reconnaît l'homme d'autrui. (Part. V, tit. xxv, l. iv.) De là viendrait l'expression *dar omenaie*, parce que celui qui se reconnaissait l'homme

3430 «Ce mariage, je vous l'octroie,
«Des filles de Mon Cid, doña Elvire et doña Sol,
«Pour les infants de Navarre et d'Aragon :
«Qu'on vous les donne en mariage honorable et béni.»
Oiarra se leva debout, ainsi que Ienego Ximenez.
3435 Ils baisèrent les mains du roi don Alphonse,
Et, ensuite, de Mon Cid le Campéador.
Ils engagent leur foi et prêtent serment
Que, comme il a été dit, ainsi sera ou mieux [encore].
Cela plaît à beaucoup de toute cette cour;
3440 Mais cela ne plaît pas aux infants de Carrion.
Minaya Alvar Fañez se leva debout :
«Merci je vous demande, comme à roi et à seigneur,
«Et que cela n'afflige point le Cid Campéador.
«Bien vous ai-je donné du loisir en toute cette cour;
3445 «Je voudrais maintenant dire tout ce que j'ai sur le cœur.»
Le Roi dit : «J'y consens volontiers.
«Dites, Minaya, ce qui vous fera plaisir.»
—«Je vous prie, toute la cour, que vous m'écoutiez;
«Car j'ai un grand ressentiment contre les infants de Carrion.
3450 «Par ordre du roi Alphonse, je leur donnai mes cousines.
«Ils les reçurent en mariage honorable et béni.
«Mon Cid le Campéador leur donna de grands biens.
«Ils les ont laissées, à notre chagrin.
«Je défie leurs corps pour méchants et pour traîtres.
3455 «De nature vous êtes de ceux de Vani Gomez,
«D'où sortirent des comtes de prix et de valeur;
«Mais nous savons bien les coutumes qu'ils ont.
«De cela je rends grâces au Créateur,
«Puisqu'ils demandent mes cousines doña Elvire et doña Sol,
3460 «Les infants de Navarre et d'Aragon.
«Auparavant, vous les aviez [comme] égales, pour les tenir en vos bras :

d'autrui prêtait serment de fidélité au suzerain.

V. 3457.—*Han.* Assonance singulière dans un couplet en *o* aigu.

V. 3458. —Sanchez met encore un point à la fin de ce vers.

V. 3460. — Cette fois, Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers. Il faut un point; le sens est complet.

V. 3461. — *Tener.* Voici encore une assonance bien bizarre.

Agora besaredes sus manos, è lamarlas edes Señoras.
Averlas edes à servir, mal que vos pese à vos.
Grado à Dios del cielo è aquel rey don Alfonso,
3465 Así crece la ondra à Mio Cid el Campeador!
En todas guisas tales sodes quales digo yo.
Si hay qui responda ò dice de non,
Hyo so Alvar Fañez pora tod' el meior.
Gomez Pelayet en pie se levantó :
3470 Que val, Minaya, toda esa razon?
Ca en esta cort afarto ha pora vos :
E qui al quisiere serie su ocasion?
Si Dios quisiere que desta bien salgamos nos,
Despues veredes que dixiestes o que non.
3475 Dixo el Rey : fine esta razon :
Non diga ninguno della mas una entencion!
Cras sea la lid, quando saliere el sol,
Destos tres por tres que rebtaron en la cort.
Luego fablaron infantes de Carrion :
3480 Dandos, Rey, plazo, ca cras ser non puede.
Armas è cavallos tienen los del Campeador :
Nos antes avremos à yr à tierras de Carrion.
Fabló el Rey contra'l Campeador :
Sea esta lid ò mandaredes vos.
3485 En esora dixo Mio Cid : non lo faré, señor;
Mas quiero à Valencia que tierras de Carrion.
En esora dixo el Rey : aosadas, Campeador.
Dadme vuestros cavalleros con todas vuestras guarnizones :
Vayan comigo, yo seré el curiador.

V. 3462. — Le mot *señora* est le corrélatif de *señor* (seigneur). «On appelle *seigneur*, disent les *Partidas*, celui qui a autorité et puissance sur tous ceux qui vivent ou viennent sur sa terre.» (Part. II, tit. xxv, l. 1.)

V. 3464. — La grammaire voudrait *è à aquel*. Le poëte a supprimé la préposition *à* pour l'euphonie.

V. 3467. — *Dice*. Le poëte aurait dû employer le subjonctif *diga*, comme il a dit *responda*.

V. 3471. — *Afarto*. Voyez au vers 1651 la note.

V. 3472. — Ici, comme au vers 1373, Sanchez fait du mot *ocasion* le synonyme de *muerte* (mort). Il nous a semblé qu'à cet endroit, le poëte employait ce mot au sens qu'il avait quelquefois dans l'ancien provençal : *blâme, reproche*.

V. 3473. — Texte de Sanchez : *salganos* nos. Faute d'impression, sans aucun doute.

V. 3474. — Texte de Sanchez : que dixiestes ò que non. Faute d'impression. C'est l'*o* provençal pronom relatif, employé neutralement.

V. 3476. — Sanchez, dans son *Index*, ne men-

« Maintenant, vous leur baiserez la main et les appellerez Dames.
« Il vous faudra les servir, quelque chagrin que vous éprouviez.
« Grâces au Dieu du ciel et à ce roi don Alphonse,
3465 « Ainsi croît l'honneur à Mon Cid le Campéador!
« De toutes manières vous êtes tels que je dis.
« S'il y a quelqu'un qui réponde et qui dise que non,
« Je suis Alvar Fañez, le meilleur pour tout! »
Gomez Pelayet se leva debout :
3470 « Que vaut, Minaya, tout ce discours?
« Car, en cette cour, il y en a suffisamment pour vous;
« Et qui voudrait autre chose serait-il blâmé?
« Si Dieu permet que bien nous sortions de cette [affaire],
« Vous verrez, ensuite, que vous avez dit ce qui n'est pas. »
3475 Le Roi dit : « Que [là] s'arrête ce discours :
« Que personne ne dise un mot de plus!
« Que demain ait lieu le combat, au lever du soleil,
« Entre ces [chevaliers], trois contre trois, qui ont défié dans la cour. »
Aussitôt parlèrent les infants de Carrion :
3480 « Donnez-nous, Roi, un délai, car demain cela ne peut être.
« Ceux du Campéador ont armes et chevaux;
« Nous, auparavant, nous avons à aller aux terres de Carrion. »
Le Roi parla, [tourné] vers le Campéador :
« Que ce combat ait lieu où vous voudrez. »
3485 Alors Mon Cid dit : « Point ne le ferai-je, seigneur;
« J'aime mieux Valence que les terres de Carrion. »
Alors le Roi dit : « Rassurez-vous, Campéador.
« Donnez-moi vos chevaliers avec toutes vos armures :
« Qu'ils viennent avec moi, je serai le tuteur.

tionne pas ce mot *entencion*. Mais Berganza le cite parmi les vocables de la langue vulgaire qu'il a trouvés dans les anciens manuscrits espagnols, et interprète : *contienda* (querelle, débat). (Voy. Berganza, *Antig. de Esp.*, t. II, p. 689. Voir aussi Llorente, *Noticias históricas*, t. IV, p. 188.)

V. 3480. — 1° *Dandos* pour *dadnos*, par transposition. — 2° Comme nous l'avons déjà dit, au lieu de *non puede*, le manuscrit primitif devait porter *non pode*.

V. 3483.—*Contra'l* pour *contra el*, comme plus haut *a'l* pour *à él*. (Voyez le vers 3330.) Sanchez interprète *contra'l* par *con el* (avec le). Sanchez nous paraît n'avoir pas bien saisi le sens de la préposition *contra*.

V. 3487. — Cette interjection, ou cet adverbe *aosadas*, a déjà paru dans notre Poëme. (Voyez le vers 449.)

V. 3488. — Un seigneur puissant, comme le Cid, avait toujours un certain nombre d'armures, qu'il pouvait, à l'occasion, prêter aux chevaliers de sa maison.

3490 Hyo vos lo sobreliebo como buen vasallo face à señor,
Que non prendan fuerza de conde nin de infanzon.
Aqui les pongo plazo de dentro en mi cort :
Acabo de tres semanas, en vegas de Carrion,
Que fagan esta lid delant' estando yo.
3495 Quien non viniere al plazo pierda la razon,
Desi sea vencido è escape por traydor.
Prisieron el juicio infantes de Carrion.
Mio Cid al Rey las manos le besó è dixo : plazme, señor.
Estos mis tres cavalleros en vuestra mano son.
3500 D'aqui vos los acomiendo como à rey è à señor.
Ellos son adobados pora cumplir todo lo só.
Ondrados me los embiad à Valencia, por amor del Criador.
Esora respuso el Rey : así lo mande Dios!
Alli se tollió el capielo el Cid Campeador,
3505 La cofia de ranzal que blanca era como el sol;
E soltaba la barba è sacóla del cordon.
No s fartan de catarle quantos ha en la cort.
Adelinó à el conde don Anrrich, è el conde don Remond;
Abrazólos tan bien, è ruegalos de corazon
3510 Que prendan de sus haberes quanto ovieren sabor.
A esos è à los otros que de buena parte son,
A todos los rogaba así como han sabor.
Tales y ha que prenden, tales y ha que non.
Los docientos marcos al Rey los soltó.
3515 De lo al tanto príso quant' ovo sabor.
Merced vos pido, Rey, por amor del Criador!
Quando todas estas nuevas así puestas son,
Beso vuestras manos con vuestra gracia, señor,
E yrme quiero pora Valencia: con afan la gané yo.
3520 El Rey alzó la mano, la cara se sanctiguó :
Hyo lo juro par Sant Esidro el de Leon,

V. 3504.—Au mot *capielo,* Sanchez interprète : *capillo* (béguin). A notre avis, il ne s'agit pas ici de béguin, mais d'un chapeau, qui complétait le costume civil du Cid. Les Provençaux et les Catalans disaient *capel.*

V. 3508.—*A el* pour *al*, et, au second hémistiche, *è el* pour *è à el,* ou mieux, *è al.*

V. 3513.—Nous demandons pardon pour ces deux *tels y a,* que nous n'avons pas cherchés, mais qu'il nous a paru impossible d'éviter à cet

3490 «Je vous le garantis, comme fait un bon vassal à son seigneur,
«Qu'ils ne recevront aucun mal [ni] de comte ni d'infançon.
«Ici dans ma cour je leur assigne un délai :
«Au bout de trois semaines, dans la plaine de Carrion,
«Qu'ils fassent ce combat moi étant présent.
3495 «Celui qui ne viendra pas dans le délai, qu'il perde son droit;
«Qu'il soit dès lors [comme] vaincu et tenu pour traître.»
Les infants de Carrion acceptèrent le jugement.
Mon Cid baisa les mains au Roi et dit : «J'y consens, seigneur.
«Ces trois miens chevaliers sont en votre pouvoir.
3500 «Dès à présent je vous les recommande, comme à roi et à seigneur.
«Ils sont équipés de manière à accomplir tout leur devoir.
«Pour l'amour du Créateur, renvoyez-les-moi honorés à Valence.»
Alors le Roi répondit : «Ainsi Dieu le veuille!»
Sur ce, le Cid Campéador ôta son chapeau,
3505 [Ainsi que] la coiffe de fine toile, laquelle était blanche comme le soleil;
Et il dégagea sa barbe et la tira du cordon.
De tous ceux qui sont à la cour, nul ne se lasse de le regarder.
Il s'avança vers le comte don Henri et le comte don Raymond;
Il les embrasse très-bien, et les prie de cœur
3510 Qu'ils prennent de son avoir tout ce qui leur fera plaisir.
Ceux-là et les autres qui sont du bon côté,
Il les priait tous [de faire] selon leur désir.
Tels y a qui prennent, tels y a qui non.
Il abandonna au Roi les deux cents marcs.
3515 Sur le reste le Roi prit tout ce qui lui fit plaisir.
«Merci je vous demande, Roi, pour l'amour du Créateur!
«Puisque toutes ces affaires sont ainsi arrangées,
«Je vous baise les mains avec votre grâce, seigneur,
«Et je veux m'en aller à Valence : avec peine je l'ai conquise.»
3520 Le Roi leva la main, se signa le visage :
«Je le jure par saint Isidore de Léon,

endroit. Nous invoquons, au besoin, l'autorité de Racine :

Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne.

V. 3515. — Le sujet de la phrase est sous-entendu; je l'ai exprimé, crainte de confusion.

V. 3521. — Cette préposition *par* est à remarquer. Aujourd'hui elle ne se retrouve plus en espagnol que dans ces locutions : *par Dios* ou *par Diez*. Mais elle s'est conservée intacte et fréquemment employée en français.

Que en todas nuestras tierras non ha tan buen varon.
Mio Cid en el cavallo adelant se legó;
Fue besar la mano à so señor Alfonso :
3525 Mandastesme mover à Babieca el corredor.
En Moros ni en Christianos otro tal non ha hoy.
Hy vos le do en don, mandedesle tomar, señor.
Esora dixo el Rey : desto non he sabor :
Si à vos le tollies', el cavallo non abrie tan buen señor.
3530 Mas atal cavallo cum est por atal como vos,
Pora arrancar Moros del campo è ser segudador.
Quien vos lo toller quisiere nol' vala el Criador!
Ca por vos è por el cavallo ondrados somos nos.
Esora se espidieron, luego s partió la cort.
3535 El Campeador à los que van lidiar tan bien los castigó :
Hya, Martin Antolinez, è vos Pero Bermuez,
E Muño Gustioz, firmes sed en campo à guisa de varones.
Buenos mandados me vayan à Valencia de vos.
Dixo Martin Antolinez: porque lo decides, señor?
3540 Preso habemos el debdo, è à pasar es por nos.
Podredes oir de muertos, ca de vencidos non.
Alegre fue de aquesto el que en buen ora nació.
Espidió s de todos los que sos amigos son.
Mio Cid pora Valencia, è el Rey pora Carrion.
3545 Las tres semanas de plazo todas complidas son.
Felos al plazo los del Campeador.
Cumplir quieren el debdo que les mandó so señor.
Ellos son en poder del rey don Alfonso el de Leon.
Dos dias atendieron à infantes de Carrion.
3550 Mucho vienen bien adobados de cavallos è de guarnizones :
E todos sus parientes con ellos son.
Que si los pudiesen apartar à los del Campeador,
Que los matasen en campo por desondra de so señor.
El cometer fue malo, que lo al nos' enpezó :

V. 3530. — Plusieurs observations sur ce vers. — 1° Nous avons déjà vu *atal* pour *tal* (v. 2638). — 2° *Cum*. Voyez le vers 1761. — 3° Sanchez écrit *est'* (avec une apostrophe en haut du *t* final), comme pour indiquer une voyelle supprimée. Tout simplement le poëte a voulu écrire *est*, comme les Provençaux.

V. 3532. — Texte de Sanchez : nol' vala *al*

«Que dans toutes nos terres il n'y a pas si bon baron.»
Mon Cid s'avança sur son cheval;
Il alla baiser la main à son seigneur Alphonse :
3525 «Vous m'avez ordonné de mettre en mouvement Babieca le coureur.
«Chez les Mores, ni chez les Chrétiens, il n'y a pas aujourd'hui son pareil.
«Je vous le donne ici en don: faites-le prendre, seigneur.»
Alors le Roi dit : «Je n'en ai nul désir :
«Si je vous le prenais, le cheval n'aurait pas si bon seigneur.
3530 «Mais un tel cheval que celui-ci [est] pour un [chevalier] tel que vous,
«Pour vaincre les Mores dans le champ et courir à leur poursuite.
«Qu'à celui qui voudra vous le prendre le Créateur ne vienne pas en aide!
«Car par vous et par ce cheval nous sommes honorés.»
Alors ils prirent congé [l'un de l'autre, et] aussitôt la cour se sépara.
3535 Le Campéador instruisit fort bien ceux qui allaient combattre :
«Or çà, Martin Antolinez, et vous, Pero Bermuez,
«Et Muño Gustioz, soyez fermes dans le champ, en manière de barons.
«Qu'à Valence me viennent sur vous de bons messages.»
Martin Antolinez dit : «Pourquoi dites-vous cela, seigneur?
3540 «Nous en avons pris l'engagement, et il sera rempli par nous.
«Vous pourrez apprendre que nous avons été tués; quant à vaincus, non.»
De cela fut content celui qui en bonne heure naquit.
Il prit congé de tous ceux qui sont ses amis.
Mon Cid [alla] devers Valence, et le Roi devers Carrion.
3545 Les trois semaines de délai sont entièrement accomplies.
Voici au jour assigné ceux du Campéador.
Ils veulent accomplir le devoir que leur a confié leur seigneur.
Ils sont au pouvoir du roi don Alphonse de Léon.
On attendit deux jours les infants de Carrion.
3550 Ils viennent fort bien pourvus de chevaux et d'armures;
Et avec eux sont tous leurs parents.
Que s'ils pouvaient tenir à l'écart ceux du Campéador,
Ils les tueraient dans le champ, pour déshonorer leur seigneur.
La pensée fut mauvaise; quant au reste, rien ne fut tenté :

Criador. Faute d'impression, très-probablement.

V. 3545. — Le texte de Sanchez porte : *Mas tres semanas*, etc. J'ai cru voir là une erreur du copiste ou une faute d'impression.

V. 3549. — Au mot *atender*, Sanchez dit que c'est le verbe français *attendre*. En effet.

V. 3554. — *Cometer*. Le manuscrit primitif portait peut-être le verbe *comedir*, plusieurs fois

3555 Ca grand miedo ovieron à Alfonso el de Leon.
De noche velaron las armas è rogaron al Criador.
Trocida es la noche, ya quiebran los albores.
Muchos se aiuntaron de buenos ricos omes
Por ver esta lid, ca habien ende sabor.
3560 Demas, sobre todos, y es el rey don Alfonso,
Por querer el derecho è non consentir el tuerto.
Hya s metian en armas los del buen Campeador.
Todos tres se acuerdan, ca son de un señor.
En otro logar se arman los infantes de Carrion.
3565 Sedielos castigando el conde Garcî Ordoñez.
Andidieron en pleyto, dixieronlo al rey Alfonso :
Que non fuesen en la batalla las espadas taiadores
Colada è Tizon, que non lidiasen con ellas los del Campeador.
Mucho eran repentidos los infantes por quanto dadas son.
3570 Dixierongelo al Rey, mas non gelo conloyó.
Non sacastes ninguna quando oviemos la cort.
Si buenas las tenedes, pro habrán à vos.
Otrosi farán à los del Campeador.
Lebad è salid al campo, infantes de Carrion.
3575 Huebos vos es que lidiedes à guisa de varones,
Que nada non mancará por los del Campeador.
Si del campo bien salides, grand ondra habredes vos;
E si fueres vencidos non rebtedes à nos :
Ca todos lo saben, que lo buscastes vos.
3580 Hya se van repintiendo infantes de Carrion.
De lo que avien fecho mucho repisos son.
No lo querrien aver fecho por quanto ha en Carrion.
Todos tres son armados los del Campeador.
Hybalos ver el rey don Alfonso.
3585 Dixieron los del Campeador :
Besamosvos las manos como à rey è à señor,
Que fiel seades hoy dellos è de nos.
A derecho nos valed, à ningun tuerto no.
Aqui tienen su vando los infantes de Carrion.

déjà employé par le poëte, et qui se retrouve au vers 3590.

V. 3561. — Le verbe *querer* me paraît employé ici dans son acception latine.

3555 Car ils eurent grand' peur d'Alphonse de Léon.
Ils firent de nuit la veillée des armes, et prièrent le Créateur.
La nuit est passée, déjà l'aube paraît.
Beaucoup se rassemblèrent [là] de bons riches-hommes
Pour voir ce combat, car ils en avaient le désir.
3560 De plus, par-dessus tous, là est le roi don Alphonse,
Pour rechercher le droit et défendre l'injustice.
Déjà revêtaient leurs armes ceux du bon Campéador.
Tous trois se mettent d'accord, car ils sont du même seigneur.
En un autre endroit s'arment les infants de Carrion.
3565 Le comte Garci Ordoñez leur donnait ses instructions.
Ils élevèrent une difficulté; ils dirent ceci au roi Alphonse :
Qu'on n'admît point au combat les épées tranchantes
Colada et Tizon, afin qu'avec elles ne combattissent pas ceux du Campéador.
Les infants se repentaient fort de les avoir rendues.
3570 Ils le dirent au Roi, mais il ne le leur accorda point.
« Vous n'en avez tiré aucune alors que nous avons tenu la cour.
« Si vous en avez de bonnes, ce sera à votre avantage.
« Il en ira de même pour ceux du Campéador.
« Levez-vous et sortez au champ, infants de Carrion.
3575 « Il faut que vous combattiez en manière de barons,
« Car rien ne sera négligé par ceux du Campéador.
« Si du champ bien vous sortez, vous aurez grand honneur;
« Et si vous êtes vaincus, ne vous en prenez pas à nous;
« Car tout le monde le sait, que vous l'avez cherché. »
3580 Voilà qu'ils vont se repentant, les infants de Carrion.
De ce qu'ils ont fait ils sont très-fâchés.
Ils voudraient ne l'avoir point fait pour tout ce qu'il y a à Carrion.
Ils sont tous trois armés, ceux du Campéador.
Le roi don Alphonse alla les voir.
3585 Ceux du Campéador [lui] dirent :
« Nous vous baisons les mains, comme à roi et à seigneur,
« Afin que vous soyez juge aujourd'hui entre eux et nous.
« Protégez-nous selon la justice, [et] que nul tort ne nous soit fait.
« Les infants de Carrion ont ici leur parti.

V. 3571. — *Non sacastes ninguna*, etc. (Vous n'en avez tiré aucune, etc.). D'après ce qui précède, il est facile de voir que le poëte a sous-entendu ici le mot *espada* (épée).

3590 Non sabemos que s comidrán ellos ò que non.
En vuestra mano nos metió nuestro señor:
Tenendos à derecho por amor del Criador.
Esora dixo el Rey : d'alma è de corazon.
Aducenles los cavallos buenos è corredores.
3595 Sanctiguaron las sielas è cabalgan à vigor.
Los escudos à los cuellos que bien blocados son.
En mano prenden las astas de los fierros taiadores :
Estas tres lanzas traen senos pendones :
E derredor dellos muchos buenos varones.
3600 Hya salieron al campo do eran los moiones.
Todos tres son acordados los del Campeador,
Que cada uno dellos bien fos ferir el só.
Fevos de la otra part los infantes de Carrion,
Muy bien acompañados, ca muchos parientes son.
3605 El Rey dióles fieles por decir el derecho è al non,
Que non barajen con ellos de si ò de non.
Do sedien en el campo fabló el rey don Alfonso :
Oyd que vos digo, infantes de Carrion !
Esta lid en Toledo la ficierades, mas non quisiestes vos.
3610 Estos tres cavalleros de Mio Cid el Campeador,
Hyo los aduj' à salvo à tierras de Carrion.
Habed vuestro derecho, tuerto non querades vos :
Ca qui tuerto quisiere facer, mal gelo vedaré yo,
E todo mio regno non habrá buena sabor.
3615 Hya les va pesando à los infantes de Carrion.
Los fieles è el Rey enseñaron los moiones.
Librabanse del campo todos aderredor.
Bien gelo demostraron à todos seis como son,
Que por y serie vencido qui saliese del moion.
3620 Todas las yentes esconbraron aderredor,
De seis astas de lanzas que non legasen al moion.

V. 3592. — *Tenendos* pour *tenednos*, par transposition.

V. 3595. — Ils font le signe de la croix sur les selles de leurs chevaux, afin d'en écarter toute maligne influence.

V. 3602. — 1° *Fos* pour *fuese*, et comme dan l'ancien provençal. — 2° Le pronom possessif *el só* (le sien) est employé plusieurs fois dans cet épisode pour dire : *son adversaire*. (Voyez les vers 3626 et 3632.)

3590 «Nous ne savons pas ce qu'ils pourront méditer ou non.
«En votre main nous a mis notre seigneur :
«Maintenez-nous notre droit, pour l'amour du Créateur.»
Alors le Roi dit : «D'âme et de cœur.»
On leur amène les chevaux bons et coureurs.
3595 Ils firent le signe de la croix sur les selles et chevauchent à force.
[Ils ont] au cou leurs écus qui sont bien bouclés.
Ils prennent en main les hampes au fer tranchant
(Ces trois lances ont chacune leur pennon),
Et autour d'eux [il y a] maints bons barons.
3600 Voilà qu'ils paraissent au champ, où étaient les barrières.
Ceux du Campéador sont tous trois convenus
Que chacun d'eux bien allât frapper le sien.
Voici venir, de l'autre part, les infants de Carrion,
Très-bien accompagnés, car ils ont [là] maints parents.
3605 Le Roi leur donna des juges, pour dire ce qui serait ou non selon le droit,
Afin qu'on ne disputât pas avec eux par oui et par non.
Du côté où ils se tenaient dans le champ, le roi don Alphonse parla :
«Ecoutez ce que je vous dis, infants de Carrion!
«Ce combat, vous l'auriez fait à Tolède, mais vous n'avez point voulu.
3610 «Ces trois chevaliers de Mon Cid le Campéador,
«Je les ai amenés sous ma garantie aux terres de Carrion.
«Maintenez votre droit, [mais] ne cherchez rien d'injuste;
«Car qui voudra faire une injustice, malement l'en empêcherai-je,
«Et tout mon royaume [en] aura déplaisir.»
3615 Déjà il va pesant aux infants de Carrion.
Les juges [du camp] et le Roi indiquèrent les barrières.
Tout le monde débarrassa le champ à l'entour.
On les avertit bien tous les six, comme ils sont,
Que, par cela [seul] serait vaincu, celui qui sortirait de la barrière.
3620 Tous les gens débarrassèrent [l'espace] à l'entour,
De façon qu'à six longueurs de lance ils n'approchassent point de la barrière.

V. 3604. — Au second hémistiche, pour que le sens soit complet, il faut lire : *ca muchos parientes les son.*

V. 3606. — *Barajen*, 3e pers. plur. du subjonctif du verbe *barajar*. Sans nul doute, le plus-que-parfait *barajasen* serait bien plus correct.

V. 3611. — Cette expression *sous ma garantie* est plus précise que le texte *à salvo* (en sûreté). Nous croyons avoir rendu l'intention du poëte. (Voyez les vers 3487 et suiv.)

Sorteabanles el campo, ya les partien el sol.
Salien los fieles de medio ellos, cara por cara son.
Desi vinien los de Mio Cid à los infantes de Carrion,
3625 E llos infantes de Carrion à los del Campeador.
Cada uno dellos mientes tiene al só.
Abrazan los escudos delant los corazones,
Abaxan las lanzas apuestas con los pendones,
Enclinaban las caras sobre los arzones,
3630 Batien los cavallos con los espolones :
Tembrar querie la tierra dond eran movedores.
Cada uno dellos mientes tiene al só.
Todos tres por tres ya juntados son.
Cuedanse que esora cadrán muertos, los que estan aderredor.
3635 Pero Bermuez el que antes rebtó,
Con Ferran Gonzalez de cara se juntó.
Feriense en los escudos sin todo pavor.
Ferran Gonzalez à Pero Bermuez el escudol' pasó.
Prísol' en vacio, en carne nol' tomó.
3640 Bien en dos logares el astil le quebró.
Firme estido Pero Bermuez, por eso nos' encamó.
Un colpe recibiera, mas otro firió.
Quebrantó la boça del escudo, apart gela echó.
Pasógelo todo que nada nol' valió.
3645 Metiól' la lanza por los pechos, que nada nol' valió.
Tres dobles de loriga tenie Fernando, aquestol' prestó.
Las dos le desmanchan, è la tercera fincó.
El belmez con la camisa è con la guarnizon
De dentro en la carne una mano gela metió.
3650 Por la boca afuera la sangrel' salió.

V. 3625. — *E llos*, pour *è los*. (Voyez le vers 2937.)

V. 3628. — Ms. et texte de Sanchez : *abueltas* (*à vueltas*) con los pendones (en même temps que les pennons). Cela va sans dire, et l'auteur du *Poëme du Cid* n'aurait point fait une remarque de ce genre. Il a dû écrire *apuestas*, comme au vers 724. On remarquera, d'ailleurs, que les vers 3627, 3628 et 3629 sont à peu près les mêmes que les vers 723, 724 et 725 : ce qui achève de justifier notre correction.

V. 3631. — Au lieu de *dond*, le texte de Sanchez porte *dod*. Mais Sanchez observe, avec raison, qu'il manque sans doute sur l'*o* un léger signe graphique qui remplace l'*n*.

V. 3632. — Ce vers est la reproduction textuelle du vers 3626. Je ne crois pas cependant qu'il y ait ici une faute du copiste. C'est le poëte qui,

On leur tira au sort le champ, puis on leur partagea le soleil.
Les juges [du camp] se retirèrent d'au milieu d'eux : ils sont face à face.
Dès lors ceux de Mon Cid viennent contre les infants de Carrion,
3625 Et les infants de Carrion contre ceux du Campéador.
Chacun d'eux est attentif à son adversaire.
Ils embrassent leurs écus devant leurs poitrines,
Ils abaissent leurs lances ornées de leurs pennons,
Ils inclinent leurs visages sur les arçons,
3630 Ils frappent leurs chevaux de leurs éperons :
La terre paraissait trembler là où ils se mouvaient.
Chacun d'eux est attentif à son adversaire.
Tous, trois contre trois, déjà se sont joints.
Ceux qui se tiennent à l'entour pensent qu'ils vont tomber morts.
3635 Pero Bermuez, qui le premier avait porté le défi,
Avec Fernand Gonzalez se joignit de face.
Ils se frappèrent sur leurs écus sans aucune crainte.
Fernand Gonzalez traversa l'écu à Pero Bermuez.
Il le prit dans le vide, il ne l'atteignit pas à la chair.
3640 Bien en deux endroits il brisa contre lui le bois de sa lance.
Pero Bermuez tint ferme, il ne fut pas pour cela ébranlé.
Il avait reçu un coup, mais il en frappa un autre.
Il brisa la boucle de l'écu, [et] la fit sauter de côté.
Il le lui traversa tout, car rien ne le protégea.
3645 Il lui mit la lance dans la poitrine, car rien ne le protégea.
Fernand avait trois doubles de cuirasse : cela lui fut utile.
Deux furent rompus, et le troisième tint bon.
Le gamboison, avec la chemise et avec la garniture,
Par dedans la chair, il le lui enfonça long d'une main.
3650 Par la bouche dehors le sang lui sortit.

par cette répétition, aura voulu mieux montrer le sentiment qui anime les champions.

V. 3634. — *Cadrán* pour *caerán*. On voit conservé ici le *d* du verbe *cadere*, et l'*e* a disparu par syncope, car le poëte aurait dû dire *caderán*.

V. 3637. — *Sin todo pavor* (sans aucune crainte). Les anciens Provençaux ont également employé l'adjectif *tot* au même sens. Cette analogie me paraît digne de remarque.

V. 3643. — Sanchez mentionne, dans son *Index*, le mot *boca* ainsi écrit, sans cédille, en ajoutant : *lease* (lisez) *bocla*. Nous avons pensé qu'il fallait lire *boça* (bosse). Les Provençaux, qui disaient *bloca* (boucle) et *blocat* (bouclé), disaient également *bossa* (bosse) et *bossat* (bosselé, bossué).

V. 3647. — Sanchez ne met qu'une simple virgule à la fin de ce vers.

Quebraronle las cinchas, ninguna nol' ovo pro.
Por la copla del cavallo en tierra lo echó.
Así lo tenien las yentes que mal ferido es de muert.
El dexó la lanza, è al espada metió mano.
3655 Quando lo vió Ferran Gonzalez, conúvo à Tizon.
Antes que el colpe esperase dixo : venzudo so!
Otorgarongelo los fieles, Pero Bermuez le dexó.
Martin Antolinez è Diego Gonzalez firieronse de las lanzas.
Tales fueron los colpes que les quebraron lanzas.
3660 Martin Antolinez mano metió al espada.
Relumbra tod' el campo, tanto es limpia è clara.
Diól' un colpe, de traviesol' tomaba :
El casco de somo apart gelo echaba.
Las moncluras del yelmo todas gelas cortaba.
3665 Allá lebó el almofar, fata la cofia legaba.
La cofia è el almofar, todo gelo lebaba.
Raxól' los pelos d' la cabeza, bien à la carne legaba.
Lo uno cayó en el campo, è lo al suso fincaba.
Quando deste colpe ha ferido Colada la preciada,
3670 Vió Diego Gonzalez que no escaparie con alma.
Bolvió la rienda al cavallo por tornase de cara.
Esora Martin Antolinez recibiól' con el espada.
Un colpel' dió de lano, con lo agudo nol' tomaba.
Dia Gonzalez espada tiene en mano, mas non la ensaiaba.
3675 Esora el infante tan grandes voces daba :
Valme, Dios glorioso, Señor, è curiar m deste espada!
El cavallo asorrienda, è mesurandol' del espada,

V. 3652. — Au mot *copla*, Sanchez interprète gravement : *cola* (queue). Ce mot, selon nous, n'est autre chose que le mot *cropa*, avec changement de l'*r* en *l* et transposition de lettres.

V. 3653. — Ici encore, remarquer le mot *muert*, à la fin d'un vers placé dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu.

V. 3654. — Remarquer ici, comme plus loin (v. 3660), *al espada*, au lieu de *à la espada*. C'est sans doute pour l'euphonie.—Dans ce vers, comme dans quelques autres passages de cet épisode, j'ai cru devoir, de peur de confusion, exprimer le sujet sous-entendu.

V. 3657. — Sanchez se contente de mettre deux points à la fin de ce vers.

V. 3658 et suiv. — Remarquer que le narrateur, en passant à un autre épisode, adopte une autre assonance. Il y a là, évidemment, une intention artistique.

V. 3668.—Le poëte a dit, au vers 3666, que Martin Antolinez enleva, d'un coup d'épée, à Diègue Gonzalez, le casque et la coiffe. Ici il veut dire, je crois, que le casque tomba dans le champ;

Les sangles de son cheval se rompirent, aucune ne lui tint bon.
Par la croupe du cheval il le jeta à terre.
Aussi les gens estiment qu'il est malement blessé à mort.
Pero Bermuez laissa la lance, et mit la main à l'épée.
3655 Lorsque Fernand Gonzalez vit cela, il reconnut Tizon.
Au lieu d'attendre le coup, il dit : «Je suis vaincu!»
Les juges [du camp] l'ayant octroyé, Pero Bermuez le laissa.
Martin Antolinez et Diègue Gonzalez se frappèrent de leurs lances.
Tels furent les coups, que leurs lances se brisèrent.
3660 Martin Antolinez mit la main à l'épée.
Tout le champ reluit, tant elle est nette et claire.
Il lui donna un coup; il le prit à revers;
Il lui jeta bas son casque, de dessus la tête.
Les courroies du heaume, il les lui coupa toutes.
3665 Il enleva le casque, [et] arriva jusqu'à la coiffe.
La coiffe et le casque, il lui enleva tout.
Il lui coupa les poils de la tête, [et] bien arriva à la chair.
Une partie tomba dans le champ, et l'autre demeura sur lui.
Lorsque Colada la précieuse eut porté ce coup,
3670 Diègue Gonzalez vit [bien] qu'il n'échapperait pas vivant.
Il tourna la bride à son cheval pour se tourner de face.
Alors Martin Antolinez le reçut avec l'épée.
Il lui donna un coup à plat, il ne le prit pas avec la pointe.
Diègue Gonzalez tient l'épée en main, mais il ne s'en servait pas.
3675 Alors l'infant jeta de très-grands cris :
«Sois-moi en aide, Dieu glorieux, Seigneur, et garde-moi de cette épée!»
Il tire [à soi] le cheval par la bride et, l'écartant de l'épée,

quant à la coiffe, toute déchirée qu'elle était, elle demeura suspendue près de la tête.

V. 3671.—*Tornase* (ou *tornasse*) pour *tornarse*. (Voyez le vers 1708, à la note.)

V. 3672. — *El espada*. Voyez le vers 3203, à la note.

V. 3674. — *Dia*, diminutif de *Diego*.

V. 3676. — Au lieu de *curiar m*, peut-être faut-il lire ici *curiad m*. Mais, comme nous l'avons déjà vu, le poëte emploie volontiers l'infinitif au lieu de l'impératif.

V. 3677. — Plusieurs observations sur ce vers. — 1° *El cavallo*. Ici l'article *el* n'indique pas le sujet de la phrase, mais le régime direct, comme au vers 2818. — 2° *Asorrienda*. Sanchez interprète *asorrendar* : prendre par la bride. Ce ne peut être là le véritable sens de ce mot. Diègue Gonzalez tient déjà la bride du cheval; il n'a pas besoin de la prendre. — 3° *Mesurandol'*, etc. Sanchez n'a tenté aucune explication de ce mot; et il est vrai qu'il n'est pas heureux avec le verbe *mesurar*. (Voyez le vers 211.) Nous avons essayé de l'interpréter, en nous rappelant la signification exacte du radical *mesura*, et en nous pénétrant de la situation.

Sacól' de moion. Martin Antolinez en el campo fincaba.
Esora dixo el Rey : venid vos à mi compaña.
3680 Por quanto avedes fecho, vencida avedes esta batalla.
Otorgangelo los fieles, que dice verdadera palabra.
Los dos han arrancado : dirévos de Muño Gustioz,
Con Asur Gonzalez como se adobó.
Firiense en los escudos unos tan grandes colpes.
3685 Asur Gonzalez, furzudo è de valor,
Firió en el escudo à don Muño Gustioz.
Tras el escudo falsóge la guarnizon.
En vacio fue la lanza, ca en carne nol' tomó.
Este colpe fecho, otro dió Muño Gustioz.
3690 Tras el escudo falssóge la guarnizon.
Por medio de la bloca del escudo quebrantó.
Nol' pudo guarir, falssóge la guarnizon.
Apart lo príso, que non cab' el corazon.
Metiól' por la carne adentro la lanza con el pendon.
3695 De la otra part una braza gela echó.
Con él dió una tuerta, de la siella lo encamó,
Al tirar de la lanza en tierra lo echó.
Bermeio salió el astil, è la lanza è el pendon.
Todos se cuedan que ferido es de muert.
3700 La lanza recombró è sobr' él se paró.
Dixo Gonzalo Asurez : nol' firgades, por Dios !
Venzudo es el campo! Quando esto se acabó,
Dixieron los fieles : esto oymos nos.
Mandó librar el campo el buen rey don Alfonso.

V. 3680. — *Vencida avedes esta batalla.* Remarquer ici l'accord du participe, dans un membre de phrase où il précède le verbe. Nos plus anciens auteurs ont fait souvent de même.

V. 3682. — Même observation qu'au vers 3658.

V. 3687. — Dans l'espagnol moderne la préposition *tras* signifie : *après, derrière* (post). Mais ici cette particule me paraît avoir la signification de la préposition latine *trans* (à travers), comme dans le mot *traspasar*.

V. 3689. — Le texte de Sanchez porte : otro *dia*, etc. Faute d'impression.

V. 3691. — Deux observations sur ce vers. — 1° Au lieu de *del escudo*, il serait mieux, pour la grammaire et la versification, de lire *el escudo*. — 2° Sanchez interprète ces mots *bloca del escudo :* la garniture de l'écu. Il ne s'agit pas ici de garniture, mais de boucle.

V. 3692. — Sans pouvoir préserver Asur Gonzalez.

V. 3696. — Cette expression *dar con alguno una tuerta*, Sanchez l'interprète : *faire plier, recourber quelqu'un en lui donnant un coup*. Ce ne peut pas être cela. A mon avis, le second hémis-

Il le mit hors de la barrière. Martin Antolinez demeurait dans le champ.
Alors le Roi dit : «Venez, vous, en ma compagnie.
3680 «Pour tout ce que vous avez fait, vous avez été vainqueur dans ce combat.»
Les juges [du camp] l'octroient, qu'il dit vraie parole.
Deux sont vainqueurs : je vous dirai [maintenant] de Muño Gustioz,
Comment il s'arrangea avec Asur Gonzalez.
Ils se frappent sur leurs écus de très-grands coups.
3685 Asur Gonzalez, vigoureux et [homme] de courage,
Frappa sur l'écu à don Muño Gustioz.
A travers l'écu il lui rompit l'armure.
La lance alla dans le vide, car elle ne l'atteignit pas à la chair.
Ce coup porté, Muño Gustioz en donna un autre.
3690 A travers l'écu il lui rompit l'armure.
Il brisa l'écu par le milieu de la boucle.
Sans pouvoir le préserver, l'armure fut rompue.
Il le prit de côté, car il n'est plus maître de son cœur.
Il lui mit, par dedans la chair, la lance avec le pennon.
3695 Il la lui fit sortir, de l'autre côté, long d'une brasse.
Il lui donna une secousse, l'ébranla sur la selle,
[Et] en retirant la lance, il le jeta à terre.
Rouge sortit le bois, et la lance, et le pennon.
Tous pensèrent qu'Asur Gonzalez était blessé à mort.
3700 Muño Gustioz abaissa sa lance et s'arrêta sur lui.
Gonzalo Asurez dit : «Pour Dieu, ne le frappez point!
«La victoire est gagnée!» Lorsque ce fut fini,
Les juges [du camp] dirent : «Nous l'entendons ainsi.»
Le bon roi don Alphonse fit débarrasser le champ.

tiche du vers explique le sens du premier. Le mot *tuerta* est l'homonyme du provençal et du catalan *torta* (poussée, secousse), et très-probablement, dans le principe, il se prononçait et s'écrivait de même. Du reste, au lieu de *con él*, il serait mieux, je crois, de lire *con ella* (avec elle), c'est-à-dire, avec la lance.

V. 3698.—Remarquer, ici encore, le verbe au singulier, bien qu'il soit suivi de plusieurs sujets.

V. 3699. — Pour la dernière fois, je prie le lecteur de remarquer ce mot *muert*, à la fin d'un vers qui doit être en *o* aigu.

V. 3702. — Dans le texte de Sanchez, le second hémistiche du vers 3702 n'est séparé du premier par aucun signe de ponctuation, et à la fin du vers il y a un point; de sorte que c'est le narrateur qui a l'air de prononcer, en son propre nom, que la bataille est gagnée. Dans mon opinion, ces paroles : *venzudo es el campo* (la victoire est gagnée), doivent être nécessairement attribuées à Gonzalo Asurez; et, dès lors, les juges du camp peuvent fort bien dire ensuite (au vers 3703) : *esto oymos nos* (nous l'entendons ainsi).

3705 Las armas que y rastaron él se las tomó.
Por ondrados se parten los del buen Campeador :
Vencieron esta lid, grado al Criador.
Grandes son los pesares por tierras de Carrion.
El Rey à los de Mio Cid de noche los embió,
3710 Que non les diesen salto nin oviesen pavor.
Aguisa de membrados andan dias è noches.
Felos en Valencia con Mio Cid el Campeador :
Por malos los dexaron à los infantes de Carrion;
Complido han el debdo que les mandó so señor.
3715 Alegre fue d'aquesto Mio Cid el Campeador.
Grant es la biltanza de infantes de Carrion.
Qui buena dueña escarnece è la dexa despues,
Atal le contezca ò siquier peor.
Dexemosnos de pleytos de infantes de Carrion :
3720 De lo que han preso mucho han mal sabor.
Fablemos nos d'aqueste que en buen ora nació.
Grandes son los gozos en Valencia la maior,
Porque tan ondrados fueron los del Campeador.
Prísos' à la barba Ruy Diaz so señor :
3725 Grado al Rey del cielo, mis fijas vengadas son!
Agora las hayan quitas heredades de Carrion :
Sin verguenza las casaré ò à qui pese ò à qui non.
Andidieron en pleytos los de Navarra è de Aragon.
Ovieron su aiunta con Alfonso el de Leon.
3730 Ficieron sus casamientos con doñ' Elvira è con doña Sol.
Los primeros fueron grandes, mas aquestos son miiores.
A maior ondra las casa que lo que primero fue.
Ved qual ondra crece al que en buen ora nació,
Quando señoras son sus fijas de Navarra è de Aragon.
3735 Hoy los reyes de España sos parientes son.
A todas alcanza ondra por el que en buen ora nació.

V. 3709. — Sanchez met deux points à la fin de ce vers.

V. 3711. — Ici, non plus, le mot *membrado* ne saurait avoir été employé par le poëte au sens de *renommé, fameux*. (Voyez au vers 102 la note.)

V. 3713-14. — Le poëte résume le récit que les champions du Cid font à leur seigneur.

V. 3717. — Remarquer ce mot *despues*, à la fin d'un vers qui se trouve dans un couplet dont l'assonance est en *o* aigu.

3705 Les armes qui là étaient restées, il les prit pour lui.
Avec honneur se retirent ceux du bon Campéador :
Ils ont vaincu dans ce combat, grâces au Créateur.
Grande est la douleur par les terres de Carrion.
Le Roi renvoya de nuit ceux de Mon Cid,
3710 Afin qu'on ne les assaillît point et qu'ils fussent sans crainte.
Comme [chevaliers] prudents, ils vont jour et nuit.
Les voici à Valence avec Mon Cid le Campéador :
« Ils ont laissé pour méchants les infants de Carrion;
« Ils ont accompli le devoir que leur avait confié leur seigneur. »
3715 De cela fut content Mon Cid le Campéador.
Grande est l'humiliation des infants de Carrion.
A qui outrage une noble dame et l'abandonne ensuite,
Qu'il arrive pareille chose ou, même, pire.
[Mais] laissons là l'affaire des infants de Carrion :
3720 De ce qu'ils ont reçu ils ont grand déplaisir.
Parlons de celui qui en bonne heure naquit.
Grande est la joie dans Valence la belle,
De ce que ceux du Campéador ont acquis tant d'honneur.
Ruy Diaz leur seigneur se prit la barbe :
3725 « Grâces au Roi du ciel, mes filles sont vengées!
« Qu'elles renoncent maintenant aux héritages de Carrion;
« Sans honte je les marierai ou à qui [en] pèse ou à qui non. »
Ceux de Navarre et d'Aragon poursuivirent leur dessein.
Ils eurent une entrevue avec Alphonse de Léon.
3730 Ils firent leurs mariages avec doña Elvire et avec doña Sol.
Les premiers avaient été grands, mais ceux-ci sont meilleurs.
Le Cid les marie avec plus d'honneur que la première fois.
Voyez comme l'honneur croît à celui qui en bonne heure naquit,
Puisque ses filles sont reines de Navarre et d'Aragon.
3735 Aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses parents.
En toutes choses advient de l'honneur à celui qui en bonne heure naquit.

V. 3727. — Le texte de Sanchez porte : ò *aqui* pese, ò *aqui* non. Ceci est une distraction de Sanchez, ou de son imprimeur.

V. 3732. — Sur le mot final de ce vers, même observation que plus haut (v. 3717).

V. 3736. — Cette expression *à todas* est bien vague. Nous avons interprété *à* au sens de *en* (en, dans), que lui donne souvent notre poëte; et nous avons sous-entendu le mot *cosas* (choses), comme au vers 1371. Les trois vers qui précèdent nous

Pasado es deste sieglo el dia de Cinquesma.
De Christus haya perdon.
Así fagamos nos todos justos è pecadores.
3740 Estas son las nuevas de Mio Cid el Campeador.
En este logar se acaba esta razon.
Quien escribió este libro del' Dios parayso. Amen.
Per abbat le escribió en el mes de maio,
En era de mill è C. C..... XLV. años.

ont paru d'ailleurs autoriser la manière dont nous expliquons celui-ci.

V. 3737. — L'opinion la plus accréditée est que le Cid mourut en l'année 1099 (les traditions arabes et les traditions chrétiennes sont d'accord sur ce point). Or, cette année, la Pâque tomba au 10 avril, et la Pentecôte au 29 mai. D'après cela, le Cid serait mort le 29 mai 1099.

V. 3741. — Là, en effet, finit le Poëme, et ce devait être la fin du manuscrit primitif. Les trois lignes suivantes sont une sorte de *post-scriptum* ajouté par le copiste.

V. 3743. — Ainsi que Sanchez l'a fort bien remarqué, ce vers signifie que Pero, abbé, copia ce livre au mois de mai, et non qu'il le composa. Dans la langue espagnole du moyen âge, le verbe

FIN DEL POEMA DEL CID.

Il est sorti de ce monde le jour de la Pentecôte.
Que du Christ il ait pardon!
Qu'ainsi nous advienne à tous, justes et pécheurs!
3740 Telle est l'histoire de Mon Cid le Campéador.
En cet endroit s'achève ce récit.
A celui qui a écrit ce livre Dieu donne le paradis! Amen!
Pero abbé l'écrivit au mois de mai,
En l'ère de mil et CC..... XLV ans.

escribir signifiait *écrire* dans le sens purement matériel, ou *copier*. Pour exprimer l'idée que nous attachons au mot *composer*, on se serait servi du verbe *facer*, ou *far*, ou *fer* (faire). D'ailleurs, il aurait fallu plus d'un mois pour composer un poëme d'environ 4,000 vers, tandis que pour simplement le copier, ce temps suffisait.

V. 3744. — Dans l'*Introduction* qui précède le *Poëme du Cid*, nous avons émis notre opinion sur l'âge probable du manuscrit de l'abbé Pero. Il nous suffira de rappeler ici que l'ère espagnole, ou de César, est en avance de trente-huit ans sur l'ère chrétienne; et par conséquent, si, comme nous le pensons, cette copie a été faite dans l'ère 1345, cette date revient à l'année 1307 de Jésus-Christ.

FIN DU POËME DU CID.

NOTES GÉOGRAPHIQUES.

On a principalement consulté, pour ces notes, la carte de Lopez, le dictionnaire de Miñano et le dictionnaire de M. Madoz.

V. 11.—Bivar, château à deux lieues[1] N. E. de Burgos.

V. 12.—Burgos, ville capitale de la Vieille-Castille. Burgos avait été fondé et peuplé par le comte Diègue Rodriguez, selon les uns en 882, et selon d'autres, en 884.

V. 55.—Arlanzon, petite ville à trois lieues et demie S. E. de Burgos, située sur la rivière qui porte le même nom.

V. 176.—La Castille (Castiella) fut ainsi nommée à cause des nombreux châteaux qu'y avaient élevés les chrétiens immédiatement après les premières incursions d'Alphonse-le-Catholique en avant des Asturies. Depuis lors la Castille, ou la Terre des châteaux, s'étendit et s'agrandit avec la conquête espagnole.

V. 201.—L'Arlanzon, rivière, affluent du Rio-Pisuerga, qui lui-même se jette dans le Douro.

V. 209.—Saint-Pierre-de-Cardeña, bourgade à une lieue et demie S. E. de Burgos, entre cette ville et Arlanzon, dans une vallée agréable. Elle possédait, il y a peu d'années encore, un couvent de moines bénédictins. Sur la fondation et l'histoire du monastère de Saint-Pierre-de-Cardeña, voyez Berganza, *Antiguedades de España*, lib. I, cap. VII et IX, et lib. II, passim.

V. 396.—Spinar-de-Can. Cet endroit, qui ne se trouve indiqué ni sur la carte de Lopez, ni dans le dictionnaire de Miñano, devait être à six ou sept lieues S. S. d'Arlanzon.

V. 400.—San-Estevan (de Gormaz), petite ville située sur le Douro, dans la province de Soria, à douze lieues S. O. de cette ville, et à vingt lieues E. de

[1] Nous parlons, bien entendu, de la lieue espagnole, c'est-à-dire de 17 au degré.

Burgos. Le château de Gormaz, tour à tour au pouvoir des chrétiens et des musulmans dans le cours des deux siècles précédents, avait été pris en 1059 par le roi Ferdinand, et depuis lors demeura pour toujours aux Espagnols.

V. 401.—Ahilon-las-Torres (ou Aylon), petite ville de la province de Soria, à deux lieues S. de cette dernière ville.

V. 402.—Alcobiella (aujourd'hui Alcubilla-del-Marques), petite ville de la province de Soria, évêché d'Osma, située au pied de deux hautes collines et baignée par le Douro.

V. 403.—La chaussée de Quinea devait être un chemin parallèle au Douro. Peut-être même, était-ce une partie de la route qui aujourd'hui encore longe ce fleuve.

V. 405.—La Figueruela (ainsi nommée, sans doute, à cause d'un petit plant de figuiers, une petite figuerie) devait être sur la rive gauche du Douro, en face d'Alcobiella. Cet endroit n'est mentionné ni sur la carte de Lopez, ni dans le dictionnaire de Miñano.

V. 418.—La Sierra-de-Miedes est une chaîne de montagnes qui avoisine la ville de Miedes, dans la province de Guadalaxara, évêché de Siguenza.

V. 438.—Casteion-sur-Henares, petite ville de la province de Guadalaxara, à trois lieues N. E. de cette ville.

V. 450.—Fita (Hita), petite ville de la seigneurie de ce nom, dans la province de Guadalaxara, à cinq lieues N. E. de cette ville.—Guadalfaxara (Guadalaxara), ville principale de la province de ce nom, située sur le Henares et qui possède un pont construit, dit-on, par Jules César.

V. 451.—Alcalá (de Henares), célèbre université, à cinq lieues de Madrid (patrie de Cervantes?).

V. 486.—Le Fenares (le Henares), rivière qui prend sa source près de Horna en Castille, province de Guadalaxara, et va se jeter dans le Jarama, près de Mejorada. Son nom vient de *heno*, foin (fœnum), et des belles prairies qu'il arrose.

V. 551.—La Alcaria, pays de vallées fertiles, situé entre les sierras de Siguenza et de Cuenca et les plaines de la Manche, jusqu'au territoire d'Alcalá.

V. 552.—Anquita est une bourgade à deux lieues et demie S. de Medinaceli, dans la province de Soria.

V. 553.—La rivière qu'ils passent, c'est probablement le Rio-Tajuña.—La plaine de Torancio doit être la plaine baignée par le Rio-Jalon, située près de Medinaceli.

V. 555.—Fariza (Ariza), ville du royaume d'Aragon, province de Calatayud, à cinq lieues et demie O. de cette ville.—Cetina, petite ville de la province de Calatayud, à quatre lieues et demie O. de cette ville.

V. 559.—Alfama (Alhama), petite ville de la province de Calatayud, à quatre lieues O. de cette ville.—La Foz (la Hoz) doit être un affluent du Rio-Jalon, à trois lieues environ de Calatayud.

V. 560.—Bobierca (l'antique Voverca), petite ville à deux lieues O. de Calatayud.—Teca (Ateca), à une lieue O. de Calatayud, au confluent de trois rivières: Monubles, Piedra et Jalon.

V. 561.—Alcocer devait être situé sur la rive droite du Rio-Jalon, à quelques lieues S. de Calatayud. N'est mentionné ni sur la carte de Lopez, ni dans le dictionnaire de Miñano.

V. 563.—Le Salon (Jalon), rivière qui prend sa source dans la Sierra-Ministra, près de Esteras, à une lieue de Medinaceli, dans la province de Soria, traverse et fertilise le district de Calatayud, et va se jeter dans l'Ebre, après avoir baigné dix-sept villages.—Dans cette expédition le Cid suit les bords du Rio-Jalon.

V. 579.—Teruel, ville épiscopale, et chef-lieu de la province de ce nom, dans le royaume d'Aragon.

V. 580.—Calatayuth (Calatayud), chef-lieu du district de ce nom, sur les bords du Jalon, à vingt lieues N. de Teruel, dans le royaume d'Aragon, province de Saragosse.

V. 643.—Siloca (Jiloca, Xiloca), rivière qui prend sa source près de Cella, et va se jeter dans le Jalon, à mille pas au-dessous de Calatayud.

V. 652.—Segorve (Segorbe), petite ville épiscopale du royaume de Valence, à deux lieues N. O. de cette ville, et remarquable par ses antiquités romaines.

V. 654. — Celfa, ou Celfa-de-Canal (voyez le vers 657). Ne serait-ce pas la petite ville aujourd'hui appelée Selva, dans la province de Teruel, à douze lieues N. O. de Segorbe?

V. 871. — Mont-Real (Monreal), ville forte du gouvernement de Daroca, à sept lieues S. de cette ville.

V. 874. — Daroca, chef-lieu du district de ce nom, dans la province de Saragosse, sur le Jiloca, à huit lieues S. de Calatayud, royaume d'Aragon.

V. 875. — Molina (de Aragon), petite ville de la province de Guadalaxara, à quatorze lieues N. de cette ville.

V. 910. — Ce Puy de Mon Cid, ne serait-ce pas le coteau appelé aujourd'hui la Peña del Cid (le Rocher du Cid), près de Teruel, dans le royaume d'Aragon?

V. 912. — Le Rio-Martin, rivière d'Aragon, affluent de l'Ebre, qui prend sa source près de Montalban, et se jette dans l'Ebre près d'Escatron.

V. 920. — Le Pinar (la Pinière) de Tebar se trouvait probablement au N. de Teruel.

V. 944. — Alcaniz, chef-lieu de district dans la province de Teruel, en Aragon, près du Rio-Guadalope. Cette ville a aujourd'hui 7,000 habitants.

V. 948. — Monzon, petite ville sur le Rio-Cinca, à dix lieues E. de Saragosse (royaume d'Aragon). — Huesca, ville forte du royaume d'Aragon, chef-lieu de la province de ce nom, située sur le Rio-Isuela, à onze lieues N. de Saragosse.

V. 959. — Le défilé d'Alucant se trouve probablement dans la sierra qui sépare l'Aragon de la Navarre.

V. 960. — Montalban, ancien château dans la vallée de Yerri, près de Pampelune.

V. 979. — Tebar-el-Pinar. C'est le même endroit qui est appelé plus haut (v. 920) Pinar-de-Tebar. (Voyez le vers 1007.)

V. 1100. — Xerica (Jerica), chef-lieu du duché de ce nom, petite ville du royaume de Valence, à douze lieues N. O. de cette ville, dans une plaine arrosée

par le Rio-Palencia.—Onda, petite ville du gouvernement de Peñiscola, royaume de Valence, à deux lieues N. de la capitale.—Almenar, petite ville du gouvernement de Castellon-de-la-Plana, royaume de Valence, à huit lieues N. de la capitale.

V. 1101.—Borriana (Burriana), ville du gouvernement de Castellon, à une lieue S. de cette ville, sur les bords de la mer, à l'embouchure du Rio-Seco (royaume de Valence).

V. 1103. — Murviedro, petite ville de 6,000 habitants, située sur une colline près de la mer, à l'embouchure de la rivière du même nom, à sept lieues N. de Valence. Cette ville est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Sagonte.

V. 1159.—Cebola, petit hameau dans la plaine de Valence.

V. 1169.—Guyera (Cullera), gros village près de la lagune d'Albufera, dans la plaine de Valence. Comme il est question plus loin (v. 1735) du château de Guyera, il n'est pas inutile d'ajouter que l'on voit aujourd'hui encore, à cet endroit, les restes d'un alcazar ou d'un château. — Xativa, Jativa (San-Felipe-de-Jativa), ville de 15,000 âmes dans le royaume de Valence, entre les rivières Albaida et Guadamar. Sous Philippe V, elle prit le nom de San-Felipe-de-Jativa.

V. 1170.—Deina (Denia), ville de 3,000 âmes avec un petit port, dans la province d'Alicante. Célèbre par un ancien temple consacré à Diane.

V. 1172.—Peña-Cadiella, petit hameau ou château fort dans la plaine de Valence.

V. 1191.—Montes Claros. Voyez sous le texte la note.

V. 1203.—Canal-de-Celfa. C'est le même endroit que le poëte appelle Celfa-de-Canal, ou Celfa. (Voyez la note du vers 654.)

V. 1237.—Le Jugar (Jucar) a sa source à la pente occidentale des montagnes d'Albaracin, traverse les provinces de Cuenca et de Valence, et se jette dans la Méditerranée au S. de cette ville, près de Cullera.

V. 1320.—San-Fagunt (San-Facundo). Il y a en Espagne plusieurs bourgs de ce nom. Celui que l'auteur a voulu désigner ici, c'est probablement San-Facundo de l'évêché de Palencia, district de Reynosa, à cinq lieues de cette dernière ville.

Alphonse VI avait une prédilection marquée pour cette ville où il avait élevé une église dédiée aux saints Facundus et Primitif; et vingt-neuf ans avant sa mort, il exprima dans son testament le désir d'être inhumé dans le vénérable lieu consacré à ces deux saints. (Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. xxxv.)

V. 1380.—Carrion (aujourd'hui Carrion-de-los-Condes), ville située sur la rive occidentale de la rivière du même nom, chef-lieu de district, province de Palencia. Elle a 3,000 habitants.

V. 1459.—Medina (Medinaceli), chef-lieu du district de ce nom, dans la province de Soria, royaume de Castille. Elle a environ 2,000 habitants et est arrosée par la rivière Jalon.

V. 1470.—Sainte-Marie (d'Albaracin), chef-lieu du district de ce nom, situé à l'extrémité S. du royaume d'Aragon.

V. 1499.—Ces montagnes rudes et grandes, c'est la Sierra-Ministra.

V. 1500.—Mata-de-Toranz. Cet endroit, que je n'ai vu indiqué nulle part, devait se trouver dans la province de Guadalaxara, à peu près à mi-chemin entre Molina et Medina.

V. 1501.—Le Val d'Arbuxedo (ou d'Arbuxuelo) est la vallée où se trouve le village du même nom, dans la province de Guadalaxara, à deux lieues de Medina.

V. 1832.—Cette sierra est probablement une ramification de la Sierra-del-Carache, à dix lieues O. de Valence.

V. 2662.—Les montagnes de Luzon, dans la province de Guadalaxara, district et évêché de Siguenza.

V. 2666.—L'Ansarera (on dirait aujourd'hui Ansareria) devait être un champ, une métairie où l'on élevait des oies. L'Ansarera, à ce que je conjecture, se trouvait non loin du village appelé Jalon, situé sur la rivière du même nom, à onze lieues et demie d'Alicante, deux lieues et demie de Denia, et quatorze lieues de Valence.

V. 2701.—Atineza (Atienza) est le chef-lieu du district de ce nom, dans la province de Guadalaxara, évêché de Siguenza. Cette ville est située au pied d'une haute colline, au sommet de laquelle existent encore aujourd'hui les ruines d'un château fort. Elle a 2,000 habitants.

V. 2704.—Griza n'est mentionné sur aucune carte, ancienne ou moderne, et tout ce que nous pouvons dire, c'est que cet endroit devait se trouver entre la Sierra-de-Miedes et San-Estevan.

V. 2707.—Le rouvrai de Corpes est situé dans la province de Guadalaxara, évêché de Siguenza, terre de Jadraque, au pied des sierras de Mari-Velasco et Otero.

V. 2822.—La tour de doña Urraca n'est mentionnée nulle part, et l'on ne trouve aujourd'hui dans cette position, entre San-Estevan et le rouvrai de Corpes, que la tour de Blacos. Serait-ce cette tour que le poëte aurait voulu désigner sous son nom primitif?

V. 2883.—Rio-d'Amor, petit ruisseau, affluent du Douro et qui se jette dans ce fleuve à une lieue et demie E. de San-Estevan.

V. 2886.—Alcoceba n'est mentionné nulle part. C'était probablement un petit village sur le bord du Douro.

V. 2887.—Vado-de-Rey (Gué de Roi) était aussi, sans doute, un petit village, un groupe de maisons sur le bord du Douro.

V. 2888.—Berlanga, chef-lieu du district de ce nom, près du Douro, dans la province de Soria, évêché de Siguenza.

V. 3058.—Le château de San-Servan, qui existait encore au XVIIe siècle, mais dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines, était situé au S. O. de Tolède, de l'autre côté du Tage. Alphonse VI, après la conquête de Tolède, avait réédifié ce château, et il y mit des moines bénédictins que le légat Richard fit venir de son monastère de Saint-Victor de Marseille.

V. 3299.—Le château de Cabra. Il est probablement question ici de Castel-de-Cabra, dans la province de Teruel.

V. 3391.—Riodovirna (Rio-d'Ovierna). C'est un petit cours d'eau, aux environs de Burgos, à l'ouest. Suivant les Annales de Complutum, Ovierna fut peuplé en 882 par le comte de Castille Diègue Rodriguez.

FIN DES NOTES GÉOGRAPHIQUES.

NOTES HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

Vers 6.

Sospiró Mio Cid, ca mucho avie grandes cuidados.

Sur le Cid et sa vie voir l'*Introduction* placée en tête de ce livre.

Vers 11-12.

A la exida de Vivar ovieron la corneia diestra,
E entrando à Burgos ovieronla siniestra.

Autant qu'il est permis d'interpréter le sens mystérieux de ce passage, la corneille à droite leur annonçait un exil glorieux, et la corneille à gauche leur annonçait qu'ils trouveraient dans Burgos beaucoup d'ennuis. — Sæpe sinistra cava, etc. — Plusieurs autres passages du Poëme révèlent la même superstition (v. 867, 1531, 2376, 2624).

C'était sans nul doute des Romains que les Espagnols tenaient cette superstition, que le législateur avait essayé vainement de détruire. La loi des Wisigoths condamnait ceux qui consultaient les augures à recevoir cent coups de fouet (*cient azotes*). (Voyez le *Fuero Juzgo*, lib. VI, tit. II, l. III.)

De cette croyance aux augures on ne trouve aucune trace dans la *Chanson de Roland*, ni dans le *Roman de Garin;* soit que la France du nord ne l'eût pas acceptée, ou qu'elle y eût renoncé déjà au XIIe siècle, soit que les auteurs de ces poëmes ne partageassent pas, sur ce point, le préjugé populaire. En revanche, elle était toute puissante dans la France méridionale. Voici comme s'exprime, à cet égard, un écrivain dont le nom est une autorité, M. Fauriel :

« Il est difficile de se figurer à quel point le mot latin *augurium*, ou, pour mieux dire, les idées et les usages dont ce mot avait été le signe, conservèrent de crédit au moyen âge dans tout le midi de la France. Encore au XIIe et au XIIIe siècle, il n'était guère d'homme un peu cultivé qui n'eût foi aux augures et n'eût sa manière de les consulter dans tous les cas où il avait à faire quelque chose de grave et de hasardeux. Cela se nommait *vivre à augure*, *selon les augures*, et cette pratique

toute païenne était, selon toute apparence, ce qu'il y avait de plus vivace dans les superstitions de l'époque.» (*Histoire de la poésie provençale*, t. III, p. 305 et suiv.)

Vers 14.

Albrizia, Alvar Fañez, ca echados somos de tierra.

Alvar Fañez de Minaya, cousin ou neveu du Cid, se fit remarquer comme son plus digne lieutenant. «Meo Cidi primus fuit, Alvarus atque secundus,» dit dans son langage barbare un poëte latin du XIIe siècle. Alvar Fañez suivit le Cid dans toutes ses campagnes, lui succéda ou le suppléa dans le gouvernement de Tolède, après la conquête de cette ville, et marcha avec lui à la conquête de Valence. Onze ans après la mort de l'habile chef à la fortune duquel il s'était attaché, et dont il était le conseiller intime et le bras droit, il défendit heureusement Tolède contre le miramolin de Maroc qui était venu l'assiéger. Il fut tué dans une sédition, à Ségovie, en l'année 1114. (Voy. *Anales Toledanos*, I; *Chronica del Cid*, cap. VIII; Berganza, *Antiguedades de España*, lib. V, cap. XIV et XXXIX.)

Le savant M. Dozy, qui a consacré quelques pages fort curieuses à notre héros, dit «qu'il est assez singulier qu'Alvar Fañez ne se trouve jamais nommé comme témoin dans les chartes de cette époque.» (*Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I, p. 594 et suiv.) M. Dozy n'a pas bien cherché, et cette fois, ce qui lui arrive rarement, son érudition est en défaut. Alvar Fañez signa comme témoin le *Fuero* de Sepulveda donné par Alphonse VI, roi de Castille, le 17 novembre de l'année 1076. On lit au bas de cet acte : *Alvar Hannez testis.* (Voy. Llorente, *Noticias históricas de las tres provincias vascongadas*, t. III, p. 426.)

Vers 22.

El rey don Alfonso tanto avie la grand saña.

Le roi Ferdinand-le-Grand, à sa mort (1065), partagea son royaume comme un patrimoine entre ses enfants : à Sanche, l'aîné, il donna la Castille, à Alphonse le Léon et à Garcie la Galice; laissant à ses deux filles, pour apanage, Toro et Zamora. Ce partage mécontenta les trois héritiers. Don Sanche, d'un caractère ambitieux et violent, marcha d'abord contre don Garcie, et lui enleva la Galice. Puis, dès 1068, la guerre éclata entre don Sanche et Alphonse. Celui-ci, vaincu à Golpejara (1071), fut emmené prisonnier à Burgos. D'après quelques historiens, il fut enfermé au monastère de Sahagun, où il prit l'habit monacal. Il s'échappa, se réfugia à Tolède chez l'émir Yahia-el-Mamoun. Il jouissait depuis environ un an de cette hospitalité, lorsque, ayant appris la mort de don Sanche tué au siége de Zamora (1072), il rentra dans l'Espagne chrétienne, et se fit reconnaître roi par les Castillans, les Léonais et les Navarrais. Il avait alors trente-

sept ans. Alphonse se montra digne de la confiance de ces peuples. Il raffermit les conquêtes de son père en Portugal; puis, avec le concours des Français, il commença à envelopper Tolède, et après un siége qui dura quatre ans, il entra dans cette ville le 25 mai 1085, date à jamais mémorable dans les fastes de l'Espagne chrétienne! Les dernières années de son règne ne furent pas aussi heureuses. Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans (1109), après s'être vu forcé d'abandonner Valence aux Almoravides (1102), et après avoir perdu son fils unique, Sanche, tué encore enfant à la bataille d'Uclès (1108). Malgré les revers qui attristèrent la fin de sa vie, Alphonse, le conquérant de Tolède (*El de Toledo*), n'en demeure pas moins dans l'histoire comme l'un des plus grands rois de l'Espagne.

Vers 23-24.

Antes de la noche en Burgos dél entró su carta,
Con grand recabdo è fuertemientre sellada.

Nous retrouvons le même usage, des lettres scellées, dans la *Chanson de Roland :*

Marsilies fut esculurez de l'ire,
Freint le seel, getet en ad la cire. (I, 485.)

Ainsi que l'a fort bien remarqué dans ses notes le savant éditeur de la *Chanson de Roland*[1], le sceau était suspendu à la lettre pour en constater au besoin l'authenticité.

En Espagne, dans les premiers temps, le sceau était fait de cire. Mais sous le règne de Ferdinand II de Léon (1157-1188), au sceau de cire, qui était exposé à se gâter, on substitua le sceau de plomb. (Prudencio de Sandoval, *Historias de Idacio*, Saragoza, 1634, in-fol., p. 209.)

Vers 26-27.

E aquel que gela diese sopiese vera palabra,
Que perderie los averes è mas los oios de la cara.

Voyez aussi les vers 45 et 46.

Cette peine, *effossio oculorum*, existait anciennement chez les Goths, de même que chez les Vandales. Elle se trouvait dans la loi wisigothique, comme on peut s'en assurer par les textes suivants : 1° Dans un décret porté contre les Goths fugitifs, et coupables d'avoir soulevé contre leur patrie les armes étrangères, on

[1] Toutes les fois que nous citons la *Chanson de Roland*, nous citons le texte publié par M. Génin. Le travail de M. Francisque Michel mérite assurément beaucoup d'éloges ; mais le texte de M. Génin nous a paru devoir être adopté de préférence.

lit : «... Horum omnium scelerum vel unius ex his quisque reus inventus, irretractabili sententia mortem excipiat, nec ulla ei de cetero sit vivendi indulta libertas. Et si nulla mortis ultione plectatur et pietatis intuitu a Principe illi fuerit vita concessa, *effossionem perferat oculorum*, etc.» (Lex Wisigothorum, lib. II, tit. I, cap. VII.) 2° Dans un décret rendu contre l'infanticide, on lit : «... Publica morte condemnet (judex); aut si vitæ reservare voluerit, *omnem visionem oculorum ejus non moretur extinguere*, etc.» (Lex Wisigothorum, lib. VI, tit. III, cap. VII.) Il résulte des textes qui précèdent que l'*effossio oculorum* existait incontestablement dans la loi wisigothique aux temps de Chintila II, de Recesvind et de Chindasvind, c'est-à-dire aux VIe et VIIe siècles.

Au Xe siècle, cette peine paraît abolie; la composition était admise. Ainsi, dans une charte de donation de l'année 972, on voit que le violateur de la donation était purement et simplement condamné à l'amende; puis on appelle sur sa tête la colère et la malédiction de Dieu, et par une formule d'imprécation fort usitée, on le condamne à aller rejoindre le traître Judas, qui livra Notre-Seigneur, au plus profond des enfers : «Imprimis habeat ira Dei, et sit a Deo maledictus et a sanctis ejus, et cum Juda qui Dominum tradidit, participium habeat in inferno inferiori.» (*Antig. de España*, t. II, apendice, secc. prim.)

Dans aucune des chartes de la même époque, rapportées par Berganza, pas plus que dans celle-là, il n'est question de l'effossion des yeux.

Mais au XIe siècle, sous le règne de Ferdinand-le-Grand, on revient à la loi ancienne : la peine corporelle, l'extraction des yeux est rétablie. On trouve dans Berganza plusieurs chartes des années 1039 et 1045, qui ne laissent aucun doute à cet égard. Sous la barbarie du langage, on voit clairement la barbarie de la loi : «Si quis.., *primitus in huic seculo careat binas lucernas*, etc.» (*Ibid.*)

La loi wisigothique n'était point la seule qui prononçât la peine de l'effossion des yeux. Cette peine se retrouve dans d'autres lois barbares, mais avec des caractères moins précis et moins significatifs. Ainsi chez les Lombards, le voleur, d'après une loi de Charlemagne, était puni, pour la première fois, de la perte d'un œil. (Leges Longobardicæ, Caroli Magni Leges, XV, etc.)

Chez les Bavarois, le serf qui incendiait furtivement les choses de l'église, perdait les mains et les yeux : «*tollantur manus et oculi ejus.*» (Lex Bajuvariorum, tit. I, cap. VI.)

Chez le même peuple, le serf qui enlevait une ingénue et la vendait, perdait encore les mains et les yeux. (Lex Bajuvariorum, tit. III, cap. XV.)

En Angleterre, le système des mutilations avait été introduit par Knut-le-Grand, lequel y avait établi l'ablation des oreilles, du nez, de la lèvre supérieure, l'effossion des yeux, la mutilation des pieds, des mains, et le scalp : «*capilli cum ipso capitis pelle detrahantur.*» (Leges Cnuti regis, seculare consilium, XXVII.)

Guillaume-le-Conquérant paraît avoir remis en vigueur le système des mutila-

tions qui, depuis Knut-le-Grand, était probablement tombé en désuétude. Il ordonna que les mutilations fussent partout substituées à la peine de mort : «Interdico etiam ne quis occidatur vel suspendatur pro aliqua culpa, sed *eruantur oculi* et abscindantur testiculi, vel pedes, vel manus, ita quod truncus vivus remaneat in signum perditionis et nequitiæ suæ.» (Decreta Guilelmi Bastardi.)

Chez nous, au VIIe siècle, Ebroin fait arracher les yeux à saint Léger. A son tour, il subit plus tard ce supplice. Au IXe siècle, Louis-le-Débonnaire infligea la même peine à son neveu Bernard, roi d'Italie. Enfin, dans les Etablissements de saint Louis, au chapitre XXIX, on lit : «Cil pert les iex qui emble riens en monstier et qui fait fausse monoye.»

Vers 31.

El Campeador adelinó à su posada.

Ce mot *Campeador* (le Champion par excellence) est devenu pour le Cid un second surnom. Dans les anciennes chartes latines on lit *Campiator*, *Campidator*, *Campiductor*, et ces formes diverses paraissent la traduction du mot roman-espagnol. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que le Cid, dans les actes publics, signait bravement de ce surnom : Berganza a vu un privilége accordé par notre héros au monastère d'Aguilar, lequel est signé *Campiator*. (*Antig. de España*, lib. V, cap. X.)

M. Dozy s'est livré à une dissertation fort savante pour établir le véritable sens de ce titre *Campeador*, que personne, dit-il, n'a compris, et l'habile arabisant émet l'opinion que ce mot revient exactement au mot arabe *albarráz*, lequel servait à désigner le chevalier qui, avant une bataille, sortait des rangs pour porter un défi. (*Recherches*, t. I, p. 415-423.) Malgré toute ma déférence pour l'érudition et le jugement de M. Dozy, je ne saurais accepter son interprétation. Je le prierai de remarquer que dans le passage même qu'il cite, de Gonzalo de Berceo, où le roi don Garcie est appelé «un firme caballero, noble Campeador,» le poëte n'a pas pu vouloir dire que le roi don Garcie faisait métier de défier. Je me permettrai aussi de recommander à son attention ces deux vers du *Poema del Cid* où le mot *Lidiador* est si évidemment employé comme synonyme de *Campeador* :

Ante Ruy Diaz el Lidiador contado. (V. 510.)

Besabavos las manos Mio Cid Lidiador. (V. 1330.)

Ces deux vers me semblent prouver que le mot *Campeador*, pas plus que celui de *Lidiador*, ne doit s'entendre au sens spécial et restreint que M. Dozy a voulu lui donner.

Vers 65.

Martin Antolinez, el Burgales complido, etc.

Martin Antolinez était le neveu du Cid. (*Chron. del Cid*, cap. II.) Le savant Berganza dit qu'Antolinez était non-seulement un très-brave chevalier, mais encore un fort bon administrateur, et il l'intitule *mayordomo* du Cid. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXXIX.) Je ne sais si Berganza s'appuyait de quelque ancien document pour donner à Antolinez ce titre de *majordome;* mais il est de fait que dans notre Poëme, celui-ci en remplit l'office : il procure de l'argent à son maître dans l'embarras.

Vers 78.

Fabló Mio Cid, el que en buen ora cínxo espada.

L'auteur va nous raconter une escroquerie commise par le Cid de complicité avec Martin Antolinez, et il la raconte avec une certaine complaisance, comme un excellent tour. Il est curieux de lire sur ce point la *Chronique du Cid* et les Romances. Dans la *Chronique*, le Cid dit à Martin Antolinez, en parlant de son projet d'emprunt forcé sur les Juifs : « Je veux les tromper dans ce but d'avoir quelque chose à donner aux braves gens qui vont avec moi. Avec l'aide de Dieu, je les en dédommagerai le plus tôt possible (yo se lo desfaré mucho ayna). » (*Chron. del Cid*, cap. XC.) Dans les Romances, le poëte raconte le fait en quelques mots rapides, et couronne le récit par cette réflexion :

Oh! necesidad infame,
A quantos honrados fuerzas
A que por salir de ti
Hagan mil cosas mal hechas.

« O infâme nécessité! combien n'as-tu point forcé d'hommes honorables à faire, pour sortir d'embarras, mille choses mauvaises! »

Il y a, ce me semble, un certain intérêt à suivre dans ces divers récits le progrès du sentiment moral.

Vers 155.

Ya, don Rachel è Vidas, avedesme olvidado.

Berganza, qui a étudié, avec un excellent jugement et une rare sagacité, les plus anciennes chartes espagnoles, dit que « il est arrivé à conjecturer que le titre de *señor* (ou *senior*) se donnait seulement à ceux qui étaient seigneurs de vassaux, et que le titre de *don* se donnait aux personnes d'une classe élevée, mais qui n'avaient point de vassaux. » (*Antig. de España*, lib. V, cap. VII.)

VERS 237.

El abbat don Sancho, christiano del Criador.

A l'époque où nous sommes, l'abbé de Saint-Pierre-de-Cardeña ne s'appelait point Sancho; il se nommait Fructuoso. Berganza, voyant que tous les historiens sont d'accord pour lui donner le nom de Sancho, explique cette unanimité d'erreur en disant qu'on aura lu, dans quelque ancien document, *Santo abad.* Cette explication me paraît peu admissible, surtout pour ce qui regarde l'auteur du *Poëme du Cid.* Je serais plutôt disposé à croire que le nom de Sancho a été substitué à celui de Fructuoso, comme plus complétement espagnol et plus populaire.

VERS 239.

Y estaba doña Ximena con cinco dueñas de pro.

La Chimène dont il est question ici n'a rien de commun que le nom avec la Chimène que la *Cronica rimada* et les vieilles romances espagnoles ont célébrée, et qui a été plus tard immortalisée par deux grands poëtes, Guillen de Castro et Corneille. La Chimène du Poëme paraît avoir été la seconde femme du Cid, qui l'aurait épousée sous le règne d'Alphonse, en l'année 1074. Elle se nommait Chimène Diaz; elle était fille de don Diègue, duc des Asturies, et petite-fille d'Alphonse V, roi de Léon, par conséquent cousine germaine des rois don Sanche, don Garcie et Alphonse VI. Le savant Berganza ne met en doute ni son existence ni son mariage avec le Cid, cela en vertu d'actes authentiques et, entre autres, de la charte d'arrhes (*carta de arras*) qu'il a pu lire dans les archives de la cathédrale de Burgos. Elle mourut en 1104, dans les dépendances de Saint-Pierre-de-Cardeña, et fut inhumée dans le monastère. D'après Sandoval, la grandeur de ses os indiquait que Chimène avait la taille élevée et les formes robustes qu'on attribue aux Asturiennes. (Voy. *Antig. de España*, lib. V, cap. XIV, XXXIII et XXXIV; Sandoval, *Fundaciones de San-Benito*, fol. 42 et 48, et Florez, *Reynas cathólicas*, t. I, p. 131.)

VERS 254.

A ella è à sus fijas, è à sus dueñas, sirvadeslas est' año.

De son mariage avec Chimène Diaz, le Cid eut trois enfants : un fils dont nous parlerons tout à l'heure, et deux filles, Christina, l'aînée, surnommée Elvire, et Maria, surnommée Sol (ces sortes de surnoms étaient alors fort en usage). A l'époque où nous sommes, les filles du Cid avaient de dix à douze ans. Ce fut vers l'année 1095 qu'elles furent mariées aux comtes de Carrion, avec qui elles passèrent environ deux années. Ces premiers mariages ayant été déclarés nuls, elles épousèrent en 1098, Elvire, l'infant don Ramire, de qui elle eut Garcie Ramirez,

lequel devint roi de Navarre, et Sol, le prince d'Aragon. Celle-ci, devenue veuve bientôt après, épousa en troisièmes noces, vers 1103, le comte de Barcelone, don Raymond Bérenger-le-Grand. Berganza émet l'opinion, assez probable, que ce fut don Hiéronyme qui prononça la nullité des premiers mariages, en se fondant sur ce que les infants de Carrion et les filles du Cid étaient parents par leurs mères, comme descendants du roi don Bermude II. (Voy. *Antig. de España*, lib. V, cap. XXVII, XXVIII et XXXV, et *Fundaciones de San-Benito*, fol. 42.)

Outre ces deux filles, il paraît que le Cid aurait eu un fils, Diègue Rodriguez, lequel mourut, très-jeune encore, dans l'affaire de Consuegra, en 1083. (Voy. *Anales Toledanos*, I; Risco, *La Castilla y el mas famoso Castellano*, apend. XIII; Salazar Mendoza, *Origenes de las dignidades seglares*, p. 55.) Berganza est aussi fort curieux à consulter sur ce point. Il donne la descendance de Diègue Rodriguez, dont le troisième arrière-petit-fils épousa doña Juana de Guzman Ponce de Leon, et il ajoute que de ce mariage sont issues plusieurs des grandes familles de l'Espagne : les Guzman, les Ponce de Léon et les Ménésès. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXXV.)

VERS 268.

Merced ya, Cid, barba tan complida.

Ces sortes de surnoms, qui indiquent le haut prix qu'on attachait à la beauté de la barbe, étaient également d'usage, de ce côté des Pyrénées, dès le commencement du XIe siècle. Dans une charte de Robert, roi de France, en date de l'an 1023, Baudoin IV, comte de Flandre, est appelé *Honesta barba*. (Voyez au mot *barba* le Glossaire de Ducange.)

Puisque l'occasion s'en présente, achevons d'une fois tout ce que nous avons à dire sur ce sujet.

Dans un morceau que nous citions tout à l'heure, l'illustre M. Fauriel parle de la croyance aux augures comme de la superstition la plus vivace du moyen âge. M. Fauriel en ce moment avait oublié ce qu'on pourrait appeler la superstition de la barbe. Parcourez le *Poëme du Cid* et la *Chanson de Roland*, et vous comprendrez ce qu'était alors la barbe dans l'estime, nous ne disons pas assez, dans le respect religieux des hommes.

Dans le *Poëme du Cid*, le héros du poëme est fréquemment désigné par ce surnom : *Grande barbe*, ou *belle barbe*, ou *barbe accomplie*.

Dans la *Chanson de Roland*, c'est à peu près de même que Charlemagne est qualifié : *A la barbe fleurie*.

Dans le *Poëme du Cid*, le Campéador, avant de se rendre à la cour ou aux cortès, attache soigneusement sa barbe avec un cordon, afin qu'une main ennemie ne puisse pas y toucher (v. 3108); et lorsqu'il se croit à l'abri de toute insulte,

il la dégage, il l'étale dans toute son ampleur sur sa poitrine, en signe de sécurité et de joie (v. 3506).

Dans la *Chanson de Roland*, on voit la barbe mise dehors en signe de bravade, ce qui annonce qu'on avait habituellement la précaution de la cacher.

Charlemagne et ses chevaliers, partant pour aller venger Roland, et décidés à vaincre ou à périr, oublient toute autre considération, et ils dégagent hardiment leur barbe :

Mult gentement li emperere chevalchet,
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe;
Pur sue amor altretel funt li altre. (IV, 726.)

Et plus loin, au moment de livrer bataille aux Français, les Sarrasins remarquent, non sans terreur, cette circonstance significative :

Mult fierement chevalchet li emperere!
Il est darere od cele gent barbee;
Desur lur bronies lur barbes unt getees. (V, 54.)

Et plus loin, lorsque les Sarrasins, battus une première fois, veulent prendre leur revanche et combattre en désespérés :

Li amiraill ad sa barbe fors mise, etc. (V, 258.)

Le savant et spirituel éditeur de la *Chanson de Roland* a été un peu embarrassé pour expliquer pourquoi la barbe était mise dehors, et il s'est demandé si ce n'était pas une démonstration de vaillance. C'était plus que cela, c'était une bravade, une sorte de défi. Le chevalier qui étalait ainsi sa barbe semblait dire : «Malheur à qui y touche!»

En effet, être saisi par la barbe, s'en voir arracher des poils, était, pour un chevalier, le plus grand déshonneur.

Dans le *Poëme du Cid*, le héros de l'ouvrage, se querellant avec le comte de Cabra, lui rappelle, en manière de reproche, que lui, le Cid, le prit un jour par la barbe, et que les enfants purent en arracher à leur gré (v. 3300).

Dans la *Chanson de Roland*, lorsque Charlemagne ne peut plus douter de la trahison de Ganelon, il le livre à son maître d'hôtel, lequel à son tour le livre aux marmitons, et ceux-ci, dit l'auteur, lui arrachent poil à poil la barbe et la moustache :

Icil li peilent la barbe e les gernuns. (III, 386.)

Voici une dernière analogie qui n'est pas moins curieuse que les précédentes : c'est le serment par la barbe.

Dans notre Poëme, lorsque le Cid apprend l'outrage fait à ses filles, il prononce un serment terrible :

Por aquesta barba que nadi non mesó, etc. (V. 2842.)

Dans la *Chanson de Roland*, Charlemagne jure à chaque instant par sa barbe. C'est chez lui comme une monomanie !

Il s'agit d'envoyer quelqu'un en ambassade vers le roi Marsille. Le duc Nayme offre d'y aller. Charlemagne lui répond :

Par ceste barbe e par cest men gernun,
Vos n'irez pas uan de mei si luign! (I, 249.)

Olivier et Roland se proposent; Charlemagne reprend :

Par ceste barbe que veez blancheer, etc. (I, 261.)

Et vers la fin du poëme, lorsque Charlemagne commande à son viguier Basbrun de pendre sans exception tous les amis de Ganelon, il lui dit :

Par ceste barbe dunt li peil sunt canut,
S'uns en escapet, morz ies e cunfunduz! (V, 692.)

Comme il est facile d'en juger par tous ces détails, les idées qu'on attachait à la barbe, en Espagne comme en France, au XIIe siècle, constituaient une véritable superstition. Cette superstition existait encore au XVIe siècle : témoin Albuquerque, qui emprunta une somme considérable sur ses moustaches données en gage. Chez nous, au siècle suivant, lorsque Molière écrivait ce vers comique :

Du côté de la barbe est la toute-puissance,

et lorsque La Fontaine, dans sa jolie fable, le Renard et le Bouc, fait jurer ce dernier : « Par ma barbe ! » les deux poëtes achevaient de ruiner un des plus tenaces préjugés du moyen âge.

VERS 290.

Unos dexan casas è otros onores.

Ce mot *onor*, qui doit s'entendre au sens de *fief*, de *domaine féodal*, est fréquemment employé dans le *Poëme du Cid*. On le voit employé au même sens par le comte de Poitiers, qui mourut un demi-siècle avant la composition de notre Poëme :

E 'l reys de cui ieu tenc m'onor.
(Pus de chantar.)

Et on le trouve également dans la *Chanson de Roland*, qui est d'un demi-siècle antérieure au *Poëme du Cid*.

Ganelon, envoyé par Charlemagne vers le roi Marsille, et bien persuadé qu'il ne reviendra point de son ambassade, recommande, en partant, à l'empereur son fils Baudoin, et ajoute :

A lui lais jo mes honurs et mes fieus. (I, 315.)

Ailleurs, le poëte nous représente les chevaliers qui composent l'avant-garde de

Charlemagne contemplant, des hauteurs des Pyrénées, la terre de leur seigneur, la Gascogne, et il dit :

Dunc lor remembret des fius e des honurs. (II, 160.)

Ailleurs, l'émir Baligant, au moment de livrer bataille à Charlemagne, encourage son monde :

Jo vos durrai muillers gentes e beles,
Si vous durrai feus e honors e teres! (V, 137.)

Ainsi, dans la *Chanson de Roland* comme dans le *Poëme du Cid*, c'est la même institution et le même mot.

Vers 299.

Tornós' à sonrisar, leganle todos, la manol' van besar.

D'après les *Partidas*, le vassal était tenu de baiser la main du roi (ou du suzerain), soit en l'abordant, soit en prenant congé de lui. (Voy. Part. IV, tit. xxv, l. v.)

Vers 307-8.

Los seis dias de plazo pasados los han :
Tres han por trocir, sepades que non mas.

Lors du premier exil du Cid (entre 1075 et 1080), le roi Alphonse VI, déjà indisposé contre son vassal, fit un voyage du côté de Bivar. Le Cid, bien qu'il n'ignorât point le mécontentement du roi, alla à sa rencontre et s'avança pour lui baiser la main. Don Alphonse refusa de la lui donner et lui dit avec colère : « Allez, sortez au plus tôt de mon royaume. » « Seigneur, dit le Cid, le *Fuero* de Castille établit qu'on donne aux gentilshommes trente jours de délai. » A quoi le roi répliqua : « Les neuf jours accomplis, ne restez pas davantage dans mes Etats. » Le Cid invoquait le *Fuero* de Castille, plus favorable; Alphonse le soumettait au *Fuero* de Léon. (*Antig. de España*, lib. V, cap. xv.)

Vers 331.

Ya, Señor glorioso, Padre que en cielo estás, etc.

Dans la prière qui va suivre, et comme pour appeler sur la tête de son mari la faveur du ciel, Chimène rappelle les divers miracles rapportés, soit dans la Bible, soit dans l'Evangile: Daniel protégé contre les lions, Jonas sorti du ventre de la baleine, saint Lazare ressuscité, l'eau changée en vin, etc., etc. On trouve dans la *Chanson de Roland* deux prières, fort courtes, qui semblent inspirées par le même esprit.

La première est une prière de Roland au moment de mourir :

Veire paterne, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des lions guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz, etc. (III, 946.)

L'autre prière est de Charlemagne partant pour aller venger le désastre de Roncevaux :

Veire paterne, hoi cest jor me defend,
Ki guaresis Jonas tut veirement
De la baleine ki en sun cors l'avent,
E espargnas le rei de Niniven,
E Daniel del merveillus turment
Enz en la fosse des leons o fut enz;
Les .iii. enfanz tut en un fou ardant,
La tue amurs me seit hoj en present. (IV, 705.)

Quant au miracle de l'eau changée en vin, il est rappelé à plusieurs reprises, dans le *Roman de Garin*, comme la chose qui prouve le mieux la bonté et la grandeur de Dieu, et doit le plus exalter notre amour.

Assurément la foi à ces divers miracles est d'une orthodoxie parfaite; mais quand ils deviennent le fond de la prière, qui ne devrait exprimer qu'un abandon absolu à la volonté divine, ces souvenirs n'indiquent-ils pas des peuples encore enfants, et chez lesquels l'esprit ne s'est encore que très-imparfaitement dégagé de la matière? Et est-ce bien ainsi que nous concevons, au XVIIe siècle, la prière d'un Bossuet, d'un Fénelon, ou même du vulgaire des chrétiens dont l'Evangile avait épuré les croyances ?

VERS 412.

Mientra que visquieredes bien se fará lo tó.

Le verbe *visquieredes* est au pluriel, et ces mots : *lo tó* (le tien), indiquent que celui qui parle s'adresse à une seule personne. Nous trouvons dans la *Chanson de Roland* plusieurs exemples de ce mélange des formes *vous* et *tu :*

Quant ço vos mandet li reis Marsiliun
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom. (I, 222.)

Et ailleurs :

Il nen est dreit que paiens te baillisent:
De Chrestiens devez estre servie. (III, 911.)

Et dans les *Voyages de Charlemagne :*

Carlemain, ne t'esmaer, ço te mandet Jhésus.
Des gas que er-sair desistes grant folie fud. (V. 675.)

Et dans le *Roman de Garin :*

Li rois vous mande, qui chevalier vous fist,
Donna toi Flandre et l'onor à tenir. (P. 214.)

M. Génin a consacré une note excellente, et fort curieuse, à ce mélange de tutoiement avec la forme respectueuse du pluriel (*Chanson de Roland*, p. 353).

Vers 422.

Notó trecientas lanzas, que todas tienen pendones.

Selon le témoignage d'Aulu-Gelle et de Diodore de Sicile, la lance était une arme employée par les anciens Gaulois et les anciens Espagnols, aussi bien que par les anciens Germains. Quant au pennon (ou flamme, ou banderole), on voit qu'il était en Espagne, au XIIe siècle, l'ornement de toutes les lances indistinctement, qu'elles fussent portées par des barons ou par des chevaliers. Mais un passage du *Roman de Rou*, composé à peu près à la même époque que le *Poëme du Cid*, semble prouver qu'en France la lance du baron était plus richement ornée que la lance du chevalier :

Li barunz orent gonfanons,
Li chevaliers orent penons.
(*Roman de Rou*, v. 11647.)

Cette distinction n'indique-t-elle point une organisation de la chevalerie plus complète, plus raffinée ?

Vers 446.

Alá vaya Alvar Alvarez, è Alvar Salvadores sin falla.

Je ne sais point qui était Alvar Alvarez. Quant à Alvar Salvadores, il était frère de Martin Antolinez et, comme lui, neveu du Cid. (*Chron. del Cid*, cap. II.)

Vers 477.

En mano tenie desnuda la espada.

Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua castellana*, dit au mot *espada* que c'est l'arme particulière des Espagnols (es arma peculiar de los Españoles). Covarrubias se trompe : l'épée est une arme toute française ou, pour mieux dire, essentiellement gauloise. C'est l'opinion unanime des auteurs latins les plus compétents; et ils le savaient de longue date, car leurs pères avaient fait connaissance avec notre épée le jour où Brennus la jeta dans la balance où se pesait le rachat de Rome.

Au sujet de l'épée, j'ajouterai une observation qui ne me paraît pas dénuée de toute importance.

Dans le *Poëme du Cid*, le héros de l'ouvrage est le seul chevalier qui ait deux épées ayant un nom propre : l'une, qu'il a gagnée sur le comte de Barcelone, a nom *Colada ;* l'autre, qu'il a prise au roi more Bucar, s'appelle *Tizon*. (Voyez les vers 1018 et 2436.)

Dans la *Chanson de Roland*, l'épée de tous les personnages les plus considérables a un nom particulier :

L'épée de Charlemagne s'appelle Joyeuse :

Li nums Joiuse a l'espee fut dunet. (IV, 112.)

L'épée de Roland s'appelle Durandal :

Tient Durendal qui plus valt que fin or. (III, 146.)

L'épée d'Olivier s'appelle Hauteclaire :

Tient Halteclere, sanglent en est l'acer. (III, 113.)

L'épée de l'archevêque Turpin s'appelle Almace :

Il trait Almace, s'espee de acer brun. (III, 652.)

L'épée de Ganelon s'appelle Murgleis :

Ceinte Murgleis s'espee a sun costed. (I, 346.)

Je ne sais encore si je m'abuse, mais ces noms donnés aux épées me semblent annoncer que la chevalerie était chez nous, dès la fin du XIe siècle, plus complète, plus raffinée qu'elle ne l'était en Espagne un demi-siècle plus tard.

VERS 495.

Saliólos recebir con esta su mesnada.

Nous avons déjà dit ce qu'était la *mesnada* en Espagne au moyen âge. (Voyez la note placée sous le texte.)

On retrouve dans la *Chanson de Roland* le mot et la chose :

Malvais servise le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnee alat vendre! (II, 746.)

VERS 500.

Dovos la quinta, si la quisieredes, Minaya.

D'après les *Partidas*, le roi avait droit au cinquième du butin fait sur l'ennemi. (Voy. Part. II, tit. XXVI, l. VII.) Le Cid, exilé, ne devait plus rien au roi ; il prélevait lui-même le cinquième, comme chef de l'expédition, et en disposait en faveur de son principal lieutenant.

Ce prélèvement du cinquième, les rois d'Espagne l'avaient imité des Arabes. Un

ordre du jour du khalife El Hakem, en date de l'année 963 (352 de l'hégire), montre cet usage déjà établi chez les Arabes espagnols. (Voy. Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, cap. LXXXIX.)

VERS 537.

Quitar quiero Casteion. Oyd, escuellas è Minaya!

L'échelle (*escuella*) était une troupe, une compagnie d'hommes d'armes. La chose et le mot se retrouvent dans nos anciens romans provençaux et français:

La dezena escala lo rey de Sant Denis.

(*Roman de Fierabras*, v. 4616.)

Dans la *Chanson de Roland*, antérieure d'un demi-siècle au *Poëme du Cid*, il est aussi fréquemment question d'échelles de guerre :

Icez eschieles ben les vunt ajustant. (IV, 629.)

De Franceis sunt les primeres escheles. (IV, 631.)

Ja treis escheles ad l'emperere Carles. (IV, 640.)

Il est inutile de multiplier les citations.

VERS 586.

Las lorigas vestidas è cintas las espadas.

Cette forme se retrouve dans la *Chanson de Roland :*

Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espees as punz d'or neielez. (II, 23.)

VERS 619.

Vino Pero Bermuez que la seña tiene en mano.

Pero Bermuez était frère de Martin Antolinez et, comme lui, le neveu du Cid. (*Chron. del Cid*, cap. II.) Berganza l'appelle l'*alferez* (porte-enseigne) du Cid (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXXIX); et en effet, Pero Bermuez, dans notre Poëme, paraît remplir ces fonctions.

Je remarquerai encore, puisque l'occasion s'en présente, que dans la *Chanson de Roland*, c'est aussi un personnage principal qui remplit l'office de porte-étendard :

Geifreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit. (V, 283.)

Vers 695.

Si nos murieremos en campo, en castiello nos enterrarán.

Comme nous l'avons déjà dit dans le commentaire placé sous le texte, le Cid, à cet endroit, ne peut pas vouloir parler du château d'Alcocer. Qu'est-ce donc qu'il entend par ces mots *en castiello*, en château? Sans aucun doute il indique un château situé dans l'Espagne chrétienne, dans le pays qui les a vus naître. Nous trouvons dans la *Chanson de Roland* un passage qui nous a paru confirmer cette explication.

Au moment de livrer au roi Marsille une bataille désespérée, la dernière bataille, Roland et Olivier se prennent de querelle. L'archevêque Turpin leur adresse des remontrances sur l'inopportunité d'un pareil débat : il faut mourir : Charlemagne les vengera. Puis il ajoute :

Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres, sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt en aitres de musters,
N'en mangerunt ne lu, ne por, ne chen. (III, 309.)

Enfin, voici quelques lignes de M. Fauriel qui achèvent de porter la lumière sur ce passage :

« Un autre trait des mœurs des nobles italiens au moyen âge (dit le savant et habile écrivain), c'est un attachement extraordinaire et presque superstitieux pour le palais, pour le château natal. Un noble italien pouvait bien mourir au loin dans la terre étrangère, mais il n'y pouvait être enseveli : il fallait que sa dépouille fût renvoyée aux siens et réunie à celle de ses ancêtres, sous peine de déshonneur pour ceux-ci et pour lui. » (*Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, t. I, p. 102.)

Vers 704.

Ante roydo de atamores la tierra querie quebrar.

Le tambour se retrouve dans la *Chanson de Roland :*

Par tute l'ost funt lur taburs sumer. (IV, 742.)

Et dans le *Roman de Garin :*

Les tabours sonent por nos chevaus laidir. (P. 39.)

Vers 705.

Veriedes armarse Moros, apriesa entrar en haz.

Voyez au vers 734 la note.

VERS 734.

Veriedes tantas lanzas premer è alzar, etc.

Ce tour si vif, cette allocution si directe : *veriedes* (vous eussiez vu), montre bien le poëte du moyen âge s'adressant à un auditoire populaire. On retrouve plusieurs fois ce même tour dans le *Roman de Garin*, qui est de la même époque que le *Poëme du Cid :*

Là véissiez tant paveillons verser,
Tant chevaliers morir et craventer,
Et tant boiaux de chevaus trainer,
Tant Sarrasins et huchier et crier. (P. 13.)

Et plus loin :

Là véissiez tantes lances croissir,
Tant bon haubert desrompre et dessartir,
Tant chevaliers contre terre flatir. (P. 241.)

VERS 741.

Que lidia bien sobre exorado arzon.

L'auteur emploie le mot *arzon* (et au singulier) pour désigner la selle : la partie pour le tout. Nous retrouvons le même détail, la selle dorée, dans la *Chanson de Roland*. Le poëte raconte que son héros, ayant affaire à un Sarrasin, lui assène un tel coup qu'il lui fend le heaume, la tête, le corps et même, en outre,

De l'oree sele les dous alves d'argent. (III, 211.)

VERS 745.

Muño Gustioz que fue so criado.

La Chronique du Cid l'appelle Nuño Gustios. (*Chron. del Cid*, cap. c.)

Le mot *criado* (du latin *creare*) signifiait en Espagne le serviteur qui avait été élevé, nourri, dans la maison d'un homme puissant. D'après les *Partidas*, le *criado* devait servir et respecter son seigneur comme un fils sert et respecte son père. Il ne pouvait ni le citer en justice ni l'accuser, à moins qu'il ne s'agît de choses intéressant la personne du roi ou le bien du royaume. (Voy. Part. IV, tit. XX, l. II et III.)

VERS 746.

Martin Muñoz el que mandó à Mont Mayor.

La Chronique du Cid, après avoir nommé Martin Muñoz, ajoute également qu'il avait été gouverneur de Mont-Mayor. (*Chron. del Cid*, cap. c.)

VERS 749.

Felez Muñoz so sobrino del Campeador.

En parlant de Felez Muñoz, la Chronique du Cid dit également qu'il était le neveu du Campéador. (*Chron. del Cid*, cap. c.)

VERS 774.

Las carbonclas del yelmo echógelas aparte.

On trouve de même, dans la *Chanson de Roland*, des escarboucles citées comme ornement du casque :

L'elme li freint ù li carbuncle luisent. (II, 666.)

Mais on voit aussi, dans le même poëme, d'autres passages qui semblent indiquer que nos Français portaient des casques plus riches que les contemporains du Cid :

Luisent cil elme ki ad or sunt gemmez. (II, 371.)

Et ailleurs :

Desur sun elme ki gemmet fut ad or. (III, 148.)

Ces détails, si je ne me trompe, annoncent encore une civilisation dans laquelle une part plus grande était faite aux arts de luxe.

VERS 788.

Espada tajador, sangriento trae el brazo.

Ce passage et quelques autres indiquent que l'on frappait, non de la pointe de l'épée, mais du tranchant, comme l'on frappe aujourd'hui avec le sabre.

Il en est de même dans la *Chanson de Roland* :

Li .xii. per n'aurunt de mort guarant,
Kar nos espees sunt bones e trenchant! (II, 288.)

VERS 797.

La cofia froncida, Dios, como es barbado!

Dans plusieurs autres passages du Poëme, l'auteur parle également de la coiffe que le Cid portait sous son casque, et, en un endroit, il nous dit que c'était pour que les cheveux du Cid ne fussent point coupés..... soit par le casque? soit par une main ennemie (v. 3105 et suiv.)?

De même, dans la *Chanson de Roland*, les chevaliers portent sous le casque une

coiffe. L'auteur nous ayant conté comme quoi un Sarrasin vient d'asséner un formidable coup d'épée sur le heaume du duc Nayme, ajoute :

Trenchet la coife entresques a la char. (V, 175.)

Vers 818.

Oyd, Minaya, sodes mio diestro brazo.

De même, dans la *Chanson de Roland*, le héros de l'ouvrage est appelé le bras droit de Charlemagne :

Chi purreit faire que Rollans i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors. (I, 595.)

Vers 995.

El conde don Remont darnos ha grant batalla.

Le poëte a ici altéré l'histoire, volontairement ou à son insu. Ce n'est point Raymond Bérenger, mais son frère Bérenger Raymond, qui fut vaincu par le Cid, et la rencontre entre le Cid et Bérenger a dû avoir lieu quelques années avant l'époque où nous sommes, vers 1088. On consultera avec profit, sur les Bérenger, Berganza, *Antig. de España*, lib. V, cap. XXI; Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. XXV et suiv.; Dozy, *Recherches*, t. I, p. 423 et suiv.

Vers 1002.

Nos cavalgaremos siellas gallegas, è huesas sobre calzas.

Les houseaux (*huesas*) étaient des espèces de guêtres ou de longues bottes. Il paraît même qu'à défaut de poches, les houseaux servaient à renfermer de petits objets de prix. Dans la *Chanson de Roland*, le traître Ganelon se trouvant auprès du roi Marsille, la reine Bramimunde lui offre en présent, pour sa femme, deux nusches (ou bracelets), et l'auteur ajoute :

Il les ad prises, en sa hoese les butet. (I, 640.)

Voir la note de M. Génin à ce vers.

Vers 1010.

Vieron la cuestayûso la fuerza de los Francos.

Le comte de Barcelone ayant aussi d'autres Etats de l'autre côté des Pyrénées et appartenant à une race française, l'auteur le désigne, lui et les siens, sous le dénomination de *Francs*.

Nous remarquerons encore, à ce sujet, que dans la *Chanson de Roland*, antérieure d'un demi-siècle au *Poëme du Cid*, l'auteur emploie indifféremment le mot *Franc* et le mot *Français:*

Dist Blancandrins : Franc sunt mult gentil home! (I, 377.)

N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt. (I, 570.)

Pour un poëte espagnol du milieu du XIIe siècle, peu au fait de la fusion qui s'accomplissait lentement parmi les habitants de ce côté-ci des Pyrénées, nous étions toujours des Francs. Pour le chantre de Roland, mieux à portée d'observer ce qui se passait parmi nous, à la fin du XIe siècle, nous étions encore des Francs, mais nous étions déjà des Français.

Voyez aussi, sur ce nom de *Francs*, une excellente note de M. Dozy (*Recherches*, t. I, p. 356).

VERS 1018.

Hy ganó à Colada que mas vale de mill marcos de plata.

Voyez plus haut, v. 477, la note.

VERS 1057.

Alegre es el conde è pidió agua à las manos.

Le comte Raymond Bérenger demande qu'on lui verse de l'eau sur les mains, parce qu'au XIe siècle on ne connaissait pas encore l'usage des fourchettes; dès lors, la propreté et la courtoisie voulaient que ceux qui allaient se mettre à table se lavassent exactement les mains, soit pour leur sécurité personnelle, soit pour la sécurité des autres convives.

Comme Raymond Bérenger était Français, je n'ai pas besoin de dire que le même usage existait en France, ainsi que le prouve ce vers du *Roman de Garin :*

L'esve demandent, au mangier sunt assis.

Pour ce vers et pour la note qui précède, voyez *Garin le Loherain*, publié par M. Paulin Paris, p. 112.

VERS 1072.

Danle tres palafrés muy bien ensellados.

Voyez à ce vers le commentaire placé sous le texte, et notre *Vocabulaire* au mot *palafré.*

De même, dans la *Chanson de Roland*, le palefroi est indiqué comme la monture servant pour la promenade et les voyages, à l'opposé du destrier, qui est le cheval de bataille :

Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz. (II, 340.)

Vers 1073.

E buenas vestiduras de pelizones è de mantos.

Voyez aussi les vers 1998 et 2266.

Le pelisson était une pelisse, une fourrure. On le retrouve également mentionné dans le *Roman de Garin:*

L'escu li trenche et le pelisson gris. (P. 15.)

Vers 1190.

Por el rey de Marruecos ovieron à embiar.

Voyez, plus loin, la note du vers 1629.

Vers 1222.

Los que fueron de pie cavalleros se facen.

« On les appelle chevaliers, dit, dans les *Partidas*, le roi Alphonse-le-Sage[1], non pas parce qu'ils vont chevauchant sur des chevaux, mais bien parce que, comme ceux qui vont à cheval vont plus honorablement que sur toute autre bête de somme, de même ceux qui sont choisis pour être chevaliers sont plus honorables que tous les autres hommes d'armes. » (Part. II, tit. XXI, l. I.) L'auteur du *Poëme du Cid* composait son œuvre un siècle et demi environ avant la promulgation des *Partidas*, et il raconte des choses, il peint des mœurs antérieures d'au moins un siècle. Cette chevalerie, dont Alphonse-le-Sage parle avec une si haute estime, n'était pas encore alors instituée en Espagne ; et il ne fallait pas tant de cérémonie pour être chevalier : il suffisait d'avoir un cheval.

Vers 1296-97.

De parte de orient vino uno coronado.
El obispo don Hieronymo so nombre es lamado.

Hiéronyme (ou Jérôme) était Français, de Périgueux, d'où Bernard, également Français, et archevêque de Tolède après la conquête de cette ville (1085), l'avait

[1] Il est de mode aujourd'hui, parmi les historiens, de dire plutôt *Alphonse-le-Savant*. Nous ferons remarquer à ce sujet qu'au moyen âge, le mot *sage* avait précisément la même signification ; et c'est sans doute pour ce motif, c'est parce qu'il était savant (instruit, lettré), que notre roi Charles V, fondateur de la Bibliothèque royale, fut surnommé le Sage. De nos jours encore, dans le nord-est de la France, les gens de la campagne (et c'est parmi eux qu'il faut chercher les restes de notre vieille langue), parlant d'un homme qu'ils regardent comme savant, disent : *il est sage*.

emmené en Espagne. Avant de se rendre au camp du Cid, il se trouvait, selon les uns, auprès de son compatriote Bernard, à Tolède; selon d'autres traditions, il se tenait à Saint-Pierre-de-Cardeña où il avait été envoyé, à la demande du roi Alphonse, par saint Hugues, abbé de Cluni, comme un homme intelligent et sage (pour réformer le monastère?), et il était le confesseur de Chimène et de ses filles. Nommé évêque de Valence, il devint également le confesseur du Cid. Lorsque les chrétiens abandonnèrent Valence, trois ans après la mort du héros qui l'avait conquise (1102), Hiéronyme fut nommé évêque de Zamora, puis de Salamanque. Là, le comte don Raymond de Bourgogne, gendre du roi Alphonse, lui accorda de grands priviléges et des possessions considérables, parmi lesquelles se trouvait tout un quartier de la ville. Hiéronyme mourut vers 1126, en odeur de sainteté. (Voy. *Chron. del Cid*, cap. CXXVIII, et *Antig. de España*, lib. V, cap. XXXVIII.)

Maintenant deux observations :

Au moment où nous sommes Hiéronyme n'était pas encore évêque, et l'auteur lui donne ce titre par anticipation. Le récit de Rodrigue de Tolède ne permet aucun doute à cet égard. Après avoir rapporté comment le Cid conquit la ville de Valence, il ajoute que Hiéronyme y fut consacré évêque par don Bernard, primat-archevêque de Tolède (et fuit in ea Hieronymus in episcopum consecratus a domino Bernardo, primate archiepiscopo Toletano). (Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XXIX.)

L'auteur a également tort de dire, au vers 1296, que Hiéronyme venait d'Orient.

Si Hiéronyme venait directement de France, ou de Saint-Pierre-de-Cardeña, il ne venait pas de l'Orient, mais du Nord. Si, avant de se rendre à Valence, il avait passé par Tolède pour conférer avec son compatriote Bernard, il ne venait pas de l'Orient, mais de l'Occident. Ne serait-ce pas, de la part de l'auteur, une erreur volontaire et réfléchie ? Le poëte, qui composait son œuvre à l'époque de la seconde croisade, n'a-t-il pas voulu donner à croire que Hiéronyme revenait de l'Orient, cela afin de frapper plus vivement les imaginations ?

Vers 1301.

Sospirando el obispo que s viese con Moros en el campo.

Le XIe siècle a été le siècle des prêtres guerriers. Le jour où se livra la bataille de Hastings (14 octobre 1066), le matin, Eudes, évêque de Bayeux, et frère de Guillaume, célébra la messe, armé d'un haubert sous son rochet, et bénit les troupes ; puis, montant sur un destrier, il fit ranger l'armée en bon ordre. Mais on remarquera dans ce passage l'esprit qui anime Hiéronyme. C'est le même esprit qui, quelques années plus tard, exaltera Pierre-l'Ermite et lui fera prêcher la première croisade.

Passant de l'histoire à la poésie, nous ferons remarquer que l'évêque Hiéronyme, du *Poëme du Cid*, a, dans l'archevêque Turpin, de la *Chanson de Roland*, un digne rival. L'auteur raconte comme quoi un roi sarrasin, nommé Corsablix, a outrageusement provoqué les Français, puis il reprend :

Bien l'entendit li arcevesques Turpin;
Suz ciel n'at hume que plus voeillet haïr;
Sun cheval brochet des esperuns d'or fin,
Par grant vertut si l'est alet ferir;
L'escut li freinst, l'osberc li descumfist. (II, 583.)

Vers 1307.

En tierras de Valencia fer quiero obispado.

Le Cid fait un évêque ou, mieux encore, crée un évêché, en vertu de son pouvoir absolu, comme chef d'Etat, sans demander l'assentiment et l'investiture du pape, ni même l'approbation du roi Alphonse. Celui-ci, quelques années auparavant, avait nommé Bernard au siége archiépiscopal de Tolède, en vertu d'une élection à laquelle avaient concouru les prélats et les riches-hommes de l'Espagne. A la même époque les mêmes mœurs existaient en France. Nous lisons, dans un grave historien, que, en 1079, le pape Grégoire VII, voulant donner un successeur à Aycard de Marseille, qu'il avait excommunié, adressa des lettres au clergé et au peuple d'Arles (*universo clero et populo Arelatensis ecclesiæ*), pour qu'ils eussent à le nommer. (Saxi, *Pontificium Arelatense*, p. 208.)

Vers 1348.

Alzó la mano diestra, el Rey se sanctiguó.

On voit dans Joinville que le roi saint Louis avait, également, l'habitude de faire le signe de la croix lorsqu'on lui annonçait une nouvelle qui lui causait quelque étonnement.

Vers 1350.

Sí me vala Sant Esidro, plazme de corazon.

Cette invocation à saint Isidore, ainsi que le serment : *Par saint Isidore* (voyez, plus loin, les vers 3039 et 3151), paraissent indiquer que le roi Alphonse VI professait pour ce saint une dévotion particulière. Nous remarquerons, à ce sujet, que c'était le roi Ferdinand, son père, qui, un demi-siècle auparavant, avait fait transporter les reliques de saint Isidore, de Séville où elles se trouvaient, dans l'Espagne chrétienne. On peut lire le récit curieux de la translation de ces reli-

ques dans la *Chronica del Cid*, cap. XX, ou dans les notes qui accompagnent notre traduction du *Romancero general*, t. II, p. 64.

Ferdinand-le-Grand avait fait construire, à Léon, une église dédiée à saint Isidore. Il l'orna d'or et d'argent, et de pierres précieuses; il y était assidu aux offices du matin et du soir, et y chantait, avec les clercs, les louanges de Dieu..... Deux jours avant sa mort il se fit transporter dans cette église et, prosterné devant le sarcophage de saint Isidore, il demanda publiquement pardon de ses péchés. (Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XIII et XIV.)

VERS 1353.

Mager plógo al Rey, mucho pesó à Garci Ordoñez.

Quel est ce Garci Ordoñez? Il serait difficile de le dire, parce que les noms de Garcie et d'Ordoñez étaient fort répandus en Espagne au XIe siècle, et qu'à l'époque même du Cid, on trouve dans ce pays plusieurs comtes nommés Garci Ordoñez. Dans les premières années du règne d'Alphonse VI, on voit un Garci Ordoñez allié du roi more de Grenade, qui se fait battre par le Cid, allié du roi de Séville. Plus tard, à l'époque du siége de Tolède, on voit un Garci Ordoñez allié, contre les chrétiens d'Espagne, avec les Almoravides.

Ces deux Garci Ordoñez ne font-ils qu'un seul et même personnage? et ce personnage serait-il le Garci Ordoñez qui figure dans le *Poëme du Cid?* (Voy. *Chron. del Cid*, cap. LXXXVII; Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XXXII, et *Antig. de España*, lib. V, cap. XI.)

VERS 1380.

Aqui entraron en fabla los infantes de Carrion.

Au moment où les infants de Carrion entrent en scène, nous devons dire deux mots à leur sujet. Quelques écrivains espagnols du XVIIe siècle ont révoqué en doute l'existence de ces infants, ainsi que leur mariage avec les filles du Cid; et dans un ouvrage que nous nous plaisons à citer, un écrivain fort érudit de notre temps, M. Dozy, a soutenu la même thèse. (*Recherches*, t. I, p. 676 et suiv.) Mais le savant et judicieux Berganza a, selon nous, victorieusement réfuté les objections élevées sur ce point très-important, contre la vérité historique du *Poëme du Cid*.

L'étendue de cette dissertation ne nous permet pas de la traduire, et nous craindrions de l'affaiblir en l'analysant. Nous y renvoyons le lecteur. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXVII, § 326 et suiv.)

VERS 1388.

Levedes un portero, tengo que vos avrá pro.

Au vers 1457, l'auteur nous dit que le portier du roi est chargé de veiller sur les mandataires du Cid. Au vers 1544, il acquitte la dépense faite par Minaya.

D'après les *Partidas*, l'office de portier (*porteria*) était très-considérable dans la maison du roi. Le portier, dit la loi, devait être de bonne naissance, de loyauté reconnue, et de plus fort intelligent (*muy entendido*) pour savoir à qui il devait accorder ou refuser l'entrée du palais. (Voy. Part. II, tit. IX, l. XIV.)

Les portiers du roi étaient donc en Espagne, au moyen âge, ses domestiques de confiance; ils remplissaient à peu près les mêmes fonctions que remplissent aujourd'hui à la cour les chambellans, et ils pouvaient avoir, de même, pour mission de reconduire jusqu'à la frontière des personnages considérables qui étaient venus faire visite au souverain.

Un passage du *Roman de Garin* autorise à penser que chez nous, à la même époque, le portier du roi avait une situation analogue:

Garins apelle le portier en latin :
Cil ouvre l'uis, li dux dedans se mist,
Devant le Roi desor un banc s'assist. (P. 89.)

VERS 1443.

Hyo lo veré con el Cid si Dios me lieva alá.

Alvar Fañez éconduit poliment les Juifs. La Chronique du Cid raconte comme quoi le Cid leur fit restituer l'argent qu'ils lui avaient avancé sur les coffres (cap. CCXVI). La Chronique du Cid, composée environ deux siècles après le Poëme, annonce une époque où le sentiment moral s'est épuré, et l'auteur a idéalisé son héros. (Voyez au vers 78 la note.)

VERS 1472.

Tienela Abengalvon, mio amigo es de paz.

Cet Abengalvon, la Chronique du Cid le nomme Abencaño. Elle dit qu'il était roi de Molina, vassal du Cid, et qu'il lui payait tribut chaque année (cap. CCXXXIX).

Dans le commentaire qui accompagne le texte du Poëme, essayant de préciser le sens de ces mots : *mio amigo es de paz*, nous avons exprimé l'opinion que le Cid veut dire un ami auquel il donnait le baiser sur la bouche. Un passage de Zurita nous semble confirmer cette interprétation. Après avoir exposé les conditions de la

paix qui fut conclue en l'année 1363 entre les rois de Castille et d'Aragon, le savant historien ajoute que les négociateurs des deux princes, une fois d'accord, s'engagèrent par serment au maintien des conditions acceptées, qu'ils se prirent et se baisèrent réciproquement les mains, et qu'ils se donnèrent le baiser de paix sur la bouche (y dieronse paz en las bocas). (Voy. *Anales de Aragon*, lib. IX, cap. XLVI.)

VERS 1516.

En buenos cavallos à petrales è à cascabeles.

Le poitrail (*petral*) était en quelque sorte l'arme défensive, le bouclier du cheval. La chose et le mot existaient chez nous comme en Espagne; témoin ce passage du *Roman de Garin :*

Poitrax ne sengle ne le pot garentir. (P. 232.)

Quant aux grelots (*cascabeles*), qui étaient un ornement du poitrail, je ne retrouve ce mot ni dans la *Chanson de Roland*, ni dans le *Roman de Garin;* mais le mot qui, dans notre Poëme, sert à désigner cet ornement, est provençal et, dans mon opinion, les Espagnols l'ont emprunté des Français du midi. On ne peut conserver aucun doute à cet égard, lorsqu'on voit Ducange, au mot *cascabellus*, citer des ordonnances des anciens rois d'Aragon; car l'ancien aragonais, comme le catalan, ne sont que des dialectes de notre vieille langue d'oc ou limousine.

VERS 1517.

E à cuberturas de cendales è de escudos à los cuellos.

On mettait également chez nous, sur les chevaux, des couvertures de cendal. (Voyez Francisque Michel, *Recherches sur le commerce et la fabrication des étoffes de soie*, au mot *cendal.*)

Quant à l'écu, nos chevaliers le portaient également suspendu au cou lorsqu'ils entraient en campagne. L'auteur de la *Chanson de Roland* nous représente Charlemagne s'apprêtant à venger le désastre de Roncevaux, et il nous dit :

Pent a sun col un escut de Biterne. (IV, 596.)

De même, Marsille se disposant à marcher contre Charlemagne :

Pent a sun col un soen grant escut let. (IV, 754.)

VERS 1527.

En el hombro lo saluda, ca tal es su usaie.

Voyez plus loin, au vers 2050, la note.

Vers 1556.

En buen cavallo, en diestro que va ante sus armas.

«De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes,» dit La Fontaine au début d'une de ses plus jolies fables. Malgré toute ma déférence pour La Fontaine et pour son bon sens, je me permettrai sur ce point de ne partager pas son opinion. Je suis, au contraire, disposé à croire que le cheval a été créé pour l'homme, et que, dès les premiers temps, l'homme s'est servi du cheval comme d'un merveilleux auxiliaire que la nature lui offrait, soit pour les travaux des champs, soit pour les voyages, soit pour les combats. Ainsi, dans le livre de Job, dont la haute antiquité ne saurait être révoquée en doute, le cheval respire la guerre, et c'est lui-même qui dit à son maître : Allons!

Dans le vers qui nous occupe, ces mots *cavallo en diestro* équivalent à notre mot *destrier*, qui indiquait un cheval de choix, ainsi nommé parce que le chevalier le faisait habituellement conduire à sa droite (à sa destre), et ne le montait que dans des circonstances où il pouvait se voir obligé tout à coup d'engager le combat.

Il en est de même dans la *Chanson de Roland :*

Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Es destrers muntent, si chevalchent estreiz. (II, 340.)

La qualité première du cheval de bataille, du destrier, c'était, on le comprend sans peine, d'être propre à la course, ou courant : voilà pourquoi on voit si souvent, dans le *Poëme du Cid*, l'épithète de *corredor*, appliquée au substantif *cavallo*.

C'est également cette épithète (courant) que l'auteur de la *Chanson de Roland* se plaît à donner aux destriers :

Puis sunt muntez sur lur curanz destrers. (II, 482.)
Li destrers est e curanz e aates. (III, 53.)

Vers 1581.

E aduxiesenle à Babieca : poco avie quel' ganára.

On lit dans la *Chronique du Cid* comme quoi le jeune Rodrigue, à peine adolescent, reçut en présent de son parrain un cheval qu'il nomma *Babieca* (sot, nigaud), et pourquoi il nomma ainsi ce cheval. (Voy. *Chron. del Cid*, cap. II.) L'auteur du Poëme nous dit que le Cid avait depuis peu en sa possession Babieca, qu'il avait gagné sur les Mores. Cela indiquerait que le Cid eut successivement deux chevaux qu'il appela du même nom. Mais voici une remarque qui me paraît avoir plus d'intérêt.

Dans le *Poëme du Cid*, le héros de l'ouvrage est le seul chevalier dont le cheval ait un nom.

Dans la *Chanson de Roland*, tous les chevaux des personnages les plus considérables ont chacun leur nom particulier.

Le cheval de Roland s'appelle Veillantif.

Le cheval de Charlemagne s'appelle Tencendur.

Le cheval de Ganelon est nommé Tachebrun.

Un autre cheval a nom Saut-Perdu;

Un autre, Marindre;

Un autre, Gramimond;

Un autre, Barbamouche, etc., etc.

Ce n'est pas sans intention que je cite tous ces noms, plus ou moins heureux, donnés à des chevaux par l'auteur de la *Chanson de Roland*. Ce détail a, selon moi, quelque importance : il annoncerait encore un développement antérieur, et plus complet, de la chevalerie.

Vers 1610.

Armas teniendo è tablados quebrantando.

Voyez aussi le vers 2259 :

E al otro dia fizo Mio Cid fincar siete tablados.

Nous retrouvons le *tablado* mentionné dans le *Poema de Alexandro*. L'auteur dit en parlant de la manière dont on renversa le mur de Troie :

El que lo trastornó estaba muy pagado,
Echando el bofordo è feriendo taulado. (Cop. 666.)

Le mot *taulado* revient exactement au mot *tablado*, que le copiste du *Poema del Cid* a écrit dans un système graphique plus moderne.

Et dans les romances de Bernard de Carpio l'on trouve ces vers :

Corriendo cada dia toros
Y bohordando tablados.

On voudra bien remarquer dans les vers du *Poema de Alexandro* le substantif *bofordo* (bohourd), et dans la romance de Bernard le verbe *bohordar* (bohorder), qui signifient le premier, la lance de jet avec laquelle on assaillait le *tablado*, et le second, l'usage que l'on faisait de cette lance. Et l'on remarquera aussi que dans le *Poëme du Cid*, le *tablado* signifie la construction mobile que les anciens chevaliers s'amusaient, dans leurs jeux, à battre en brèche. Les expressions *quebrantar tablados*, *fincar tablados* ne laissent aucun doute à cet égard : le mot *tablado* signifie ce que nos romanciers du moyen âge appelaient *behourd* ou *bohourd*.

Maintenant, quelle était la chose que les mots *tablado*, *behourd* ou *bohourd* servaient à désigner? Le savant Ducange nous le dira :

« Le behourd était une espèce de bastion ou de château, fait de bois ou d'autre matière, que les tenants entreprenaient de défendre contre tous ceux qui voudraient l'attaquer.... Le nom de cet exercice est différemment écrit dans les auteurs, qui le nomment tantôt *bohourd*, tantôt *behourd;* mais le premier est le plus commun. Le *Roman de Garin*, dont l'auteur vivait sous Louis-le-Jeune, use toujours du mot de *bohorder :*

Ses escus prennent, bohorder vont és prés. »

(*Dissertations sur Joinville :* Des Armes à outrance, des Joûtes, de la Table ronde, des Behourds, et de la Quintaine.)

Vers 1629.

De aquel rey Yucef que en Marruecos está.

Le roi Yucef (Youssouf) fut l'un des plus grands hommes de l'islam et l'un des ennemis les plus redoutables des chrétiens d'Espagne. D'après les historiens arabes, il fonda la ville de Maroc et remplit cette ville d'édifices et de mosquées. Il mourut dans cette ville en 1106, à l'âge de cent ans. (Voy. Casiri, t. II, p. 219; Romey, *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 406.)

Vers 1717.

Las feridas primeras que las haya yo otorgadas.

L'évêque Hiéronyme revendique l'honneur de frapper les premiers coups. De même, dans la *Chanson de Roland*, le fils de l'émir Baligant sollicite cette faveur, que son père lui accorde :

Dist Malpramis : « Le colp vos en demant! »
« Filz Malpramis, Baligant li ad dit,
« Jo vos otri quanque m'avez ci quis. » (IV, 805.)

Il est curieux, ce me semble, de retrouver cette circonstance dans les deux poëmes. Jugera-t-on superflu que je rappelle que Hiéronyme (ou Jérôme) était Français? et me permettra-t-on d'ajouter que, peut-être, il importait en Espagne la coutume française?

Vers 1845.

El conde don Garcia so enemigo malo.

Le comte don Garcie de Cabra, surnommé le Crépu (el Crespo) de Grañon, joue, dans notre Poëme, un rôle peu glorieux : le poëte l'a sacrifié à son héros, comme il lui sacrifie tous les personnages de la vieille aristocratie castillane. En lisant avec impartialité les documents anciens qui parlent du comte don Garcie de

Cabra, on est disposé à voir en lui un homme ambitieux, indiscipliné, remuant, mais d'un noble cœur. Le roi Alphonse, pour se l'attacher, lui avait donné en mariage sa sœur doña Elvire. Il le nomma plus tard gouverneur de l'infant don Sanche, son fils unique. Don Garcie se montra digne de la confiance de son roi. A la bataille d'Uclès (1108) les Mores ayant tué le cheval de l'infant, et celui-ci étant tombé à terre, le comte don Garcie descendit de cheval et s'efforça de couvrir le jeune prince de son écu et de sa personne; et grièvement blessé, il se laissa tomber sur l'infant pour le protéger jusqu'à la fin et mourir avant lui. (Voy. *Chron. del Cid*, cap. CXIX, CXLII et CXLIV, et *Cron. general*, fol. 318.)

Vers 1942.

Esto gradesco à Christus el mio señor.

Le mot *Christus* se représente plusieurs fois dans notre Poëme. Au XIVe siècle encore, l'archiprêtre de Hita employait fréquemment ce nom sous sa forme latine :

A la tercera hora Christus fue judgado. (Cop. 1027.)
Los que la ley de Christus habemos de guardar. (Cop. 1033.)

Il n'est pas inutile de remarquer que chez nous, au commencement du XIIe siècle, nos poëtes avaient également conservé la forme latine de ce nom. Ainsi, on lit dans les *Voyages de Charlemagne :*

Ne gabez mès hume, ço te cumandet Christus. (V. 676.)

Vers 1979.

Escudos boclados con oro è con plata.

Il est plusieurs fois question dans notre Poëme de la boucle de l'écu, ou d'écu bouclé (v. 3643 et 3691). C'est qu'en effet, au centre de l'écu, se trouvait la boucle métallique, pour présenter aux coups plus de résistance, tandis que la circonférence n'était que de bois ou de cuir bouilli ; et c'est de cette épithète *bouclé* qu'est venu le mot *bouclier*.

De même, dans la *Chanson de Roland*, le mot *écu* est fréquemment accompagné de l'épithète *bouclé :*

Tanz colps ad pris sur sun escut bucler! (I, 525.)
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers. (III, 531.)

Autre observation :

Dans ce vers seulement, le poëte mentionne des écus dont la boucle est d'or, ou dorée, car on ne doit pas prendre les expressions de l'auteur au pied de la lettre. Dans la *Chanson de Roland*, au contraire, il est question à tout moment d'écus

d'une grande richesse : tantôt, ce sont des écus ornés de pierres précieuses, tantôt des écus vermeils, tantôt des écus à fleurs :

Vait le ferir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, ametistes e topazes,
Esterminals e carbuncles ki ardent. (III, 62.)

Et ailleurs :

L'escut vermeill li freint, etc. (III, 182.)

Et ailleurs :

E cil escuz ki ben sunt peinz a flurs. (III, 373.)

L'auteur de la *Chanson de Roland* a peut-être exagéré. Les poëtes du moyen âge prodiguent les belles armes, comme les romanciers de nos jours, les millions. Ces choses-là coûtent peu à l'imagination. Il ne faudrait pas, cependant, ne voir dans ces détails qu'un pur jeu d'esprit. Même en faisant la part des licences poétiques, ils nous semblent annoncer un état social plus riche et une civilisation plus avancée.

Mais voici une remarque plus importante encore :

Dans le *Poëme du Cid*, pas un seul passage, pas un seul mot n'indique l'usage des symboles créés par la chevalerie. Nulle part il n'y est question ni d'armoiries ni de blasons.

Or, dans la *Chanson de Roland*, ces symboles se montrent comme déjà établis. Parlant d'un corps d'armée composé de cent mille chevaliers, ni plus ni moins, l'auteur nous dit :

Escuz unt genz de multes cunoisances. (IV, 695.)

Et plus loin, décrivant l'équipement de Ganelon et de Thierry qui vont se battre en champ clos :

En lur cols pendent lur escuz de quarters. (V, 605.)

De l'existence de ces symboles dans la *Chanson de Roland*, et du silence que garde sur ce point le *Poëme du Cid*, ne peut-on pas, ne doit-on pas induire, encore, un progrès plus grand de la civilisation française ?

Vers 1980.

Mantos è pielles è buenos cendales d'Adria.

Le cendal, que les écrivains de la basse latinité appellent d'une foule de noms, *cendatum*, *cendatium*, *cendallum*, etc., etc., était, au moyen âge, l'étoffe de soie la plus fréquemment employée avec le samit ; et ces deux étoffes se prenaient souvent l'une pour l'autre. (Voy. Fr. Michel, *Recherches sur le commerce*, t. I, p. 198 et suiv.)

Quant au mot *Adria*, nous avons dit, dans le commentaire qui accompagne le texte et la traduction du *Poëme du Cid*, les motifs qui nous portaient à regarder ce mot comme suspect, et à penser que le copiste avait ici altéré le texte, ou que l'éditeur ne s'était pas bien rendu compte des procédés graphiques du copiste. Nous exprimions l'opinion qu'au lieu de *Adria* il faut lire *Alexandria*. En effet, les villes de l'Adriatique ne commencèrent à être célèbres, pour leurs étoffes de soie, qu'au XIIIe siècle, tandis qu'Alexandrie avait, à cet égard, un grand renom dès la fin du XIe, comme le prouvent ces vers de la *Chanson de Roland :*

Un faldestoel out sur l'umbre d'un pin;
Envolupet fut d'un palie Alexandrin. (I, 407.)

Afublez ert d'un mantel sabelin
Ki fut cuvert d'un palie Alexandrin. (I, 462.)

Vers 1989.

Cuendes è potestades è muy grandes mesnadas.

Nous ferons deux remarques sur ce vers :

1° Sur le mot *potestad*. On ne trouve ce mot dans aucune charte latine écrite en Espagne avant le XIIe siècle; tandis que la chose et le mot commencent à paraître dans notre histoire dès le milieu du XIe siècle. A la date de 1050-1080, parlant du mouvement qui s'accomplit dans nos provinces méridionales, M. Henri Martin dit que « la ville d'Arles devient une véritable république que régissent un podestat (le pouvoir public personnifié) et des consuls. » (*Hist. de France*, t. III, p. 196.)

M. Fauriel signale dans les villes libres d'Italie du XIIe siècle l'apparition de magistrats portant le nom de *podestats*. Il y avait un podestat à Parme, en 1165; à Padoue, en 1174; on en voit un à Trévise, à Lodi, à Bologne, en 1183; à Florence, en 1207. (*Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*, t. I, p. 79 et 113.)

2° Nous remarquerons encore l'ordre dans lequel sont nommées ces deux catégories de personnages : les comtes d'abord, puis les podestats. C'était l'ordre hiérarchique. Dans une charte de donation, émanée d'Alphonse-l'Empereur, en 1141 (vers l'époque de la composition de notre Poëme), et publiée par Berganza, le rédacteur s'exprime ainsi dans la formule comminatoire : « Toute personne, soit archevêque, évêque, ou empereur, roi, prince, duc, comte, vicomte, podestat, juge, enfin qui que ce soit, de l'ordre ecclésiastique ou de l'ordre séculier, qui violera cette donation, etc., etc. » (*Antig. de España*, lib. VI, cap. III.)

Ainsi, ce n'est point à la légère, et par fantaisie de poëte, que l'auteur du *Poëme du Cid* a nommé les comtes en première ligne et les podestats ensuite ; il s'est montré, sur ce point, rigoureux observateur de la hiérarchie sociale.

VERS 2050.

Levós' en pie è en la bocal' saludó.

Nous avons vu (v. 1527) Abengalvon saluant Alvar Fañez sur l'épaule. Ici c'est le Cid qui salue le roi Alphonse sur la bouche. Dans la *Chanson de Roland*, les hommes se saluent entre eux en s'embrassant, à peu près de même, sur le cou et sur la bouche :

Quant l'ot Marsilie, si l'ad baiset el col. (I, 600.)
Par amistiet l'embaisat en la buche. (III, 93.)

Avec le progrès de la civilisation et des mœurs, les choses ont changé. L'amitié, sans nul doute, n'y a rien perdu ; mais les convenances et la délicatesse en ont rendu l'expression plus contenue, plus réservée. Il n'en est que plus curieux, peut-être, de retrouver les mêmes habitudes naïves, établies dans la France comme dans l'Espagne du XIe siècle.

VERS 2082.

Oydme, las escuellas, cuendes è infanzones.

Les infançons, ainsi que l'explique le roi Alphonse-le-Sage, étaient des hommes nobles et riches ; mais dans la hiérarchie sociale ils ne venaient qu'après les ducs, les comtes, les marquis, les juges et les vicomtes. (Part. II, tit. I, l. XIII.) Ainsi, en nommant les infançons après les comtes, l'auteur du *Poëme du Cid* s'est conformé à l'usage.

Mais voici une autre remarque. Le mot *infanzon* signifie, sans nul doute, la même chose que le mot *infante* employé fréquemment par notre auteur. Or, bien que cette chose et ce mot nous paraissent aujourd'hui essentiellement espagnols, on les retrouve dans la *Chanson de Roland :*

De bachelers que Carles cleimet enfans. (IV, 802.)

On peut voir une excellente note à ce sujet dans la *Chanson de Roland*, publiée par M. Génin, p. 438.

VERS 2103.

Camearon las espadas ant' el rey don Alfonso.

Voyez plus loin, v. 3169, la note.

VERS 2182.

Evay Asur Gonzalez que era bulidor.

La Chronique du Cid, qui l'appelle don Suero Gonzalez, nous apprend que

c'était lui-même qui avait élevé ses neveux, et qu'il ne leur avait inspiré que des sentiments d'orgueil et de vanité. (*Chron. del Cid*, cap. CCXXVI.)

VERS 2217.

Tanta pórpola, è tanto xamed, è tanto paño preciado.

Deux mots dans ce vers appellent notre attention : le mot *pórpola* (pourpre), et le mot *xamed* (samit).

Dans un des livres les plus curieux que cet infatigable investigateur ait publiés sur les choses du moyen âge, M. Francisque Michel établit on ne peut mieux que le mot *pourpre* servait alors à désigner une étoffe et non une couleur, et que cette étoffe était de soie. (*Recherches sur le commerce*, t. I, p. 107 et suiv.) Les derniers mots du vers qui nous occupe : *è tanto paño preciado* (et tant de drap précieux), viendraient, au besoin, confirmer la justesse de cette opinion.

Quant au samit, désigné dans le latin du moyen âge sous une foule de noms, *examitum*, *xamitum*, *sametum*, etc., etc., c'est, de toutes les étoffes, celle qui paraît avoir eu le plus de prix. On l'employait à des ornements sacerdotaux; on en faisait des bliauts; on en faisait aussi des tentures. (Fr. Michel, *ibid.*, t. I, p. 107 et suiv.)

VERS 2247.

Pora Sancta Maria apriesa adelinando.

Après la conquête de Valence, le Cid prit aux musulmans de cette ville neuf mosquées, qu'il convertit en églises. La plus considérable fut dédiée à l'apôtre saint Pierre, et celle qui était le plus rapprochée de l'Alcazar fut consacrée à sainte Marie des Vertus. Sainte-Marie devint l'église cathédrale, et le Cid avait l'habitude d'y aller faire ses dévotions. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXV.)

VERS 2259.

E al otro dia fizo Mio Cid fincar siete tablados.

Pourquoi sept plutôt que six, plutôt que huit? C'est que, comme les Juifs, comme les Grecs, les Espagnols du moyen âge croyaient à la vertu, à l'excellence du septénaire. Le roi Alphonse-le-Sage, qui lui-même a intitulé son beau recueil des lois nationales *las siete Partidas* (les sept parties), nous apprend ce curieux détail dans la préface de son œuvre, et il énumère plusieurs faits qui autorisent, selon lui, cette croyance : les sept cieux, les sept planètes, le chandelier d'or à sept branches, les sept sacrements, etc., etc., etc. Voyez aussi, sur le nombre *sept*, saint Augustin, *Cité de Dieu*, lib. II, cap. XXXI.

En lisant la *Chanson de Roland*, il est facile de voir que la même croyance

existait dans la France du XIe siècle. Le début seul de la Chanson suffirait pour l'indiquer :

Carles li reis nostre emperere magne
Set ans tuz pleins ad ested en Espaigne.

Mais une foule d'autres passages de la Chanson prouvent sur ce point, comme sur tout le reste, l'uniformité des croyances :

Enceis qu'en seient .vii.c. espees traites. (II, 151.)

Mort le tresturnet od tut .vii.c. des lur! (II, 697.)

.Vii. milie graisles i sunent la menee. (III, 17.)

.Vii. Arrabiz i ad deschevalcet. (III, 119.)

Voici, également, quelques vers extraits des *Voyages de Charlemagne*, qui ne sont pas moins significatifs :

Set .c. cameilz merrez d'or e de argent trussed. (V. 73.)

Pur set auns en la tere ester u demurer. (V. 74.)

Set anz i purrat estre, ne serrat remue. (V. 325.)

Set mil chevalers i trovèrent séant. (V. 337.)

Vers 2296.

Ferran Gonzalez non vió alli dos' alzase, etc., etc.

L'auteur nous montre, dans cet épisode, Diègue et Fernand Gonzalez saisis de peur et se cachant, l'un sous le fauteuil du Cid, l'autre dans la cour, derrière la poutre du pressoir. Il est curieux de remarquer qu'à mesure que les temps avancent, les deux frères sont de plus en plus maltraités par les historiens et les poëtes espagnols. Quant à Fernand, on a continué à le représenter caché sous un fauteuil ; c'était assez pour celui-là. Quant à Diègue, la Chronique du Cid le peint sautant dans une basse-cour où l'on jetait des ordures, et où tous ses vêtements s'oignirent de fange (cap. CCXXX). Les Romances populaires, encore plus cruelles pour lui, et voulant le rendre plus ridicule, donnent à entendre qu'il se réfugia dans un certain lieu que l'industrie du XIe siècle n'avait pas encore su rendre inodore :

Diego el mayor de los dos
Se escondió à trecho mas largo,
En un lugar tan lixoso
Que no puede ser contado.

Vers 2301.

El manto è el brial todo sucio lo sacó.

Le bliaut (*brial*) était un habillement de dessus, une sorte de robe ou de tu-

nique, à l'usage des deux sexes. Ce vêtement était fait de samit ou de ciclaton. (Voyez le *Roman de Horn et Rimenhild*, v. 4569.)

La *Chanson de Roland* fait également mention du bliaut :

De sun col getet ses grandes pels de martre,
En est remés en sun blialt de palie. (I, 281.)

Et ailleurs :

Si li tolit le blanc osberc leger
E sun blialt li ad tut detrenchet. (III, 734.)

En Espagne et en France, c'est le même costume, comme ce sont les mêmes étoffes. (Voyez aux vers 2217 et 2583 la note.)

VERS 2366.

.... Oy los infantes à mi por amo non avrán.

Le mot *amo*, dans l'ancien espagnol, est synonyme de *ayo* et, dans les *Partidas*, *ayo* est traduit en latin par le mot *nutritor*. Il signifie l'homme choisi pour nourrir et élever un enfant du sexe masculin, appartenant à une famille noble. (Voy. Part. II, tit. VII, l. IV.) Chez les Francs, également, les gouverneurs des jeunes gens de famille noble s'appelaient *nourriciers*. (Voy. Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France*, lettre VIII.)

VERS 2385.

Pendon traio à corzas è armas de señal.

Nous avons déjà exprimé nos doutes, notre opinion sur ces mots : *à corzas*, dans le commentaire qui accompagne le texte. Mais le savant Berganza, qui a si curieusement étudié les antiquités de l'Espagne, nous apprend un détail qui nous a paru précieux. Berganza dit que le Cid avait un crucifix d'une notable grandeur, qu'on appelait le Christ des batailles du Cid (*el Christo de las batallas del Cid*), en ajoutant que ce Christ était peut-être les armes avec lesquelles don Hiéronyme entrait en campagne. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXXVIII.) Hiéronyme avait encore d'autres armes, moins spirituelles ; mais, selon nous, l'indication de Berganza éclaire ce passage d'une vive lumière.

VERS 2432.

Las carbonclas del yelmo tollidas gelas ha.

Voyez plus haut, v. 774, la note.

VERS 2436.

E ganó à Tizon que mill marcos d'oro val.

Voyez plus haut, v. 477, la note.

Dans les romances espagnoles, comme dans la *Chronica del Cid* et la *Cronica general*, l'épée *Tizon* prend une désinence féminine et s'appelle *Tizona*. Selon l'ingénieuse remarque de Sanchez, le peuple espagnol a dû peu à peu féminiser ce nom parce que c'était une épée. Si, aussi bien, c'eût été un cimeterre, on n'aurait jamais donné à ce nom une désinence féminine.

Voyez en outre plus haut, v. 1018, la note.

VERS 2508.

Alá dentro en Marruecos, ò las mezquitas son.

Voyez, plus haut, la note du vers 1629.

VERS 2573-74.

Meterlas hemos en las villas
Que les diemos por arras è por honores.

D'après les *Partidas*, on appelait *arras* (arrhes) une donation que le futur époux faisait à la future épouse en vue du mariage, et qui était perdue pour lui dans le cas où il venait à ne pas accomplir sa promesse. (Part. IV, tit. XI, l. I.)

Berganza cite une charte d'arrhes ou de donation, dont nous croyons devoir au moins donner l'analyse, à cause de l'intérêt historique qui s'attache à cette pièce. C'est la charte qui fut rédigée à l'occasion du mariage du Cid avec Chimène.

Après avoir invoqué la sainte Trinité, le Cid énumère les diverses propriétés qu'il possède en Espagne; et il dit qu'il donne tout cela à Chimène conformément au *fuero* (à la coutume) de Léon; et que, s'il vient à mourir avant elle, il entend qu'elle en conserve la propriété, ainsi que des troupeaux, des chevaux et de tous les biens meubles qui se trouveront à ce moment dans sa maison; de manière qu'elle seule puisse en disposer, même en faveur de ses enfants : mais que si doña Chimène vient à convoler en secondes noces, il entend qu'elle perde par cela seul tous ses droits, et que les biens passeront aux enfants issus de son mariage avec Rodrigue. Chimène, à son tour, fait à son époux donation de tous ses biens dans les mêmes termes. Il est toutefois, ce nous semble, digne de remarque qu'elle ne prévoit point le cas d'un second mariage du Cid survivant, et ne fait aucune réserve à cet égard. Puis se trouve la date de la charte : année 1112 de l'ère de César (1074 de Notre-Seigneur). Puis viennent les signatures des témoins,

parmi lesquels figurent les personnages les plus considérables du temps. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XIV.)

VERS 2583.

E muchas vestiduras de paños è de ciclatones.

Nous ne nous occuperons point de l'étymologie du mot *ciclaton*, fort controversée entre les érudits (voyez les notes de la *Chanson de Roland*, p. 377); venons à la chose même.

Dans ce passage, le mot *ciclaton* est employé pour désigner une étoffe de soie; et en effet, c'était une étoffe très-estimée, comme le samit et le cendal.

Dans d'autres endroits de notre Poëme, ce mot sert à désigner un vêtement de femme (v. 2731, 2749, 2754).

Plus loin, il désigne l'étoffe dont est fait un vêtement d'homme (v. 3101).

Ce vêtement était de forme ronde, une sorte de tunique.

Nous retrouvons dans la *Chanson de Roland* le mot *ciclaton*, employé, comme dans ce vers, pour exprimer une riche étoffe :

Or e argent, palies e ciclatuns. (II, 186.)

Et dans les anciens monuments provençaux, on voit ce mot employé pour désigner une tunique. (Voyez le *Lexique roman*, au mot *sisclaton*.)

Voir aussi, au vers 2301, la note.

VERS 2602.

Fincaron los hinoios ant' el Cid Campeador.

La Chronique du Cid se contente de dire que, lorsque doña Elvire et doña Sol prirent congé du Cid et de leur mère, on pleura beaucoup de part et d'autre, comme si l'on eût pressenti quelque malheur (cap. CCXXXVIII). Elle ne représente point Elvire et Sol à genoux. C'est qu'il y a un siècle et demi d'intervalle entre la composition du *Poëme du Cid* et la rédaction de la Chronique. Pendant ce temps la civilisation a fait des progrès, et la condition de la femme s'est ennoblie.

VERS 2676.

Un Moro latinado bien gelo entendió.

Comme nous l'avons déjà dit, dans le commentaire qui accompagne le texte et la traduction du *Poëme du Cid*, par ces mots : *un Moro latinado*, l'auteur désigne un More qui entendait et parlait la langue romane, issue du latin, et qui servait d'interprète, de trucheman. Nous avions chez nous des interprètes que l'on désignait

sous le même nom (voyez le *Lexique roman* aux mots *latinier*, *enlatinat*). Et dans le *Roman de Garin :*

Li mes parolent qui sunt enlatinié. (P. 97.)

Le savant éditeur du *Garin* ajoute en note à ce mot : « Instruit dans les langues étrangères et savantes, et non pas seulement dans la langue latine. *Latinier* répond précisément au mot *trucheman.* » Cela est fort bien dit, si ce n'est que nous supprimerions volontiers ces mots : *et savantes ;* car l'auteur ne veut, ce nous semble, parler que du latin et des langues vivantes qui en sont sorties.

VERS 2680.

El Moro Abengalvon mucho era buen baragan.

Sur ce mot *baragan*, voyez, plus loin, la note du vers 2769.

VERS 2731.

Paranlas en cuerpos, è en camisas, è en ciclatones.

Voyez plus haut, v. 2583, la note.

VERS 2760.

Mas dexanlas maridas en briales è en camisas.

Voyez plus haut, v. 2301, la note.

VERS 2769.

Non las debiemos tomar por barraganas.

Le mot *barragana* viendrait, selon Covarrubias, de l'arabe *barragan*, qui signifie un jeune homme non marié et résolu. (Voyez à ce mot le *Tesoro de la lengua castellana.*)

Ainsi que nous l'avons déjà dit (voyez sous le texte la note), on appelait *barragana* en Espagne, au moyen âge, une concubine autorisée par la loi civile, bien que prohibée par le droit canonique. Mais Berganza, que nous aimons à citer, nous fournit une explication qui nous paraît digne de remarque. D'après ce savant et judicieux auteur, le mot *barragana* introduit en Espagne par les Mores, et qui correspond au mot latin *concubina*, s'employait en parlant d'une femme légitime, mais qui n'était pas d'une noblesse égale à celle du mari. Il y avait entre l'*épouse* et la *barragana* cette différence, que le mariage de la première se célébrait avec solennité, et qu'il était précédé de la charte d'arrhes, et que celui de la seconde avait lieu sans arrhes et sans autant de solennité. (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXVII.)

Un passage de l'archevêque Rodrigue confirme l'explication heureuse de Berganza. Après avoir énuméré les femmes légitimes du roi Alphonse VI, Rodrigue de Tolède ajoute qu'Alphonse épousa aussi en quelque sorte une noble dame nommée Ximena Muñoz (*quasi pro uxore duxit*).

Vers 2842.

Por aquesta barba que nadi non mesó.

Voyez plus haut, v. 268, la note.

Vers 2925.

Adugamelos à vistas, ò à juntas, ò à cortes.

Le mot *cortes* placé à la fin de ce vers appelle un moment notre attention.

D'abord ce mot, d'où vient-il? Très-probablement du latin *cohortes*, pluriel de *cohors*. En 999, Alphonse V, encore enfant, fut couronné roi dans l'église de Sainte-Marie de Léon par les évêques, les comtes et les magnats de Castille et de Léon, désignés sous le nom de *cohortes*. C'est Alphonse V lui-même qui nous apprend ce fait dans deux priviléges qu'il accorda par la suite à l'église de Sainte-Marie de Léon. (*Chartulaire de Léon*, fol. 25.)

On peut voir aussi, sur ce mot, Florez, *España sagrada*, t. XXXIV, p. 445.

Maintenant, quelle est la signification précise de ce mot? Nous essayerons tout à l'heure de l'établir, de la fixer; mais, avant tout, nous devons faire remarquer que dans tout le cours du récit l'auteur du *Poëme du Cid* emploie indifféremment tantôt le mot *cortes* au pluriel, tantôt le singulier *cort*, comme si ces deux mots étaient synonymes; et l'on voudra bien remarquer encore que, dans le vers même qui nous occupe en ce moment, l'auteur emploie également au pluriel les mots *vistas* et *juntas*, au lieu de *vista* et de *junta*.

Il y a chez les Espagnols une prédilection instinctive pour la forme du pluriel, qui se révèle à tout instant dans les locutions du langage familier dont ils font le plus fréquemment usage : *buenos dias*, *buenas noches*; et les grands écrivains de l'Espagne, qui sont l'expression la plus vive du génie national, affectent volontiers l'emploi de cette forme, témoin Cervantes dans le *Don Quichotte*.

Cela dit, et si nous voulons nous rendre compte du sens exact que l'auteur attache à ce mot *cort*, ou *cortes*, il nous suffira de lire avec attention l'épisode qui va suivre. Dans cet épisode, lorsque le Cid a porté plainte au roi contre les comtes de Carrion, en demandant satisfaction de l'outrage infligé à ses filles, on voit Alphonse convoquer les grands du royaume, et devant cette assemblée des provocations ont lieu, par suite desquelles les infants de Carrion et leur oncle se battent contre les trois champions du Cid. Les mots *cort* et *cortes* signifient donc dans notre

Poëme une assemblée d'élite, un conseil que le roi réunissait pour juger, sous sa présidence, un différend survenu entre des personnages considérables.

Or, la *Chanson de Roland* se termine par une scène exactement semblable : nous ne parlons qu'au point de vue des mœurs ou de la coutume. De retour en France, après la défaite de Roncevaux, Charlemagne convoque, à Aix-la-Chapelle, les hommes les plus considérables de ses terres, pour juger Ganelon. Le conseil s'assemble. Pinabel se présente pour soutenir la cause de Ganelon ; Thierry provoque Pinabel, et puis le combat.

Les choses sont les mêmes ; il n'y a de différence que dans la dénomination que les auteurs donnent à cette assemblée de barons réunis en cour de justice : dans le *Poëme du Cid* elle est appelée alternativement *cort* ou *cortes*, et dans la *Chanson de Roland* elle s'appelle *conseil*. Mais, à la fin de la seconde chanson de *Garin*, nous trouvons le mot *cort* employé pour désigner une assemblée du même genre. L'auteur dit, en parlant de Pepin :

La Cort assemble à la cit de Paris. (P. 291.)

Ainsi les mots *cort* et *cortes*, du *Poëme du Cid*, le mot *conseil*, du *Roland*, et le mot *cort*, du *Garin*, signifient une assemblée que le roi réunissait quand il voulait, où il voulait, et dont les membres, présidés par le roi, ne traitaient que de l'objet qu'il plaisait à celui-ci de leur soumettre.

A l'appui de notre opinion, nous citerons quelques lignes de Ducange, qui la confirment :

« Dans ces assemblées générales de nos Français, dit cet écrivain, aussi judicieux que savant, on ne traitait pas seulement des affaires d'Etat et de la guerre, mais *on y décidait encore les grands différends d'entre les princes et les seigneurs de la Cour*. De sorte que si quelque duc, comte ou gouverneur était accusé, envers le roi ou l'empereur, de trahison, de conspiration ou de lâcheté, il était cité à ces assemblées, où il était obligé de répondre sur les chefs de l'accusation, et s'il était trouvé coupable, il y était condamné par le jugement souverain du prince et des grands seigneurs qui l'assistaient : ce qui a donné lieu, dans la suite des temps, à la cour des pairs, etc., etc. » (*Dissertations sur Joinville* : Des Assemblées solennelles des Rois de France.)

Qu'on nous permette de citer encore quelques lignes d'un grand historien, qui nous paraissent venir à l'appui de notre opinion :

« On chercherait vainement, au centre de la monarchie des Wisigoths, les principes ou même les restes de quelque grande institution de liberté, de quelque limitation efficace du pouvoir. Ni les conciles de Tolède, ni l'*officium palatinum* n'offrent quelque chose de semblable ; il en est sorti ce qui n'est point sorti des Champs de Mars et de Mai, ni du *Wittenagemot* saxon, un code de lois très-remarquable, pour l'époque, par d'assez grandes vues philosophiques, par sa prévoyance et sa

sagesse; mais ce code, qui indique des législateurs assez éclairés, ne révèle en rien un peuple libre. Il contient même moins de germes ou de monuments de liberté que les plus grossières des lois barbares; et le pouvoir royal, considéré ainsi au centre et en lui-même, s'y présente comme beaucoup plus absolu en droit, beaucoup moins limité en fait que partout ailleurs. » (Guizot, *Histoire des origines du gouvernement représentatif*, t. I, p. 383.)

Du reste, en exprimant ainsi notre opinion, et en nous appuyant de ces graves autorités, nous n'avons nullement l'intention de nier les vieilles libertés espagnoles. Mais ce mot *cortes*, avec les idées qu'on y attache aujourd'hui, pourrait porter à croire que l'Espagne a eu plus tôt que nous les éléments ou les rudiments d'une sorte de gouvernement représentatif. Dans notre conviction, c'est, au contraire, la France qui a donné l'exemple à l'Espagne; et les institutions mêmes de l'Aragon, si vantées pour leur esprit libéral, ne commencent à paraître qu'après, bien après qu'a éclaté chez nous le grand mouvement des Communes.

Vers 3013.

El conde don Anrrich è el conde don Remond.

Il s'agit ici de deux princes de la maison de Bourgogne, Henri et Raymond, qui étaient venus prendre part au siége de Tolède, et qui, après la conquête de cette ville, avaient chacun obtenu en mariage une fille d'Alphonse VI. Raymond était frère et Henri cousin germain de Guide, archevêque de Vienne, élu pape en l'année 1119, sous le nom de Calixte II.

Henri de Bourgogne devint la tige de la grande maison de Portugal. Quant à Raymond, il fut le chef des deux races qui ont si glorieusement régné sur la Castille et l'Aragon. (Voy. Roderici Toletani *Chronicon*, lib. VI, cap. XXI, et Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. XLV.)

Vers 3014.

Aqueste fue padre del buen Emperador.

Alphonse VII, surnommé l'Empereur, était né en effet (en 1106) de Raymond de Bourgogne et de doña Urraca, fille d'Alphonse VI. L'infant don Sanche ayant été tué à la bataille d'Uclès, Alphonse VI fit reconnaître son petit-fils pour roi en 1109; et plus tard celui-ci, après de grands succès de guerre, se fit lui-même reconnaître empereur. Alphonse-l'Empereur mourut en 1157.

Vers 3015.

El conde don Vella, è el conde don Beltran.

La Chronique du Cid désigne également le comte don Vella parmi les juges du

procès intenté par le Cid aux comtes de Carrion; et, après l'avoir nommé, elle ajoute cette qualification : *señor de la costa* (seigneur de la côte). (*Chron. del Cid*, cap. CCLI.)

Quant au comte don Bertrand, la Chronique du Cid ne le nomme point parmi les juges.

VERS 3084.

Velmezes vestidos por sufrir las guarnizones.

Il m'a été impossible de découvrir l'origine de ce mot *velmez;* mais quant à sa signification, l'auteur lui-même nous l'apprend dans ce passage : c'était un gamboison, un plastron que l'on portait sous la cuirasse afin de mieux supporter le contact du harnais..... et aussi, je crois, afin d'amortir le choc d'une lance ennemie.

On trouve dans la *Chanson de Roland* l'usage d'une précaution exactement semblable : le double, ou les doubles, du haubert. Parlant d'un bon coup de lance porté par Anseis à Turgis de Tourtelouse, le poëte dit :

De sun osberc li derumpit les dubles. (II, 624.)

Point de doute possible sur le sens de cette expression. Au mot *gambeso*, Ducange nous apprend que, dans l'ancienne Angleterre, le gamboison s'appelait le double ou le doublé (*doblet*). Or, comme on le sait, les Anglais tiennent de nous le vocabulaire de la chevalerie, aussi bien que la chevalerie elle-même.

VERS 3103.

Sobre esto una piel bermeia, las vandas d'oro son.

Cette peau, cette fourrure rouge, était un pelisson, et, comme l'indique ce passage, elle se portait par-dessus le bliaut. Il en était de même en France. (Voyez le *Roman de Fierabras*, cité par M. Fr. Michel, *Recherches sur le commerce*, t. I, p. 109.)

Et dans la *Chanson de Roland :*

De sun col getet ses grandes pels de martre,
En est remés en sun blialt de palie. (I, 281.)

VERS 3105.

Una cofia sobre los pelos d'un escarin de pro.

Nous avons déjà parlé de la coiffe (v. 797). Mais que signifie ce mot *escarin ?* Procédons par analogie.

On trouve souvent dans nos anciens romans de chevalerie le mot *escarimant*,

employé tantôt comme substantif, tantôt comme adjectif. M. Francisque Michel se demande ce que pouvait être cet *escarimant*, et incline à penser que c'était une étoffe de soie, de couleur pourpre. (*Recherches sur le commerce*, t. I, p. 246 et suiv.)

Dans notre opinion, l'*escarin* devait être également une étoffe de soie écarlate, soit que ce mot soit un abrégé d'*escarimant*, soit que, suivant l'opinion de Sanchez, ce mot soit un synonyme de *escarlata*, ou l'adjectif *escarlatin* employé comme substantif.

VERS 3108.

La barba avie luenga, è prísola con el cordon.

Voyez plus haut, v. 268, la note.

VERS 3169.

Denme mis espadas, quando mis yernos non son.

Nous avons vu plus haut (v. 2103) qu'au moment des fiançailles, il y a eu un échange d'épées entre le Cid et ses futurs gendres. Pourquoi maintenant le Cid leur redemande-t-il ses épées? Le savant et judicieux Berganza nous l'explique à merveille :

«En signe qu'un homme en adoptait un autre pour fils, il était d'usage que l'adoptant fît présent de ses armes à l'adopté, et, en conséquence, le Cid commence par redemander ses épées aux infants, pour indiquer qu'il revenait sur l'adoption, et afin de pouvoir ensuite procéder contre eux librement.» (*Antig. de España*, lib. V, cap. XXVII.)

Nous remarquerons, toutefois, que le Cid, en mariant ses filles, avait donné aux infants deux épées dont le poëte ne dit point le nom, et qu'il ne leur donna Colada et Tizon qu'au moment de leur départ de Valence.

VERS 3197.

Por aquesta barba que nadi non mesó.

Voyez plus haut, v. 268, la note.

VERS 3269.

A menos de riebtos no los puedo dexar.

Voyez sous le texte la note.

Bien avant le *Poëme du Cid*, nous avions chez nous, dans la France méridionale

et dans la France du nord, le mot et la chose ; témoin ce vers du *Poëme sur Boèce*, antérieur d'un siècle et demi à notre Poëme :

Lo reis lo pres de felnia reptar.

Et témoin, encore, ce passage des Lois de Guillaume-le-Conquérant, antérieures de quatre-vingts ans environ à notre Poëme : « Ne nuls ne lait sun hum de li partir, pus que il est reté. »

VERS 3277.

A que las firiestes à cinchas è à espolones?

Dans les autres passages du Poëme où il est question d'éperons, l'auteur emploie le mot *espuela*. Ici il se sert du mot *espolon*, plus rapproché du français. Mais voici une remarque qui me paraît plus importante.

Rien n'indique dans le *Poëme du Cid* que les éperons fussent d'un autre métal que de fer ou d'acier.

Dans la *Chanson de Roland*, tous les personnages principaux ont des éperons d'or. Ainsi Ganelon :

Esperuns d'or ad en ses pied fermez. (I, 345.)

Et Olivier :

Sun cheval brochet des esperuns d'or mier. (III, 112.)

Et l'archevêque Turpin :

Le cheval brochet des esperuns d'or mer. (III, 301.)

Et le Sarrasin Marganice :

Brochet le ben des esperuns a or. (III, 507.)

Même en faisant la part de l'imagination de l'auteur, tous ces éperons d'or du *Roland* n'autorisent-ils pas encore à penser qu'il y avait en France, à la fin du XIe siècle, plus de richesse, plus de luxe qu'il n'y en avait en Espagne (je parle de l'Espagne chrétienne) un demi-siècle plus tard ?

VERS 3288.

Non gelas debien querer sus fijas por barraganas.

Voyez plus haut, v. 2769, la note.

VERS 3300.

Quando pris' à Cabra, è à vos por la barba.

Voyez plus haut, v. 268, la note.

Vers 3314.

Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas.

Pero Bermuez était le neveu du Cid, et celui-ci l'avait surnommé le Muet, à cause qu'il bégayait et que sa langue s'embarrassait quand il voulait parler. (*Chron. del Cid*, cap. CCLVII.)

Il y a dans un autre passage (v. 1076) un jeu de mots du même genre, lorsque le Cid dit au comte de Barcelone qu'il regardait comme Français et auquel il venait de rendre la liberté : « Déjà vous partez, comte, en manière de très-Franc. »

Ces passages et quelques autres, de notre Poëme, indiqueraient chez le Cid un certain penchant à la gaieté et à la plaisanterie.

Vers 3337.

Que matáras el Moro è que ficieras barnax.

Dans son Glossaire, au mot *barnagium*, Ducange dit que c'était une espèce de tribut (*tributi genus*). Ce mot signifie ici un acte de baron, un exploit d'armes. Les anciens Provençaux employaient le substantif *barnage* au même sens (voyez le *Lexique roman*). Et l'auteur de la *Chanson de Roland* a employé le mot *barnetz*, à peu près de même, au sens de *noblesse :*

Meilz voelt murir que guerpir sun barnetz ! (I, 535.)

Vers 3359-60.

Ellas son mugieres, è vos sodes varones :
En todas guisas mas valen que vos.

Ce passage est digne de remarque; car on voit dans vingt autres endroits du Poëme combien était subalterne, ravilie, la condition de la femme : ainsi Chimène, en abordant son mari, lui baise la main et lui parle à genoux. Mais pourtant les deux choses se concilient. De fait, la femme est encore à demi esclave ; mais déjà la chevalerie commence à se montrer dans les idées et le langage avant d'avoir passé dans les mœurs.

Vers 3506.

E soltaba la barba è sacóla del cordon.

Voyez plus haut, v. 268, la note.

Vers 3556.

De noche velaron las armas è rogaron al Criador.

« Cette pieuse coutume, connue sous le nom de *la veille des armes*, avait été observée dès les premiers temps pour les duels judiciaires ou épreuves du duel. La Chronique latine d'Adémar de Chabannais, qui finit à l'an 1029, fait le récit d'un combat de cette espèce. » (La Curne de Sainte-Palaye, édition Nodier, t. I, p. 103.)

Vers 3558.

Muchos se aiuntaron de buenos ricos omes.

D'après les *Partidas*, on appelle riches-hommes, selon la coutume d'Espagne, ceux que dans les autres pays on appelle comtes ou barons. (Part. IV, tit. xv, l. x.)

Cette définition indiquerait que, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, le titre générique de *riche-homme* avait fini par l'emporter sur tout autre en Espagne. Mais dans le *Poëme du Cid*, il existe simultanément avec les titres de *comte* ou de *baron*. Il en est de même dans la *Chanson de Roland :*

Un seigneur de la cour de Marsille lui annonce un messager de Charlemagne :

Ci vos enveiet un sun noble barun
Ki est de France, si est mult riches hom. (I, 421.)

Vers 3595.

Sanctiguaron las sielas è cabalgan à vigor.

Si les champions du Cid font le signe de la croix sur les selles de leurs chevaux, afin d'en écarter toute maligne influence, on voit, dans le *Roman de Garin*, les amis et les serviteurs d'un chevalier blessé faire le signe de la croix sur sa blessure, et dans la même intention certainement :

Font un emplâtre, sor la plaie l'ont mis,
Et l'ont saigné de Dieu de paradis. (P. 273.)

Cette superstition, fille d'une piété naïve, existait également, à la même époque, en Italie.

Un érudit qui s'est occupé avec beaucoup de zèle des langues romanes, M. Bruce-White, a découvert, parmi les manuscrits Harléiens du Musée Britannique, un petit ouvrage du XIIe siècle, qu'il attribue à un certain Heroclu, médecin vétérinaire attaché aux écuries de Frédéric-Barberousse; et dans ce traité, parmi les prières et les charmes recommandés par l'auteur pour la cure de certaines maladies auxquelles les chevaux sont sujets, on voit indiqués, pour les guérir des vers,

le signe de la croix fait sur le cheval malade et l'application..... de trois *Pater noster*. Je copie cette curieuse prescription : «Precantu per li vermi : — Quand lu cavallu incomincia avere li vermi, signatulu cum la cruche, e di kiste parole ki seguinu : Qui me sanum fecit, ipse mihi precepit : tolle grabatum tuum et ambula. Mortuus sit vermis iste nomine Domini. — Scrive in carta hoc carmen : — Alabia ✝ Arrabami ✝ Baritosorum macropoli ✝. — Mectulu alli pedi, allu collu, cum III pat. nost. e ke portalu finche morõ vermi.» (*Histoire des langues romanes*, Paris, 1841, in-8°, t. II, p. 154.)

Vers 3643.

Quebrantó la boça del escudo, apart gela echó.

Voyez plus haut, v. 1979, la note.

Vers 3735.

Hoy los reyes de España sos parientes son.

Voyez, plus haut, la note du vers 254. Voir aussi Zurita, *Anales de Aragon*, lib. I, cap. LIII.

FIN DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOCABULAIRE DU POËME DU CID,

AVEC LES MOTS CORRESPONDANTS

DE L'ANCIEN PROVENÇAL ET DE L'ANCIEN FRANÇAIS.

EXPLICATION

DES ABRÉVIATIONS LE PLUS FRÉQUEMMENT EMPLOYÉES.

Anc. allem.	Ancien allemand.
Basse lat.	Basse latinité.
Ch. de Rol.	Chanson de Roland.
Gallo-celt.	Gallo-celtique.
Germ.	Germain.
Gr.	Grec.
Hébr.	Hébreu.
Lat.	Latin.
Prov.	Provençal.
Voy. de Charl.	Voyages de Charlemagne.

Les mots pour lesquels aucun renvoi aux vers n'a été indiqué se trouvent plusieurs fois répétés au même sens dans le texte du Poëme.

A, 3e pers. sing. du présent de l'indicatif du verbe Aver. Voy. Aver.

A, préposition employée au sens d'autres prépositions, dont voici les principales: Avec, v. 35. — Dans, en, v. 12. — Vers, v. 215. — Par, v. 348. — Selon, d'après, conformément à, v. 3271. — Contre, v. 3371. — De, du, v. 153. — Comme, en qualité de, v. 985. — Lors de, au moment de, v. 11. — Envers, à l'égard de, v. 3399. — Devant, en présence de, v. 3047. — Sur, v. 2029.

A, placé après les verbes *aver* ou *ser*, exprime l'idée d'une action à faire. Voy. Ser et Aver.

A, placé absolument au-devant du présent de l'infinitif, répond quelquefois au gérondif en *do* de la langue latine, v. 170. — Prov. *a*.

Abastar, v. Pourvoir, v. 66. — Prov. *abastar*.

Abastado, part. pass. de Abastar. Pourvu, v. 2270. — Prov. *abastat*.

Abatir, voy. Batir.

Abaxar, v. Abaisser, v. 724, 3628. — Prov. *abaissar*.

Abbat (lat. *abbatem*), s. m. Abbé, chef de l'abbaye, v. 237. — Prov. *abbat*.

Aber, voy. Aver.

Abes, adv. A peine. Voyez au vers 590 la note.

Abiltar, voy. Viltar.

Aboltar, v. Combattre, jouter, v. 597. — Prov. *volta*, tournoi, joute.

Abondado, part. pass. de Abondar. Qui abonde, v. 1254. — Prov. *abondar*.

Abrazar, voy. Brazo.

Abrir (lat. *aperire*), v. Ouvrir, v. 44. — Prov. *obrir*.

Abierto (lat. *apertus*), adj. Ouvert, v. 3. — Prov. *apert*.

Acá (lat. *hac*), adverbe qui désigne en général le lieu où est la personne qui parle. Çà, deçà, ici, v. 680.

Acabar, voy. Cabo.

Acaecer, voy. Cader.

Ace (lat. *acies*), s. f., Haz, s. m. Corps d'armée, bataillon, v. 719, 2406.

Acerca, voy. Cerca.

Acercar, voy. Cerca.

Acoger, voy. Coger.

Acomendar, voy. Mandar.

Acometer, voy. Meter.

Acompañado, voy. Compaña.

Aconger, v. Accourir vers, chercher refuge, v. 134. — Prov. *aconjar*, affectionner, accointer.

Acordar, v. Accorder, mettre d'accord, v. 1955. — Prov. *acordar*. Ch. de Rol. *acorder*.

Acordado, part. pass. de Acordar. Mis d'accord, instruit, v. 2227. — Prov. *acordat*.

Acorrer, voy. Correr.

Acorro, voy. Correr.

Acostar, voy. Costado.

Acrecer, voy. Crecer.

Acusado (lat. *accusatus*), part. pass. de Acusar. Accusé, v. 73. — Prov. *accusat*, *acusat*.

Adarga, s. f. Bouclier, v. 735. — Prov. *tarja*, *targua*.

Adebdar, voy. Deber.

Adelant, voy. Ante.

Adelinar, v. Cheminer, se diriger vers, v. 977. — Prov. *delinhar*, dévier.

Adelinado, part. pass. de Adelinar. — Prov. *delinhat*.

Adelinecho, adj. Qui va droit, v. 2895.

Adentro, voy. Dentro.

Aderredor, voy. Derredor.

Adestrar, voy. Diestro.

Adobar, Adovar, v. Adouber, armer, garnir, arranger, disposer. — Prov. *adobar*. Ch. de Rol. *aduber*, *adober*. Voy. de Charl. *aduber*.

Adobado, part. pass. de Adobar. Adoubé, etc. — Prov. *adobat*.

Adorar (lat. *adorare*), v. Adorer, prier, v. 337. — Prov. *adorar*. Ch. de Rol. *adorer*.

Adormirse, voy. Dormir.

Ador (lat. *austorius*, *astur*), s. m. Autour, épervier, v. 5. — Prov. *austor*. Ch. de Rol. *hostur*.

Aducir (lat. *adducere*), v. Amener, conduire, apporter, v. 144. — Prov. *aducer*, *aduire*.

Aducho, part. pass. de Aducir, v. 147. — Prov. *aduch?*

Adurmirse, voy. Dormir.

Afan, s. m. Travail, peine, v. 1643. — Prov. *afan*. Ch. de Rol. *ahan*.

Afarto, voy. Fartar.

Afe, voy. Fe.

Afincar, voy. Ficar.

Afontar, voy. Fonta.

Aforadar (lat. *forare*), v. Forer, percer, transpercer, v. 735. — Prov. *forar*.

Afuera, voy. Fuera.

Ageno (lat. *alienus*), adj. Qui est à autrui, v. 3260.

Agora, voy. Ora.

Agua (lat. *aqua*), s. f. Eau, v. 346. — Rivière, fleuve, v. 150. — Prov. *aigua*.

Aguardar, voy. Guardar.

Agudo (lat. *acutus*), adj. Aigu, pointu, piquant, v. 2747. — Prov. *agut*. Ch. de Rol. *agut*.

Aguijar, v. Marcher vivement, en aiguillonnant son cheval. — Prov. *agusar*, aiguiser. (Voyez le *Lexique roman* au mot *agut*.)

Aguisa, voy. Guisa.

Aguisado, voy. Guisa.

Aguisamiento, voy. Guisa.

Aguisar, voy. Guisa.

Aiunta, voy. Junta.

Aiuntar, voy. Junta.

Al, art. m. indiquant le datif. Au. — Prov. *al*. Ch. de Rol. *al*.

Al (lat. *aliud*), s. n. Autre chose, v. 718, 2183. — Prov. *al*. Ch. de Rol. *el*.

Alá, Allá (du lat. *illa*), adv. dém. Là, là-bas, v. 351. — Prov. *la*. Ch. de Rol. *la*.

Alá, interj. Holà! v. 2361.

Dallá (D'allá, De allá), adv. comp. De là-bas, v. 1428. — Prov. *de la*.

Allábades, voyez la note placée sous le texte au vers 2834.

Alabar (lat. *allaudare*), v. Louer, vanter, v. 3336. — Prov. *alauzar*.

Alaúdar (lat. *allaudare*), v. Louer, vanter, v. 336. — Prov. *alauzar*.

Alba (lat. *alba*), s. f. Aube, v. 1108. — Prov. *alba*.

Albor, s. m. Aube, v. 238. — Prov. *albor*. Voy. de Charl. *albur*.

Albergada, s. f. Camp, campement, logis, v. 802. — Prov. *albergada*.

Albergar, Alvergar, v. Camper, héberger, loger, v. 555. — Prov. *albergar*.

Alcanz, Alganzo, s. m., Alganza, s. f. Pourchas, poursuite, chasse. — Ce mot n'a-t-il pas été rajeuni par le copiste? Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve *encalzo*. — Prov. *encaus*. Ch. de Rol. *encalz*, *enchalz*.

Alcanzar, v. Atteindre. — Dans le *Poema de Alexandro*, on trouve à la fois *alcanzar* et *encalzar*. — Prov. *encaussar*. Ch. de Rol. *encalcer*, *enchalcer*.

Alegar, voy. Legar.

Alegre (lat. *alacrem*), adj. Allègre, joyeux, gai. — Prov. *alegre*.

Alegria, s. f. Allégresse, joie, plaisir, v. 805, 941. — Prov. *alegreza*, *alegrier*.

Alegrar, v. Réjouir, se réjouir, égayer, v. 1463. — Prov. *alegrar*.

Alen, Alent, Allende, prép. De l'autre côté.

Alevoso, adj. Traître, déloyal, perfide, v. 3374. — Prov. *avol*, lâche; *avolezza*, lâcheté.

Algo (lat. *aliquid*), s. indét. Une chose considérable, v. 111, 2443. Voyez à ce dernier vers la note. — Prov. *alque*, *alques*. Ch. de Rol. *alques*.

Alguandre (du lat. *aliquanta* et *re*), s. indét. Quelque chose, v. 353. — Voyez, dans le *Lexique roman*, *alquant* et *re*.

Algun, Alguno, Alguni (lat. *aliquem*), adj. indét. Aucun, quelque. — Prov. *alcun*, *augun*.

Ali, Alli, adv. Là, alors.

Allábades, voy. Alá.

Allongar, v. Allonger, v. 1247. — Prov. *alongar*.

Alma (lat. *anima*), s. f. Ame. — Prov. *anma*. Ch. de Rol. *anme*.

Almorzado, adj. Qui a déjeuné, v. 3387. — Prov. *amorsat*, part. pass. de *amorsar*, amortir, calmer.

Alora, voy. Oba.

Altar (lat. *altare*), s. m. Autel, v. 224. — Prov. *altar*. Ch. de Rol. *alter*.

Alto (lat. *altus*), adj. Haut, élevé, v. 2708. — Prov. *alt*. Ch. de Rol. *halt*.

En alto, adv. comp. En haut, v. 8. — Prov. *en alt*.

Aluen, adv. comp. Loin, v. 2706. — Prov. *luenh*.

Alzar, v. Lever, hausser, exhausser, v. 734. — Prov. *alsar*.

Alzado, part. pass. de Alzar. Levé, haussé, exhaussé, v. 585. — Prov. *alsat*.

Amaneger, voy. Man.

Amar (lat. *amare*), v. Aimer, v. 2231. — Prov. *amar*. Ch. de Rol. *amer*.

Amor (lat. *amor*), s. m. et f. Attachement, affection, amour, v. 273, 1333. — Prov. *amor*. Ch. de Rol. *amor*.

Amigo (lat. *amicus*), s. m. Ami. — Prov. *amic*, *amig*.

Amistad, s. f. Attachement, amitié. — Prov. *amistat*. Ch. de Rol. *amisté*, *amistiet*. Voy. de Charl. *amisted*.

Enemigo, s. m. Ennemi. — Prov. *enemic*.

Enemistad, s. f. Inimitié, acte d'ennemi, v. 973. — Prov. *enemistat*.

Amasdo, voy. Asmar.

Amen (hébr. *amen*), interj. Amen, soit, ainsi soit. — Prov. *amen*.

Amidos (Ambidos?), adv. A contre-cœur, malgré soi, par force, v. 84. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *a envis*.

Amo (lat. *almus*), s. m. Nourricier, gouverneur, v. 2366. — Le savant Aldrete fait venir le mot *ama* (nourrice) du goth *amel*. (Voy. *Del orig. de la leng. castell.*, lib. III, cap. XIV.) — Prov. *alm*.

Amoiado, part. pass. de Amoiar. Amolli, assoupli, v. 1001. Voyez à ce vers la note. — Prov. *amolegar*.

Amor, voy. Amar.

Amortecido, voy. Muert.

Amos (lat. *ambos*), adj. L'un et l'autre, les deux. — Prov. *ambs*, *ams*.

Amos à dos, adj. Tous deux. — Prov. *amdos*, *ambedos*. Ch. de Rol. *ambedous*, *ambesdous*, *amsdous*.

Entr'amos, adj. Tous deux, entre eux deux, v. 3244. — Prov. *entramb*.

Ampara, Empara, s. f. Sauvegarde, protection, v. 455, 972. — Prov. *amparansa*.

Emparar (Emparar), v. Protéger, défendre. — Prov. *amparar, emparar*.

Desemparar, Desenparar, v. Désemparer, abandonner, v. 918. — Prov. *desamparar*.

Desemparado, part. pass. de Desemparar. Désemparé, abandonné, v. 475. — Prov. *desamparat*.

Andar, v. Aller. — Prov. *anar, annar*.

Enandar, v. Aller, v. 1121. — Prov. *en anar*. (Voyez le *Lexique roman* au mot *anar*.)

Angosto (lat. *angustus*), adj. Etroit, triste, stérile, v. 843. — Prov. *angoissos*. (Voyez le *Lexique roman*.)

Anoch, voy. Noch.

Anochecer, voy. Noch.

Ansarera (du lat. *anser*), s. f. Lieu où l'on élève des oies, v. 2666.

Ante, Antes (lat. *ante, antea*), prép. Avant, auparavant. — Ce mot et ses dérivés sont employés dans le *Poëme du Cid* comme adverbes, prépositions et conjonctions, soit dans la forme simple, soit dans la forme composée. — Prov. *ant, ans, anceis*. Ch. de Rol. *einz, enceis*.

Antes de, prép. comp. Avant, v. 23. — Prov. *ans de*.

Ante que, conj. comp. Avant que, v. 2798. — Prov. *ans que*.

En antes de, prép. comp. Avant, v. 3062. — Prov. *enans de*.

Enantes que, conj. comp. Avant que, v. 303. — Prov. *enans que*.

Delant, Delante, Deland, Dellant, adv. Devant, au-devant, par-devant, v. 1433, 3185. — Prov. *denan*.

Adelant, Adelante, adv. En avant, à l'avenir, v. 263, 2776. — Prov. *adenant*.

Año (lat. *annus*), s. m. An, année. — Prov. *an*.

Aosadas, adv. Hardiment, v. 449. — Interj. Courage! hardi! v. 3487. — Prov. *ausat*, hardiesse.

Aparecer, voy. Parecer.

Aparecido (?), voyez au vers 3367 la note.

Apareiado, voy. Pareia.

Apart, voy. Part.

Apartar, voy. Part.

Aprecíadura, voy. Pres.

Apres de, prép. comp. Près de, v. 1234. — Prov. *apres de*. Ch. de Rol. *pres de*.

Apriesa, voy. Priesa.

Apuesto, voy. Poner.

Apuntar, voy. Punto.

Aquel, pron. dém. m. sing. Ce, cet, celui, celui-là, v. 26. — Prov. *aquel*.

Aquela, Aquella, pron. dém. f. sing. Cette, celle, celle-là, v. 116. — Prov. *aquela, aquella*.

Aquese, pron. dém. m. sing. Ce, celui-là, v. 291.

Aquessa, pron. dém. f. sing. Cette, celle-là, v. 961.

Aquesto, pron. dém. m. sing. Ce, cet, celui-ci, v. 458. — Prov. *aquest*. Ch. de Rol. *icest*.

Aquesta, pron. dém. f. sing. Cette, celle-ci, v. 1339. — Prov. *aquesta*. Ch. de Rol. *iceste*.

Aquexar, voy. Quexar.

Aqui, adv. Ici, là, en ce moment. — Prov. *aqui*.

De aqui, D'aqui, adv. comp. D'ici, de ce moment, v. 180. — Prov. *d'aqui*.

Arch, voy. Art.

Archa, Arca (lat. *arca*), s. f. Coffre, caisse, v. 85. — Prov. *archa*.

Ardido, Fardido, adj. Hardi, v. 79, 497, 3371. — Prov. *ardit*. Ch. de Rol. *hardi*.

Ardiment, s. m. Hardiesse, courage, audace, v. 557. — Prov. *ardimen*.

Arechado, part. pass. de Arechar. Dressé, adroit, v. 1299. Voyez à ce vers la note. — Prov. *adressat, adreysat*.

Arena (lat. *arena*), s. f. Arène, sable, v. 86. — Prov. *arena*.

Armas (lat. *arma*), s. f. pl. Armes. — Prov. *armas*. — La langue latine et le provençal n'emploient ce mot qu'au pluriel. L'auteur du *Poema del Cid* l'a également employé au singulier, comme les Français. Voyez le vers 1997.

Armar (lat. *armare*), v. Armer. — Prov. *armar*.

Armado, part. pass. de Armar. Armé, v. 691. — Prov. *armat*.

Desarmado, part. pass. de Desarmar. Désarmé, qui a ôté son armure, v. 1752. — Prov. *desarmat*, de *desarmar*.

Armino, s. m. Hermine, v. 3086. — Prov. *hermin, ermini*.

Armino, adj. D'hermine, qui appartient à l'hermine, v. 2759.

Aroedar, voyez au vers 1269 la note.

Arrancar, v. Séparer, détacher, arracher, v. 1151. Voy. Rancado. — *Arrancar batalla*, remporter une victoire, v. 801. — Prov. *arrancar*, arracher.

Arrancada, s. f. Déroute. — *Facer arrancada*, remporter la victoire, v. 1167.

Arras (du lat. *arrha*), s. f. pl. Arrhes, v. 2574. — Prov. *arras*.

Arreado, Arriado, adj. Arrangé, équipé, orné, v. 2480, 1786. — Prov. *arrat*.

Arrebata, s. f. Attaque, assaut, v. 570. — Prov. *arrapar*, enlever, saisir, prendre; part. pass. *arrapat*.

Arrendar, voy. Rienda.

Arriaz, s. m. Quillon, garniture (d'une épée), v. 3189.

Arriva, adv. En haut, v. 356. — Au-dessus, plus, v. 2463. — Prov. *arri!* en avant! (Voyez le *Lexique roman.*)

Arrivado, part. pass. de Arrivar, arriver, aborder, v. 2821. — Prov. *aribat*.

Arrivanza, s. f. Arrivée, abord, v. 520. — Prov. *arribada*.

Art, Hart, Arch (lat. *artem*), s. f. Stratagème, artifice, v. 2685 et passim. — Prov. *art*. Ch. de Rol. *art*.

Aruenzo (En), adv. En arrière, v. 1238. Voyez à ce vers la note. — Prov. *arrenso*.

Arzon, s. m. Arçon. — Prov. *arson*. Ch. de Rol. *arçun*.

Asconder (lat. *abscondere*), v. Cacher, v. 30. — Prov. *escondre*.

Ascuchar (lat. *auscultare*), v. Ecouter, v. 3413. — Prov. *escotar*, *escoutar*. Ch. de Rol. *esculter*.

Asentar, v. Asseoir, placer, v. 2813. — Prov. *assetar*, *asetar*.

Así, adv. Ainsi, de cette manière. — Prov. *aissi*.

Así como, conj. comp. Ainsi comme, au moment où. — Prov. *aissi com*.

Asmar, v. Estimer, évaluer, apprécier, v. 529. — Prov. *aesmar*. Ch. de Rol. *asmer*.

Amasdo (Asmado), part. pass. de Asmar. Estimé, évalué, apprécié. Voyez au vers 852 la note. — Prov. *aesmat*.

Asomar, v. Apparaître. — Prov. *asomar*, *assomar*, exposer.

Asorrendar, voy. Rienda.

Astil (lat. *hastile*), s. m. Bois de lance, v. 2397. — Prov. *astela*, petite lance, tronçon.

Atal, voy. Tal.

Atan, voy. Tan.

Atanto, voy. Tan.

Atender (lat. *attendere*), v. Attendre, v. 3549. — Prov. *atendre*. Ch. de Rol. *atendre*.

Atorgar, voy. Otorgar.

Atras, voy. Tras.

Atravesar, v. Traverser, v. 1552. — Prov. *atraversar*.

Atregar, Atreguar, v. Accorder une trêve, exempter, dispenser, v. 1373. — Prov. *entregar*, *entreguar*, avoir trêve.

Auce (lat. *auspicem*), s. f. Auspice, v. 1531.

Aun, adv. Même. Voy. Un.

Ave (lat. *avem*), s. f. Oiseau, v. 3279. — Auspice, augure, v. 867.

Auuero (lat. *augurium*), s. m. Augure, présage, v. 2624. — Peut-être serait-il mieux de lire *auuero*, d'où les Espagnols ont fait plus tard *aguero*. — Prov. *agur*, *augur*.

Avenir, voy. Venir.

Aver, Aber, Haver, Haber (lat. *habere*), v. Avoir, tenir, posséder. — Prov. *aver*. Ch. de Rol. *aveir*.

Aver, Aber, Haver, Haber, s. m. Avoir, richesse, argent. — Prov. *aver*. Ch. de Rol. *aveir*. Voy. de Charl. *aver*.

Aviltar, voy. Viltar.

Avorozo, s. m. Transport de joie, v. 2658.

Ay, interj. Ah! v. 3265. — Prov. *ai! ay!*

Ayna, adv. Promptement, vite. — Prov. *isnel*, prompt, léger, alerte. Ch. de Rol. *isnel*.

Ayrar, voy. Yra.

Ayuda, s. f. Aide, assistance, v. 2512. — Prov. *ajuda*. Ch. de Rol. *ajude*. Voy. de Charl. *ajude*.

Ayudar (lat. *adjuvare*), v. Aider, secourir. — Prov. *ajudar*.

Ayuso, adv. En bas, v. 355. — Prov. *jos*.

Babieca, s. m. Imbécile, niaud, v. 1581. (Voyez les *Notes historiques et littéraires*.) — Prov. *babau*.

Baraia, s. f. Dispute, bruit, confusion, v. 1237, 3307. Voyez au vers 1237 la note. — Prov. *baralha*.

Barajar, v. Disputer, contester, v. 3606. — Prov. *baralhar*.

Barba (lat. *barba*), s. f. Barbe. — Prov. *barba*.

Barbado (lat. *barbatus*), adj. Barbu, v. 797. — Prov. *barbat*. Ch. de Rol. *barbet*.

Barnax, voy. Varon.

Bastido (pour Bastado), part. pass. de Bastar. Fortifié, pourvu, v. 68. Voyez à ce vers la note. — Prov. *bastat*.

Bastir, v. Bâtir, construire, fabriquer, v. 85. — Prov. *bastir*.

Batir, v. Battre, v. 3630. — Prov. *batre*. Ch. de Rol. *batre*.

Batalla, s. f. Bataille, v. 670. — Prov. *batalha*. Ch. de Rol. *bataille*. Voy. de Charl. *bataille*.

Abatir, v. Abattre, renverser, v. 2407. — Prov. *abatre*. Ch. de Rol. *abatre*.

Beber (lat. *bibere*), v. Boire, v. 1238. — Prov. *beure*. (Voyez le *Lexique roman*.)

Belido, Velido, Vellido, adj. Beau, charmant. — Prov. *abelhit*, part. pass. de *abelhir*, agréer, plaire, charmer. Ch. de Rol. *bel*.

Belido, adv. Bellement, v. 1376. — Ch. de Rol. *belement*.

Belmez, voy. Velmez.

Bendecir, voy. Decir.

Bendicion, voy. Decir.

Bermeio, adj. Vermeil, rouge, v. 88. — Prov. *vermelh*, *vermel*. Ch. de Rol. *vermeil*.

Besa (lat. *bissacium*), s. f. Bissac, besace, v. 828. — Prov. *bissac*, *bisac*.

Besar, v. Baiser, v. 370. — Prov. *baisar*.

Bestia (lat. *bestia*), s. f. Bête, et spécialement, bête de charge, v. 1069. — Prov. *bestia*.

Bien (lat. *bene*), adv. Bien. — Prov. *ben*. Ch. de Rol. *ben*, *bien*.

Bien, s. m. Bien, richesse, v. 2468. — Prov. *ben*. Ch. de Rol. *ben*, *bien*.

Biltanza, voy. Viltar.

Blanco, adj. Blanc, v. 183. — Prov. *blanc*. Ch. de Rol. *blanc*.

Bloca, s. f. Bosse, boucle (partie du bouclier). — Prov. *bloca*. Ch. de Rol. *bucle*.

Blocado, Boclado, part. pass. de Blocar, Boclar. Bosselé, bouclé, v. 3596, 1979. — Prov. *blocat*. Ch. de Rol. *bucler*.

Boca (lat. *bucca*), s. f. Bouche, v. 929. — Prov. *boca*.

Bocado, s. m. Bouchée, v. 1029. — Prov. *bocinada*.

Bocina (lat. *buccina*), s. f. Trompette. — Prov. *bozina*. Ch. de Rol. *buisine*.

Boça, s. f. Bosse, boucle (partie du bouclier), v. 3643. Voyez à ce vers la note. — Prov. *bossa*.

Boclado, voy. Bloca.

Bolver, voy. Volver.

Brazo (lat. *brachium*), s. m. Bras. — Prov. *bratz*. Ch. de Rol. *brace*, *braso*, *braz*.

Braza, s. f. Brasse (sorte de mesure), v. 2430. — Prov. *brassa*.

Abrazar, Abraçar, v. Embrasser, serrer, tenir dans ses bras. — Prov. *abrassar*.

Embrazar, Enbrazar, v. Embrasser, mettre au bras, v. 2294. — Prov. *embrassar*. Ch. de Rol. *enbracer*.

Brial, s. m. Bliaut, justaucorps, cotte. — Prov. *blial*. Ch. de Rol. *blialt*.

Buelta, voy. Volver.

Buelto, voy. Volver.

Buen (lat. *bonus*), adj. Bon. — La forme de ce mot n'a-t-elle pas été altérée, modernisée par le copiste? Voyez les mots Fuert, Fuert, Muert. — Prov. *bon*.

Bulidor, adj. Bouillant, remuant, v. 2182. — Voyez le *Lexique roman* aux mots *bulhir* et *bolidor*.

Burges, s. m. Bourgeois, v. 17. Voyez à ce vers la note. — Prov. *borges*. Ch. de Rol. *burgeis*.

Burgesa, s. f. Bourgeoise, v. 17. — Prov. *borzesa*.

Buscar, v. Chercher, v. 1079. — Prov. *bosc* (?), bois. (Voyez à ce mot le *Lexique roman*.)

Buscado, part. pass. de Buscar. Cherché, v. 192.

Ca (lat. *quare*), conj. Car, parce que, puisque. — Prov. *car*. Ch. de Rol. *ker*. Voy. de Charl. *ka*.

Caradelant, voy. Cabo.

Caballo, Cavallo (lat. *caballus*), s. m. Cheval. — Prov. *cavalh*, *caval*.

Caballero, Cavallero, s. m. Cavalier, chevalier. — Prov. *cavallier, cavayer.*

Cabalgar, Cavalgar, v. Chevaucher, être à cheval. — Prov. *cavalcar, cavalguar.* Ch. de Rol. *chevalcher.*

Encavalgado, part. pass. de Encavalgar. Qui a un cheval, cavalier, v. 815. — Prov. *encavalgat*, de *encavalgar*, enchevauché.

Descavalgar, v. Descendre de cheval, v. 52. — Prov. *descavalcar.* Ch. de Rol. *deschevalcer*, désarçonner.

Caber (lat. *capere*), v. Etre contenu, demeurer, se trouver, v. 2921. — Prov. *caber.*

Cabo (lat. *caput*), s. m. Tête, chef (fig.), v. 1794. — Bout, extrémité, fin, v. 162. — Prov. *cap.*

Cabo, prép. Près, v. 56.

Cabo de, prép. comp. Près de, v. 1171.

A cabo de, prép. comp. Au bout de, v. 673. — Prov. *a cap de.*

Acabar, v. Achever, terminer. — Prov. *acabar.*

Acabado, part. pass. de Acabar. Achevé, terminé, v. 1779. — Prov. *acabat.*

Cabeza (lat. *caput*), s. f. Tête, chef, v. 2. — Prov. *cabes*, chevet.

Descabeçar, v. Décapiter, v. 628. — Prov. *descapitar, escabessar.*

Cabdal (lat. *capitalis*), adj. Capital, principal, v. 1963. — Prov. *capital.*

Cabdal, s. m. Capital, v. 1442. — Prov. *capdal.*

Caboso, adj. Supérieur, excellent, parfait. — Prov. *cabau, cabalos.*

Cabadelant, adv. comp. Tête en avant, devant soi. Voy. Adelant. — Ch. de Rol. *chef devant.*

Cada uno, s. indét. Chacun, v. 521. — Prov. *cada un.* Ch. de Rol. *chascun.*

Cader, Caer (lat. *cadere*), v. Choir, tomber. — Echoir, v. 521. — Prov. *cazer.* Ch. de Rol. *cadeir, caeir, caïr.*

Acaecer, v. Echoir, arriver, avoir l'occasion, v. 3208. — Prov. *escazer.*

Calar, Callar, v. Caler, se taire, cesser. — Prov. *calar.*

Caler, Chaler, v. impers. Chaloir, soucier. — *Cal*, v. 2367; *chal*, v. 230. — Prov. *caler, cal.* Ch. de Rol. *caleir, calt.*

Calvari (lat. *Calvaria*), s. m. Calvaire, v. 348. — Prov. *Calvaria.* — Le catalan *Calvari* autorise à croire que dans la langue parlée les Provençaux disaient également *Calvari.*

Calzas, s. f. pl. Chausses, v. 190. — Prov. *calsas*, chausses, souliers; *causos*, chausses, culottes.

Calzada, s. f. Chaussée, v. 403. — Prov. *caussada.*

Calzado, adj. Chaussé, v. 1031. — Prov. *caussat.* Ch. de Rol. *chalcé, calcé.*

Cama, s. f. Jambe, v. 3096. Voyez à ce vers la note. — Prov. *camba.*

Camara (lat. *camera*), s. f. Chambre, v. 2296. Voyez sous le texte la note. — Prov. *cambra.*

Camear, v. Changer, troquer, échanger, v. 2103, 3194. Voyez au vers 2103 la note. — Prov. *cambiar.*

Camelo (lat. *camelus*), s. m. Chameau, v. 2499. — Prov. *camel.* Ch. de Rol. *camel.*

Camisa (basse lat. *camisia*), s. f. Chemise, vêtement, v. 2731. — Prov. *camisa.*

Campana (lat. *campana*), s. f. Cloche, v. 287. — Prov. *campana.*

Campo (lat. *campus*), s. m. Champ, champ de bataille. — Camp, v. 1744, 1780. — Prov. *camp, cambo.* Ch. de Rol. *camp.*

Campal, adj. Campal, qui est en champ, v. 792. — Prov. *campal.* Ch. de Rol. *campel.* Voy. de Charl. *campel.*

Can (lat. *canis*), s. m. Chien, v. 3275. — Prov. *can.*

Canal (lat. *canalis*), s. f. Canal. — Prov. *canal.*

Candela (lat. *candela*), s. f. Chandelle, cierge, v. 244. — Prov. *candela.*

Cano, s. m. Souterrain, v. 2705. — Prov. *canal*, voie, creux.

Cansado, part. pass. de Cansar. Fatigué, v. 2755. — Prov. *cans* (?), ardent.

Cantar (lat. *cantare*), v. Chanter, v. 225. — Prov. *cantar.*

Cantar, s. m. Chant, chanson, v. 2286. — Prov. *cantar; cantaret*, petit chant.

Cañado, s. m. Cadenas, v. 3. — Prov. *cadenat.* (Voyez le *Lexique roman.*)

Capa, s. f. Cape, v. 1998. — Prov. *capa.* Ch. de Rol. *cape.*

Capiella (basse lat. *capella*), s. f. Chapelle, v. 1588. — Prov. *capella.* Ch. de Rol. *capele.*

Capiello, s. m. Chapeau, v. 3504. — Prov. *capel*. Voy. de Charl. *capel*.

Cara (gr. κάρα), s. f. Figure, visage, face. — Prov. *cara*.

Carbonola, s. f. Escarboucle, v. 774. — Prov. *carbonela*. Ch. de Rol. *carbunele*. Voy. de Charl. *carbuncle*.

Carcaba, s. f. Fossé, v. 569. — Prov. *cava*, creux.

Carcel (lat. *carcer*), s. f. Prison, v. 341. — Prov. *carcer*.

Cargar, v. Charger, v. 170. — Prov. *cargar*. Ch. de Rol. *carger*.

Carne (lat. *carnem*), s. f. Chair, v. 377, 775. Voyez au vers 377 la note. — Prov. *carn*. Ch. de Rol. *carn*. Voy. de Charl. *carn*.

Encarnacion (lat. *incarnationem*), s. f. Incarnation, v. 334. — Prov. *encarnation*.

Caro (lat. *carus*), adj. Cher, chéri, v. 103. — Prov. *car*.

Caridad (lat. *caritatem*), s. f. Charité. — Prov. *caritat*.

Carrera (du lat. *carrus*), s. f. Voie, chemin, carrière, v. 2777. — Prov. *carriera*.

Carta (lat. *charta*), s. f. Charte, lettre. — Prov. *carta*.

Casa (lat. *casa*), s. f. Demeure, habitation, maison, v. 45. — Ville, v. 62. — Prov. *casa*.

Casamiento, s. m. Mariage. — Prov. *casamen*, habitation, établissement. Voy. de Charl. *casement*.

Casar, v. Etablir, marier. — Prov. *casar*, pourvoir, caser; *acasar*, établir, marier.

Cascabel, s. m. Grelot, v. 1516. — Prov. *cascavel*.

Casco, s. m. Casque, v. 3663.

Castiello, Castielo (lat. *castellum*), s. m. Château, v. 98 et passim. Voyez au vers 98 la note. — Prov. *castel*. Ch. de Rol. *castel*.

Castigar (lat. *castigare*), v. Corriger, instruire, châtier. — Prov. *castiar; castic*, correction, leçon, châtiment. Ch. de Rol. *castier*.

Catar, v. Regarder. Voyez au vers 2 la note. — Prov. *catar*.

Cativo (lat. *captivus*), adj. Captif, prisonnier, v. 525. — Prov. *captiu, caitiu*. Ch. de Rol. *caitif*.

Cavalgar, voy. Caballo.

Cavallero, voy. Caballo.

Cavallo, voy. Caballo.

Cazado, part. pass. de Cazar, chasser, poursuivre, v. 1739. — Prov. *cassat*, de *cassar*.

Cebada, s. f. Orge, avoine, v. 423. — Prov. *civada*.

Celada, Zelada, s. f. Embuscade, v. 439, 440. — Prov. *celada*, cachée; *recelada*, embûche. Ch. de Rol. *celée*, cachée.

Cena (lat. *cena*), s. f. Repas, souper, cène, v. 1539. — Prov. *cena*.

Cenado, part. pass. de Cenar. Qui a soupé, v. 407. — Prov. *cenat*, de *cenar*.

Cendal, s. m. Taffetas, cendal, v. 1517, 1980. — Prov. *cendal*. Voy. de Charl. *cendal*.

Ceñir (lat. *cingere*), v. Ceindre, v. 41, 58. — Prov. *cenher*. Ch. de Rol. *ceindre*.

Cinto, part. pass. de Ceñir. Ceint, v. 586. — Ch. de Rol. *ceint*.

Cintura, s. f. Ceinture, l'endroit du corps où l'on attache la ceinture, v. 759. — Prov. *centura*.

Cincha, s. f. Sangle, v. 1001. — Prov. *singla*. Ch. de Rol. *cengle*.

Cerca, Acerca (lat. *circa*), adv. Près, tôt, v. 76, 322.

En cerca, adv. A l'entour, v. 672.

Cerca de, prép. comp. Près de, v. 568.

Acerca de, prép. comp. Auprès de, près de, v. 1109.

Cercar (lat. *circulare*), v. Entourer, assiéger. — Prov. *cercar*, chercher; *celclar*, environner. Ch. de Rol. *cercer*.

Cercado, part. pass. de Cercar. Entouré, assiégé. — Prov. *cercat, celclat*. Ch. de Rol. *cercé*.

Acercar, v. Approcher, v. 1844. — Prov. *cercar*.

Chaler, voy. Caler.

Christo, Christus, s. m. Christ. — Prov. *Christ*. Voy. de Charl. *Christus*.

Christiano (lat. *christianus*), adj. Chrétien. — Prov. *cristian, crestian*.

Christianismo (lat. *christianismus*), s. m. Christianisme, terre chrétienne, v. 1035. — Prov. *crestianisme*.

Christiandad (lat. *christianitatem*), s. f. Chrétienté. — Prov. *chrestiantat, xristiandat*. Ch. de Rol. *chrestientet*.

Cibdad, Cipdad (lat. *civitatem*), s. f. Cité, ville,

v. 400, 1221. — Prov. *ciptat*. Ch. de Rol. *citet*.

Ciclaton, s. m. Ciclaton (vêtement ou étoffe). — Prov. *siclaton*. Ch. de Rol. *ciclatun*.

Ciego (lat. *cæcus*), adj. Aveugle, v. 353. — Prov. *cec*, *seg*.

Cielo (lat. *cœlum*), s. m. Ciel, v. 217. — Prov. *cel*. Ch. de Rol. *ciel*.

Cien, Cient, Ciento (lat. *centum*), adj. num. Cent, v. 253, 292, 1344. — Prov. *cen*, *cent*. Ch. de Rol. *cent*.

Cincha, voy. Ceñir.

Cinco (lat. *quinque*), adj. num. Cinq. — Prov. *cinc*. Ch. de Rol. *cinq*.

Quinto (lat. *quintus*), adj. Cinquième, quint, v. 3026. — Prov. *quint*. Ch. de Rol. *quint*.

Quinta, s. f. Quinte, cinquième partie, v. 500. — Prov. *quinta*.

Quince (lat. *quindecim*), adj. num. Quinze, v. 292. — Prov. *quinze*. Ch. de Rol. *quinze*.

Cinquenta (lat. *quinquaginta*), adj. num. Cinquante, v. 250. — Prov. *cinquanta*. Ch. de Rol. *cinquante*.

Quinientos (lat. *quingentos*), adj. num. Cinq cents, v. 1430.

Cinto, voy. Ceñir.

Cintura, voy. Ceñir.

Cipdad, voy. Ciedad.

Clamor (lat. *clamor*), s. m. Clameur, bruit, v. 287. Voy. Lamar. — Prov. *clamor*.

Claro (lat. *clarus*), adj. Clair, brillant, v. 1191. — Prov. *clar*.

Clavo (lat. *clavus*), s. m. Clou, v. 88. — Prov. *clau*.

Enclavado, part. pass. de Enclavar. Cloué, v. 87. — Prov. *clavellar*, *enclavar*, cloner, fermer.

Codo (lat. *cubitus*), s. m. Coude, v. 509. — Prov. *code*.

Cobrar (lat. *recuperare*), v. Recouvrer, v. 304. — Prov. *cobrar*.

Cochra, s. f. Coussin, matelas, v. 1001. Voyez la note sous le texte. — Prov. *cosser*.

Cocina (basse lat. *cocina*), s. f. Cuisine, victuaille, repas, v. 1025. — Prov. *cozina*.

Cofia, s. f. Coiffe. — Prov. *cofa*. Ch. de Rol. *coife*.

Coger, v. Recueillir, admettre, ramasser, v. 44, 59, 208. — S'enfuir, v. 597. — Prov. *coillir*, *culhir*.

Cogido, part. pass. de Coger. Rassemblé, plié, v. 213. — Prov. *coillit*, *culhit*.

Acoger, v. Accueillir, v. 891. — Recueillir, v. 452. — Prov. *acuelhir*, *aculhir*.

Coir (lat. *coire*), v. Cheminer, aller avec, v. 294. — Au mot *coió* (v. 294) Sanchez, par erreur, ce nous semble, indique l'infinitif *coier*, dont il fait un synonyme de *coger*.

Colada, nom d'une épée du Cid, v. 2584. Part. pass. de Colar (lat. *colare*), couler, tremper. — Prov. *colat*, de *colar*.

Colgar (lat. *collocare*), v. Colloquer, suspendre, placer, v. 1676. — Prov. *cologar*.

Colgado, part. pass. de Colgar. Colloqué, suspendu, v. 826. — Prov. *cologat*.

Color (lat. *color*), s. m. Couleur, v. 2316. — Prov. *color*. Ch. de Rol. *culor*, *color*.

Colpe, s. m. Coup. — Prov. *colp*. Ch. de Rol. *colp*. — Dans la loi salique on trouve *colpus*, *colpos*.

Comedir, v. Ruminer, réfléchir, v. 515, 1898.

Comer (lat. *comedere*), v. Manger, v. 424. — Prov. *comedar*.

Comeres, s. m. pl. Vivres, mets, v. 1027.

Cometer, voy. Meter.

Como, Cuemo, Cum (lat. *quomodo*), adv. Comme, comment, v. 229, 1761, 3340. — Conj. Car, vu que, afin que. — Prov. *com*, *cum*. Ch. de Rol. *cum*.

Como si, conj. comp. Comme si, v. 61. — Prov. *com si*, *cum si*.

Compaña, s. f. Compagne, v. 937. — Sur l'étymologie de ce mot, voyez le *Lexique roman*, t. IV, p. 406, et Aldrete, *Del orig. de la leng. castell.*, lib. III, cap. xiv. — Prov. *companh*.

Compaña, Conpaña, s. f. Compagnie, société, troupe, v. 16, 1577, 2175. — Prov. *companha*. Ch. de Rol. *cumpaigne*, *cumpaignie*, *cumpagnie*.

Acompañado, part. pass. de Acompañar. Accompagné, v. 3604. — Prov. *acompanhat*, de *acompanhar*.

Complir, Cumplir (lat. *complere*), v. Accomplir, compléter, remplir. — Prov. *complir*.

Complido, part. pass. de Complir, v. 581. — Prov. *complit*.

Comprar (lat. *comparare*), v. Acheter, v. 62. — Prov. *comprar*.

Comprado, part. pass. de Comprar, v. 527. — Prov. *comprat*. Ch. de Rol. *cumparé*.

Con (lat. *cum*), prép. Avec. — Prov. *cum*, *com*.

Conde, voy. Cuende.

Conducho, s. m. Victuaille, vivres, v. 68, 1981. — Prov. *condug*, *conduich*.

Confonder (lat. *confundere*), v. Confondre, v. 2422. — Prov. *confondre*. Ch. de Rol. *cunfundre*.

Conlovar (lat. *collaudare*), v. Louer, approuver, v. 3570. — Prov. *conlaudar*.

Conocer, Conoscer, Connoscer (lat. *cognoscere*), v. Connaître, reconnaître. — Prov. *conoscer*, *conoisser*.

Conoscedor, s. m. Connaisseur, homme prudent et sage, v. 2862, 3148. — Prov. *conoissedor*.

Cosiment, Cosimente (Conocimenti?), s. m. Connaissance, reconnaissance, v. 2753, 1444. Voyez sous le texte les notes. — Prov. *conoissimen*.

Conortar (lat. *cohortari*), v. Encourager, réconforter, v. 2338. Voyez sous le texte la note. — Prov. *conortar*.

Conpezar, v. Commencer, v. 1093. — Prov. *comensar*. Ch. de Rol. *cumencer*.

Conquisto, voy. Querer.

Conseguir (lat. *consequi*), v. Suivre, accompagner, v. 1737. — Atteindre, rejoindre, v. 841. — Prov. *conseguir*.

Consejo, Consego (lat. *consilium*), s. m. Conseil, dessein. — Secours, assistance, v. 85, 1185. — Prov. *conselh*, *cosselh*.

Consejar (lat. *consiliari*), v. Conseiller. — Prov. *conseilhar*. Ch. de Rol. *cunseiller*.

Consejado, part. pass. de Consejar, v. 1260. — Prov. *conseilhat*.

Consentir (lat. *consentire*), v. Consentir, permettre, v. 676, 3561. — Prov. *consentir*. Ch. de Rol. *cunsentir*.

Consograr (de *suegro*, lat. *socer*, beau-père), v. S'allier, prendre pour beau-père, v. 1915, 3368. — Prov. *sogre*, *suegre*, beau-père.

Consolar (lat. *consolari*), v. Consoler, soulager, v. 1186. — Prov. *desconsolar*, affliger.

Contalar, voy. Taiar.

Contar, v. Conter, raconter, v. 692. — Compter, v. 181, 707. — Prov. *contar*, *comtar*.

Contado, part. pass. de Contar. Conté, renommé, v. 142. — Compté, v. 1731. — Prov. *contat*, *comtat*.

Cuenta, Quenta, s. f. Compte. — Prov. *compte*, *comte*.

Contra (lat. *contra*), prép. Contre, vers, v. 566, 3483. — Prov. *contra*, vers. Ch. de Rol. *cuntre*, *contre*.

Convidar (lat. *convivari*), v. Convier, inviter, v. 21. — Prov. *convidar*.

Copla, s. f. Couplet, v. 2286. — Prov. *cobla*.

Copla, s. f. Croupe, v. 3652. Voyez sous le texte la note. — Prov. *corpa*, *cropa*. Ch. de Rol. *crupe*.

Corazon, voy. Curr.

Cordon, s. m. Cordon, v. 3087. — Prov. *cordo*.

Germano (lat. *germanus*), adj. Germain, v. 3315. — Prov. *german*.

Corneia (lat. *cornix*), s. f. Corneille, v. 11. — Prov. *cornelha*.

Coronado, s. m. Homme d'église, tonsuré. — Prov. *coronat*. Ch. de Rol. *coronet*.

Corral, s. m. Cour, enclos découvert à l'entrée d'une maison, v. 244. — Prov. *cortalh*, basse-cour.

Corredizo, adj. Facile à dénouer, v. 2746.

Correr (lat. *currere*), v. Courir, v. 355. — Prov. *correr*.

Corredor, adj. Coureur. — Prov. *corredor*.

Corrida, s. f. Course, incursion, v. 961, 1596.

Coso (lat. *cursus*), s. m. Course, v. 1600. — Prov. *cors*.

Acorrer (lat. *accurrere*), v. Secourir, porter secours, v. 716. — Prov. *acorre*.

Acorro, s. m. Secours, rescousse, v. 458. — Prov. *accorrement*, *secors*.

Escurrir, v. Escorter, accompagner quelqu'un qui s'éloigne, v. 2167. — Prov. *escorre*, courir sus.

Cort, Corte, s. f. Cour, assemblée. — Prov. *cort*. Ch. de Rol. *cort*. — Sur l'étymologie de ce mot, voir le *Lexique roman*.

Cortar, v. Couper, v. 743. — Prov. *cort*, court; *acorsar*, accourcir.

Corza, voy. Cruz.

Cosa (lat. *causa*, cause), s. f. Chose, v. 63. — Prov. *causa*, chose.

Cosiment, Cosimente, voy. Conocer.

Coso, voy. Correr.

Costado, part. pass. de Costar, coûter, v. 1478. — Prov. *costar, costat.*

Costado, s. m. Côté, v. 354. — Prov. *costat.* Ch. de Rol. *costet, costed.*

Acostar, v. Accoster, approcher, v. 757. — Jeter de côté, renverser, v. 1151. — Prov. *acostar*, accoster.

Costumbre (lat. *consuetudinem*), s. f. Coutume, habitude, v. 3321. — Prov. *costum.* Ch. de Rol. *custume.*

Cras (lat. *cras*), adv. Demain, v. 545.

Crecer (lat. *crescere*), v. Croître, accroître, augmenter. — Prov. *crescer, creisser.*

Acrecer, v. Accroître, augmenter, fortifier, v. 1427.

Creer (lat. *credere*), v. Croire, v. 363. — Prov. *creire.* Ch. de Rol. *creire.*

Creendero, s. m. Affidé, v. 1021. — Prov. *creansa*, croyance; *credeire*, croyant.

Descreido, adj. Mécréant, v. 1639. — Prov. *descreire*, mécroire, ne pas croire.

Crespo (lat. *crispus*), adj. Crépu, v. 3123. — Prov. *cresp.*

Criar (lat. *creare*), v. Créer, nourrir, v. 2096. — Prov. *crear.*

Criado, s. m. Nourrisson, élève, v. 745. — Prov. *creat*, créé, formé.

Criador (lat. *creator*), s. m. Créateur, v. 48. — Prov. *creator.*

Criazon, s. m. Domesticité, gens nourris dans la maison d'un homme puissant. — Prov. *creazo*, création, formation.

Criminal (lat. *criminalis*), adj. Criminel, v. 343. — Prov. *criminal.* Ch. de Rol. *criminel.*

Cruz (lat. *crux*), s. f. Croix, v. 349. — Prov. *crotz.* Ch. de Rol. *cruiz.*

Croza (Croza?), s. f. Crosse, v. 2385. Voyez la note sous le texte. Ajoutons seulement que, dans les anciens monuments de la langue française, soit du midi, soit du nord, on trouve de nombreux exemples de semblables transpositions de lettres. Ainsi les Provençaux disaient volontiers *corpa* pour *cropa* (croupe); et l'auteur de la *Chanson de Roland* dit, de même, *liverrai*, pour *livrerai*, *esprever* pour *esperver*, *pernez* pour *prenez.* — Prov. *crossa.* Ch. de Rol. *croce.*

Cubrir (lat. *cooperire*), v. Couvrir, v. 2817. — Prov. *cubrir.*

Cubierto, part. pass. de Cubrir. Couvert. — Prov. *cubert.* Ch. de Rol. *cuvert.*

Cubertura, s. f. Couverture, v. 1517, 1593. — Prov. *cubertura*, couverture, protection.

Descubrir, v. Découvrir, v. 107, 3335. — Prov. *descobrir, descubrir.*

Encubrir, v. Cacher, dissimuler, v. 930. — Prov. *cobrir, cubrir.*

Cueva, s. f. Grotte, v. 552. — Prov. *cava.*

Cuedar, Cuidar (lat. *cogitare*), v. Croire, penser, imaginer. — Prov. *cuidar.* Ch. de Rol. *quider.* Voy. de Charl. *quider.*

Cuita, s. f. Presse, besoin, péril, nécessité, v. 456, 1198. — Prov. *coita, cuita.*

Cuidado, s. m. Souci, v. 6. — Prov. *coitat*, part. pass. de *coitar*, presser.

Cuello (lat. *collum*), s. m. Col, cou, v. 1517. — Prov. *col.* Ch. de Rol. *col.*

Cuemo, voy. Como.

Cuende, Conde (lat. *comitem*), s. m. Comte, v. 965, 1989. — Prov. *coms* (sujet), *comte* (régime). Ch. de Rol. *quens* (sujet), *cunte* (régime).

Cuenta, voy. Contar.

Cuer (lat. *cor*), s. m. Cœur, v. 226. Voyez à ce vers la note. — Prov. *cor.* Ch. de Rol. *coer.*

De cuer, adv. comp. De cœur, v. 2327. — Prov. *de cor.* Ch. de Rol. *de coer.*

Cuerdamientre, adv. Sagement, prudemment, v. 3116. — Prov. *curadamens*, soigneusement.

Corazon, s. m. Cœur, v. 276. — Prov. *coratge*, cœur, courage; *coratjos*, courageux. Ch. de Rol. *curage.*

Recordar (lat. *recordari*), v. Reprendre ses sens, v. 2800. — Prov. *recordar*, se rappeler, se souvenir.

Cuerda (lat. *chorda*), s. f. Corde, v. 1150. — Prov. *corda.*

Cuerpo (lat. *corpus*), s. m. Corps, personne. Voyez au vers 28 la note. — Prov. *cors.*

Cuesta (lat. *costa*), s. f. Côte de montagne, v. 1011. — Prov. *costa.*

Cuestatuse, adv. comp., v. 1000, 1010. Voy. Atuse.

A cuestas, adv. comp. A côté, sur le dos, sur l'épaule, v. 798. — Prov. *costa* (prép.), à côté de, auprès de.

Cueta, voy. Cuedar.

Cuidado, voy. Cuedar.

Cuidar, voy. Cuedar.

Cum, voy. Como.

Cumplir, voy. Complir.

Cuntir, v. Arriver, v. 2291.

Cuntido, part. pass. de Cuntir, v. 2952.

Cuñado (lat. *cognatus*), s. m. Cognat, allié du côté des femmes, cousin, v. 2526. — Prov. *cognat, conhat.*

Curiar (lat. *curare*), v. Préserver, prendre des précautions. — Prov. *curar.*

Curiador (lat. *curator*), s. m. Curateur, tuteur, v. 3489. — Prov. *curador.*

Dalent, Dallent (ou D'alent, D'allent), prép. comp. D'au delà, v. 2419.

Dallá, voy. Alá.

Daño (lat. *damnum*), s. m. Dam, dommage. — Prov. *dam, dan.*

Daquand, voy. Quant.

Daquen, D'aquent, adv. comp. D'ici, v. 2112, 2346.

Dar (lat. *dare*), v. Donner, accorder. — Frapper, v. 612, 794. — Aller, v. 660, 1168. — Prov. *dar.* — *Dar en don*, donner en don, v. 196. — Prov. *dar en don.*

Dado, s. m. Don, v. 194. — Prov. *dat*, part. pass. de *dar.*

Don (lat. *donum*), s. m. Don, présent. — Prov. *don.* Ch. de Rol. *dun.* Voy. de Charl. *don.*

Dona, s. f. Don, donation, v. 224. — Prov. *dona.*

Endonado, part. pass. de Endonar. Donné, accordé, v. 895. — Prov. *donat.* Ch. de Rol. *enduner.*

De (lat. *de*), prép. De. — Cette préposition se retrouve dans la construction qui a formé les articles espagnols *del, della, dello, dellos, dellas.* — Cette préposition, que nous avons traduite ordinairement par *de*, a quelquefois le sens exact ou approximatif d'autres prépositions dont les principales sont : A, v. 400, 401, 1222. — Avec, v. 2043, 2396. — A cause de, par l'effet de, v. 1608, 3137. — Sur, v. 350. — Depuis, v. 1070, 1670. — Durant, pendant, v. 93, 222, 419. — En, dans, v. 1352. — Entre, parmi, v. 443, 478. — Par, v. 2558. — Sur, touchant, v. 897.

De a quelquefois un sens partitif et devient une sorte d'article indéfini, v. 2558.

De sert parfois à lier au mot qu'il régit la qualification exprimée par le mot qui précède, v. 663, 1812, 2522.

De, placé devant des substantifs avec lesquels il présente un sens absolu, concourt à former des adverbes composés, v. 53, 226. — Prov. *de.*

Deber (lat. *debere*), v. Devoir, v. 2769. — Prov. *dever.*

Debdo (lat. *debitum*), s. m. Dette, devoir, v. 716, 2607. — M. Raynouard, dans le *Lexique roman*, ne signale que la forme *débito.* — Prov. *depto.*

Adebdar, v. S'endetter, prendre à crédit, v. 1985. — Prov. *endeptar.*

Decender (lat. *descendere*), v. Descendre, v. 1851. — Prov. *deissendre.* Ch. de Rol. *descendre.*

Deceno, voy. Dier.

Decir (lat. *decidere*), v. Descendre, v. 982. Voyez à ce vers la note.

Decido, part. pass. de Decir. Qui est descendu, qui a mis pied à terre, v. 1402.

Decir (lat. *dicere*), v. Dire. — Prov. *dir.* — *Decir de su boca.* — Ch. de Rol. *dire de sa buche.* — *Decir de si, decir de no*, dire oui, dire non, v. 3220. — Prov. *dir d'oc, dir de no.*

Dicho, part. pass. de Decir. Dit, v. 70. — Prov. *dich.*

Bendecir (lat. *benedicere*), v. Bénir, v. 549, 2617. — Prov. *bendir.*

Bendicion (lat. *benedictionem*), s. f. Bénédiction, v. 2236. — Prov. *benediccio.*

Dejar, voy. Dexar.

Del, voy. El.

Delant, voy. Ante.

Deleite (Deleit?), s. m. Joie, plaisir, délices, v. 1609. Voyez à ce vers la note. — Prov. *delist, deleig, deleit.* M. Raynouard a omis d'indiquer cette dernière forme, mais on la trouve dans la *Nobla Leyezon.*

Deliberar, voy. Liberar.

Delicio (lat. *delicias*), s. m. Délices, v. 858, 1647.— Prov. *delicias*, délices; *delicios*, délicieux.

Dellant, voy. Ante.

Demandar, voy. Mandar.

Demas, voy. Mas.

Demostrar, voy. Mostrar.

Den, Dend, Dent (lat. *inde*, *deinde*), adv. De là, en, ensuite. — Prov. *ent*.

Dentro, adv. Dedans, v. 36. — Voyez le *Lexique roman* aux mots *de* et *entro*.

Dentro en, prép. comp. Dans, dedans. — Ch. de Rol. *enz en*.

Adentro, adv. comp. Au dedans, par dedans, v. 3694.

Departar, Departir, voy. Part.

Departicion, voy. Part.

Deportar (lat. *deportare*), v. Déporter, v. 2721. —Prov. *deportar*.

Deprunar, voyez au vers 1501 la note.

De que, voy. Des.

Derecho (lat. *directus*), adj. Droit, levé en haut, v. 490, 2238.— Prov. *dreit*, *drech*. Ch. de Rol. *dreid*, *dreit*.

Derecho, s. m. Droit, justice, raison. — Prov. *dreit*, *dreich*. Ch. de Rol. *dreit*.

Derramado, voy. Rama.

Derredor, prép. Autour, v. 60.

Alderredor, adv. Autour, à l'entour, v. 3620.

En derredor, adv. comp. A l'entour, v. 472. — Prov. *de entorn*, à l'entour.

Derrocar, v. Renverser, abattre, v. 1015. — Prov. *derrocar*.

Des (lat. *de ipso*), prép. Dès, v. 1718. — Prov. *des*. Ch. de Rol. *des*.

De que, conj. Dès que, depuis que, v. 2803, 3140.— Prov. *desque*.

Desafiar (lat. *diffidere*), v. Défier, v. 973.— Prov. *desfiar*, *dezafizar*. Ch. de Rol. *desfier*.

Desarmado, voy. Armas.

Desatar, v. Détacher, rompre une attache, v. 2292, 3343.

Descabeçar, voy. Cabo.

Descavalgar, voy. Caballo.

Descreido, voy. Creer.

Descubrir, voy. Cubrir.

Desemparar, Desenparar, voy. Ampara.

Desfecho, voy. Facer.

Desheredar, voy. Heredad.

Deshonor, voy. Onor.

Desi, adv. Incontinent, immédiatement, v. 485, 875. — Prov. *dese*.

Deslealtanza, voy. Leal.

Desmanchar, v. Démancher, v. 736, 3647. — Prov. *mancha*, manche.

Desnudo (lat. *denudatus*), adj. Nu, mis à nu, v. 477.— Prov. *desnud*.

Desobra, s. f. Mauvaise affaire, querelle, v. 3091. Voy. Hubera et Obrado. — Prov. *obra*, œuvre, action.

Desonbrar, voy. Ombra.

Desonor, voy. Onor.

Despender, v. Dépenser, v. 260, 2551.— Prov. *despendre*.

Despensa, s. f. Dépense, v. 258. — Prov. *espensa*.

Despertar, v. S'éveiller, v. 413, 2302, 2797. —Prov. *espertar*.

Despues, voy. Pues.

Desrranchar, v. Sortir des rangs, v. 711. —Prov. *desrancar*.

Desuso, prép. Dessus, sur, v. 3110. — Prov. *dessus*, *dessus*.

Desuso de, prép. comp. Au-dessus de, sur. — Prov. *dessus de*.

Detardar, voy. Tardar.

Detener, voy. Tener.

Dexar, Dejar (lat. *laxare*), v. Laisser, quitter. — Permettre, consentir, v. 986. — S'abstenir, se désister, v. 2687, 3305. Voyez au vers 77 la note. — Prov. *laisar*, *laissar*. Ch. de Rol. *laiser*, *laisser*, *lesser*.

Dexado, part. pass. de Dexar. Laissé, v. 114. — Prov. *laisat*, *laissat*.

Dia (gr. Δία), s. des deux genres. Jour, v. 205, 220, 269, 2545.— Prov. *dia*.

Dicho, voy. Decir.

Diente (lat. *dentem*), s. m. Dent, v. 2032.— Prov. *dent*. Ch. de Rol. *dent*.

Diestro (lat. *dextrum*), adj. Droit.— Prov. *destre*. Ch. de Rol. *destre*.

Diestro, s. m. Destrier, cheval de main. — Prov. *destre*. Ch. de Rol. *destrer*. Voy. de Charl. *destrer*.

Adestrar, v. Dompter, v. 2311. Voyez à ce

vers la note. — Prov. *destrar*, mesurer. Ch. de Rol. *adestrer*, conduire à sa droite. — Ne serait-ce point là, aussi, le vrai sens du mot espagnol *adestrar ?*

Diez (lat. *decem*), adj. num. Dix, v. 804. — Prov. *detz*. Ch. de Rol. *dis*.

Deceno (lat. *decimus*), adj. Dixième, v. 1219. — Prov. *dezen*.

Diezmo, s. m. Dîme, v. 1807. — Prov. *desme*. Ch. de Rol. *disme* (adj.), dixième.

Dinero (lat. *denarius*), s. m. Denier, petite monnaie, v. 165. — Prov. *dener, dinier*. Ch. de Rol. *dener*.

Dinarada, s. f. Denrée, ce qu'on achetait pour un denier, v. 64. Voyez la note sous le texte. — Prov. *denairada*.

Dinno (lat. *dignus*), adj. Digne, v. 2373. — Prov. *digne*.

Dios (gr. Θεός? lat. *deos ?*), s. m. Dieu, v. 20, 217. — Prov. *Deus, Dieus*. Ch. de Rol. *Deus*.

Do, A do, adv. Où, là où. — Prov. *o*. Ch. de Rol. *o*.

Doble (lat. *duplex*), s. m. Double, v. 3646. — Prov. *doble*. Ch. de Rol. *duble*.

Doblar (lat. *duplicare*), v. Doubler. — Prov. *doblar*.

Doblado, part. pass. de Doblar, v. 251. — Prov. *doblat*. Ch. de Rol. *dublé*.

Docientos, voy. Dos et Cien.

Dolor (lat. *dolor*), s. m. Douleur, v. 18. — Prov. *dolor*. Ch. de Rol. *dulor, dolur, dolor*.

Doler (lat. *dolere*), v. S'affliger, souffrir, v. 2777. — Prov. *doler*.

Duelo, s. m. Douleur, deuil, tristesse. — Prov. *dol*. Ch. de Rol. *doel*.

Don, Dond, Dont (lat. *de unde*), pron. relat. indét. Dont, de quoi. — Prov. *don*. Ch. de Rol. *dun, dunt*. Voy. de Charl. *dont*.

Don (lat. *dominus*), s. m., titre honorifique. Seigneur. — Prov. *don*.

Doña (lat. *domina*), s. f., titre honorifique. Dame. — Prov. *domna, dona*.

Dueño, s. m. Maître, v. 623.

Dueña, s. f. Dame.

Don, voy. Dar.

Dona, voy. Dar.

Dorado, voy. Oro.

Dormir, Durmir (lat. *dormire*), v. Dormir, v. 126, 2290. — Prov. *dormir, durmir*.

Adormirse, Adurmirse, v. S'endormir, sommeiller, v. 408. — Prov. *adormir, adurmir*.

Dos (lat. *duos*), adj. num. invar. Deux. — Prov. *dos* (régime). Ch. de Rol. *dous*.

Dues, adj. num. f. Deux, v. 255. — Dans l'ancien dialecte bourguignon l'on trouve *does*. (Voy. Fallot, *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française au XIIIe siècle*, Paris, 1839, in-8°, p. 229.)

Duda, s. f. Doute, hésitation, crainte, v. 483, 794. — Prov. *dupte, dopte*. Ch. de Rol. *duter*, avoir peur.

Dudanza, s. f. Doute, hésitation, crainte, v. 605. — Prov. *duptansa*. Ch. de Rol. *dutance, dudance*.

Ducá (D'ucá?) (lat. *huc*), adv. comp. désignant le lieu où se trouve la personne qui parle. D'ici, de deçà, v. 1096. Voyez la note sous ce vers.

Duelo, voy. Dolor.

Dueña, voy. Don.

Dueño, voy. Don.

Dues, voy. Dos.

Dulce (lat. *dulcem*), adj. Doux, v. 408. — Prov. *dolz*. Ch. de Rol. *dulz*.

Durar (lat. *durare*), v. Demeurer, rester, v. 1129, 1178. — Prov. *durar*.

Durador, adj. Dur, v. 2733. — Prov. *abdurador*, endurci à la fatigue, infatigable.

Endurar, v. Endurer, souffrir, supporter, v. 712, 954. — Prov. *endurar*. Ch. de Rol. *endurer*.

Durmir, voy. Dormir.

E (lat. *et*), conj. Et. — Prov. *e*. Ch. de Rol. *e*.

Ebair (Embair?) (lat. *invadere*), v. Envahir, attaquer, v. 3022. Voyez sous le texte la note. — Prov. *envair*. Ch. de Rol. *envaïr*.

Embaido, part. pass. de Embair, v. 2319. — Prov. *envait*.

Echar (lat. *jactare*), v. Jeter, jeter hors, chasser. Voyez au vers 14 la note. — Prov. *gietar, getar*. Ch. de Rol. *geter*.

Echado, part. pass. de Echar. Jeté hors, exilé, chassé, v. 14, 267. — Prov. *gietat, getat*.

Eclegia, Eglesia (lat. *ecclesia*), s. f. Eglise. — Prov. *gleiza*.

Edat, Hedat (lat. *ætatem*), s. f. Age. — Prov. *etat, edat*. Ch. de Rol. *edet*.

Epurcion, s. f. Repas, festin, v. 2860. Voyez à ce vers la note.

Eguado, part. pass. de Eguar (lat. *æquare*). Egalisé, mis de niveau, v. 3302. — Prov. *eguar, eguat*.

El (lat. *illum*), art. m. sing. Le. — Prov. *el*.

Del, art. m. sing. Du. — Prov. *del*. Ch. de Rol. *del*. Voy. de Charl. *del*.

El, Ele, Elle (lat. *illum*), pron. pers. m. 3e pers. sing. Il, lui. — Prov. *el, elh, ell*.

Ellos, pron. pers. m. 3e pers. pl. Ils, eux. — Prov. *els, elhs*. Ch. de Rol. *els*.

Ela, Ella (lat. *illam*), pron. pers. f. sing. Elle. — Prov. *ela, elha, ella*.

Ellas, pron. pers. f. pl. Elles. — Prov. *elas, elhas, ellas*.

Embair, voy. Ebair.

Embargo, s. m. Obstacle, embarras, v. 1874. — Prov. *embarc, embarg*.

Embargado, part. pass. de Embargar. Embarrassé, v. 2157. — Prov. *embargat*, de *embargar*.

Embaydo, voy. Ebair.

Embiar, Enbiar, Ymbiar, v. Envoyer. — Prov. *enviar*. Ch. de Rol. *enveier*.

Embrazar, voy. Brazo.

Empara, voy. Ampara.

Emparar, voy. Ampara.

Empeñar, v. Engager, mettre en gage, v. 92. — Prov. *empenhar*.

Emperador (lat. *imperator*), s. m. Empereur, v. 2562. — Prov. *emperador*.

Emplear, v. Employer, v. 508. — Prov. *empleiar*. Ch. de Rol. *empleer*.

Empresentar, voy. Presend.

En (lat. *in*), prép. En, dans. — La préposition *en* a quelquefois le sens exact ou approximatif d'autres prépositions dont les principales sont : Avec, v. 667. — En qualité de, comme, v. 179. — Entre, parmi, v. 857. — Dans l'espace de, v. 613. — Prov. *en*. Ch. de Rol. *en*.

En, adv. En, de là, de quoi, v. 345, 2638. — Prov. *en*. Ch. de Rol. *en*.

Enandar, voy. Andar.

Enbiar, voy. Embiar.

Enbrazar, voy. Brazo.

Enbuelto, voy. Volver.

Encamar, v. Ebranler, v. 3641, 3696.

Encarnacion, voy. Carne.

Encavalgado, voy. Caballo.

Enclaverado, voy. Clavo.

Enclinar (lat. *inclinare*), v. Incliner, poser, v. 274. — Prov. *enclinar*. Ch. de Rol. *encliner*.

Encortinado, part. pass. de Encortinar. Tendu de draperies, v. 2216. — Prov. *encortinat*, de *encortinar*.

Encurrir, voy. Cubrir.

Ende (lat. *inde*), adv. En, de là, de cela, v. 3559. — Prov. *ent*.

Endonado, voy. Dar.

Endurar, voy. Durar.

Enemigo, voy. Amar.

Enemistad, voy. Amar.

Enfrenado, voy. Freno.

Engendrar (lat. *ingenerare*), v. Engendrer, v. 2096. — Prov. *engenrar, engendrar*.

Engramear, v. Relever, v. 13. Voyez la note sous le texte.

Enmendar (lat. *emendare*), v. Amender, réparer, v. 971. — Prov. *emendar, esmendar*.

Enparar, voy. Ampara.

Enpezar, v. Commencer, v. 3320. Voy. Conpezar.

Enprestar, voy. Prestar.

Ensaiar, v. Essayer, éprouver, v. 2386. — Prov. *ensaiar*.

Ensaiado, part. pass. de Ensaiar, v. 2469. — Prov. *ensaiat*.

Ensellar, voy. Siella.

Enseñar, voy. Seña.

Ensiemplo (lat. *exemplum*), s. m. Exemple, v. 2741. — Prov. *exemple*. Ch. de Rol. *essample*.

Ensomo, voy. Somo.

Entencion (lat. *intentionem*), s. f. Explication, avis, parole, v. 3476. — Prov. *entencio*.

Entendido, part. pass. de Entender (lat. *intendere*). Entendu, expérimenté, habile, v. 1298. — Prov. *entes*, de *entendre*.

Entregar (Entregar), v. Livrer, remettre entre les mains, v. 3239, 3246. Voyez au mot *corza* la note. — Prov. *entregar*, avoir trêve.

Enterrar, voy. Tierra.

Entr'amos, voy. Amos.

Entrar (lat. *intrare*), v. Entrer, v. 12. — Rentrer, v. 1751, 2690. — Commencer, v. 137, 312. — Prov. *entrar*.

Entrado, part. pass. de Entrar. Entré, v. 1074. — Prov. *entrat*.

Entrada, s. f. Entrée, v. 1172. — Prov. *intrada*.

Entre (lat. *inter*), prép. Entre, parmi, v. 1074. — Prov. *entre*.

Envergonzar, voy. Verguenza.

Era (lat. *æra*), s. f. Ere, point fixe d'où l'on commence à compter les années, v. 3744.

Ermano, Hermano (lat. *germanus*), s. m. Frère — Prov. *german* (adj.), germain.

Hermana (lat. *germana*), s. f. Sœur.

Escalentar, v. Réchauffer, v. 333. — Prov. *escalfar*.

Escaño (lat. *scamnum*), s. m. Escabeau, banc, v. 1770. — Prov. *escanh*.

Escapar, v. Echapper, s'échapper. — Prov. *escapar*. Ch. de Rol. *escaper*.

Escarin (Escarlatin?), s. m. Ecarlate, v. 3105. Voyez sous le texte la note. — Prov. *escarlat*.

Escarmentar, v. Châtier avec rigueur, moquer, railler, v. 1130, 2545. — Prov. *escarniment*, injure, outrage.

Escarmentado, part. pass. de Escarmentar. Châtié, v. 1179.

Escarnir, v. Moquer, affronter, outrager, v. 2560. — Prov. *escarnir*.

Escarnido, part. pass. de Escarnir. Moqué, affronté, outragé, v. 2725. — Prov. *escarnit*.

Escoger, v. Discerner, choisir, v. 3149.

Esconbrar, v. Débarrasser, v. 3620. — Prov. *encombrar*, embarrasser; *desencombrar*, débarrasser, désencombrer. Ch. de Rol. *encumbrer*, faire obstacle.

Escribir (lat. *scribere*), v. Ecrire, v. 1781. — Prov. *escriure*.

Escripto, part. pass. de Escribir. Ecrit, v. 535. — Prov. *script*, *escript*. Ch. de Rol. *escrit*.

Escripto, s. m. Ecrit, v. 1268. — Prov. *escrit*.

Escudo (lat. *scutum*), s. m. Ecu, bouclier. — Prov. *escut*. Ch. de Rol. *escut*.

Escudero, s. m. Ecuyer. — Prov. *escuder*. Ch. de Rol. *esquier*.

Escuella (germ. *schar*?), s. f. Bande, compagnie, troupe d'hommes armés. — Prov. *escala*. Ch. de Rol. *eschelle*, *eschele*, *eschiele*.

Escurrir, voy. Correr.

Ese (lat. *ipse*), pron. dém. m. sing. Ce, celui-là, v. 1220. — Prov. *eis*, même.

Esos (lat. *ipsos*), pron. dém. m. pl. Ces, ceux-là, v. 472.

Esa, Essa (lat. *ipsa*), pron. dém. f. sing. Cette, celle-là, v. 56, 492. — Prov. *eissa*, même.

Esas, Essas (lat. *ipsas*), pron. dém. f. pl. Ces, celles-là, v. 554, 921.

Eso (lat. *ipsum*), pron. dém. n. sing. Cela, v. 499. — Prov. *eis*, même.

Esforzar, voy. Fuerza.

Espuerzo, voy. Fuerza.

Esmerado, part. pass. de Esmerar. Epuré, v. 115. — Prov. *esmerat*, de *esmerar*. Ch. de Rol. *esmeré*.

Esora, voy. Ora.

Espacio (lat. *spatium*), s. m. Espace, intervalle. — Prov. *espaci*.

Espada, s. f. Epée. Voyez la note au vers 1582. — Prov. *espada*.

Espadada, s. f. Coup d'épée, v. 758. — Prov. *espazada*.

Espadado, part. pass. de Espadar. Qui a reçu des coups d'épée, v. 2459. Voyez la note placée sous le texte. — Prov. *espadat*, de *espadar*.

Espantar, v. Etonner, effrayer, v. 3286. — Prov. *espaventar*, *espavantar*. Ch. de Rol. *espaventer*, *espanter* (voyez, chant II, v. 773, la note).

Espedirse, Spedirse (lat. *expedire*), v. Prendre congé. Voyez au vers 226 la note. — Prov. *espedir*, expédier.

Espedimiento, s. m. L'action de prendre congé, v. 2600.

Espender, v. Dépenser, v. 3250. Voy. Despender. — Prov. *despendre*.

Espenso, Espeso, part. pass. de Espender. Dépensé, v. 81, 3231. — Prov. *despes*.

Esperar, Sperar (lat. *sperare*), v. Attendre, espérer, v. 2249. Voyez à ce vers la note. — Prov. *esperar*.

Esperanza, s. f. Espérance, v. 498. — Prov. *esperansa*. Ch. de Rol. *esperance*.

Espeso (lat. *spissus*), adj. Epais, dense, v. 1623. — Prov. *espes*.

Esposa (lat. *sponsa*), s. f. Epouse, épousée, v. 2191. — Prov. *espoza*.

Espuela, s. f. Eperon, v. 2732.

Espolon, s. m. Eperon, v. 3277. — Prov. *espero*. Ch. de Rol. *esperun*, *esporun*.

Espolear, **Espolonar**, **Espolonear**, v. Eperonner, v. 233, 604, 713. — Prov. *esperonar*. Ch. de Rol. *esperoner*.

Esquila (anc. allem. *skel*), s. f. Clochette, v. 1681. — Prov. *esquelha*, *esquella*.

Est, **Este** (lat. *iste*), pron. dém. m. sing. Ce, cet, celui-ci, v. 3430, 3530. Voyez au vers 3530 la note. — Prov. *est*.

Estos (lat. *istos*), pron. dém. m. pl. Ces, ceux-ci, v. 234. — Prov. *ests*.

Esta (lat. *ista*), pron. dém. f. sing. Cette, celle-ci, v. 72. — Prov. *esta*.

Estas (lat. *istas*), pron. dém. f. pl. Ces, celles-ci, v. 127. — Prov. *estas*.

Esto (lat. *istud*), pron. dém. n. sing. Ce, ceci, v. 499. — Prov. *est*.

Estaca, s. f. Attache, lien, pieu, v. 1151, 2410. — Prov. *estaca*, *estacha*. Ch. de Rol. *estache*.

Estar (lat. *stare*), v. Se tenir, demeurer, demeurer en repos. — Prov. *estar*. Ch. de Rol. *ester*. Voy. de Charl. *ester*.

Estonz, **Estonce**, **Estonces** (lat. *tunc*), adv. Alors. — Prov. *adonc*, *adoncx*, *adoncas*.

Estraño (lat. *extraneus*), adj. Etranger, étrange, v. 176, 595. — Prov. *estrank*. Ch. de Rol. *estrange*, *estrangne*.

Estrela (lat. *stella*), s. f. Etoile, v. 333. — Prov. *estela*.

Estribera, s. f. Etrier, v. 38. — M. Raynouard, dans le *Lexique roman*, ne cite que le mot espagnol *estribadera*. — Prov. *estrubieira*. Ch. de Rol. *estreu*.

Estropezar, v. Broncher, faire un faux pas, s'estropier, v. 2425. — Catalan : *tropyear*, *entropyear*.

Evad, **Evades**, **Evay**, prép. comp. Et voici. Voyez au vers 253 la note.

Exir, **Yxir** (lat. *exire*), v. Sortir. — Prov. *eissir*, *issir*. Ch. de Rol. *eissir*, *issir*.

Exido, part. pass. de **Exir**. Qui est sorti, exilé. — Prov. *issit*.

Exida (lat. *exitus*), s. f. Issue, sortie. — Prov. *issida*.

Exorado, voy. **Oro**.

Fabla (lat. *fabula*), s. f. Conversation, entretien. — Prov. *fabla*, fable.

Fablar, **Hablar** (lat. *fabulari*), v. Parler. — Prov. *faular*, conter des fables ; *favelar*, parler.

Facer, **Far**, **Fer** (lat. *facere*), v. Faire. Voyez aux vers 899 et 2972 la note. — Prov. *fazer*, *far*. Ch. de Rol. *faire*, *fere*.

Fecho, part. pass. de **Facer**. Fait. — Prov. *fait*.

Desfecho, part. pass. de **Desfar**. Défait, ruiné, v. 1441. — Prov. *desfach*, *desfait*, de *desfar*, *desfaire*. Ch. de Rol. *desfait*.

Refecho, part. pass. de **Refar**. Refait, réparé, enrichi, v. 173, 808. — Prov. *refait*, de *refar*.

Falar, **Fallar**, v. Trouver. — Prov. *falha*, *falia* (?), falot.

Falcon (lat. *falconem*), s. m. Faucon, v. 5. — Prov. *falco*, *falcon*. Ch. de Rol. *falcun*.

Falla (lat. *falla*), s. f. Faute, défaut. — Prov. *falha*, *failla*.

Falir (lat. *fallere*), v. Faillir, faire une faute, manquer, v. 2234. — Prov. *falir* (voyez le *Poëme sur Boèce*, v. 70), *falhir*. Ch. de Rol. *faillir*.

Falido, part. pass. de **Falir**. Qui a manqué, qui a fait faute, v. 589. — Prov. *falit*, *falhit*.

Falleger, v. Faire faute, manquer, v. 258. — Prov. *falhizo*, faute, manquement.

Falso (lat. *falsus*), adj. Faux, faussé, rompu, v. 736. — Prov. *fals*. Ch. de Rol. *fals*.

Falso, s. m. Calomnie, faux, v. 343. — Prov. *fals*.

Falsedad (lat. *falsitatem*), s. f. Fausseté, perfidie, faux, v. 2675. — Prov. *falsedat*.

Falsar (lat. *falsare*), v. Fausser, rompre, v. 721. — Prov. *falsar*. Ch. de Rol. *fausser*.

Falsado, part. pass. de **Falsar**. Faussé, rompu. — Prov. *falsat*.

Fambre (lat. *fames*), s. f. Faim, v. 1188. — Prov. *fam*.

Far, voy. **Facer**.

Fardido, voy. Ardido.

Fartar (du lat. *farcire?*), v. Rassasier, satisfaire amplement, v. 2812. — Lasser, v. 2068. — Dégoûter, v. 3397. — Succomber, v. 1302. — Prov. *farsir?*

Farto, adj. Fatigué, v. 1803.

Aparto, adv. Assez, suffisamment, de reste.

Faz (lat. *facies*), s. f. Face, visage, v. 356. — Prov. *fatz*.

Faz' à, Fasta, Fata, prép. comp. Jusqu'à, v. 3071 et passim.

Fe (lat. *fides*), s. f. Foi, engagement, v. 120. — Prov. *fe*. Ch. de Rol. *feid*. Voy. de Charl. *foi*.

Fe, Ape, adv. Voici, vraiment, par ma foi. — Prov. *a fe*. Voy. de Charl. *a feiz*.

Fiar (basse lat. *fidare*), v. Avoir confiance, v. 1121. — Prov. *fiar*, fier, confier.

Fecho, voy. Facer.

Fer, voy. Facer.

Ferir (lat. *ferire*), v. Frapper. — Prov. *ferir*. Ch. de Rol. *ferir*.

Ferido, part. pass. de Ferir. Frappé, v. 3653, 3699. — Prov. *ferit*.

Ferida, s. f. Coup, v. 38, 1717.

Fermoso (lat. *formosus*), adj. Beau, bien fait, v. 3339. — Prov. *formos*.

Fermoso, adv. Bellement, v. 462, 881.

Ferradura, voy. Ferro.

Fiar, voy. Fe.

Ficar, Fincar (lat. *figere*), v. Ficher, enfoncer, fixer, se fixer. — Prov. *ficar*.

Fincanza, s. f. Endroit où l'on se fixe, demeure, v. 571.

Fito, adj. Fiché, fixé, dressé, v. 584. — Prov. *fix*. — Nous rappellerons qu'il y a en France plusieurs villages appelés *Pierrefitte*, nom qu'ils doivent à des pierres druidiques.

Afincar, v. Presser, molester, tourmenter, v. 3233. — Prov. *aficar*. Ch. de Rol. *aficher*.

Fiel (lat. *fidelis*), adj. Fidèle, v. 204. — Prov. *fizel*, *fiel*.

Fiel, s. m. Juge du camp, v. 3605.

Fiero (lat. *ferus*), adj. Sauvage, féroce, v. 425, 2709. — Considérable, v. 1349. — Prov. *fer*. Ch. de Rol. *fier*.

Ferro (lat. *ferrum*), s. m. Fer, v. 3597. — Prov. *fer*, *ferre*. Ch. de Rol. *fer*.

Ferradura, s. f. Ferrure (en parlant de chevaux), v. 1561. — Prov. *ferradura*.

Figo (lat. *ficus*), s. m. Figue, v. 77. — Prov. *figa*.

Figeruela, s. f. Lieu planté de figuiers, figuerie, v. 405. — Prov. *figuier*, *figuieyra*, figuier. Ces mots permettent de supposer l'existence d'un dérivé fort ressemblant à l'espagnol *figeruela*.

Fijo (lat. *filius*), s. m. Fils, v. 1185. — Prov. *filh*. Ch. de Rol. *filz*.

Fija (lat. *filia*), s. f. Fille. — Prov. *filha*.

Fijodalgo, s. m. Gentilhomme, v. 1841.

Fijadalgo, s. f. Noble dame, v. 210.

Fin (lat. *finis*), s. f. Fin, confin, limite, v. 402. — Prov. *fin*. Ch. de Rol. *fin*.

Finar, v. Finir, cesser, v. 3475. — Prov. *finar*. Ch. de Rol. *finer*.

Fincanza, voy. Ficar.

Fincar, voy. Ficar.

Finiestra (lat. *fenestra*), s. f. Fenêtre, v. 17. — Prov. *fenestra*.

Firme (lat. *firmus*), adj. Ferme, v. 763. — Adv. Ferme, fermement, v. 565, 671. — Prov. *ferm*.

Firmemientre, adv. Fermement, v. 1130. — Prov. *fermamen*.

Fito, voy. Ficar.

Folgar, v. Se réjouir, se divertir, v. 1036, 2868. — Prov. *follegar*, faire folie.

Folon, adj. Fou, étourdi, fanfaron, v. 968. — Prov. *fol*. Ch. de Rol. *fol*.

Fondon (lat. *fundus*), s. m. Fond, v. 1011. — Prov. *fons*.

Fonsado, s. m. Armée, v. 772, 934.

Fonta, s. f. Honte, injure, outrage, v. 950, 967. Voyez au vers 950 la note. — Prov. *onta*. Ch. de Rol. *hunte*.

Afontar, v. Outrager, avilir, couvrir de honte. — Prov. *aontar*.

Afontado, part. pass. de Afontar. Outragé, avili, couvert de honte, v. 2578. Voyez à ce vers la note. — Prov. *aontat*.

Franco, s. m. Franc, Français, v. 1010. — Adj. Franc, libre, v. 1076. — Prov. *franc*. Ch. de Rol. *Franc*.

Freno (lat. *frenum*), s. m. Frein, mors, v. 1345. — Prov. *fren*. Ch. de Rol. *frein*.

Enfrenado, part. pass. de Enfrenar (lat. *infrenare*). Enfréné, qui a un frein, v. 825. — Prov. *enfrenat*, de *enfrenar*.

Fresco (germ. *frisch*), adj. Frais, neuf, v. 2810. — Prov. *fresc*. Ch. de Rol. *fresche*, fraîche.

Froncido, part. pass. de Froncir. Froncé, plissé, v. 797, 1752. — Prov. *froncit*, de *froncir*.

Fronta (A), prép. comp. En face, v. 1483. Voyez à ce vers la note. — Prov. *a fron; frontal*, front, façade.

Frontera, s. f. Frontière, v. 648. — Prov. *fronteira*, front.

Fuent (Font?) (lat. *fontem*), s. f. Fontaine, source, v. 2710. Voyez à ce vers la note. — Prov. *font*.

Fuera, Fueras, Afuera (lat. *foras*), adv. Hors, dehors, v. 596, 1180, 3650. Voyez au vers 596 la note. — Prov. *fora, foras*. Ch. de Rol. *fors*.

Fuerza (Forza?), s. f. Force, violence. — Force armée, troupe, v. 765, 1010. Voyez au vers 34 la note. — Prov. *forsa, forza*. Ch. de Rol. *force*.

Por fuerza, adv. comp. Par force, v. 34. — Prov. *per forsa*. Ch. de Rol. *par force*.

Fuert, Fuerte (Fort?) (lat. *fortis*), adj. Fort. Voyez aux vers 1338 et 2701 la note. — Prov. *fort*. Ch. de Rol. *fort*.

Fuertemientre, adv. Fortement, v. 1. — Cette forme est-elle bien la forme primitive? — Prov. *fortment*.

Furzudo, adj. Fort, robuste, v. 3685. — L'orthographe de ce mot n'a-t-elle pas été aussi légèrement altérée par le copiste, et ne faut-il pas lire *forzudo?* Voyez au vers 34 la note. — Prov. *forsiu*.

Esfuerzo, s. m. Courage, v. 381, 2832. — Ce mot se trouvait-il ainsi écrit dans le manuscrit primitif du *Poëme du Cid?* Voyez au vers 2832 la note. — Prov. *esfort, esfortz*. Ch. de Rol. *esforz*. Voy. de Charl. *esforz*.

Esforzar, v. S'efforcer, faire effort, fortifier, v. 2802. — Prov. *esforzar, esforsar*.

Esforzado, part. pass. de Esforzar. Qui s'efforce, qui fait des efforts, fortifié, v. 171, 980. — Prov. *esforzat*.

Fuir (lat. *fugere*), v. Fuir, v. 779. — Prov. *fugir*. Ch. de Rol. *fuir*.

Furtar (lat. *furari*), v. Dérober, v. 1270. — Prov. *furt*, vol, larcin; *furar*, voler, dérober.

Fuste (lat. *fustem*), s. m. Bois, fût, v. 1594. — Prov. *fust*. Ch. de Rol. *fust*.

Galardon, s. m. Guerdon, récompense, profit, v. 389. — Prov. *guazardon*.

Galardonado, part. pass. de Galardonar. Guerdonné, récompensé. — Prov. *guazardonat*, de *guazardonar*.

Gallo (lat. *gallus*), s. m. Coq. — Prov. *gal, galh*.

Ganar, v. Gagner. — Prov. *gaaniar*.

Ganado, part. pass. de Ganar. Gagné, v. 101. — Prov. *gaaniat*.

Ganado, s. m. Bétail, troupeau, v. 472. — Ce substantif *ganado* (troupeau), qui s'est conservé dans la langue espagnole, n'a-t-il pas été tout simplement dans le principe le participe passé de *ganar* (gagner), qu'on aurait employé en ce sens spécial parce que les troupeaux de bœufs ou de moutons étaient le gain ou le profit principal que les Espagnols retiraient de leurs incursions sur le territoire des Arabes? De *pecus*, troupeau, les Romains avaient fait *pecunia*, richesse, monnaie.

Ganancia, s. f. Gain, profit, butin. — Intérêt, v. 1442. — Prov. *gazanh, gazainh*.

Gr, voy. Sr.

Gente, Yente (lat. *gentem*), s. f. Gent, personne. — Prov. *gent*. Ch. de Rol. *gent*. Voy. de Charl. *gent*.

Gentil (lat. *gentilis*), adj. Gentil, noble, v. 680. — Prov. *gentil*.

Gesta (du lat. *gesta*), s. f. Chronique, histoire, v. 1093. — Prov. *gesta*. Ch. de Rol. *geste*.

Glera, s. f. Terrain sablonneux, grève. — Prov. *graviera*.

Glorioso (lat. *gloriosus*), adj. Glorieux. — Prov. *glorios*. Ch. de Rol. *glorius*.

Gloriosa, s. f. qui ne s'emploie qu'en parlant de la Vierge, v. 221. — Prov. *Gloriosa*.

Glorificar (lat. *glorificare*), v. Glorifier, v. 336. — Prov. *glorificar*.

Gozo (lat. *gaudium*), s. m. Joie, gaieté, réjouissance. — Prov. *gauz*.

Gracia (lat. *gratia*), s. f. Grâce, faveur. — Prov. *gracia*.

Grado (lat. *gradus*), s. m. Degré, v. 328. — Prov. *grat*.

Grado (lat. *gratus*), s. m. Gré. — Prov. *grat*. Ch. de Rol. *gred*.

De grado, adv. comp. De gré, volontiers, v. 21, 84. — Prov. *de grat*.

Gradar, Gradecer, Gradir, v. Agréer, plaire, savoir gré, rendre grâces. — Le poëte emploie, en général, ces trois verbes indifféremment l'un pour l'autre, surtout au sens de *savoir gré*, *rendre grâces* (v. 8, 501, 2199). — Prov. *agradar*, *grazir*. Ch. de Rol. *gracier*.

Granado, adj. Important, remarquable, v. 1784. — Prov. *granat* (?), grenat.

Grand, Grant, Gran (lat. *grandis*), adj. Grand. — Prov. *gran*. Ch. de Rol. *grant*. — Dans l'ancien provençal et dans notre vieille langue française, comme dans le *Poëme du Cid*, cet adjectif était un adjectif commun.

Grueso (lat. *grossus*), adj. Gros, fort, de haute taille, v. 1344, 1977. — Prov. *gros*, gros. Ch. de Rol. *gros*.

Guardar, v. Garder, v. 162, 694. — Prov. *gardar*, *guardar*. Ch. de Rol. *guarder*.

Aguardar, v. Garder, v. 576. — Considérer, contempler. — Prov. *agardar*. Ch. de Rol. *guarder*.

Guarir, v. Guérir, se sauver, v. 842. — Prov. *guarir*. Ch. de Rol. *guarir*. Voy. de Charl. *garir*.

Guarnir, v. Garnir, munir, équiper, v. 994. — Prov. *guarnir*. Ch. de Rol. *guarnir*. Voy. de Charl. *garnir*.

Guarnido, part. pass. de Guarnir. Garni, muni, équipé, v. 1345. — Prov. *guarnit*.

Guarnizon, s. f. Equipement, harnais, armure, v. 1723, 3488. — Prov. *guarnizo*, *garnison*.

Guarnimiento, s. m. Equipement, harnais, armure, v. 1435. — Prov. *garniment*. Ch. de Rol. *guarnement*. Voy. de Charl. *garnement*.

Guego, voy. Juego.

Guerra, s. f. Guerre, v. 873. — Prov. *guerra*. Ch. de Rol. *guerre*.

Guerrear, v. Guerroyer, v. 1098. — Prov. *guerreiar*. Ch. de Rol. *guerreier*.

Guiar, v. Guider, diriger, gouverner, v. 217. — Prov. *guiar*. Ch. de Rol. *guier*. Voy. de Charl. *guier*.

Guisa, s. f. Guise, manière, façon, sorte. — Genre, espèce (en parlant des animaux), v. 2761. — Prov. *guisa*. Ch. de Rol. *guise*.

A guisa de, Aguisa de, prép. comp. En manière de. — Prov. *a guisa de*. Ch. de Rol. *en guise de*.

De guisa que, conj. comp. De manière que, en sorte que. — Prov. *de guisa que*.

Aguisar, v. Arranger, disposer, v. 816. — Prov. *aguisar*.

Guisado, Aguisado, part. pass. de Guisar, Aguisar. Arrangé, disposé. — Adj. Convenable, raisonnable, juste, v. 92, 197. — Prov. *aguisat*.

Aguisamiento, s. m. Equipement, v. 3136. — Prov. *desguisamen*, façon, manière.

Haber, voy. Aver.

Hablar, voy. Fablar.

Hart, voy. Art.

Hasta (lat. *hasta*), s. f. Pique, bois de lance, v. 1978. — Prov. *asta*. Ch. de Rol. *haste*.

Haver, voy. Aver.

Haz, voy. Ace.

Hedat, voy. Edat.

Henchir, v. Remplir, v. 86.

Heredad (lat. *hereditatem*), s. f. Héritage, patrimoine. — Prov. *heretat*.

Heredado, part. pass. de Heredar. Qui a un héritage, une propriété, v. 2614. — Prov. *heretat*.

Desheredar, v. Déshériter, v. 1371. — Prov. *desheretar*.

Hermana, voy. Ermano.

Hermano, voy. Ermano.

Hermar, v. Déserter, rendre désert, v. 541. Voy. Yermo. — Prov. *erm*, désert; *aermar*, rendre désert.

Hido, voy. Ir.

Hinojo (lat. *genu*), s. m. Genou, v. 264. — Prov. *genolho*. Ch. de Rol. *genuil*.

Hir, voy. Ir.

Hombro (lat. *humerus*), s. m. Epaule, v. 1527. Voy. Ombro. — Prov. *hume*.

Home, Ome (lat. *homo*), s. m. Homme, v. 890.

3190. — Prov. *hom, home, om.* Ch. de Rol. *hom, home.*

Homiliar, voy. Omillar.

Honor, voy. Onor.

Hoy, Oy (lat. *hodie*), adv. Aujourd'hui, ce jour. — Prov. *hoi, oi.* Ch. de Rol. *hoi, hoj, oi.*

Huviar, Huviar, Huyar (lat. *juvare*), v. Aider. — Prov. *juvar.*

Huebos, Huevos (lat. *opus*), s. m. Besoin. — Prov. *ope, obs.*

Huebra (lat. *opera*), s. f. Œuvre, ouvrage, travail, v. 2411, 3097. Voy. Obrado et Desobra. — Prov. *obra.*

Huerta, Uerta (lat. *hortus*), s. f. Jardin, verger, v. 1181, 1234. Au vers 1234 Sanchez a confondu l'u voyelle avec l'u consonne (ou le *v*), et nous avons reproduit son texte trop exactement. Voyez les notes des vers 2324 et 2355. — Prov. *ort.*

Huesa, s. f. Houseau, botte, v. 1002. — Prov. *osa.* Ch. de Rol. *hose.*

Huesped (lat. *hospitem*), s. m. Hôte, v. 2056. Voy. Ospedado. — Prov. *hoste.*

Huestz, Uestz (du lat. *hostis*), s. f. Armée. Voyez au vers 2355 la note. — D'après le savant Aldrete, les anciens Espagnols ont dit *hoste.* (*Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.) — Prov. *host, ost.* Ch. de Rol. *host, ost.*

Huevos, voy. Huebos.

Huviar, voy. Huviar.

Huyar, voy. Huviar.

Hy, conj. Et, v. 1420. — Prov. *i, hi.*

Hy, voy. Y.

Hya, voy. Ya.

Hydo, voy. Ir.

Hyerno, voy. Yerno.

Hyo, voy. Yo.

Hyr, voy. Ir.

Iamas, voy. Ya.

Iantar, voy. Yantar.

Iazer, voy. Yacer.

Ibierno (lat. *hibernus*), s. m. Hiver, v. 1627. — Prov. *iovern.*

Ida, voy. Ir.

Ido, voy. Ir.

Ielmo, Yelmo, s. m. Heaume, casque. — Prov. *elm, elme.* Ch. de Rol. *helme, elme.*

Infant (lat. *infantem*), adj. Enfant. — S. m. Infant. — Prov. *enfan.* Ch. de Rol. *enfant.*

Infanzon, s. m. Jeune homme noble, infançon, v. 2975.

Infierno (lat. *infernum*), s. m. Enfer, v. 359. — Prov. *infern.*

Iogado, voy. Juego.

Ir, Yr, Hir, Hyr (lat. *ire*), v. Aller. — Prov. *ir.*

Ido, Ydo, Hido, Hydo, part. pass. de Ir. Qui est allé.

Ida, s. f. Sortie, départ, v. 271.

Isquierdo, adj. Gauche. — Prov. *esquer.*

Iuntar, voy. Junta.

Judio (lat. *Judæus*), s. m. Juif, v. 348. — Prov. *Juzieu.*

Juego, Guego (lat. *jocus*), s. m. Jeu, amusement. v. 2317, 3270. — Prov. *joc, juec.*

Jugar (lat. *jocare*), v. Jouer, moquer, v. 3331. — Prov. *jogar.*

Iogado, part. pass. de Iogar. Joué, moqué, v. 3261. — Prov. *jogat.*

Juicio, Juuicio (lat. *judicium*), s. m. Jugement, v. 3497, 3238. — Prov. *judici.* Ch. de Rol. *juise.*

Junta, s. f. Réunion, assemblée, conférence, v. 2925. — Prov. *junta*, jointure, jonction.

Iuntar (du lat. *jungere*), v. Joindre, réunir, v. 313, 366. — Prov. *justar.* Ch. de Rol. *juster.*

Iuntado, Juntado, part. pass. de Iuntar, Juntar. Joint, réuni, v. 292, 1210.

Aiunta, s. f. Réunion, conférence, v. 3729.

Aiuntar (lat. *adjungere*), v. Joindre, adjoindre, réunir, v. 375. — Prov. *ajustar.* Ch. de Rol. *ajuster.*

Aiuntado, part. pass. de Aiuntar. Joint, adjoint, réuni, v. 499.

Jura (lat. *juramentum*), s. f. Serment, v. 120. — Prov. *jur.*

Jurar (lat. *jurare*), v. Jurer, v. 3151. — Prov. *jurar.* Ch. de Rol. *jurer.*

Jurado, part. pass. de Jurar. Juré, v. 163. — Prov. *jurat.*

Perjurado, part. pass. de Perjurar. Qui est parjuré, parjure, v. 164. — Prov. *perjurat.* Ch. de Rol. *parjuré.*

Justo (lat. *justus*), s. m. Juste, v. 3739. — Prov. *just*.

Juuicio, voy. Juicio.

La (lat. *illa*), art. f. sing. La. — Prov. *la*. Ch. de Rol. *la*.

Las, Llas, art. f. pl. Les. — Prov. *las*.

La, pron. relat. f. sing. La. — Prov. *la*. Ch. de Rol. *la*.

Las, pron. relat. f. pl. Les. — Prov. *las*.

Labor (lat. *labor*), s. f. Labour, travail des champs, v. 465. — Prov. *labor*.

Labrado, part. pass. de Labrar (lat. *laborare*). Travaillé, v. 1795. — Prov. *laborat*.

Ladron (lat. *latronem*), s. m. Larron, voleur, v. 350. — Prov. *lairon*.

Lagar, s. m. Pressoir, v. 2300.

Lamar (lat. *clamare*), v. Appeler, proclamer, invoquer. Voyez aux vers 35 et 242 la note. — Prov. *clamar*. Ch. de Rol. *cleimer*.

Lanza (lat. *lancea*), s. f. Lance. — Prov. *lansa*. Ch. de Rol. *lance*.

Laña (du lat. *planus*), s. f. Plaine, pays plat, v. 607. Voyez la note sous le texte. — Prov. *plana*, *planha*. Ch. de Rol. *plaigne*.

Laño, Lano, s. m. Plaine, v. 1004. — Plat de l'épée, v. 3673. — Prov. *plan* (adj.), uni.

Largo (lat. *largus*), adj. Considérable, v. 2499. — Généreux, libéral, v. 2183. — Prov. *larg*. Ch. de Rol. *large*.

Latinado, adj. Interprète versé dans la langue latine ou romane, v. 2676. — Prov. *latinier*, *enlatinat*.

Lazrado (lat. *laceratus*), part. pass. de Lazrar. Misérable, déchiré, brisé, v. 1053, 2812.

Le, pron. pers. cas oblique de la 3e pers. Lui, à lui.

Le, pron. relat. m. sing. Le, lui. — Prov. *lo*. Ch. de Rol. *le*.

Les, pron. relat. m. pl. A eux. — Voyez le *Lexique roman*.

Leal (lat. *legalis*), adj. Loyal, v. 399. — Prov. *leyal*, *leial*. Ch. de Rol. *leial*.

Deslealtanza, s. f. Déloyauté, v. 1089. — Prov. *desleialtat*.

Lebado, voy. Levar.

Legar, Alegar, v. Approcher, arriver. — Léguer, partager, distribuer, v. 1091.

Legua, s. f. Lieue, v. 1567. — Prov. *lega*, *legua*.

Lengua (lat. *lingua*), s. f. Langue, v. 3340. — Prov. *lengua*.

Leno, Lenno (lat. *plenus*), adj. Plein, v. 115, 828. Voyez au vers 115 la note. — Prov. *plen*.

Leon (lat. *leonem*), s. m. Lion. — Prov. *leon*. Ch. de Rol. *leon*.

Levar, Lebar, Lievar, Liebar (lat. *levare*), v. Lever, enlever, emporter, emmener, conduire. — Soulever, susciter. — Prov. *levar*. Ch. de Rol. *lever*, *liever*.

Lebado, part. pass. de Lebar. Emmené, conduit. — Prov. *levat*.

Levantar, v. Lever, v. 463. — *Levantarse en pie*, se lever debout. — Ch. de Rol. *se lever en piede*.

Librar (lat. *liberare*), v. Laisser libre, débarrasser, v. 3704. — Prov. *livrar*.

Delibrar, v. Délivrer, dégager, dépêcher, v. 766. — Prov. *delivrar*.

Deliberar (lat. *deliberare*), v. Délibérer, v. 3319. — Prov. *deliberar*.

Libro (lat. *librum*), s. m. Livre, v. 3742. — Prov. *libre*.

Lid (lat. *litem*), s. f. Combat, v. 792. — Prov. *lis*.

Lidiar, v. Combattre.

Lidiador, s. m. Batailleur, v. 510.

Limpio, adj. Propre, net, pur, v. 1125, 2710.

Llas, voy. La.

Lo, art. m. sing. Le. — Prov. *lo*. Ch. de Rol. *lo*.

Los, Llos, art. m. pl. Les. — Prov. *los*.

Lo, employé neutralement. Le, v. 33. — Prov. *lo*.

Lo, pron. pers. m. 3e pers. sing. Le, lui, v. 16. — Prov. *lo*.

Los, pron. pers. m. 3e pers. pl. Les, v. 35. — Prov. *los*.

Locura, s. f. Folie, démence, v. 1479.

Logar, s. m. Lieu, v. 128. — Prov. *logar*.

Lograr (lat. *lucrari*), v. Gagner, obtenir, v. 2843. — Prov. *lograr*.

Logrado, part. pass. de Lograr. Gagné, obtenu, v. 2461. — Prov. *lograt*.

Loma, s. f. Coteau, colline, v. 429. — Prov. *lom*, lombe, rein.

Lorar, voy. Plorar.

Lorica (lat. *lorica*), s. f. Cuirasse, v. 586, 736.

Luego, adv. Aussitôt, incontinent, sur-le-champ, v. 52. — Prov. *luec*.

Luengo (lat. *longus*), adj. Long, v. 1235. Voyez à ce vers la note. — Prov. *long*. Ch. de Rol. *lung*.

Luen, adv. Loin. — Prov. *luenh*. Ch. de Rol. *loin*.

Lumbre (lat. *lumen*), s. f. Lumière, flambeau, v. 244. — Prov. *lum*, *lumera*.

Relumbrar, v. Reluire, v. 3188. — Prov. *alumnar*, allumer, éclairer.

Luna (lat. *luna*), s. f. Lune, v. 333. — Prov. *luna*.

M, pron. pers., contraction de Me, se trouve plusieurs fois employé dans le *Poëme du Cid*, comme affixe, après des mots terminés par une voyelle. Voyez au vers 157 la note. — Prov. *m*.

Madre (lat. *matrem*), s. f. Mère. — Prov. *maire*.

Mager, conj. Quoique, bien que, v. 171, 755. Voyez la note au vers 171.

Mager que, conj. comp. Quoique, bien que, v. 1532.

Maiar, v. Frapper, battre, v. 2746.

Maiado, part. pass. de Maiar. Frappé, battu, v. 2742.

Maio (lat. *maius*), s. m. Mai, v. 3743. — Prov. *mai*. Ch. de Rol. *mai*.

Maior, Mayor (lat. *major*), adj. compar. Plus grand, supérieur, principal. — Prov. *major*, *maior*. Ch. de Rol. *major*.

Mal (lat. *malum*), s. m. Mal, v. 47. — Prov. *mal*. Ch. de Rol. *mal*.

Mal (lat. *male*), adv. Mal. — Prov. *mal*.

Malo (lat. *malus*), adj. Méchant, mauvais, v. 9. — Prov. *mal*.

Man (lat. *mane*), s. f. Matin, v. 1108, 3070. — Prov. *man*, *ma*. Ch. de Rol. *main*.

Mañana, s. f. Matin, matinée, v. 317, 324. — Prov. *matinada*.

Matino (lat. *matutinum*), s. m. Matin, v. 72. — Prov. *mati*, et devant une voyelle *matin*, pour l'euphonie. Ch. de Rol. *matin*.

Matines, Matines, s. m. pl. Matines (terme de liturgie), v. 238, 3071. — Prov. *matinas*. Ch. de Rol. *matines*.

Amanecer, v. Faire jour, v. 1195.

Mancar, v. Manquer, faire défaut, v. 3324. — Prov. *mancar*.

Mandar (lat. *mandare*), v. Mander, commander, avertir, ordonner, recommander. — Envoyer, v. 224, 2158. — Prov. *mandar*. Ch. de Rol. *mander*.

Mandado, part. pass. de Mandar. Averti. — Prov. *mandat*.

Mandado (lat. *mandatum*), s. m. Mandat, commandement, ordre, vœu. — Prov. *mandat*.

Mandadero (lat. *mandator*), s. m. Messager, envoyé, mandataire. — Prov. *mandador*.

Demandar, v. Demander, réclamer. — Prov. *demandar*. Ch. de Rol. *demander*.

Acomendar (lat. *commendare*), v. Recommander, v. 256, 2164. — Prov. *comandar*, *recomandar*.

Manfestado, part. pass. de Manfestar (lat. *manifestare*). Manifesté, découvert, publié, v. 3236. Voyez la note sous ce vers. — Prov. *manifestat*, de *manifestar*.

Mano (lat. *manus*), s. f. Main. — Prov. *man*.

Manto (lat. *mantellum*), s. m. Manteau, v. 4. — Prov. *mantel*, *manteu*, *manta*.

Manzana, s. f. Pommeau d'épée, v. 3189.

Maña, s. f. Coutume, habitude, manière. — Prov. *manera*.

Mañana, voy. Man.

Maquila, s. f. Mouture, droit de mouture, v. 3392. Voyez sous le texte la note.

Mar (lat. *mare*), s. m. et f. Mer, v. 332, 340. — Prov. *mar* (également des deux genres).

Maravilla, s. f. Merveille. — Prov. *meravilla*.

Maravillar, v. Emerveiller, étonner, v. 1598. — Prov. *meravillar*. Ch. de Rol. *merveiller*.

Maravillado, part. pass. de Maravillar. Emerveillé, étonné, v. 1046. — Prov. *meravillat*.

Maravilloso, adj. Merveilleux, v. 430. — Prov. *meravillos*. Ch. de Rol. *merveilleus*.

Marco, Marcho, s. m. Marc (sorte de poids), v. 135, 196. — Prov. *marc*.

Marido, part. pass. de Marir (lat. *marere*). Affligé, meurtri, v. 2760. — Prov. *marit*, de *marir*.

Martyr (lat. *martyr*), adj. Martyr, v. 2738. — Prov. *martyr*. Ch. de Rol. *martir*.

Marzo, s. m. Mars (le troisième mois de l'année), v. 1627. — Prov. *mars, martz.*

Mas (lat. *magis*), adv. Plus, davantage. — Prov. *mas, mais.* Ch. de Rol. *mes, mais.*

De mas, Demas, adv. comp. De plus, v. 28. — Prov. *de mais.*

Mas, conj. Mais, v. 75. — Prov. *mas.*

Matar (lat. *mactare*), v. Tuer. — M. Raynouard, au mot *matar,* cite une ordonnance latine d'Alboacem, roi more de Coïmbre, et de l'année 772, où le verbe *matare* se trouve plusieurs fois répété. Cette pièce est aujourd'hui reconnue apocryphe. — Prov. *matar.* Ch. de Rol. *mater.*

Mataneza, s. f. Tuerie, carnage, v. 2444.

Matino, voy. Man.

Matines, voy. Man.

Mayor, voy. Maior.

Me (lat. *me*), pron. pers. m. et f. 1re pers. sing. Moi, me, à moi, v. 9, 155. Voy. M. — Prov. *me.*

Mi (lat. *mihi*), pron. pers. m. et f. 1re pers. sing. Moi, à moi, v. 1138. — Prov. *mi.*

Meatad, s. f. Moitié, v. 522. — Prov. *meitat, mitat.* Ch. de Rol. *meité, meitet, meitiet.*

Medio (En), prép. comp. Au milieu, v. 182. — Prov. *en miei, en mieg.* Ch. de Rol. *enmi.*

Medio (Por), prép. comp. Parmi, par le milieu, v. 607. — Prov. *per miei.* Ch. de Rol. *par mi.*

Mediado, adj. Qui s'entremet, qui se porte pour médiateur, v. 325, 1709.

Mecer, v. Secouer, v. 13. Voyez à ce vers la note.

Meior, Mior, Mior (lat. *melior*), adj. compar. Meilleur. — Prov. *melhor, meillor.* Ch. de Rol. *meillor.*

Meior, Mior (lat. *melius*), adv. Mieux, v. 329, 1357. — Prov. *mels, miels.*

Meiorar, Mejorar (lat. *meliorare*), v. Améliorer, gagner, v. 623, 3201. — Prov. *melhorar, meillorar.*

Memerar (lat. *memorare*), v. Se rappeler, se souvenir, v. 3328. — Prov. *membrar.* Ch. de Rol. *remembrer.*

Memerado, part. pass. de Memerar. Qui se rappelle, qui se souvient, v. 316. — Prov. *membrat.*

Memerado, adj. Prudent, bien avisé, adroit, renommé. — Prov. *membrat.* Ch. de Rol. *membré.*

Menester, s. m. Besoin, v. 135. — Prov. *mester, mestier.* Ch. de Rol. *mester.*

Mengua, s. f. Faute, défaut, manque, v. 1187. — Prov. *mica, minga, mingua,* mie.

Menguar, Minguar, v. Diminuer, faire faute, manquer.

Menguado, Minguado, part. pass. de Menguar, Minguar. Qui a faute, qui est besoigneux, nécessiteux.

Menor (lat. *minor*), adj. compar. Moindre, plus petit, inférieur, v. 1243. — Prov. *menor.*

Menos (lat. *minus*), adv. de quantité. Moins, v. 1725. — Prov. *mens.*

A menos de, prép. comp. A moins de. — Prov. *a mens de.*

Mensaie, s. m. Message, messager, v. 635, 1197. Voyez au vers 635 la note. — Prov. *messatge, message.* Ch. de Rol. *message.*

Mentir (lat. *mentiri*), v. Mentir, v. 3383. — Prov. *mentir.* Ch. de Rol. *mentir.*

Mercado (lat. *mercatus*), s. m. Marché, arrangement, convention du prix d'une chose, v. 139. — Prov. *mercat.*

Merced (lat. *mercedem*), s. f. Merci, grâce. — Prov. *merce.* Ch. de Rol. *mercit, merci.*

Merecer (lat. *mereri*), v. Mériter, v. 190. — Remercier, être reconnaissant, v. 197. — Prov. *merir, merceiar.*

Mes (lat. *mensis*), s. m. Mois, v. 1218. — Prov. *mes.* Ch. de Rol. *meis.*

Mesar, v. Enlever violemment, arracher, v. 2842.

Mesnada, s. f. Troupe, compagnie, gens attachés au service d'un homme puissant, v. 495, 1989. — Prov. *mainada, maynada.* Ch. de Rol. *maisnee.*

Mesquino, adj. employé substantivement. Chétif, misérable, besoigneux, v. 857. — Prov. *mesquin.*

Mesturero, s. m. Brouillon, v. 267. — Prov. *mestura,* mélange.

Mesurar (lat. *mensurare*), v. Mesurer, régler, modérer. — Mettre à l'abri, écarter, v. 3677. — Prov. *mesurar.* Ch. de Rol. *mesurer.*

Mesurado, part. pass. de Mesurar. Mesuré, réglé, modéré, qui est poli, courtois. (Voy. Aldrete, *Del orig. de la leng. castell.,* lib. II.

cap. VI.) — Prov. *mesurat*. Ch. de Rol. *mesuré*.

METER (lat. *mittere*), v. Mettre. — Prov. *metre*. Ch. de Rol. *mettre*. — *Meter mano al espada*, v. 3660. — Ch. de Rol. *mettre la main a l'espee*.

METIDO, METUDO, part. pass. de METER. Mis, placé. — Prov. *mes*.

COMETER, ACOMETER, v. Attaquer, aborder, v. 1383, 1684. — Confier, adresser, v. 2083. — Prov. *cometre*.

MEZCLADO, part. pass. de MEZCLAR (du lat. *miscere*). Mêlé, v. 707. — Prov. *mesclat*, de *mesclar*.

MEZQUITA, s. f. Mosquée, v. 2508.

MI (lat. *meus, mea*), pron. poss. m. et f. 1re pers. Mon, ma. — Prov. *mi*.

MIO (lat. *meus*), pron. poss. m. 1re pers. Mon, v. 9. — Mien, v. 103. — Prov. *mieus*. Ch. de Rol. *meis*, mienne.

MI, voy. ME.

MIEDO (lat. *metus*), s. m. Crainte.

MIENTE (lat. *mentem*), s. f. Esprit, pensée, attention. — Prov. *ment*.

MIENTRA QUE, conj. comp. Tandis que, tant que, v. 158. — Prov. *mentre que*.

MIIOR, voy. MEIOR.

MILL (lat. *mille*), adj. num. Mille, v. 225, 830. — Prov. *mil*. Ch. de Rol. *mil*.

MÍGO (MIGRO?), s. m. Mille, millier, v. 2417. Voyez la note à ce vers. — Prov. *millier, milier*. Ch. de Rol. *miller*.

MINGUAR, voy. MENGUA.

MIRACLO (lat. *miraculum*), s. m. Miracle, v. 345. — Prov. *miracle*.

MIRRA (lat. *myrrha*), s. f. Myrrhe, v. 338. — Prov. *mirra*. Ch. de Rol. *mirre*.

MISA (lat. *missa*), s. f. Messe. — Prov. *messa*. Ch. de Rol. *messe*.

MISMO, pron. indét. Même, v. 855. — Prov. *mesme, medesme*. Ch. de Rol. *meisme*.

MIYOR, voy. MEIOR.

MOION, s. m. Limite, barrière, v. 1921, 3600. Voyez au vers 1921 la note.

MOLINO (lat. *molestrina*), s. m. Moulin, v. 3391. — Prov. *molin*.

MONCLURA, s. f. Garniture, courroie, v. 3664.

MONEDADO, part. pass. de MONEDAR. Monnayé, v. 126. — Prov. *monedat*, de *monedar*.

MONESTERIO (lat. *monasterium*), s. m. Monastère, moutier, v. 252. — Prov. *monasteri, monestier*.

MONT, MONTE (lat. *montem*), s. m. Mont, montagne, forêt. Voyez la note au vers 871. — Prov. *mont*. Ch. de Rol. *munt*.

MONTAÑA, s. f. Montagne, v. 61. — Prov. *montagna*.

MONUMENTO (lat. *monumentum*), s. m. Monument, tombeau, v. 359. — Prov. *monument*.

MORAR (lat. *morari*), v. Loger, séjourner, demeurer. — Prov. *demorar*, séjourner, demeurer. Ch. de Rol. *demurer*.

MORADA, s. f. Logis, séjour, demeure. — Prov. *demorada*, retard, délai.

MORIR, voy. MUERT.

MORO, s. m. More (nom de peuple). — Prov. *Mor*.

MORISCO, adj. Moresque, v. 178. — Prov. *morais*.

MOSTRAR (lat. *monstrare*), v. Montrer, faire voir, v. 345. — Prov. *mostrar*. Ch. de Rol. *mustrer*.

DEMOSTRAR, v. Montrer, témoigner, v. 2713. — Prov. *demostrar*.

MOVER (lat. *movere*), v. Mouvoir, mettre en mouvement. — Prov. *mover*.

MOVEDOR, adj. Mouvable, qui se meut, v. 3631. — Prov. *movedor*.

MUCHO (lat. *multus*), adj. Maint, nombreux. — Prov. *molt, mout*. Ch. de Rol. *mult*.

MUCHO, MUCH (lat. *multum*), adv. de quantité. Beaucoup, très, v. 595. — Prov. *molt, mout*. Ch. de Rol. *mult*.

MUDADO, part. pass. de MUDAR. Mué, v. 5. — Prov. *mudat*, de *mudar*.

MUERT, MUERTE (MORT?) (lat. *mortem*), s. f. Mort, trépas. Voyez au vers 2784 la note. — Prov. *mort*. Ch. de Rol. *mort*.

MORIR (lat. *moriri*), v. Mourir, v. 1037. — Faire mourir, tuer. — Prov. *morir*. Ch. de Rol. *murir, morir*. — *Morir de fambre*, mourir de faim, v. 1188. — Prov. *morir de fam*.

MUERTO, part. pass. de MORIR, v. 740. — Prov. *mort*. Ch. de Rol. *mort*.

AMORTECIDO, part. pass. de AMORTECER. Evanoui, qui est comme mort, v. 2787. — Prov. *amortezit*, de *amortezir*, amorti, éteint.

Mueso (Muerso?) (du lat. *morsus*), s. m. Morceau, v. 1040. Voyez à ce vers la note. — Prov. *mors*, morsure.

Mugier (lat. *mulier*), s. f. Femme, épouse. — Prov. *molher, moiller, moillier*. Ch. de Rol. *muiller*.

Mula (lat. *mula*), s. f. Mule. — Prov. *mula*. Ch. de Rol. *mule*.

Mundo (lat. *mundus*), s. m. Monde, univers, v. 2486. — Prov. *mont*.

Muy, Mui, partic. adverb. Très, fort. — Prov. *mout*.

Nacer (lat. *nasci*), v. Naître. — Prov. *nascer, naisser*.

Nacido, part. pass. de Nacer. Né, v. 71. — Prov. *nascut*.

Nado, part. pass. de Nacer. Né, v. 151, 266. — Prov. *nat*.

Nada, s. f. Rien, nulle chose, v. 30. — Prov. *nada*, née.

Nadi, s. m. Personne. Voyez au vers 25 la note.

Natura (lat. *natura*), s. f. Nature, race. — Prov. *natura*.

Natural (lat. *naturalis*), adj. Direct, dont on relève directement, v. 903. — Né en ligne directe, légitime. — Prov. *natural*.

Nava, Navr (lat. *navem*), s. f. Nef, navire, vaisseau, v. 404, 1637. Voyez au vers 404 la note. — Prov. *nau, navei*.

Negar (lat. *negare*), v. Nier, v. 3183. — Prov. *negar*.

Negro (lat. *nigrum*), adj. Noir, v. 944. — Prov. *negre*. Ch. de Rol. *neir*.

Ni, Nin, partic. disjonct. Ni. Voyez la note au vers 973. — Prov. *ni*. Ch. de Rol. *ne, nen*.

Ninguno, pron. indéf. Aucun, nul, v. 21. — Prov. *nengus, nengun, negun*. Ch. de Rol. *nisun*.

Niño, adj. Enfant, jeune. — Prov. *nin*, enfantin.

No, voy. Non.

Noche, Nocher (lat. *noctem*), s. f. Nuit. Voyez au vers 2799 la note. — Prov. *mueg, nuech, noich*. Ch. de Rol. *noit*.

Anoche, Anoch, adv. comp. Aujourd'hui, v. 42. — Hier, v. 2058. — Prov. *a noit, a nuech*. Ch. de Rol. *anuit*. Voy. de Charl. *anuit*.

Anocheccer, v. Anuiter, faire nuit, v. 435. — Prov. *anuchir*.

Trasnochar, v. Faire une marche de nuit, v. 432, 1177. — Prov. *trasnuchar*, veiller, passer la nuit blanche.

Trasnochada, s. f. Veillée, marche de nuit, v. 917, 1168.

Nombre (lat. *nomen*), s. m. Nom, v. 1297. — Prov. *nom*.

Por nombre, adv. comp. Pour nom, nommément, v. 349. — Prov. *per nom*.

Nombrado, part. pass. de Nombrar (lat. *nominare*). Nommé, désigné, v. 459. — Prov. *nomnat*, de *nomnar*.

Nombre (lat. *numerus*), s. m. Nombre, v. 3274. Voyez à ce vers la note. — Prov. *nombre*.

Nombrar (lat. *numerare*), v. Nombrer, compter, énumérer, v. 1273. — Prov. *nombrar*. Ch. de Rol. *numbrer*.

Non, No (lat. *non*), adv. nég. Non, ne. — Prov. *non, no*.

Sinon, conj. comp. Sinon, v. 45. — Prov. *sinon*.

Nos (lat. *nos*), pron. pers. 1re pers. pl. m. et f. Nous. — Prov. *nos*. Ch. de Rol. *nos*. — Ainsi que les Provençaux et les Français du nord, l'auteur du *Poëme du Cid* emploie *nos* soit comme sujet, soit comme régime, direct ou indirect. (Voyez passim et le *Lexique roman*, t. IV, p. 327.)

Nuestro (lat. *nostrum*), pron. poss. 1re pers. Notre. Voyez au vers 47 la note. — Prov. *nostre*. Ch. de Rol. *nostre*.

Notar (lat. *notare*), v. Noter, v. 185. — Prov. *notar*.

Nue (lat. *nubes*), s. f. Nuage, nue, v. 2708. — Prov. *niu*.

Nueve (lat. *novem*), adj. num. Neuf, v. 40. — Prov. *nov*.

Nuevo (lat. *novus*), adj. Neuf, nouveau, v. 2810, 2357. — Prov. *nueu*.

Nuevas, s. f. pl. Nouvelles, histoire, v. 913, 3740. — Situation, état, affaires, v. 2094, 3517. — Frais, dépense, largesses, v. 2123. — Prouesses, exploits, v. 1351. — Prov. *novas*, nouvelle, histoire.

Nullo, Ullo (lat. *nullus*), adj. Nul, v. 873, 906. — Prov. *nul, nulh*. Ch. de Rol. *nul*.

Nunqua, Nunca (lat. *nunquam*), adv. Jamais. — Prov. *nonca, nonqua, noqua*. Ch. de Rol. *unkes, unc*.

O (lat. *aut*), conj. altern. Ou. — Prov. *o*. Ch. de Rol. *u*, *o*.

O (lat. *ubi*), adv. Où, v. 103, 1312. — Prov. *o*. Ch. de Rol. *u*, *o*.

O (lat. *hoc*), pron. relat. employé neutralement. Le, cela, ce qui, v. 3474. Voyez à ce vers la note. — Prov. *o*.

Obispo (lat. *episcopus*), s. m. Evêque, v. 1301. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *bisbe*.

Obispado (lat. *episcopatus*), s. m. Evêché, v. 1307. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *bisbat*.

Obrado, part. pass. de Obrar (lat. *operare*). Travaillé, ouvré, v. 1792. Voy. Huebra et Desobra. — Prov. *obrat*, de *obrar*.

Ocasion (lat. *occasionem*), s. f. Blâme, reproche, v. 3472. — Mort violente, v. 1373. Voyez aux vers 1373 et 3472 la note. — Prov. *occasio*, *occaison*, occasion, blâme, faute.

Ofrecer (lat. *offerre*), v. Offrir, présenter, v. 339. — Prov. *ofrir*, *ufrir*.

Ofrenda, s. f. Offrande, v. 3073. — Prov. *oferenda*, *ufrenda*. Ch. de Rol. *offrende*.

Oio, Ojo (lat. *oculus*), s. m. Œil. — Prov. *olh*, *oill*. Ch. de Rol. *oil*.

A oio, adv. comp. A l'œil, en vue, v. 1622. — Prov. *a olh*, *a oill*.

Oir, voy. Oyr.

Olvidar (lat. *obliterare*), v. Oublier, v. 1071. — Prov. *oblidar*.

Olvidado, part. pass. de Olvidar. Oublié, v. 155. — Prov. *oblidat*.

Ombro (lat. *humerus*), s. m. Epaule, v. 13. Voy. Hombro. — Prov. *hume*.

Omb, voy. Home.

Omenaie, s. m. Hommage, v. 3437. — Prov. *omenage*.

Omillar, Homiliar (lat. *humiliare*), v. Humilier, v. 1404, 1524. — Prov. *umiliar*, *omeliar*, *humiliar*.

Omildanza, s. f. Soumission, obéissance, v. 2034. — On ne trouve pas dans l'ancien provençal l'équivalent de *omildanza*; mais le comte de Poitiers, dont les poésies sont antérieures d'un demi-siècle au *Poëme du Cid*, a employé le verbe *humiliar* au sens de *être soumis*, *obéir*. (Voyez le *Lexique roman*, t. III, p. 548.)

On (lat. *unde*), adv. Où. — Prov. *on*.

Once (lat. *undecim*), adj. num. Onze, v. 478. — Prov. *onze*, onzième.

Ondra, Onra, s. f. Honneur, considération.

Ondrar (lat. *honorare*), v. Honorer, v. 686. — Prov. *onrar*, *ondrar*.

Ondrado, part. pass. de Ondrar. Honoré, v. 178. — Prov. *onrat*, *ondrat*.

Ondradamientre, adv. Honorablement, v. 1880. — Prov. *honradamen*.

Ondranza, s. f. Honneur, v. 1586. — Prov. *onransa*.

Desondrar, v. Déshonorer, outrager, v. 989. — Prov. *desondrar*.

Onor, Honor (lat. *honor*), s. f. Honneur, avantage. — Fief, terre féodale, v. 290, 3276. — Prov. *onor*, *honor*. Ch. de Rol. *onur*, *honur*, *honor*.

Desonor, Deshonor, s. f. Déshonneur, outrage. — Prov. *desonor*, *deshonor*. Ch. de Rol. *deshonor*.

Ora (lat. *hora*), s. f. Heure. — Prov. *hora*, *ora*.

Agora (du lat. *hac hora*), adv. Maintenant, v. 375. — Prov. *aora*.

Alora, adv. A l'heure même, alors, v. 358. — Prov. *a l'ora*.

Alora que, conj. comp. A l'heure que, v. 1462. — Prov. *a l'ora que*.

Esora, adv. A cette heure. — Prov. *esta hora*.

En buen ora, adv. comp. En bonne heure. — Prov. *en bon' hora*.

Oracion (lat. *orationem*), s. f. Oraison, prière, v. 54. — Prov. *oration*.

Orden (lat. *ordinem*), s. m. Ordre, congrégation religieuse, v. 2383. — Prov. *orden*.

Oreiada, s. f. Action de tirer l'oreille, v. 3316. — Prov. *aurelha*, oreille.

Orient (lat. *orientem*), s. m. Orient, v. 1296. — Prov. *orient*. Ch. de Rol. *orient*.

Oro (lat. *aurum*), s. m. Or. — Prov. *aur*. Ch. de Rol. *or*.

Dorado, part. pass. de Dorar (lat. *deaurare*). Doré, v. 88. — Prov. *daurat*.

Exorado, part. pass. de Exorar. Doré, v. 741. Voyez à ce vers la note. — Prov. *eisaurat*, de *eisaurar*.

Osar (du lat. *ausus*), v. Oser, s'enhardir. — Prov. *ausar*. Voy. de Charl. *oser*.

Ospedado (lat. *hospitem*), s. m. Hôte, celui qui reçoit l'hospitalité, v. 2272. Voy. Huesped. — Prov. *hoste*.

Ospedado, s. m. Hospitalité, v. 247.

Otero, s. m. Hauteur, tertre, colline, v. 562. — Prov. *aut*, haut.

Otorgar, Atorgar, v. Octroyer, accorder. — Prov. *autorgar*.

Otorgado, part. pass. de Otorgar. Octroyé, v. 261. — Prov. *autorgat*.

Otro (lat. *alterum*), adj. indét. Autre. — Prov. *altre*, *autre*. Ch. de Rol. *altre*.

Otro tal, adj. Le même, semblable, pareil. — Prov. *atretal*, *altretal*. Ch. de Rol. *altretel*.

Otro tanto, adj. Qui représente le même nombre, v. 733.

Otro tanto, adv. Autant, de même, ainsi, v. 2875. — Prov. *atretant*. Ch. de Rol. *altretant*.

Otrosi, adv. Pareillement, de même, v. 3573. — Prov. *atresei*. Ch. de Rol. *altresi*.

Oveja (lat. *ovicula*), s. f. Brebis, v. 488. — Prov. *ovella*, *oveilla*.

Oy, voy. Hoy.

Oyr, Oir (lat. *audire*), v. Entendre, ouïr, v. 288. — Prov. *auzir*. Ch. de Rol. *oïr*. Voy. de Charl. *oïr*.

Padre (lat. *patrem*), s. m. Père. — Prov. *pairo*.

Padrino (basse lat. *patrinus*), s. m. Parrain, v. 2148. — Prov. *pairi*.

Pagar (lat. *pacare*), v. Payer, v. 186. — Contenter, satisfaire, v. 69. — Prov. *pagar*, payer, satisfaire.

Pagado, part. pass. de Pagar. Payé, satisfait. — Prov. *pagat*.

Palabra (basse lat. *parabola*), s. f. Discours, parole, v. 26. — Prov. *paraula*.

Palacio (lat. *palatium*), s. m. Palais, v. 114. — Prov. *palaz*. Ch. de Rol. *paleis*. — M. Raynouard n'indique, dans le *Lexique roman*, que les formes *palai*, *palay*, *palait*. Le mot *palaz* se trouve dans les plus anciens monuments de la langue provençale. (Voyez le *Poëme sur Boëce*, v. 162.)

Palaciano, adj. Agréable, d'agrément, v. 1735. — Prov. *palaizi*, *palazi*, palatin, du palais.

Palafré, s. m. Palefroi. — M. Raynouard, dans le *Lexique roman*, ne cite que le mot *palafren*, plus moderne. — Prov. *palafre*. Ch. de Rol. *palefreid*.

Palo (lat. *palus*), s. m. Pal, pieu, poteau, v. 404, 1263. — Prov. *pal*.

Pan (lat. *panis*), s. m. Pain, blé. Voyez au vers 1182 la note. — Prov. *pan*, pain.

Paño (lat. *pannus*), s. m. Etoffe, drap, v. 3096. — Prov. *pan*, étoffe, lange. Ch. de Rol. *pan*, pan.

Par, prép. Par, au nom de, v. 3521. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *per*. Ch. de Rol. *par*.

Para, prép. comp. Vers, devers. — Par, au nom de, v. 3039. — Prov. *per*.

Parar (lat. *parare*), v. Préparer, disposer. — Conquérir, v. 911, 921, 945. — Arrêter, v. 616, 3700. — Prov. *parar*, préparer, disposer.

Parado, part. pass. de Parar. Préparé, disposé. — Prov. *parat*.

Parada, s. f. Arrêt, l'action du cheval lorsqu'il s'arrête, v. 1583.

Paraiso (lat. *paradisus*), s. m. Paradis, séjour des bienheureux dans le ciel, v. 351. — Prov. *paradis*. Ch. de Rol. *pareis*.

Parecer, v. Paraître, reparaître, v. 1882. — Prov. *pareisser*.

Aparecer, v. Apparaître, v. 335. — Prov. *apareysser*.

Pareia, s. f. Compagne, égale, v. 2771, 3461. — Prov. *parelha*.

Aparejado, part. pass. de Aparejar. Appareillé, assorti, v. 1982. — Prov. *apareillat*, de *apareillar*. Ch. de Rol. *apareillé*.

Paria, s. f. Butin, rançon, contribution, tribut. — Prov. *paria*, alliance; *pariar*, copartager.

Parir (lat. *parere*), v. Enfanter, v. 2604.

Pariente (lat. *parentem*), s. m. Parent. — Prov. *parent*. Ch. de Rol. *parent*.

Part, Parte (lat. *partem*), s. f. Part, portion. — Côté, direction, v. 134, 643. — Pouvoir, influence, v. 1947, 2045. — Prov. *part*. Ch. de Rol. *part*.

Apart, Aparte, adv. comp. A part, de côté. Voyez au vers 774 la note. — Prov. *a part*.

Partir (lat. *partiri*), v. Partager, départir, v. 518. — Partir, s'en aller. — Prov. *partir*, partager, partir.

Particion (lat. *partitionem*), s. f. Partage, v. 2576. — Prov. *particio*, *partizon*.

Apartar, v. Séparer, prendre à part. — Prov. *apartir*.

Departar, Departir, v. Séparer, départir, partager, v. 1522, 2739. — Prov. *departir*. Ch. de Rol. *departir*.

Departicion, s. f. Séparation, v. 2640. — Prov. *departimen*, *particio*, *partizon*. Ch. de Rol. *departie*.

Pasar, v. Passer, traverser, transpercer. — Prov. *passar*. Ch. de Rol. *passer*.

Pasado, part. pass. de Pasar. Passé, traversé. — Mort, trépassé, v. 3737. — Prov. *passat*.

Trespasar, v. Passer à travers, traverser, v. 403. — Prov. *trespassar*.

Pastor (lat. *pastor*), s. m. Pasteur, berger, v. 336. — Prov. *pastor*.

Pavor (lat. *pavor*), s. m. Peur, v. 1661, 3344. — Prov. *pavor*, *paor*. Ch. de Rol. *poür*.

Paz (lat. *pax*), s. f. Paix, repos. — Prov. *patz*.

En paz, adv. comp. En paix, v. 535. — Prov. *en patz*.

Pecado (lat. *peccatum*), s. m. Péché, v. 1713. — Prov. *peccat*.

Pechar (basse lat. *pectare*), v. Amender, payer, restituer, v. 988, 3247. — Prov. *pecha*, amende, impôt.

Pecho (lat. *pectus*), s. m. Poitrine, v. 3645. — Prov. *peich*.

Petral (lat. *pectorale*), s. m. Poitrail, v. 1516. — Prov. *peitral*.

Pedir (lat. *petere*), v. Demander, v. 133. — Prov. *repetir*, répéter.

Pelizon, Pellizon, voy. Piel.

Pelo (lat. *pilus*), s. m. Poil, cheveu. — Prov. *pel*.

Pendon, s. m. Pennon, flamme, banderole, v. 16. — Prov. *peno*, *penon*.

Pensar (lat. *pensare*), v. Penser, réfléchir, songer. — Prov. *pensar*. — Dans notre Poëme le verbe *pensar* est presque toujours suivi de la préposition *de*. Il en est de même dans le provençal. (Voyez le *Lexique roman*, t. IV, p. 495.)

Pensado, part. pass. de Pensar. Pensé, réfléchi. — Prov. *pensat*.

Peña (basse lat. *pinna*), s. f. Rocher, fort, v. 2701. Voyez la note sous ce vers. — Prov. *pena*, pignon, fort.

Peon, voy. Pie.

Peonada, voy. Pie.

Peor (lat. *pejor*), adj. compar. Pire, v. 3718. — Prov. *pejor*, *peior*. Ch. de Rol. *pejur*.

Pequeño, adj. Petit, jeune, en bas âge, v. 2093. — Prov. *pec*, ignorant, niais.

Perder (lat. *perdere*), v. Perdre, cesser d'avoir, de posséder. — Prov. *perdre*. Ch. de Rol. *perdre*.

Perdido, part. pass. de Perder. Perdu, v. 1049. — Prov. *perdut*.

Perdida, s. f. Perte, v. 2330. — Prov. *perda*, *perdea*. Ch. de Rol. *perte*.

Perdon, s. m. Pardon, v. 1908. — Prov. *perdo*, *perdon*.

Perdonar, v. Pardonner, gracier, v. 2044. — Prov. *perdonar*. Ch. de Rol. *pardumer*.

Perjurado, voy. Jura.

Pertenecer (lat. *pertinere*), v. Appartenir, convenir, v. 2095, 3310. — Prov. *pertener*, appartenir; *pertenensa*, appartenance.

Pesar (lat. *pensare*), v. Fâcher, chagriner, déplaire, peser moralement. — Prov. *pesar*, *pezar*. Ch. de Rol. *peser*.

Pesar, s. m. Ennui, souci, chagrin, v. 314. — Prov. *pesar*. Ch. de Rol. *pesance*.

Pesado, adj. Pesant, v. 86, 91. — Prov. *pessat*, *pezat*, pesé.

Peso (lat. *pensus*), s. m. Poids servant à déterminer la pesanteur des objets, v. 185. — Prov. *pes*.

Petral, voy. Pecho.

Picar, v. Piquer, v. 3391. Voyez la note sous ce vers. — Prov. *picar*.

Pie (lat. *pes*), s. m. Pied, v. 38. — Prov. *pe*. Ch. de Rol. *pied*.

En pie, adv. comp. Sur pied, debout, v. 2037, 3138. — Prov. *en pes*. Ch. de Rol. *en pied*.

Peon (lat. *pedonem*), s. m. Piéton, fantassin, homme de pied, v. 522. — Prov. *peo*. *peon*.

Peonada, s. f. Troupe à pied, v. 421, 926.

Piedad (lat. *pietatem*), s. f. Pitié, compassion, mi-

séricorde, v. 612. — Prov. *pietat*. Ch. de Rol. *pitet*.

Piedra (lat. *petra*), s. f. Pierre, v. 346. — Prov. *petra*.

Piel (lat. *pellis*), s. f. Peau, cuir, v. 4. — Prov. *pel*. Ch. de Rol. *pel*.

Pelizon, Pellizon, s. m. Pelisse, fourrure. — M. Raynouard, dans le *Lexique roman*, n'indique que le mot *pellico*. — Prov. *pelisso*, *pelisson*. Voy. de Charl. *pelizun*.

Pinar (du lat. *pinus*), s. m. Pinière, pineraie, v. 920. — Prov. *pin*, pin.

Plata, s. f. Argent, v. 81. — Prov. *plata*.

Plaza (lat. *platea*), s. f. Espace, v. 603. — Prov. *plassa*. Ch. de Rol. *place*.

Plazer (lat. *placere*), v. Plaire, v. 180. — Prov. *plazer*.

Placer, s. m. Plaisir, joie, contentement, v. 2160. — Prov. *plazer*.

Plazo (lat. *placitum*), s. m. Terme, délai légal, v. 212.

Pleito, s. m. Plaid, procès, différend, v. 3566. — Traité, v. 160. — Prov. *plag*, *plait*. Ch. de Rol. *plait*.

Plorar, Lorar (lat. *plorare*), v. Pleurer, v. 18 et passim. — Si le mot *lorar* n'est pas de ceux qui ont été rajeunis par le copiste, les deux formes *lorar* et *plorar* existaient simultanément au XIIe siècle. — Prov. *plorar*. Ch. de Rol. *plorer*. — *Lorar de los ojos*, pleurer des yeux, v. 1. — Ch. de Rol. *plurer des oilz*.

Poblado, voy. Pueblo.

Poco (lat. *paucus*), adj. Petit, peu considérable, v. 315. — Prov. *pauc*.

Poco, adv. Peu, v. 133. — Prov. *pauc*.

Poder, v. Pouvoir, avoir la puissance, la force, v. 1126. — Prov. *poder*.

Poder, s. m. Pouvoir, puissance, autorité, v. 494. — Prov. *poder*.

Potestad (lat. *potestatem*), s. m. Podestat, v. 1989. — Prov. *potestat*, *podestat*.

Poner (lat. *ponere*), v. Placer, poser, v. 171, 3066. — Prov. *aponher*, apposer.

Puesto, part. pass. de Poner. Placé, posté, v. 17. — Couché (en parlant du soleil), v. 419. — Disposé, réglé, v. 2151. — Prov. *apost*, apposé; *repost*, couché; *despost*, disposé.

Apuesto, part. pass. de Aponer. Paré, orné, ajusté, v. 724. — Prov. *apost*, de *aponher*, apposé.

Apuesto, adv. A propos, v. 1325. — Prov. *apost*, après.

Traspuesto, part. pass. de Trasponer. Transporté, bouleversé, v. 2794.

Por, prép. Pour, par, etc. — Dans le *Poema de Alexandro*, postérieur d'un siècle au *Poëme du Cid*, on trouve fréquemment *per*, employé au même sens. Faut-il voir là une fantaisie de l'auteur ou du traducteur espagnol du *Poëme d'Alexandre?* Quoi qu'il en soit, la préposition *por* revient exactement à la préposition *per*, qui se rencontre dans les plus anciens monuments provençaux; elle sert également à indiquer ou à caractériser une foule de rapports divers, et elle a le sens exact ou approximatif d'autres prépositions dont les principales sont : Pour, dans le but de, v. 133. — Par, v. 33. — Pour, contre, en échange de, v. 260. — Vers, v. 89. — Comme, v. 2758. — Quant à, v. 1285. — A l'intention de, en faveur de, v. 302. — Moyennant, au moyen de, par le moyen de, v. 772, 842. — A travers, v. 51. — En qualité de, v. 1409. — Au nom de, v. 2735. — A, v. 17. — Avec, v. 1651. — Sur, dans, en, v. 1121. — Après, v. 97. — De la part de, v. 1451. — Au lieu de, à la place de, v. 2525. — Par l'effet de, v. 33. — Prov. *per*. Ch. de Rol. *por*, pour.

Por fuerza, adv. comp. Par force. — Prov. *per forsa*.

Por tal que, conj. comp. Afin que, v. 436. — Prov. *per tal que*.

Pora, prép. comp. Pour, vers, v. 49.

Poró, adv. comp. Par où, v. 1529. — Prov. *per on*.

Porque, conj. Parce que, v. 250.

Porque, adv. Pourquoi, de quoi, par où, v. 297, 1398. — Prov. *per que*. Ch. de Rol. *porquei*, *pur quei*.

Porende, voy. Por et Ende.

Poridat, Poridad (du lat. *puritatem*), s. f. Confidence, secret. — Prov. *puritat*, pureté, netteté.

Pórpola (du lat. *purpura*), s. f. Pourpre (sorte d'étoffe), v. 2217. — Prov. *porpra*, *polpra*.

Portero (lat. *portarius*), s. m. Portier. — Prov. *portier*.

Posar (lat. *pausare*), v. Placer, poser, loger, v. 55. — Prov. *pausar*.

Posada, Possada, s. f. Logis, campement, v. 25 et passim.

Potestad, voy. Poder.

Poto (lat. *podium*), s. m. Puy, mont, coteau, v. 871. — Prov. *poig*, *puoi*. Ch. de Rol. *pui*. Voy. de Charl. *pui*.

Puiar, v. Monter, s'élever, v. 2708. — Prov. *poiar*, *puiar*. Ch. de Rol. *puier*.

Preciar, voy. Prez.

Precioso, voy. Prez.

Pregon (lat. *præconem*), s. m. Héraut, v. 660. — Prov. *pregonessa*, publication, promulgation.

Pregonado, part. pass. de Pregonar. Qui est publié, annoncé par héraut, v. 3284.

Preguntar (lat. *percontari*), v. Demander, interroger, s'informer, v. 1834.

Premer (lat. *premere*), v. Comprimer, abaisser, v. 734. — Prov. *premer*, comprimer.

Premia (A), adv. comp. Par force, par violence, v. 1202. — Prov. *apremer*, opprimer, contraindre.

Prender (lat. *prendere*), v. Prendre, saisir, v. 348, 3724. — Enlever, ôter, v. 1713. — Recevoir, accepter, v. 3491. — Prov. *prendre*.

Preso, Priso, part. pass. de Prender. Pris, attaché, serré, v. 625, 3087. — Prov. *pres*. Ch. de Rol. *pris*.

Presa, s. f. Ganse, attache, v. 3099. — Prov. *presa*, prise, capture.

Prison, s. f. Prise, capture, prisonnier, v. 1017. — M. Raynouard, dans le *Lexique roman*, ne cite que le mot espagnol *prision*, qui est plus moderne. — Prov. *priso*, *prison*. Ch. de Rol. *prisun*, prisonnier.

Presend, s. m. Présent, don, v. 1657. — Prov. *present*. Ch. de Rol. *present*.

Presentaia, Presentaya, s. f. Présent, don, v. 524, 886.

Presentar (lat. *præsentare*), v. Présenter, offrir, v. 1004. — Prov. *presentar*. Ch. de Rol. *presenter*.

Empresentar, v. Donner, offrir en présent, v. 880.

Preso, voy. Prender.

Prestar (lat. *præstare*), v. Prêter, v. 118. — Servir, être utile, v. 1306, 3646. — Prov. *prestar*, prêter.

Presto (lat. *præstitus*), adj. Prêt, disposé, v. 1682. — Prov. *prest*. Voy. de Charl. *prest*.

Emprestar, v. Demander, prendre en prêt, emprunter, v. 3260. — Prov. *prestar*, prêter.

Prez (lat. *pretium*), s. m. Prix, valeur, v. 1756. — Prov. *pretz*, *pres*.

Preciar, v. Priser, apprécier, estimer, v. 77. — Prov. *prezar*. Ch. de Rol. *preiser*.

Preciado, part. pass. de Preciar. Prisé, apprécié, estimé. — Prov. *prezat*.

Precioso (lat. *pretiosus*), adj. Précieux, v. 1770. — Prov. *precios*.

Prestar, s. m. Prix, valeur, mérite, v. 679, 1440. — Prov. *pretz*, prix, valeur, mérite; *prezar*, avoir du prix.

Apreciadura, s. f. Estimation, équivalent, v. 3252, 3262. Voyez au vers 3252 la note.

Priesa, s. f. Promptitude, célérité, hâte, v. 595. — Prov. *pressa*, *preissa*, presse, foule. Ch. de Rol. *presse*.

Apriesa, Apriessa, adv. comp. Promptement, avec célérité.

Presurado, part. pass. de Presurar. Pressé, v. 137. — Prov. *prezurat*, de *prezurar*, pressuré.

Prieto, adj. Obscur, noirâtre, qui est avant l'aube, v. 1695.

Prima (basse lat. *prima*), s. f. Prime (la première des heures canoniales), v. 3071. — Prov. *prima*.

Prima, s. f. Cousine, v. 936, 2790. — Prov. *prim*, proche parent.

Primo, adj. Délicat, élégant, v. 3101. — Prov. *prim*.

Primero (lat. *primarius*), adj. Premier, v. 2396. — Adv. Premièrement, d'abord, v. 140. — Prov. *primer*. Ch. de Rol. *premer*, *primer*. Voy. de Charl. *primer*.

Priso, voy. Prender.

Prison, voy. Prender.

Privado, adv. Promptement, sans retard, v. 89. Voyez à ce vers la note. — Prov. *privat*, privé, secret, particulier.

Pro, s. m. et f. Bien, profit, avantage. — Qualité, distinction, v. 239. — Prov. *pro*. Ch. de Rol. *prod*.

Pro, adj. Preux, homme de bien, v. 1394. — Ch. de Rol. *proz*.

Provechoso, adj. Avantageux, profitable, v. 1242. — Prov. *profechos*, *profeitos*.

Probado, part. pass. de Probar (lat. *probare*). Eprouvé, constaté, v. 2532. — Prov. *proat*, *aprobat*, de *proar*, *aprobar*.

Pueblo (lat. *populus*), s. m. Peuple, v. 1326. — Lieu habité, v. 909. — Prov. *poble*, peuple.

Poblar, v. Peupler, s'établir, v. 565. — Prov. *poblar*.

Poblado, part. pass. de Poblar. Peuplé, v. 1095. — Prov. *poblat*.

Poblado, s. m. Lieu peuplé, habité, v. 393.

Puent (lat. *pontem*), s. f. Pont, v. 150. — Prov. *pont*.

Puerta (lat. *porta*), s. f. Porte. — Prov. *porta*.

Puerto (lat. *portus*), s. m. Port, défilé dans les montagnes, v. 959. — Prov. *port* (pour les navires). Ch. de Rol. *port*, défilé.

Pues, conj. Puisque, v. 998. — Interj. Eh bien! v. 1047. — Prov. *pueis*, *pos*, *pus*.

Pues que, conj. comp. Puisque, v. 219, 247. — Afin que, car, v. 444. — Prov. *pueis que*, *pos que*, puisque.

Despues, adv. Puis, après, ensuite, v. 140. — Prov. *pueis*.

Despues que, conj. comp. Puisque, après que, v. 407, 892. — Prov. *despuois*, *depueis*, puisque, depuis que.

Puesto, voy. Poner.

Puiar, voy. Poyo.

Pulgada, s. f. Pouce (mesure, la douzième partie du pied), v. 3301. Voyez à ce vers la note. — Prov. *polga*, pouce.

Puño (lat. *pugnus*), s. m. Poignet, v. 3100. — Prov. *punh*, poing, poignée. Ch. de Rol. *punz*, *poign*, *puign*.

Punto (lat. *punctum*), s. m. Point, moment (terme d'astrologie), v. 295. — Prov. *punt*.

Apuntar, v. Poindre, commencer à paraître, v. 462. — Prov. *apontar*, appuyer.

Quadra, s. f. Salle ou chambre de compagnie (ainsi appelée parce qu'elle était carrée?), v. 1905.

Qual (lat. *qualis*), pron. relat. Quel, v. 1674. — Prov. *qual*. Ch. de Rol. *quel*.

Quando (lat. *quando*), adv. Quand, lorsque, alors que, v. 59. — Puisque, v. 801. Voyez au vers 59 la note. — Prov. *quan*. Ch. de Rol. *quant*.

Quant, Quanto (lat. *quantum*), adv. Combien, v. 233, 1599. Voyez au vers 233 la note. — Prov. *quant*.

Quanto, adj. Combien, quel nombre. — Prov. *quant*. Ch. de Rol. *quant*.

Quanto que, adv. comp. Combien que, tant que, v. 111. — Prov. *quant que*. Ch. de Rol. *quanque*.

Daquando, conj. comp. En tant que, v. 2140. Voyez à ce vers la note. — Prov. *en cant*.

Quatro (lat. *quatuor*), adj. num. Quatre, v. 260. — Prov. *quatre*. Ch. de Rol. *quatre*.

Quarto (lat. *quartus*), adj. Quatrième, v. 673. — Prov. *quart*. Ch. de Rol. *quart*.

Que (lat. *quem*), pron. relat. Qui, que, lequel. — Prov. *que*. Ch. de Rol. *que*.

Que (lat. *quod*), pron. relat. Quoi, quelle chose, ce que, v. 195. — Prov. *que*. Ch. de Rol. *que*.

Que, conj. Que. — La conjonction *que* a en outre, dans le *Poëme du Cid*, le sens exact ou approximatif de diverses autres conjonctions, telles que : Afin que, pour que, v. 93, 168. — De manière que, de sorte que, v. 145, 376. — Parce que, vu que, v. 791. — Pourvu que, v. 1442. — Supposé que, v. 628, 676. — Prov. *que*.

Que, conjonctif, combiné avec d'autres mots, forme dans notre Poëme des conjonctions composées spéciales, comme *de que*, *porque*. Voy. Des et Por.

Que, adv. de temps. Où, v. 205. — Prov. *que*, *ce*.

Quebrar (lat. *crepare*), v. Crever, percer. Voyez au vers 235 la note. — Prov. *crebar*.

Quebrado, part. pass. de Quebrar. Brisé, v. 754. — Prov. *crebat*, crevé, percé.

Quebrantar, v. Renverser, briser, v. 34, 361. Voyez au vers 34 la note. — Prov. *crebantar*. Ch. de Rol. *creventer*.

Quedo (lat. *quietus*), adj. Tranquille, v. 710, 2223. — M. Raynouard n'indique, dans le *Lexique roman*; que le mot *quieto*. — Prov. *quetz*.

Quenta, voy. Contar.

Querer (lat. *quærere*), v. Vouloir, v. 76. — Aimer, chérir, v. 276. — Rechercher, v. 3561. Voyez à ce vers la note. — Prov. *querer*, quérir, chercher, demander, convoiter. Ch. de Rol. *querre*.

Querido, part. pass. de Querer. Aimé, chéri, v. 1612.

Conquisto, part. pass. de Conquerir. Conquis. — Prov. *conques*, part. pass. de *conquerir*; *conquist*, conquête. Ch. de Rol. *cunquis*, de *cunquere*.

Quexar, v. Plaindre, v. 860, 3219. — Prov. *querelar*, *querelhar*, chagriner, plaindre, porter plainte.

Aquexar, v. Chagriner, affliger, plaindre, v. 1183.

Qui (lat. *qui*), pron. relat. Qui, v. 126. — Prov. *qui*. Ch. de Rol. *qui*.

Quien, pron. relat. Qui, v. 882. — Prov. *quin*, *quinh*, quel.

Quiquier, Quisquier, pron. indéf. Quiconque, quelque chose, v. 512, 2367. — Ce mot est composé de *qui* ou *quis* (qui, que), et de *quier*, contraction de *quiera*, 3e pers. sing. du subjonctif de *querer* (vouloir). — Prov. *qui que*, qui que ce soit.

Quisqadauno (lat. *unusquisque*), pron. indéf. Chacun, v. 1145. — Ce mot ne se trouve qu'une seule fois dans le *Poëme du Cid*, et je serais tenté de croire que le poëte l'a fabriqué pour le besoin de son vers. — Prov. *qui*, qui, et *cada un* ou *quada un*, chacun.

Quince, voy. Cinco.

Quinientos, voy. Cinco.

Quinta, voy. Cinco.

Quinto, voy. Cinco.

Quiñonero, s. m. Part qu'on a dans un gain, dans un bénéfice, v. 519. Voyez à ce vers la note. — Prov. *quinh*, quel.

Quitar (basse lat. *quietare*), v. Quitter, abandonner un lieu, une personne, v. 211, 395. — Tenir quitte, v. 542, 894. — Acquitter, v. 1544, 1561. — Dispenser, v. 3000. — Prov. *quitar*.

Quito, adj. Quitte, exempt, v. 1378, 1547. — Prov. *quitis*. Ch. de Rol. *quite*.

Quizas, adv. Qui sait? peut-être, v. 2509. Voyez à ce vers la note. — Prov. *qui sab*.

Racion, Razon (lat. *rationem*), s. f. But, motif, v. 3106. — Parole, discours, raisonnement, v. 19, 2782. — Ration, part, partage, v. 2476. — Prov. *razo*, *razon*, *raxio*, *raxion*, *ration*. Ch. de Rol. *raisun*, *raison*.

Razonar (lat. *ratiocinari*), v. Avouer, déclarer, v. 1347. — Prov. *razonar*.

Rama (lat. *ramus*), s. f. Rameau, branche, v. 2708. — Prov. *ram*, *rama*.

Derramado, part. pass. de Derramar. Dispersé, éparpillé, v. 468. — Prov. *derramat*, de *derramar*, effeuillé.

Rancado, part. pass. de Rancar. Mis en déroute, v. 772. Voy. Arrancar. — Prov. *arancat*, *arrancat*, de *arancar*, *arrancar*, séparé, détaché.

Rander (lat. *reddere*), v. Rendre, v. 2591. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *rendre*. Ch. de Rol. *rendre*.

Ranzal, s. m. Toile façonnée, v. 183, 3098. — Prov. *ransan*.

Rapaz (lat. *rapax*), s. m. Jeune garçon, v. 3301. — Prov. *rapatz* (adj.), rapace, avide.

Rastar (lat. *restare*), v. Rester, demeurer, v. 693. — Prov. *restar*.

Rastado, part. pass. de Rastar. Resté, demeuré, v. 1741, 2280. — Prov. *restat*.

Rastro, s. m. Trace, vestige, v. 392.

Raxar, v. Couper, déchirer, v. 3667. — Prov. *rayssar*.

Rayar (lat. *radiare*), v. Rayonner, briller, v. 231. — M. Raynouard, dans son Lexique, ne signale que le verbe espagnol *radiar*. — Prov. *raiar*, *rayar*. Ch. de Rol. *raier*, couler.

Razon, voy. Racion.

Razonar, voy. Racion.

Real, voy. Rey.

Rebata, s. f. Rixe, alerte, v. 474, 2305. — Prov. *rabasta*, querelle, dispute.

Rebtar, voy. Riebto.

Recabdo, s. m. Message, v. 1502. — Précaution, v. 24, 43. — Aide, secours, v. 2766. — Compte, v. 807. — Sagesse, prudence, v. 1721.

Recabdar, v. Remplir un message, v. 1490. — Mettre à l'abri, garantir, v. 3109. — Prov. *recaptar* (?), rétablir, racheter.

Recabdado, part. pass. de Recabdar. Qui a pourvu, qui a pris une sage précaution, v. 2016.

Recebir (lat. *recipere*), v. Recevoir, accepter. — Prov. *recebre*.

Recombrar, Reconbrar, v. Se rallier, v. 1152. — Abaisser, v. 3700. — Prov. *reconjar*, rapprocher, rajuster.

Recordar, voy. Cuer.

Recudir, v. Satisfaire, donner satisfaction, v. 3225, 3281.

Red (lat. *rete*), s. f. Rets, filet, réseau, v. 2292, 2311. — Prov. *ret*.

Redondo (lat. *rotundus*), adj. Rond, v. 562. — Prov. *redon, redonda*, rond, ronde.

Refecho, voy. Facer.

Regno, voy. Rey.

Relumbrar, voy. Lumbre.

Remaner, Remanecer (lat. *remanere*), v. Demeurer, rester, v. 831, 1816. — Prov. *remaner*. Ch. de Rol. *remaneir*.

Remanido, part. pass. de Remaner. Qui est demeuré, resté, v. 281, 1316. — Prov. *remazut*.

Rencura, s. f. Chagrin, sujet de plainte, v. 2873, 3214. — Prov. *rancura*. Ch. de Rol. *rancune*.

Repentir, v. Se repentir, v. 1087, 2626. — Prov. *repentir*. Ch. de Rol. *repentir*.

Repentido, Repiso, part. pass. de Repentir. Qui se repent, v. 3569, 3581. — Prov. *repentit*.

Responder (lat. *respondere*), v. Répondre, v. 131. — Prov. *respondre*. Ch. de Rol. *respondre*.

Resucitar, v. Ressusciter, v. 347.

Retenedor, voy. Tener.

Retener, voy. Tener.

Retraer, voy. Traer.

Rey (lat. *regem*), s. m. Roi. — Prov. *rei, rey*. Ch. de Rol. *rei*. Voy. de Charl. *rei*.

Real (lat. *regalis*), adj. Royal, v. 871. — Prov. *reial, real*.

Real, s. m. Appartement, v. 2188.

Regno, Reyno (lat. *regnum*), s. m. Royaume, v. 395, 3016. — Prov. *regne*.

Reynado, s. m. Royaume, v. 211. — Prov. *regnat*. Ch. de Rol. *regnet*.

Rezar (lat. *precari*), v. Prier, réciter, v. 238.

Ribera, voy. Rio.

Rico (goth : *riick*), adj. Riche, puissant, magnifique. — Prov. *ric*. Ch. de Rol. *riche*.

Riquesa, s. f. Richesse, v. 489. — Prov. *riqueza, riquesa*. Voy. de Charl. *richesce*.

Rictad, Ritad, s. f. Richesse, v. 696, 1198. — Prov. *rictat*. Voy. de Charl. *richetet*.

Riebto, s. m. Défi, v. 3269.

Rebtar, v. Accuser, défier, v. 3454. — Prov. *reptar*.

Rebtado, part. pass. de Rebtar. Accusé, défié, v. 3403. — Prov. *reptat*.

Rienda, s. f. Rêne, bride. — Prov. *regna*.

Arrendar, v. Attacher par la bride, v. 2789. Voyez à ce vers la note. — Prov. *aregnar, arregnar*.

Asorrendar, v. Tirer un cheval par la bride, v. 3677. Voyez à ce vers la note.

Rio (lat. *rivus*), s. m. Rivière, v. 912. — Prov. *riu*, ruisseau.

Ribera, s. f. Rive, plaine, v. 642. — Prov. *ribeira*.

Robado, part. pass. de Robar. Ravi, pillé, v. 802. — Prov. *raubat*, de *raubar*.

Robredo, s. m. Lieu planté de rouvres, rouvrai, v. 2707. — Prov. *roure*, rouvre, robre.

Rogar (lat. *rogare*), v. Prier. — Le *Lexique roman* ne donne point *rogar*; mais on y trouve une foule de mots dans lesquels ce verbe se combine avec une préposition, comme: *derogar, interrogar, subrogar, prorogar*.

Rogado, part. pass. de Rogar. Prié, v. 1771.

Rogador, s. m. Intercesseur, v. 2090.

Ropa, s. f. Vêtement, v. 489. — Prov. *rauba*.

Roydo, s. m. Bruit, v. 704. — Prov. *bruit, bruida*.

S, pron. pers., contraction de Se, se trouve employé plusieurs fois dans le *Poëme du Cid*, comme affixe, après des mots terminés par

une voyelle, v. 49, 1183. Voyez au vers 49 la note. — Prov. *s*.

Sabana (basse lat. *sabana*), s. f. Nappe, v. 183. — Prov. *savena*, voile.

Saber (lat. *sapere*), v. Savoir. — Apprendre, v. 989. — Prov. *saber*, savoir, apprendre. Ch. de Rol. *saveir*. Voy. de Charl. *saver*.

Sabidor, s. m. Instruit, v. 1958. — Prov. *sabedor*.

Sabor (lat. *sapor*), s. m. et f. Désir, plaisir. (Voy. Aldrete, *Del orig. de la leng. castell.*, lib. II, cap. VI.) — Prov. *sabor*, goût, plaisir.

Sacar, v. Tirer. — Attirer, v. 444, 587. — Retirer, rapporter, v. 125.

Salado, part. pass. de Salar (lat. *salire*). Salé, v. 1098. — Prov. *salat*, de *salar*.

Salir (lat. *salire*), v. Sortir. — Prov. *salir*.

Salido, s. m. Sorti, exilé, v. 963, 989. — Prov. *salit*.

Salto (lat. *saltus*), s. m. Saut, bond, assaut. — Prov. *saut*, saut, bond. Ch. de Rol. *salt*, *asalt*.

Salud (lat. *salutem*), s. f. Salut, salutation, v. 936. — Prov. *salut*. Ch. de Rol. *salut*.

Saludar (lat. *salutare*), v. Saluer. — Prov. *saludar*.

Salvar (lat. *salvare*), v. Sauver, préserver, v. 340. — Prov. *salvar*.

Salvo, s. m. Garantie, sûreté, v. 119. — Prov. *salv* (adj.), sauf, sauve. Ch. de Rol. *salve*, sauve.

Sancto, San (lat. *sanctus*), adj. Saint, v. 48, 233. — Prov. *sanct*, *san*. Ch. de Rol. *sancte*, sainte.

Santidad (lat. *sanctitatem*), s. f. Sainteté, saint lieu, v. 3067. — Prov. *sanctitat*.

Santiguar (lat. *sanctificare*), v. Signer, faire le signe de la croix, v. 216. — Prov. *sanctificar*, sanctifier, consacrer.

Sangre (lat. *sanguis*), s. f. Sang. — Prov. *sang*. Ch. de Rol. *sanc*.

Sangriento, adj. Sanglant, ensanglanté, v. 788, 1760. — Prov. *sanglentat*, ensanglanté; *sanguinenc*, sanguin. Ch. de Rol. *sanglent*.

Sano (lat. *sanus*), adj. Sain, v. 75. — Prov. *san*.

Saña, s. f. Colère, v. 22.

Sazon, s. f. Saison, moment favorable, bon point, v. 1996. — Prov. *sazon*, saison, temps.

Se, Ge (lat. *se*), pron. pers. m. et f. 3e pers. sing. et pl. Se, soi, lui, il, elle, eux, elles. Voy. S. — Prov. *se*.

Si (lat. *sibi*), pron. pers. m. et f. 3e pers. Soi, v. 2269. — Prov. *si*.

Sé (lat. *seu*, *sive*), conj. altern. Soit, ou, v. 1410. Voyez à ce vers la note.

Seder, Seer (lat. *sedere*), v. Seoir, asseoir, siéger, être assis, se tenir. — Prov. *sezer*, *seire*. Ch. de Rol. *sedeir*, *seir*.

Seguda, v. employé substantivement. Poursuite. — Prov. *executar*, exécuter, actionner, poursuivre.

Segudador, s. m. Qui poursuit, qui est apte à poursuivre, v. 3531.

Seis (lat. *sex*), adj. num. Six, v. 307, 3621. — Prov. *seis*.

Sesenta (lat. *sexaginta*), adj. num. Soixante, v. 1427. — Prov. *seissenta*. Ch. de Rol. *seisante*.

Seiscientos, voy. Seis et Cien.

Sellar, v. Sceller, mettre un sceau, v. 1965. — Prov. *sagellar*, *sellar*. Ch. de Rol. *seieler*; *seel*, sceau. — M. Raynouard ne donne, dans le *Lexique roman*, que l'espagnol *sigilar* et le provençal *sagellar*, omettant d'indiquer, dans les deux langues, la forme ancienne et populaire de ce mot.

Sellado, part. pass. de Sellar. Scellé, qui a le sceau, v. 24. — Prov. *sagelat*, *sellat*, *svellat*.

Semana, voy. Siete.

Semejar (lat. *simulare*), v. Sembler, v. 157. — Prov. *semblar*, *semlar*.

Sentir (lat. *sentire*), v. Sentir, ressentir, v. 2750. — Prov. *sentir*.

Seña, s. f. Signe, marque, indice, v. 1343. — Enseigne, étendard, v. 484. — Prov. *segna*, *senha*. Ch. de Rol. *enseigne*, *ensengne*. — Comme nous aurons encore l'occasion de le remarquer, l'*ñ* espagnol équivaut au *gn* et au *nh* des Provençaux.

Enseñar, v. Enseigner, apprendre, v. 2554. — Prov. *enseignar*, *ensenhar*.

Señero, adj. Qui va en particulier, v. 2819.

Senos, Seños, Senos, adj. pl. En particulier.

Señor (lat. *senior*), s. m. Seigneur, maître, v. 8. — Prov. *seignor*, *senhor*. Ch. de Rol. *seignor*.

Señora, s. f. Dame, souveraine. — Prov. *senhoressa.*

Señorio, s. m. Seigneurie, domination, pouvoir, v. 629. — Prov. *senhoria, seignoria.*

Ser, s. m. Sieur, sire, v. 3125. — Prov. *sier.* Ch. de Rol. *sire.*

Ser (lat. *esse*), v. Etre. — Prov. *esser.*

Servir (lat. *servire*), v. Servir, v. 1377. — Prov. *servir.* Ch. de Rol. *servir.*

Servido, part. pass. de Servir. Servi, v. 73, 270. — Prov. *servit.* Ch. de Rol. *servit.*

Servicio (lat. *servitium*), s. m. Service, v. 69, 1543. — Prov. *servisi, servizi.* Ch. de Rol. *servise.*

Sesenta, voy. Seis.

Seso (lat. *sensus*), s. m. Sens, avis, v. 1519, 2698. — Prov. *sen.*

Si, voy. Se.

Si (lat. *si*), conj. Si, v. 20. — Prov. *si.*

Si (lat. *sic*), adv. d'affirmation. Si, oui. — Prov. *si.* Ch. de Rol. *si.*

Sí, adv. Ainsi, v. 423. — Prov. *si.* Ch. de Rol. *si.*

Siglo, Siglo (lat. *seculum*), s. m. Siècle, monde, v. 1303, 1453. — M. Raynouard, dans son Lexique, ne donne que *siglo.* — Prov. *segle.* Ch. de Rol. *secle.*

Siella (lat. *sella*), s. f. Selle, v. 825. — M. Raynouard indique seulement *silla*, qui me paraît de seconde formation. — Prov. *sella.* Ch. de Rol. *sele, selle.*

Ensellar, v. Enseller, seller, harnacher, v. 318. — M. Raynouard indique seulement la forme moderne *ensillar.* — Prov. *ensellar.*

Ensellado, part. pass. de Ensellar. Sellé. — Prov. *ensellat.*

Siempre (lat. *semper*), adv. Incessamment, continuellement, v. 858. — Prov. *sempre.* Ch. de Rol. *sempres.*

Sierra, s. f. Col, défilé dans les montagnes, v. 566, 1832. — Prov. *sera*, défilé dans les montagnes, et *serra*, scie.

Siete (lat. *septem*), adj. num. Sept, v. 2259. — Prov. *set.* Ch. de Rol. *set.*

Semana (lat. *septimana*), s. f. Semaine, v. 581. — Prov. *setmana, semmana.*

Siglo, voy. Siglo.

Sin, Sines (lat. *sine*), prép. Sans. — Prov. *sens, senes.* Ch. de Rol. *seinz.*

Siniestro (lat. *sinistrum*), adj. Gauche, v. 12. — Prov. *senestre, sinestre.* Ch. de Rol. *senestre.*

Sinon, voy. Non.

Siñar (lat. *signare*), v. Signer, faire le signe de la croix, v. 414. Voy. Seña. — Prov. *signar, sinhar.* Ch. de Rol. *seignar.*

Si quier, interj. Plût à Dieu que, v. 2969.

Siquier, adv. Même, v. 3718. — Ce mot, qui s'est conservé dans la langue espagnole, en prenant la voyelle euphonique (*siquiera*), est composé de *si* (si, ainsi), et de *quier* (ou *quiera*), 3e pers. sing. du subjonctif du verbe *querer* (vouloir). — Prov. *si*, si, ainsi, et *querer*, demander, désirer.

So, voy. Su.

So (lat. *sub*), prép. Sous, v. 2297. — Ch. de Rol. *suz.*

Soberano, adj. Considérable, supérieur, souverain, v. 110. — Prov. *sobeiran.*

Sobre (lat. *supra*), prép. Sur, dessus, par-dessus. — Prov. *sobre.*

Sobregonel, s. m. Surcot, par-dessus de robe ou de gonelle, v. 1595. — M. Raynouard ne donne pas le mot *sobregonel;* mais on trouve dans le *Lexique roman* la préposition *sobre*, sur, par-dessus, et le substantif *gonel*, robe, tunique.

Sobreliebar, v. Garantir, v. 3490. Voy. Levar.

Sobrepeliza (basse lat. *superpellicium*), s. f. Surplis, v. 1590. — Prov. *sobrepelitz.*

Sobrevienta, s. f. Sur-vent, aventure fâcheuse, v. 2291. — M. Raynouard n'a cité dans son Lexique, ni ce mot, ni la forme moderne *sobreviento.* — Prov. *sobrevent*, sur-vent, vent-arrière.

Sobrino, s. m. Neveu, v. 749.

Sol (lat. *sol*), s. m. Soleil, v. 231. — Prov. *sol.*

Solaz (lat. *solatium*), s. m. Soulas, plaisir, agrément, v. 228, 2883. — Prov. *solatz.*

Soldada, s. f. Solde, salaire, soulte, v. 80, 1135. — Prov. *soldada.*

Soler (lat. *solere*), v. Souloir, avoir coutume, v. 3392. — Prov. *soler.*

Solo (du lat. *solus*), adv. Seulement, v. 1084. — Prov. *sol.*

Soltar, v. Lâcher, abandonner, laisser libre, v. 10. — Prov. *solver.*

Suelto, part. pass. de Soltar. Laissé libre, v. 1408, 1416. — Prov. *sout*, de *soloer*.

Soltura, s. f. Absolution, v. 1697, 1711. — Prov. *solta*, soulte.

Sombrero, s. m. Chapeau, v. 2809. — Prov. *ombreira*, ombrière, lieu ombragé; *ombreiar*, ombrager, faire de l'ombre; *solombrar*, ombrager, mettre à l'ombre.

Somo (En), Ensomo, adv. comp. Dessus. — Prov. *en som*. Ch. de Rol. *en sum*.

Sonar (lat. *sonare*), v. Sonner, résonner, retentir. — Prov. *sonar*. Ch. de Rol. *suner*.

Sonreisar, Sonrreisar (lat. *subridere*), v. Sourire, v. 154, 299. — Prov. *somrire*.

Soñado, voy. Sueño.

Sortear, v. Tirer au sort, v. 3622.

Sosanar (lat. *subsannare*), v. Dédaigner, faire fi d'une chose, v. 1028. — Prov. *soanar*.

Sospecha, s. f. Soupçon, inquiétude, v. 126. — Prov. *sospecha*.

Sospiro (lat. *suspirium*), s. m. Soupir, v. 3370. — Prov. *sospir*.

Sospirar (lat. *suspirare*), v. Soupirer, v. 6, 277. — Prov. *sospirar*.

Spedirse, voy. Espedirse.

Sperar, voy. Esperar.

Spinar (du lat. *spina*), s. m. Epinier, lieu planté d'épines, buisson, v. 396. Voyez à ce vers la note. — Prov. *espina*, épine; *espinar*, piquer d'épines.

Spiritual (lat. *spiritualis*), adj. Spirituel, v. 301. Voyez à ce vers la note. Nous ajouterons que dans les anciens manuscrits provençaux les copistes supprimaient volontiers l'*e* initial dans les mots de ce genre : ainsi dans la *Nobla Leyczon*, l'on trouve plusieurs fois *sperit* ou *spirit* pour *esperit* ou *espirit*, qu'appelle la mesure. (Voy. *Poésies originales des Troubadours*, t. II.)

Su (lat. *suus*, *sua*), pron. poss. m. et f. 3e pers. Son, sa, v. 16. — Prov. *sua*, sa. Ch. de Rol. *se*; *sue*, sienne.

Suyo (lat. *suus*), pron. poss. m. 3e pers. Sien, v. 66. — Prov. *sieus* (sujet), *sieu* (régime).

So (lat. *suus*), pron. poss. m. 3e pers. Son, sien, v. 1113. — Prov. *soe*, *so*.

Subir, v. Monter, faire monter, v. 1619, 1652.

Sucio, adj. Sale, souillé, v. 2301. — Prov. *suil*, souillure, saleté.

Sudiento (du lat. *sudare*), adj. Suant, v. 1760. — Prov. *suzar*, suer.

Suelo (lat. *solum*), s. m. Sol, terre, v. 2216. — Prov. *sol*.

Suelto, voy. Soltar.

Sueño (lat. *somnus*), s. m. Sommeil, v. 408. — Songe, rêve, v. 409. — Prov. *son*, sommeil; *somnhe*, songe, rêve.

Soñado, part. pass. de Soñar (lat. *somniare*). Songé, rêvé, v. 415. — Prov. *sognat*, de *sognar*. — Le *gn* des Provençaux équivaut à l'*ñ* des Espagnols.

Sufrir (lat. *sufferre*), v. Supporter, v. 1795. — Prov. *suffrir*, *sufrir*. Ch. de Rol. *suffrir*.

Suso (lat. *susum*, *sursum*), adv. Sus, là-haut, en haut, v. 2216. — Prov. *sus*.

Suyo, voy. Su.

T, pron. pers., contraction de Te, a été plusieurs fois employé par notre auteur, comme affixe, après des mots terminés par une voyelle, v. 354, 3328. Voyez au vers 354 la note. — Prov. *t*.

Tablado (du lat. *tabula*), s. m. Espèce de tableau, v. 1610, 2259. Voyez au vers 1610 la note.

Tacha (arabe : *taca*), s. f. Tache, v. 2625. — Prov. *taca*, tache; *tachar*, tacher. Ch. de Rol. *teche*.

Taiar, v. Tailler, couper, trancher, v. 1181. — Prov. *talar*, *tailhar*. Ch. de Rol. *tailler*.

Taiador, Tajador, adj. Tranchant, v. 788, 2736. — Prov. *talador*, *talhador*, tailleur, coupeur, qui taille, qui coupe, qui tranche.

Contalar, v. Tailler, couper. — Prov. *entalhar*.

Tal (lat. *talis*), adj. Tel. — Prov. *tal*. Ch. de Rol. *tel*.

Tal, s. m. Tel, v. 3513. — Prov. *tal*. Ch. de Rol. *tel*.

Atal, adj. Tel, v. 2638, 3530. — Prov. *aital*. Ch. de Rol. *itel*.

Por tal que, conj. comp. Parce que, v. 3109. — Prov. *per tal que*.

Tan, Tanto (lat. *tantum*), adv. Tant, si, tellement, très. — Prov. *tan*, *tant*. Ch. de Rol. *tant*.

Atan, Atanto, adv. Autant, tant, si, v. 2741, 1840. — Prov. *aitan*, *aitant*. Ch. de Rol. *itant*. Voy. de Charl. *atant*.

Tanto (lat. *tantus*), adj. Tant, si nombreux, si grand, v. 18. — Prov. *tant*. Ch. de Rol. *tant*.

A tanto, adv. comp. Alors, cependant, aussitôt, v. 1248. — Prov. *ab tant*, *ab tan*. Ch. de Rol. *a tant*.

Tan como, Tanto como, conj. comp. Autant que. — Prov. *tan cum*, *tant com*. Ch. de Rol. *tant come*, *tant cum*.

Tañer (du lat. *tangere*), v. Mettre en branle, sonner, v. 287, 1681. — Prov. *tanher*, convenir, appartenir, importer. Le verbe espagnol *tañer* s'emploie aussi au même sens.

Tardar (lat. *tardare*), v. Tarder, retarder, v. 318. — Prov. *tardar*.

Tarde (lat. *tarde*), adv. Tard, v. 76. — Prov. *tart*, *tard*.

Detardar, v. Tarder, retarder, mettre du retard. — Prov. *detardar*.

Te (lat. *te*), pron. pers. m. et f. 2e pers. sing. Te, toi, à toi. Voy. T. — Prov. *te*.

Ti (lat. *tibi*), pron. pers. m. et f. 2e pers. sing. Te, toi, à toi, v. 8. — Prov. *ti*.

Tela (lat. *tela*), s. f. Toile, enveloppe, membrane, v. 2587. — Prov. *tela*.

Temblar, v. Trembler, v. 3631. — Prov. *tremblar*.

Temer (lat. *timere*), v. Craindre, v. 873. — Prov. *temer*.

Temprano, adv. De bonne heure, promptement, v. 423.

Tendal, voy. Tienda.

Tender (lat. *tendere*), v. Tendre, étendre, v. 182, 3200. — Prov. *tendre*.

Tener (lat. *tenere*), v. Tenir, avoir, posséder, v. 187. — Célébrer une cérémonie, une fête, v. 319. — Prov. *tener*. Ch. de Rol. *tenir*. — *Tener à mal*, tenir à mal, v. 538, 985. — Prov. *tener a mal*. — *Tener por*, juger, estimer, tenir pour, v. 1347. — Prov. *tener per*. Ch. de Rol. *tenir por*.

Detener (lat. *detinere*), v. Détenir, retenir, retarder, embarrasser, v. 3319. — Prov. *detener*.

Retener (lat. *retinere*), v. Retenir, garder, réserver devers soi, v. 111. — Prov. *retener*. Ch. de Rol. *retenir*.

Retenedor, s. m. Reteneur, qui retient, v. 534. — Prov. *retenedor*.

Tercer, Tercero, voy. Tres.

Thus (lat. *thus*), s. m. Encens, v. 338.

Ti, voy. Te.

Tienda, s. f. Tente. — Prov. *tenda*.

Tendal, s. m. Pavillon, v. 1151. — Le pieu qui soutient le pavillon ou la tente, v. 1792, 1795. — Prov. *tendelh*, pavillon.

Tierra (lat. *terra*), s. f. Terre, pays, domaine. — Prov. *terra*.

Enterrar, v. Enterrer, v. 695. — Prov. *enterrar*. Ch. de Rol. *enterrer*.

Tiesta (lat. *testa*), s. f. Tête, v. 13. — Prov. *testa*. Ch. de Rol. *teste*.

Tijera (lat. *tonsoria*), s. f. Ciseaux, v. 1250. — Prov. *tosoyra*, *tozoza*, ciseaux; *tozoirier*, tondeur.

Tirar, v. Tirer, retirer, v. 3697. — Prov. *tirar*. Ch. de Rol. *tirer*.

Tizon (lat. *titionem*), s. m. Tizon (nom d'une épée du Cid), v. 2584. — Prov. *tizo*, *tizon*.

To, voy. Tu.

Todo (lat. *totus*), adj. Tout, v. 19 et passim. — Aucun, nul, v. 3637. — Prov. *tot*, tout, aucun, nul. Ch. de Rol. *tot*.

A tod, adv. comp. A tout, avec, du, v. 184. — Prov. *a tot*. Ch. de Rol. *a tut*.

Toler, Toller (lat. *tollere*), v. Oter, enlever. — Prov. *tolre*. Ch. de Rol. *tolir*.

Tomar, v. Prendre, v. 185. — Accepter, v. 2861.

Tornar (lat. *tornare*), v. Tourner, retourner quelqu'un ou quelque chose, v. 2, 2793. — Retourner, revenir, v. 49, 232. — Se changer, v. 384. — Rendre, restituer, remettre, v. 594. — Prov. *tornar*. Ch. de Rol. *turner*. Voy. de Charl. *turner*.

Tornado, part. pass. de Tornar. Qui est retourné, revenu, v. 390, 946. — Prov. *tornat*.

Tornada, s. f. Retour, v. 733. — Prov. *torna*, retour; *tornada*, ritournelle, refrain.

Tornino, adj. Fait au tour, v. 3132.

Torpe (du lat. *torpere*), adj. Grossier d'esprit, niais, stupide, v. 1534.

Torre (lat. *turrem*), s. f. Tour. Voyez au vers

2296 la note. — Prov. *torre*. Ch. de Rol. *tur*.

Tracion (lat. *traditionem*), s. f. Trahison, v. 2669. — Prov. *tracio*, *tracion*. Ch. de Rol. *traïsun*.

Traydor (lat. *traditor*), s. m. Traître, perfide, v. 2532. — Prov. *traydor*. Ch. de Rol. *traïtur*.

Traer (lat. *trahere*), v. Emporter, mener, v. 82, 91, 963. — Prov. *traire*. Ch. de Rol. *traire*.

Retraer (lat. *retrahere*), v. Reprocher. — Prov. *retraire*. Ch. de Rol. *retraire*.

Retraido, part. pass. de Retraer. Reproché, imputé à reproche, v. 3371.

Tras (du lat. *retro*), prép. Derrière, v. 998. — Prov. *tras*.

Atras, adv. comp. Derrière, en arrière, v. 1086. — Prov. *atras*.

Tras (lat. *trans*), prép. A travers, v. 3687.

Trasnochada, voy. Noch.

Trasnochar, voy. Noch.

Traspuesto, voy. Poner.

Traviesso (De), adv. comp. En travers, à revers, v. 3662. — Prov. *de travers*.

Traydor, voy. Tracion.

Trecientos, Trescientos, voy. Tres et Cien.

Tremor (lat. *tremor*), s. m. Tremblement, v. 1670. — Prov. *tremor*.

Tres (lat. *tres*), adj. num. Trois, v. 105. — Prov. *tres*. Ch. de Rol. *treis*.

Tercer, Tercero, adj. Troisième, v. 332, 531. — Prov. *tercier*. Ch. de Rol. *terce*.

Trinidat (lat. *Trinitatem*), s. f. Trinité, v. 320. — Prov. *Trinitat*.

Treinta (lat. *triginta*), adj. num. Trente, v. 196. — Prov. *trenta*. Ch. de Rol. *trente*.

Trespasar, voy. Pasar.

Trever, v. Oser, s'enhardir, avoir l'audace, s'engager à, espérer, v. 575, 2347.

Trocir (du lat. *traducere*), v. Passer, traverser, v. 308, 2662.

Trocido, part. pass. de Trocir. Passé, traversé, v. 3557.

Tu (lat. *tu*), pron. pers. m. et f. 2e pers. sing. Tu, toi. — Prov. *tu*.

Tu (lat. *tuus*, *tua*), pron. poss. m. et f. 2e pers. Ton, ta, tien, tienne. — Prov. *teus*, *tua*. Ch. de Rol. *tue*, tienne.

To (lat. *tuus*), pron. poss. m. 2e pers. sing. employé substantivement. Tien. — Prov. *tos*, ton; *tieu*, tien.

Tuerta, s. f. Poussée, secousse, v. 3696. Voyez sous ce vers la note. — Prov. *torta*.

Tuerto, s. m. Tort, v. 969. — Prov. *tort*. Ch. de Rol. *tort*. Voy. de Charl. *tort*.

Uerta, voy. Huerta.

Ueste, voy. Hueste.

Ullo, voy. Nullo.

Un, Una (lat. *unus*, *una*), adj. num. Un, une. — Prov. *un* (régime), *una*.

Unos, adj. pl. Des, v. 1770, 3097, 3684. — Prov. *unas*. — Les Provençaux n'employaient cet adjectif, au pluriel et par idiotisme, que devant un substantif féminin.

Uno, Unos, par corrélation à *otro*, *otros*, v. 290, 351. — Voyez le *Lexique roman*, t. V, p. 447.

Uno (En), adv. comp. Ensemble, v. 100, 1512. — Prov. *en un*, d'un seul.

Untar, v. Oindre, v. 355. — Prov. *untar*.

Uña (lat. *ungula*), s. f. Ongle, v. 377. — Prov. *ongla*, *ungla*.

Urgulloso, adj. Orgueilleux, fier, v. 1947. — Prov. *orgulhos*. Ch. de Rol. *orguillus*, *orguillos*, *orgoillos*. — Selon Varchi, le mot italien *orgoglio*, quoique dérivé du grec, a été emprunté des Provençaux. (Voy. *Dialogo delle Lingue*, quest. VII.)

Usair, s. m. Usage, coutume, habitude, v. 1527. — Prov. *usatge*.

Uzo (lat. *ostium*), s. m. Huis, porte, issue, v. 3. — Prov. *us*.

Vaca (lat. *vacca*), s. f. Vache, v. 488. — Prov. *vaca*, *vacca*.

Vacio (lat. *vacuus*), adj. Vide, v. 4, 1005. — Prov. *vuei*, *vuech*.

Vado (lat. *vadum*), s. m. Gué, endroit d'une rivière où l'on peut passer sans nager, v. 2887. — Prov. *ga*, *gua*, *gah*.

Vagar, s. m. Loisir, v. 383. — Prov. *vacar*, *vaquar*, vaquer, être inoccupé. — Les Provençaux avaient, comme on sait, l'habitude d'employer substantivement les infinitifs des verbes.

Val (lat. *vallis*), s. m. Val, vallon, vallée, v. 1501.

— Prov. *val*. Ch. de Rol. *val*. Voy. de Charl. *val*.

VALER (lat. *valere*), v. Etre utile, aider, protéger, v. 48. — Prov. *valer*.

VALIENTE, adj. Vaillant, v. 421. — Prov. *valen*. Ch. de Rol. *vaillant*.

VALIA, s. f. Prix, valeur, v. 2518. — Prov. *valia*.

VALOR, s. m. Prix d'une chose, valeur, v. 2559. — Prov. *valor*. Ch. de Rol. *valor*.

VANDA, s. f. Bande, pièce que l'on met sur un vêtement, v. 3103. — Prov. *benda*, *banda*.

VANDO, s. m. Troupe, bande, parti, v. 3021. — Prov. *banda*.

VANDO (basse lat. *bannum*), s. m. Autorité, pouvoir, v. 762. — Prov. *ban*.

VANIDAT (lat. *vanitatem*), s. f. Vanterie, v. 968. — Prov. *vanitat*.

VARON (gallo-celt. *bar*), s. m. Homme, v. 16. — Noble homme, baron, v. 411. — Prov. *baron*. Ch. de Rol. *baron*. Voy. de Charl. *baron*.

BARNAX, s. m. Prouesse, exploit d'armes, v. 3337. — M. Raynouard a omis ce mot dans son Lexique. — Prov. *barnate*, *barnatge*. Ch. de Rol. *barnetz*. Voy. de Charl. *barnez*.

VASALO, VASALLO, VASSALLO, s. m. Vassal, v. 20, 204, 378. — Prov. *vassal*. Ch. de Rol. *vassal*.

VECINDAD (lat. *vicinitatem*), s. f. Voisinage, v. 575. — Prov. *vecinitat*.

VEDAR (lat. *vetare*), v. Défendre, prohiber, refuser, empêcher, v. 563. — Prov. *vedar*.

VEDADO, part. pass. de VEDAR. Défendu, prohibé, interdit, v. 42. — Prov. *vedat*.

VEINTE (lat. *viginti*), adj. num. Vingt, v. 2154. — Prov. *vint*. Ch. de Rol. *vint*.

VELAR (lat. *vigilare*), v. Veiller, v. 3067. — Prov. *velhar*, *vellar*.

VELAR (du lat. *velare?*), s. m. Epoque des fiançailles, v. 2148.

VELADA, s. f. Fiancée, v. 2108.

VELIDO, VELLIDO, voy. BELIDO.

VELMEZ, BELMEZ, s. m. Gamboison, v. 3084, 3648. — Prov. *gambais*. Ancien français : *gambais*, *gambes*, *wambais*. (Voyez le *Glossaire de la langue romane*, par Roquefort, au mot *gambaison*.)

VELUNTAD, voy. VOLUNTAD.

VENCER (lat. *vincere*), v. Vaincre, gagner, v. 696, 1699. — Prov. *vencer*, *venser*. — *Vencer en campo*, vaincre dans le champ. — Ch. de Rol. *vaincre en champ*.

VENZUDO, part. pass. de VENCER. Vaincu, v. 3656, 3702. — Prov. *vencut*, *vensut*. Ch. de Rol. *vencud*.

VENDER (lat. *vendere*), v. Vendre, v. 64. — Prov. *vendre*. Ch. de Rol. *vendre*.

VENGAR (lat. *vindicare*), v. Venger, v. 1078. — Prov. *vengar*. Ch. de Rol. *venger*.

VENGADO, part. pass. de VENGAR. Vengé, v. 3725. — Prov. *vengat*.

VENIR (lat. *venire*), v. Venir, devenir, parvenir. — Prov. *venir*. Ch. de Rol. *venir*.

VENIDO, VINIDO, part. pass. de VENIR. Venu, devenu, v. 428, 1862. — Prov. *vengut*. Ch. de Rol. *venut*.

VENTURA, s. f. Bonheur, v. 177. — Prov. *aventura*, aventure, sort, espoir.

AVENIR, v. Advenir, v. 3052. — Accorder, accommoder, arranger, v. 3177. — Prov. *avenir*. Ch. de Rol. *avenir*.

VENTAR, v. Découvrir, v. 151. — Prov. *ventar*, jeter au vent.

VENTADO, part. pass. de VENTAR. Découvert, v. 116, 128. — Prov. *ventat*.

VENZUDO, voy. VENCER.

VER (lat. *videre*), v. Voir, revoir. — Prov. *vezer*. Ch. de Rol. *veeir*. Voy. de Charl. *véer*. — *Ver de los ojos*, voir des yeux. — Ch. de Rol. *veeir des oilz*.

VEZOS, interj. Vous voici, voici devant vous, v. 3284. — Prov. *vecvos*.

VISTA, s. f. Entrevue, v. 1957, 2925. — Prov. *vista*, vue.

A VISTAS, adv. comp. A vue, publiquement, v. 1908. — Prov. *a vista*.

VERGEL (lat. *viridarium*), s. m. Verger, v. 2710. — Prov. *vergier*. Ch. de Rol. *verger*.

VERGUENZA (lat. *verecundia*), s. f. Honte, v. 1604. — Le copiste a dû altérer la forme de ce mot. Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *vergonza*. — Prov. *vergonha*. Ch. de Rol. *vergoigne*.

Envergonzar, v. Avoir honte, v. 2308. — Prov. *vergognar, vergonhar.*

Vero (lat. *verus*), adj. Vrai, véritable, v. 26.— Prov. *ver*. Ch. de Rol. *veir.*

Veramientre, adv. Vraiment, véritablement, v. 2547.—Prov. *veramen*. Ch. de Rol. *veirement.*

Verdat, Verdad (lat. *veritatem*), s. f. Vérité, v. 955, 3338.— Prov. *veritat, vertat.*

Verdadero, adj. Véridique, v. 3363. — Prov. *vertader.*

Verta, voy. Hueta.

Vestir (lat. *vestire*), v. Vêtir, revêtir, habiller.— Prov. *vestir*. Ch. de Rol. *vestir.*

Vestido, s. m. Vêtement, v. 1782. — Prov. *vestizo.*

Vestidura, s. f. Vêtement, v. 1073.—Prov. *vestidura.*

Vez (lat. *vicem*), s. f. Fois, v. 1634.

Vezos, voy. Ver.

Vianda, s. f. Nourriture, aliment, chose à manger, v. 63. — Prov. *vianda.*

Vieda (lat. *vidua*), s. f. Veuve, v. 2333.—Prov. *veuva.*

Vida (lat. *vita*), s. f. Vie, v. 272. — Prov. *vida.*

Vivo (lat. *vivus*), adj. Vif, vivant.—Prov. *viu.* Ch. de Rol. *vif.*

Vivir (lat. *vivere*), v. Vivre, v. 80.—Prov. *viure.*

Viga (lat. *biga*, bige), s. f. Poutre, v. 2300.— Prov. *biga.*

Vigilia (lat. *vigilia*), s. f. Vigile, veille, v. 3060. —Prov. *vigilia.*

Vigor (lat. *vigor*), s. m. Vigueur, v. 1679. — Prov. *vigor*. Ch. de Rol. *vigur.*

Villa (lat. *villa*), s. f. Ville, v. 56. — Prov. *vila.* Ch. de Rol. *vile.*

Viltar, Aviltar, Abiltar, v. Humilier, avilir, v. 3037, 2742.— Prov. *avilar.*

Abiltado, part. pass. de Abiltar. Humilié, avili, v. 1871.—Prov. *avilat.*

Viltadamientre, adv. Vilement, bassement, v. 1872.

Biltanza (lat. *vilitatem*), s. f. Humiliation, avilissement, v. 3716. — Prov. *viltat*, bassesse. Ch. de Rol. *viltet.*

Vinido, voy. Venir.

Vino (lat. *vinum*), s. m. Vin. — Prov. *vin.* Ch. de Rol. *vin.*

Virto, s. m. Force, troupe, armée, v. 665, 1506. — Prov. *virtut*, force, vigueur.

Virtud (du lat. *virtutem*), s. f. Miracle, v. 352. —L'un des sept ordres des anges, v. 48.— Prov. *vertut, virtut*. Ch. de Rol. *vertut.*

Vista, voy. Ver.

Vivir, voy. Vida.

Vivo, voy. Vida.

Voluntad, Veluntad (lat. *voluntatem*), s. f. Volonté. — Prov. *voluntat.*

Volver, Bolver (lat. *volvere*), v. Tourner, v. 771. — Prov. *volver.*

Buelto, part. pass. de Bolver. Retourné, v. 607. — Prov. *vout.*

Buelta, s. f. Volte, retour, v. 238.— La forme de ce mot a été, selon nous, modifiée par le copiste. Dans le *Poema de Alexandro*, on lit *volta*. — Prov. *volta.*

Enbuelto, part. pass. de Enbolver. Enveloppé. —Prov. *envout*, de *envolver.*

Vos (lat. *vos*), pron. pers. 2e pers. m. et f. Vous. — Prov. *vos*. Ch. de Rol. *vos*. — Notre auteur, ainsi que les Provençaux et les Français du nord, emploie *vos* soit comme sujet, soit comme régime, direct ou indirect. (Voyez les vers 47, 48 et 44, et le *Lexique roman*, t. V, p. 571.)

Vuestro (lat. *vostrum*), pron. poss. m. 2e pers. Votre. Voyez au vers 85 la note. — Prov. *vostre*. Ch. de Rol. *vostre.*

Vuestra (lat. *vostra*), pron. poss. f. 2e pers. Votre. — Prov. *vostra.*

Votacion, s. f. Vœu, v. 1677. Voyez sous ce vers la note.

Voz (lat. *vox*), s. f. Voix, v. 35. — Prov. *votz.* Ch. de Rol. *voiz.*

Xamed, s. m. Satin, étoffe de soie, v. 2217. — Prov. *samit.*

Y, Hy (lat. *ibi*), adv. relat. Y, là, à cela, en cela, v. 1536. — Adv. indét., avec le verbe *aver* employé impersonnellement ou avec un pronom indéfini, v. 1444.—Prov. *i, y*. (Voy. *Lexique roman*, t. III, p. 552.) Ch. de Rol. *i.*

Ya, Hya (lat. *jam*), adv. Déjà, désormais, incessamment. Voyez au vers 41 la note.—Prov. *ja*. Ch. de Rol. *ja.*

Iamas, adv. Jamais, v. 2690. — Prov. *jamais*. Ch. de Rol. *jamais*.

Yacer, Iazer (lat. *jacere*), v. Gésir, coucher, reposer.—Prov. *jacer, jazer*. Ch. de Rol. *gesir*.

Yantar, Iantar (lat. *jentare*), v. Dîner, v. 1065, 3062.

Yantado, part. pass. de Yantar. Qui a dîné, v. 1047.

Yantar, s. m. Dîner, v. 286.

Ydo, voy. Ir.

Yelmo, voy. Ielmo.

Yente, voy. Gente.

Yerba (lat. *herba*), s. f. Herbe, v. 2032.— Prov. *herba, erba*. Ch. de Rol. *herbe, erbe*.

Yermo (du lat. *eremus*), s. m. Désert, lieu abandonné, v. 393. Voy. Hermar.— Prov. *erm* (adj.), désert, abandonné.

Yerno, Hyerno (lat. *generum*), s. m. Gendre, v. 2116, 2198. — Prov. *genre*.

Ymbiar, voy. Embiar.

Yo, Hyo (lat. *ego*), pron. pers. Je, moi, v. 1715, 1717. — Prov. *eu, ieu*. Ch. de Rol. *jo*.

Yr, voy. Ir.

Yra (lat. *ira*), s. f. Colère, fureur. — Prov. *ira*. Ch. de Rol. *ire*.

Yrado, part. pass. de Yrar. Irrité, fâché, v. 1868.— Prov. *irat*, de *irar*. Ch. de Rol. *iret*.

Ayrar, v. Haïr, prendre en haine, disgracier, v. 637. —Prov. *azirar, airar*.

Ayrado, part. pass. de Ayrar. Haï, pris en haine, disgracié, v. 8[illegible]9. — Prov. *azirat, airat*.

Yxir, voy. Exir.

Zapato, s. m. Soulier, v. 3097. — Prov. *sabato*.

Zelada, voy. Celada.

FIN DU VOCABULAIRE.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Introduction	I
Appendice, *Cronica rimada*	LXXVII
Poëme du Cid	2
Notes géographiques	251
Notes historiques et littéraires	259
Vocabulaire	307

SE TROUVE A PARIS,

CHEZ PERROTIN, ÉDITEUR,

Rue de la Fontaine-Molière, n° 41.